

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172002 5

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google

*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUILLET. 1759.
PREMIER VOLUME.

Diversité. c'est ma devise. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoise.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335304
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit & le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure le Journal Encyclopédique & celui de Musique, de Liége, ainsi que les autres Journaux, Estampes, Livres & Musique qu'ils annoncent.

Le *Nouveau Choix de Piéces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. Marmontel*, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année.

Il prie Messieurs les Abonnés du Mercure de vouloir bien prendre cette qualité en signant les Avis & les Piéces qu'ils lui envoyent.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
JUILLET. 1759.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

JUPITER ET LE PAYSAN.
FABLE.

ACCABLÉ de travail autant que de besoin,
Un Rustre reposoit assis au pied d'un hêtre :
» Dieux ! disoit-il, de moi que le bonheur est loin !
» Quels maux affreux accompagnent mon être ?
» Le travail dans les champs m'apelle avec le jour ;
» Là c'est peu de me voir exposé tour-à-tour
» Aux caprices de la Nature,

Digitized by Google

» Sous mon ruſtique toit quand je ſuis de retour,
» Je n'ai pour prix des maux, des peines que j'en-
» dure,
» Qu'une groſſière nourriture.
Jupiter l'entendit du céleſte ſéjour,
Et vint ainſi reprimer ſon murmure.
» Expoſe-moi tes maux & tes beſoins divers:
» A tort accuſes-tu le deſtin d'injuſtice,
» Le Ciel ne fait rien par caprice.
A l'inſtant par le Dieu tranſporté dans les airs,
» Juges-en, lui dit-il, en voyant l'Univers:
» Sers-toi de ta raiſon, examine toi-même,
» Contemple ce mortel à l'air ſombre, au teint
» blême;
» Vois avec quelle ardeur il calcule ſon or.
» Ah! ſi je poſſédois cet immenſe tréſor!
Dit le Ruſtre; » mon ſort ſeroit digne d'envie,
» Et rien ne manqueroit au bonheur de ma vie.
» Connois, reprit le Dieu, connois mieux le
» bonheur.
» Ce Mortel n'eſt heureux, hélas! qu'en appa-
» rence:
» Tu crois que ce tréſor comble ſon eſpérance?...
» Prends ce miroir, & vois dans le fond de ſon
» cœur.
Le ruſtre avec effroi voit le ſein de l'avare
Déchiré de remords, & ſemblable à ces flots
Qui troublés par les vents n'ont jamais de repos.

Digitized by Google

Il voit même en ſes yeux, que la frayeur égare,
La triſte impreſſion des maux qu'il ſe prépare.
» Ah, Grand Dieu ! dit alors le Ruſtre épouvanté,
» N'exauce point mes vœux ; j'en ſerois la victime :
» Sauve-moi des remords du crime,
» Et laiſſe-moi ma pauvreté.
» Vois ici, dit le Dieu, cette foule brillante,
» Regarde en ce Palais le Miniſtre orgueilleux ;
» On croiroit à le voir que ſon ame eſt contente ?...
» Oui, dit le Payſan, je le crois très-heureux :
» N'a-t-il pas le pouvoir d'obliger ſes ſemblables ?
» Il acquiert chaque jour des Amis véritables...
» Eh bien, reprend le Dieu, reconnois ton erreur,
» Conſulte ton miroir... Que vois-je ! Quelle hor-
» reur !
Dit le Ruſtre étonné : » quoi l'intérêt avide
» Et la corruption, rongent ſon ſein perfide ?
» Je le vois qui ravit, par les plus vils moyens
» Les biens & le repos de ſes Concitoyens.
» Tantôt gonflé d'orgueil, croyant toucher au
» trône,
» Il inſulte à chacun, dans ſa proſpérité ;
» Tantôt ſuivi de crainte, inquiet, agité,
» Il croit qu'à chaque inſtant le danger l'environne :
» Quel ſort ! fut-il jamais Mortel plus malheureux ?
» Epargne, ô Jupiter ! ce ſpectacle à ma vûe :
» Quelque ſoit mon deſtin, à cet état affreux
» Va, je préfere encor ma bêche & ma charrue.

Digitized by Google

Jupiter tint alors au Ruſtre ce diſcours :

» Indocile Mortel, te plaindras-tu toujours ?
» Tu cherches le bonheur ? Apprends à le con-
» noître :
» Il n'eſt que dans les cœurs contens & vertueux.

Il dit : & pour le rendre heureux
Il alla replacer le Ruſtre ſous ſon hêtre.

Par M. LEMONNIER.

ODE.

Le Soleil fixe au milieu des Planettes.

L'HOMME a dit : les Cieux m'environnent,
Les Cieux ne roulent que pour moi ;
De ces Aſtres qui me couronnent
La Nature me fit le Roi.
Pour moi ſeul le Soleil ſe leve,
Pour moi ſeul le Soleil acheve
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, ſouverain tranquile,
Sur ſon poids la terre immobile,
Au centre de cet Univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes ;
Sur toi-même jette un coup d'œil :
Qui ſommes-nous foibles atômes,

Digitized by Google

Pour porter ſi loin notre orgueil?
Inſenſés! nous parlons en maîtres,
Nous qui dans l'Océan des Etres,
Nageons triſtement confondus;
Nous, dont l'exiſtence légére,
Pareille à l'ombre paſſagére,
Commence, paroît, & n'eſt plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déeſſe, eſt-ce toi qui m'appelles
Aux voutes brillantes des Cieux?..
Je te ſuis... mon ame aggrandie
S'élançant d'un aîle hardie
De la terre a quitté les bords.
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au Temple où la nature
Cache ſes auguſtes tréſors.

Grand Dieu! quel ſublime ſpectacle
Confond mes ſens, glace ma voix?..
Où ſuis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les loix?
Au loin, dans l'étendue immenſe,
Je contemple ſeul, en ſilence,
La marche du grand Univers;
Et dans l'enceinte qui l'embraſſe,
Mon œil ſurpris voit ſur leur trace
Retourner les orbes divers.

Digitized by Google

Portés du Couchant à l'Aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vaſtes plaines du Ciel.
Quelle intelligence ſecrette
Regle en ſon cœur chaque planette
Par d'imperceptibles reſſorts?
Le Soleil eſt-il le Génie
Qui fait avec tant d'harmonie,
Circuler les céleſtes corps?

Au milieu d'un vaſte fluide
Que la main du Dieu créateur
Verſa dans l'abîme du vuide,
Cet Aſtre unique eſt leur moteur:
Sur lui-même agité ſans ceſſe,
Il emporte, il balance, il preſſe
L'Ether & les orbes errans;
Sans ceſſe une force contraire
De cette ondoyante matiere
Vers lui repouſſe les torrens.

Ainſi ſe forment les orbites
Que tracent ces globes connus;
Ainſi dans des bornes preſcrites
Volent & Mercure & Vénus:
La terre ſuit; Mars moins rapide
D'un air ſombre s'avance & guide
Les pas tardifs de Jupiter;

Digitized by Google

Et ſon pere, le vieux Saturne,
Roule à peine ſon char nocturne
Sur les bords glacés de l'Ether.

Oui, notre ſphere, épaiſſe, maſſe,
Demande au Soleil ſes préſens;
A travers ſa dure ſurface
Il darde ſes feux bienfaiſans.
Le jour voit les heures légéres
Préſenter les deux hémiſpheres,
Tour-à-tour à ſes doux rayons;
Et ſur les Signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs ou des moiſſons.

Je te ſalue, ame du Monde,
Sacré Soleil, Aſtre de feu,
De tous les biens ſource féconde;
Soleil, image de mon Dieu.
Aux globes qui, dans leur carriere,
Rendent hommage à ta lumiere,
Annonce Dieu par ta ſplendeur;
Régne à jamais ſur ſes ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De ſon éternelle grandeur.

MALFILATRE de Caën.

Cet Ouvrage, d'un très-jeune homme, me ſemble annoncer les plus rares talens pour la haute Poéſie, un enthouſiaſme vrai, une marche rapide & ſure;

Digitized by Google

les plus heureuſes hardieſſes dans les tours & dans les images, le nombre & l'harmonie du vers Lyrique, enfin cette chaleur de ſentiment qui annonce une ame pénétrée de ſon Sujet & qui caractériſe les vers de génie.

LE VALET MAITRE.

*A Madame de * * *, qui reprochoit à l'Auteur de ne pas travailler pour le Théâtre.*

C'étoit vers le milieu d'une tranquille nuit :
D'un tableau de nos mœurs je retouchois l'eſquiſſe,
Quand un enfant qui d'abord m'a ſéduit,
Dans mon attelier introduit,
A demandé d'entrer à mon ſervice.
Je ſuis jeune, a-t-il dit, mais j'ai mille talens ;
J'ai l'air fou ; mais ſouvent je conſeille les ſages ;
Je n'ai pas tous les avantages,
Mais j'ai tous les équivalens.
Retenez-moi, je ſuis & diſcret & fidèle ;
A vos travaux je puis même avoir part ;
Et j'ai déjà ſervi chez les Maîtres de l'Art :
Si vous avez jamais à peindre quelque belle,
J'ai parmi cent deſſeins un excellent modèle.
Il ſe vanta beaucoup ; mais ſon air ingénu,

Digitized by Google

Je vous l'ai déjà dit, avoit ſçu me ſéduire
Sous ſa main, il eſt vrai, je l'avois vu ſourire :
Mais voit-on ce qu'on voit, quand on eſt prévenu ?
Enfin je le retiens cet enfant inconnu,
Et dans le même inſtant voilà que je ſoupire.
Le voilà lui qui dans mon attelier,
Sans mon ordre, à mes yeux, fait tout ce qu'il deſire ;
Ah, qu'on a bien raiſon de dire
Qu'à l'œuvre on connoît l'ouvrier !
Il brouille mes couleurs, il briſe mes palettes ;
Je le gronde, à l'inſtant il fauſſe mes compas ;
Je lui dis de ſortir, il ne m'obéit pas.
Vous me croyez à vous, c'eſt à moi que vous êtes ;
Dit-il, la ſeule Eglé peut me faire la loi.
Eglé, depuis ce jour je ſuis en eſclavage,
Je dépens d'un enfant qui me commande en Roi ;
Et quand je veux achever quelque ouvrage,
Le petit ſcélérat ſe place devant moi ;
Je ne vois plus que votre image.

---

*VERS faits à B.*** dans les Boſquets de l'Amour & de l'Amitié.*

Deux Divinités bienfaiſantes,
Partageoient à B *** l'hommage des Mortels,
Mais, S***, tu t'y préſentes,

L'un & l'autre à l'envi te céde ſes Autels.
Je vous livre à ſes loix charmantes,
Adorez-la, dit l'Amitié:
Son empire eſt le mien, je jouis de ſa gloire.
J'y conſens, dit l'Amour; mais de chaque victoire
Je me réſerve la moitié.

SUITE de l'heureux divorce.

LUCILE étourdie de la ſcène qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, paſſa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'eſt donc là, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence? Il daigne me trouver jolie; & s'il me croyoit capable de conſtance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon! Encore n'a-t-il pas le loiſir d'attendre que je me ſois conſultée: il falloit choiſir le moment de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures: il n'en a jamais tant donné. Eſt-ce donc ainſi que les femmes s'aviliſſent & que les hommes leur font la loi! Heureuſement il s'eſt fait connoître. Sous cet air modeſte qui m'avoit ſéduite, quelle ſuffiſance, quelle préſomption! Ah! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme eſt celui d'aimer un fat.

Digitized by Google

Le même jour, après l'Opéra, la société de Lucile étant assemblée, Pomblac vint lui dire avec l'air du mystère, qu'elle n'auroit à souper ni Blamzé ni Lindor. A la bonne heure, dit-elle. Je n'exige pas de mes amis une assiduité qui les gêne : il y a même telles gens dont l'assiduité me gêneroit. Si Blamzé étoit de ce nombre, reprit ingénûment Pomblac, vous en voilà délivrée au moins pour quelque temps. Je me doutois bien, dit Lucile, que son orgueil seroit blessé... Son orgueil est invulnérable, reprit le jeune homme, mais Blamzé par malheur ne l'est pas. Lindor vient d'en faire l'épreuve.. Comment Lindor ? Ne vous effrayez point: tout s'est passé le mieux du monde.. Hé quoi, Monsieur, que s'est-il passé ?. Vous connoissez Lindor, Madame; il est un peu vif de son naturel : Blamzé, avec son air modeste, ne laisse pas que d'être avantageux, & il y a des gens à qui ses airs déplaisent. Après l'Opéra, la toile baissée, nous étions sur le théâtre, & selon notre usage, nous l'écoutions décidant sur tout: car Blamzé est un excellent Juge en fait de spectacle; personne n'apprécie mieux un talent; il faut lui rendre cette justice.. Je tremble, Monsieur. tirez-moi de peine... Après nous avoir dit son

avis sur le chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la petite Marquise : (pardon, Madame, c'est de vous qu'il parloit) nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en ferai point, a-t-il dit ; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvoit être le sujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous, qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée ; qu'il avoit réparé cela ce matin ; que vous faisiez l'enfant ; qu'il s'étoit pressé de conclure ; que vous aviez demandé le temps de la réflexion, & qu'ennuyé de vos *si* & de vos *mais*, il vous avoit plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débuter par un engagement sérieux, qu'il en avoit eu quelque envie, mais que réflexion faite, il n'avoit pas assez de momens à lui ; qu'en calculant les forces de la place, (oui, Madame, ce sont ses termes) il avoit jugé qu'elle pouvoit soutenir un siége, & qu'il n'étoit bon, lui, que pour les coups de main. C'est un exploit digne de quelqu'un de vous, a-t-il ajouté ; vous êtes jeunes, c'est l'âge où l'on aime à trouver des difficultés pour les vaincre ; mais je vous préviens que la vertu est son fort & que le sentiment est son foible : tout étoit dit si j'avois pris la peine de

Digitized by Google

jouer l'Amant passionné. Lucile rougit & pâlit vingt fois à ce discours. J'étois bien persuadé qu'il mentoit, continua Pomblac, mais j'ai eu la prudence de me taire. Lindor n'a pas été aussi patient que moi; il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de son histoire : à ce propos ils sont sortis ensemble.. Hé bien, Monsieur ?. Hé bien, Madame, je les ai suivis, Lindor a reçu un coup d'épée.. Et Blamzé ?. Blamzé en tient deux dont il guérira difficilement. Tandis que je lui aidois à gagner son carrosse, voilà, disoit-il, comme sont les jeunes-gens, ils ne veulent pas qu'on les instruise. C'est dommage que ce petit Lindor soit si mutin; il auroit fait un joli homme. Adieu, mon ami, a-t-il ajouté en me serrant la main, souvenez-vous de ne jamais vous couper la gorge pour une femme; il n'y en a pas une qui voulût se priver du plus foible de ses charmes pour l'homme qu'elle aime le plus.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal de tête, & l'on sçait qu'un mal de tête pour une jolie femme est une manière civile de congédier les importuns. On la laissa seule au sortir de table.

Digitized by Google

Livrée à elle-même, Lucile ne se consoloit pas d'être le sujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Lindor avoit vengé son injure ; mais elle trembloit pour sa vie & pour celle de Blamzé. Quelle humiliation pour elle si cette avanture faisoit un éclat, & si Lisere en étoit instruit ! Heureusement le secret fut gardé. Pomblac & Lindor se firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile ; & Blamzé guéri de ses blessures n'eut garde de se vanter d'une imprudence dont il étoit si bien puni. On demandera peut-être comment un homme si discret jusqu'alors, avoit tout-à-coup cessé de l'être ? C'est qu'on est bien moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient que de se venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette première indiscrétion faillit à lui couter la vie. Il fut un mois au bord du tombeau. Lindor eut moins de peine à guérir de sa blessure, & Lucile le revit avec un attendrissement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie ; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que

Digitized by Google

pour celui qui en eſt redevable. Lindor devint donc éperdûment amoureux de Lucile ; mais plus elle lui devoit de retour, moins il oſoit en exiger. Il avoit un plaiſir ſenſible à ſe trouver généreux, & il alloit ceſſer de l'être s'il ſe prévaloit des droits qu'il avoit acquis ſur la reconnoiſſance de Lucile ; auſſi fut-il plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité ; mais Lucile lut dans ſon ame, & cette délicateſſe de ſentiment acheva de l'intéreſſer. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnoiſſance ou celle de la porter trop loin lui fit diſſimuler la confidence que Pomblac lui avoit faite ; ainſi la bienveillance qu'elle témoignoit à Lindor paroiſſoit libre & déſintéreſſée, & Lindor n'en étoit que plus touché. Leur inclination mutuelle faiſoit chaque jour des progrès. Sans s'en appercevoir l'un & l'autre, ils ſe cherchoient des yeux, ſe parloient avec intimité, s'écoutoient avec complaiſance : ils ſe rendoient compte de leurs démarches ſans affectation & comme pour dire quelque choſe ; mais avec tant d'exactitude, qu'ils ſçavoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient ſe revoir. Inſenſiblement Lindor devint plus familier, & Lucile moins réſervée. Il n'y avoit plus qu'à

Digitized by Google

s'expliquer, & pour cela il n'étoit pas besoin de l'un de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au secours des Amans timides. Un jour qu'ils étoient seuls, Lucile laissa tomber son éventail, Lindor le relève & le lui présente, elle le reçoit avec un doux sourire : ce sourire donne à Lindor la hardiesse de lui baiser la main : cette main étoit la plus belle du monde, & dès que la bouche de Lindor s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile dans son émotion fit un léger effort pour retirer sa main, Lindor lui opposa une douce violence, & ses yeux tendrement attachés sur les yeux de Lucile acheverent de la désarmer. Leurs regards s'étoient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée ; & l'aveu mutuel de leur amour fut fait & rendu en deux mots. Je respire, nous nous aimons, dit Lindor enyvré de joie. Hélas ! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond soupir, il n'est plus temps de s'en dédire. Mais Lindor, souvenez-vous que je suis liée par des devoirs : ces devoirs sont inviolables, & si je vous suis chére, ils vous seront sacrés.

Le penchant de Lucile pour Lindor, n'étoit point de ces amours à la mode qui étouffent la pudeur en naissant, &

Digitized by Google

Lindor le reſpectoit trop pour s'en prévaloir comme d'une foibleſſe. Enchanté d'être aimé, il borna longtemps ſes deſirs à la poſſeſſion délicieuſe d'un cœur pur, vertueux & fidèle. Qu'on aime peu, diſoit-il lui-même dans ſon délire, quand on n'eſt pas heureux du ſeul plaiſir d'aimer ! Quel eſt le ſauvage ſtupide qui le premier appella rigueur la reſiſtance que la pudeur craintive oppoſe aux deſirs inſenſés ? Eſt-il, belle Lucile, eſt-il un refus que n'adouciſſent vos regards ? Puis-je me plaindre quand vous me ſouriez ? Et mon ame a-t-elle des vœux à former encore quand mes yeux puiſent dans les vôtres cette volupté céleſte dont vous enyvrez tous mes ſens ? Loin de nous j'y conſens, tous ces plaiſirs ſuivis de regrets qui troubleroient la ſérénité de votre vie. Je reſpecte votre vertu autant que vous la chériſſez, & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remord dans le ſein même de l'innocence. Des ſentimens ſi héroïques enchantoient Lucile, & Lindor plus tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaiſanteries de ſes amis & les ſoupçons qu'on lui fit naître ſur cette vertu qu'il adoroit, empoiſonnèrent ſon bon-

Digitized by Google

heur. Il devint ſombre, inquiet, jaloux; tout l'importunoit, tout lui faiſoit ombrage. Chaque jour Lucile ſentoit reſſerrer & appéſantir ſa chaîne, chaque jour c'étoit de nouvelles plaintes à entendre de nouveaux reproches à eſſuyer. Tout homme reçu avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers ſacrifices qu'il exigea lui furent faits ſans réſiſtance; il en demanda de nouveaux, il les obtint; il en voulut encore, on ſe laſſa de lui obéir. Lindor crut voir dans l'impatience de Lucile un attachement invincible aux liaiſons qu'il lui défendoit, & cet amour d'abord ſi délicat & ſi ſoumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fut effayée; elle tâcha de l'appaiſer, mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Lindor, je ne croirai que vous m'aimez que lorſque vous vivrez pour moi ſeul comme je vis pour vous ſeule. Hé! ſi je poſſéde, ſi je remplis votre ame, que vous fait ce monde importun? Doit-il vous en couter d'éloigner de vous ce qui m'afflige? M'en couteroit-il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit? Que dis-je? n'eſt-ce pas une violence continuelle que je me fais de voir tout ce qui n'eſt pas Lucile? Plût au Ciel être délivré de cette

Digitized by Google

foule qui vous assiège, & qui me dérobe à chaque instant ou vos regards, ou vos pensées! La solitude qui vous effraye mettroit le comble à tous mes vœux. Nos ames ne sont-elles pas de la même nature? Ou l'amour que vous croyez ressentir, n'est-il pas le même que je ressens? Vous vous plaignez que je vous demande des sacrifices! Exigez, Lucile, exigez à votre tour; choisissez parmi les épreuves les plus pénibles, les plus douloureuses; vous verrez si je balance. Il n'est point de lien que je ne rompe, il n'est point d'effort que je ne fasse; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaisir de vous complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout; & ce qu'on appelle des privations, seront pour moi des jouissances. Vous le croyez, Lindor, lui répondit la tendre & naïve Lucile; mais vous vous faites illusion. Chacune de ces privations est peu de chose; mais toutes ensemble sont beaucoup. C'est la continuité qui est fatigante: vous m'avez fait éprouver qu'il n'est point de complaisance inépuisable. Tandis qu'elle parloit ainsi, les yeux de Lindor étincelans d'impatience tantôt se tournoient vers le Ciel, & tantôt s'attachoient sur elle. Croyez-moi, poursuivit Lucile, les sacrifices du véri-

Digitized by Google

table amour se font dans le cœur & sous le voile du mystère ; l'amour-propre seul en veut de solemnels : pour lui c'est peu de la victoire, il aspire aux honneurs du triomphe : c'est-là ce que vous demandez.

Quelle froide analyse, s'écria Lindor ; & quelle vaine métaphysique ! C'est bien ainsi qu'on raisonne l'Amour ! Je vous aime, Madame, rien n'est plus vrai pour mon malheur ; je sacrifierois mille vies pour vous plaire : & quel que soit ce sentiment que vous appellez amour-propre, il me détache de l'Univers entier pour me livrer tout entier à vous ; mais en m'abandonnant ainsi je veux vous posséder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter, je ne réponds pas de moi-même. Après cela si vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos ; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'est à vous de la dissiper. Mais que dis-je une folie ? Vous ne rendez que trop raisonnables mes allarmes & mes soupçons. Et comment serois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéresse plus que moi ?

Ah Lindor, que je vous dois de reconnoissance ! dit Lucile avec un soupir : vous

vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui je reconnois qu'il n'eſt point d'eſclavage comparable à celui qu'impoſe un Amant jaloux.. Moi, Madame, je vous rends eſclave? N'avez vous pas vous-même un empire abſolu ſur moi? Ne diſpoſez-vous pas?. C'en eſt aſſez, Lindor. J'ai ſouffert longtemps, je me ſuis flattée; vous me tirez de mon illuſion, & rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami ſi vous pouvez l'être: c'eſt le ſeul titre qui vous reſte avec moi.. Ah cruelle, voulez-vous ma mort?. Je veux votre repos & le mien.. Vous m'accablez. Quel eſt mon crime?. De vous aimer trop vous-même, & de ne m'eſtimer pas aſſez., Ah je vous jure.. Ne jurez de rien: votre jalouſie eſt un vice de caractère & le caractère ne ſe corrige pas. Je vous connois, Lindor; je commence à vous craindre, & je ceſſe de vous aimer. Dans ce moment je le vois, ma franchiſe vous déſeſpére; mais de deux ſupplices je choiſis le plus court, & en vous ôtant le droit d'être jaloux je vous fais une heureuſe néceſſité de ceſſer de l'être. Je vous connois à mon tour, reprit Lindor avec une fureur étouffée: la délicateſſe d'une ame ſenſible s'accorde mal avec la légèreté de votre caractère;

Digitized by Google

c'eſt un Blamzé qu'il vous faut pour Amant, & j'étois bien fou de trouver mauvais. N'allez pas plus loin, interrompit Lucile, je ſçai tout ce que je vous dois ; mais je me retire pour vous épargner la honte de rougir quelques jours de m'en avoir fait un reproche.

Lindor s'en alla furieux & bien réſolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit ſi tendrement aimée, & qui le congédioit avec tant d'inhumanité.

Lucile rendue à elle-même ſe ſentit comme ſoulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais d'un côté les dangers de l'amour qu'elle venoit de connoître, de l'autre la triſte perſpective d'une éternelle indifférence, ne lui laiſſèrent voir dans l'avenir que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Hé quoi, diſoit-elle, le Ciel ne m'a-t-il donné un cœur ſenſible que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triſte compagne d'une eſpéce de Sage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien ? Ces réfléxions la plongèrent dans une langueur qu'elle ne put diſſimuler ; ſa ſociété s'en reſſentit & devint bientôt auſſi triſte qu'elle. Les femmes dont ſa maiſon étoit le rendez-vous, en furent allarmées. Elle eſt perdue, dirent-elles ſi nous ne la re-

Digitized by Google

tirons de cet état funeſte ; la voilà dégoutée du monde : elle n'aime plus que la ſolitude ; les ſymptômes de ſa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles ; & à moins de quelque paſſion violente qui la ranime, il eſt à craindre qu'elle ne retombe en puiſſance de mari. Ne connoiſſons-nous perſonne qui puiſſe tourner cette jeune tête ? Blamzé lui-même s'y eſt mal pris & n'en eſt pas venu à bout. Pour ce Lindor ſur lequel nous comptions, c'eſt un petit ſot qui aime comme un fou, il n'eſt pas étonnant qu'elle en ſoit excédée. Attendez, dit Céphiſe après avoir rêvé quelque temps, Lucile a du romaneſque dans l'eſprit, il lui faut de la féerie, & le magnifique Dorimon eſt juſtement l'homme qui lui convient. Elle en rafolera, j'en ſuis ſûre, engageons-la ſeulement à lui aller demander à ſouper dans ſa belle maiſon de Campagne, je me charge de le prévenir & de lui faire ſa leçon. La partie fut acceptée, & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui ſçavoit le mieux quels étoient les plus habiles Artiſtes, qui les accueilloit avec le plus de graces & qui les récompenſoit le plus libéralement ; auſſi avoit il la réputation de connoiſſeur & d'homme de goût.

Digitized by Google

Si dans quelques siècles on lisoit ce Conte, on le croiroit fait à plaisir, & le séjour que je vais décrire passeroit pour un Château de Fée ; mais ce n'est pas ma faute si le luxe de notre temps le dispute au merveilleux des Fables, & si dans la peinture de nos folies la vraisemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'élève en Amphithéâtre un coteau exposé aux premiers rayons de l'Aurore, & aux feux ardens du midi. La forêt qui le couronne le défend du souffle glacé des vents du Nord, & de l'humide influence du couchant. Du sommet de la colline tombent en cascades trois sources abondantes d'une eau plus pure que le cristal ; la main industrieuse de l'Art les a conduites par mille détours sur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux se divisent, & serpentent en ruisseaux ; tantôt elles se réunissent dans des bassins où le Ciel se plaît à se mirer ; tantôt elles se précipitent & vont se briser contre des rochers taillés en grottes, où le ciseau a imité les jeux variés de la Nature. La Seine qui se courbe au pied de la colline, les reçoit dans son paisible sein ; & leur chute rappelle ce temps fabuleux où les Nymphes des Fontaines descendoient

Digitized by Google

dans l'humide Palais des Fleuves, pour y tempérer les ardeurs de la jeuneſſe & de l'Amour.

Un caprice ingénieux ſemble avoir deſſiné les jardins que ces ondes arroſent. Toutes les parties de ce riant tableau ſont d'accord ſans monotonie, la ſymétrie même en eſt piquante; la vue s'y promène ſans laſſitude & s'y repoſe ſans ennui. Une élégance noble, une richeſſe bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat, ont pris ſoin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rien de recherché avec trop d'art. Le concours des beautés ſimples en fait la magnificence; & l'équilibre des maſſes jointe à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des boſquets ornés de ſtatues, des treillages façonnés en corbeilles & en berceaux décorent tous les jardins connus; mais le plus ſouvent ces richeſſes étalées ſans intelligence & ſans goût, ne cauſent qu'une admiration froide & triſte, que ſuit de près la ſatiété. Ici l'ordonnance & l'enchaînement des parties ne fait de mille ſenſations diverſes qu'un enchantement continu. Le ſecond objet qu'on découvre ajoute au plaiſir que le premier a fait; &

Digitized by Google

l'un & l'autre s'embelliſſent encore des charmes de l'objet nouveau qui leur ſuccède ſans les effacer.

Ce payſage délicieux eſt terminé par un Palais d'une Architecture Aërienne, l'ordre Corinthien lui-même a moins d'élégance, & de légèreté. Ici les colonnes imitent des palmiers unis en berceaux. La naiſſance des palmes forme un chapiteau plus naturel & auſſi noble que le vaſe de Callimaque. Ces palmes s'entrelaſſent dans l'intervalle des colonnes, & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux ſéduits la peſanteur de l'entablement. Comme les colonnes ſuffiſent à la ſolidité de l'édifice, elles laiſſent aux murs une tranſparence continue, au moyen des vuides ménagés avec art. On n'y voit point de ces toits redoublés qui écraſent notre Architecture moderne, & l'irrégularité choquante de nos cheminées gothiques, ſe perd dans le couronnement.

Le luxe intérieur du Palais répond à la magnificence des dehors. C'eſt le temple des Arts & du luxe. Le pinceau, le ciſeau, le burin; tout ce que l'induſtrie a inventé pour les délices de la vie y eſt étalé avec une ſage profuſion,

Digitized by Google

& les voluptés, filles de l'opulence, y flattent l'ame par tous les sens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence; la première soirée lui parut un songe : ce ne fut qu'un tissu de Spectacles & de Fêtes dont elle s'apperçut bien qu'elle étoit la Divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scène qu'il produisoit d'un seul regard, l'empire absolu qu'il sembloit exercer sur les Arts & sur les plaisirs, rappelloit à Lucile tout ce qu'elle avoit lû des plus célèbres Enchanteurs. Elle n'osoit se fier à ses yeux, & se croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'yvresse où elle étoit plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les romans nouveaux. Mais Dorimon ne fut que galant; & tout ce qu'il osa se permettre fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir son hermitage : car c'est ainsi qu'il nommoit ce séjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient observée avec soin. Les plus expérimentées jugèrent que Dorimon s'étoit trop occupé de sa magnificence, & pas assez de son bonheur. Il falloit saisir, disoient-elles le premier moment de la surprise :

Digitized by Google

c'eſt une eſpèce de raviſſement que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, ſe faiſoit de Dorimon lui-même la plus merveilleuſe idée. Tant de galanterie ſuppoſoit une imagination vive & brillante, un eſprit cultivé, un goût délicat, & un Amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du ſoin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté ne manquoit pas de reſſemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéreſſante, & du caractère le plus enjoué. Son eſprit étoit tout en ſaillies; il avoit dans le ſentiment peu de chaleur, mais beaucoup de fineſſe. Perſonne ne diſoit des choſes plus galantes; mais il n'avoit pas le don de les perſuader : on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus ſéduiſant pour une coquette, & le moins dangereux pour une femme à ſentiment.

Elle conſentit à le revoir chez lui, & ce furent de nouvelles fêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avoit raſſemblé tous les plaiſirs qu'elle faiſoit naître, en vain ces plaiſirs furent variés à chaque inſtant avec autant d'art que de goût : Lucile en fut d'abord légèrement

Digitized by Google

émue, bientôt après rassasiée ; & avant la fin du jour elle conçut qu'on pouvoit s'ennuyer dans ce séjour délicieux. Dorimon qui ne la quittoit pas, mit en usage tous les talens de plaire ; il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres ; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle croyoit trouver un Dieu, & Dorimon n'étoit qu'un homme ; le faste de sa maison l'éclipsoit, les proportions n'étoient pas gardées ; & Dorimon en se surpassant fut toujours au-dessous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de soupçonner le tort que lui faisoit cette comparaison dans l'esprit de Lucile & il n'attendoit qu'un moment heureux pour profiter de ses avantages. Après le Concert, & avant le souper il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle iroit rêver, disoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre & Lucile voit son image répétée mille fois dans des trumeaux éblouissans ; les peintures voluptueuses dont les panneaux étoient couverts, se multiplioient autour d'elle. Lucile crut voir en se mirant la Déesse des Amours. A ce spectacle il lui échappa

un cri de surprise & d'admiration, & Dorimon saisit l'instant de cette émotion soudaine : Régnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha, que la main des Fées avoit semé de fleurs. Mon trône ! dit Lucile, en s'asseyant, & sur le ton de la gaîté ? Mais oui, je m'y trouve assez bien, & je suis Reine d'un joli Peuple. Elle parloit de la foule des Amours qu'elle appercevoit dans les glaces. Parmi ces Sujets daignerez-vous m'admettre, dit Dorimon avec ardeur, en se jettant à ses genoux ? Ah ! pour vous, dit-elle d'un air sérieux, vous n'êtes pas un enfant ; & à ces mots elle voulut se lever, mais il la retint d'une main hardie, & l'effort qu'elle fit pour s'échapper le rendit plus audacieux. Où suis-je donc ? dit-elle avec frayeur. Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, ou mes cris... Ces mots lui imposèrent : excusez, Madame, dit-il, une imprudence dont vous êtes un peu la cause. Venir ici tête-à-tête se reposer sur ce sopha, comme vous avez fait, c'est donner à entendre, selon l'usage reçu, qu'on veut bien souffrir un peu de violence. Avec vous je vois bien que cela ne veut rien dire, nous nous sommes mal entendus. Oh ! très-mal, dit Lucile en sortant courroux-

Digitized by Google

cée; & Dorimon la suivit un peu confus de sa mépriſe. Heureuſement leur abſence n'avoit pas été aſſez longue pour donner le temps d'en médire. Lucile diſſimulant ſon trouble annonça qu'elle venoit de voir un cabinet très-bien décoré. On y courut en foule; & les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du ſouper.

La ſomptuoſité de ce feſtin ſembloit renchérir encore ſur tous les plaiſirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre ſur lui-même, il n'eut point cette gaîté qui lui étoit ſi naturelle; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adreſſoit pour la tirer de ſa rêverie, que par ce ſourire forcé, avec lequel la politeſſe tâche de déguiſer la mauvaiſe humeur.

Voilà, lui dirent ſes amies, en ſe retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient; avec lui la vie eſt un enchantement continuel; il ſemble que tous les plaiſirs reconnoiſſent ſa voix: dès qu'il commande ils arrivent en foule.

Il en eſt, dit froidement Lucile, qui ne ſe commandent point, ils ſont au-deſſus des richeſſes, on ne les trouve que dans ſon cœur. Ma foi, ma chere enfant, lui dit Céphiſe, vous êtes bien

Digitized by Google

difficile. Oui, Madame, bien difficile ; répondit-elle, avec un soupir ; & pendant tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant : encore si ses caprices étoient enjoués on s'en amuseroit ; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien la peine de se séparer de son mari pour être prude dans le monde !

Est-ce donc là ce monde si vanté, disoit de son côté Lucile ? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il a de plus aimable ; qu'ai-je trouvé ? un fat, un jaloux, un homme avantageux qui s'attribue comme autant de charmes ses jardins, son palais & ses fêtes, & qui croit que la vertu la plus sévère ne demande pas mieux que de lui céder. Ah ! que je hais ces faiseurs de Romans qui m'ont bercée de leurs Fables ! L'imagination pleine de mille chimères, j'ai trouvé mon mari insipide ; & il vaut mieux que tout ce que j'ai vu. Il est simple ; mais sa simplicité n'est-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé ? Il est tranquille dans ses goûts ; & que deviendrois-je s'il étoit violent & passionné comme Lindor ? Il m'aimoit peu, mais il n'aimoit que moi ; & si j'avois été raisonnable, il

Digitized by Google

m'aimoit assez pour me rendre heureuse. Je n'avois point avec lui de ces plaisirs fastueux & bruyans qui nous enyvrent d'abord, & qui bientôt nous excédent. Mais sa complaisance, sa douceur, ses attentions délicates me ménageoient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus solides, si j'avois bien sçu les gouter. Insensée que j'étois, je courois après des illusions, & je fuyois le bonheur même: il est dans le silence des passions, dans l'équilibre & le repos de l'ame. Mais, hélas! il est bien temps de reconnoître mes erreurs quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'estime de mon mari. Grace au Ciel je n'ai à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lisere est-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter? Ah, qu'il est mal aisé de rentrer dans son devoir quand on en est une fois sorti! Mal aisé! Pourquoi donc? Qui me retient? La crainte d'être humiliée? Mais Lisère est honnête homme, & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'accableroit-il dans mon retour? Je n'ai qu'à me détacher d'une société pernicieuse, à vivre chez moi avec celles de mes amies, que mon époux respecte, & que je puis voir sans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au

monde, il ne s'eſt pas rapproché de moi; mais s'il me voit rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeller à lui; & ſi ſon cœur ne m'eſt pas rendu, la ſeule conſolation qui me reſte eſt celle de m'en rendre digne: je ſerai du moins reconciliée avec moi-même ſi je ne puis l'être avec mon mari.

Liſere en gémiſſant l'avoit ſuivie des yeux dans le tourbillon du monde: il comptoit ſur la juſteſſe de ſon eſprit & ſur l'honnêteté de ſon ame. Elle ſentira, diſoit-il, la frivolité des plaiſirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fauſſeté des uns & des autres; & ſi elle revient vertueuſe, ſa vertu n'en ſera que plus affermie par les dangers qu'elle aura courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la ſéduction, aux attraits de la volupté? L'on mépriſe le monde quand on le connoît bien; mais on s'y livre avant de le connoître, & ſouvent le cœur eſt égaré avant que la raiſon l'éclaire. O Lucile! s'écrioit-il en regardant le portrait de ſa femme, qui étoit dans la ſolitude ſon unique entretien; ô Lucile! vous étiez ſi digne d'être heureuſe, & je me flattois que vous le ſeriez avec moi,

Digitized by Google

Hélas! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du monde, eſt-il actuellement occupé à ſéduire ſon innocence, & ne s'obſtine à ſa défaite que pour le plaiſir de s'en glorifier. Quoi, la honte de ma femme éleveroit entre nous une éternelle barrière! Il ne me ſeroit plus permis de vivre avec celle dont la mort ſeule devoit me ſéparer! Je l'ai trahie en l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choiſi pour gardien de ſa jeuneſſe imprudente & fragile. Je n'ai conſulté que l'uſage, & je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Liſere flottoit ainſi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'étoit pas moins agitée entre le deſir de retourner à lui & la crainte d'en être rebutée. Vingt fois après avoir paſſé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée dans la réſolution d'aller attendre ſon réveil, de ſe jetter à ſes piés, & de lui demander pardon. Mais une honte qui eſt bien connue des ames ſenſibles & délicates, avoit toujours retenu ſes pas. Si Liſere ne la mépriſoit point, s'il conſervoit encore pour elle quelque ſenſibilité, quelque eſtime, depuis le temps qu'elle avoit rompu avec ſes ſociétés, depuis qu'elle vivoit

Digitized by Google

retirée & ſolitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une ſeule fois? Tous les jours en paſſant il s'informoit de la ſanté de Madame; elle l'entendoit, elle eſpéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir; chaque jour cet eſpoir renaiſſoit; elle attendoit toute tremblante le moment du paſſage de Liſere; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit poſſible pour l'écouter, & ſe retiroit toute en larmes après avoir entendu demander en paſſant, *comment ſe porte Madame.* Elle auroit voulu que Liſere fût inſtruit de ſon repentir, de ſon retour à elle-même: mais à qui ſe fier, diſoit-elle? à des amis? En eſt-il d'aſſez ſûrs, d'aſſez diſcrets, d'aſſez ſages pour une entremiſe ſi délicate? Les uns en auroient les talens, & n'en auroient pas le zèle, les autres en auroient le zèle & n'en auroient pas les talens; d'ailleurs il eſt ſi dur de confier aux autres ce qu'on n'oſe s'avouer à ſoi-même! Une Lettre... Mais que lui écrirois-je? des mots vagues ne le toucheroient pas, & les détails ſont ſi humilians! Enfin il lui vint une idée dont ſa délicateſſe & ſa ſenſibilité furent également ſatisfaites. Liſere s'étoit abſenté pour deux jours, & Lucile ſaiſit le temps de ſon abſence pour exécuter ſon deſſein.

Digitized by Google

Liſere avoit un vieux domeſtique que Lucile avoit vû s'attendrir au moment de leur ſéparation, & dont le zèle, l'honnêteté, la diſcrétion, lui étoient connus. Ambroiſe, lui dit-elle, j'ai un ſervice à vous demander. Ah! Madame, dit-il, ordonnez, je ſuis à vous de toute mon ame : plût à Dieu que vous & mon Maître vous vous aimaſſiez comme je vous aime. Je ne ſçai qui de vous deux a tort, mais je vous plains tous les deux : c'étoit un charme de vous voir enſemble, & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'eſt peut-être ma faute, dit Lucile humiliée : mais, mon enfant, le mal n'eſt pas ſans remède; fais ſeulement ce que je te dirai. Tu ſçais que mon portrait eſt dans la chambre de ton Maître. Oh, oui, Madame, il le ſçait bien auſſi; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entières : c'eſt toute ſa conſolation; il le regarde, il lui parle, il ſoupire à faire pitié, & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir avec vous qu'avec votre reſſemblance. Tu me dis là des choſes fort conſolantes, mon cher Ambroiſe; mais va prendre ce portrait en cachette,

Digitized by Google

& choisis pour l'apporter chez moi un moment où tu ne sois vû de personne. Moi, Madame, priver mon Maître de ce qu'il a de plus cher au monde? Demandez-moi plutôt ma vie. Rassure-toi, reprit Lucile, mon dessein n'est pas de l'en priver. Demain au soir tu viendras le prendre & le remettre en place, je te demanderai seulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure, dit Ambroise. Je sçai que vous êtes la bonté même, & vous ne voudriez pas me donner à la fin de mes jours le chagrin d'avoir affligé mon Maître. Le fidèle Ambroise exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans son portrait l'air tendre & languissant qui lui étoit naturel; mais son regard étoit serein & ses cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir son Peintre, lui ordonna de la représenter échévelée, & de faire couler des larmes de ses yeux. Dès que son idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Lisere. Il arrive, & bientôt ses yeux se levent sur cet objet chéri. Il est aisé de concevoir quel fut l'excès de sa surprise; les cheveux épars le frappèrent d'abord : il approche, & il voit couler des larmes. ! Ah ! s'écria-t-il, ah, Lucile ! sont-ce les larmes du repentir?

Digitized by Google

Eſt-ce là la douleur de l'amour? Il ſort tranſporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux & il la trouve dans la même ſituation où le tableau la lui avoit préſentée. Immobile un inſtant il la contemple avec attendriſſement, & tout-à-coup ſe précipitant à ſes genoux : eſt-il bien vrai, dit-il, que ma femme me ſoit rendue? Oui, dit Lucile, avec des ſanglots, oui ſi vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir ceſſé de l'être, reprit Liſere en la ſerrant dans ſes bras? Non mon enfant, raſſure-toi : je connois ton ame ; & je n'ai jamais ceſſé de te plaindre & de t'eſtimer. Tu ne reviendrois pas à moi ſi le monde avoit pu te ſéduire ; & ce retour volontaire eſt la preuve de ta vertu. Oh ! grace au Ciel, dit-elle, (le cœur ſoulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ſes yeux) grace au Ciel je n'ai à rougir d'aucune foibleſſe honteuſe : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois ſerois-tu dans mon ſein, reprit Liſere? & à ces mots... Mais qui peut rendre les tranſports de deux cœurs ſenſibles, qui après avoir gémi d'une ſéparation cruelle, ſe réuniſſent pour toujours? En apprenant leur reconciliation, leurs gens furent ſaiſis de joie, & le bon homme Ambroiſe diſoit, les yeux mouillés de larmes : Dieu ſoit loué, je mourrai content.

Digitized by Google

Depuis ce jour la tendre union de ces époux ſert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre ; & c'eſt ce que j'appelle un Divorce heureux.

LES TOURTERELLES.

IDYLLE.

Couple amoureux, conſtantes Tourterelles,
Dans ce boccage frais, que votre ſort eſt doux !
L'habitude & le temps ne ſont jamais chez vous
Des indiſcrets, des infidèles:
Les Jaſons ne ſont que chez nous.
Toujours tendres & toujours belles,
Vous n'avez point d'Amans jaloux,
De maris ſoupçonneux, de maitreſſes cruelles ;
Vous jouiſſez des biens, ſans ſentir leurs dégoûts;
Si le Ciel vous donna des aîles,
Vous n'employez leur agile ſecours
Que pour rejoindre vos amours,
Sans voltiger vers de nouvelles.
Comme votre penchant eſt formé ſur le choix ;
Vous n'aimez jamais qu'une fois ;
Mais vos ardeurs ſont éternelles.
Quand au milieu des bois, par le cruel Vautour ;

Digitized by Google

Votre triſte compagne à vos vœux eſt ravie;
Sur un triſte rameau gémiſſant nuit & jour,
Vous déplorez le reſte de la vie,
Son infortune & votre amour.
Tourterelles, quels ſont les hommes
Qui veuillent imiter d'auſſi durables feux!
Hélas! l'on rougiroit de paroître amoureux:
L'amour eſt un travers dans le ſiécle où nous ſommes.
Libertins par état, par uſage inconſtans,
De vos tendres langueurs nous blâmons la méthode;
Ainſi que nos habits le cœur reſſent la mode:
L'inconſtance eſt celle du temps.
Ce n'eſt, tendres Oiſeaux, que chez vous que l'on aime
Comme l'on aimoit autrefois.
La Nature eſt pour vous la même:
L'erreur, les préjugés n'ont point changé ſes loix.
Dans les plus doux tranſports, libres & ſans contrainte,
Vous n'éprouvez jamais le remord ni la crainte
Que la vertu dans l'homme oppoſe à ſon deſir.
Vous vous cherchez par goût; vous vous aimez ſans feinte:
Votre guide c'eſt le plaiſir.
Si quelquefois il eſt le nôtre,
D'où vient qu'à peu d'objets il eſt toujours reſtraint?
Notre raiſon eſt-elle au deſſous de l'inſtinct?

Digitized by Google

Non, non, en formant l'un & l'autre,
Le Ciel les dirigea vers une même fin :
Les animaux en y tendant ſans ceſſe,
Jouirent d'un heureux deſtin ;
L'homme à ſon gré voulant ſe frayer un chemin,
Devint malheureux par ſageſſe.
Dès lors du faux devoir l'orgueilleuſe fierté
Ne compta les vertus que par les ſacrifices :
Le ſage par des loix bornant ſa liberté,
Pour la premiere fois donna le nom des vices
Aux penchans de l'humanité.
Depuis ce jour nous fumes les eſclaves
Des dehors, des égards, des préjugés divers ;
Et conſervant l'orgueil juſques dans les entraves,
Nous prîmes le vain nom de Roix de l'Univers.
Il vous convient bien mieux, Tourterelles heureuſes ;
Rien ne gêne vos feux, vos plaiſirs, votre cœur ;
Du nom, du rang, de la grandeur,
Vous n'éprouvez jamais les contraintes affreuſes,
Ni les combats de la pudeur :
La Royauté c'eſt le bonheur.
La beauté parmi vous n'eſt point un don funeſte
Qui dans les cœurs rivaux forme l'inimitié ;
Et jamais dans vos bois un coupable *Thyeſte*
Ne s'arma pour ravir votre tendre moitié.
Tout reſpecte les droits d'une union conſtante ;
Mais avant que l'Hymen ait couronné vos vœux,
A la beauté la plus touchante,

Digitized by Google

Sans craindre ſes mépris vous expoſez vos feux.
Rien n'interdit l'eſpoir, & jamais la richeſſe
Ne fut l'arbitre des plaiſirs :
Celle qui parmi vous a le plus de tendreſſe
Eſt ſûre de toucher l'objet de ſes deſirs.
Chez nous la plus fière Maîtreſſe,
Qui d'un Amant ſans biens reprimeroit l'eſſor,
Aux ſoupirs du Puiſſant s'attendrit, s'intéreſſe,
Et comme Danaé cede à l'éclat de l'or.
Ainſi l'on a quitté la route trop commune
Des égards, des ſoupirs & des tendres langueurs ;
L'Amour avoit jadis l'Empire de nos cœurs ;
Mais aujourd'hui c'eſt la fortune.
Vous n'avez point éprouvé ce retour :
Bien plus juſtes que nous, charmantes Tourterelles,
L'amour chez vous eſt le prix de l'amour.
Non, jamais l'intérêt ne vous fit infidèles,
Ni le ſecours du fard ne vous fit jamais belles :
L'art n'a point altéré dans votre heureux ſéjour
De vos ſimples attraits les graces naturelles ;
Aimables ſans rien d'affecté,
Des charmes étrangers dédaignant l'impoſture,
Une belle uniformité
Eſt parmi vous toute votre parure :
Les plus brillans atours jettés ſur la Nature,
Sont autant de larcins dont ſouffre la beauté.
Auſſi toujours ſous le même plumage,

Digitized by Google

Vous vous montrez, tendres Oiſeaux.
Pour nous, nous maſquons tout, eſprit, cœur & viſage,
Et malgré tous nos ſoins encor que de défauts,
A travers ces dehors ne ſe font point paſſage !
Nous avons cependant la Raiſon en partage,
Seule elle vaut, dit-on, tous les bien-faits des Dieux ;
Foible préſent qui naît, croît, périt avec l'âge,
Qui ſans faire l'heureux prétend faire le Sage,
Et ne forme que l'orgueilleux !
A l'inſtinct dans ce jour je donne l'avantage :
Sans rendre Sage, il rend heureux.
Tourterelles, coulez ſans ceſſe
Des jours dont vous ſçavez jouïr ;
Goutez la liberté, vivez dans la tendreſſe ;
Suivez la pente du deſir ;
Mais n'enviez jamais notre ſombre Sageſſe :
Qu'en feriez-vous ſans le plaiſir ?

Toi que nous encenſons comme Muſe au Permeſſe,
Et comme Minerve à Paris,
Toi qui ſçais réunir l'Amour & la Sageſſe,
Les graces & les Arts, la raiſon & les ris,
Illuſtre *Graffigny*, qui des mains de Thalie,
Prenant le pinceau ſéducteur,
Dans le touchant Portrait que tu fais de Cénie,
Conſacres pour jamais la bonté de ton cœur,
Et la force de ton génie,

Accepte

Digitized by Google

Accepte pour hommage un champêtre tableau ;
La simple Idylle eſt ma plus riche offrande :
Souvent le front des Dieux eſt ceint d'une guirlande
Dont les fleurs parfumoient les rives d'un ruiſſeau.
Mais en peignant la tendre Tourterelle,
J'ai peint encor la foi, l'équité, la candeur :
Pour en donner une image fidèle
Je crayonnois d'après ton cœur.
Je m'acquitte en ſincere Auteur :
Je rends l'ouvrage à ſon modèle.

Par M. BALZE, de l'Acad. de Nimes.

LETTRE
DE M. GRESSET,
L'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.
A M. * * *

C'eſt remplir les vues de M. Greſſet que de donner à cette Lettre édifiante toute la publicité qu'elle mérite. On ne peut trop le louer d'agir ſelon ſes principes : *On a toujours tort*, comme il le dit, *avec ſa conſcience, quand on eſt réduit à diſputer avec elle.*

LES ſentimens, Monſieur, dont vous m'honorez depuis plus de vingt ans, vous

Digitized by Google

ont donné des droits inviolables sur tous les miens ; je vous en dois compte, & je viens vous le rendre sur un genre d'Ouvrages auquel j'ai cru devoir renoncer pour toujours. Indépendamment du desir de vous soumettre ma conduite & de mériter votre approbation, votre appui m'est nécessaire dans le parti indispensable que j'ai pris, & je viens le réclamer avec toute la confiance que votre amitié pour moi m'a toujours inspirée. Les Titres, les Erreurs, les Songes du Monde n'ont jamais ébranlé les principes de Religion que je vous connois depuis si longtemps ; ainsi le langage de cette Lettre ne vous sera point étranger, & je compte qu'approuvant ma résolution, vous voudrez bien m'appuyer dans ce qui me reste à faire pour l'établir & pour la manifester.

Je suis accoutumé, Monsieur, à penser tout haut devant vous ; je vous avouerai donc que depuis plusieurs années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit

Digitized by Google

du Christianisme, & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitois de démêler & d'approfondir ; toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le desir de me faire grace ; quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'Imagination & l'enyvrement de la fausse gloire ? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même, rappellé en même-temps par cette voix intérieure toujours sévère & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre ; il n'est guères de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même & mal avec soi ; je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités que je me donnois pour bonnes ; au défaut de solides raisons, j'appellois à mon secours tous les grands & frêles raisonnemens des apologistes du Théâtre ; je tirois même des moyens personnels

Digitized by Google

d'apologie de mon attention à ne rien écrire qui ne pût être soumis à toutes les loix des mœurs ; mais tous ces secours ne pouvoient rien pour ma tranquillité ; les noms sacrés & vénérables dont on abuse pour justifier la composition des Ouvrages Dramatiques & le danger des Spectacles, les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées, les sophismes des autres & les miens, tout cela n'étoit que du bruit, & un bruit bien foible contre ce sentiment impérieux qui réclamoit dans mon cœur : au milieu de ces contrariétés & de ces doutes de mauvaise foi, poursuivi par l'évidence, j'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui, qu'on a toujours tort avec sa conscience quand on est réduit à disputer avec elle. Dieu a daigné éclairer entièrement mes ténèbres, & dissiper à mes yeux tous les enchantemens de l'Art & du Génie ; guidé par la Foi, ce flambeau éternel devant qui toutes les lueurs du temps disparoissent, devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes & profondes de nos foibles Esprits-forts, ainsi que toute l'importance & la gloriole du Bel-esprit, je vois sans nuage & sans enthousiasme que les loix sacrées de l'Evangile & les maximes de la morale

Digitized by Google

profane, le Sanctuaire & le Théâtre ſont des objets abſolument inalliables ; tous les ſuffrages de l'opinion, de la bienſéance & de la vertu purement humaine, fuſſent-ils réunis en faveur de l'Art Dramatique, il n'a jamais obtenu, il n'obtiendra jamais l'approbation de l'Egliſe ; ce motif ſans réponſe m'a décidé invariablement : j'ai eu l'honneur de communiquer ma réſolution à Monſeigneur l'Evêque d'Amiens, & d'en conſigner l'engagement irrévocable dans ſes mains ſacrées ; c'eſt à l'autorité de ſes leçons & à l'éloquence de ſes vertus que je dois la fin de mon égarement, je lui devois l'hommage de mon retour, & c'eſt pour conſacrer la ſolidité de cette eſpèce d'abjuration que je l'ai faite ſous les yeux de ce grand Prélat ſi reſpecté & ſi chéri ; ſon témoignage ſaint s'éleveroit contre moi, ſi j'avois la foibleſſe & l'infidélité de rentrer dans la carrière : il ne me reſte qu'un regret en la quittant ; ce n'eſt point ſur la privation des applaudiſſemens publics, je ne les aurois peut-être pas obtenus, & quand même je pourrois être aſſuré de les obtenir au plus haut degré, tout ce fracas populaire n'ébranleroit point ma réſolution ; la voix ſolitaire du devoir doit parler plus haut pour

Digitized by Google

un Chrétien que toutes les voix de la Renommée : l'unique regret qui me reste c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'ouvrages, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir ; le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, dépend de votre agrément pour la publicité de cette Lettre ; j'espère que vous voudrez bien permettre qu'elle se répande, & que les regrets sincères que j'expose ici à l'Amitié, aillent porter mon apologie partout où elle est nécessaire : mes foibles talens n'ont point rendu mon nom assez considérable pour faire un grand exemple ; mais tout Fidèle, quel qu'il soit, quand ses égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, & laisser un monument de son repentir. Les gens du bon air, les demi raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se mocquer de ma démarche, je serai trop dédommagé de leur petite censure & de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés & vertueux, si les Ecrivains dignes de servir la Religion, si les ames honnêtes & pieuses que j'ai pu scandaliser, voyent mon humble désaveu avec cette satisfaction pure

Digitized by Google

que fait naître la vérité dès qu'elle se montre.

Je profite de cette occasion pour rétracter aussi solemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les Éditions, sans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune. Tel est le malheur attaché à la Poësie, cet Art si dangereux, dont l'histoire est beaucoup plus la liste des fautes célèbres & des regrets tardifs, que celle des succès sans honte & de la gloire sans remords; tel est l'écueil presque inévitable, surtout dans les délires de la jeunesse; on se laisse entraîner à établir des principes qu'on n'a point; un vers brillant décide d'une maxime hardie, scandaleuse, extravagante; l'idée est téméraire, le trait est impie, n'importe, le vers est heureux, sonore, éblouissant, on ne peut le sacrifier, on ne veut que briller; on parle contre ce qu'on croit, & la vanité des mots l'emporte sur la vérité des choses. L'Impression ayant donné quelque existence à de foibles productions auxquelles j'attache fort peu de valeur, je me crois obligé d'en publier une Édition très-corrigée, où je ne conserverai rien qui ne puisse être soumis à la lumière de la Religion & à la sévérité

Digitized by Google

de ſes regards ; la même balance me réglera dans d'autres Ouvragess qui n'ont point encore vu le jour. Pour mes nouvelles Comédies (dont deux ont été lues, Monſieur, par vous ſeul) ne me les demandez plus ; le ſacrifice en eſt fait, & c'étoit ſacrifier bien peu de choſe. Quand on a quelques Ecrits à ſe reprocher, il faut s'exécuter ſans réſerve dès que le remords les condamne ; il ſeroit trop dangereux d'attendre ; il ſeroit trop incertain de compter que ces Ecrits ſeront brulés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.

J'ai cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir ſauver de cette proſcription les principes & les images d'une Pièce que je finiſſois, & je les donnerai ſous une autre forme que celle du genre Dramatique : cette Comédie avoit pour objet la peinture & la critique d'un Caractère plus à la mode que *le Méchant* même, & qui, ſorti de ſes bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule & un vice national.

Si la prétention de ce Caractère, ſi répandue aujourd'hui, ſi mauſſade comme l'eſt toute prétention, & ſi gauche dans ceux qui l'ont malgré la nature & ſans ſuccès, n'étoit qu'un de ces ri-

Digitized by Google

dicules qui ne ſont que de la fatuité ſans danger, ou de la ſotiſe ſans conſéquence, je ne m'y ſerois plus arrêté; l'objet du portrait ne vaudroit pas les frais des crayons; mais outre ſa comique abſurdité, cette prétention eſt de plus ſi contraire aux règles établies, à l'honnêteté publique, & au reſpect dû à la raiſon, que je me ſuis cru obligé d'en conſerver les traits & la cenſure, par l'intérêt que tout Citoyen qui penſe doit prendre aux droits de la vertu & de la vérité: j'ai tout lieu d'eſpérer que ce Sujet, s'il doit être de quelque utilité, y parviendra bien plus ſûrement ſous cette forme nouvelle, que s'il n'eût paru que ſur la Scène, cette prétendue école des mœurs, où l'amour-propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui, & où les vérités morales, le plus lumineuſement préſentées, n'ont que le ſtérile mérite d'étonner un inſtant le déſœuvrement & la frivolité, ſans arriver jamais à corriger les vices, & ſans parvenir à réprimer la manie des faux airs dans tous les genres, & les ridicules de tous les rangs.

Je laiſſe de ſi minces objets pour finir par des conſidérations d'un ordre bien ſupérieur à toutes les brillantes illuſions

Digitized by Google

de nos arts agréables, de nos talens inutiles, & du génie dont nous nous flattons; si quelqu'un de ceux qui veulent bien s'intéresser à moi est tenté de condamner le parti que j'ai pris de ne plus paroître dans cette carrière, qu'avant de me désaprouver il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé; après avoir apprécié dans sa raison ce phosphore qu'on nomme l'Esprit, ce rien qu'on appelle la Renommée, ce moment qu'on nomme la Vie, qu'il interroge la Religion qui doit lui parler comme à moi; qu'il contemple fixement la mort; qu'il regarde au-delà, & qu'il me juge. Cette image de notre fin, la lumière, la leçon de notre existence, & notre première philosophie, devroit bien abaisser l'extravagante indépendance & l'audace impie de ces superbes & petits Dissertateurs, qui s'efforcent vainement d'élever leurs délires systématiques au-dessus des preuves lumineuses de la révélation; le temps vole, la nuit s'avance, le rêve va finir; pourquoi perdre à douter, avec une absurde présomption, cet instant qui nous est laissé pour croire, & pour adorer avec une soumission fondée sur les plus fermes principes de la saine raison? Comment immoler nos jours

Digitized by Google

à des Ouvrages rarement applaudis, souvent dangereux, toujours inutiles ? Pourquoi nous borner à des spéculations indifférentes sur les majestueux Phénomènes de la Nature ? Au moment où j'écris, un Corps Céleste, nouveau à nos regards, est descendu sur l'horison ; mais ce spectacle, également frappant pour les Esprits éclairés & pour le Vulgaire, amuse seulement la frivole curiosité, quand il doit élever nos réfléxions. Encore quelques jours, & cette Comète que notre siécle voit pour la premiere fois, va s'éteindre pour nous, & se replonger dans l'immensité des Cieux, pour ne reparoître jamais aux yeux de presque tous ceux qui la contemplent aujourd'hui ; quelle destinée éternelle nous aura été assignée, lorsque cet Astre étincelant & rapide, arrivé au terme d'une nouvelle révolution, après une marche de plus de quinze Lustres, reparoîtra sur cet Hémisphere ? Les témoins de son retour marcheront sur nos cendres.

Je vous demanderois grace, Monsieur, sur quelques traits de cette Lettre, qui paroissent sortir des limites du ton épistolaire, si je ne sçavois par une longue expérience que la vérité a toute seule par elle-même le droit de vous intéresser

Digitized by Google

indépendamment de la façon dont on l'exprime, & si d'ailleurs dans un semblable sujet, dont la dignité & l'énergie entraînent l'ame & commandent l'expression, on pouvoit être arrêté un instant par de froides attentions aux règles du style, & aux chétives prétentions de l'esprit.

Je suis avec tous les sentimens d'un profond respect & d'un attachement inviolable,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
GRESSET.

A Amiens, le 14 Mai 1759.

LETTRE

A M. MARMONTEL,

SUR LE DÉNOUMENT DE *VENCESLAS.*

Quoique cette Lettre contienne des choses flatteuses pour moi, elle est d'ailleurs si bien raisonnée, que je crois pouvoir la publier comme un exemple de saine critique, exemple bien rare aujourd'hui.

MONSIEUR,

J'assistai hier à la première représentation de *Venceslas*. Vous avez fait honneur

Digitized by Google

aux mânes de Rotrou : vos corrections ont été assez généralement applaudies : il n'y a qu'un changement essentiel dont le Public n'ait point paru satisfait. La mort de Cassandre n'a pas été du goût de la plupart des spectateurs. Ils auroient mieux aimé qu'elle eût laissé au temps le soin de la consoler, ou même de l'attendrir en faveur de *Ladislas*. Pour moi j'ai pensé autrement que le Public, & j'ai osé faire entendre ma foible voix. Je trouve les raisons de la mort volontaire de *Cassandre* dans son caractère, dans sa passion, dans sa situation, & vous m'y aviez déjà disposé de loin. Je ne doute point qu'elle n'eût fait une impression toute contraire, si ces raisons passionnément exprimées par *Cassandre*, avoient servi de prélude au poignard.

Vous avez, Monsieur, avec Rotrou, donné à *Cassandre* une ame haute, ferme & inflexible. Elle nous apprend avec une fière liberté qu'elle ne sçait point pardonner & qu'elle sçait mourir. Dès la seconde Scène du second Acte, elle dit à *Ladislas* lui-même,

On ne verra jamais l'hymen nous assortir,
Et je perdrai le jour avant d'y consentir.

Digitized by Google

A la Princeſſe *Théodore :*

Dès longtemps il a dû me connoître, Madame,
Et ſçavoir que l'honneur m'intéreſſoit au point
De reſſentir l'injure & ne pardonner point.

Son caractère ne ſe dément jamais : Elle aſſure dans le cinquième Acte à ſon amant que ſon cœur bravera pour lui la mort ſans héſiter, & que plutôt que de conſentir à être livrée à ſon rival, elle ceſſera de vivre. Sur la fin du quatrième Acte, avec quelle éloquente douleur ſa paſſion ne fait-elle pas crier le ſang de ſon amant ? Elle annonce qu'elle ne lui ſurvit quelques inſtans, que pour armer la vengeance contre ſon aſſaſſin.

Il eſt mort : & je ſuivrai ſes pas
Dès l'inſtant que j'aurai vu venger ſon trépas.

Enfin quand elle deſtine ſes derniers regards à ſe repaître du ſupplice de *Ladiſlas*, elle voit évanouir toutes ſes eſpérances & tomber ſes efforts. Le Roi trompe ſa colère & la juſtice : le Peuple dont *Ladiſlas* eſt aimé, malgré ſes vices, s'émeut de pitié & ſe déclare en ſa faveur ; il ſuſpend & écarte le glaive levé ſur ſa tête. *Ladiſlas* eſt porté par ſon crime même de l'échaffaut ſur le trône. Quelle

Digitized by Google

reſſource reſte-t-il à *Caſſandre* ? Vivra-t-elle ſous le regne du meurtrier de ſon époux, elle qui n'auroit pas daigné vivre même après ſon ſupplice ? S'expoſera-t-elle à être forcée d'entrer dans un lit couvert du ſang de ſon amant ? Que doit-elle attendre d'un tyran couronné qui n'étant encore que ſur les marches du trône, a déjà employé la violence pour aſſouvir ſes tranſports effrénés ? Enfin conſentira-t-elle à avoir pour Maître, pour Amant, pour Protecteur, & peut-être pour Epoux, un monſtre pour qui elle a conçu toute l'horreur que les plus infames attentats peuvent inſpirer à l'honneur, à l'amour, & à la vertu ? En vérité, Monſieur, dans de telles circonſtances, je ne vois pas qu'elle ait à délibérer ; & dans ſon déſeſpoir, il ne lui reſte d'autre reſſource que ſon déſeſpoir même.

Voilà la ſubſtance des raiſons avec leſquelles je combattis le ſentiment du Parterre. Voici celles qui me furent oppoſées, avec mes réponſes.

Dans un ſujet tiré de la Fable ou de l'Hiſtoire ancienne, me dit-on, qu'une amante ſe tue pour avoir perdu ſon amant, à la bonne heure : mais une pareille action n'eſt pas dans les mœurs

Digitized by Google

modernes. Je répondis à cela que les mœurs des passions violentes, surtout dans leurs accès de fureur, étoient les mêmes dans tous les âges. Il est vrai qu'aujourd'hui nos Dames se consolent assez volontiers de la perte d'un amant dans les bras même de son rival. Mais alors aiment-elles ? Aiment-elles avec fureur ? Donnez leur le cœur & l'ame de Cassandre, placez-les dans les mêmes circonstances ; toute Françoise, toute femme aura ses mœurs, & finira comme elle. L'Histoire moderne nous en fourmiroit des preuves. Vous serez étonné, Monsieur, qu'on m'ait allégué contre *Cassandre* l'exemple de *Chimène*, qui n'a garde de se tuer pour une grace accordée contre ses sollicitations. Quand un exemple seroit une règle, la situation de *Cassandre* est-elle la même que celle de *Chimène*, pour suivre la marche de *Corneille ? Chimene* a satisfait à l'amour filial en demandant la mort du *Cid :* la clémence lui rend l'autre moitié d'elle-même, que la justice lui auroit ravie, & la grace du meurtrier est le vœu secret de son cœur. *Cassandre* est blessée dans toutes les parties de son cœur ; la clémence révolte toutes ses passions, & la grace de

l'assassin est pour elle le comble de l'infortune & des horreurs.

On m'objecta encore que les dernières paroles de Cassandre, *voilà donc ton supplice*, contrediſoient celles-ci du second Acte : *seul il se considére, il s'aime & non pas moi*; car, me disoit-on, si *Cassandre* regarde sa mort comme le supplice de *Ladislas*, elle pense donc en être aimée. Je n'aurois pas dû répondre à une critique si pitoyable; mais pour ne pas paroître mépriser celui qui la faisoit, je lui dis que quand au commencement *Cassandre* auroit paru douter de la passion du Prince pour elle, la Piéce fournit ensuite assez d'évènemens propres à l'en convaincre, que d'ailleurs ces paroles, *voilà donc ton supplice*, n'exprimoient point une conviction absolue de la part de *Cassandre*, qu'elles étoient conditionnelles relativement à celles du Prince, *ma grace est en vos mains*, & qu'elles devoient s'entendre ainsi : *si c'est par mes faveurs que tu dois être heureux, te voilà malheureux par ma mort.*

Comment est-il donc arrivé qu'une action aussi naturelle que je suppose celle de *Cassandre* ait été désaprouvée de presque tous les spectateurs ? 1.° La plupart d'entr'eux étoient pleins de Rotrou.

Digitized by Google

N'ayant pas apperçu le défaut que vous avez corrigé, la correction inattendue leur a semblé elle-même défectueuse. En second lieu, les esprits étoient occupés d'idées agréables, de la grace du Prince, du mariage du *Duc*, *&c.* lorsque *Cassandre* est venue sur la Scène, où elle n'a point assez préparé les Spectateurs à sa mort. Je vous avoue qu'elle m'a paru trop précipitée. Je ne l'attendois qu'à quelques momens de-là, après une tirade de ces vers heureux que vous avez semés dans la Piéce, & dans lesquels elle nous auroit conduits à ce terrible coup. Les derniers vers que vous lui faites prononcer n'expliquent ni n'indiquent assez clairement son dessein. Après que *Ladislas* lui a demandé sa grace, & que *Cassandre* lui auroit annoncé son supplice, elle auroit dû ajouter, ce me semble :

Toi, monstre, tu serois mon époux ou mon Roi !
Tu m'as tout enlevé ; je vivrois sous ta loi !
Mon cœur trahi du sort vole vers Alexandre :
Je lui promis ma foi ; je la dois à sa cendre.
Pour venger son trepas, j'ai suspendu le mien :
Je meurs, puisque les Dieux me refusent le tien.
O Ciel ! punis un jour ses attentats horribles :
Que trop lent à frapper tes coups soient plus terribles.

Digitized by Google

Je l'attends chez les Morts. Mânes de mon époux,
Je n'ai pû vous venger, je vais m'unir à vous....
(*Elle se tue.*)
Je le vois.... Il attend l'ame de son amante....
Je tombe... dans les bras de son ombre sanglante.

Vous auriez, Monsieur, observé infiniment mieux que je ne l'ai fait dans ces Vers pour m'essayer, la gradation par laquelle *Cassandre* devoit insensiblement amener les Spectateurs à sa mort. Son désespoir eût porté dans leurs ames l'attente de cet évènement. Ils s'y seroient intéressés, ils en auroient été émus, & ils y auroient applaudi.

Voilà, Monsieur, des idées que je soumets à votre jugement. Vous me parutes hier souscrire à celui du Public. J'ai cru devoir plaider devant vous votre cause, & je serois charmé de sçavoir ce que vous pensez de mes raisons..... Si vous jugez à propos de faire quelque usage de ma Lettre, je vous prie de ne pas en nommer l'Auteur.

Je suis, &c.

Digitized by Google

EPITRE EN RONDEAU.

*A Madame la Comteſſe de N.**** le premier Mai, jour de ſa naiſſance.*

LE premier Mai l'Amour eſt en campagne
Tendre Zéphire & Flore ſa Compagne
Ornent la terre & parfument les airs :
Gentils oiſeaux, de leurs tendres concerts,
Font retentir vallon, plaine, montagne,
Bref, tout Pays eſt Pays de cocagne,
Le premier Mai.

Vous plaire, Églé, quand on porte vos fers
Seroit-ce donc projet de Charlemagne ?
A ce beau jeu ſi conſtamment je perds,
Qu'un jour enfin il faudra que je gagne :
En attendant j'ai copié ces vers,
L'Amour les fit, l'Amour les accompagne
Le premier Mai.

APOSTILLE.

UN Aſtrologue renommé
M'a fait part des ſecrets dont il fait ſon étude :
Sylvandre, m'a-t-il dit, en Maître conſommé

Digitized by Google

Toute femme qui naît en Février eſt prude,
Coquette au mois d'Avril, & tendre au mois de Mai.
Églé, depuis ce jour j'ai moins d'inquiétude.

Par le Montagnard des Alpes.

VERS

A Mademoiſelle DUBOIS *repréſentant Didon.*

EN traçant de Didon le tendre caractere,
Dubois, vous enchantez : chacun plaint votre ennui.
Mais Enée a peut-être une excuſe pour lui.
Lorſqu'il vous abandonne, il n'eſt pas moins ſincere :
Vous avez de Vénus les attraits aujourd'hui ;
Enée auroit rougi de brûler pour ſa mere.

TACONET.

LE mot de l'Énigme du Mercure précédent eſt *Eteignoir*. Celui du premier Logogryphe eſt *Anicroche*, dans lequel on trouve *niche*, *noir*, *ane*, *haire*, *Roi*, *Reine*, *ire*, *chien*, *nacre*, *arc*, *hoc*, *croche*, *re*, *cire*, *corniche*, *haie*, *roc*, *ancre*,

Digitized by Google

an, crin, cor, Noé, arche, corne, or, Agen, Caën, Chaire, chaîne, crane, riche, Roch, ronce, Io, Icare, cancer, car, ciron, oie, cancre, Caron, haine, hoir, cher, Enoch, coche, cocher, aîné, Créon, char. Le mot du second Logogryphe eſt *Cabriolet.*

ENIGME.

AUTREFOIS le beſoin m'avoit donné le jour;
Par la mode aujourd'hui ma naiſſance anoblie
M'a fait recevoir à la Cour.
Avec moi l'on badine, on me cherche, on m'oublie;
Mais je me laiſſe prendre & quitter tour-à-tour:
Il faut être aujourd'hui d'un commerce facile.
Je ſçai d'un ſexe aimable amuſer les loiſirs;
Et plus agréable qu'utile,
La coquette Doris & la tendre Zirphile
Daignent m'admettre à leurs plaiſirs.
Que mon ſort eſt digne d'envie!
Sçais-tu bien, Lecteur amoureux
Qu'avec ta Maîtreſſe chérie
Je puis former les plus beaux nœuds?
Mais je me tais par modeſtie.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Fille de l'amitié, compagne de l'amour,
Le danger, la crainte & l'abſence,
Me font renaître chaque jour,
Et je meurs dans l'indifférence.
Dix pieds, ami Lecteur, compoſent tout mon corps;
Dont trois t'offrent un bien, que l'avare lui-même
Racheteroit, au prix de ſes plus chers tréſors,
Et même au prix du diadême.
Dans trois autres tu vois ce que dans l'Alcoran
Le Prophéte interdit au Peuple Muſulman.
Dans ce nombre de trois dont j'aime le myſtère,
Tu crois entendre le Soldat
Qui ſe précipite au combat.
Tu trouveras encore ce que dans la miſére
Le Pauvre fait pour ſubſiſter;
Celui dont l'Univers admire la puiſſance;
Un terme de trictrac, une Ville de France
C'eſt aſſez pour me deviner.

LOGOGRYPHUS.

Væ nobis: ah! quæ fuerit tot cauſa malorum
Dixi, litterulam ſi modo tranſtuleris.

Digitized by Google
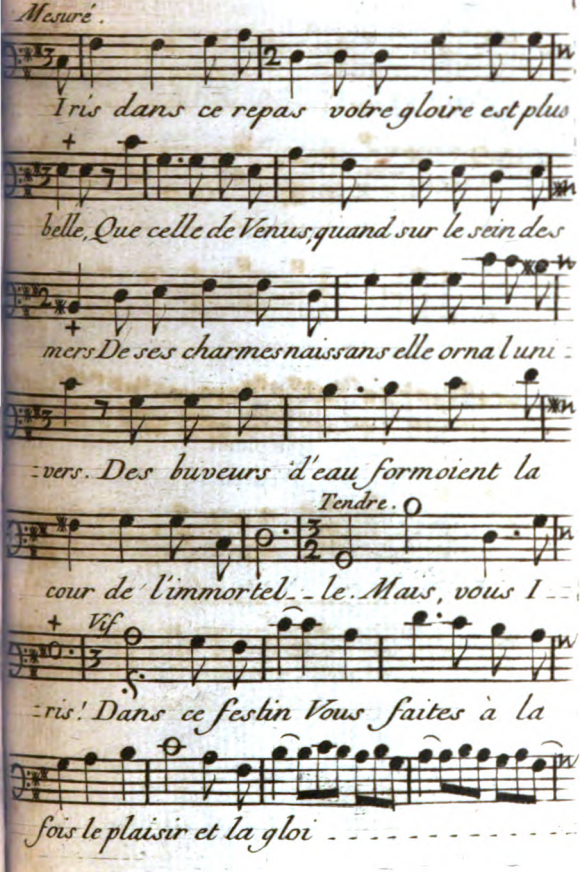
ALTER.

QUEM mea præteritis habuerunt mænia seclis
Vatem, si vertas, hunc modò nomen habent.
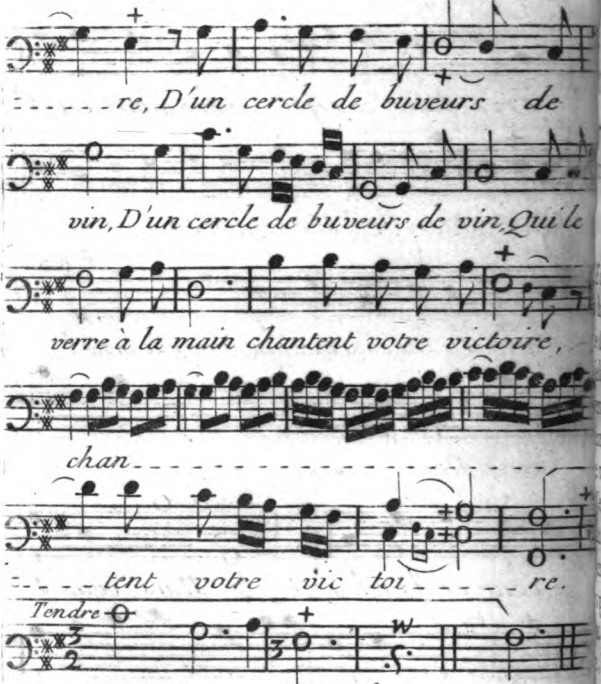
CHANSON.

IRIS, dans ce repas votre gloire est plus belle
Que celle de Vénus, quand sur le sein des mers
De ses charmes naissans elle orna l'Univers.
Des buveurs d'eau formoient la cour de l'Immortelle :
Mais vous, Iris, dans ce festin,
Vous faites à la fois le plaisir & la gloire
D'un cercle de buveurs de vin,
Qui le verre à la main
Chantent votre victoire.

ARTICLE



Digitized by Google



Gravé par Mᵉ Charpentié.
Imprimé par Tournelle.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

SUITE de l'Introduction à l'Hiſtoire de Dannemarck.

LE dogme & le culte des anciens Peuples du Nord, a déjà laiſſé entrevoir leur genie & leur caractère; mais l'un & l'autre ſe développent encore plus dans leur gouvernement & leurs loix, & c'eſt la matière du troiſième Livre.

Le morceau de Tacite ſur les mœurs des Germains, a ſervi de guide à M. Mallet dans la recherche de la Religion de ces Peuples; il le conſulte auſſi ſur leurs principes & leur conſtitution politique. Dans l'élection des Rois, dit Tacite, ils ont égard à la naiſſance; les affaires particulieres ſont décidées par l'avis des Grands; mais dans celles d'importance il faut encore celui du Peuple. Dans la guerre, c'eſt une honte au Roi de n'être pas le premier en valeur; ils font vœu de le ſuivre partout & de le défendre; ils rapportent à ſa gloire leurs plus belles

Digitized by Google

actions, & c'eſt une infamie éternelle de lui ſurvivre dans le combat : le Prince ſe bat pour la victoire & eux pour le Prince. Le Public & les Particuliers font divers préſens au Prince, tant du revenu de leurs terres que de leurs troupeaux, ce qui lui eſt utile & honorable tout enſemble ; & de leur côté les Princes donnent à ceux qui combattent pour eux ou quelque cheval de bataille, ou quelqu'arme ſanglante & victorieuſe ; la table des Grands eſt la ſolde de la Nobleſſe.

L'Hiſtorien paſſe au gouvernement particulier des Scandinaves. La royauté étoit élective ſans reſtriction avant Odin ; mais après lui le choix devoit tomber ſur quelqu'un de la famille Royale ; l'élection ſe faiſoit en pleine campagne, & cet uſage a été celui de tous les Celtes. En Suéde il y avoit un ſerment réciproque du Roi aux Sujets ; & M. Mallet conjecture que le même uſage s'obſervoit en Dannemarc. On ne ſçait point quelles étoient les premières loix des Scandinaves. Odin avoit établi à Sigtuna un Tribunal qui prenoit également connoiſſance de ce qui regardoit la Religion, la Juſtice & la ſureté publique ; il compoſa ce Tribunal de douze de ſes compagnons ; ces Juges s'aſſembloient en plein air, & quelquefois dans les forêts.

Digitized by Google

On a conſervé en entier les Réglemens de Forthon, troiſième Roi de Dannemarc : les premières de ſes loix concernent le partage du butin fait à la guerre ; elles ordonnent que les Officiers aient une plus grande portion que le ſimple Soldat, que l'or trouvé parmi le butin ſoit remis au Général, l'argent aux Soldats, & les armes des vaincus à ceux qui ſe ſont le plus ſignalés. Comme le Peuple étoit chargé de conſtruire les vaiſſeaux à ſes dépens ; lorſqu'on faiſoit la guerre par mer, les vaiſſeaux pris ſur l'ennemi appartenoient au Peuple. Pour empêcher que quelque partie du butin ne fût diſtraite, il étoit défendu de rien enfermer ſous la clef, ſous peine de payer au Roi une livre d'or ; & ſi quelqu'un perdoit quelque choſe, le Tréſor Royal lui en rendoit le double. Mais celui qui épargnoit un voleur, étoit puni comme voleur lui-même. Celui qui dans le combat prenoit la fuite le premier, étoit déclaré infâme, & ne pouvoit plus paroître en Juſtice.

A ces loix militaires Forthon avoit encore ajouté des loix civiles qui ſont nommées loix du Pays. Les filles jouiſſoient d'une entière liberté dans le choix d'un époux ; il étoit permis à une femme libre

Digitized by Google

d'épouser un esclave, mais elle perdoit sa liberté. Celui qui le premier avoit abusé d'une fille, étoit obligé de l'épouser. Le mari qui surprenoit un homme avec sa femme, avoit droit de le mutiler. Un Danois qui voloit quelque chose à un autre Danois, étoit condamné à lui rendre le double du vol; & de plus il étoit puni comme perturbateur du repos public. Les rebelles aux ordres du Roi étoient exilés. Les exilés qui devenoient ennemis de leur Patrie & portoient les armes contre leurs Concitoyens, perdoient leurs biens & leur vie. Celui qui sortoit des rangs pour combattre devant le front de l'armée, devenoit affranchi s'il étoit esclave; noble s'il étoit payſan; Gouverneur de Province s'il étoit noble. A l'égard de la procédure, la Loi ordonnoit que les démêlés seroient décidés par le fer; car il est plus beau, dit le Législateur, de se servir de son bras que d'invectives dans les différends. Si l'un des deux champions venoit à mettre dans le combat le pied hors du champ qui avoit été tracé, il perdoit sa cause comme s'il eût été vaincu. Si un particulier avoit quelque procès avec un Athlete ou brave, le premier pouvoit combattre tout armé, mais l'Athlete ne pouvoit avoir qu'une

Digitized by Google

massue longue d'une coudée. Si un étranger tuoit un Danois, on faisoit mourir deux étrangers pour ce Danois. On voit là bien clairement l'origine de cet usage barbare du combat judiciaire qui a si longtemps subsisté en Europe; mais il s'accordoit du moins avec la religion des anciens Danois, au lieu qu'il a été toléré longtemps dans le sein de la Religion Chrétienne, aux principes de laquelle il répugnoit évidemment.

Le génie des Islandois, leur bon sens naturel, leur amour pour la liberté, paroissent sans aucun nuage dans la constitution de leur République fondée sur la fin du neuvième siécle par une Colonie de Norvégiens échappés à la tyrannie de leur Roi Harald aux beaux cheveux. La Nature ayant elle même partagé l'Isle en quatre Provinces, les Islandois suivirent cette division, & établirent dans chacune un Juge. Chaque Province contenoit trois Préfectures, & chaque Préfecture dix Bailliages. L'administration générale avoit pour Chef un Magistrat appellé *Lagman* ou homme de Loix, qui présidoit aux Etats généraux, & veilloit à l'administration de la Justice. L'autorité de ce Chef étoit limitée par des assemblées représentatives de la Nation,

Digitized by Google

qui se réservoient le pouvoir législatif dans toutes les choses importantes; & c'est-là, dit l'Historien, comme une espèce de moule dans lequel ont été jettés pendant une longue suite de siècles presque tous les Gouvernemens de l'Europe.

Le quatrième Livre traite de la valeur, des guerres & de la marine des anciens Danois. Il est naturel de remonter aux causes des sanglantes révolutions qui ont changé la face de l'Europe. Ces causes vont se développer d'elles-mêmes, dit l'Auteur, dans le tableau des mœurs des anciens habitans du Nord. En effet leur passion pour la guerre, l'éducation des jeunes-gens qu'on émancipoit en leur donnant un bouclier, une épée, une lance; leurs loix, qui sembloient ne connoître comme dans l'ancienne Lacédémone, d'autres vertus que les vertus militaires, & d'autres crimes que la lâcheté, qui faisoient de la guerre un acte de Justice, de la force un titre inconteſtable sur les foibles, & une marque visible que Dieu avoit voulu les soumettre aux forts; enfin la Religion, qui attachoit à la profession des armes le salut & la félicité éternelle, tout concouroit à rendre ce Peuple le plus courageux & le plus redoutable de la terre.

Digitized by Google

Ce que l'Hiſtorien nous raconte de l'éducation des jeunes gens dans la ville de Julin ou *Jomsbourg*, paſſe de bien loin tout ce qu'on nous dit de la diſcipline de Sparte. Il étoit défendu d'y prononcer le nom de la *Peur*, même dans les dangers les plus éminents. Les Habitans de cette République ayant fait des irruptions dans les Etats d'un Seigneur Norvégien, furent vaincus, malgré toute l'opiniâtreté de leur réſiſtance ; & les plus diſtingués d'entre leurs Chefs ayant été faits priſonniers, on les condamna à la mort. Tous s'y préſenterent avec joie, & leurs diſcours en font foi. Je n'en rapporterai que deux exemples dont j'ai été vivement frappé. » Je ſouffre » la mort de bon cœur, & cette heure » m'eſt fort agréable, (dit l'un de ces » Guerriers à celui qui alloit lui donner le » coup mortel) je te prie ſeulement de » me trancher la tête le plus promptement qu'il ſera poſſible : car c'eſt une » queſtion que nous avons ſouvent agitée » à *Jomsbourg*, que de ſçavoir, ſi l'on conſerve quelque ſentiment après avoir été » décapité. C'eſt pourquoi je vais prendre » ce couteau dans ma main ; ſi après avoir » eu la tête tranchée, je le porte contre » toi, ce ſera une marque que je n'ai pas

Digitized by Google

» entierement perdu la vie ; ſi je le laiſſe
» tomber, ce ſera une preuve du contraire.
» ainſi, hâte-toi de terminer ce différend.
» Thorchill (ajoute l'Hiſtorien cité par M.
» Mallet) ſe hâta de lui trancher la tête,
» & le couteau tomba, comme cela de-
» voit arriver. Un autre demanda à l'Exé-
cuteur de le frapper au viſage. » Je me
» tiendrai immobile, ajouta-t-il, & tu
» obſerveras ſi je donne quelque ſigne de
» frayeur, ou ſi je ferme ſeulement les
» yeux : car les Jomsbourgeois ſont accou-
» tumés à ne pas remuer, même quand
» on leur donne le coup de la mort ; &
» nous nous ſommes exercés ſouvent à
» cela les uns les autres. »

On trouve dans une des Chroniques Iſlandoiſes cet Epitaphe d'un Combattant qui peint en peu de mots le caractère de ces Peuples : *Il tomba, rit, & mourut.*

Les Héros Danois bravoient les Dieux comme ceux d'Homere, & les défioient au combat. C'eſt de là que nous vient la fureur des duels : uſage conforme aux principes de ces peuples barbares ; mais inſenſé ſelon les nôtres. Le deſir de ſe ſurvivre dans la mémoire des hommes les occupoit tout comme nous, pour cela les Héros ſe faiſoient enſevelir dans des collines faites artificiellement au milieu de

Digitized by Google

quelque plaine, & auxquelles ils donnoient leur nom. On trouve encore en Dannemarc de ces collines funéraires: on les ornoit de pierres chargées d'épitaphes; mais on recouroit surtout à l'art des Poëtes lorsqu'il s'agissoit d'immortaliser quelque Roi ou quelque grand Capitaine.

Dans les plus anciens temps, les Nations de la Germanie & du Nord avoient accoutumé de tenir au Printemps une assemblée générale, où tout homme libre se rendoit armé de pied en cap, & prêt à entrer en Campagne. Là on délibéroit de quel côté on porteroit la guerre; on examinoit les sujets de plainte qu'avoient donnés les Nations voisines, leur puissance ou leurs richesses, la nécessité de venger quelque injure qu'on en avoit reçue, la facilité d'en triompher, ou l'espérance du butin.

On ne peut penser sans frémir à cette discipline barbare; & ceux qui se plaignent que les mœurs des hommes sont amollies n'y réfléchissent pas assez.

Des irruptions fréquentes des Peuples du Nord vers le Midi, on est porté à conclure que le Nord étoit excessivement peuplé. M. Mallet fait voir par toutes les causes qui concourent à la popula-

Digitized by Google

tion, qu'elle ne devoit être rien moins que ſurabondante dans ces contrées, & donne pour raiſon plus vraiſemblable de ces émigrations les mœurs des Peuples & l'appas du butin. En effet des hommes réduits aux premiers beſoins de la vie, doivent être attirés par le luxe des Peuples chez qui tout abonde, & venir, s'ils en ont le courage, leur arracher des biens ſuperflus.

Ce qui explique le mieux à mon avis ces nombreuſes & fréquentes émigrations des Peuples du Nord, c'eſt, dit M. Mallet, qu'il y a tout lieu de croire que les Nations entières prenoient part, le plus ſouvent, à ces ſanglantes entrepriſes; les femmes mêmes & les enfans marchoient quelquefois à la ſuite des armées, quand un Peuple, par inquiétude, par pauvreté ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit réſolu de tranſporter ailleurs ſa demeure.

Auſſi une ſeule expédition dépeuploit-elle un pays entier, comme Tacite le remarque de celles des Cimbres.

Leur Armée étant compoſée d'une multitude d'hommes, ſans proviſions, il falloit rapidement vaincre ou mourir. Ils étoient perdus dès qu'on leur oppoſoit, comme Marius, une lenteur étudiée. Leurs

Digitized by Google

armes offensives étoient l'épée, la hache, l'arc & les fléches; la hache étoit à deux tranchans, celle qui portoit un long manche s'appelloit hallebarde. Ils avoient aussi des javelots, des frondes, des lances, des massues & des poignards. Leur arme défensive étoit le bouclier qu'ils faisoient servir à différens usages, & sur lequel, par exemple, ils se sauvoient à la nage dans un péril pressant. Les symboles dont les boucliers des hommes distingués étoient couverts, sont l'origine des Armoiries héréditaires. Le casque & la cuirasse étoient aussi connus des Scandinaves; mais ils n'étoient pas si communs.

Leurs Forteresses n'étoient que des Châteaux situés sur des rochers & entourés de gros murs. On les prenoit ou par quelques surprises, ou en les tenant longtemps bloqués.

C'est surtout par leurs expéditions maritimes qu'ils ont le plus effrayé & ravagé l'Europe. La France & l'Angleterre ont été pendant plusieurs siécles les Théâtres de leur fureur. Le nombre de leurs pirates s'accrut même si fort qu'il fut un temps où il y avoit peut-être, plus de Danois sur mer que sur terre.

Quand deux flottes rivales se rencontroient, le plus fort avant de se battre,

Digitized by Google

avoit quelquefois la générosité d'écarter les Vaisseaux qu'il avoit de plus, afin qu'on ne pût pas attribuer sa victoire à l'avantage du nombre; quelquefois aussi leur différend se terminoit par le combat singulier des deux Chefs qui descendoient sur le rivage. Si le vainqueur étoit content du courage du vaincu, il lui demandoit son amitié; & pour gage de cette alliance, les deux Héros se faisoient des incisions aux bras, trempoient leurs armes dans leur sang; ou le mêloient dans une coupe qu'ils se donnoient à boire l'un à l'autre; & la tête couverte de gazon ils se promettoient par serment de ne point laisser impunie la mort du premier des deux qui seroit tué les armes à la main.

On sçait que les Anglois & les Normands doivent leur origine à des Colonies de ces Peuples victorieux. Dans le Nord, l'Islande, le Shetland, les Orcades & jusqu'à cette partie de l'Amérique Septentrionnale appellée Groenland, furent peuplés par les Norwegiens chassés de leur pays. L'Historien admire avec raison que dans un siécle malheureux où tous les Gouvernemens de l'Europe n'étoient occupés qu'à se fortifier contre leurs voisins, un des Peuples qui avoient

Digitized by Google

le plus retenu la rouille de l'ancienne barbarie, couvrit les mers de ſes Vaiſſeaux; fonda au loin des Colonies & découvrit des terres éloignées & inconnues. L'Amérique elle-même dont la découverte a fait tant d'honneur aux Peuples de l'Europe éclairée, a été dès-lors reconnue par les Norwegiens. M. Mallet nous donne la tradition de ces premières découvertes. Après leur établiſſement dans la Groenland, un de leurs Vaiſſeaux aborda l'an 1002, ſur une autre plage qu'ils appellerent Vinland, & que M. Mallet croit être le Canada. Les Hiſtoriens conjecturent que les Eſquimaux ſont les deſcendans de ces Colons.

Le cinquiéme Livre de cette introduction contient des détails curieux ſur les mœurs, les uſages, les connoiſſances des anciens Scandinaves. On juge bien que les exercices militaires & les plaiſirs de la table faiſoient leurs plus doux amuſemens. Les Celtes, dit M. Mallet, avoient à l'égard des femmes une façon de penſer toute oppoſée à celle des Aſiatiques & de quelques Peuples du Midi. Ces derniers, par un contraſte ſingulier, & cependant ordinaire, ſemblent de tout temps avoir eu pour les femmes beaucoup de paſſion & très-peu d'eſtime; ef-

Digitized by Google

claves & tyrans tout à la fois, ne leur demandant point de raison & oubliant la leur avec elles, ils ne faisoient presque dans leur commerce avec le sexe que passer de l'adoration au mépris, & des sentimens d'un amour idolâtre, à ceux d'une jalousie inhumaine ou d'une indifférence dédaigneuse, & plus insultante encore. Chez les autres au contraire, elles étoient moins regardées comme les instrumens d'une volupté sensuelle, que comme des égales & des compagnes, dont l'estime aussi précieuse que les faveurs, ne pouvoit être glorieusement acquise que par des procédés généreux, des efforts de courage & de vertu. On voit là l'origine de l'ancienne Chevalerie.

Les Scandinaves ainsi que les Turcs avoient conservé des Scythes, l'usage d'épouser plusieurs femmes. Leur caractère belliqueux se remarque jusques dans les présens de nôces: ceux de l'époux à l'épouse étoient un bouclier, une lance, une épée, une paire de bœufs, un cheval. C'étoit, dit Tacite, pour l'avertir qu'elle ne devoit point mener une vie délicieuse & oisive; mais qu'elle étoit appellée à partager les travaux de son mari, soit dans la paix, soit dans la guerre.

Digitized by Google

Les Hiſtoriens n'ont parlé qu'avec étonnement de la taille & de la force des Peuples du Nord. Leurs lances, leurs épées & leurs autres armes ne ſont plus pour leurs foibles deſcendans qu'un objet de curioſité. Les monumens qu'ils ont élevés ſans le ſecours de la méchanique moderne, ont été regardés comme l'ouvrage des Géans. M. Mallet attribue cette conſtitution prodigieuſe à la rigueur de leur climat, à leurs exercices continuels, à la continence des hommes & à leurs mariages tardifs, à leur nourriture ſimple & ſauvage, & ſurtout à l'inapplication continuelle de leur eſprit.

Il y avoit deux ſortes de funérailles, l'inhumation, & le bucher; cette dernière cérémonie inſtituée par Odin, ne fut jamais parmi ces Peuples d'un uſage univerſel.

Pour donner aux funérailles d'un Héros toute la magnificence poſſible, on accumuloit ſur ſon bucher tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant ſa vie; ſes armes, ſon or, ſon argent, ſon cheval & ſes domeſtiques. Ses Cliens & ſes Amis ſe faiſoient auſſi très-ſouvent un devoir & un honneur de mourir avec lui, pour l'accompagner dans la ſalle d'Odin. Enfin ſa femme étoit ordinairement brulée ſur le

Digitized by Google

même bucher, & si le défunt en avoit eu plusieurs, ce qui arrivoit souvent, c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie, qui avoit le droit de suivre son Epoux à la mort.

Cet usage cruel & absurde qui avoit pris naissance dans des climats brulans, n'a pû se soutenir dans les climats froids du Nord. Un Fanatisme aussi violent suppose des imaginations exaltées. Du reste cette extravagance, & toutes celles qui sont tombées dans l'esprit des hommes au sujet de leur mort & de leur destinée à venir, les précautions qu'ils ont prises, les uns d'emporter une piéce d'argent pour payer le passage, les autres une pierre à fusil pour faire du feu & s'éclairer dans l'autre monde; tout cela, dis-je, ne doit pas étonner: il est naturel que la tête tourne au bord de cet abîme ténébreux où l'on va tomber. Il n'y a qu'une Religion descendue du Ciel, qui ait pû dissiper les fantômes de l'ignorance & de la crainte.

Les anciens Peuples du Nord mépriſoient l'agriculture & les arts. D'abord ils se logeoient ça & là; dans la suite ils se rapprochèrent des Temples. Quoique leur goût pour la navigation dût favoriser le commerce, ils le négligeoient pour la pi-

Digitized by Google

raterie. Les talens dont ils faiſoient gloire étoient de jouer aux échets, de courir ſur la glace en patins, de nager, de faire des vers, & de nommer toutes les étoiles par leurs noms : ces noms n'avoient rien de commun avec ceux que les Grecs & les Romains ont imaginés, mais ils étoient fondés de même ſur des convenances. Ainſi la grande Ourſe s'appelloit *le Grand Chien*, la petite, *le Chariot de Charles*, Orion, *la quenouille de Frigga*, la Voie Lactée, *le chemin de l'hyver* &c. Ils commençoient l'année au ſolſtice d'hyver, & la diviſoient en demi-années, en quart d'années & en mois. Le mois étoit partagé en ſemaines compoſées de ſept jours, & le jour en douze parties.

L'Hiſtorien rappelle tout ce qu'on a dit ſur les caractéres Runiques, & il n'en réſulte aucune clarté. Cependant il croit pouvoir conjecturer que ce fut Odin qui apporta avec lui ces caractéres dans le Nord ; & ce qui doit le perſuader, c'eſt que l'uſage des lettres étoit certainement connu dans l'Aſie, lors de l'émigration d'Odin, & qu'il n'eſt pas croyable que la Colonie Aſiatique qui le ſuivit dans le Nord, ait ignoré ou laiſſé perdre une invention auſſi utile.

Digitized by Google

La Langue Celtique a été celle de toute l'Europe, excepté les Sarmates, les Grecs & les Romains : on en retrouve encore des traces dans l'Eſpagnol, le François &c. Chez les Scandinaves, elle ne devoit pas être bien riche ; mais ce Peuple libre, indépendant, fier & emporté dans ſes paſſions comme il étoit, n'a pu manquer, dit M. Mallet, de donner à ſa langue un caractere analogue au ſien. Les langues des Nations libres, ajoute-t-il, ont une briéveté énergique, des tours vifs & ſententieux, des expreſſions pittoreſques, auxquels la contrainte de notre éducation, la crainte du ridicule, & l'empire de la mode, ne nous permettent pas d'atteindre. Mais ce qui devoit contribuer encore à donner à la langue des anciens Scandinaves de la force & de l'élevation, c'étoit ce goût ſi marqué & ſi général qu'ils avoient pour la Poëſie. Le plaiſir du Chant eſt naturel à tous les hommes ; l'on a toujours vu la Poëſie ſuivre de près le Chant. L'un & l'autre aide la mémoire ; & cet avantage ne put manquer de mettre la Poëſie en honneur chez un Peuple avide de gloire. Les Poëtes étoient les Hiſtoriens de l'Etat & les Panégyriſtes des Héros ; auſſi jouiſſoient-ils de la plus grande con-

Digitized by Google

sidération, & en cela ces Peuples barbares étoient plus conséquents qu'on ne l'a été depuis dans des siécles plus éclairés. Ne seroit-ce pas que la vanité parmi nous a pris la place de l'amour de la gloire ?

Ces Poëtes étoient presque tous Islandois ; leur style conserve le goût Asiatique : c'est-à-dire les expressions hyperboliques & figurées. Ils s'étoient fait un langage dont on ne se servoit jamais que pour les vers. Un Poëte, par exemple, n'osoit guères désigner le Ciel qu'en le nommant *le Crâne du Géant Ymer.* L'arc-en-ciel étoit *le Pont des Dieux.* L'or, *les larmes de Freya*, la Poësie, *le présent*, *le breuvage d'Odin.* La Terre étoit indifféremment *l'Epouse d'Odin*, *la chair d'Ymer*, *la Fille de la nuit*, *le vaisseau qui flotte sur les âges*, *la baze des airs.* Les herbes & les plantes étoient *sa chevelure ou sa toison.* Un combat étoit appellé, *un bain de sang*, *la grêle d'Odin*, *le choc des boucliers*, la mer, *le champ des Pirates*, *& la ceinture de la Terre*, la glace étoit *le plus grand des Ponts*, un vaisseau, *le cheval des flots*, la langue, *l'épée des paroles &c.*

Les énigmes n'ont pas été plus en usage dans l'Orient que parmi ces Peuples du Nord. Un Roi nommé Eyric se rendit

Digitized by Google

célebre pour avoir deviné sur le champ trente énigmes.

L'Historien termine ces considérations sur les mœurs & le génie de ces Peuples, par quelques réfléxions relatives aux causes physiques de leurs vices & de leurs vertus; & il trouve ces causes dans la nature du climat, alors plus rigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui: ce qu'on ne peut révoquer en doute.

Pour servir de supplément & de preuves à cette Introduction à l'Histoire de Dannemarc, M. Mallet y a joint quelques monumens de la Mythologie & de la Poésie des Celtes, dont je donnerai un Extrait dans le Volume prochain.

MELANGES de Littérature, d'Histoire & de Philosophie. Nouvelle édition.

CE Recueil de quelques Ouvrages de M. Dalembert contient nombre de morceaux déjà connus; tels sont le discours préliminaire de l'Encyclopédie, & la Préface du troisième Volume de ce Dictionnaire; l'Essai sur la Société des Gens de Lettres & des Grands; les Eloges académiques de M. Bernoulli, de M. l'Abbé

Digitized by Google

Terraſſon, de M. le Préſident de Monteſquieu, avec l'Analyſe de l'Eſprit des Loix; celui de M. l'Abbé Mallet, & celui de M. Dumarſais; les Mémoires de Chriſtine, le Diſcours de réception de M. Dalembert à l'Académie Françoiſe, avec des réflexions ſur l'élocution oratoire & ſur le ſtyle en général; une Deſcription abrégée du Gouvernement de Genève, & un Eſſai de traduction de quelques morceaux de Tacite.

M. Dalembert nous avertit que parmi ces morceaux déjà ſoumis au jugement du Public, il en eſt pluſieurs qui reparoiſſent avec des augmentations & des changemens, comme l'Eſſai de traduction des morceaux de Tacite, le diſcours ſur l'élocution &c.

Il a retouché de même l'Eſſai ſur les Gens de Lettres, & il y a fait quelques additions relatives à l'état préſent de la République Littéraire. Il ſçait que la liberté avec laquelle il s'eſt exprimé dans cet Eſſai, a excité quelques murmures; » mais a-t-il dit la vérité? Voilà ce qui » importe au Public. A-t-il attaqué ou » même déſigné quelqu'un? Voilà ce qui » importe aux Particuliers.

Je ferai cependant une obſervation ſur cette franchiſe philoſophique dont per-

Digitized by Google

ſonne n'a droit de s'offenſer & dont ſi peu de gens s'accommodent. On la pardonne à un Auteur qui n'eſt plus, on l'admire dans ſes écrits comme portant le caractere d'une ame libre & courageuſe; mais elle choque dans un Auteur vivant, & la raiſon en eſt bien naturelle. On regarde celui-ci comme uſurpateur d'une autorité que l'on veut n'accorder à perſonne; expoſé à vivre avec lui, on exige qu'il ſe ſoumette aux loix de cette complaiſance ſociale qui épargne la vanité des uns en cachant la ſupériorité des autres. Le plus inévitable de tous les aſcendans, & par conſéquent le plus importun, le plus odieux pour les ames vaines, c'eſt l'empire de la raiſon. Celui qui le fait ſentir ſans égards, ſans ménagement, eſt donc aſſuré de déplaire.

C'eſt à l'homme qui penſe & qui juge mieux que la multitude, à voir s'il a le courage de faire des mécontens pendant ſa vie, pour avoir des admirateurs après ſa mort. On propoſe un parti modéré: ce ſeroit non ſeulement d'éviter les perſonalités offenſantes, mais encore de préſenter les vérités générales avec une circonſpection timide. Mais la vérité ſous le voile en eſt beaucoup moins frappante; elle languit dans les détours; la politeſſe

Digitized by Google

l'amollit & l'énerve ; & ſouvent en fait de morale l'éloquence perd de ſa force en perdant de ſon âpreté, pareille à ces remèdes dont on affoiblit la vertu ſi on leur ôte leur amertume. Un Ecrivain bruſque & tranchant doit donc renoncer à la faveur des gens du monde ; mais ſon parti pris ſur cette privation, il n'a plus qu'un mot à dire : » Lecteurs, ſuppoſez » que je ſuis mort, & que j'écrivois il y » a mille ans. » C'eſt au moins dans ce point de vue que l'on doit conſidérer un Ecrivain Philoſophe lorſqu'on veut le juger équitablement. On doit l'iſoler de la ſociété, écarter toutes les conſidérations perſonnelles, oublier l'homme & peſer ſes écrits.

Les morceaux dont M. Dalembert a nouvellement enrichi ſes *Mélanges*, ſont des réflexions ſur les éloges Académiques ; une réponſe à la Lettre de M. Rouſſeau, Citoyen de Genève, ſur l'Article *Genève* de l'Encyclopédie ; des Obſervations ſur l'art de traduire ; un Eſſai ſur les Elémens de Philoſophie ; ou ſur les principes des connoiſſances humaines ; des réflexions ſur l'uſage & ſur l'abus de la Philoſophie en matière de goût, ſur l'abus de la critique en matière de Religion ; ſur la liberté de la Muſique.

Digitized by Google

Parmi les additions faites aux morceaux déjà connus & qui sont en très-grand nombre, (surtout dans les essais de traduction de Tacite) je ne citerai qu'un endroit de l'essai sur la société des Gens de Lettres avec les Grands. Il s'agit des protecteurs. » Ce qu'il y a de plus » honteux, pour les Grands & pour la » Littérature, c'est que des Ecrivains qui » deshonorent leur état par la satyre, » trouvent des protecteurs encore plus » méprisables qu'eux. L'homme de Lettres » digne de ce nom dédaigne également » & de se plaindre des uns & de répon- » dre aux autres; mais quelque peu sen- » sible qu'il doive être aux injures prises » en elles-mêmes, il ne doit pas fermer » les yeux sur l'appui qu'on leur prête, » ne fût-ce que pour se former une idée » juste de ceux qui daignent les favori- » ser. Dans les pays où la presse n'est pas » libre, la licence d'insulter les Gens de » Lettres par des satyres, n'est qu'une » preuve du peu de considération réelle » qu'on a pour eux, du plaisir même » qu'on prend à les voir insultés. Et pour- » quoi est-il plus permis d'outrager un » homme de Lettres qui honore sa na- » tion, que de rendre ridicule un homme » en place qui avilit la sienne?... Je ne

» puis

Digitized by Google

» puis me dispenser de rapporter à cette » occasion une anecdote bien propre à » faire connoître le caractère & l'injusti- » ce des hommes dont je parle. Un d'en- » tr'eux tournoit en ridicule la délicatesse » excessive d'un Ecrivain célèbre, qui avoit » témoigné un chagrin (trop grand sans » doute) de quelques satyres publiées » contre lui : l'Ecrivain célèbre fit une » Chanson où l'homme en place étoit » effleuré très-légèrement. Si on eût cru » l'offensé, les Loix n'avoient pas assez » de supplices pour punir l'injure qu'on » lui avoit faite. »

Je vais parcourir aussi rapidement qu'il me sera possible les morceaux nouvellement ajoutés à ce Recueil ; mais il en est qui demandent une sérieuse attention.

Dans ses réflexions sur les éloges académiques, M. Dalembert ne dissimule pas les abus de l'usage où l'on est de célébrer des hommes qui ne méritent que l'oubli ; mais ces abus lui paroissent légers en comparaison des avantages. » Si les anciens qui élevoient des Sta- » tues aux grands hommes, avoient eu le » même soin que nous, d'écrire la vie » des gens de Lettres ; nous aurions, il » est vrai, quelques Mémoires inutiles,

» mais nous serions plus instruits sur les » progrès des sciences & des arts & sur les » découvertes de tous les âges ; histoire » plus intéressante pour nous que celle » d'une foule de Souverains qui n'ont » fait que du mal aux hommes. »

Il ne veut pas que l'on se borne à dire ce que l'homme de Lettres a fait ; il croit aussi utile de faire connoître ce qu'il a été, & de peindre l'homme en même-temps que l'Ecrivain. » Cependant le but » des éloges littéraires est de rendre les » Lettres respectables, & non de les avi- » lir. Si donc la conduite a deshonoré » les ouvrages, quel parti prendre ? Louer » les ouvrages. Et si d'un autre côté la » conduite est sans reproches & les ou- » vrages sans mérite, que dire alors ? Se » taire. » C'est en effet le parti le plus sage & le plus décent : car il me paroît bien difficile d'observer dans la peinture morale des caractères cette distinction délicate que prescrit M. Dalembert entre les traits défectueux que l'on peut relever & ceux qu'on doit passer sous silence ; & quand les limites sont aussi peu marquées, en approcher de trop près, c'est s'exposer à les franchir. Ainsi la liberté que peut se donner à cet égard un Ecrivain sûr de lui-même, ne doit jamais tirer

Digitized by Google

à conséquence, encore moins passer en régle, & le plaisir d'observer le contraste ou l'accord des écrits & des mœurs d'un homme de Lettres qui n'est plus, ne doit pas l'emporter sur le danger d'introduire dans les Sociétés littéraires la satyre personnelle.

» Le ton d'un éloge historique ne doit » être ni celui d'un Discours oratoire, ni » celui d'une narration aride. Les réflexions philosophiques sont l'ame & la » substance de ce genre d'écrits..., C'est » en cela que l'illustre Secrétaire de l'Académie des Sciences (M. de Fontenelle) a surtout excellé : c'est par-là » qu'il fera principalement époque dans » l'Histoire de la Philosophie : c'est par-là » enfin qu'il a rendu si dangereuse à occuper aujourd'hui la place qu'il a remplie » avec tant de succès. Si on peut lui reprocher de légers défauts, c'est quelquefois trop de familiarité dans le style, » quelquefois trop de recherches & de » rafinement dans les idées ; ici une sorte » d'affectation à montrer en petit les » grandes choses ; là quelques détails puérils peu dignes de la gravité d'un ouvrage philosophique. Voilà pourtant, » qui le croiroit ? en quoi la plupart de

Digitized by Google

» nos faiseurs d'éloges ont cherché à lui » ressembler. »

Les observations de M. D. sur l'art de traduire sont pleines de Philosophie & de » goût. De quelque côté qu'on se tourne » dans les Beaux-arts, dit M. Dalembert, » on voit partout la médiocrité dictant les » Loix, & le génie s'abaissant à lui obéir. » C'est un Souverain empriſonné par des » esclaves ; cependant s'il ne doit pas se » laisser subjuguer, il ne doit pas non » plus tout se permettre. »

L'art de la traduction est soumis à cette régle comme toutes les parties de la littérature : l'Auteur en examine les Loix ; 1.° eu égard au génie des Langues ; 2.° relativement au génie des Auteurs ; 3.° par rapport aux principes qu'on peut se faire dans ce genre d'écrire.

Il semble que plus le caractère d'une Langue approche de celui d'une autre, plus il est facile de bien traduire ; mais cette même facilité donneroit, selon M. Dalembert, plus de Traducteurs médiocres & moins d'excellens. Satisfait du mérite de la ressemblance, on négligeroit les graces de la diction : or une des grandes difficultés de l'art d'écrire, & principalement des traductions, est, dit-il, de sçavoir jusqu'à quel point on peut

Digitized by Google

sacrifier l'énergie à la noblesse, la correction à la facilité, la justesse rigoureuse à la méchanique du style, & une imitation froide & servile est une mauvaise traduction.

D'un autre côté, la différence de caractère des Langues, laisse au Traducteur une liberté dangereuse. Ne pouvant donner à la copie une parfaite ressemblance, il doit craindre de ne lui pas donner toute celle qu'elle peut avoir.

Si l'on étoit dispensé de bien connoître le génie & les finesses des Langues, ce devroit être des Langues anciennes: cependant les Traducteurs des Anciens sont traités plus sévèrement que les autres.

La superstition en faveur de l'antiquité nous fait supposer que les Anciens se sont toujours exprimés de la manière la plus heureuse; c'est à qui leur trouvera plus de finesse & de beautés.

On a prétendu que les Langues n'avoient point de caractere particulier. M. Dalembert convient qu'entre les mains d'un homme de génie chaque Langue se prête à tous les styles.

» Mais si toutes sont également propres » à chaque genre d'ouvrage, elles ne le » sont pas également à exprimer une » même idée: c'est en quoi consiste la » diversité de leur génie.

Digitized by Google

» Les Langues, dit-il, en conséquence » de cette diversité, doivent avoir les » unes sur les autres des avantages réci- » proques. Mais leurs avantages seront en » général d'autant plus grands qu'elles » auront plus de variété dans les tours » & de brièveté dans la construction, de » licences, & de richesses. » De toutes les Langues cultivées par les gens de Lettres, l'Italienne est, selon M. Dalembert, celle qui réunit ces avantages au plus haut degré. La Langue Françoise au contraire, celle qui met le plus à la gêne les Traducteurs comme les Poëtes.

» Si les Langues ont leur génie, les » Ecrivains ont aussi le leur. Le caractere » de l'original doit donc passer aussi dans » la copie. Sans cette qualité les tra- » ductions sont des beautés régulieres, » sans ame & sans physionomie. Repré- » senter de la même maniere des Au- » teurs différens, c'est l'espéce de contre- » sens qui fait le plus de tort à une » Traduction; les autres sont passagers » & se corrigent. »

Le caractère des Ecrivains est ou dans la pensée, ou dans le style, ou dans l'un & dans l'autre. Les Ecrivains dont le caractère est dans la pensée, sont ceux qui passent le moins dans une Langue

Digitized by Google

étrangère. Corneille, conclut M. Dalembert, doit donc être plus facile à traduire que Racine, & Tacite plus que Salluste.

» Les Ecrivains les plus intraitables à » la traduction, ſont ceux dont la maniere » d'écrire eſt à eux. Les Anglois ont aſſez » bien traduit quelques Tragédies de Racine; je doute, dit M. D. qu'ils traduiſiſſent avec le même ſuccès les Fables » de la Fontaine, l'ouvrage peut-être le » plus original que la Langue Françoiſe » ait produit. »

Les Poëtes peuvent-ils être traduits en Vers ? Doit-on ne les traduire qu'en Proſe ? M. Dalembert prouve très-bien que l'un & l'autre eſt impoſſible. En Proſe l'original eſt dénué du nombre & de l'harmonie; en Vers il prend un nombre & une harmonie nouvelle; & il faut avouer que les Poëtes anciens perdent au change, dans quelque Langue qu'on les traduiſe. La gêne du Vers oblige de plus le Traducteur à dénaturer ſouvent l'original en ſubſtituant une ſentence à une image, une image à un ſentiment: ce qui donne beaucoup d'avantage à la traduction en Proſe; mais dans les Vers la régularité de la cadence eſt une beauté pour l'oreille, à laquelle la Proſe ne peut

Digitized by Google

ſuppléer. Ainſi la traduction en Proſe eſt une copie reſſemblante mais foible : » la traduction en Vers eſt un ouvrage » ſur le même ſujet, plutôt qu'une copie. »

M. Dalembert veut qu'un Traducteur oſe ſe permettre de corriger les traits défectueux de l'original, qu'il ſçache riſquer au beſoin des expreſſions nouvelles qu'il appelle expreſſions de génie, & par-là il entend la réunion néceſſaire & adroite de quelques termes connus, mais qui n'ont pas encore été mis enſemble. « C'eſt, » dit-il, preſque la ſeule maniere d'in- » nover qui ſoit permiſe en écrivant. » Il en donne pour exemple les termes énergiques & ſinguliers qu'employent des Etrangers de beaucoup d'eſprit qui parlent facilement & hardiment le François. Leur maniere de penſer dans leur Langue & de s'exprimer dans la nôtre, eſt, dit-il, l'image d'une bonne traduction; & il prétend avec raiſon que des traductions bien faites ſeroient le moyen le plus ſûr & le plus prompt d'enrichir les Langues. Elles feront plus, » elles multiplieront les bons » modeles; elles aideront à connoître le » caractere des Ecrivains, des ſiécles & » des peuples; elles feront appercevoir » les nuances qui diſtinguent le goût uni- » verſel & abſolu du goût national. »

Digitized by Google

M. Dalembert invite les Traducteurs à s'affranchir de l'obligation de traduire un Auteur d'un bout à l'autre. J'avoue qu'il seroit avantageux d'abréger en traduisant, mais sans laisser de lacune, & à condition qu'on garderoit le fil du récit dans les Historiens, du raisonnement dans les Philosophes, & de l'action dans les Poëtes. C'est ainsi que je desire depuis longtemps qu'on ose traduire le Poëme de Lucain où je trouve, comme M. Dalembert, de la déclamation & de la monotonie; mais que je ne crois pas aussi dénué d'images que M. Dalembert le prétend. Les principes qu'il vient d'exposer sont ceux qu'il a cru devoir suivre dans la traduction de différents morceaux de Tacite; & la maniere dont il rend compte de son travail, en donneroit seule la plushaute idée. Il faut en avoir senti, comme il a fait, toutes les difficultés pour être en état de les vaincre.

Un des morceaux les plus curieux de ce Recueil est la réponse de M. Dalembert à M. Rousseau, Citoyen de Genêve. Si j'avois pû la prévoir je n'aurois pas pris sur moi de justifier nos Spectacles: ils ont dans M. Dalembert un Apologiste bien plus éloquent que moi. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec lui en bien des points. Les vérités simples se présentent

Digitized by Google

à tout le monde ; mais il n'eſt pas donné à tout le monde de les rendre avec cette force que leur donne le ſtyle de M. D.

Pourquoi des amuſemens, dit M. Rouſſeau, » *la vie eſt ſi courte & le temps* » *eſt ſi précieux !* Qui en doute ? répond » M. Dalembert. Mais en même temps » la vie eſt ſi malheureuſe & le plaiſir ſi » rare ! Pourquoi envier aux hommes, » deſtinés preſqu'uniquement par la na- » ture à pleurer & à mourir, quelques dé- » laſſemens paſſagers qui les aident à ſup- » porter l'amertume ou l'inſipidité de leur » exiſtence !... Sans doute tous nos diver- » tiſſemens forcés & factices, inventés & » mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au- » deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples » que devroient nous offrir les devoirs de » citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & » de pere : mais rendez-nous donc, ſi vous » le pouvez, ces devoirs moins pénibles » & moins triſtes ; ou ſouffrez qu'après les » avoir remplis de notre mieux nous nous » conſolions de notre mieux auſſi des » chagrins qui les accompagnent. Rendez » les peuples plus heureux, & par con- » ſéquent les Citoyens moins rares, les » amis plus ſenſibles & plus conſtans, » les peres plus juſtes, les enfans plus » tendres, les femmes plus fidèles & plus

Digitized by Google

» vraies : nous ne chercherons point alors » d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte » au ſein de l'amitié, de la Patrie, de la » nature & de l'amour. »

M. Dalembert avoue que l'eſtime publique eſt le but principal des Poëtes dramatiques comme de tous les Ecrivains, ſans en excepter les Philoſophes, qui déclament contr'elle, & qui ſemblent la dédaigner. » L'indifférence ſe taît, & ne » fait point tant de bruit ; les injures » même dites à une nation, ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de » ſe rappeller à ſon ſouvenir. Et le fameux Cynique de la Grèce eût bientôt » quitté ce tonneau d'où il bravoit les » préjugés & les Rois, ſi les Athéniens » euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie Philoſophie ne conſiſte point à fouler aux » pieds la gloire, & encore moins à le » dire ; mais à n'en pas faire dépendre » ſon bonheur, même en tâchant de la » mériter. »

Mais ſi la gloire eſt le premier objet des Poëtes, l'utilité publique peut être au moins le ſecond : or » l'effet de la morale » du théâtre eſt moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, » que de prémunir contre le vice les ames

Digitized by Google

foibles par l'exercice des sentimens » honnêtes, & d'affermir dans ces mê- » mes sentimens les ames vertueuses.

M. Rousseau voudroit bannir du théâtre la Tragédie de Mahomet. » Plût à » Dieu, dit M. Dalembert, qu'elle y fût » plus ancienne de deux cens ans! L'es- » prit philosophique qui l'a dictée seroit » de même date parmi nous, & peut-être » eût épargné à la Nation Françoise, » d'ailleurs si paisible & si douce, les » horreurs & les atrocités religieuses aux- » quelles elle s'est livrée. Si cette Tragé- » die laisse quelque chose à regretter aux » Sages, c'est de n'y voir que les forfaits » causés par le zèle d'une fausse Religion, » & non les malheurs encore plus déplo- » rables, où le zèle aveugle pour une » Religion vraie, peut quelquefois en- » traîner les hommes.

A l'égard de l'Amour » Voudriez-vous » le bannir de la société? demande M. » Dalembert à M. Rousseau. Ce seroit, » je crois, pour elle, un grand bien & » un grand mal; mais vous chercheriez » en vain à détruire cette passion... Or si » on ne peut & si on ne doit peut-être » pas étouffer l'amour dans le cœur des » hommes, que reste-t-il à faire sinon de » le diriger vers une fin honnête, & de

Digitized by Google

» nous montrer dans des exemples illuſ-
» tres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour
» nous en défaire ou nous en guérir? »

A l'égard de la Comédie, M. Dalembert convient que nous ſommes plus frappés du ridicule qu'elle joue que des vices dont ce ridicule eſt la ſource; mais il obſerve avec raiſon qu'elle ſuppoſe déjà le vice déteſté comme il doit l'être, & que c'eſt le ridicule qu'elle s'attache à faire ſentir. » Il eſt donc tout ſimple, » dit-il, que le ſentiment qu'elle ſuppoſe, » nous affecte moins (dans le moment » de la repréſentation) que celui qu'elle » cherche à exciter en nous, ſans que pour » cela elle nous faſſe prendre le change » ſur celui de ces deux ſentimens qui doit » dominer dans notre ame. »

En réfutant la critique de M. Rouſſeau ſur le caractère du Miſantrope, il en fait une beaucoup plus juſte à ce qui me ſemble, du caractère de Philinte. Il trouve que dans la Scène du Sonnet, Philinte devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner à une approbation foible. » La colère du Miſantrope ſur la » complaiſance de Philinte, n'en eût été » que plus plaiſante, parce qu'elle eût » été moins fondée; & la ſituation des » perſonnages eût produit un jeu de théâ-

Digitized by Google

» tre d'autant plus grand, que Philinte » eût été partagé entre l'embarras de » contredire Alceste & la crainte de choquer Oronte. »

M. Dalembert regarde avec raison la Comédie attendrissante dont l'Enfant Prodigue est le modèle, comme plus intéressante pour nous que la Tragédie elle-même. » Les malheurs de la vie privée » sont, dit-il, l'image fidelle des peines » qui nous affligent ou qui nous menacent; un Roi n'est presque pas notre » semblable, & le sort de nos pareils a » bien plus de droits à nos larmes. »

Sur l'Article des Comédiens » comment n'avez-vous pas senti, demande M. D. à M. R. » que si ceux qui représentent » nos pièces méritent d'être deshonorés, » ceux qui les composent mériteroient » aussi de l'être; & qu'ainsi en élevant » les uns & en avilissant les autres, nous » avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares. »

Avant que d'aller plus loin, qu'il me soit permis de répondre un mot à ce qu'ont dit de moi & de mon Apologie du Théâtre des Journalistes avec lesquels je serai toujours fort aise de discuter mes opinions.

On m'a reproché, Journal de Trévoux,

Digitized by Google

Avril 1759, page 859 & suivantes) d'être du nombre de ceux » qui arment l'erreur » de tant de sophismes, qu'il n'est presque » plus possible de reconnoître ce qu'il » faut croire. Si dans la controverse des » Spectacles on n'insiste pas sur les preuves » tirées de la Religion, les Partisans du » Théâtre se sauveront toujours, dit-on, » dans le nuage dont ils sçavent si bien » s'envelopper. »

Rien n'est plus aisé que de démêler le vice d'un Sophisme; si j'en ai employé quelqu'un en faveur des Spectacles, il étoit juste de m'en convaincre & voilà ce qu'on n'a pas fait. Les preuves tirées de la Religion décident une question que je n'ai pas révoquée en doute; sçavoir que les Spectacles dangereux pour les mœurs, tels que les ont condamnés les Peres & les Docteurs de l'Eglise, sont en effet condamnables & doivent être proscrits. Mais peut-il y avoir des Spectacles utiles aux mœurs? Et ceux-là doivent-ils être conservés? Le Théâtre François est-il dans le cas de cette exception, considéré seulement comme composé de nos Tragédies les plus estimées & de nos meilleures Comédies? Voilà de quoi il s'agissoit dans mes analyses de la Lettre de M. Rousseau sur

Digitized by Google

la Scene Françoise, ai-je dit, » toutes » les inclinations pernicieuses sont con- » damnées, toutes les passions funestes y » inspirent l'horreur, toutes les foiblesses » malheureuses y font naître la pitié & » la crainte. Les sentimens qui de leur » nature peuvent être dirigés au bien & » au mal, comme l'ambition & l'amour, » y sont peints avec des couleurs inté- » ressantes ou odieuses, selon les cir- » constances qui les décident ou vertueux » ou criminels. Telle est la règle inva- » riable de la scène tragique, & le Poëte » qui l'auroit violée révolteroit tous les » esprits. » C'est-là le fait que j'ai tâché de prouver à l'égard de la Tragédie : si ce fait est vrai, il est évident que le Théâtre Tragique François n'est pas du nombre des Spectacles que l'Evangile & les Peres de l'Eglise ont condamnés ; mais que ce fait soit vrai ou non, c'est une question qu'ils n'ont pas décidée, & que j'ai eu par conséquent la liberté d'examiner.

A l'égard de la Comédie, j'ai reconnu » que le Théâtre, quoique purgé de son » ancienne indécence, n'est pas encore » assez châtié ; que Dancourt, Monfleury » & leurs semblables devroient en être » à jamais bannis ; qu'en un mot le seul

» comique honnête & moral doit être » donné en ſpectacle. » Il s'agiſſoit donc d'examiner, non pas s'il y avoit des Comédies répréhenſibles du côté des mœurs : j'en tombois d'accord ; mais s'il y avoit des Comédies dont les mœurs fuſſent bonnes & les leçons utiles. Et c'eſt ſur quoi je croyois que l'Evangile ni les Peres de l'Egliſe n'avoient rien décidé pour le ſiécle préſent.

L'Evangile, diſent les Journaliſtes de Trévoux, *condamne tout ſans modification ni reſtriction quelconque.* Il condamneroit donc auſſi les Tragédies de Collège. Mais c'eſt ce que je ne crois pas. C'eſt ce que ne croyoit pas M. Boſſuet lorſqu'il répondit indirectement ſur cette queſtion des Spectacles : *qu'il y avoit de grands exemples pour, & de grandes raiſons contre :* car il eſt certain qu'il n'eût pas biaiſé ſur un point formellement décidé par l'Evangile. C'eſt ce que ne croyoit pas non plus le Pere Porée, cet homme pieux, lorſqu'en attaquant les Spectacles tels qu'ils étoient, il les approuvoit tels qu'ils pouvoient être. C'eſt ce qu'on ne croit pas à Rome où les Spectacles ſont permis & fréquentés par des perſonnes d'une vie très-édifiante ; ni en France dans les ſociétés chargées de l'éducation

Digitized by Google

de la jeuneſſe qui preſque toutes, depuis le Collège de Louis le Grand juſqu'à S. Cyr, font entrer l'exercice de la déclamation Théâtrale dans l'inſtitution des jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſéxe, comme un moyen de leur former l'eſprit & le cœur. Il eſt vrai qu'on choiſit pour cela les piéces les plus épurées; mais il ne s'enſuit pas moins qu'un Spectacle dont les mœurs ſont bonnes eſt un amuſement permis & utile; & quant à la queſtion particulière, ſi les mœurs de telle ou de telle de nos piéces ſont bonnes ou mauvaiſes, ni l'Evangile ni les Peres n'ont vraiſemblalement rien prononcé là-deſſus. J'ai donc pû entrer dans cette diſcuſſion avec M. Rouſſeau, ſans m'expoſer à d'autres reproches qu'à celui de m'être trompé, encore faut-il qu'on le prouve. Du reſte je ſuis très-ſenſible à ce que les mêmes Journaliſtes ont bien voulu dire d'obligeant ſur mes analyſes; mais ils me font l'honneur d'y ſuppoſer un art que je n'y ai pas mis; & je ſerois bien plus reconnoiſſant s'ils euſſent voulu y appercevoir la ſimplicité & la bonne foi avec leſquelles je dis ce que je penſe.

Revenons à M. Dalembert. Après avoir juſtifié le Théâtre François, il fait en

Digitized by Google

passant l'apologie des femmes que M. R. a si violemment attaquées. » Le genre » humain seroit bien à plaindre, lui dit-il, » si l'objet le plus digne de nos hom- » mages étoit en effet aussi rare que » vous le dites. Mais si par malheur vous » aviez raison, quelle en seroit la triste » cause ? L'esclavage & l'espéce d'avilis- » sement où nous avons mis les femmes. » Nous traitons la Nature en elles comme » nous la traitons dans nos jardins : nous » cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la » plupart des Nations ont agi comme » nous à leur égard, c'est que partout » les hommes ont été les plus forts, & » que partout le plus fort est l'oppres- » seur & le tyran du plus foible. Je ne » sçai si je me trompe, mais il me sem- » ble que l'éloignement où nous tenons » les femmes, de tout ce qui peut les » éclairer & leur élever l'ame, est bien » capable, en mettant leur vanité à la » gêne, de flatter leur amour-propre. On » diroit que nous sentons leurs avanta- » ges, & que nous voulons les empê- » cher d'en profiter. »

Il s'élève contre l'éducation puérile qu'on leur donne ; & ce morceau plein d'éloquence ne sçauroit être assez connu. » Nous avons éprouvé tant de fois, dit-il,

» combien la culture de l'esprit & l'exer-
» cice des talens sont propres à nous dis-
» traire de nos maux, & à nous consoler
» dans nos peines! pourquoi refuser à la
» plus aimable moitié du genre humain,
» destinée à partager avec nous le mal-
» heur d'être, le soulagement le plus pro-
» pre à le lui faire supporter? Philosophes
» que la Nature a répandus sur la surface
» de la terre, c'est à vous à détruire, s'il
» vous est possible, un préjugé si funeste;
» c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent
» la douceur ou le chagrin d'être peres,
» d'oser les premiers secouer le joug d'un
» barbare usage, en donnant à leurs filles
» la même éducation qu'à leurs autres
» enfans. Qu'elles apprennent seulement
» de vous en recevant cette éducation
» précieuse, à la regarder uniquement
» comme un préservatif contre l'oisivété,
» un rempart contre les malheurs; & non
» comme l'aliment d'une curiosité vaine,
» & le sujet d'une ostentation frivole.
» Voilà tout ce que vous devez & tout
» ce qu'elles doivent à l'opinion publique,
» qui peut les condamner à paroître igno-
» rantes, mais non pas les forcer à l'être.
» On vous a vu si souvent pour des motifs
» très-légers, par vanité, ou par humeur,
» heurter de front les idées de votre

Digitized by Google

» siécle; pour quel intérêt plus grand pou-
» vez-vous le braver, que pour l'avan-
» tage de ce que vous devez avoir de plus
» cher au monde, pour rendre la vie
» moins amère à ceux qui la tiennent de
» vous, & que la Nature a destinés à vous
» survivre & à souffrir; pour leur procurer
» dans l'infortune, dans les maladies, dans
» la pauvreté, dans la vieillesse, des res-
» sources dont notre injustice les a privées?
» on regarde communément, Monsieur,
» les femmes comme très-sensibles &
» très-foibles; je les crois au contraire ou
» moins sensibles ou moins foibles que
» nous. Sans force de corps, sans talens,
» sans étude qui puisse les arracher à leurs
» peines, & les leur faire oublier quelques
» momens, elles les supportent néan-
» moins, elles les dévorent, & sçavent
» quelquefois les cacher mieux que nous:
» cette fermeté suppose en elles, ou une
» ame peu susceptible d'impressions pro-
» fondes, ou un courage dont nous n'a-
» vons pas l'idée. Combien de situations
» cruelles auxquelles les hommes ne ré-
» sistent que par le tourbillon d'occupa-
» tions qui les entraîne? les chagrins des
» femmes seroient-ils moins pénétrans &
» moins vifs que les nôtres? Ils ne le
» devroient pas être. Leurs peines vien-

Digitized by Google

» nent ordinairement du cœur ; les nôtres » n'ont souvent pour principe que la va- » nité & l'ambition. Mais ces sentimens » étrangers que l'éducation a portés dans » notre ame, que l'habitude y a gravés, » & que l'exemple fortifie, deviennent » (à la honte de l'humanité) plus puis- » sants sur nous que les sentimens naturels; » la douleur fait plus périr de Ministres » déplacés que d'Amans malheureux. »

M. Dalembert a réservé pour la fin de sa Lettre l'Article qui intéresse Genêve, & cet Article a deux objets : le spectacle, & le dogme des Ministres. Quant au premier, il avoue que la Comédie seroit au moins inutile aux Génévois s'ils en étoient encore à l'âge d'or ; mais ils m'ont paru, dit-il, assez avancés, ou si vous voulez, assez pervertis pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome sauvée*, sans avoir à craindre d'en devenir pires.

A l'égard de la dépense, » la Ville de » Genêve est, à proportion de son éten- » due, une des plus riches de l'Europe, » & M. Dalembert dit avoir lieu de croire que plusieurs Citoyens opulens de cette Ville, qui desireroient y avoir un théâtre, fourniroient sans peine une partie de la dépense. Un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement, &

Digitized by Google

on pourroit prendre pour l'un de ces jours celui où le Peuple ſe repoſe. Du reſte, dans un état auſſi petit, où l'œil vigilant des Magiſtrats peut s'étendre au même inſtant d'une frontiere à l'autre, il ſeroit facile d'éclairer la conduite des Comédiens, & de maintenir les loix ſomptuaires. » Il ne falloit pas moins, pourſuit M. Dalembert, » qu'un Philoſo-» phe exercé comme vous aux paradoxes, » pour nous ſoutenir qu'il y a moins de » mal à s'enyvrer & à médire, qu'à voir » repréſenter Cinna & Polieucte. Il ajoute » que les Citoyens de Genêve ſe récrient » fort contre cette peinture que M. R. a » faite de leur vie journaliere, qu'ils ſe » plaignent que le peu de ſéjour qu'a » fait M. R. parmi eux, ne lui ayant » pas laiſſé le temps de les connoître, » ni d'en fréquenter aſſez les différens » états, il a repréſenté comme l'eſprit » général de cette ſage République, ce » qui n'eſt tout au plus que le vice obſ-» cur & mépriſé de quelques Sociétés » particulieres.

A l'égard des ſentimens que M. Dalembert a attribué aux Miniſtres de Genêve en matiere de Religion, il dit en avoir parlé, non d'après un ſecret confié, mais d'après leurs ouvrages, & d'après

Digitized by Google

des conversations publiques. Moyens que M. Rousseau n'avoit pas compris dans son énumération. » Si je me suis trompé, » ajoute M. Dalembert, tout autre que » moi, j'ose le dire, eût été trompé » de même. » Il observe de plus que les sentimens qu'il attribue aux Ministres de Genêve sont une suite nécessaire de leurs principes, d'après lesquels il prétend que » quand ils ne seroient pas *Socin-* » *niens*, il faudroit qu'ils le devinssent, » non pour l'honneur de leur Religion, » mais pour celui de leur Philosophie.

(*Je réserve l'Extrait du quatriéme Volume pour le Mercure prochain.*)

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

SUR la Métaphysique de M. l'Abbé SEGUY, *Professeur de Philosophie au Collège de la Marche, imprimée à Paris; 2 vol. in-12. chez Brocas & la Veuve Bordelet, rue S. Jacques.*

MONSIEUR,

La Métaphysique dans un siécle *penseur* est la science à la mode: chacun y prétend

Digitized by Google

tend au titre de Métaphyſicien ; mais le Public devenu auſſi plus difficile, n'admet des prétendans que ceux qui ont répandu un nouveau jour ſur le cahos de ſes idées. Vous ſçavez, Monſieur, que le développement quelquefois nouveau, toujours heureux, des queſtions les plus abſtraites & les plus difficiles, parle en faveur du Profeſſeur de la Marche ; mais ce n'eſt pas aſſez pour lui : ſon but ayant été d'arracher les épines qui rebutoient ceux qui vouloient courir cette carrière, il faut en juger par le ſuccès : j'ai pris toutes les informations que vous pouvez deſirer à cet égard, & j'ai vû avec étonnement que l'ouvrage de M. l'Abbé Seguy eſt déja devenu Livre claſſique, & tient lieu de cayer même à Paris dans pluſieurs Ecoles de Philoſophie, comme le Traité des études de Rollin, & l'Abrégé de Quintilien tiennent lieu de cahier de Rhétorique. On ne peut donc ſe diſpenſer de donner au Public une idée de cet Ouvrage. Raſſemblons ici quelques traits du Syſtême Métaphyſique de cet habile Profeſſeur.

Etre, ſubſtance, mode, eſprit, matière, corps, individu, exiſtence, poſſibilité, durée, temps, éternité ; voilà les principaux objets de la Métaphyſique, dont

les branches multipliées à l'infini s'étendent dans toute la sphère de nos connoissances. Ces termes, *être*, *substance*, *corps*, &c. nous représentent des idées générales : ces idées ont-elles leur type dans la Nature ? Y a-t-il réellement un sujet dans lequel résident l'*être*, *la substance* en général ? Non sans doute : ce sont autant d'opérations de l'esprit humain qui, sentant ses bornes & sa foiblesse, a multiplié ses efforts en raison des obstacles, & a sçû enfin se donner des aîles pour s'élever du point isolé de son existence jusqu'au dernier anneau de la chaîne des choses créées, qui dans la main de l'Etre suprême se lie à la chaîne des possibles.

Voilà l'essor hardi du principe qui pense en moi, qui me lie à toute la Nature, à l'existence & à la possibilité universelles. En réfléchissant sur ce principe, je découvre que l'activité est son essence, que le plaisir & la curiosité sont ses motifs d'agir, que les abstractions sont pour ainsi dire les degrés par lesquels je puis mesurer l'étendue de son action. Suivons le développement du Professeur de la Marche. Ce principe actif déterminé par la curiosité, passe sans cesse d'un objet à l'autre pour le plaisir de la nouveauté & de la comparaison ; mais la mémoire

Digitized by Google

n'eſt pas aſſez étendue pour retenir les différences qu'il a ſaiſies ; il retombe malgré lui dans la confuſion ; il ne peut plus comparer l'état préſent avec ceux qui l'ont précédé : de-là naît l'inquiétude & le trouble, juſqu'à ce que ſes efforts ſoient parvenus à lui former une mémoire artificielle ; dans cette agitation il s'apperçoit bientôt qu'il eſt le maître de diriger ſon attention, cette découverte le ranime ; il eſſaye de détourner ſa vue des qualités différentes que les objets lui préſentent, pour la fixer ſur celles qui ſont à-peu près ſemblables : il parvient de cette manière à voir un grand nombre d'objets ſous un ſeul point de vue & à les retenir de même. Le premier objet que ce principe découvre, c'eſt un individu ſemblable à lui : les mouvemens, les beſoins, les deſirs, les facultés lui paroiſſent les mêmes ; un troiſième, un quatrième individu lui fourniſſent les mêmes obſervations ; il eſt bientôt embaraſſé du nombre des individus, & de quelques différences dans la figure, dans la taille &c. Il néglige ces différences, & les réunit par les qualités correſpondantes ſous le ſeul nom d'*homme*.

Les animaux s'offrent à ſes obſervations : il s'apperçoit des différences plus

grandes ; mais il y a auſſi un fonds de qualités communes : il étend ſa premiere idée & laiſſant à part pour quelque temps ce qu'il a apperçu de différent, il réunit les hommes & les bêtes ſous la dénomination commune d'animal : ainſi d'abſtraction en abſtraction, il généraliſe ſes idées juſqu'à ce qu'il eſt parvenu à celle qui renferme tout ce qui exiſte & tout ce qui peut exiſter ſous le nom d'Etre. Par cette marche hardie le principe qui penſe en moi ſe déguiſe ſa foibleſſe, & croit avoir étendu ſon exiſtence juſqu'à l'infini. Cependant qu'a-t-il fait autre choſe, qu'appliquer l'idée de l'unité à la ſomme générale en ſupprimant les différences ? Nous voyons, par cette analyſe de M. l'Abbé Seguy, que les idées générales ne ſont que l'effet de l'attention que nous donnons aux qualités communes qui ſont la baſe de tous les objets excluſivement à toute autre, ſoit accidentelle, ſoit principale.

Cette opération du principe qui penſe, quelque ſimple qu'elle paroiſſe, n'en eſt pas moins avantageuſe ; elle met en jeu toutes ſes facultés, elle augmente ſon activité, elle établit l'ordre & l'harmonie dans toutes ſes connoiſſances ; ſurtout lorſque l'eſprit deſcendant de ce haut

Digitized by Google

point d'élévation où il avoit la conscience de l'Infini, reprend toutes ces différences qu'il avoit d'abord négligées, les compare, les divise, les soudivise, les distribue en différentes classes, établit entre elles des degrés métaphysiques, par lesquels il descend dans l'abîme de la Nature & approche encore de l'Infini, qui l'environne, en suivant une route tout opposée.

Si ce développement général est agréable pour tout esprit pénétrant & méthodique, j'ose dire, Monsieur, que les questions particulières présentent quelque chose de plus intéressant. Ce n'est pas une satisfaction médiocre de voir l'Auteur raisonner avec autant de politesse que de sagacité vis-à-vis de Leibnitz, de Lock, de Malebranche, de Wolf, & des Auteurs de l'Encyclopédie, s'éclairer de leurs vues, mettre à profit leurs découvertes, saisir leurs propres lumières pour les éclairer à son tour; tantôt faire corps avec eux pour combattre les préjugés & les erreurs, tantôt marcher seul lorsqu'il a découvert quelque principe plus solide pour attaquer avec plus d'avantage le doute & l'incrédulité. Je suis fâché, Monsieur, que les bornes d'une Lettre ne me permettent pas d'entrer dans tous

Digitized by Google

ces détails ; mais il suffit de sçavoir que les jeunes Philosophes, à qui l'Auteur a principalement consacré son travail, attestent par leurs progrès rapides le mérite de cet ouvrage, & que les Métaphysiciens déjà formés avouent qu'ils ont trouvé de quoi s'instruire dans une lecture qu'ils n'avoient entreprise que par curiosité. Je finis par une espèce de paradoxe qui suit de l'idée par laquelle j'ai commencé cette Lettre ; pour être aussi avancé que les Métaphysiciens qui nous ont précédés, il faut avoir été beaucoup plus loin qu'eux sur toutes les parties ; & l'on est bien en deça du terme qui les a arrêtés, si l'on n'a pas parcouru beaucoup d'espace au-delà. Voilà ce que nos Métaphysiciens modernes auront beaucoup de peine à se persuader.

J'ai l'honneur d'être &c.

Essais Historiques sur Paris. Par M. de Saintfoix. Cinquième & dernière partie. *A Londres*, & se trouve chez *Ducheſne* Libraire, rue S. Jacques, près de la Fontaine S. Benoît.

Essais Historiques sur Paris par M. de Saintfoix. Nouvelle édition. 3 vol. se trouve chez le même Libraire. Cette nou-

Digitized by Google

velle édition eſt revue, corrigée & augmentée de moitié. J'en rendrai compte dans la ſuite.

TABLEAU des Maladies, où l'on découvre leurs ſignes & leurs évènemens; traduit du Latin de Lommius avec des remarques. Prix 3 liv. relié. *A Paris*, chez *Debure l'aîné*, quai des Auguſtins.

TRAITÉ de la Nature de l'Ame, & de l'origine de ſes connoiſſances. Contre le ſyſtême de M. Locke & de ſes partiſans. 2 vol. in 12. *A Paris*, chez *la Veuve Lottin & J. H. Butard*, rue S. Jacques, & *Deſaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais.

DE l'origine & des productions de l'Imprimerie primitive, en taille de bois: avec une réformation des préjugés plus ou moins accrédités ſur cet Art; pour ſervir de ſuite à la Diſſertation ſur l'origine de l'Art de graver en bois. Par M. Fournier le jeune, Graveur & Fondeur de Caractères d'Imprimerie. *A Paris*, de l'Imprimerie de *J. Barbou*.

LES Epithetes Françoiſes rangées ſous leurs ſubſtantifs. Ouvrage utile aux Poëtes, au Orateurs, aux jeunes gens qui entrent

Digitized by Google

dans la carrière des Sciences, & à tous ceux qui veulent écrire correctement tant en Vers qu'en Prose. Par le R. P. Daire, Sous-Prieur des Célestins de Lyon. *A Lyon*, chez *Pierre Bruyset Ponthus*, rue Merciere, à la Croix d'or.

Eloge de Monsieur de Fontenelle, par M. le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen. Ce sont les prémices de l'Imprimerie de *J. N. Besogne*, Libraire-Imprimeur *à Rouen*, Cour du Palais; & cet essai en donne une idée très-avantageuse.

Discours Philosophiques : le premier sur les causes finales; le second sur l'inertie de la matière : & le troisième sur la liberté des actions humaines. Par M. Boullier. *A Amsterdam*, & se trouve *à Paris* chez *Guillyn*, quai des Augustins près le Pont S. Michel.

On trouve chez le même Libraire un Recueil de Piéces Philosophiques & Littéraires, par le même Auteur. vol. in 12.

Poeme Didactique, sur le principe universel des Corps, sur la seule loi de leurs mouvemens aussi durables que le temps, sur les Esprits créés naturellement desireux de la vérité & de leur bonheur :

Digitized by Google

précédé de deux Lettres qui établiſſent le plan du Poëme. Par M. Olivier de Villeneuve, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, *à Boulogne-ſur-mer.*

La Vérolette, ou petite vérole volante. En deux parties. Par M **. *A Paris*, chez *L. Ch. Dhoury*, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille Bouclerie.

Critique du Livre intitulé Syſtême Nouveau, par lequel on peut devenir ſçavant ſans Maître, ſans étude & ſans peine; ou Méthode nouvelle pour apprendre la Langue Latine, &c. annoncé dans le Mercure du mois de Mai dernier: avec la réponſe ſur chaque point de la Critique. *A Troyes*, chez *J. Garnier*, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Instruction pour les ventes des bois du Roi, par feu M. de Froidoure. Avec des notes tirées des meilleurs Auteurs ſur la matière des Eaux & Forêts, & des Ordonnances de 1667, 1669 & 1670. Par M. Berrier, Avocat au Parlement, ancien Conſeiller du Roi, Maître particulier des Eaux & Forêts des Baillages de Meaux, Crecy & Chateau-Thierry. Prix 9 liv. relié en veau, & 6 liv. 10 ſ

Digitized by Google

en blanc. *A Paris*, chez *Brunet*, Grande Salle du Palais, *Barrois*, quai des Auguſtins, & *Ducheſne*, rue S. Jacques.

METAPHYSICA ad uſum Scholæ accommodata ; Autore Antonio Seguy, ſacræ Facultatis Pariſienſis Licentio Theologo, atque in Studii Pariſienſis Univerſitate Philoſophiæ Profeſſore, docente in Collegio Marchiano. Tomi duo in 12.° *Pariſiis* apud *Viduam Bordelet*, viâ Jacobeâ, ſub ſigno S. Ignatii ; *Paulum-Dionyſium Brocas*, *ibid.* & *Dionyſium-Joannem Aumont*, in Plateâ Collegii Mazarini, ſub ſigno S. Monicæ.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ECONOMIE POLITIQUE.

MÉMOIRE ſur les opérations Œconomiques faites dans le Digeſteur de Papin, par Meſſieurs de la Société Littéraire de Clermont en Auvergne.

CE n'eſt point une découverte que nous annonçons au Public, ce n'eſt pas

Digitized by Google

un ſyſtême nouveau & particulier à notre Société, ce n'eſt pas non plus une opération inutile & dont tout le mérite ſoit reſtraint à faire honneur à l'imagination de celui qui l'a miſe en œuvre.

Les travaux de notre Société ayant pour but principal, le bien public, nous nous appliquons non ſeulement aux Sciences & aux Arts à la perfection de l'agriculture & du commerce, mais encore, à tout ce qui peut procurer l'aiſance à nos Concitoyens, le ſoulagement aux miſérables.

C'eſt dans le deſſein de remplir une partie de ces engagemens, & par la ſuite des projets œconomiques qui lui ſont propres, que M. Queriault, notre ancien Sécretaire, propoſa le 12 Octobre 1758, à une aſſemblée extraordinaire de notre Société, un moyen de pourvoir à peu de frais à la ſubſiſtance des pauvres.

Il dit après Meſſieurs Papin, Nollet & Polinière qu'on pouvoit facilement, dans la machine connue ſous le nom de Digeſteur de Papin, faire avec des os, matière de pur rebut pour l'ordinaire, & une dépenſe d'ailleurs très-modique, une quantité de bouillons & de gelées ſuffiſantes pour la nourriture d'un grand nombre de pauvres; & paſſant de cet avanta-

Digitized by Google

ge particulier, au bien général, que produiroit cette opération ; il ajouta, que vû la quantité immenſe des os qui ſe perdent dans les grandes villes, on pourroit en faire des tablettes, qu'il ſeroit facile de conſerver, & qu'on tranſporteroit au beſoin dans toutes les parties où leur reſſource ſeroit néceſſaire.

Nous nous appliquâmes dès-lors à mettre en pratique les vues théoriques de notre Académicien, & pour ne pas paroître vouloir enlever à d'autres les louanges & l'eſtime qui leur ſont dues pour les tentatives qu'ils ont faites dans le même genre, nous avouons avec ſincérité, que nous fumes inſtruits par M. l'Abbé Nollet, des premiers eſſais de M. Mareſcot Chanoine de l'Egliſe de Rouen ; nous nous adreſſâmes à lui tant pour ſçavoir la manière dont il opéroit, que pour nous informer des raiſons qui l'avoient engagé à diſcontinuer ſes opérations & à n'en point faire part au Public.

La généroſité de M. Mareſcot, le porta à nous envoyer non ſeulement un précis de ſes opérations, mais encore ſon Digeſteur qu'il nous a enſuite cédé.

Nous avons appris depuis par une Lettre de M. Voegeon Membre de l'Académie de Rouen, que c'étoit lui qui en

Digitized by Google

1753, avoit fait l'eſſai des bouillons d'os & qu'il avoit engagé M. Mareſcot, alors Curé à ſe prêter à cette opération en faveur des pauvres de ſa Paroiſſe.

Cependant ces premiers eſſais n'avoient eu aucune ſuite, on n'avoit point eu l'idée des tablettes, le ſilence qui a régné, juſqu'à cette heure ſur cette partie en eſt une preuve ſuffiſante.

Lorſque par des expériences réitérées, nous avons été convaincus & de la ſolidité de la théorie, & des grands avantages de l'exécution, nous avons cru que de pareilles obſervations étoient dignes de fixer l'attention des Miniſtres, elles leur ont été communiquées & l'approbation dont le Miniſtre a honoré nos travaux en excitant notre reconnoiſſance, nous a fait redoubler nos efforts.

Enhardi par cette première démarche & plus encore par les ſuccès de nos opérations tant ſur les bouillons que ſur les tablettes, nous nous ſommes enfin déterminé à les annoncer au Public & à exciter tous nos compatriotes à profiter d'un uſage œconomique dont l'utilité nous a paru démontrée.

Nous avourons avec confiance que les bouillons & gelées d'os préparés dans le Digeſteur, & plus encore les tablettes

Digitized by Google

qui en seront extraites peuvent être employées avec succès & une dépense très-modique, à la subsistance des pauvres, tant dans les villes que dans les campagnes les plus éloignées, au soulagement des malades & même à des usages bien plus étendus soit pour les Armées soit pour la Marine.

Nos expériences ne nous permettent point d'en douter, & M. de Baillanvillers Intendant de cette Province, qui nous a lui-même aidés & encouragés dans nos opérations a été témoin de la facilité avec laquelle nous avons fourni presque subitement la soupe à un nombre très-considérable d'Ouvriers au moyen des tablettes extraites par M. Ozi notre associé, qui s'est chargé de cette manipulation.

Quant à la modicité du prix, une pinte de bouillon ne reviendra pas à six deniers. La manipulation des tablettes exigeant plus de soin & un peu plus de dépense, leur prix augmentera à proportion, de manière cependant que sur cette grande quantité la différence deviendroit très-peu considérable.

Pourroit-on ne pas adopter un usage qui à si peu de frais rendra de si grands services à l'humanité ?

Digitized by Google

La seule vue du bien public a engagé notre Société Littéraire à tenter les opérations sur le Digesteur ; ce même motif la portée à les rendre publiques, & quoique par cette démarche elle croie avoir satisfait à ses devoirs, elle continuera toujours avec le même zèle à s'occuper du soin de leur perfection.

HYDRAULIQUE.

EXTRAIT du Mémoire de M. Deparcieux lû dans la dernière Assemblée publique de l'Académie des Sciences, sur la position des aubes des roues mues par le courant des grandes rivieres, comme des Moulins sur bateaux, des Moulins pendans ; des Pompes du Pont Notre-Dame, de la Samaritaine &c.

ON sent assez que le sujet de ce Mémoire doit être des plus intéressant pour l'Architecture Hydraulique, à laquelle cet Académicien s'applique particulièrement. M. D. fit voir, par le raisonnement, & par les expériences qu'il a rapportées, que les aubes en prolongement de rayon, qu'on a cru jusqu'à présent être les plus

Digitized by Google

avantageuſes, le ſont beaucoup moins que les aubes inclinées aux rayons ; mais cette inclinaiſon n'eſt pas la même pour tous les courans ; elle doit être plus ou moins grande, dans les courans de vireſſe différente, ſuivant que la roue aura plus ou moins d'aubes, & qu'elle ſera plus ou moins plongée dans le courant ; & encore ſuivant que le diametre de la roue ſera plus ou moins grand.

La roue dont M. D. s'eſt ſervi pour faire ſes expériences étoit expoſée aux yeux de l'Aſſemblée, elle eſt telle que les aubes ſont attachées en charniere par leur extrémité extérieure, afin que le diametre de la roue reſte toujours le même, ſoit qu'on incline les aubes, ſoit qu'on les diſpoſe en prolongement de rayon. Ces aubes ſe meuvent toutes à la fois, & on peut leur donner telle inclinaiſon qu'on veut ; l'arbre de la roue ſert de treuil pour enlever des poids plus ou moins lourds, ſuivant l'expérience qu'on veut faire, & ſelon que le courant eſt plus ou moins rapide ; & on juge du plus d'avantage par le plus de vireſſe que la roue prend par une poſition d'aubes que par une autre, le treuil reſtant chargé du même poids pour toutes les poſitions qu'on juge à propos de donner aux aubes.

Digitized by Google

M. D. ne donne pas les réſultats des expériences qu'il a rapportées comme pouvant ſervir de régle en aucun cas, il ne les donne que pour faire voir que l'expérience eſt d'accord avec ſon raiſonnement, & pour avertir, en attendant qu'on faſſe les expériences plus en grand, qu'il y a beaucoup à gagner à incliner les aubes aux rayons, ou bien de les appliquer contre les rayons mêmes, comme elles le ſont à toutes ces ſortes de roues; & juſqu'à ce qu'on donne des régles ſures pour tous les cas, fondées ſur des expériences faites avec ſoin, M. D. exhorte ceux qui ont des machines à établir dans le courant de quelque grande riviere, à faire eux-mêmes les expériences le plus en grand qu'ils pourront, pour connoître l'inclinaiſon qui conviendra le mieux au courant de leur riviere.

M. D. a encore raporté deux expériences aſſez importantes pour le Sujet, puiſqu'elles font connoître deux erreurs dans leſquelles on étoit; l'une, eſt qu'on a toujours cru que le plus grand effort de l'eau contre les aubes d'une roue, diſpoſées en prolongement de rayon, étoit dans l'inſtant où une aube eſt d'aplomb, ou perpendiculaire au courant; l'expérience prouve le contraire.

Digitized by Google

La roue étant réduite à six aubes, disposées en rayon, & étant plongées de la moitié du rayon, M. D. a augmenté le poids que le treuil enlevoit, jusqu'à ce que la roue ait cessé de tourner ne pouvant plus l'enlever, elle s'est arrêtée ayant deux aubes également plongées ou à-peu-près. Si M. D. menoit la roue avec la main, pour mettre une aube perpendiculaire au courant, le poids la ramenoit à sa première situation dès que la main la quittoit, ce qui prouve que l'instant où une aube est perpendiculaire au courant, n'est pas celui où la roue reçoit le plus grand effort, car si c'étoit celui-là, l'aube auroit passé outre quand elle étoit d'aplomb, ou la roue ne se seroit point arrêtée dans une autre situation; l'autre expérience, dont nous ne ferons aucun détail, prouve de la manière la plus convaincante, que quand une roue à plusieurs aubes plongées à la fois dans le courant, celles d'aval reçoivent toujours quelqu'effort de la part du courant, quoique celle d'amon paroissent devoir en intercepter toute l'action, d'où l'on pouvoit conclure, ce que l'expérience a encore confirmé, qu'une roue à douze aubes, autant plongée dans le courant qu'une roue à six aubes, (les aubes étant

Digitized by Google

égales,) reçoit un plus grand effort que celle à ſix aubes. Tout cela avoit d'autant plus beſoin d'être prouvé par l'expérience que le contraire étoit écrit & paſſoit pour démontré.

On peut juger par cet extrait de la préciſion des expériences de M. D. pour les machines en général qui ſont dans le courant des grandes rivieres, & en particulier de l'avantage qu'on en peut retirer pour les Pompes de la Samaritaine & du Pont Notre-Dame pour leur faire élever plus d'eau qu'elles ne font, dont Paris a grand beſoin, comme on peut le conclure du nombre conſidérable de chatettes qui vont chercher l'eau à la riviere, avec des tonneaux, pour l'aller vendre dans les fauxbourg & quartiers éloignés.

Ce Mémoire n'eſt proprement qu'une ſuite d'un autre ſur la même matière, que M. D. lut à l'Aſſemblée publique de Pâques 1753 : on en peut voir l'extrait dans le ſecond volume du Mercure de Juin de ladite année.

Digitized by Google

ASTRONOMIE.

SUITE de l'apparition de la Comète de 1758 & 1682, dont il eſt parlé à la page 181 du ſecond Mercure d'Avril. Par M. LE MONNIER, de l'Académie des Sciences.

LE temps du paſſage de la Comète par ſon *périhélie*, ſur lequel étoit fondée l'éphémeride dont on a donné un abrégé pour lors, a été ſuppoſé le 10 Mars; mais des Obſervations plus exactes l'ont enfin conſtaté plus exactement le 13 Mai à quatre heures du ſoir. Il faut en diſtinguer la première apparition vers Noël de l'année 1758. Le *périhélie* eſt l'inſtant auquel cette Comète a paſſé le plus près du Soleil, & non pas celui de la première apparition, qui a précédé d'environ deux mois ſa conjonction au Soleil, ou ſa diſtance *périhélie*. Enfin la Comète a paru le premier Mai vers le Sud, preſqu'auſſi groſſe que l'étoile Sirius de la gueule du grand chien.

Cette Comète deſcend, comme l'on ſçait, depuis très-longtemps entre les orbites de Mercure & de Vénus. Newton,

Digitized by Google

d'après le calcul de Halley, dit à la page 524 (de la dern. édit. du Liv. des *Principes Philoſophiques*) qu'en 1607 elle a deſcendu preſqu'à la moitié de la diſtance qui ſe trouve entre la terre & le ſoleil ; ſçavoir, 58 $\frac{2}{3}$ parties, dont le rayon de l'orbe annuel eſt 100, & en 1682 de 58 $\frac{1}{3}$. Il dit encore que ſi ſa révolution n'étoit que de 75 ans, temps écoulé entre les deux apparitions dont il parle, le grand axe de ſon ellipſe ſeroit à l'axe de l'orbite de la terre, environ comme 200 à 10, & non pas à l'unité *, ou plus exactement comme 17 $\frac{1}{4}$ à 1 : ce qui donne le rapport du grand axe au petit axe comme 178 à 46.

Ainſi l'on voit que Saturne étant éloigné du Soleil d'environ dix fois la diſtance qu'il y a de la terre au ſoleil, cette Comète doit l'être bien davantage dans ſon *aphélie*, & que cette diſtance s'accroît juſqu'à 35 fois.

Voilà les dimenſions connues de l'orbite de cette Comète, avant qu'Halley eût repris ſon travail, & qu'il eût achevé ſes calculs immenſes, pour prédire plus exactement ſon mouvement apparent dans un orbe qui n'eſt plus ſuppoſé parabolique, comme on l'avoit généralement

* Faute qui s'étoit gliſſée dans le ſecond Merc. d'Avril.

Digitized by Google

adopté pour toutes les Cométes qui avoient été obſervées : c'étoit l'orbite parabolique qu'il falloit ſuppoſer avant d'en connoître la période, ce qui en abrégeoit les longs calculs : car nul Mathématicien n'a été juſqu'ici en état de prédire la durée d'une période dans un orbite elliptique, que d'après les obſervations antérieures. Celle-ci ayant paru employer à peu de choſe près les mêmes intervalles de temps, ſçavoir d'environ 75 ou 76 ans, l'on en a conclu la période moyenne, & enſuite Halley a recherché ſi la Cométe vue en 1682, devoit allonger un peu ſa période, & il a prouvé qu'en effet elle reparoîtroit ſur la fin de 1758 ou le commencement de 1759.

L'événement a juſtifié ſa prédiction beaucoup mieux que celle qui ſe trompe d'un mois au moins ſur la différence de la plus longue à la plus courte période. Halley n'a pas à la vérité publié ſon analyſe, n'ayant, comme l'on ſçait, qu'une méthode d'approximation pour calculer combien l'action de Jupiter devoit allonger cette période : mais il n'y a aucun Mathématicien connu qui ait eſſayé juſqu'ici d'en publier.

Ceux qui citent un Mémoire lû à la

Digitized by Google

rentrée publique de l'Académie, du mois de Novembre 1758, n'ont jamais cité qu'un discours sans analyse, lequel n'a pas même été relu ni examiné selon l'usage dans les séances particulières de l'Académie : on y trouve même des faits historiques aisés à réfuter.

On ne doute pas que la méthode d'approximation n'ait fait dans les derniers temps un progrès considérable, ou du moins que dans un temps où M. Euler publie successivement toutes les méthodes analytiques dont il est l'inventeur, l'on ne puisse produire au jour des calculs d'approximation plus satisfaisants que n'ont fait jusqu'ici quelques Anglois contemporains de Newton. Ce grand Philosophe lui-même n'a pas jugé par cette raison devoir entrer dans des détails; mais il avoit tant d'adresse, & attaquoit par tant de moyens différens la question qu'il se proposoit de résoudre à l'aide des méthodes d'approximation, qu'il ne s'est nullement égaré ni dans la recherche du mouvement de l'époque de la Lune, ni dans la recherche de la figure de la Terre.

Assurément Neuwton n'a jamais résolu ces deux problêmes, & cependant il ne doutoit nullement que la terre n'eût la figure qu'on lui a trouvée depuis ; &

Digitized by Google

quant à l'époque de la Lune il étoit bien éloigné de croire que l'insuffisance de la méthode d'approximation donnât occasion à ceux qui n'ont pu résoudre le même problême en 1746, d'attaquer la loi générale de la gravitation, & de prétendre, comme cela se divulgua pour lors ici avec tant de chaleur, avoir renversé le système Newtonien.

M. Machin avoit pourtant dès-lors résolu le Problême du mouvement de l'apogée, comme me l'assura Benjamin Robins en 1748, étant à Londres, de sorte qu'il a bientôt fallu changer de discours dans ce Pays-ci.

On va faire paroître enfin ici en François, à la suite de ses Tables, le Traité si curieux de Halley, qui a pour titre: *De motu Cometarum in orbibus ellipticis.* Newton, avant que de résoudre le fameux Problême des Comètes, & d'en trouver la trajectoire, s'en est occupé près de vingt ans, & il a même été obligé d'en faire des observations pour se convaincre par lui-même de la route que les corps célestes doivent tenir.

La Comète de 1664 & 1665 l'occupa singuliérement, & il se plaint d'y avoir employé des machines inférieures à ce qu'il desiroit pour cette recherche. *Micrometre*,

Digitized by Google

crometro, dit-il, *parum affabre confecto usus sum.* Depuis, en 1680, lorsque la fameuse Comète descendit presque directement sur le Soleil, & qu'elle fut apperçue, selon lui, dans les deux branches de son orbite, (les Astronomes n'en voulant pas convenir) sçavoir, avant & après le passage par le *périhélie*, Newton, dis-je, suivit son cours avec une attention toute particuliere, principalement vers la fin de son apparition. Les manœuvres astronomiques usitées, lui parurent dans les derniers momens trop grossières, & il imagina un moyen différent, le seul qui soit en usage aujourd'hui pour fixer irrévocablement le passage d'une Comète lorsqu'elle paroît se rallentir; c'est-à-dire, en traçant son mouvement apparent parmi les plus petites étoiles.

Il est à souhaiter que ceux qui habitent les climats où le Ciel est le plus serein, ayent suivi de la même maniere la Comète pendant le mois de Juin parmi les étoiles du Sextant, c'est-à-dire, un peu au dessous du Lion, où l'on ne doit cesser de l'appercevoir que vers la fin de Juillet.

Digitized by Google

LETTRE

DE M. DE L'ISLE, de l'Académie Royale des Sciences, &c. A l'Auteur du Mercure, sur le retour de la Comète de 1682, contenant les premières Observations qui en ont été faites à Paris, avec l'explication de la méthode dont on s'est servi pour la découvrir.

Lûe dans l'Académie des Sciences le 5 & 9 Mai 1759.

CE titre, comme vous voyez, Monsieur, n'annonce pas des prédictions vagues du retour de cette Comète, comme on a été obligé de s'en contenter jusqu'ici faute de mieux; mais il annonce la découverte même qui en a été faite à Paris dans l'Observatoire de la Marine qui est à l'Hôtel de Clugny, avec la méthode qu'on a employée pour y réussir & qui peut servir de modèle quand on aura besoin de prédire une autre fois quelqu'autre Comète dont on ignoreroit le temps précis du retour, & parconséquent l'endroit du Ciel où il la faudroit chercher. M. Halley, premier Auteur de la prédiction du retour de cette Comète de 1682, nous avoit

Digitized by Google

laissés dans l'incertitude du temps précis qu'elle devoit reparoître, quoiqu'il ait été aussi le premier qui ait fait remarquer les causes générales & particulières des dérangemens que cette Cométe pouvoit souffrir dans ses différentes apparitions qui en devoient retarder où accélérer le retour : cette incertitude du temps précis de son arrivée au périhélie, n'a pu être surmontée par les Astronomes impatiens de revoir cette Cométe & de l'observer, qu'en faisant différentes suppositions arbitraires du temps qu'elle passeroit par son périhélie : ce qui devoit lui donner autant de différentes routes entre, lesquelles il restoit toujours la même incertitude de sçavoir sur laquelle de ces routes on la devoit chercher pour y diriger des lunettes, si on eût souhaité l'appercevoir aussi-tôt qu'elle auroit pû paroître à la lunette longtemps avant qu'elle ait commencé à se rendre visible aux yeux sans lunette ; ce qui n'auroit pas demandé d'art, mais qui auroit été sujet à plusieurs inconvéniens.

Parmi les curieux qui se sont appliqués avec méthode à cette recherche, l'on peut mettre d'abord le sçavant Mathématicien & Astronome Hollandois M. Dirk Klinkemberg, ci-devant Membre de la Société de Gens de Lettres de Harlem, à présent

Digitized by Google

Secrétaire du Magistrat d'Amsterdam. Cet habile homme, pour se préparer au retour de la Cométe de 1682, s'est donné la peine de calculer les principaux points de quatorze routes différentes dans autant de différentes suppositions du passage de la Cométe par son périhélie, presque de mois en mois, entre le 19 Juin 1757 & le 15 Mai 1758. C'est aussi à-peu-près de la même manière que s'y sont pris Messieurs de la Lande & Pingré dans les calculs qu'ils viennent de nous donner dans les Mémoires de Trévoux du mois d'Avril 1759, première & seconde Partie, avec cette différence que ces derniers dans leurs suppositions abitraires ont pris des limites plus resserrées & plus approchées de la détermination de M. Clairaut, qui a fixé l'arrivée de la Cométe en question vers le milieu du mois d'Avril, avec la restriction cependant qu'il pourroit bien y avoir un mois d'incertitude à cause des petites quantités négligées dans les méthodes d'aproximation dont il a été obligé de se servir dans ses calculs.

Pour moi, ayant été curieux d'appercevoir cette fameuse Cométe à son retour aussi-tôt qu'elle pouvoit être aperçue par des lunettes ou téleſcopes avant d'être visible à la vûe simple, j'ai

Digitized by Google

pensé qu'il falloit m'y prendre d'une autre manière que je viens de dire pour sçavoir le lieu du Ciel où je la devois chercher ou la faire chercher par M. Messier mon aide dans les Observations Astronomiques. Pour cela j'ai considéré qu'il n'étoit pas question de connoître son lieu dans tout son cours, mais qu'il suffisoit de le sçavoir au moment qu'elle devoit commencer à paroître, parce que l'ayant trouvée une fois, l'on pouvoit la suivre par les observations & le calcul pendant tout le reste de son apparition.

Pour trouver cette Cométe dès le commencement de son apparition, j'ai considéré qu'elle ne pouvoit commencer à paroître, tant à la vûe simple qu'aux lunettes, qu'un certain nombre de jours avant de passer par son périhélie, lorsque sa lumière empruntée du Soleil auroit été assez forte pour la faire appercevoir de la terre; ce qui ne se pouvoit connoître que par l'expérience des précédentes apparitions. Ayant consulté les observations, j'ai trouvé que dans l'année 1531, cette Cométe n'a commencé d'être apperçue que 18 jours avant de passer par son périhélie: l'on n'a point marqué de quelle grosseur elle étoit alors, ni ce qui la fait reconnoître pour une Cométe: l'on sçait

seulement que 6 jours après, sa queuë paroissoit longue de 15 degrés. *

La Cométe de 1607 a commencé à paroître 33 jours avant que d'arriver à son périhélie. Je n'ai pû apprendre quelle étoit sa grosseur & sa figure le premier jour qu'on l'a vue; je sçai seulement que trois jours après elle paroissoit avoir une queuë fort courte; sa tête n'étoit pas alors bien ronde **; & quoique plus grande que les étoiles de la première grandeur, elle étoit d'une couleur pâle & foible; d'où l'on pourroit croire que tout au plutôt cette Cométe auroit pû paroître 35 jours avant son passage au périhélie si on l'eût cherchée avec des lunettes dans l'endroit du Ciel où elle étoit; mais les lunettes n'étoient pas encore inventées & l'on n'attendoit pas cette Cométe.

La Cométe de 1682 a commencé à paroître à la vûe simple 24 jours avant que d'arriver à son périhélie, & lorsqu'on a commencé à l'appercevoir elle étoit blanchâtre & sans queuë; ainsi l'on peut conjecturer qu'elle auroit pû paroître un mois environ avant son périhélie, si on l'eût cherchée avec des lunettes dans l'endroit où elle étoit.

* *Appiani, Astronomicum Cæsareum.*
** *Hevelii, Cosmograph. p. 871.*

Digitized by Google

Voyant donc, ſuivant ce que je viens de dire, que la Cométe pourroit paroître un mois environ avant de paſſer par ſon périhélie, pour déterminer le lieu où elle devoit commencer à paroître, quoique j'ignoraſſe le temps qu'elle devoit paſſer par ſon périhélie, j'ai penſé qu'il n'y avoit que deux ſuppoſitions à faire, l'une qu'elle pouvoit commencer à paroître 35 jours avant ſon périhélie, & l'autre, 25 jours ſeulement. L'on va voir comment je me ſuis ſervi de ces deux ſuppoſitions pour indiquer les lieux du Ciel où elle a dû paroître & cela dans quelques temps de l'année que ce fût, durant même le cours de pluſieurs années.

Suppoſant donc que la Cométe puiſſe paroître 35 jours avant que de paſſer par ſon périhélie, on voit aiſément que l'on peut déterminer le lieu du Ciel où elle doit paroître chaque jour donné : car l'orbite réelle de la Cométe étant ſuppoſée fixe dans les eſpaces céleſtes, de même que le point de ſon périhélie, ſi l'on cherche ſur cette orbite le point où la Cométe doit ſe trouver à la diſtance de 35 jours de ſon périhélie, avant que d'y arriver, ce point ſera auſſi déterminé, & par conſéquent il n'y aura plus que la différente ſituation de la terre ſur ſon or-

Digitized by Google

bite qui doive faire changer le lieu apparent de la Cométe parmi les étoiles fixes : or le lieu de la terre sur son orbite est toujours connu pour chaque temps proposé que ce soit. Donc l'on pourra déterminer pour chaque jour donné le point du Ciel où doit répondre la Cométe vûe de la terre, dans la supposition que cette Cométe soit à la distance de 35 jours de son périhélie. L'on en doit dire autant de la seconde supposition que la Cométe commence à paroître 25 jours avant que de passer par son périhélie.

Ayant fait les calculs nécessaires pour connoître les longitudes & latitudes apparentes de la Cométe pour tous les jours de l'année, ou au moins six fois par mois, sçavoir le 1, 5, 10, 15, 20 & 25 de chaque mois dans chacune des deux suppositions que j'avois faites, j'en ai dressé la table que j'ai annoncée dans les Mémoires de Trévoux du mois de Novembre 1757, p. 2689. Je me suis aussi servi de cette table pour marquer sur une Carte céleste toutes ces positions, lesquelles ont formé deux espéces d'ovales, l'une plus grande que l'autre. La plus petite convenoit à la supposition que la Cométe ait pû commencer à paroître 35 jours avant son périhélie ; & la plus grande ovale, à la supposition de 25 jours.

Digitized by Google

L'on apperçoit aisément l'usage de ces deux ovales : car si l'on imagine par les points des mêmes jours, pris sur ces deux ovales, des petits arcs de cercle indéfiniment étendus de part & d'autre, ce devoit être sur ces arcs qu'il falloit chercher chaque jour la Comète ; & l'on devoit nécessairement l'y trouver à quelque distance que ce soit du périhélie qu'elle se fût trouvée lorsqu'elle eut commencé à paroître ; & même aussitôt qu'elle y eût paru, on pouvoit reconnoître par le point de ces arcs où elle auroit répondu, le jour qu'elle devoit passer par son périhélie : la raison en est évidente ; puisque sur chacun de ces arcs il y a deux points qui répondent à la distance du périhélie, l'un de 25 & l'autre de 35 jours. Il devoit donc s'ensuivre qu'en comparant ces deux points avec celui où la Comète auroit paru, on pouvoit aisément juger de combien ce devoit être plutôt ou plus tard que 25 ou 35 jours avant le périhélie, que la Comète auroit commencé à paroître, & par conséquent le jour quelle devoit passer par son périhélie après sa première découverte.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je ne considérois que le temps & le lieu de la première apparition de notre Comète ;

Digitized by Google

mais j'ai vû que je pouvois encore déterminer par la même Carte la direction qu'elle devoit avoir dans le commencement de son apparition & la viteſſe de ſon mouvement apparent dans l'intervalle de dix jours; qu'il ne falloit pour cela qu'imaginer de tel jour qu'on auroit voulu, comme du premier Novembre, pris ſur la petite ovale (qui répond à 35 jours avant le périhélie) imaginer dis-je, de ce point, & par le point de 10 jours après, ou par le point du 10 Nov. (pris ſur l'autre ovale) un arc de cercle tracé: cet arc auroit dû montrer la direction du mouvement apparent de la Cométe & en meſurer la viteſſe pendant ces 10 jours, ce qui eſt évident: car ſi par haſard la Cométe eût commencé à paroître le premier Novembre au point du Ciel marqué ſur la Carte céleſte pour le premier Novembre ſur l'ovale répondante à 35 jours avant le périhélie, ç'auroit été une marque que 35 jours après le premier Novembre, c'eſt-à-dire le 5 Décembre, la Cométe auroit dû paſſer par ſon périhélie: & comme 10 jours après cette première découverte, c'eſt-à-dire le 10 Novembre, elle ne devoit plus être éloignée de ſon périhélie que de 25 jours, elle auroit donc dû ſe trouver ſur le point de la plus grande ovale qui auroit répondu au 10 No-

Digitized by Google

vembre. Ainſi l'arc de cercle mené du point du premier Novembre ſur la petite ovale au point du 10 Novembre ſur la grande ovale, auroit dû montrer le mouvement de la Cométe, tant dans ſa direction que dans ſa viteſſe, dans l'intervalle des 10 jours que j'ai pris pour exemple.

Si la Cométe dans le premier jour de ſon apparition n'eût pas tombé ſur l'arc tracé pour ce jour là par les deux points du même jour, pris ſur les deux ovales, ç'auroit été une marque ou que ſes points auroient été mal placés, ou qu'il y auroit eu quelque changement dans le mouvement de la Cométe depuis ſa dernière apparition; ou enfin cela auroit pû venir de ce que ç'auroit été une nouvelle Cométe inattendue qui ſe ſeroit trouvée par haſard aux environs du lieu où auroit pû paroître la Cométe prédite par M. Halley: ſur quoi il faut remarquer 1.° Que je n'avois pas calculé rigoureuſement les poſitions de ma table, qui ont enſuite ſervi à les marquer ſur la Carte aux jours donnés; je ne les ai conclues en partie que par des opérations méchaniques, qui m'ont paru ſuffiſantes pour indiquer à-peu-près les lieux du Ciel où l'on devoit chercher la Cométe chaque jour, & non pas pour prédire exactement ces lieux à

Digitized by Google

plusieurs minutes près ; mais je m'étois réservé aussi-tôt que la Cométe auroit paru & auroit été observée exactement, de calculer pour le temps de chaque observation sa position exacte suivant les élémens de la Cométe de 1682, afin de reconnoître les changemens qui y seroient arrivés depuis l'apparition de 1682, & dans quels élémens ces changemens seroient arrivés.

Voilà quels ont été mes préparatifs pour connoître le lieu du Ciel où la Cométe prédite par M. Halley devoit commencer à paroître, & M. Messier, qui m'a été donné pour aide dans les Observations Astronomiques qui se font dans l'Observatoire de la Marine à l'Hôtel de Clugny, s'est donné la peine de la chercher dans les lieux marqués sur la Carte céleste, & cela pendant plus d'une année & demie, toutes les fois que le Ciel a été favorable : comme il y employoit le téleſcope Newtonien de 4 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur, avec lequel il avoit observé & suivi la petite Comète de l'année dernière, jusqu'au 2 Novembre, lorsqu'elle étoit éloignée du Soleil de plus de deux fois & demi la distance qu'il y a du Soleil à la terre, quatre mois & demi environ après avoir passé son périhélie, il espéroit de pouvoir

Digitized by Google

appercevoir celle que l'on attendoit aussitôt qu'elle auroit pu paroître dans l'endroit marqué sur la Carte, & cela en promenant le téleſcope dans les environs.

M. Meſſier a été récompenſé de ſa peine ayant eu le bonheur de découvrir cette nouvelle Comète dès le 21 Janvier de la préſente année, 48 jours avant qu'elle arrivât à ſon périhélie, étant alors éloignée du Soleil un peu plus que cet aſtre n'eſt éloigné de la terre : la diſtance de la Comète à la terre étoit d'une fois & demi la même diſtance du Soleil à la terre ; elle ne paroiſſoit alors que comme une lumière extrêmement foible, également étendue en rond autour d'un point lumineux qui en étoit le noyau. La Comète dans cette première apparition, répondoit à peu-près à l'endroit du Ciel où la Carte montroit qu'elle devoit commencer à paroître le 21 Janvier. C'étoit dans la conſtellation des Poiſſons, ou plus exactement dans le ventre du précédent des deux Poiſſons qui compoſent cette conſtellation.

Il y avoit long-temps, comme j'ai dit ci-devant, que M. Meſſier cherchoit cette Comète avec le téleſcope, & il lui a ſemblé pluſieurs fois l'avoir vûe ; mais c'étoient toûjours d'autres lumières comme des nébuleuſes, qui ſe trouvent en plus

Digitized by Google

grand nombre dans cette partie du Ciel, que l'on n'en a observé jusqu'ici : mais il est facile de les distinguer des Cométes après l'observation de quelques jours, lorsqu'on ne leur apperçoit point de mouvement propre parmi les étoiles fixes qui les environnent & qui les composent quelquefois. L'on sçait outre cela combien le Ciel de Paris est désavantageux aux observations céleſtes, surtout pendant l'hyver, c'est ce qui a fait que M. Messier n'a pu trouver assez de beau temps pour chercher la Cométe aussi souvent qu'il auroit souhaité ni pour la découvrir plutôt que le 21 Janvier, comme j'ai dit. Le Ciel, qui avoit été extraordinairement couvert pendant les mois de Novembre & de Décembre, ne commença à se bien découvrir que le 21 Janvier. La journée fut très-belle, sans nuages, de même que le soir. M. Messier en profita, & aussi-tôt que les étoiles pûrent paroître après le coucher du Soleil, il parcourut avec son téleſcope de 4 pieds & demi les environs du Ciel où la Carte marquoit que la Cométe devoit se trouver, & après bien de la peine, il y reconnut vers 7 heures du soir une lumière semblable à celle de la Cométe qu'il avoit observée l'année dernière en Août, Septembre & Octobre, jusqu'au commence-

Digitized by Google

ment de Novembre. Il deſſina d'abord la configuration que faiſoit cette nouvelle lumière avec les étoiles voiſines, pour examiner le lendemain ſi elle auroit changé de place. Cette lumière lui parut aſſez étendue; elle avoit à ſon centre un noyau ou une lumière beaucoup plus vive, ce qui ne décidoit pas ſi c'étoit une Cométe ou non, y en ayant des nébuleuſes au milieu deſquelles il y a de même une lumière plus forte: mais ce qui ne ſe put pas décider ce jour-là, le fut le lendemain 22 Janvier à pareille heure, où il reconnut que la lumière qu'il avoit commencé d'appercevoir la veille, avoit bien ſenſiblement changé de place, ſans qu'elle ait paru différente de ce qu'elle étoit la veille: il put auſſi dès ce ſecond jour obſerver la ſituation du noyau de la Cométe avec une petite étoile qui ne ſe trouve pas dans le catalogue ni ſur les Cartes de Flamſteed, mais qui n'eſt pas éloignée de l'étoile λ de ces Cartes. M. Meſſier eut beaucoup de peine à déterminer la ſituation de la Cométe avec cette petite étoile, parce qu'il falloit éclairer les fils du micromètre, dont il ſe ſervoit, & que la moindre lumière d'une bougie allumée faiſoit diſparoître celle de la Cométe & de l'étoile qui étoit extrêmement petite.

Digitized by Google

Toute la nuit du 22 au 23 Janvier continua d'être belle & le Ciel serein, de même que tout le jour du 23, ce qui procura à M. Messier de revoir encore la Comète pour la troisième fois le 23 au soir vers 6 heures & demi : son apparence étoit la même que les deux jours précédens, sans avoir augmenté de lumière. La Comète put être comparée ce soir là avec deux étoiles, dont l'une est du catalogue de Flamsteed.

Le 24 Janvier au soir, le brouillard & les vapeurs ne laissèrent voir qu'avec peine la Comète au travers des nuages rares dont le Ciel étoit couvert : il ne parut rien de changé dans sa figure ; tout ce que M. Messier put faire pour marquer sa situation, fut d'observer les différences d'azimuts & de hauteur avec les deux étoiles du Pégaze nommées Algenib & Markab.

Le 25 Janvier au soir, le Ciel ayant été par intervalles plus découvert que la veille, M. Messier trouva la Comète augmentée en lumière & son noyau plus brillant ; mais il n'y apperçut point encore de queue. Suivant les calculs que l'on fit ensuite, la Comète étoit ce soir éloignée de son périhélie de 44 jours. Elle parut ce soir haute de 25 dégrés au-dessus de l'horison ; elle n'étoit alors entourée que de très-

Digitized by Google

petites étoiles qui ne ſont point dans les catalogues ni ſur les Cartes de Flamſteed, avec quelques-unes deſquelles cependant M. Meſſier compara la Cométe. La Cométe étoit aſſez viſible pour être apperçue ce ſoir-là avec une lunette ordinaire de deux pieds, & même avec une autre d'un pied ſeulement. Ce fut ce même ſoir que je la vis moi-même pour la première fois, ayant laiſſé le ſoin à M. Meſſier de l'obſerver les jours précédens. La Cométe ſe voyoit encore par le téleſcope de 4 pieds & demi à 7 heures 40 minutes, à la hauteur de 13 dégrés un tiers.

Le 26 au ſoir, le Ciel couvert empêcha de voir la Cométe; mais le 27 on put la revoir un peu après 6 heures, à la hauteur de 25 dégrés & demi, malgré quelques vapeurs. On put auſſi la comparer avec deux étoiles, dont l'une eſt marquée dans le catalogue & ſur les Cartes céleſtes de Flamſteed. Les vapeurs de l'air au travers deſquelles la Cométe paroiſſoit, empêchèrent d'en eſtimer l'augmentation de grandeur ou de lumière.

Le 28 Janvier au ſoir, le Ciel fut aſſez ſerein, & la Comète parut à la hauteur de 26 dégrés 38 minutes; mais un feu d'artifice que l'on avoit tiré à l'Hôtel de Condé, avoit tellement obſcurci l'air, que M.

Digitized by Google

Messier ne put juger de sa figure ni de son éclat : il put cependant la comparer avec quelques étoiles, de même que les jours précédens.

Le 29 & le 30 au soir, le Ciel a été trop couvert pour laisser appercevoir la Comète ; mais le 31 le Ciel s'étant un peu éclairci, la Comète parut dans quelques intervalles de nuages rares, non pas assez pour juger de son augmentation ; mais cependant assez pour la pouvoir comparer avec deux étoiles, qui ne sont point dans le catalogue ni sur les Cartes de Flamsteed, mais qui étoient peu éloignées de l'étoile κ de la cinquieme grandeur de la constellation des Poissons.

Le 1 Février au soir, le Ciel étant devenu parfaitement serein, à 6 heures 45 minutes la Comète commença à paroître malgré la force du crépuscule & la lumière de la Lune qui n'en étoit pas fort éloignée ; la Comète étoit alors élevée de 24 degrés 38 minutes. Cette circonstance n'empêcha pas de la comparer avec plusieurs étoiles, dont une est du Catalogue de Flamsteed & marquée sur ses Cartes. La pureté de l'air engagea M. Messier ce soir à mesurer le diamètre de la chevelure de la Comète avec le micromètre adapté au télescope de 4 pieds & demi dont il

Digitized by Google

ſe ſervoit, il le trouva de deux minutes un quart; il détermina auſſi la groſſeur du noyau qui lui parut de 20 ſecondes, l'ayant comparé avec l'épaiſſeur d'un des fils du micromètre qu'il meſura enſuite en parties du micromètre. Le crépuſcule étoit alors d'une force à favoriſer cette meſure.

Le 2 Février au ſoir les nuées empêchèrent de voir la Comète, mais le 3 vers 7 heures le Ciel étant devenu aſſez ſerein, la Comète parut quoique foible à cauſe du voiſinage de l'horizon & de la Lune: on put cependant la comparer encore ce ſoir avec une petite étoile du Catalogue de Flamſteed, qui eſt la même avec laquelle la Comète a été comparée le premier de ce mois.

Le 4 Février au ſoir, on fut auſſi incommodé de même que la veille par le voiſinage de la Comète à l'horizon & la grande lumière de la Lune: elle parut cependant à la hauteur d'environ 16 degrés; mais trop foiblement pour pouvoir juger de l'augmentation de ſon éclat, on peut cependant encore la comparer avec une étoile du catalogue de Flamſteed quoiqu'avec quelque incertitude à cauſe des circonſtances que l'on vient de rapporter.

Depuis le 4 Février juſqu'au 11, il fut abſolument impoſſible d'obſerver, ni même

Digitized by Google

d'appercevoir la Cométe à cauſe des nuages dont cette partie du Ciel a été offuſquée dans le temps que la Cométe devoit paroître ; mais ce dernier jour 11 Février, le Ciel qui avoit été ſerein pendant la journée, ayant continué de l'être le ſoir, l'on commença à revoir la Cométe un peu après 6 heures un quart lorſquelle n'étoit haute que de 10 degrés : elle ne parut pas cependant aſſez diſtinctement pour laiſſer juger de ſon accroiſſement. L'on fut enſuite incommodé par la hauteur des cheminées des maiſons qui bornoient l'horizon de l'Obſervatoire de la Marine de ce côté là, ce qui empêcha de comparer la Cométe avec les étoiles qui paroiſſoient autour d'elle avec le téleſcope de 4 pieds & demi ; tout ce que l'on put faire fut de deſſiner la configuration de ces étoiles avec la Cométe tant avec le téleſcope ſuſdit qu'avec la petite lunette de 2 pieds, qui étoit attachée au-deſſus du téleſcope dans une ſituation parallele.

Le 12 Février, le Ciel qui avoit été couvert une grande partie du jour, s'éclaircit un peu le ſoir ; mais les vapeurs de l'horizon dans leſquelles la Cométe ſe trouvoit, empêchèrent de la comparer exactement avec les étoiles voiſines. La Cométe même ne parut que pendant quelques mi-

Digitized by Google

nutes ayant été bientôt cachée par les cheminées des maisons qui bornoient l'horizon de ce côté là.

Le 13 Février, le Ciel fut entièrement couvert toute la journée.

Le 14 au soir, le Ciel étant serein, la Cométe n'a pû être apperçue que près de l'horison à la hauteur de 6 degrés: dans cette situation elle ne put être suivie que pendant quelques minutes s'étant bientôt cachée sous des objets terrestres trop élevés sur l'horison dont on n'avoit pas pû se garantir: on put cependant, dans le court intervalle de temps qu'elle parut, observer à la hâte sa distance à l'égard d'une petite étoile du catalogue de Flamsteed; ce fut la grande lumière du crépuscule qui empêcha de découvrir la Cométe plutôt que je ne viens de dire.

Le 15 M. Messier ayant fait transporter son télescope Newtonien de 4 pieds & demi dans le Jardin qui est au-dessus des bains de Julien l'Apostat, appellé le Palais des Thermes, qui est de la dépendance de l'Observatoire de la Marine, ayant vû qu'il pouvoit avoir sur ce Jardin l'horizon plus libre que dans le petit Observatoire dont je viens de parler, il y chercha la Cométe; mais quoique le Ciel fut assez beau ce soir, l'horizon se trouva

Digitized by Google

trop chargé de vapeurs pour la laisser appercevoir.

Il en arriva de même le 17 Février au soir; on ne put revoir la Cométe à cause du grand crépuscule qui l'accompagna jusqu'auprès de son coucher; de sorte que ça été le 14 Février au soir que la Cométe a été vûe pour la dernière fois quoiqu'elle auroit pû être encore visible auprès de l'horison les trois jours suivans sans les empêchemens dont on a parlé.

Le détail des observations que je viens de rapporter est tiré du Journal de ces observations, qui a été présenté à l'Académie des Sciences par M. Messier le 7 Avril & qui a été paraphé par M. de Fouchy Secrétaire perpétuel de cette Académie.

Après que la Cométe eut cessé d'être visible le soir en entrant dans les rayons du Soleil, nous avons examiné la route apparente qu'elle avoit tenue suivant nos plus exactes observations, ce qui nous servit à déterminer le temps & le lieu du Ciel où elle devoit reparoître le matin à la sortie des rayons du Soleil. Nous employâmes pour cela une méthode fort simple, qui m'est particulière pour déterminer le temps du périhélie, nous trouvâmes que ce devoit être le 10 Mars vers 4 heures du soir, 48 jours après la première

Digitized by Google

découverte de cette Comète qui s'étoit faite comme j'ai dit ci-devant le 21 Janvier au soir. La méthode dont nous nous sommes servis pour déterminer le temps du périhélie n'employe qu'une seule observation de longitude & de latitude parce que l'on suppose les autres élémens de la théorie de cette Comète connus d'ailleurs : nous les avons supposés précisément les mêmes qu'en 1682. Mais comme nous avions observé la situation de la Comète assez exactement plusieurs jours différens ; nous avons voulu essayer ce que donnoient ces différentes observations pour connoître jusqu'à quelle précision on pouvoit déterminer le temps du périhélie par chacune. En faisant ces calculs sur 8 observations choisies entre le 22 Janvier & le 4 Février, nous avons été surpris de trouver constamment que les résultats des premières observations donnoient le temps du périhélie toujours un peu plutôt que les postérieures ; ce qui nous a paru indiquer que le mouvement vrai de cette Comète sur son orbite auprès du périhélie, n'étoit pas précisément le même que celui de la Comète de 1682 ; mais qu'il étoit un peu plus retardé en s'approchant du Soleil ; ou bien que le lieu du périhélie

étoit moins avancé qu'en 1683, parce que cette Comète est rétrogradée.

Nayant rien voulu décider sur cela, nous avons pris un milieu entre ce que nous donnoient ces 8 observations en fixant le temps du périhélie comme j'ai dit ci-devant au 10 Mars à 4 heures du soir, nous réservant après la disparition entière de la Comète & après avoir recueilli & comparé toutes les observations qui s'en pourront faire tant à l'Observatoire de la Marine qu'ailleurs, nous réservant, dis-je, de rechercher la cause des différences que je viens de rapporter dans le temps du périhélie par nos seules observations, & d'examiner si le rallentissement du mouvement de la Comète dans ce temps-là n'auroit pas été causé par l'action de la planète de Vénus, dont la Comète s'est fort approchée dans le temps de nos observations.

Ayant déterminé à peu-près, comme je viens de dire, le temps du périhélie de cette nouvelle Comète par nos premières observations faites avant le périhélie, il nous a été aisé de calculer le reste du cours de cette Comète en supposant qu'elle ait eu les autres élémens de celle de 1682. C'est sur ces calculs que nous avons tracé la route que cette Comète devoit tenir dans le reste de son apparition, lorsqu'après

Digitized by Google

ſa ſortie des rayons du Soleil elle pourroit reparoître le matin : c'eſt cette route marquée ſur un planiſphère céleſte que nous avons eu l'honneur de préſenter au Roi, avec ſon explication. Nous avons auſſi tracé cette route ſur une autre grande Carte pour nous conduire dans la recherche de cette Cométe, auſſitôt qu'elle auroit pû reparoître à ſa ſortie des rayons du Soleil ; mais malheureuſement le Ciel qui a été couvert pendant preſque tout le mois de Mars, ne s'eſt découvert que le dernier jour, ce qui ne nous a permis de revoir cette Cométe après ſa ſortie des rayons du Soleil, que le premier Avril, un peu avant 4 heures du matin, haute d'environ 2 degrés ſur l'horizon. Cette Cométe fut trouvée d'abord avec le même téleſcope avec lequel on avoit commencé à la découvrir en Janvier & Février : elle paroiſſoit alors bien plus groſſe & plus lumineuſe qu'elle n'avoit été vue au milieu de Février, auſſi n'avoit-elle paſſé ſon périhélie que depuis 15 à 16 jours : or l'on ſçait que les Cométes ſont beaucoup plus lumineuſes après le périhélie, qu'à même diſtance avant le périhélie. Outre cela, la Cométe après avoir paſſé ſon périhélie, étoit une fois plus près de la terre qu'elle n'en étoit le 14 Février, lorſqu'on avoit ceſſé de la voir le ſoir.

Digitized by Google

Quand l'on commença à revoir cette Cométe le premier Avril, elle avoit une queuë fort ſenſible dont on ne put eſtimer toute la longueur à cauſe du crépuſcule naiſſant dans lequel elle paroiſſoit, & qui ne tarda pas à devenir conſidérable: on trouva la queuë au moins d'un demi degré d'étendue dans ſa partie la plus lumineuſe, ce que l'on eſtima par le champ du téleſcope, qui occupe cette étendue, & que la queuë de la Cométe rempliſſoit entièrement. Le noyau étoit conſidérable ſans être terminé, & excédoit en apparence les étoiles de la premiere grandeur; la couleur étoit pâle, & reſſembloit aſſez à celle de Vénus: la queue, dans la partie qui enveloppoit le noyau & qui alloit enſuite en diminuant, avoit des couleurs rouges, & ces couleurs étoient plus ſenſibles vers les parties les plus lumineuſes de la queue. Le crépuſcule du matin, qui ne tarda pas à ſe fortifier, fit bientôt diſparoître ces apparences, & enſuite la Cométe; non pas cependant ſans avoir pu l'appercevoir à la vue ſimple, lorſqu'elle fut un peu dégagée des vapeurs de l'horiſon: dans ce court intervalle de temps, l'on ne put preſque conſidérer que la figure de la Cométe avec le téleſcope: l'on eut cependant encore le loiſir de comparer la Cométe avec une étoile fixe qui

Digitized by Google

précédoit la Comète de $1' 17'' \frac{1}{2}$, ou étoit orientale au noyau de $19' 45''$ de degré du parallèle, la Comète fut aussi estimée méridionale à cette étoile d'environ 45 minutes de degré par le moyen du micromètre placé dans le téleſcope; mais cette distance prise à la hâte ne put être estimée qu'en gros, parce qu'elle égaloit l'étendue du champ de la lunette. L'on n'a pas cependant voulu omettre toutes ces circonstances, qui pouvoient servir à déterminer à-peu-près le lieu de la Comète, le premier jour de son apparition, après sa sortie des rayons du soleil, lorsque l'on auroit pu reconnoître dans la suite l'étoile avec laquelle on l'avoit comparée.

Aussitôt que l'on eut reconnu cette Comète au sortir des rayons du Soleil, nous jugeâmes qu'il étoit temps d'en donner avis à quelques Astronomes de l'Académie, de crainte que sans cet avis ils ne l'eussent laissé échapper sans l'observer, vû les circonstances où la Comète se trouvoit, & qui devenoient de plus en plus difficiles: ayant jugé que les différentes routes arbitraires sur lesquelles ils auroient pu l'avoir cherchée, n'étoient pas suffisantes pour la leur faire appercevoir, à moins de s'y être conduits comme nous par quelque

chose de plus précis. M. Messier alla donc dès le même matin de la première découverte de cette Cométe chez M. le Monnier lui en donner avis. M.rs Pingré, de la Lande, en furent aussi avertis de la même manière ce même matin, lesquels en répandirent bientôt la nouvelle à d'autres, & leur procurèrent la satisfaction de trouver eux-mêmes cette Cométe le lendemain matin 2 Avril, par un ciel aussi favorable qu'il pouvoit l'être, surtout à ceux qui avoient l'horison bien libre. A notre égard, nous nous étions précautionnés pour jouir de l'avantage de voir la Cométe auprès de l'horison; nous avions fait porter la veille nos instrumens dans la guérite du Collège des Jésuites, où le Pere de Merville, Professeur de Mathématiques, fait ses Observations *. La grande hauteur de cette guérite procuroit un horizon bien plus libre de tous côtés, qu'il ne l'est à l'Observatoire de la marine.

* M. Messier a été surpris de voir dans le rapport qui a été fait dans la Gazette de France du 14 Avril, sur la découverte de cette Cométe, à sa sortie des rayons du Soleil, le 1 Avril au matin, que le Père de Merville, Professeur de Mathématiques, dont j'ai parlé ci-dessus, avoit fait de concert avec lui cette première Observa-

Digitized by Google

Nous apperçumes auſſi la Cométe le 2 Avril au matin un peu avant 4 heures, à la hauteur d'environ 4 degrés. Sa queuë ne parut pas auſſi ſenſible ce matin qu'elle avoit été la veille, ſoit que le crépuſcule fût plus conſidérable ou qu'il régnât plus de vapeurs à l'horizon, on ne put reconnoître ſur la queuë les apparences qu'on y avoit remarquées la veille; on compara dans le crépuſcule le noyau de cette Cométe avec une étoile fixe qui ſe trouvoit preſque dans ſon parallele, leur différence n'étant que de deux minutes trente-ſix ſecondes dont la Cométe étoit méridionale

tion, comme elle appartient entièrement à M. Meſſier, le P. de Merville n'ayant vû la Cométe que le 7 à l'Obſervatoire; voici une Lettre de ce R. P. adreſſée à M. Meſſier, dans laquelle il déclare n'avoir aucune part à cette premiere Obſervation. » J'ai lû avec ſurpriſe dans la Gazette » de France d'aujourd'hui, Monſieur, que le 1 » Avril au matin, nous avons obſervé de concert » la Cométe à l'Obſervat. du Collège des Jéſuites: » c'eſt une erreur de date contre laquelle l'exacte » vérité m'oblige de réclamer. L'Obſervation du » 1 Avril eſt uniquement de vous, & ce n'eſt que » le 7 du mois que nous l'avons obſervée conjoin- » tement, je le déclare, & vous ſerez toujours le » maître de faire tel uſage que vous jugerez à » propos du préſent écrit.

» Je ſuis, &c. *Signé* MERVILLE.

» *A Paris, 14 Avril 1759.*

Digitized by Google

à l'étoile ; leur passage par un même cercle horaire donna leur différence d'ascension droite de 5 minutes 47 secondes ou un degré 26 minutes trois quarts du parallele dont la Comète étoit orientale à l'étoile, cette étoile étoit plus petite que celle avec laquelle la Comète avoit été comparée la veille.

Je ne rapporterai pas ici, Monsieur, la suite de nos observations sur cette Comète depuis sa sortie des rayons du Soleil, je les ai envoyées aux Auteurs du Journal des Sçavans, dans une de mes Lettres du 18 Avril. Je n'ai eu dessein de publier dans celle-ci par le moyen de votre Mercure, que l'histoire de nos premières observations sur cette Comète lorsqu'elle a commencé à paroître le soir aux mois de Janvier & de Février, jusqu'à son entrée dans les rayons du Soleil ; avec la méthode que j'avois pratiquée pour la découvrir dans le Ciel. Si dans le rapport abrégé de nos observations, je n'ai pas marqué la position exacte de la Comète en longitude & en latitude toutes les fois que l'on a pu le déterminer ; ce n'est que parce que je réserve ce détail pour un traité à part que je me propose de publier sur cette Comète, après avoir fait moi-même & recueilli des autres toutes les observa-

Digitized by Google

tions qui s'en pourront faire jusqu'à la fin de son apparition. Je joindrai à ce traité des considérations nouvelles sur la théorie des Comètes en général que j'ai faites en Russie, & que j'ai luës à l'Académie de Petersbourg en 1745, mais que cette sçavante Société n'a pas publiées dans ses Mémoires. Comme la présente Comète m'en fournit l'occasion, je n'ai pas cru en devoir différer plus longtemps la publication avec l'application que l'on en peut faire à la théorie de la présente Comète.

Je suis &c.

A Paris le 10 Mai 1759.

MEDECINE.

*LETTRE de M. Hosty, à M. ***, sur la mort du fils cadet de M. de Caze.*

Vous voulez être instruit, Monsieur, sur l'accident malheureux qui a causé la mort du fils cadet de M. de Caze: il est juste de vous satisfaire ainsi que le Public. Je le ferai dans la plus exacte vérité.

M. & Madame de Caze s'étant instruits sur ce qui regarde l'inoculation, se sont déterminés à l'exemple de nombre d'autres peres & meres à faire inoculer leurs deux fils, l'un âgé de huit ans, l'autre de près de cinq: ils m'ont honoré de leur confiance pour cette opération. Après une

Digitized by Google

conférence avec mon Confrere M. Lorry leur Médecin ordinaire depuis quelques années, en préſence des parens, il fut décidé que les deux enfans étoient en état de ſubir cette opération: en conſéquence j'ai étudié leur tempérament pendant pluſieurs mois: j'ai obſervé de quelle façon ſe faiſoient leurs fonctions naturelles, & n'ayant rien remarqué qui pût me faire changer d'avis, j'ai commencé les préparations a la fin de Février, & après un régime de plus de deux mois pour le choix & la quantité des alimens, le 29 Mars à dix heures du matin, je fis faire deux inciſions à chacun des deux enfans aux jambes: j'y appliquai les fils imprégnés de matière variolique. Les deux opérations ont été uniformes de tout point: quarante-huit heures après on ôta les fils. Les inciſions du cadet ſembloient plus marquées; mais le cinquiéme jour elles parurent preſque effacées, & craignant que les premiers fils n'euſſent pas produit leur effet, je fis frotter avec un linge l'endroit des inciſions, & je remis deux autres fils ſur des plumaſſeaux qui furent appliqués ſur l'ancienne plaie. J'ai vû la même choſe conſtamment pratiquée en Angleterre, & je l'ai toujours pratiquée moi-même en pareil cas, ſachant d'ailleurs que ſi les premiers fils ont communiqué la centième partie d'un grain de virus à la maſſe du ſang, une livre de virus s'il étoit poſſible de l'introduire avec d'autres fils ne feroit aucun changement dans la maladie qui dépend entierement de la diſpoſition du Sujet inoculé, & nullement de la plus grande ou de la moindre quantité de matiere introduite dans le corps, comme une étincelle ſuffit pour faire ſauter une mine ou un magaſin de poudre, quelque vaſtes qu'on les ſuppoſe. Les premieres expériences faites ſur les criminels à Londres en

Digitized by Google

1721, ont démontré cette vérité qui s'accorde parfaitement avec la théorie, & perſonne ne la conteſte aujourd'hui parmi les gens inſtruits. J'ai remis de nouveaux fils à pluſieurs de mes Inoculés, entr'autres, à M. le Comte de Giſors, à Mademoiſelle d'Aiguillon, à Mademoiſelle de Caſtres, à M. Banſon, ſans remarquer d'autre effet ſinon que les ſymptomes répondoient exactement pour le temps aux fils qui ont produit leur effet. Je n'entre dans ce détail qu'à cauſe des faux bruits répandus par l'ignorance & fomentés par la malignité, que j'avois inoculé le fils cadet de M. de Caze cinq fois. Il ne l'a jamais été qu'une ſeule : j'ôtai les ſeconds fils le lendemain de leur application, & je ne les ai plus renouvellés depuis. Les inciſions marquoient peu ; j'attendois le temps des ſymptomes ; aucun des deux freres n'en eut avant le huitième jour. La fièvre prit au cadet à la fin du huitième, à compter du jour des premiers fils, & quelques heures après à l'aîné, chez qui elle augmenta par degrés juſqu'à l'éruption ; quant au cadet, la fièvre ceſſa en moins de 24 heures, & les autres ſymptomes diſparurent : cependant la couleur & le ſédiment des urines étoient tels qu'on les obſerve chez les Inoculés : je le fis reſter au lit & à la diette juſqu'au quatorzième jour de ſon inoculation : ne voyant alors aucune apparence d'éruption, je le purgeai, & je réitérai ſa médecine quelques jours après, lui faiſant toujours obſerver un régime : quelques jours avant la maladie qui ſuivit, je lui remarquai de temps en temps le teint plombé, mais d'ailleurs il étoit gai à ſon ordinaire. Le vingt-troiſième jour de ſon inoculation & le dix-huitième, depuis les ſeconds fils (l'aîné étant déja convaleſcent) la fièvre reprit au cadet avec un mal de tête & des envies de vomir. Le vingt-quatre la

Digitized by Google

fièvre fut assez forte pendant trois ou quatre heures. Le vingt-cinq l'éruption commença, le mal de tête avoit cessé, & la fièvre étoit diminuée. Pendant ces trois jours, l'enfant ne parut souffrir que de la fièvre & de la chaleur: l'éruption se fit très-bien. La fièvre ne cessa que trente-six heures après le commencement de l'éruption: la petite vérole avoit d'abord paru de la petite espèce; mais ensuite elle changea, les boutons devinrent pleins & très-gros, la suppuration commença au temps ordinaire, & se fit d'une manière très-heureuse: l'enfant ne se plaignit que de la faim; la dessiccation commença le dixième jour de l'éruption sans le moindre accident pendant les périodes de la maladie. Toutes les croutes étoient tombées le treizième, à l'exception de trois ou quatre boutons aux doigts des mains & des pieds, qui ont resté dans le même état & sans affaissement, même après la mort. L'enfant dormit très-bien la nuit du treize à son ordinaire: il mangea une pomme cuite à huit heures du matin, & se rendormit à neuf: au commencement du quatorzième jour il devint moins gai, moins parlant, & tomba dans l'assoupissement, mais sans fièvre ni autre symptome. Comme il avoit été constipé les jours précédens, je lui fis prendre le matin deux remèdes, ils n'eurent aucun effet. L'envie de dormir m'ayant paru trop opiniâtre pour être naturelle, je me déterminai à lui donner un grain d'émétique après un troisième lavement, qui n'eut pas plus d'effet que les deux premiers. L'émétique excita un vomissement de bile cinq ou six fois: un quatrième lavement procura une évacuation très-abondante, voulant profiter de cette disposition, j'avois mis deux grains d'émétique dans une chopine de sa ptisanne; l'enfant resta à-peu-près dans le même état d'assoupisse-

Digitized by Google

ment malgré l'évacuation & le vomiſſement, quoique ſans fièvre & ſans le moindre dérangement de raiſon ou de connoiſſance. Je fis prier M. Petit, Médecin de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans, de venir voir le malade ; il arriva à ſept heures & demi du ſoir ; il le trouva avec pleine connoiſſance, parlant quand il vouloit, & ſa petite vérole paſſée. Il en augura bien, vu le temps & l'état de la petite vérole ; cependant il approuva mon deſſein de lui appliquer les véſicatoires aux jambes au cas que ſon aſſoupiſſement continuât : je les avois déjà préparés, je les appliquai à neuf heures, ils prirent très-bien ; l'enfant s'éveilla pluſieurs fois pendant la nuit, & ſe plaignit des jambes. La fièvre fut médiocre. Le matin du quinziéme jour, d'accord avec M. Petit, il prit une médecine qui opéra copieuſement, moyennant deux lavemens. Nous ne vîmes juſqu'alors aucun nouveau ſymptome fâcheux. Je continuai à provoquer les évacuations par le moyen de l'émétique en lavage. Il ſurvint une fièvre aſſez forte vers les cinq heures du ſoir. M. Petit arriva vers les neuf heures ; nous fîmes appliquer un troiſiéme véſicatoire à la nuque du col. La nuit fut très-orageuſe juſqu'à cinq heures du matin, mais ſans délire, tranſport, treſſaillement de tendons, ni aucun mouvement convulſif : tous les organes dans l'état naturel, les taches de petite vérole & la couleur de la peau, ne changerent point ; le malade eut pluſieurs évacuations copieuſes de matière bilieuſe dans la matinée : la poitrine n'a jamais été gênée, ni le baſ-ventre tendu. L'aſſoupiſſement continua, & il mourut vers la fin du ſeiziéme jour de l'éruption & le trente-neuviéme de ſon inoculation. On fit l'ouverture du corps le 7 Mai. Vous trouverez

ci-joint, Monsieur, le rapport dressé par M. Boyer, Doyen de la Faculté. *

Voila l'histoire exacte de la maladie du fils de M. de Caze telle que je l'ai racontée aux Médecins qui ont assisté à l'ouverture du corps & à MM. petit & Lorry les jours précédens. Cette mort les a très-fort surpris aussi bien que moi: vu qu'elle n'avoit été annoncée par aucun accident pendant le cours d'une petite vérole très-bénigne & de la meilleure espéce, que les croutes étoient tombées, qu'il n'y avoit aucun signe de metastase, & que le temps des révolutions qui arrivent dans une petite vérole discrette étoit entierement passé. Nous soupçonnâmes toujours quelque accident étranger. Le Chirurgien qui l'avoit inoculé fut frappé de la ressemblance de son état dans les trois derniers jours à celui de Mylord Hyde mort douze jours après une chute de cheval; il le disoit à tout moment, & même à Madame de Caze. Mais ayant fait vainement toutes les perquisitions possibles auprès des assistans, je me suis attendu à être jugé d'après la maxime dont la fausseté évidemment connue ne laisse pas souvent de régler les jugemens du Public, *Post hoc, ergo propter hoc*, & j'étois résolu de borner ma justification à publier le fait avec ses circonstances, lorsque huit jours après l'ouverture du corps de l'enfant, je reçus une Lettre de mon confrere M. Lorry, par laquelle il me marquoit qu'une femme demeurant a l'Orangerie de Chaillot lui avoit appris le jour même de l'ouverture, que le petit M. de Caze avoit fait une chute de haut en bas de son lit quinze jours avant sa mort. M. Lorry n'avoit

* Ce rapport a été imprimé dans le Mercure de Juin.

Digitized by Google

jamais vu cette femme auparavant, elle lui avoit fort recommandé le secret, que les domestiques gardoient soigneusement. Cette découverte a été faite par un Médecin qui n'est nullement intéressé à l'inoculation; je vous avoue que j'aime mieux qu'il l'ait faite que moi, son témoignage ne peut être suspect. Sa lettre est datée du quatorze Mai. Aussitôt que je l'eus reçue je fis venir la Garde-malade, & sans lui dire le qui étoit la lettre, j'en commençai la lecture devant elle; après la premiere phrase cette femme pâlit, & s'écria: *Oh le petit traître nous a donc trahis! L'aîné a donc tout dit! Vous avez donc reçu cette lettre de l'Hôtel! Tout cela est bien vrai, Monsieur, mais ce n'est pas ma faute. Je voulois qu'on vous le dit pour qu'on saignât l'enfant du pied & qu'on lui donnât les vulnéraires Suisses; mais Mlle Manon* (la Gouvernante) *a dit qu'elle étoit la maîtresse, & qu'elle le défendoit.* Aussitôt j'eus l'honneur de faire part de la lettre de M. Lorry & de la déclaration de la Garde a M. le Duc d'Estissac qui s'intéresse en vrai Citoyen à l'inoculation, & qui cherche à faire recueillir aux autres le même fruit qu'il en a tiré pour Messieurs ses fils; il approuva mon dessein de faire constater le fait juridiquement. Pour cet effet je m'adressai a M. Bertin Lieutenant Général de Police qui m'indiqua M. le Commissaire Chenu pour ouir les témoins. * Madame la Comtesse de Gacé, qui avoit appris cette chute chez Madame la Comtesse de Segur trois jours avant moi, en avoit écrit tout le détail a M. & Madame de Caze à Torcy; elle les pria d'interroger M. leur fils & les domestiques qui avoient connoissance du fait. Voici ce que M. de Caze a appris de

* Voyez le Mercure de Juin, page 175.

Digitized by Google

son fils, d'un laquais, & d'un petit jeune homme qui ont toujours gardé ses enfans, & qu'il m'a remis en main propre. » Que c'est le jour » de Pâques (15 Avril) que M de Caze l'aîné » se leva pour la premiere fois, & que c'est ce » jour-là que son frere étoit tombé du haut de » son lit sur la tête, qu'il s'étoit fait grand mal » & qu'il avoit pleuré, qu'on lui lava la tête avec » de l'eau froide, & qu'on se promit de garder » le silence, qu'il étoit resté huit jours sans se » plaindre, & sans qu'on s'apperçût de rien.

Je n'ai eu ces informations de M. de Caze que neuf jours après la lettre de M. Lorry, ce qui m'a empêché d'insérer le tout dans le Merc. de Juin.

Le lendemain du jour que je reçus la lettre de M. Lorry, je fus trouver M. le Curé de Chaillot pour le prier d'interroger la Jardiniere sur le contenu de cette lettre, ce qu'il fit avec plaisir. Cette femme n'hésita pas à dire ce qu'elle a depuis déclaré devant le Commissaire; mais comme il m'est revenu que des gens mal intentionés disent qu'on avoit suborné la Garde & la Jardiniere, j'insére ici le certificat de M. le Curé de Chaillot.

Je soussigné, certifie que Géneviéve Lormeteau femme de Pierre Mary Jardinier Fleuriste de l'Orangerie de Chaillot m'a déclaré sans promesses ni menaces le 15 Mai en présence d'un Ecclésiastique, de M. Hosty, & d'une troisiéme personne qu'elle avoit appris de la Garde que le fils cadet de M. de Caze Fermier Général avoit fait une chute environ quinze jours avant sa mort; je certifie en outre que ladite femme n'a fait aucune difficulté de repondre dans tous les points sur lesquels je l'ai interrogée touchant la verité de cette chute. En foi de quoi j'ai donné le présent certificat pour servir & valoir ce que de raison. A Chaillot, le 9 Juin 1759. *Signé*, Piot, Curé de Chaillot.

Digitized by Google

Vous voyez, Monsieur, que je ne prends rien sur mon compte dans la vérification de ce fait. Permettez-moi d'ajouter deux réflexions pour ceux des incrédules qui sont capables de penser.

1.° Quand je serois d'assez mauvaise foi pour lui supposer cette chute & suborner des témoins, peut-on se persuader que je serois assez hardi pour en imposer aux gens respectables que j'ai cités & les impliquer dans mon complot, au risque de pouvoir être démenti & confondu? D'ailleurs M. Lorry & M. le Curé de Chaillot sont mes premiers garans; dira-t-on qu'ils sont mes complices dans la subornation?

2.° Il est certain qu'une personne gagnée une fois peut l'être une seconde en augmentant le prix. La demeure des témoins est indiquée dans l'information juridique; que les incrédules les voyent. J'ai raconté cet événement à nombre de personnes sans leur parler de la chute que j'ignorois, entr'autres à M. le Duc d'Estissac qui en a rendu compte à Sa Majesté avant que cette circonstance me fût connue. Je n'ai parlé de la chute que lorsque j'en ai été informé huit jours après par la Lettre de M. Lorry. Je ne suis pas enthousiaste de l'inoculation au point de déroger aux devoirs de la probité. J'ai adopté cette méthode à l'exemple des plus grands Médecins & des plus honnêtes gens, je la pratique comme le moyen le plus efficace que je connoisse pour garantir du danger d'une maladie souvent mortelle? Est-il impossible qu'un Médecin soit aussi bon Citoyen que M. de la Condamine, que M. le Comte de Bedern, qui vient de soutenir la cause de l'Inoculation dans une Assemblée publique de l'Académie des Sciences de Berlin, & que tant d'autres partisans zélés de cette méthode qui ne peuvent avoir d'autre intérêt que celui du bien public? Dans toutes les occasions j'ai donné des preuves

Digitized by Google

que je ne cherchois à l'établir que pour le bien général ; j'ai sollicité auprès des Ministres la permission d'en faire des expériences publiques par lesquelles tous mes confreres se seroient convaincus par eux mêmes de l'utilité réelle de cette pratique. Chaque fois que j'en ai été le maître je les ai invités à venir voir mes inoculés, à dessein d'avoir pour témoins de la bénignité des symptomes de la petite vérole artificielle des yeux accoutumés à l'horrible spectacle de la petite vérole naturelle. Ce contraste dont j'ai été si fort frappé à Londres dans l'Hôpital où l'on traite les deux maladies étant le moyen infaillible de convaincre les gens les plus prévenus contre la nouvelle méthode, à plus forte raison ceux qui ne cherchent que la vérité ; c'est dans cette vue que lorsque M. le Duc de la Rochefoucault me chargea d'inoculer cinq pauvres enfans, j'invitai Messieurs Petit pere & fils, La Virotte, Thomas, & tous ceux qui voulurent y assister ; Messieurs Vernage, Fournier, Lorry, Macmahon, Bertran, Conier, Bordet, ont pareillement vû traiter des inoculés & du moins dans le temps, tous ont fort approuvé cette pratique. J'ai prié ceux de mes confreres qui n'adoptoient pas encore l'Inoculation, d'en voir des expériences avec moi pour en juger avec connoissance de cause. L'inoculation n'est point un secret ou un spécifique dont je me croie seul possesseur ; & pour en avoir vû tant d'heureuses expériences à Londres, & l'avoir moi-même pratiquée avec succès à Paris, je ne prétends pas avoir acquis de droit à un privilége exclusif pour traiter les Inoculés. J'ai vû avec plaisir M. Petit se livrer à cette pratique, & je desire que d'autres Médecins suivent son exemple. Je crois tous ceux de mes Confreres qui ont suivi le cours d'une Inoculation, en état de conduire cette

Digitized by Google

opération auſſi-bien que moi, & il ne peut y avoir que la crainte de compromettre leur réputation avec le préjugé, qui puiſſe les empêcher de l'entreprendre. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien général que les familles dont ils ſont Médecins & qui ſont dans le deſſein de faire inoculer leurs enfans, les y engageaſſent. Un Médecin accoutumé à traiter la petite vérole naturelle avec toutes les révolutions auxquelles elle eſt ſujette, ſe trouvera fort à ſon aiſe vis à-vis un Inoculé.

Je finis par quelques réflexions ſur l'événement qui a donné lieu à cette Lettre.

1.° Le fils cadet de M. de Caze a-t-il pris la petite vérole par inoculation vingt-trois jours après l'opération & dix-huit jours après le renouvellement des fils, où l'a-t-il gagnée de ſon frere ? J'ai vu un exemple en Angleterre d'un intervalle de vingt-ſix jours après l'opération, & on en peut voir d'autres cités dans le recueil fait par M. Montucla.* Le cas que j'ai vu en Angleterre étoit bien conſtaté. Le cours & les ſymptomes de la maladie du fils cadet de M. de Caze ont été préciſément les mêmes que ceux des inoculés qui ont le même nombre de boutons. Quelques perſonnes ont fait dire à M. Petit, pere, qu'il avoit jugé cette petite vérole naturelle par la quantité qu'il en a vue au viſage de l'enfant. Je ne prétends point décider le fond de la queſtion ; je puis ſeulement aſſurer que le nombre des boutons qu'a eus le fils de M. de Caze au viſage ne prouvent ni pour ni contre. J'en ai vu une bien plus grande quantité à certains Inoculés dont l'éruption n'a tardé après l'inſertion que le temps ordinaire, entr'autres à Madame la Comteſſe Wale, à M. le Comte de Giſors, à

* Chez Deſaint & Saillant. Paris 1756.

Digitized by Google

M. le Comte d'Houdetot, à M. de S. Vian, à M. Boufe fils &c. & M. Petit lui-même en vient de voir un exemple dans une perſonne qu'il a inoculée avec les véſicatoires depuis la mort du fils de M. de Caze. Ce n'eſt donc ni la maniere d'inoculer par véſicatoires ou par inciſions, ni le lieu de l'inoculation aux jambes ou aux bras qui décident de la plus grande ou de la moindre quantité de boutons, mais le tempérament de l'Inoculé.

2.° Je demande s'il eſt à préſumer qu'une petite vérole telle que je viens de la décrire qui a parcouru tous ſes temps, & qui n'a été accompagnée dans ſon cours d'aucun accident extraordinaire peut avoir occaſionné l'épanchement de ſéroſité qu'on a trouvé ſous le cervelet & qui par les ſymptomes qui ont précédé les trois derniers jours ſeulement, eſt évidemment la cauſe immédiate de la mort de l'enfant. Mon avis ſeroit ici ſuſpect ; mais le ſentiment de mes Confreres, dont pluſieurs ſont perſuadés que la petite vérole ne peut avoir occaſionné ce dépôt ſéreux, eſt hors de tout ſoupçon. Si cet épanchement eût été du pus variolique refluë (qui eſt le ſeul effet qu'on peut ſuppoſer) l'enfant auroit eu d'abord la fiévre, des convulſions, un délire, un tranſport, des treſſaillemens de tendons, perte de raiſon & de ſenſation dans les organes, les quatre ou cinq boutons des mains & pieds qui n'étoient pas encore ſecs ſe ſeroient affaiſſés, la couleur de la peau, & des marques auroient changé du moins après la mort. Tout le monde ſçait que le corps de quelqu'un mort de la petite vérole ſe putréfie dans quelques heures, celui de cet enfant au bout de trente heures n'eut aucune marque de putréfaction. Enfin une mort cauſée par la petite vérole eſt plus prompte, & la révolution qui arrive quelquefois même dans les petites véroles

Digitized by Google

discrettes, est une affaire de quelques heures seulement, & non de trois jours comme dans le cas présent. Tous les faits sur lesquels je m'appuye ici sont constatés ou par le rapport de l'ouverture du corps certifié par M. le Doyen de la Faculté, trois de ses Confreres & M. Guerin, ou par la déposition des témoins juridiquement ouis. L'assoupissement léthargique qui n'a cédé à aucun remède pendant les trois jours qui ont précédé la mort est une suite si naturelle du dépôt occasionné par la chute trois semaines auparavant (le 15 Avril) qu'il faudroit se fermer les yeux pour ne pas reconnoître que cet accident a été l'unique cause de sa mort. Avant que le secret de la chute fût révélé, & dans le temps où cet événement rapporté avec de fausses circonstances faisoit l'entretien de tout Paris, Madame de Verdelin d'une part, Mlle Valmalette & ses parens de l'autre n'ont pas varié un instant dans leur parti pris avec connoissance de cause, & l'inoculation de ces deux Dames qui couroient plus d'un risque en s'exposant à la petite vérole naturelle, n'a pas été retardée d'un moment. L'une & l'autre recueillent aujourd'hui le double fruit de leur courageuse résolution.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c. HOSTE.

Paris, 25 Mai 1759.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.

LE sieur le Mire vient de mettre au jour, deux grandes Marines, gravées d'après les tableaux originaux de Minderhout, Peintre Hollandois, du Cabinet de M. de la Bourdonnaye Conseiller d'Etat. L'une représente la vue du Bassin & de la Ville de Bruges. Cette Ville est située sur l'horison. On voit dans le Port des Navires que l'on carenne; sur les plans du milieu on en voit d'autres qui arrivent; sur le plan de devant des personnages de plusieurs Nations. Cette Estampe est dédiée à M. Berryer Ministre & Secretaire d'Etat au département de la Marine.

La seconde qui sert de pendant, représente une mer fort étendue, où plusieurs Navires sont à la rade, & font voile pour leur départ. Sur le devant quelque autre arrivant; sur le premier plan sont aussi des figures comme dans la précédente. Elle est dédiée a M. de la Bourdonnaye, à qui appartiennent les tableaux.

GEOGRAPHIE.

LE sieur Robert de Vaugondy Géographe ordinaire du Roi, de S. M. Polonoise, Duc de Lor-

Digitized by Google

raine & de Bar, & de la Société Royale de Nancy, de qui nous avons annoncé il y a quelque temps trois Cartes, ſçavoir la *Normandie*, la *Bretagne* & le *Languedoc*, vient d'en mettre au jour trois autres qui ſont :

1.° La Carte de la *Picardie*, de l'*Artois* & de la *Flandre Françoiſe*, laquelle avec celles de *Normandie* & de *Bretagne* préſente les côtes de la *France* depuis *Dunkerque* juſqu'au-deſſous de l'embouchure de la *Loire*. Il ne tardera pas à publier celle du *Poitou*, de l'*Aunis* & de la *Saintonge* qui conduira juſqu'à l'embouchure de la *Garonne*.

2.° La Carte des Gouvernemens du *Berri*, du *Nivernois* & du *Bourbonnois* de même échelle que la *Normandie*, la *Bretagne* & le *Languedoc*.

3.° La Carte du *Royaume de Pologne*, qui paroît pouvoir être de quelque utilité dans les conjonctures préſentes.

Ces trois Cartes, comme toutes celles que l'Auteur a publiées & publiera dans la ſuite, ſont accompagnées de Tables ſynoptiques qui repréſentent ſous les yeux la diviſion géographique des Pays.

L'on trouve auſſi chez l'Auteur des *Globes* & *Sphères* de ſix pouces & demi, & de neuf pouces de diamètre, & de *grands Globes* céleſtes & terreſtres, de dix-huit pouces de diamètre, montés en Méridiens de cuivre propres à orner les Bibliothéques.

Il demeure Quai de l'Horloge du Palais, près le Pont-neuf.

Digitized by Google

MUSIQUE.

SCIENCE de la Musique vocale, dans un nouvel ordre, par M. Morel de Lescer Ecuyer Maître de Musique, ci-devant à Paris, & actuellement à Charleville; où l'Auteur a choisi ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs François & Italiens. Son but est d'instruire les Ecoliers en les amusant. Les Amateurs trouveront dans cet Ouvrage des premiers airs dont les modulations aisées, les transitions douces, & les chutes bien marquées peuvent mener les commençans par des routes faciles, & feront surmonter sans peine toutes les difficultés de la Musique; ce Livre même est bon pour ceux qui en veulent sçavoir la théorie & en raisonner.

Le prix est de 6 liv. à Paris aux adresses ordinaires. A Liége, chez B. André. A Bruxelles, chez Vanden Berghen. A Rheims, chez de Lattre Libraire; & dans les principales Villes du Royaume.

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

ON continue de donner le Ballet du *Carnaval du Parnasse*, & l'on se prépare à mettre au Théâtre des fragmens composés de deux Actes

Digitized by Google

nouveaux & d'un Acte pris du *Triomphe de l'Harmonie.*

COMEDIE FRANÇOISE.

Mlle Rosalie a repris son début & soutenu ses premiers succès dans le Tragique par le rôle d'*Hermione* & par celui de *Pauline.*

M. Armand le fils a débuté dans les rôles de Valets par celui de *Pasquin* dans *la Coquette* & dans l'*Homme à bonne fortune ;* & par celui de *Frontin* dans le *Muet.* Son jeu naturel & plein de gaîté a obtenu les applaudissemens du Public.

Le Mercredi 30 Mai, Mlle Dubois fille de l'Acteur de ce nom, débuta par le rôle de *Didon*, avec le succès le plus éclatant. Elle a tout ce que la Nature peut donner à une Actrice ; & les leçons de la Reine du Théâtre y ont ajouté les meilleurs principes de l'Art. Enfin Mlle Clairon a trouvé une Eléve digne d'elle : une figure intéressante & noble, une taille élégante & majestueuse, une voix harmonieuse & touchante, la plus belle prononciation, & toutes les graces de l'action théâtrale ; mais ce qui est plus précieux encore, beaucoup de sensibilité dans l'ame, & la plus grande docilité à recevoir les impressions de son modéle.

Qu'il me soit permis de répondre sur ce dernier article à la seule critique qu'on a faite du jeu de Mlle Dubois. C'est, dit-on, une copie fidelle de Mlle Clairon ; & l'on craint que la jeune Actrice livrée à elle-même ne démente ses premiers succès. Il faut n'avoir jamais réfléchi sur l'art du Théâtre pour croire qu'une Actrice de 18 ans soit en état d'exceller par elle-même

Digitized by Google

dans les rôles héroïques & passionnés, dans les caractéres les plus difficiles à saisir & à rendre sans le secours de l'imitation. Le sentiment est dans la nature, je l'avoue, & pour l'exprimer, il suffit d'en être susceptible; mais la noblesse, la dignité, les nuances si délicates & si variées qui composent les mœurs théâtrales, le rapport des situations & leur influence réciproque, les gradations, les passages, d'où résulte l'ensemble & la vérité de l'action, tout cela n'est pas inspiré par la Nature; l'éducation même ne le donne point, c'est le fruit pénible & lent de la réflexion & de l'étude. Où veut-on, par exemple, qu'un enfant ait appris quel ton, quel geste, quelle expression est digne ou n'est pas digne de la Reine de Carthage? L'opinion seule du Public est la régle des bienséances théâtrales. Il faut donc qu'une jeune Actrice s'expose à les choquer à tout moment, ou qu'elle étudie pour les observer un modèle avoué du Public, & dès-lors tout dépend du choix du modèle & de la manière de l'imiter. L'écueil d'une pareille étude est de contracter les défauts du modèle qu'on étudie, & l'on sçait que Mlle Dubois n'avoit pas ce danger à craindre. Quant à la maniere d'imiter ce qui est bien, j'avoue qu'elle ne doit pas être servile, & j'appelle une imitation servile celle qui contraint la Nature. Mais l'Elève de Mlle Clairon ne donne point dans cet excès. On voit qu'en façonnant ce naturel heureux & docile, cette Maîtresse habile ne l'a gêné en rien. Etudier, développer, diriger la Nature, la plier aux règles de l'art sans lui ôter de son ressort: tenir les rênes du talent pour le conduire & le soutenir, en lui laissant dans sa marche les graces nobles de la liberté, lui faire sentir ses propres forces quand il

se

Digitized by Google

se néglige ou se rallentit ; c'est la méthode qu'on doit suivre & qu'a suivie Mlle Clairon.

Je ne dirai donc pas à une Débutante de dix-huit ans, abandonnez votre guide : elle s'égareroit d'elle-même, ou sur la foi d'autrui ; car rien n'est plus commun que les mauvais exemples, & ce n'est peut-être les mauvais conseils. Mais je lui dirai, avec tout le Public : ayez aussi longtemps qu'il vous sera possible les yeux attachés sur votre modele.

Cependant que devient enfin une Actrice accoutumée à imiter ? Elle se fait une habitude de ses premiers exercices, & toutes les facilités de l'action & de l'expression une fois acquises, son intelligence naturelle éclairée par l'usage du Théâtre, doit lui apprendre à les appliquer.

En un mot des études telles que Mlle Dubois les a faites sous Mlle Clairon réduisent à trois mois le travail de dix années, préviennent la réflexion & l'expérience, & lui font recueillir avant l'âge les fruits de l'une & de l'autre dans leur point de maturité.

Elle a continué son début par le rôle d'Hermione & par celui de Camile, & dans l'un & dans l'autre, on a vu à travers la plus heureuse imitation un naturel admirable, surtout dans les morceaux de chaleur & de pathétique. Les détails des Scènes tranquilles ne sont pas encore assez travaillées.

VERS sur le début de Mlle DUBOIS.

UN son de voix intéressant,
La figure charmante & tous les dons de l'ame,
Celui de bien sentir, de rendre ce qu'on sent,
Voilà l'Actrice qui m'enflamme,

Digitized by Google

Et dont je viens de juger le talent.
Sans Clairon j'aurois cru que l'art de Melpomene
N'eût jamais pû ſe voir dans un degré parfait,
Sans vous, jeune Dubois, j'aurois cru qu'en effet
Nulle autre que Clairon n'eût rendu ſur la Scéne
Ce que Racine & Corneille avoient fait.
Avant vous deux Melpomene étoit une.
Clairon fut la ſeconde ; & je dis, quand Dubois
De toutes deux encor vient emprunter la voix,
Le Dieu du Pinde a fait fortune :
Avec ſa Melpomene il en peut conter trois.

Par M. V.

Pendant le début de Mlle Dubois, on a donné un Ballet pantomime de la compoſition du jeune M. Hus, dont le Sujet eſt la Mort d'Orphée. Ce Ballet forme un tableau intéreſſant. On y voit les Bacchantes deſcendant des montagnes de Thrace, environner Orphée, qu'elles vont percer de leurs tyrſes : mais elles ſont émues au ſon de ſa lyre, & la pitié ſuſpend un moment leur fureur. Bientôt cette fureur ſe ranime ; une ſeule d'entr'elles s'intéreſſe pour Orphée, & s'oppoſe à leurs coups. Elles la ſaiſiſſent, l'enchaînent, s'emparent d'Orphée, & vont le déchirer loin des yeux des Spectateurs. Bacchus arrive avec les Corybantes, fait rompre les liens de la Bacchante déſolée, & punit ſes compagnes en les changeant en arbres. L'Amante d'Orphée ſe laiſſe conſoler par Bacchus, & ce Dieu rend la vie aux Bacchantes métamorphoſées. Mlle Alard a exécuté le rôle de la Bacchante avec beaucoup de chaleur & de vérité. Il y a dans ce Ballet quelques petits détails que le Public n'a pas goûtés. La contredanſe qui vient après l'action, a paru beaucoup

Digitized by Google

trop longue; mais tout cet essai donne une idée avantageuse de l'intelligence & de l'imagination du Compositeur.

Le Lundi 25, on a donné *Briseïs*, Tragédie nouvelle, par M. Poinsinet de Sivry. Cette Pièce a été reçue avec beaucoup d'applaudissemens. On a demandé à voir l'Auteur, & il a paru sur le Théâtre.

M. Dalainville a demandé son congé & l'a obtenu.

COMEDIE ITALIENNE.

CE Spectacle languit faute de nouveautés. On y a fait deux pertes que le Public regrette, celle de Mademoiselle Coraline qui s'est retirée, & celle de Mademoiselle Silvia, qui après avoir joui des plus brillans succès au Théâtre, & d'une estime générale dans la société, a laissé en mourant aux personnes de son état un bel exemple de sagesse & de bonnes mœurs.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 3 de ce mois, jour de la Pentecôte, après une Symphonie & un Motet à grand Chœur de M. Giraud, M. Gavinié joua un Concerto de sa composition, qui fut suivi d'un petit Motet chanté par M. l'Abbé de la Croix. M. Balbâtre exécuta un Concerto sur l'Orgue, & le Concert fut terminé par le Motet François de M. du Persuis, *le passage de la Mer Rouge*) qu'on avoit donné pour la premiere fois le 24 du mois dernier, & dont

Digitized by Google

le succès a été confirmé par de nouveaux applaudissemens. La priere de Moïse & d'Aaron en Duo, a paru d'une grande beauté. La majesté du style de l'Ecriture-Sainte y est bien imitée; les mouvemens y sont variés, les tableaux pathétiques, les vers harmonieux, tout y est favorable aux grands effets de la Musique: mais on desirera toujours dans ce nouveau genre l'action dont il est dénué.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE,

Poëme sacré mis en Musique.

MARCHE DES ISRAÉLITES. Cette marche est interrompue tout-à-coup par le bruit des armes, des chevaux & des chars de l'armée de Pharaon qui poursuit les Israélites.

UN ISRAÉLITE.

QUEL bruit affreux frappe les airs!
C'est notre ennemi redoutable,
C'est Pharaon qui vient dans ces deserts
Assouvir contre nous sa fureur implacable.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

Hélas! nous allons tous périr!

UN ISRAÉLITE *s'adressant à Moïse.*

Toi qui nous as conduits sur ce triste rivage,
Toi qui devois briser notre esclavage,
Tu ne peux plus nous secourir!
Hélas! nous allons tous périr!

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

Hélas! nous allons tous périr!

Digitized by Google

MOÏSE.

Israël, le Seigneur s'offense de ta plainte.
Ses enfans sont-ils faits pour connoître la crainte?
Israël! Israël!
Tourne tes yeux vers l'Eternel.

MOÏSE ET AARON.

Maître des Cieux! ô toi de qui la main puissante
Effraya tant de fois ces funestes climats,
De cette foule gémissante,
Calme le trouble & l'épouvante;
Signale encor pour nous la force de ton bras.

MOÏSE *seul.*

Le Seigneur nous entend.... O mer! ouvre un passage,
Obéis à ton Créateur:
Dérobe ce Peuple à la rage
De son cruel persécuteur.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

Ciel! ô Ciel! l'abîme s'ouvre:
Hâtons-nous de nous sauver.
Tyran, nous pouvons te braver.
L'aîle du Seigneur nous couvre.
Mais quel nouveau danger nous fait encor frémir?
L'ennemi nous poursuit par la route des ondes.

MOÏSE.

Il vous poursuit... il va périr.
O mer! dans tes vagues profondes,
Hâte-toi de les engloutir.
Flots redoutables,

Reprenez tout votre courroux ;
Fondez ſur eux, renverſez-vous,
Abîmez leurs têtes coupables.

Où ſont-ils maintenant ces lions furieux ?
La mort a dévoré ſa proie.

De ton amour pour Dieu, des tranſports de ta joie,
Iſraël, que les cris s'élèvent juſqu'aux Cieux :

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

Du Très-haut chantons la victoire,
Que nos cris triomphans s'élèvent juſqu'aux Cieux:
Que de ce jour glorieux
Iſraël à jamais célébre la mémoire.

Le 15, jour de la Fête-Dieu, le Concert commença par une ſymphonie ſuivie d'*Omnes gentes*, Motet à grand Chœur de M. du Perſuis. Mlle Chantereau chanta un petit Motet de M. Lefévre. M. Gavinié joua enſuite un Concerto de ſa compoſition. Mlle le Miere chanta un petit Motet, & le Concert finit par *Laudate Dominum*, *quoniam bonus*, Motet de M. Mondonville.

OPERA DE PARME.

NA. *Je vais tranſcrire cet avis tel qu'il m'a été donné.*

LE 9 du mois de Mai dernier on donna ſur le Théâtre de Parme, un Opéra d'un nouveau génre, dont le ſujet eſt *Hippolite & Aricie* : les paroles ſont de M. l'Abbé Frugoni, un des plus beaux génies d'Italie, qui a ſoixante ans

Digitized by Google

fait voir le feu d'un homme de 25. En conſervant ce qu'il y a de mieux dans l'Opéra François, il s'eſt attaché ſurtout à ſuivre Racine; à rendre les ſituations admirables répandues dans ſa Tragédie, & on oſe dire qu'il en a même enrichi quelques-unes; la Muſique a été trouvée parfaitement belle, elle eſt d'un jeune Napolitain nommé le ſieur Traetta que l'Infant a pris à ſon ſervice & qui a ſçû mêler aux beautés qu'il a tirées de ſon propre génie, les endroits les plus admirés de l'Opéra de M. Rameau.

L'objet de cet Opéra qui a été bien rempli, étoit de réunir les perfections de la Muſique Italienne & de la Muſique Françoiſe aux agrémens que les François ſavent y ajouter, & dont les Italiens ignoroient les avantages, ou s'étoient privés juſqu'à préſent par habitude; il y avoit les préjugés & l'oppoſition Nationnale à combattre, cependant cette Piéce a eu le plus grand ſuccès, toute l'Italie ſe rend en foule à Parme pour la voir, & tout dit que c'eſt un Spectacle tel qu'elle n'en avoit point vû; piquant, neuf, récréatif & magnifique; les Chanteurs ſont les plus grands Sujets qui exiſtent actuellement, la Dlle Gabirelli la plus grande Muſicienne peut-être que l'Italie ait eue, joint un goût admirable à la voix la plus étonnante pour le tendre, l'expreſſif & le leger; le ſieur Eliſe premier Chanteur eſt digne de repréſenter avec elle; l'Orcheſtre répond à la perfection de ces Muſiciens, enfin les Chœurs, les Ballets, les décorations & les habits ont un goût & une ſplendeur qui ne laiſſent rien à deſirer; & le pays voit avec une grande ſatisfaction que de cet amuſement qui en apparence n'eſt qu'un paſſetemps frivole, il tire un très-grand avantage par le concours prodigieux d'Etrangers que ce Spectacle y attire de toutes parts.

Digitized by Google

On indiquera incessamment chez qui l'on pourra trouver les paroles & la Musique de cet Opéra.

Nota. Je placerai ici l'annonce d'un *Etat actuel de la Musique de la Chambre du Roi & des trois Spectacles de Paris, contenant les nom & demeures de toutes les personnes qui y sont attachées &c. 1739.*

Cet Ouvrage renferme tous les détails qu'on peut desirer sur l'état actuel de nos Spectacles, il est plus exact & plus étendu que tous ceux qu'on a déja faits sur cet objet, & il ne peut manquer de plaire aux Amateurs du Théâtre & des Arts. On en trouve des exemplaires chez *Ballard*, seul Imprimeur du Roi pour la Musique, rue S. Jean de Beauvais.

SUPPLEMENT à l'Article des Arts.

ARTS UTILES.

CHIRURGIE.

Les Arts utiles n'ont jamais fait plus de progrès que dans le siécle où nous sommes. On voit paroître tous les jours des inventions nouvelles. On vient de m'en communiquer une que je me hâte de rendre publique.

Monsieur Bonhomme, rue Macon près le Pont S. Michel, Chirurgien-Herniaire, Expert reçu à S. Côme pour les bandages d'ivoire * dont M. Fauvel à qui il a succédé étoit l'inventeur, donne avis au Public qu'il continue de débiter les ban-

* Voyez la Thèse de M. Missa, soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris en 1754.

Digitized by Google

dages d'ivoire pour les descentes, des pessaires pour les chutes de l'uterus & de l'anus, & des urinoirs portatifs de plusieurs espéces pour les incontinences d'urine: * & autres secours méchaniques & utiles tant aux malades qu'aux blessés.

Il annonce de plus une nouvelle espéce de bandage d'ivoire à ressort d'acier fin & en spirale. Ce bandage qui n'a pas encore paru jusqu'ici, est pour remédier aux hernies inguinales, auxquelles les personnes grasses de l'un & l'autre sexe, surtout les femmes enceintes ou qui ont eu plusieurs couches laborieuses, sont fort sujettes ainsi que celles d'un âge avancé.

L'écusson de ce bandage de figure triangulaire & obstuse, principalement à sa pointe, est composé de deux piéces d'ivoire.

La piéce supérieure est platte, d'une ligne & demie d'épaisseur, ayant même longueur & même largeur que l'autre à un demi pouce près. Elle est taillée en bizeau dans son contour, & surmontée de trois arcades. Les deux latérales moyennes & paralléles, sont d'un pouce & demi de longueur, & de trois lignes de hauteur; l'autre inferieure transverse est plus petite de moitié & placée assez près de la pointe de cette piéce.

La piéce inférieure est convexe des plus lisses & des mieux polies dans sa partie externe; & fort concave dans sa partie interne; les bords en sont évasés; une sorte de mameton tourné par sa base en forme de vis, de la hauteur de quatre ou cinq lignes & du double de diametre en occupe le centre. Cette piéce a dans sa plus grande longueur trois pouces & demi, dans sa largeur vers sa base deux & demi, & deux ou environ vers sa pointe.

* Voyez la Lettre de M. Missa dans le second Volume du Journal de Médecine.

Digitized by Google

On a soin de varier toutes les proportions de chaque écusson & de chaque ceinture à raison de l'âge, du volume & de la disposition du corps du sujet affligé de hernie & même à raison de la nature, du caractère & de l'espéce de hernie.

L'usage des arcades supérieures, est de donner passage à une ceinture de cuir douce & mollette, destinée elle même à assujettir le bandage; celui de l'inférieure est de laisser passer une corroye étroite nommée sous-cuisse.

La ceinture & le sous cuisse, faite de cuir de veau, de mouton, ou de toile, sont plus ou moins garnis d'une matière molle & cotonneuse suivant les inégalités, la maigreur ou l'embonpoint qui se rencontrent dans les endroits où se fait le fort de la compression.

Il s'élève extérieurement dans la partie moyenne de la piéce supérieure, vis-à-vis le milieu des arcades, une sorte de cloud de Tapissier dont la hauteur excéde de quelque chose celle des arcades. Il sert à attacher les extrémités de la ceinture, dont l'une constamment fixe n'est percée que d'un trou, l'autre au contraire en a une rangée pour faciliter au gré de la volonté une compression du bandage plus ou moins forte suivant l'exigence.

Un morceau de peau souple & mince collé à la surface interne des deux piéces, de la hauteur du ressort, le tient renfermé & le met à l'abri de la poussiere, de l'humidité, de l'air & de la transpiration; ce qui l'empêche aussi d'augmenter ou de diminuer d'élasticité dans le changement de temps, ou de saison, d'une manière sensible.

Les deux piéces de l'écusson sont unies ensemble par une spirale cylindrique, d'acier fin, fort élastique, de cinq contours, de la hauteur de

Digitized by Google

deux pouces ou environ, fixée par sa partie inférieure autour du mamellon, & par sa partie supérieure à la surface externe de la piéce platte qu'elle traverse & où elle est retenue fermement au moyen d'une clef à vis.

Il est à remarquer que les deux piéces s'approchent ou s'éloignent plus ou moins l'une de l'autre par le moyen du ressort qui se prête aux différens mouvemens du corps, suivant la compression de la ceinture & les efforts plus ou moins grands des visceres du bas ventre : ce qui est très-important pour ne point causer de dérangement dans l'économie animale, ne point troubler la digestion, ni gêner la respiration, ces deux fonctions si nécessaires à la vie. Il résulte donc de cette découverte un avantage conforme aux vues de la Nature, & d'autant plus à estimer, qu'il ne se rencontre dans aucun des bandages employés jusqu'ici.

L'angle externe de chaque piéce de l'écusson qui doit servir par exemple à la hernie de l'aîne droite est plus aigu & plus élevé que l'interne pour se loger plus commodément dans le plis de la cuisse & se prêter avec facilité aux différens mouvemens que cette partie est obligée l'exécuter; il en est de même de l'écusson qui doit servir à la hernie de l'aîne gauche.

Dans le cas où il y auroit double hernie inguinale, on ne feroit qu'ajouter a la même ceinture un autre écusson mobile à volonté pour l'approcher ou l'éloigner, au besoin, de l'écusson fixe, & fabriqué de même à ressort, dans la vue de contenir en place les deux hernies en question, par le secours d'une seule ceinture; avec cette différence pourtant qu'il y auroit deux sous-cuisses, sçavoir, une pour chaque pelote d'ivoire.

Digitized by Google

La découverte de ce bandage eſt fort intéreſſante par elle-même, puiſqu'elle fournit les moyens ſûrs & commodes de remédier à une infirmité qui n'eſt que trop commune, & dont les ſuites ne ſont ordinairement que trop funeſtes au genre humain, principalement aux meres de famille, les précieux ſoutiens de l'Etat.

Le Public doit d'autant moins balancer à donner ſa confiance à l'Auteur de ce bandage, que la deſcription qu'il en donne eſt des plus exactes, & que la conſtruction en eſt des plus conformes aux loix de la ſaine Phyſique & de la Nature. D'ailleurs il aſſure qu'il réunit les ſuffrages des Connoiſſeurs & des Juges nés dans cette matière, tels que MM. Dubourg, Baron, Morand, Thurant, Hatté, Miſſa, &c. tous Médecins de la Faculté de Paris.

OBSERVATION de Lythotomie, très-importante, faite par M. CHASTANET, Chirurgien à Lille, & dont la cure du Pierreux qui en fait le ſujet, paroiſſoit preſqu'impoſſible.

NOUS Chirurgien Major des Hôpitaux Militaires de Lille, & Maîtres en Chirurgie de ladite Ville ſouſſignés, certifions que cejourd'hui onze Janvier 1759, nous nous ſommes tranſportés chez le nommé J. B. Royal, âgé de 16 ans, fils de Joſeph, aumôné de la Paroiſſe de la Madelaine de ladite Ville de Lille, attaqué de la pierre dans la Veſſie; que cette maladie avoit obligé

Digitized by Google

les parens, ainsi qu'ils nous l'ont certifié, de mettre leur enfant à l'Hôpital-Comtesse pour y subir l'opération de la taille au mois de Mai dernier; mais que le Lythotomiste de cette maison n'avoit point voulu hasarder d'opération vis-à-vis d'un si mauvais Sujet, & qu'en conséquence il avoit été renvoyé dudit Hôpital comme incurable; que la situation de ce pauvre malheureux abandonné à lui-même & sans secours depuis ce temps, avoit engagé les Pauvrieurs de la Paroisse conjointement avec la mere à prier le sieur Chastanet à lui donner soulagement; que ledit Chastanet l'ayant sondé & trouvé la pierre il avoit consenti à l'opérer, pourvu que les Consultans souscrits fussent de cet avis.

Si des accidens multipliés à l'excès pouvoient empêcher les secours que nous devons par état aux infortunés, ceux de notre malade sont de cette nature. Voici les principaux que nous avons remarqué. Douleur profonde & inquiétante aux reins & à la vessie depuis l'instant de sa naissance; écoulement involontaire des urines, souvent chargée de pus, fièvre lente, frissons irréguliers, cours de ventre séreux &c. Il n'est point étonnant que tant d'accidens réunis n'ayent réduit le malade au suprême dégré de marasme & c'est celui où nous l'avons trouvé. Cependant nous croyons que la foule des accidens dont il est attaqué sont pour la plupart produits par l'irritation que cause la pierre, & que la soustraction du corps étranger pourra les faire cesser & sauver le malade d'une mort inévitable; c'est pourquoi nous estimons que l'opération est la seule ressource qui reste. Fait a Lille ce onze Janviet 1759. Signé, *Fr. Varocquier, C. J. Vinchant l'aîné, Alexandre Pionnier, Varsitvourdt j. J. De l'Ecluse, Planeque, Chirurgien Major, J. F. Vinchant l'aîné, L. Prévost.*

Digitized by Google

Et à l'instant, le sieur Chastanet Maître en Chirurgie & Chirurgien, Aide-Major des Hôpitaux Militaires a opéré ledit Jean-Baptiste Royal à la méthode & avec l'instrument du Frere Jean de S. Côme, Religieux Feuillant. Le lythotome ouvert, au N.° 11, a donné une playe qui a permis à la tenette d'entrer dans la vessie, d'y saisir une pierre inurale du poids de quatre scrupules, & de l'extraire avec la plus grande facilité. Du reste il n'y a eu ni hémorragie, ni fièvre, & la cure n'a été traversée par aucun accident. Les douleurs des reins se sont absolument dissipées pendant le cours du traitement; les abcès intérieurs se sont évacués par les urines & par la plaie au point qu'on a trouvé constamment dans les premiers pansemens usqu'à quatre onces de pus sur l'alaise. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le malade qui n'avoit jamais quitté ses urines qu'involontairement, les retient actuellement a sa volonté, & les lâche à grand jet. Enfin nous certifions que jamais malade n'a plus désespéré, & jamais guérison ne fut plus complette, n'ayant duré que dix-sept jours. S'elle fait honneur à l'Opérateur, elle fait bien l'éloge de la méthode dont il s'est servi. Fait à Lille, ce premier Fevrier 1759. *C. J. Vinchant. J. J. Delecluse. Plancque*, Chirurgien Major. *L. L. Prevost. Vanhivoordt. A. Warocquiers*, Démonstrateurs. *J. F. Vinchant. Alexandre Pionnier.*

Je soussigné, pauvrier de la Paroisse de la Madelaine a Lille, certifie que dans le mois de Septembre dernier, le nommé Jean-Baptiste Royal âgée de seize ans, fils de Joseph un des pauvres de mon quartier, fut mis a l'Hôpital-Comtesse où il a resté quinze jours pour y être taillé, mais que le sieur Vandergralhd Lytoto-

Digitized by Google

miſte de la Maiſon ne voulut point lui faire l'opération a cauſe de l'état triſte & déplorable où la maladie l'avoit réduit, en ſorte qu'il fut renvoyé dudit Hôpital comme incurable ; un état auſſi déſolant excita vivement ma compaſſion & me fit prendre le parti d'engager M. Chaſtanet, dont la charité pour ſemblable opération m'eſt connue, de le viſiter ; ſon rapport me confirma dans l'idée où j'étois qu'il pouvoit encore y avoir quelques reſſources ; en effet M. Chaſtanet ayant jugé l'opération poſſible, il la fit le onze de Janvier dernier en préſence de pluſieurs habiles Chirurgiens ; cette opération eut le ſuccès le plus heureux, la cure qui n'a duré que dix-ſept jours a été ſuivie de la guériſon la plus complette, ne reſtant au malade aucune incommodité. Fait à Lille, ce premier de Février mil ſept cent cinquante-neuf. B. GRANDEL.

SUPPLEMENT à l'Article des Sciences.

GÉOMÉTRIE.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR,

Si l'on doit des louanges aux découvertes dont un heureux génie enrichit les Sciences, il n'eſt pas moins à propos de réduire a leur juſte valeur des choſes auxquelles trop de zéle ou de

Digitized by Google

partialité tente de donner une importance qu'elles n'ont point. C'est le motif de la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, & que je vous prie d'insérer dans votre Mercure.

Il y a quelques jours que lisant le Journal de Trévoux de ce mois (Mai) je rencontrai l'annonce d'une découverte géométrique; mais quelle annonce, Monsieur? Si du temps d'Archiméde il y eût eu des Journaux, la plus belle des découvertes de ce Géométre illustre n'eût pas été annoncée avec plus de pompe. Aussi, me disois-je, en la lisant, sans doute nous touchons à quelque grande révolution dans la Géométrie; un nouveau jour nous va éclairer; quelque barriere que jusqu'ici les efforts des Géométres n'ont pû renverser, vient de leur céder, & va nous livrer entrée dans un nouveau champ de découvertes: je me félicitois enfin de ce que le Ciel avoit assez prolongé mes jours pour voir la belle prédiction de M. Halley se vérifier, & être témoin de ce nouvel effor de la Géométrie. Quel a donc été mon étonnement quand j'ai vu à quoi aboutissoit cet ingénieux préambule? Si je l'eusse soupçonné, je me serois contenté de dire avec Horace:

Quid tanto dignum feret hic promissor hiatu?

En effet la découverte si pompeusement annoncée, se réduit au rapport du dodécagône inscrit au cercle, avec le quarré du diametre: on démontre dans l'Article dont je parle, que ce polygône est précisément les trois quarts de ce quarré, & c'est là ce qui vaut à l'heureux Auteur de cette démonstration des éloges que le même Journal ne donna jamais ni aux Newton, ni aux Clairaut, ni aux d'Alembert.

Je demande bien des pardons à M. Crud si j'entreprends d'arracher quelques fleurs de cette

Digitized by Google

couronne dont une main plus amie qu'adroite lui a ceint le front. Mais sa découverte n'eſt point neuve, & fût-elle neuve, on peut dire que c'eſt une bagatelle. Le premier point eſt facile à prouver ; il n'y a qu'à ouvrir le Livre de *Snellius*, intitulé *Cyclometricus*, imprimé à Leyde il y a plus de 130 ans. On y lit, Propoſ. 7^e, que le dodécagône inſcrit au cercle eſt les $\frac{1}{4}$ du quarré du diamétre. Il n'eſt pas moins facile de prouver le ſecond point. Quel eſt le Géométre qui ignore la maniere de trouver la corde d'un arc, celle de l'arc double étant donnée ? Ainſi ayant la corde de l'exagône 1, (le rayon étant 1) on a celle du dodécagône $\sqrt{(2 - \sqrt{3})}$. La perpendiculaire tirée du centre ſur cette corde n'eſt pas moins aiſée à trouver. Elle eſt $\sqrt{(\frac{1}{2} + \frac{1}{4}\sqrt{3})}$. Or dans le produit de ces deux grandeurs les irrationalités s'évanouiſſent, & le triangle 12^e partie du dodécagone, ſe trouve égal à $\frac{1}{4}$: d'où il ſuit que ce polygône eſt 3, le quarré du diamétre étant 4. Voilà le grand chemin, la méthode générale de déterminer l'aire des polygones, qui conduit, comme vous voyez, néceſſairement à cette découverte ſi célébrée : ajoutons encore que l'on ſçait preſque depuis la naiſſance de la Géométrie, que tout polygône inſcrit au cercle, eſt moyen géométrique entre l'inſcrit & le circonſcrit, qui ont la moitié moins de côtés. Ainſi le dodécagône eſt moyen géométrique entre l'exagone inſcrit, qui eſt $3\sqrt{\frac{1}{2}}$, & le circonſcrit qui eſt $4\sqrt{\frac{3}{4}}$. Il eſt donc égal à 3, le quarré du diamétre étant 4.

Je ne prétends point au reſte trop déprimer le mérite de cette remarque. Je me perſuade ſans peine que M. C. n'a jamais vû *Snellius*, & je ne

m'oppose point à ce qu'il dise, *primum inveniſſe fortunæ, tandem inveniſſe ſagacitatis eſt.* Mais je vous en fais Juge Monsieur, & tous ceux qui sont versés dans la Géométrie ; y avoit il là sujet de comparer ses transports avec ceux d'Archiméde ? Dans ce cas je le félicite très-sincèrement de sa sensibilité. Mais qu'il me soit permis de me recrier sur la prétention de l'Auteur de l'annonce. Que peut-on penser de ses connoissances en Géométrie lorsqu'on lui voit dire, que cette quadrature a fait le déſeſpoir des Géomètres par la difficulté ou plutôt l'impossibilité de calculer l'apothême ? Je puis dire avec assurance que si quelque Géométre est tombé à cet égard dans le déſeſpoir, ce devoit être un bien mince Géométre. Je l'ai prouvé suffisamment par la facilité avec laquelle j'ai assigné plus haut la base & la hauteur du triangle cherché. Je pouvois encore relever plusieurs autres expressions pleines d'un enthousiasme qu'il seroit difficile de concilier avec des connoissances plus qu'élémentaires en Géométrie. J'aime mieux croire que ces expressions ont été suggérées par l'envie d'obliger & d'annoncer avantageusement M. C Mais elles l'auroient mieux servi si elles eussent été plus modérées: car entonner la trompette pour une bagatelle, c'est soulever tous les gens instruits, c'est exciter quelqu'un d'entr'eux a l'apprécier au juste, & à la remettre à sa vraie place.

Je suis avec respect, &c.

G***.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Vienne.

LE Journal de l'armée de l'Empire ne contient depuis quelque temps aucun événement considérable. Tout s'eſt paſſé en chocs & en attaques de Poſtes, dont les avantages de part & d'autre ont été à-peu-près compenſés.

De Francfort, le 23 Mai.

On mande de Wuitzbourg que le Général Kols, à qui le Prince de Deux-Ponts avoit confié le Commandement de Bamberg avec huit cens hommes, pour garder le magaſin, s'eſt trouvé hors d'état de ſe maintenir dans cette Place contre les forces ſupérieures des Pruſſiens. Il a brûlé & détruit toutes les proviſions qui n'ont pu être tranſportées. Il a enſuite abandonné la Ville pour ſe replier ſur le gros de l'armée.

Du 29.

L'approche des Troupes Françoiſes a contraint les Hanovriens d'abandonner la Franconie, & de ſe replier avec précipitation dans le Pays de Heſſe. Les Pruſſiens, qui avoient pénétré juſqu'à Witzingen & a Baierdorff, ſe ſont retirés promptement vers Cloſter-Ebrach. Ils ont abandonné Bamberg le 24, dirigeant leur retraite ſur Bareith. Le Général Haddic a été détaché à leur pourſuite. Il a chargé déjà pluſieurs fois leur arrière-garde,

Digitized by Google

il continue de la harceler, & lui fait chaque jou des Prisonniers.

Les Prussiens ont exercé dans le Pays de Ban berg leurs violences accoutumées. Ils ont exi sept cens mille écus de contribution. Comme n'y ont séjourné que fort peu de temps ils n'o pu faire acquitter qu'une légere partie de ce somme ; & en partant ils ont emmené le Ban de Weinheim & le Chancelier de Karg pour assurer l'entier payement.

De Hambourrg, le 6 Mai.

On mande de Petersbourg que la Flotte d Russes est sur le point de mettre à la voile. E doit prendre à Cronstade un train de grosse A tillerie qu'elle transportera au lieu de sa destin tion On a déjà conduit à Riga un train sem blable d'Artillerie.

L'Escadre Suédoise qui vient d'être armée Carlskron, partira en même temps pour se joi dre à la Flotte des Russes ; & elle sera sui bientôt d'une seconde Escadre composée de vai seaux de guerre, de quelques galeres & de plu sieurs bateaux plats.

Du 1 Juin.

Caroline-Wilhelmine-Sophie de Hesse-Cassel Epouse de Frederic-Auguste, Prince régnan d'Anhalt-Zerbst, mourut à Zerbst le 27 de c mois, dans la vingt-huitiéme année de son âge

De Petersbourg, le 15 Mai.

Deux Armateurs Suédois s'emparerent dernie rement d'un Navire portant Pavillon Prussien, qui étoit sorti du Port de Stettin. Ce Navire étoit chargé de deux cens mille marcs, monnoie de

Digitized by Google

Lubeck, pour le compte du Roi de Pruſſe.

De Marbourg le 10 Juin.

Il y a longtemps qu'on n'a vu des troupes en auſſi bon état que celles qui compoſent l'Armée Françoiſe. On ſe loue partout de leur exacte diſcipline, & de l'attention des Généraux à ménager les pays neutres qu'ils ont été obligés de traverſer. Ils ont laiſſé de fortes Garniſons à Francfort, à Hanau & à Gieſſen.

On parle beaucoup ici de la belle action que vient de faire le ſieur Huiſch, Lieutenant au Régiment de Berchiny, Huſſards. Ce Régiment étoit à Velter le premier de ce mois. Le Comte de Berchiny en ayant fait marcher une partie du côté de Gemunde, détacha le ſieur Huiſch avec vingt-cinq Huſſards pour reconnoître un poſte que les ennemis avoient à Gerberg. Ceux-ci avertis de la marche de ce détachement, embuſquèrent ſix cens hommes, moitié Infanterie, moitié Cavalerie, dans un bois ſitué le long du chemin, par où il devoit faire ſa retraite, & ne laiſſérent à découvert qu'une grande garde très-foible que le ſieur Huiſch repouſſa aiſément. A ſon retour il trouva le chemin embarraſſé par des abattis, & ſe vit tout-à-coup enveloppé par la troupe nombreuſe qui avoit été embuſquée dans le bois. Il prit ſon parti ſur le champ. Il fondit le ſabre à la main ſur les ennemis ; & après avoir eſſuyé tout le feu de l'Infanterie cachée dans un ravin qui bordoit le bois, il vint à bout de ſe retirer avec quatorze hommes, le reſte de ſon détachement ayant été tué ou fait priſonnier. Il fut pourſuivi pendant l'eſpace de deux lieues par toute la Cavalerie ennemie ; mais il fit ſi bonne contenance qu'on ne put jamais l'entamer.

Digitized by Google

De Dusseldorp le 11 Juin.

Le 6 de ce mois, un corps de cinq mille hommes des troupes Alliées se porta par une marche forcée sur la Rhor, dans le dessein d'enlever quelques-uns des postes avancés de l'Armée aux ordres du Marquis d'Armentieres. Le Chevalier de Montfort soutint l'effort des ennemis, avec les Volontaires. Il fut blessé & fait prisonnier. Pendant ce temps-là les Bataillons & les piquets se replierent sur Medmann. Les Alliés y marchèrent avec vivacité. Le détachement François continua sa retraite sur Dusseldorp. Il fut plusieurs fois entouré par les troupes légères & chargé en queue par les troupes réglées des Alliés. Mais malgré leur grande supériorité, cette retraite habilement dirigée par le Chevalier de Chabot, Brigadier, & par le Comte de Grave, Colonel du Régiment de Provence, se fit en bon ordre & sans beaucoup de perte.

De Madrid le 10 Mai.

Depuis quelques jours, Sa Majesté Catholique paroît plus mal, l'enflure est générale, elle a gagné jusqu'au visage; la fiévre est forte, le poulx très-foible, le ventre resserré; & ce Prince a beaucoup de répugnance pour toutes sortes d'alimens.

Du 14.

Le Roi eut il y a quelques jours deux foiblesses assez considérables, qui n'ont eu aucune suite fâcheuse : ce Prince est quelquefois si foible, que sa voix s'éteint, & qu'il ne peut presque rien avaler. La fiévre ne le quitte point & les redoublemens sont fréquens. Cependant les Médecins ne désesperent pas encore du rétablissement de la santé de Sa Majesté.

Digitized by Google

Du 4 Juin.

Le Roi eſt à-peu-près dans le même état ; la fièvre étoit forte ces jours derniers, mais elle eſt un peu diminuée ; l'enflure ſubſiſte, & ce Prince ſouffre toujours beaucoup.

On a appris de Liſbonne que le Comte de Merie, Ambaſſadeur du Roi Très-Chrétien, y étoit arrivé le premier du mois dernier, & que le 11 il avoit eu ſes premieres audiences du Roi, de la Reine, & de la Famille Royale de Portugal.

De Londres, le 15 Mai.

Le Corſaire François *le Maréchal de Belle-Iſle*, qui a hiverné a Gottenbourg, vient de reparoître dans ſon ancienne ſtation, & nous a déja fait quelques priſes. On a reçu avis que l'Amiral Boſcawen eſt arrivé a Gibraltar avec ſon Eſcadre. On compte qu'il a dû ſe joindre depuis à l'Amiral Broderick, qui croiſe à la hauteur de Toulon. On fonde ici de grandes eſpérances ſur les opérations que ces deux Eſcadres réunies doivent exécuter. Elles agiront tout l'été ſur les côtes de Provence.

Nous avons appris dernierement que l'Eſcadre commandée par le ſieur de Bompart étoit arrivée à la Martinique, & que le Chef d'Eſcadre More étoit parti de la Guadeloupe pour aller combattre le ſieur de Bompart. Telle eſt la nouvelle qu'on répand depuis quelques jours, pour pallier le mauvais ſuccès du débarquement de nos Troupes à Baſſeterre. Tout le monde ſçait ici qu'elles ont été contraintes d'évacuer entierement l'Iſle de la Guadeloupe, après y avoir eſſuyé la perte de plus de deux mille hommes tués ou morts de maladie.

Digitized by Google

Du 30.

Le Commerce souffre infiniment du malheur qui a rendu parmi nous les espéces très-rares. On est obligé de faire des emprunts chez l'Etranger à gros intérêts, ce qui augmente nécessairement la difficulté de fournir à l'Etat les secours dont il aura besoin si la guerre continue.

Les ordres sont donnés pour repartir sur nos Côtes toutes les troupes qui sont restées dans les trois Royaumes. On prépare à Wolwich plusieurs trains d'artillerie qui seront distribués dans les différens cantonnemens de ces troupes. On prend ces précautions pour empêcher les descentes que les François pourroient avoir dessein de tenter. Leur armement de Brest cause ici beaucoup d'inquiétude.

Du 2 Juin.

On assure que la flotte commandée par les Amiraux Hawke & Hardy est allée sur les côtes de France; que ces Amiraux ont ordre d'observer soigneusement ce qui se passe dans le Port de Brest, d'empêcher la sortie de la flotte Françoise, ou si elle échappe à leur vigilance, de la poursuivre sans relâche, & de lui livrer combat en quelque endroit qu'ils la rencontrent.

L'Amiral Hawke a informé la Cour qu'il avoit détaché une chaloupe pour aller reconnoître le Port de Brest; qu'elle y avoit découvert onze vaisseaux en rade, plusieurs Frégates, & un grand nombre de Bâtimens de transport.

Du 15 Juin.

On assure que l'expédition qui devoit s'exécuter sur les côtes de France n'aura point lieu cette année. Toute l'attention se porte à la nécessité de nous garantir de l'invasion que nous appréhendons

Digitized by Google

lendons. On prépare une petite Escadre qui doit aller croiser dans la Manche, afin d'observer plus exactement les mouvemens des François.

Le bruit se répand depuis quelques jours que le sieur de Lally s'est emparé dans l'Inde de Trichenapoly, l'une des principales Villes de la Nababie d'Arcate, & où nous avions un de nos plus riches Comptoirs. Si la nouvelle est vraie, nous devons tout craindre pour Madras.

De Toulon, le 14 Juin.

Deux de nos Frégates, *la Pleyade* & *l'Oiseau* étant sur le point de rentrer dans le Port, furent arrêtées ces jours passés par un vent contraire. Trois Vaisseaux Anglois détachés de la Flotte de l'Amiral Broderick ayant découvert leur embarras s'approcherent pour les combattre. Les Frégates firent force de voile pour se mettre sous la protection des Forts qui sont à l'entrée de la grande rade. Les Vaisseaux Anglois les poursuivirent & leur lâcherent leurs bordées. Mais le canon des Forts & des Batteries qui bordent le rivage, firent sur eux un feu si vif, que l'un des trois vaisseaux fut démâté, & un autre eut sa poupe fracassée, ce qui les obligea de se retirer très-promptement. Les deux Frégates sont rentrées dans le Port, n'ayant eu en tout que neuf hommes tués & cinq blessés.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

De Versailles, le 24 Mai.

LE Roi a disposé du Régiment des Volontaires Etrangers de Clermont-Prince, vacant par

Digitized by Google

la promotion du Baron du Blaizel au grade de Maréchal de Camp, en faveur du sieur de Commetras.

Le 19 de ce mois le Marquis de Montalembert prit congé du Roi & de la Famille Royale, pour aller à Petersbourg, & de là à l'Armée Russe où il doit faire la campagne prochaine.

Le Roi ayant agréé le choix que S. A. R. l'Infant Duc de Parme a fait du Comte d'Argental, Conseiller d'honneur au Parlement de Paris, pour son Ministre plénipotentiaire auprès de Sa Majesté, il eut ses audiences du Roi & de la Famille Royale le 22 de ce mois, où il fut conduit par le sieur Dufort, Introducteur des Ambassadeurs.

Du 31 Mai.

Le Roi a disposé du Régiment de Xaintonges, Infanterie, vacant par la démission du sieur de la Grandville, en faveur du Comte Dessalles.

De celui d'Harcourt, Cavalerie, vacant par la promotion du Marquis de Beuvron à la charge de Commissaire général de la Cavalerie, en faveur du Comte de Preyssac de Cadilhac.

De celui d'Henrichemont, Cavalerie, vacant par la démission du Prince de ce nom, en faveur du Marquis d'Escouloubre.

Et de celui des Volontaires de Flandre, en faveur du Chevalier de Jaucourt.

Sa Majesté a donné la majorité de la Gendarmerie, vacante par la démission du Vicomte de Sabran, au Comte de Lordat.

Et un Guidon de Gendarmerie au Comte de Mauroy.

Le Comte de Besse de la Richardie est monté à la Sous-Lieutenance.

Le Roi a donné l'Evêché de Toulon à l'Abbé Lascaris de Vintimille, Aumônier du Roi.

Digitized by Google

La Prévôté de Pignan à l'Abbé de Jarente, Chanoine honoraire de la Cathédrale de Marseille.

L'Abbaye de Longues, Ordre de S. Benoît Diocèse de Bayeux, à l'Abbé de Cugnac, Chanoine de l'Eglise de Paris, Vicaire-Général du Diocèse de Bayeux.

L'Abbaye de l'Isle de Medoc, Ordre de S. Augustin, Diocèse de Bordeaux, à l'Evêque de Bazas.

L'Abbaye d'Issoire, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Clermont, à l'Abbé de Retz, de Fraissinet, Grand-Vicaire du Diocèse de Mende.

Et l'Abbaye de S. Leonard de Chaume, Ordre de Cîteaux, Diocèse de la Rochelle, à l'Abbé Dupuy de Montmejan, Vicaire-Général du Diocèse de Bellay.

Du 7 Juin.

Le Roi a accordé dès le 20 Mars dernier, la Commission de Colonel de Cavalerie au Baron de Breteuil, son Ministre Plénipotentiaire auprès de l'Electeur de Cologne.

Du 14.

Le Roi a accordé le Gouvernement de Belle-Isle, vacant par la mort du Marquis de Saint-Sernin, au sieur de Chevert, Lieutenant-général des Armées du Roi, commandant les troupes de Sa Majesté en Flandre & en Artois.

Hier la Cour prit le deuil pour quatre jours à l'occasion de la mort de la Princesse de Sultzbach.

Du 21.

Le Roi a nommé le Marquis de Paulmy, ci-devant Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la guerre, son Ambassadeur auprès du Roi & de la République de Pologne.

Sa Majesté a admis au nombre de ses Aumô-

Digitized by Google

niers l'Abbé de Clugny, Chanoine de l'Eglise & Comte de Lyon, à la place de l'Abbé de Lasçaris, nommé à l'Evêché de Toulon.

De Paris, le 26 Mai.

Toutes les Troupes qui ont été ci-devant sous les ordres du Duc de Broglie, se réuniront sur la Lahne au reste de l'armée. Plusieurs détachemens occupent des postes en avant sur le Haut-Mein & sur la Fulde. L'armée est dans un meilleur état encore qu'elle ne l'étoit au commencement de cette guerre ; il n'y a point de malades, & le Soldat marque beaucoup d'ardeur, & la plus grande volonté.

La marche de notre Armée a sans doute déterminé le Prince Ferdinand à rappeller promptement le corps de douze à quinze mille hommes qu'il avoit détaché du côté de la Franconie.

On mande de Bayonne que le Corsaire *le Jupiter* de cette Ville, commandé par le sieur Jean Mimbielle, entra dans ce Port le 8 de ce mois, venant de terminer une croisiere pendant laquelle il a pris un Navire chargé de tabac, & il a rançonné trois autres Bâtimens pour le prix de cinquante mille livres. Ce Capitaine avoit secouru généreusement l'année derniere un Vaisseau d'Amsterdam nommé *le Saint-Nicolas*, appartenant aux sieurs Matheys & Smith.

Extrait d'une Lettre de Wurtzbourg, le 24 Mai.

Nous avons appris ce matin par un Courrier dépêché par le Prince de Deux-Ponts, que les Prussiens aux ordres du Prince Henry prennent la route de Voigtland pour se rendre en Saxe que le Général Haddick a atteint leur arrière garde auprès de Bagerndorff, à une lieue au-delà d'Erlangen, & l'a fort maltraitée. Il a pris trois Canons.

Digitized by Google

Copie d'une Lettre écrite de la Ville de Bazas, Le 11 Juin.

Le Curé de Captioux se promenoit le 9 de ce mois à neuf heures du soir devant son Eglise, avec le Curé de Loubens, son frere. Ils apperçurent une colonne de feu qui alloit de l'Est au Sud, elle passa derrière un bois qui leur en déroba la vue. Le Ciel étoit clair & sans aucun nuage, il régnoit un vent de Nord assez frais. Les deux Curés se retirèrent. Un moment après *ils* entendirent de grands cris, & on vint les avertir que le feu étoit dans l'écurie. Le Curé de Loubens y courut. Il ouvrit la porte; il se vit entouré de flammes, & fut presque étouffé par la vapeur du souffre. Le feu disparut. Quatre chevaux qui étoient dans l'écurie furent trouvés morts & sans aucune marque de brulure. Le plancher n'avoit point été endommagé par le feu; on y trouva seulement deux ouvertures assez larges pour pouvoir passer le poing; mais la charpente du toît étoit embrasée: il fallut la couper pour sauver la maison voisine. Une heure après on apperçut une seconde colonne de feu qui se précipita dans la rivière auprès d'un moulin, avec un bruit effroyable. Ce même soir on vit de la Ville de Bazas à l'extrémité de l'horison du côté de Langon un tourbillon de feu. Il y eut cette même nuit une maison brulée auprès de cette dernière ville. Comme on n'a pû découvrir la cause de cet incendie, on l'attribue à ce même tourbillon. Les pluies qui sont survenues ont rassuré le Peuple que ces Phénomènes dangereux avoient allarmé.

Digitized by Google

MARIAGES.

Monſeigneur Charles-Emmanuel de Cruſſol, Duc d'Uzès, premier Pair de France, Prince de Soyon &c. épouſa le 8 du courant dans la Chapelle de ſon Château du Foure Mlle Marie-Gabriel-Marguerite de Gueydon, fille de Henry de Gueydon Seigneur de la Ville S. Hypolite de Planque, Gourgas, la Roque Pierre-feu, &c. Cette Famille deſcend par Philippe de Gueydon II du nom des anciens Comtes de S. Etienne en Italie : il paſſa en France après l'incendie & ſacs de S. Etienne ſous le bon plaiſir de Charles IX qui régnoit alors & qui l'accueillit avec diſtinction.

Meſſire Jean de Banne d'Avejan de Montgros, Comte de Banne, Maréchal des Camps & Armées du Roi, épouſa le 11 de Juin au Château de Chaumontel, Dlle Marie-Génevieve-Silvie Thourou d'Arſilly, fille de Meſſire Jules-Charles Thourou d'Arſilly, & de Dame Génevieve Beſnier. La Bénédiction Nuptiale leur a été donnée par l'Abbé de Gabriac, Vicaire Général du Diocèſe de Sens.

MORTS.

Meſſire Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Baville, Préſident Honoraire du Parlement, Grand'Croix, Prévôt, Maître des Cérémonies, Honoraire de l'Ordre de Saint-Louis, eſt mort le 23 de Mai, dans la quarante-ſeptiéme année de ſon âge.

N. de Cicery, Abbé de l'Abbaye Royale de Baſſefontaine, Ordre de Prémontré, Diocèſe de Troyes, eſt mort à Avignon, le 6 Mai, âgé de ſoixante-dix ans.

Digitized by Google

Messire Maximilien-Henry-Hyacinthe, Comte d'Horion, Grand-Prévôt de l'Eglise Cathedrale de Liége, Prévôt de Maxik & de Hilvareberg, Conseiller d'Etat actuel de feu l'Empereur Charles VII. Premier Ministre & Grand-Maître de la Maison du Sérénissime Prince & Evêque de Liége, & ci-devant son Envoyé à la Cour de France, & Abbé Commendataire de l'Abbaye de Mouzon, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Reims, mourut à Liége le 23, dans la soixante-septiéme année de son âge.

AVIS.

LE sieur Cousin vient de perfectionner un bandage à ressort pour l'exomphale réduite; il a présenté ce bandage à la Faculté de Médecine, qui sur le rapport de Commissaires qu'elle avoit nommés pour l'examen, a jugé que ce bandage par ses grands avantages surpassoit de beaucoup ceux qui avoient jusqu'ici été proposés pour cette maladie; l'on trouve de plus chez lui des bandages élastiques à ressort & sans ressort, à charnieres & à corps ouverts d'acier trempé, comme préférables par leur succès, & il se flatte de contenir toutes les descentes de quelque nature qu'elles puissent être. L'on trouve aussi chez ledit sieur bottines pour les enfans, suspensoirs & pessaires. Il demeure rue Comtesse d'Artois, entre la rue Monconseil & celle de la Truanderie à Paris. Il prie les personnes qui pourroient avoir besoin de lui de garder son adresse, ne voulant pas ennuyer les Lecteurs.

Le nouveau Systême que j'ai déja annoncé au

Digitized by Google

mois de Novembre 1758, pour apprendre la Langue Latine de trois manieres différentes, par raiſonnement, par jeux, & par entretiens, &c. Se vend actuellement à Paris chez *Deſpilly* Libraire, rue Saint Jacques, à la vieille Poſte, vis-à-vis la rue du Plâtre; & à Troyes chez *Jean Gamier*, Imprimeur Libraire rue du Temple. Je parlerai dans la ſuite plus amplement de cette méthode, en faiſant part au Public d'une diſſertation que M. le Roux Auteur de ce Syſtême m'a remiſe, & dont il a fait mention dans ſa réponſe à la critique de ſon Livre.

Le ſieur André Behaque, Marchand, demeurant au coin des Halles ſur la petite Place à Lille, à l'Enſeigne de l'Acteur Romain, étant parvenu après de longues années de voyage & recherches pénibles qu'il a faites & fait faire dans différentes Parties de l'Europe, à former un Cabinet, & à mettre en ordre toutes les raretés ſans nombre & de tout genre qu'il a pu recueillir; & les complimens flatteurs qu'il a reçus de tous les Connoiſſeurs qui lui ont fait la grace de l'aller voir, ayant enfin rempli ſes vues, il a l'honneur d'annoncer aux Sçavans, Curieux & Artiſtes que ledit Cabinet ſera viſible tous les jours de la ſemaine à raiſon de 24 ſols par perſonne lorſque le nombre ſera au moins cinq, & la valeur, c'eſt-à-dire ſix livres, lorſqu'on ſera ſeul.

Comme il n'eſt pas poſſible d'inſérer ici le dénombrement de Piéces rares que ce Cabinet contient, le ſieur André Behaque dira ſeulement que ſon cabinet occupe quatre grandes Places richement ornées, & qui renferment dans leur ſein tout ce que l'Art & la Nature ont produit en tous genres de curieux & de merveilleux.

Digitized by Google

Le sieur Perrin, Sellier, demeurant au Pont de Sève, donne avis au Public qu'il a inventé une nouvelle forme de Selles pliantes & élastiques des deux cinquiémes plus légères & en même temps plus commodes pour homme & cheval : qu'il en a déjà fourni plusieurs à S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, desquelles ce Prince est très-content. Qu'il a le secret de guérir les chevaux, par un seul pansement, des nouveaux & vieux écarts, de même que les allonges tenant à la noix, sans leur faire aucun mal. Bien loin que ce pansement les empêche de travailler, le tirage alors, dit-il, leur procure une guérison plus prompte & plus parfaite. On peut s'en informer au Bureau de la Poste aux chevaux de Paris, au sieur Gueldre, Marchand de chevaux, & à bien d'autres. Il travaille *gratis* pour ceux qui n'ont pas le moyen de payer, & se transporte partout où il est appellé, n'ayant pour objet principal que d'être utile au Public.

L'Europe vivante & mourante, ou Tableau annuel des principales Cours de l'Europe, suite du Memorial de Chronologie, généalogique & historique. Année 1759. A Bruxelles, chez *François Foppens*, au Saint-Esprit, & se trouve à Paris chez *Debure l'aîné*, Quai des Augustins.

Ce petit Ouvrage n'est qu'une suite du Livre qui a paru annuellement en 1747, 1748 & 1749, sous le titre d'*Almanach généalogique & historique*, & qui a été continué depuis 1752 jusqu'en 1755, sous celui de *Mémorial de Chronologie, généalogique & historique* ; mais avec des différences qui en ont fait chaque année un Livre différent.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le premier Mercure du mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Juin 1759. GUIROY.

Fautes à corriger dans le Mercure de Juin.

P. 200. ligne 3. Venceſlas, *liſez* Ladiſlas.
P. 212. l. 33. par la mort, *liſez* par la démiſſion.
P. 213. l. derniere, Pons-Saint-Michel, *liſez* Pons-Saint-Maurice.
P. 214. l. 13. Au lieu de Joly de Choſſin, *liſez* Joly de Choüin.

Dans ce Volume.

Page 10. ligne 6. cœur, *liſez* cours.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

JUPITER & le Payſan, Fable. page 5
Le Soleil fixe au milieu des Planetes, Ode. 8
Le Valet Maître. 12
Vers faits à B *** dans les boſquets de l'Amour & de l'Amitié. 13
Suite de l'heureux Divorce. 14
Les Tourterelles, Idylle. 44
Lettre de M. Greſſet à M. *** 49

Digitized by Google

Lettre à M. Marmontel sur le dénoûment de Venceslas. 68
Epitre en Rondeau. 68
Apostille. *ibid.*
Vers à Mlle Dubois représentant Didon. 69
Mots de l'Enigme & des Logogryphes du Mercure précédent. *ibid.*
Enigme. 70
Logogryphe. 71
Logogryphus, *ibid.*
Alter. 72
Chanson, *ibid.*

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Suite de l'Introduction à l'Histoire de Dannemarck. 73
Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, nouv. Edit. 92
Lettre à l'Auteur du Mercure. 120
Annonces des Livres nouveaux. 126 *& suiv.*

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ŒCONOMIE POLITIQUE.

Mémoire sur les opérations œconomiques faites dans le Digesteur de Papin, par MM. de la Société Littéraire de Clermont en Auvergne. 130

HYDRAULIQUE.

Extrait du Mémoire de M. Deparcieux, lû dans la derniere Assemblée publique de l'Acad. des Sciences, sur la position des aubes des roues, mûes par le courant des grandes rivieres, comme des moulins sur bateaux, des moulins pendants, des Pom-

Digitized by Google

pés du Pont Notre-Dame, de la Samaritaine &c. 13

ASTRONOMIE.

Suite de l'apparition de la Comète de 1718 & 1682, par M. Le Monnier, de l'Acad. 14
Lettre de M. de l'Isle, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. A l'Auteur du Mercure, sur le retour de cette Comète. 14

MÉDECINE.

Lettre de M. Hosty à M.*** sur la mort du fils cadet de M. de Caze. 17

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

Gravure. 1
Géographie. ib
Musique. 1

ART. V. SPECTACLES.

Opéra. ib
Comédie Françoise. 1
Comédie Italienne. 1
Concert-Spirituel. ib
Opéra de Parme. 1
Supplément à l'Article des Arts. 2
Observation de Lythotomie. 2
Supplément à l'Article des Sciences. 2

ART. VI. Nouvelles Politiques. 21

Avis. 21

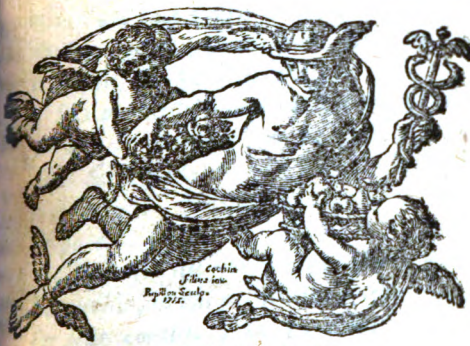
La Chanson notée doit regarder la page 72.

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUILLET. 1759.
SECOND VOLUME.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoiſe.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des Provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure le Journal Encyclopédique & celui de Musique, de Liége, ainsi que les autres Journaux, Estampes, Livres & Musique qu'ils annoncent.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. Marmontel*, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année.

Il prie Messieurs les Abonnés du Mercure de vouloir bien prendre cette qualité en signant les Avis & les Pièces qu'ils lui envoyent.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
JUILLET. 1759.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE A THISBÉ.

THISBÉ, ne cherchons point la félicité pure.
Le chemin de la gloire eſt rude & ſablonneux,
La route du plaiſir eſt plus douce & plus ſûre,
Mais lui-même eſt la fleur d'un arbuſte épineux :
On détruit cette plante à force de culture.
Pour accroître nos biens, ſçachons borner nos vœux ;
N'achetons point de l'art les dons de la Nature,

Digitized by Google

Et nous ſerons aſſez heureux.
Eſt-il donc de l'humaine eſſence
De négliger les biens qui naiſſent ſous nos pas
Pour rechercher la jouiſſance
De tous ceux que nous n'avons pas ?
Tel qui vivroit heureux, renfermé dans ſa ſphère,
Plein de mille deſirs, qu'il ne peut ſatisfaire,
Veut aggrandir ſon cercle, & le rend plus étroit.
Du deſir d'être heureux naît le malheur des hommes ;
Nous oublions ce que nous ſommes
Occupés de ce qu'on nous croit.
Sur de vains préjugés remportez la victoire,
Livrez-vous à vos goûts, permettez de tout croire,
Et par vos amours même illuſtrez votre nom :
Allez ſans maſque au Temple de Mémoire,
Prenez-y votre place à côté de Ninon ;
Croyez, quelques talens qu'une Belle raſſemble ;
Qu'on ne peut atteler enſemble,
Les Pigeons de Vénus & les Paons de Junon.

MADRIGAL.

Connoiſſez-vous, me demandoit Eglé,
Un jeune enfant aveugle, aîlé,
Que l'on appelle Amour, qui ſuit toutes les Belles ?
Hier de chez Doris on dit qu'il s'envola.
Eglé, j'en connois un qui porte ce nom là ;
Mais il voit clair, & n'a point d'aîles.

Digitized by Google

*VERS à M. & Mad. de la T***, sur la naissance d'un fils. Par M. Panard.*

MODÈLE des Epoux, couple tendre & fidèle,
Vous qui me disputez l'honneur de faire voir
Que la bonne amitié du siécle de *Cybèle*
N'a pas perdu tout son pouvoir,
Daignez tous les deux recevoir
Ces Vers, ouvrage de mon zèle,
Sur le don que le Ciel vous fit hier au soir.

Les fruits que produit l'hyménée,
Quand on a sous sa loi vu couler quelque année,
Sont ordinairement les enfans du devoir;
Chez vous ce qui m'étonne & me plaît davantage,
C'est que le gros Joufflu qui vient de voir le jour,
Après six ans de mariage,
Soit encor enfant de l'Amour.

Digitized by Google

Et nous ſerons aſſez heureux.
Eſt-il donc de l'humaine eſſence
De négliger les biens qui naiſſent ſous nos pas
Pour rechercher la jouiſſance
De tous ceux que nous n'avons pas ?
Tel qui vivroit heureux, renfermé dans ſa ſphère,
Plein de mille deſirs, qu'il ne peut ſatisfaire,
Veut aggrandir ſon cercle, & le rend plus étroit.
Du deſir d'être heureux naît le malheur des hommes ;
Nous oublions ce que nous ſommes
Occupés de ce qu'on nous croit.
Sur de vains préjugés remportez la victoire,
Livrez-vous à vos goûts, permettez de tout croire ;
Et par vos amours même illuſtrez votre nom :
Allez ſans maſque au Temple de Mémoire,
Prenez-y votre place à côté de Ninon ;
Croyez, quelques talens qu'une Belle raſſemble ;
Qu'on ne peut atteler enſemble,
Les Pigeons de Vénus & les Paons de Junon.

MADRIGAL.

Connoiſſez-vous, me demandoit Eglé,
Un jeune enfant aveugle, aîlé,
Que l'on appelle Amour, qui ſuit toutes les Belles ?
Hier de chez Doris on dit qu'il s'envola.
Eglé, j'en connois un qui porte ce nom là ;
Mais il voit clair, & n'a point d'aîles.

Digitized by Google

*VERS à M. & Mad. de la T***, sur la naissance d'un fils. Par M. Panard.*

MODÈLE des Epoux, couple tendre & fidèle,
Vous qui me disputez l'honneur de faire voir
Que la bonne amitié du siécle de *Cybèle*
N'a pas perdu tout son pouvoir,
Daignez tous les deux recevoir
Ces Vers, ouvrage de mon zèle,
Sur le don que le Ciel vous fit hier au soir.

Les fruits que produit l'hyménée,
Quand on a sous sa loi vu couler quelque année,
Sont ordinairement les enfans du devoir;
Chez vous ce qui m'étonne & me plaît davantage,
C'est que le gros Joufflu qui vient de voir le jour,
Après six ans de mariage,
Soit encor enfant de l'Amour.

Digitized by Google

TRADUCTION du Pſeaume CXXXVI.

Super Flumina Babylonis.

Assis ſur les bords de l'Euphrate
Un tendre ſouvenir redoubloit nos douleurs :
Nous penſions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laiſſoient couler des pleurs.

Nous ſuſpendîmes nos Guitarres
Aux ſaules qui bordoient ces rivages déſerts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares,
A nos Tribus en deuil demandoient des concerts.

Chantez, diſoient-ils, vos Cantiques,
Répetez-nous ces airs tant vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, ſous ſes vaſtes portiques,
Dans les jours de ſa gloire, admira tant de fois.

Comment, au ſein de l'eſclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les Chants ?
Comment chanterions-nous, dans un climat ſauvage.
Du Temple du Seigneur les Cantiques touchants ?

O Cité Sainte ! ô ma Patrie !
Chere Jéruſalem, dont je ſuis exilé !
Si ton image échappe à mon ame attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur eſt conſolé,

Digitized by Google

Que ma main tout-à-coup séchée,
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais ;
A mon palais glacé que ma langue attachée,
Dans mes plus doux transports, ne se nomme
jamais !

Souviens-toi de ce jour d'allarmes,
Seigneur, où, par leur joie & leurs ris triomphans
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissoient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Crioient-ils, aux vainqueurs de carnage fumans.
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace ;
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah ! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers,
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

Jouets des vengeances célestes,
Que tes meres en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.

MALFILLATRE *de Caën.*

Digitized by Google

PENSÉES SUR L'ÉMULATION

Et sur l'Envie.

UN Génie heureux s'éléve au-dessus du Peuple qui aspire à la gloire; ses succès irritent l'envie; ils excitent l'émulation. L'envie lui suscite des ennemis, l'émulation des concurrens. Ceux-là s'efforcent de l'abaisser, & ceux-ci de l'atteindre.

L'envie est une contradiction de l'orgueil, qui ne reconnoît point de mérite supérieur au sien, lors même qu'il a un sentiment intime du contraire, & qui refuse à autrui un hommage qu'il lui rend par sa haine même & par son acharnement à en ternir la réputation.

L'émulation est une ambition louable, un noble desir d'égaler ou de surpasser par de généreux efforts un mérite étranger qu'elle avoue & qu'elle honore.

L'envie porte sur le sentiment de notre foiblesse. L'émulation sortdu sentiment de nos forces. L'une est le déséspoir de l'impuissance; & l'autre est l'essor du talent.

Dans l'émulation, l'ame se replie sur

Digitized by Google

elle-même pour presser le jeu de ses facultés. Dans l'envie, elle descend en elle-même pour mettre en feu ses passions.

L'émulation ne voit qu'un motif de tendre à ses fins avec plus d'empressement, où l'envie trouve un sujet de tristesse, de fureur & de haine. Celle-là taille des crayons où celle-ci aiguise des traits. L'une laisse à côté d'elle ce qui l'anime : l'autre marche de front contre ce qui l'enflamme.

Les acclamations publiques décernent à ce Héros le prix de la valeur, à cet Orateur le prix de l'Éloquence &c. Leurs envieux sont mécontens du Public ; leurs émules sont mécontens d'eux-mêmes.

Votre ardeur pour le travail, votre amour pour la gloire, votre zéle pour le bien public, l'estime, l'attachement & tous les sentimens favorables que vous aviez pour votre rival, croissent-ils avec ses succès, ou s'affoiblissent-ils à mesure ? Voilà la pierre de touche de l'émulation & de l'envie.

L'émulation nous occupe plus de nous-mêmes que de nos rivaux. L'envie nous occupe plus de nos rivaux que de nous-mêmes.

Les grandes ames obéissent à l'émula

Digitized by Google

tion. L'envie n'entre jamais que dans les ames baſſes.

Dorphile a la parole montée ſur le ton des nobles ſentimens. Ses principes tendent au ſublime de la vertu ; ſes ouvrages l'inſpirent, & ſes procédés l'expriment au naturel. Il a été cruellement offenſé, & il a pardonné. Il a pû ſe parer d'une gloire étrangere, & il a mieux aimé laiſſer mourir quelques rayons de la ſienne. Il a eſſuyé des revers, & il s'eſt tranquillement aſſis ſur les débris de ſa fortune. Mais louez Chryſolyte en ſa préſence, il eſt hors de lui-même ; ſes regards vous diſent que vous l'avez bleſſé profondément. Que lui a donc fait Chryſolyte ? Quelle idée avez-vous réveillée dans ſon eſprit ? *Chryſolyte eſt l'homme de notre ſiécle.....* Dorphile n'a jamais eu qu'une ame baſſe.

C'eſt la plus honteuſe des foibleſſes que de ne pouvoir ſupporter la proſpérité d'autrui. Et vouloir enlever aux autres un bien dont on ne jouira pas ſoi-même, c'eſt la plus lâche des induſtries. La baſſeſſe a-t-elle un degré plus bas ?

Je vois bien pourquoi cet homme a eſſayé de me couper la bourſe ; il en auroit profité. Mais celui-là pourquoi attente-

Digitized by Google

t-il à votre réputation ? il n'en jouira point.

Je voudrois ſçavoir ſi les femmes trouvent dans leur miroir plus de graces à careſſer, après qu'elles ont mis en piéces une jolie figure.

J'examinois un Tableau d'un grand Maître. Deux Curieux ſe joignirent à moi. Ils regarderent l'ouvrage d'un œil intelligent. Je les conſidérai attentivement pour démêler dans leur air les effets involontaires de la premiere impreſſion, & ce jugement ſenti que la paſſion n'a pas eu le temps de dénaturer. Il me fut aiſé de découvrir dans le jeu naturel de leurs viſages l'ébranlement ſubit & le ſilence contemplatif de deux ames frappées & ravies d'admiration. Je continuai à les obſerver, & je remarquai que l'un d'eux ſe plaiſoit dans ſon extaſe & s'y confirmoit en détaillant le tableau ; tandis que l'autre ſembloit ſe débattre avec lui-même pour ſortir d'un état pénible. *Quelle peinture!* me dit avec tranſport le premier qui tenoit ſon crayon & ſes tablettes à la main, *Quelle vérité! Quelle expreſſion! Ne voyez-vous pas l'ame de ces perſonnages, n'entendez vous pas leurs diſcours? ... En voilà un*, dit l'autre en grimaçant, *dont l'attitude eſt bien gênée ; cela n'eſt pas ſoute-*

Digitized by Google

nable... Admirez avec moi, reprit celui-là, *l'entente, la distribution, l'harmonie... Remarquez*, me dit celui-ci en l'interrompant, *remarquez ce coup de pinceau, il est d'une fausseté choquante... C'est le coloris du Titien même; que vous en semble? ... Voilà une draperie dont les nuances sont assez mal: Observez; qu'en pensez-vous?... Je pense*, répondis-je à ce dernier, *qu'on ne peut dire d'une maniere plus énergique que vous venez de le faire, voilà un tableau parfait.*

L'envie sent la supériorité de l'objet envié, & ne voit en lui que défauts; c'est qu'elle apperçoit d'abord l'objet en lui-même & qu'elle le considere par réfléxion dans un de ces miroirs dont la glace infidèle compose des traits même de la beauté l'image de la laideur.

L'émulation n'est point un préjugé. A l'aspect du grand & du beau, ses esprits agités la transportent dans sa carriere & l'aiguillonnent dans sa course. La connoissance desfautes dans lesquelles ses modèles sont tombés, lui sert à éviter les écueils dont ils ne se sont pas assez éloignés. C'est ainsi qu'elle tend à une plus grande perfection, qu'une impartialité éclairée lui montre.

Ariste, ne flétrissez pas lâchement les

Digitized by Google

lauriers dont la gloire a ceint le front de cet Athléte. Vos forces dédaignent-elles les succès ? ouvrez la barrière ; descendez dans l'arène, & allez mériter des couronnes plus brillantes... Vous refusez le combat ? respectez donc ceux qui triomphent.

Les petits frêlons ne travaillent presque point ; ils voltigent sans cesse autour des ouvriers ; ils en troublent les travaux, & les inquiétent jusqu'à se faire chasser de la ruche. Les gros bourdons s'occupent à des ouvrages utiles à leur république : ils obéissent, sans se croiser, à leur instinct actif & industrieux. Avec l'ardeur d'une mutuelle rivalité, ils se prêtent des secours réciproques ; & par le concours de leurs opérations s'éleve avec le bien public un trophée commun. Emblêmes de l'envie & de l'émulation.

Protecteurs des Lettres & des Arts, aiguisez l'émulation, vous produirez les talens. Etouffez l'envie, vous conserverez les talens. Couvrez surtout de vos aîles le mérite naissant, l'envie va l'écraser jusques dans son berceau.

On a remarqué que les grands hommes étoient presque toujours contemporains. Qui doute que l'émulation n'en soit une des principales causes ?

Digitized by Google

C'eſt ordinairement contre les grandes réputations & les grands talens que s'acharne l'envie, ſemblable à ces inſectes qui ne s'attachent gueres qu'aux meilleurs fruits. Ses artifices, ſes manéges, ſes cabales ſurtout ſont à redouter. Avec une légion de Pygmées, elle eſt plus d'une fois venue à bout d'étouffer des Géans.

Cette eſpéce de tribut que les talens ſont contraints de payer dans la République littéraire, reſſemble un peu à la taxe impoſée ſur les caravannes par les Arabes vagabonds.

Que la flatterie avilit les louanges en les prodiguant! Cet éloge ſublime, *il eſt au-deſſus de l'envie*, cet éloge qui réunit tous les autres, & qui dit plus que tous les éloges réunis, ne flatte plus aujourd'hui, même des gens qui n'ont pas droit à être jalouſés. Les louangeurs diſtribuent libéralement ce rare mérite à tous les perſonnages qu'ils encenſent, comme quelques Panégyriſtes parent des vertus les plus éminentes tous les Morts qu'ils ont à louer.

L'émulation ne peut ſervir à régler les rangs. L'envie eſt toujours une marque d'infériorité.

A qui donner la palme, de *Varius* ou de *Tucca*? Ils jouiſſent tous deux d'une

Digitized by Google

réputation éclatante. Mettez leurs ouvrages dans la balance, elle reste indéciſe: ajoutez-y le poids de leurs partiſans, elle conſerve toujours l'équilibre. Conſultons-les eux-mêmes; ils ſe cédent mutuellement l'honneur du triomphe: mais *Varius* loue *Tucca* moins volontiers que *Tucca* ne le loue... La palme eſt à *Tucca*.

Il eſt des jalouſies nationnales. Dans le grand ſiécle littéraire de Rome, les Grecs reçurent de leurs rivaux des éloges dont nous entendons retentir le Temple de l'Immortalité. Tel Peuple doit aujourd'hui une partie de ſes richeſſes à celui qu'il prend à tâche de dégrader. Les Nations ſont hommes, & la même règle ſert à les juger.

Sans émulation, le talent manque d'ame pour s'élever; il reſte couché dans la pouſſière. Avec de l'envie, le talent n'a qu'une ame rampante: il s'agite dans la boue.

L'émulation n'eſt jamais ſans récompenſe; ſes efforts produiſent toujours quelque fruit. L'envie eſt à elle-même ſon ſupplice; ſes ſerpens après avoir ſifflé juſques à dominer ſur les cent bouches de la Renommée, rentrent dans ſon ſein & le déchirent: elle ne ſe repoſe que dans les tourmens. *Invidus*, dit Sénéque, *pœna incubat ſuæ.*

Digitized by Google

L'émulation dégénére quelquefois en envie. C'eſt ſurtout lorſqu'on la fait rougir de ſes mauvais ſuccès. Le dépit jaloux lui donne le caractére de vice.

Platon, dont les ouvrages philoſophiques nous répondent de ſes talens pour la Poëſie, jugea que ſes Poëmes ne ſoutenoient point le paralléle avec ceux d'Homere. Il ne déchira point l'Iliade : il brula ſes eſſais. L'émulation trompée ne doit ſe venger que ſur elle-même.

Nous ſommes comptables à la Patrie de nos talens, & le bien public doit être notre premiere fin. Il nous eſt permis de recueillir quelque fruit de nos talens, & la gloire en eſt la plus belle récompenſe. Ne perdons jamais ces deux objets de vue, & notre émulation toujours vive ſera auſſi éloignée de l'envie que l'envie l'eſt elle-même de ces deux objets.

J'entre dans la carriere. Je ne crains point l'envie ; la médiocrité de mes talens n'y ſçauroit être expoſée, & mon cœur me répond qu'il n'en eſt point ſuſceptible: mais je crains que le ſuccès n'encourage point mon émulation.

L'Abbé Roubaud, d'Avignon.

Digitized by Google

FRAGMENT sur les Bienſéances, pris du même Diſcours que le Morceau inſéré dans le Mercure de Juin, page 39.

SI l'homme eût été placé ſur la terre pour y vivre ſans aucune communication extérieure, ſes vertus & ſes vices auroient été tout entiers au fond de ſon ame. Mais bientôt les hommes ſentirent que le deſſein de la Nature avoit été de les faire tous entrer dans cette chaîne de beſoins qui les lie les uns aux autres. L'innocence foible & timide chercha à ſe mettre à l'abri de la violence & de l'oppreſſion. Voilà l'origine des ſociétés. L'homme alors éprouva mille mouvemens divers, qui juſques-là lui avoient été inconnus; la ſoif des richeſſes, le deſir de s'élever, la jalouſie mere des crimes: il vit ſon cœur en proie à une foule de paſſions qui prenoient leur ſource dans un commerce, dans la douceur duquel il croyoit trouver toute ſa félicité.

Pour maintenir l'ordre & la paix dans les ſociétés naiſſantes, les loix étonnèrent d'abord le crime par leur ſévérité & ſçurent mettre un frein à la cupidité

Digitized by Google

humaine. Mais elles n'en banniſſoient que ce qui pouvoit nuire à la ſureté des Citoyens, dont elles régloient les devoirs. Il falloit encore obliger les hommes à ſe reſpecter les uns les autres, & les empêcher de laiſſer paroître leurs défauts, ſans quoi la corruption d'un ſeul pouvoit devenir la corruption de tous, tant l'exemple a de force ſur les eſprits. Il falloit retrancher de la ſociété tous les vices qui viennent d'un caractère dur, ſans quoi elle n'auroit plus eu ni douleur ni agrémens. Il falloit mettre dans les manières une certaine politeſſe, qui eſt le plus heureux bien des cœurs. Les loix ſentirent leur impuiſſance; tout cela ne pouvoit être en effet que l'ouvrage des mœurs. Peu-à-peu elles perdirent leur première rudeſſe; on vit les hommes obſerver entr'eux des égards; ils apprirent à connoître les bienſéances, & bientôt elles réglèrent toutes les actions. Que ne peuvent point les bienſéances? Souvent elles arrêtent encore la main, lorſque le cœur eſt déja livré tout entier à la violence des paſſions: elles ont été placées à côté de la vertu pour la défendre. Si la douceur des mœurs a mis de la politeſſe dans les manières, ſouvent par un heureux retour la politeſſe des manières a ſçu adoucir les

Digitized by Google

mœurs les plus dures & plier les caractères les plus infléxibles. Les loix pouvoient bien arrêter les efforts du vice ; il ſemble qu'il n'appartienne qu'aux bienſéances d'obliger les hommes à avoir au moins les apparences de la vertu. Leur empire eſt d'autant plus puiſſant, qu'il ſe fait moins ſentir & qu'elles ne le tiennent que des mœurs. Les loix ſont établies ; les mœurs naiſſent pour ainſi dire avec nous & nous ſont comme inſpirées : les unes commandent à l'eſprit ; les autres ſemblent n'agir que ſur le cœur : ſouvent on ſe ſent entraîné par les premières avec force & comme malgré ſoi ; on obéit plus volontiers aux ſecondes, parce qu'il ſemble qu'alors on ne faſſe que céder à ſes propres mouvemens. Banniſſez les bienſéances d'entre les hommes, quel affreux tableau leur ſociété ne nous préſente-t-elle pas ? Le vice altier ſe fait un front qui ne rougit plus de rien ; la licence régne dans les mœurs, la pudeur n'a plus de droits qui ſoient inviolables ; les hommes perdent cette heureuſe fléxibilité, qui fait qu'ils cédent ſans peine aux opinions les uns des autres & qu'ils ſouffrent mutuellement leurs foibleſſes. La paix fugitive s'éloigne d'eux ; tout eſt en proie aux diviſions, aux trou-

Digitized by Google

bles ; il ſemble que les hommes ne ſoient réunis que pour ſe rendre malheureux & pour ſe corrompre.

Parmi les bienſéances, que le Sage doit ſe faire une loi de ne pas violer, il en a qui ſont fondées ſur les mœurs il doit les reſpecter : il y en a qui ſont fondées ſur les égards, il ne doit pas les choquer : il y en a enfin qui ne ſont fondées que ſur des uſages, le Sage doit s'prêter.

Comme on voit après une tempête violente ſes eaux de la mer venir dépoſer ſur ſes bords le limon dont elles étoient chargées, & les flots enſuite contraints d'abandonner le rivage, emporter les ſables qui le couvroient ; ainſi dans le commerce des hommes il y a un flux & un reflux continuel des vices qui les portent ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un homme étoit né vertueux, & ſon cœur innocent ne connoiſſoit ni l'artifice ni l'impoſture ; le monde en un inſtant lui a ravi toute ſa vertu ; mille objets ont été réveiller au fond de ſon cœur des paſſions qu'il n'y connoiſſoit pas lui-même : ſéduit, ébranlé, emporté, il a été étonné de ſe trouver criminel, ſans en avoir formé le deſſein & ſans ſçavoir par quels degrés il l'étoit devenu. Ses vices impatiens de

Digitized by Google

ſe répandre, vont à leur tour corrompre les mœurs des autres hommes & bannir d'entr'eux la vertu. La paix, la douce amitié, la politeſſe, exilées avec elle, les laiſſeroient plus malheureux mille fois qu'il ne l'étoient errans dans les forêts qu'ils ont abandonnées pour ſe réunir, & où n'ayant d'impreſſions ni à donner ni à recevoir, ils pouvoient être durs, ſauvages & vicieux ſans danger. Les bienſéances peuvent ſeules arrêter le cours de tant de maux; elles ſont la dernière digue que la Nature ait élevée contre le torrent de nos paſſions; on ne la franchit pas aiſément. Cet amour-propre qui nous fait deſirer l'eſtime des autres hommes, lors même que nous la méritons le moins, nous oblige de leur dérober le fond de notre cœur: ainſi les bienſéances ſont le reſſort principal des vertus humaines; & lorſque l'amour de la vertu n'agit plus ſur le cœur, elles nous obligent au moins d'en conſerver l'image dans nos actions.

Qu'on ſe garde bien cependant de confondre le reſpect des bienſéances avec le vice le plus lâche & le plus odieux de tous, qui n'emprunte les dehors aimables & ſéduiſans de la vertu que pour couvrir les haines, les trahiſons, les noir-

Digitized by Google

ceurs. La plupart des vices ont leur source dans les foiblesses de l'homme ; plusieurs même, qui le diroit ! ont quelquefois la leur dans les qualités les plus nobles & les plus estimables. L'hypocrisie ne naît que de la corruption & de la bassesse du cœur. L'homme vicieux qui observe les bienséances, semble conserver un reste de respect pour la vertu, & dans la société les mœurs se soutiennent encore par son ombre ; l'hypocrite se joue de la vertu même & ne fait souvent que la rendre odieuse : le premier ne renferme ses vices au dedans de lui-même que pour éviter la honte qui les accompagne ; le second n'empêche ses vices de s'échapper que pour en recueillir plus surement le fruit ; c'est le dernier effort de la malignité du cœur humain : l'un est cet animal terrible, dont la chaîne rend toutes les fureurs impuissantes, l'autre est cette bête féroce qui déchire impitoyablement ceux que sa voix trompeuse & cruelle a attirés dans ses piéges.

Parce qu'il aime la vertu, le Sage joint encore à l'hommage de son cœur tout l'extérieur d'une conduite réglée sur sa connoissance & sur son amour. Parce qu'il aime les hommes, il évite avec soin tout ce qui pourroit en affoiblir en eux le sentiment.

Digitized by Google

sentiment. Les bienséances réglent ses actions & ses discours. Les loix se sont bien armées avec force, pour arrêter le cours des violences & des injustices : mais outre notre soumission aux loix, nous devons encore à la société d'autres vertus ; & il semble que celles dont les bienséances nous permettent moins de nous écarter, sont la modestie & la pudeur.

Comme je ne considére ici les vertus que d'une manière humaine, lorsque je parle de la modestie, on ne doit point entendre cette vertu, qui est toute dans le cœur de l'homme ; qui attache sans cesse ses regards sur ses imperfections & sur ses foiblesses, pour l'avilir à ses propres yeux ; qui lui montre toute la fragilité des avantages dont il nourrit son orgueil ; qui le dépouille de ses vertus même & lui enlève le sentiment si cher de sa propre excellence, pour ne lui laisser que ses miséres & sa bassesse.

La modestie ne s'occupe qu'à régler les dehors : elle laisse à l'homme tous ses avantages ; mais l'asservissant au joug des bienséances, elle l'oblige à en jouir de manière que personne n'en souffre. Un homme que rien ne tire de l'obscurité où la nature l'a placé, peut n'avoir point de modestie ; cette vertu n'est pas

Digitized by Google

faite pour lui : mais le Sage, dont les talens ſont applaudis, admirés en tous lieux, le Sage, dans le ſein des honneurs où il ſe ſoutient par ſa vertu, eſt encore modeſte ; & ſous cette modeſtie, dont il couvre les qualités ſublimes de ſon ame, on les voit briller d'un éclat moins vif peut-être, mais plus pur & plus doux : ſon mérite en eſt plus aimable & ſa vertu plus reſpectée & plus chérie. Ainſi à peine caché ſous les bords de l'horizon qu'il enflamme encore, l'aſtre du jour ne lance plus aux lieux qu'il quitte que des feux paiſibles & doux. Ils n'ont plus cet éclat qui nous éblouit & nous force d'en détourner nos regards ; ils ne ſont plus que de tendres impreſſions qui nous permettent de les fixer davantage ; & pour être moins vifs, il ne ſont que mieux vus & plus admirés.

La modeſtie ne court point à la gloire en paroiſſant la fuir ; il y a des hommes pleins d'une modeſtie ſuperbe qui ne repouſſent les louanges que pour en paroître plus dignes, & parce qu'ils ſçavent qu'elles reſſemblent à ces reſſorts qui ne reviennent jamais plus vivement à nous que quand nous les en avons plus fortement éloignés. La modeſtie eſt ſenſible aux louanges & aux applaudiſſemens ;

Digitized by Google

mais elle ne les recherche pas : quand on les lui refuſe, elle n'en eſt point irritée : quand on les lui donne, elle n'affecte point un faſtueux dédain : quand elle les a reçus, elle n'en eſt point envyrée.

Je t'admire, illuſtre & vertueux Cincinnatus, parce que ta prudence & ton courage ſauvérent ta Patrie des maux dont elle étoit menacée, & que tu ſçus par tes victoires diſſiper les vains complots des Nations qui avoient conjuré ſa perte ; je t'admire auſſi, parce qu'au milieu de Rome qui te devoit toute ſa gloire, parmi les acclamations d'un Peuple qui te devoit tout ſon bonheur, tu ſçus triompher ſans faſte & ſans orgueil : mais je t'admire encore, parce qu'après avoir joui des honneurs du triomphe, tu retournas paiſiblement à tes champs, & que tu ne dédaignas pas de cultiver l'héritage de tes peres de tes mains victorieuſes, qui étoient encore toutes teintes du ſang des ennemis de la République.

La modeſtie ſemble n'être faite que pour parer les autres vertus & leur donner un nouveaux luſtre ; la pudeur au contraire en eſt la ſource féconde, & le premier fondement des mœurs. Je ne parle point de cette vertu qui éleve l'homme au-deſſus des ſens & qui lui fait mé-

Digitized by Google

priſer les attraits de la volupté, pour ne s'occuper qu'à orner & embellir la partie la plus noble de lui-même. Je parle de ce ſentiment que la main de la Nature a gravé en nous, qui nous oblige de jetter un voile ſur nos déréglemens & ſur nos vices, qui nous défend de donner des exemples dangereux & de nous permettre jamais dans nos diſcours une licence qui puiſſe faire rougir le front de la vertu. La pudeur n'eſt point un vain nom; elle eſt un reſte précieux de l'innocence bannie de la Terre, & elle nous impoſe des bienſéances qui doivent être d'autant plus ſévères & plus inviolables, que quand une fois nous nous en ſommes affranchis, nous n'avons plus de frein qui nous arrête.

Voyez ces lieux où le Sexe le plus foible gémit opprimé ſous la tyrannie du plus fort. On a penſé qu'il ne pouvoit vivre vertueux que dans la ſervitude, tant on a cru que la pudeur y avoit de foibleſſe. Nous vivons dans des climats heureux, où la douceur des mœurs n'a pas permis qu'on employât ces moyens violens. Les bienſéances ſeules parmi nous devroient être plus puiſſantes encore. Quels charmes nos Sociétés n'auroient-elles pas, ſi jamais elles n'en étoient

Digitized by Google

bannies ? Quels agrémens n'y répandroit pas le commerce des deux Sexes, si toujours fidèles à leurs propres loix ils n'aidoient pas mutuellement à se corrompre ? L'un plein de cette modestie dont il ne doit jamais s'écarter, & se respectant toujours lui-même, feroit régner la décence & les mœurs : l'autre apprendroit à quitter sa fierté naturelle, pour devenir doux, attentif, complaisant. Ce commerce heureux seroit une source d'égards & de politesse, & le Sage y trouveroit des plaisirs toujours purs & dignes de lui.

Quel fut donc ton aveuglement, ô Cynique insensé, toi dont la vanité ingénieuse à te séduire te faisoit envisager un nouveau genre de faste dans ta pauvreté & dans ta misére. Au milieu d'Athénes tu te fis gloire de mépriser toutes les bienséances, tu offensas les regards les moins chastes, tu rendis toute la Gréce temoin de l'étrange dissolution de tes mœurs ; tu voulois prouver par ta coupable tranquillité que la pudeur n'est qu'un préjugé. Jusqu'où ton orgueilleuse Philosophie ne t'égara-t-elle point ? Tu ignorois donc la noblesse de l'homme, toi qui faisois consister son bonheur dans la satisfaction des sens. Tu te croyois sage, & tu n'établissois la sagesse que sur la ruine des mœurs.

Digitized by Google

Tu ne connus pas même la volupté. Tu courois sans cesse après le plaisir, & le plaisir te fuyoit toujours. Tu ne sçavois pas que l'amour même le plus légitime & la flamme la plus pure ne peuvent être durables, si les bienséances ne les accompagnent; & que sans elles enfin, le mouvement délicieux de notre ame, source féconde de nos plaisirs, dégénère en un abus de son être & un honteux désordre qui lui fait perdre toute sa sensibilité, sa délicatesse & ses charmes.

Quand une fois nous sommes parvenus à secouer le joug de la pudeur & des bienséances, toute notre ame en est dégradée, rien de noble & d'élevé ne nous touche plus. Quelle obligation pour le Sage de les respecter, d'oser déconcerter le vice par la sévérité de ses maximes & de ses mœurs, & de ne pas craindre de laisser éclater une pudeur aimable & délicate, facile à s'allarmer sur tout ce qui peut offenser la vertu!

Digitized by Google

LES ANDROGYNES.

CONTE

Imité de l'Anglois.

Jadis le genre humain, (ainſi l'a dit un Sage*)
N'étoit pas tel qu'il paroît à nos yeux :
Chaque être avoit reçu des Dieux
L'un & l'autre ſexe en partage ;
Homme & femme en un mot ne compoſoient qu'un corps.
Chaque moitié faite pour l'autre,
Il réſultoit de là les plus parfaits accords ;
Ce temps n'eſt plus : qu'il différe du nôtre !
Ah pourquoi n'eſt-on plus ce qu'on étoit alors ?

Bientôt enorgueilli de ſon bonheur ſuprême,
A la révolte on vit l'Androgyne animé :
Il voulut s'égaler dans ſon orgueil extrême
A ces Dieux qui l'avoient formé.
Jupiter indigné contre le téméraire,
Connut ſa faute, & l'homme fut puni.
Il ne crut pouvoir mieux áſſouvir ſa colère
Qu'en ſéparant un tout ſi bien uni :
Il le fit. Quelle ſuite eut cet arrêt ſévère !

* *Platon.*

Digitized by Google

L'Androgyne perdit son état trop heureux ;
Mais il ne cessa point d'en conserver l'idée :
D'un souvenir si cher, son ame est possédée ;
Et c'est-là ce qui rend son destin plus affreux.
Une moitié rencontre-t-elle
L'autre moitié, l'objet de tous ses vœux ?
Elles s'attirent toutes deux
Avec une ardeur mutuelle.
Mais dans cette union on se trompe souvent ;
(Des Dieux pourtant tel est l'ordre équitable)
Souvent une moitié cherche bien, & ne prend
Qu'une fausse moitié pour une véritable.
Qu'arrive-t-il ? Le malheur est-il grand ?
Non : l'union est peu durable,
On se quitte, & l'on va de nouveau se cherchant ;
Chaque moitié d'une autre s'approchant,
On ne s'arrête enfin que quand par sympathie,
Par un rapport égal d'humeur & de penchant,
On est bien sûr d'avoir rencontré sa partie.

Quand Jupiter eut puni les humains
De leur orgueilleuse insolence,
Il eut regret d'avoir hâté trop sa vengeance ;
Et voulut adoucir l'horreur de leurs destins.
Il voyoit la misère, & l'affreuse tristesse
Répandre sur leurs jours leurs poisons dangereux ;
Le plaisir les fuyoit sans cesse ;
Les desirs inquiets s'étoient emparé d'eux ;

Digitized by Google

Et loin de se livrer à la reconnoissance,
Ils maudissoient cent fois l'instant de leur naissance;
La vie à leurs yeux même étoit un châtiment.
Dans cet état d'anéantissement
Les délices des sens, l'étude, la science,
Le travail ou l'amusement,
Rien ne put de leurs cœurs remplir le vuide immense.
Ils avoient tout perdu depuis l'affreux moment
Où des Dieux en courroux les arrêts trop sévères
Les avoient séparés de ces moitiés si chères
Qui se cherchoient encor avec empressement.

Jupiter eut pitié de ces mortels coupables:
Pour rendre à l'avenir leurs maux plus supportables,
Il dépêcha vers eux de la céleste Cour
Le chaste Hymen avec le tendre Amour.
Ces Dieux devoient (du mieux qu'il leur seroit possible)
Rejoindre ces moitiés; l'ouvrage étoit pénible.
On crut bientôt qu'ils en viendroient à bout:
Chaque moitié s'en va d'elle-même, & sans peine,
S'unir à l'autre, au gré du penchant qui l'entraîne.
Un malheur imprévû, (l'on ne prévoit pas tout)
Sema parmi nos Dieux la méfintelligence.

Digitized by Google

L'Hymen ne consultoit jamais que la prudence,
Et l'Amour n'écoutoit que la voix du plaisir:
L'une toujours parloit de l'avenir,
N'entretenoit l'Hymen que d'enfans, de ménage;
Et le Plaisir, divinité volage,
Ne songeant qu'au présent, se hâtoit d'en jouir.
Point de soucis: le Plaisir étoit sage.
Bientôt ces Dieux deviennent ennemis;
De part & d'autre on se cherche querelle:
On se brouille, on se fait une guerre cruelle.
Quand l'Hymen par l'Amour trouvoit deux cœurs unis,
L'Hymen brisoit ces nœuds desirés & chéris,
Pour former à l'instant une chaîne nouvelle.
En vain l'Amour en jettoit les hauts cris;
Mais ce Dieu reprenant ses droits & sa puissance,
Trouvoit bientôt moyen d'exercer sa vengeance;
Et si l'Hymen par fois l'emportoit sur l'Amour,
Bien plus souvent aussi l'Amour avoit son tour.

Les Mortels fatigués de pareilles contraintes,
Au tribunal des Dieux en portèrent leurs plaintes.
Pour prévenir quelques nouveaux malheurs,
Jupiter à l'instant en cita les auteurs.
Devant son tribunal chacun plaida sa cause.
(Chacun de son côté pouvoit avoir raison.)
Enfin il ordonna, pour décider la chose,
Qu'on ne formeroit plus désormais d'union,

Digitized by Google

Sans avoir consulté le Plaisir, la Prudence,
Et sans que tous les deux fussent d'intelligence.

Tant qu'on suit cette régle, Androgynes parfaits,
Nous fournissons sans peine une heureuse carrière,
Et chaque être jouit en paix
De sa félicité première.

Par M. LEMONNIER.

LES GRACES VENGÉES.

Traduction de l'Italien de M. l'Abbé Metastase.

EUPHROSINE, ÉGLÉ, THALIE.

EUPHROSINE.

NON, ne l'espérez pas, vous ne m'appaiserez point. Pour cette fois ma colere est trop juste, mes cheres sœurs, & vous devriez plutôt songer à la servir. Que Vénus en cherche d'autres que nous pour la suivre: quand les Graces l'auront abandonnée, peut-être enfin sera-t-elle moins fiere. Le jour est prêt d'éclore, qu'elle sorte si elle veut, qu'elle sorte du céleste

Digitized by Google

ſéjour de l'Orient ; mais que toute ſeule elle devance l'Aurore. Nous verrons ſi cet aſtre brillant du matin étincellera ſans nous d'une auſſi vive beauté.

ÉGLÉ.

Ah ! ma ſœur, ne dérangeons point le mouvement ſi ancien & ſi précis des ſphères céleſtes.

THALIE.

Notre mécontentement ne retarde déjà que trop le jour.

ÉGLÉ.

Les fougueux courſiers du Soleil ſont las d'un repos ſi long.

THALIE.

L'Aube paroît déjà, & Vénus attend.

ÉGLÉ.

Allons mettre aux tendres colombes leurs rênes de roſes, & les atteler à la conque marine qui ſert de char à la Déeſſe.

EUPHROSINE.

Arrêtez, écoutez-moi. Quoi, ſervirons-nous toujours de jouet à ſes fantaiſies ? Et ſerons-nous ſans ceſſe l'objet des jeux

Digitized by Google

cruels de ſon perfide enfant ? Non, non. Vengeons-nous des anciennes & des nouvelles injures qu'ils nous ont faites.

ÉGLÉ.

Mais, quel ſi grand outrage, ma ſœur, en avez-vous donc reçu depuis peu ?

EUPHROSINE.

Ecoutez, & voyez ſi ma colere eſt juſte. Vous ſçavez qu'hier le Ciel ſe troubla, qu'il fit un orage affreux : l'Amour en fut ſurpris, je ne ſçai dans quel endroit : il fut forcé de continuer ſa route, expoſé à la fureur des vents, de la pluye & du froid. Il s'égara & marcha longtemps ſeul ; enfin épuiſé de fatigue, il arrive au Palais de Cypre ; j'y étois ſeule avec Vénus ; elle n'eut pas le courage de le regarder, tant il étoit défait, changé, méconnoiſſable ; ſon carquois, ſes fléches, ſon arc, ſes cheveux, ſes aîles & ſon bandeau dégoutoient de pluye. Il pleuroit, tranſi de froid, tremblant, à demi mort ; enfin ſa voix étouffée ne ſe pouvoit faire entendre qu'à travers mille ſanglots. Qui n'eût eu pitié du perfide ? Senſible à ſes maux, je cours au-devant de lui, je le prends par la main, je vais chercher des branches ſéches des bois

Digitized by Google

parfumés de l'heureuse Arabie, je les allume pour ranimer à leurs flammes odoriférantes sa chaleur presqu'éteinte. Je lui essuye le front encore tout mouillé, je fais sécher ses cheveux & ses voiles; je prends ses mains glacées, & les réchauffe en les serrant dans les miennes: enfin je le caresse, je le flatte, & le console autant que je puis. Ecoutez la récompense que je reçus de tant de soins. A peine se trouva-t-il un peu mieux, qu'il demanda ses fléches; & pour essayer si elles pouvoient bien encore percer, le traître, l'ingrat, il m'en lance une au côté gauche. Je parai le coup, mais non pas tout-à-fait; le trait ne parvint pas jusqu'au cœur, mais il me perça la main.

EGLÉ.

Et Vénus que fit-elle?

THALIE.

Ne le punit-elle pas?

EUPHROSINE.

Bon, le punir! au contraire: craignant que je ne vouluſſe me venger, elle le reçut dans ses bras, le défendit contre moi, le baisa, l'applaudit, me regarda & se mit à rire.

Digitized by Google

EGLÉ.

En vérité, ma sœur, c'en est trop; c'est un mépris outré.

THALIE.

Et pourtant il faut bien malgré soi calmer son dépit, souffrir & se taire.

EUPHROSINE.

Comment se taire & souffrir?

Non, non, je prétends me venger
De cet orgueil si téméraire.
En vain voulez-vous m'engager,
Ma sœur, à souffrir & me taire.
Si le cruel nous fait trembler
Lorsqu'il gémit & fond en larmes,
Où faut-il donc nous exiler
Pour fuir sa colère & ses armes?

THALIE.

Mais croyez-vous donc, ma sœur, être la seule qui ayez à souffrir de lui?

ÉGLÉ.

Hélas! l'Amour ne nous traite pas mieux.

EUPHROSINE.

J'en conviens, mais du moins ne vous outrage-t-il pas si cruellement.

Digitized by Google

ÉGLÉ.

Non ? Ecoutez. Fuyant un jour l'ardeur des rayons du Soleil, j'allai me mettre à l'ombre favorable de cette forêt solitaire ; & après m'être rafraîchi les lévres ternies par la chaleur, dans les eaux pures de la source prochaine, je me couchai sur l'herbe pour respirer. L'ombre, la solitude, le bruit sourd mais gracieux des feuilles des arbres, le doux murmure de la Fontaine, le tendre mouvement d'un zéphire amoureux qui sembloit me caresser, appésantirent peu-à-peu mes paupières, & mes yeux céderent au sommeil. L'Amour qui n'étoit pas loin m'avoit observée en secret : il accourt soudain, & formant une guirlande de fleurs & de roses, il en fait un lien le plus solide qu'il peut ; il approche d'un pas léger, sans bruit, m'entoure de cette chaîne fleurie, & me lie au tronc d'un laurier. Enfin il s'y prit si subtilement, qu'il eut le temps de retourner se cacher sans que je m'apperçusse de rien. Cependant peu de temps après je m'éveille ; je veux étendre mes bras & frotter mes yeux encore appésantis ; mais en vain : mes mains étoient trop bien attachées. Interdite, incertaine, entre l'épouvante

Digitized by Google

& le ſommeil, je tâche de me lever, mais je me ſens retenue. Ma crainte augmente, alors plus empreſſée je fais mes efforts pour rompre les liens qui m'enchaînoient mais je ne fais qu'en reſſerrer les nœuds & que m'y embaraſſer de plus en plus. Pour lors l'Amour ſe mit à rire. Je l'entends, me retourne, & reconnois l'Auteur de la friponnerie. Oh, de quelle colere je me ſentis animée! Je l'appellai traître, effronté, perfide; mais l'enfant rioit avec malice & ſe taiſoit. J'eus recours aux prieres pour l'engager à me rendre la liberté. Je lui donnai mille tendres noms, tout fut inutile. Que vous dirai-je enfin? Si Hébé, qui ſurvint par hazard, ne m'eût délivrée, je ſerois encore, je crois, dans les chaînes...

EUPHROSINE.

Eh bien, après des tours ſi cruels, vous n'êtes pas outrée de colere?

ÉGLÉ.

Oui, mais elle ne dure pas.

Souvent dans mon courroux ardent
Je vais punir ſon audace cruelle;
Mais auſſitôt je me rappelle
Qu'il n'eſt encore qu'un enfant;
Alors je ceſſe de le craindre,

Digitized by Google

Et trop facile à s'appaiſer
Mon cœur me force à l'excuſer ;
Il va même juſqu'à le plaindre.

THALIE.

Oh ! toutes ces inſultes-là ne ſont rien en comparaiſon de celles que j'en ai reçues. L'Amour me fait tous les jours de nouvelles méchancetés. En voici une, jugez des autres par elle.

Un jour ſur les bords de la baye que forme la mer en rentrant un peu dans l'Iſle d'Amathonte, & à l'ombre d'un rocher qui ſemble courber ſon front ſourcilleux pour careſſer les ondes, je tendois, la ligne à la main, des piéges aux habitans des eaux. L'Amour étoit avec moi, mais il ne paroiſſoit occupé qu'à ſes jeux d'enfant, & je ne me défiois abſolument point de lui. Il s'apperçut de ma ſécurité, & il en abuſa. Que fait-il ? il cache ſous un buiſſon épais de dictame fleuri quelques-uns de ſes traits, & un peu plus loin il étale & recouvre de fleurs & de feuilles un filet très-délié ; puis tout-à-coup il s'écrie : *Hélas ! je ſuis bleſſé*, en ſe couvrant le viſage de ſes mains. Je jette à l'inſtant ma ligne, & je cours lui demander ce qui lui étoit arrivé. *Une Abeille*, me dit-il, *une Abeille m'a piqué* ! *Se-*

Digitized by Google

courez-moi de grace; & cependant il pleuroit. Crédule que j'étois, je me sentis attendrie, & pour le soulager j'allai au dictame voisin; mais tandis qu'avec empressement j'en cueillois les plus tendres fleurs, je rencontrai les traits perfides qu'il y avoit cachés & me piquai. Aussitôt le traître cessant de feindre éclata de rire. *Voilà ce que je voulois, à présent je suis guéri. Regarde*, dit il, en me montrant sa joue qui n'avoit pas même été blessée. Qui peut imaginer quelle fut ma colere? Je cours après lui pour me venger: il me fait faire mille & mille détours, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; de sorte qu'enfin il m'attira en fuyant près des lacs qu'il m'avoit tendus. Moi qui ne me doutois de rien, je tombai dedans, & mon pied s'y prit. Ce second outrage fit redoubler ma fureur: je fis beaucoup d'efforts, & enfin je rompis les rets qui me retenoient. Je me débarrassai, & je l'aurois assurément atteint: mais tandis qu'enflammée de honte & de colere j'étois occupée à me mettre en liberté, le Dieu malin s'étoit enfui en riant; & il me laissa désespérée de me voir ainsi trompée par un enfant.

EUPHROSINE.

Et cependant vous me conseillez de souffrir & me taire!

Digitized by Google

THALIE.

Je ne hais pas moins l'Amour que vous, j'abhorre jusqu'à son nom. Je voudrois m'en venger & le punir... Mais comment faire? Je le sçai, je le vois; il insulte, il offense trop cruellement; il n'a ni foi, ni respect, ni pitié; mais en cela mon sort m'est commun avec les Dieux & les mortels. Chacun le craint & le souffre, & je pense qu'il n'y a pas de honte à souffrir avec tant d'autres.

EUPHROSINE.

Ce n'est pas à l'Amour, ma sœur, à qui j'en veux. Moi, je rougirois d'un pareil adversaire; mais c'est à sa mere, elle est seule cause des folies de son fils: c'est elle qui nous persécute; & ces légères offenses m'en rappellent bien d'autres plus grandes.

EGLÉ.

Quelles sont donc ces grandes offenses?

EUPHROSINE.

Quoi! vous le demandez encore? *Dites-moi.* De quels soins les destins nous ont-ils chargées? Quel est notre véritable emploi?

Digitized by Google

EGLÉ.

C'eſt de rendre les mortels bienfaiſans, c'eſt de leur inſpirer de la reconnoiſſance & une grande union.

THALIE.

C'eſt de leur arracher des mains les flambeaux de la colère & de la haine.

EGLÉ.

D'entretenir entr'eux l'amitié la plus pure, & de leur conſerver la paix.

EUPHROSINE.

Et cependant Vénus qui ne peut augmenter ſon Empire qu'avec le ſecours de ſon fils, nous employe à toute autre choſe. Elle nous rend malgré nous les Miniſtres des extravagances de l'Amour. Elle nous force tantôt à mettre ſur ſes lévres un ſourire gracieux, & tantôt à lui apprendre à laiſſer échapper avec art des regards tendres: & cependant nous perdons le temps & les ſoins que nous devons aux habitans de la terre; on y enfreint les loix & les droits les plus ſacrés; l'infidélité & la violence y étendent leur monſtrueux empire; & l'on y voit éclater les querelles les plus funeſtes.

Digitized by Google

THALIE.

Hélas ! cela n'eſt que trop vrai.

ÉGLÉ.

Mais quelle vengeance pouvons-nous tirer de tant d'affronts ?

EUPHROSINE.

Oh ! la voici, & elle eſt digne de nous. Ecoutez : c'eſt à nous ſeules que Vénus doit les charmes dont elle s'enorgueillit ſi fort ; (car enfin que ſeroit-elle ſi les Graces ne l'accompagnoient pas ?) Eh bien ſi nous voulons nous en venger, réuniſſons-nous pour en rendre une autre plus belle encore.

ÉGLÉ.

Ah ! oui, oui, ma ſœur.

THALIE.

Pour moi je ſuis toute prête.

EUPHROSINE.

Que cette beauté que nous formerons ait même des attraits que Vénus n'a pas ; qu'aux plus beaux traits elle uniſſe la majeſté, & la décence aux charmes les plus touchans ; que toutes les vertus habitent dans ſon ſein, & qu'en la voyant on reconnoiſſe qu'elle a un cœur vraiment royal.

Digitized by Google

EGLÉ.

Oui, cela eſt très-bien. Mais quelle eſt l'ame aſſez belle pour mériter de pareils dons ?

EUPHROSINE.

C'eſt celle dont depuis peu l'on parle tant dans les Cieux, & qui doit, en paroiſſant au monde, l'éclairer comme un nouvel aſtre.

THALIE.

Et quand les Dieux feront-ils à la terre un préſent ſi précieux ?

EUPHROSINE.

Aujourd'hui même.

EGLÉ.

Quel ſera ſon nom ?

EUPHROSINE.

Eliſe.

EGLÉ.

Ah ! ne perdons pas de temps.

THALIE.

Allons.

EUPHROSINE.

Allons, mes ſœurs, achever ce grand ouvrage.

Digitized by Google

THALIE.

Oh! quelle honte pour Vénus.

ÉGLÉ.

Les Mortels en proie à tant de maux reſpireront enfin.

EUPHROSINE.

Et les Graces vengées recouvreront tout le luſtre qu'elles avoient dans l'âge d'Or.

CHŒUR.

Du Gange trop jaloux
Qui te retient encore,
Quitte les ondes, belle Aurore;
Hâte-toi, favoriſe-nous,
Non jamais ſortant de ton onde;
O Fille de Tithon, tu n'annonças au monde
De plus beaux jours, ni des biens auſſi doux.

PENSÉES ſur la Morale, & ſur l'homme en général. Par M. l'Abbé TRUBLET.

I.

ON ne ſçauroit trop éclaircir la morale, développer les conſéquences des principes généraux, & faire l'application de ces principes aux cas particuliers. On pé-

Digitized by Google

che souvent faute d'assez de lumière. L'évidence du crime est un frein à la passion. Il est vrai que l'effet naturel de la passion est de nous cacher cette évidence ; mais elle n'en viendroit pas à bout, si c'étoit une évidence du premier ordre. Faites voir clairement à ce Marchand que tel & tel gain ne sont point légitimes, & que par les injustices qu'il commet dans son commerce, il vole aussi véritablement que ceux qu'on appelle filoux & voleurs de grand chemin ; vous lui ferez horreur de sa conduite, & il la réformera : il ne veut, ni ne croit voler. Peut-être a-t-il quelques doutes ; mais le desir du gain les étouffe. Changez ces doutes en certitude ; faites-lui voir ce qu'il entrevoit : la passion qu'il a de s'enrichir, ne tiendra point contre la vue claire de l'injustice des moyens qu'elle lui a fait employer.

Si le cœur trompe si aisément l'esprit, c'est que l'esprit est bien aisé à tromper. Le cœur est bien séduisant & bien habile ; mais dans la plupart des hommes, l'esprit est bien sot & bien ignorant.

II.

Les hommes aiment la morale lorsqu'elle n'est point trop triviale, ni aussi trop fine ; lorsqu'elle est sensible, & qu'ils

Peuvent aiſément en faire l'application à eux-mêmes & aux autres, & ſurtout lorſqu'elle eſt un peu égayée.

Il faut traiter la morale avec eſprit & ſentiment, parce que le fond en eſt trivial & commun, la pratique gênante & pénible. C'eſt, ce me ſemble, ce que *Ciceron* entendoit par *copioſe & ornate dicere*; d'une manière qui ne ſoit ni ſéche, ni plate.

III.

Dans toutes les parties de la Philoſophie, *ſubtil* ſe prend aſſez ordinairement en bonne part, excepté en morale. Ce qui ſeroit ſubtil, quoique vrai, ne vaudroit rien en cette matière; & ſeroit d'autant meilleur en toutes les autres.

On veut qu'un Philoſophe Phyſicien entre dans les diſcuſſions les plus délicates; on en fait quelquefois un reproche au Philoſophe moral: c'eſt peut-être parce que l'ouvrage de Phyſique n'eſt lû que par des Phyſiciens qui entendent tout, au lieu que l'Ouvrage moral eſt lû par toutes ſortes de perſonnes, dont la plupart ne peuvent entendre & dès-lors goûter, que ce qu'il y a de plus aiſé.

Il n'y a point de minuties pour un Phyſicien. Peut-être n'y en auroit-il point

Digitized by Google

en morale pour un homme qui étudieroit cette ſcience comme on étudie la Phyſique.

J'ai ſouvent oui dire à l'occaſion de quelques diſcuſſions de morale : Que m'importent toutes ces ſubtilités ? Je répondois : Elles vous importeroient, ſi vous aviez les choſes à cœur, ſi la matière vous intéreſſoit vivement, ſi l'étude de l'homme vous paroiſſoit la plus utile & la plus agréable de toutes les études ; en un mot ſi vous aviez l'eſprit moral, comme d'autres & vous-même peut-être, ont l'eſprit géométrique, l'eſprit Poetique &c.

IV.

On étudie la Phyſique, les Mathématiques &c... & on néglige la morale, comme on étudie les Langues mortes & étrangères, en négligeant celle de ſon pays.

On croit ſçavoir ſans étude ſa Langue & la morale, parce qu'en effet on les ſçait juſqu'à un certain point. Mais on naît dans une entière ignorance des autres Langues & de la plupart des autres Sciences. C'eſt ce qui pique la curioſité.

Vous trouverez plutôt un homme paſſionné pour la connoiſſance des Médailles, des Langues étrangères &c. que pour d'autres connoiſſances plus utiles, mais

plus communes. Les goûts bizarres sont ordinairement les plus vifs.

V.

Les hommes ont certains penchans, certaines passions, certaines inclinations, &c. en un mot une certaine nature. Ils ont certains devoirs, certaines obligations &c. Enfin ils ont certains intérêts. Il s'agit de concilier tout cela; car il y a souvent de l'opposition, au moins apparente. S'il ne s'agissoit que de suivre les penchans & le sentiment, on pourroit prendre à la lettre la maxime de quelques anciens Philosophes, qu'il faut *suivre la Nature*. Mais ces penchans naturels sont souvent contraires à nos devoirs, & même à nos intérêts. Le plaisir est souvent contraire au bonheur; le plaisir présent & court, au plaisir futur & durable.

VI.

Pour bien connoître quelqu'un, il ne suffit pas de l'avoir vû souvent; il faut encore l'avoir vû avec des gens différens; différens, dis-je, par l'état & la condition, par le caractère, par le sexe &c. avec ses amis, ses ennemis &c. & l'avoir vû dans des circonstances différentes, à table, au jeu, en maladie, en santé, heureux, malheureux, &c.

Digitized by Google

VII.

Les vices & les vertus, les bonnes & les mauvaiſes qualités, conſidérées quant à leurs cauſes phyſiques, ſe tiennent, ſe ſuppoſent les unes les autres, comme les montagnes & les vallées.

Sans l'influence du moral ſur l'homme, les vertus & les vices, les qualités bonnes ou mauvaiſes, ſe tiendroient bien plus qu'elles ne ſe tiennent.

VIII.

La Morale eſt la Science, d'une part la plus utile, & de l'autre la plus aiſée. Il n'y faut guéres, du moins pour ſoi & dans les cas ordinaires, que de la bonne foi. Le grand deſir de connoître les vérités des autres Sciences, n'en facilite la connoiſſance que par le degré d'application qui eſt l'effet néceſſaire de ce deſir; mais par lui-même il n'éclaire pas ſur ces vérités, au lieu qu'il a cet effet ſur nos devoirs, parce qu'il n'y a ordinairement que l'envie de les violer, ou l'envie foible de les obſerver, qui nous les cache. Cependant ce deſir, quoique très-ſincère, eſt ſouvent uni à quelque paſſion qui peut aveugler, du moins en partie. On veut par exemple, remplir un devoir de la

Digitized by Google

charité chrétienne envers quelqu'un qui déplaît, soit par des défauts qui nous choquent, soit par des torts qu'il a eus à notre égard. Cette antipatie ou ce ressentiment pourront obscurcir l'évidence de ce devoir, & quelquefois même la faire entierement disparoître. Tout dépend alors du degré de la passion & de celui des lumieres.

IX.

Trois sortes de personnes vivent ordinairement bien & se conduisent en honnêtes gens, du moins à l'égard du plus grand nombre de leurs actions, & comme on dit, dans le gros de la vie. Ceux qui ont de bonnes inclinations naturelles; ceux qui ont de bons principes moraux; & ceux qui sans bonnes inclinations & sans bons principes, ont de la raison & de la prudence. Ainsi, trois sources de bonne conduite; le cœur bien fait, l'esprit éclairé, & l'intérêt bien entendu, graces à une heureuse naissance à une heureuse éducation, à l'étude, aux réfléxions, à l'expérience & à l'usage du monde. Cette expérience & cet usage sont le grand maître sur nos intérêts purement humains.

La suite dans le Mercure prochain.

Digitized by Google

EPITRE

A LA PARESSE.

Sœur du repos, nonchalante Déeſſe,
Amour des Dieux, ſéduiſante PARESSE,
Divinité, dont les charmes puiſſans
Mériteroient un Temple & de l'encens ;
Daignez ſouffrir qu'une Muſe indolente
S'arrache enfin au repos qui l'enchante,
Pour vous offrir l'hommage de ſes vœux
Enveloppés dans des vers pareſſeux.
Puiſſe Apollon affranchir mes penſées
De tours gênés, d'expreſſions forcées :
Dans un Ouvrage à vous-même adreſſé
Sens, rime, il faut que tout ſoit enchaſſé ;
Sans aucun art, il faut que rien ne ſente
Les dures loix de la rime gênante.
Je veux bannir tout ce vain attirail
De mots guindés, qu'entaſſe le travail :
Surtout je hais ces pompeuſes paroles
Qui décorant des ſentences frivoles,
Par le ſecours de leurs ſons enchanteurs,
Sçavent charmer les ſtupides Lecteurs.
Je ne veux point que l'auſtere manie
De la céſure arrête mon génie ;
Ni que jamais on puiſſe ſupputer

Digitized by Google

Combien d'efforts mes vers m'ont pu couter!
Si ſous mes loix, la rime obéiſſante
Au bout du vers d'abord ne ſe préſente,
Je laiſſe l'œuvre, & par de vains détours
Je ne vais point implorer ſon ſecours.
J'aime à rimer, mais je ſuis pareſſeuſe,
Et vos plaiſirs ſeuls me rendent heureuſe,
Vous le ſçavez, Pareſſe, à qui mon cœur
Doit tout les biens dont il eſt poſſeſſeur.
O que ne peut revenir chez les hommes,
Pour le bonheur de tous tant que nous ſommes,
Ce temps heureux, où l'on ne connoiſſoit
D'autres plaiſirs que ceux qu'on vous devoit;
Lorſque jadis, ſoigneux de fuir la peine,
L'homme, ſuivant une route incertaine,
Vivoit des fruits qu'il trouvoit ſur ſes pas,
Du lendemain ne s'embaraſſoit pas,
Et n'admettant ni bornes, ni partage,
Du monde entier faiſoit ſon héritage,
Sans ſe laiſſer follement agiter
D'un avenir qu'on ne peut éviter.
Telle de l'homme étoit alors la vie,
Digne en effet de donner de l'envie
A tous les Dieux; auſſi bientôt jaloux
De ſe trouver moins fortunés que nous,
Et connoiſſant, ô divine Pareſſe,
Que vous étiez la ſource enchantereſſe
De nos plaiſirs, ils conclurent entr'eux

Digitized by Google

De vous ôter aux Mortels trop heureux.
Il leur sembloit cependant impossible
Qu'on pût jamais de votre joug paisible
Les dégager : quel bien leur proposer
Qui les séduise ? Iront-ils s'abuser
Jusqu'à ce point, & sur notre parole
Courir après une trompeuse Idole
De faux plaisirs, quand du matin au soir
Pour être heureux ils n'ont qu'à le vouloir ?
L'affaire fut avec poids agitée,
Mainte raison fut dite & rejettée ;
Ils disputoient, dans le conseil divin,
Sans aucun fruit, quand Jupiter soudain
Imagina d'envoyer sur la terre
Les passions vous déclarer la guerre :
On applaudit, & pour notre malheur
Ce sage avis fut trouvé le meilleur.
Au même instant l'Avarice entourée
Des noirs soucis dont elle est déchirée,
Vint parmi nous, & son aspect hideux
Chassa la paix, la concorde & les jeux.
Son front d'abord osa de la prudence
Prendre le masque, & sous cette apparence
Pour les corrompre, aux Mortels étonnés
Elle prêchoit ces dogmes erronés :
Pauvres humains, espèce infortunée,
Pouvez-vous bien vivre au jour la journée,
Ne rien avoir & ne rien réserver ?

Digitized by Google

Si par malheur il alloit arriver
Que de l'hyver l'extrême violence,
De vos moissons confondît l'espérance,
Ou que l'été, par son aridité,
Séchât vos fruits presqu'en maturité;
Que feriez-vous? La misere effroyable,
Avec sa sœur la faim insatiable,
Se hâteroient bientôt de vous punir
D'avoir osé négliger l'avenir:
Il vient à vous, & le présent frivole
Comme un éclair disparoît & s'envole.
Tels étoient donc les discours séducteurs
Dont l'Avarice empoisonna les cœurs.
Chacun la crut, & de trésors avide
L'homme devint ingrat, dur & perfide;
N'étant jamais assez riche à son gré,
De soins cuisans sans cesse dévoré;
Pour amasser, l'injustice, le crime,
Tout en un mot lui parut légitime.
Trop aveuglé de sa coupable erreur
De votre culte il eut bientôt horreur,
Et vainement la sage expérience
Lui promettoit la paix & l'innocence;
Sous votre empire, il perdit pour jamais,
En vous quittant, l'innocence & la paix.
Mais cependant malgré l'horrible guerre
Que vous livroit ce monstre sur la terre,
Il vous restoit des asyles heureux,

Digitized by Google

Et quelques cœurs, lents à briſer vos nœuds,
Suivoient vos loix, lorſque pour les détruire
On vit les Dieux d'autres monſtres produire.
L'ambition aux deſirs effrénés,
Et la colere, aux projets forcénés,
La volupté, de remords pourſuivie,
La vanité, la vengeance, l'envie,
La trahiſon, l'orgueil, la cruauté,
L'amour, la haine & l'infidélité,
Vinrent enſemble établir leurs maximes;
L'une enſeignoit l'utilité des crimes,
L'autre, l'oubli des devoirs les plus ſaints,
Une autre enfin forma les aſſaſſins:
Et pour jamais, ſous le joug redoutable
Des paſſions, plia l'homme coupable;
De leurs tranſports eſclave infortuné,
A les ſervir il ſe vit condamné.
Ce fut alors qu'avec pleine puiſſance
On vit régner le trouble & la licence;
On renverſa vos paiſibles autels,
On vous bannit, & parmi les Mortels
On vous nomma vice d'eſprit, moleſſe,
Foibleſſe d'ame, écueil de la ſageſſe,
Poiſon des cœurs. Il eſt bien vrai qu'on vit
Depuis ce temps votre culte en crédit,
Que chez les Grecs, de fameux perſonnages
Qu'on révéroit, & qu'on appelloit Sages,
Qui ſont encor eſtimés parmi nous,

Digitized by Google

Pour être heureux ne cherchèrent que vous.
Que ſous le nom de la Philoſophie
Par leur ſecours vous futes rétablie :
Ils enſeignoient à braver la fureur
Des paſſions, à trouver le bonheur
Dans le repos & dans l'indépendance ;
Du préjugé, pere de l'ignorance,
Ils combattoient le phantôme orgueilleux :
Mais quand on vit ces ſages pareſſeux,
Des paſſions ennemis implacables,
Ne mettre au rang des biens vrais & durables,
Et ne chercher d'autre félicité
Que les douceurs de la tranquillité,
Tout d'une voix, comme une erreur fatale,
On abjura leur nouvelle morale,
Et parmi nous l'aveugle opinion
Oſa flétrir vos loix & votre nom.
Moi-même hélas ! par elle prévenue,
Combien de fois vous ai-je combattue ?
Vous m'enchantiez, & cependant mon cœur
N'oſoit encor vous devoir ſon bonheur ;
Mais, aujourd'hui que la raiſon m'éclaire,
Je viens vous rendre un culte volontaire.
Douce PARESSE, aſyle des plaiſirs,
Divinité, ſi chere à mes deſirs,
En acceptant aujourd'hui mon hommage ;
De ma raiſon ſongez qu'il eſt l'ouvrage.

*Par Mademoiſelle de ***, Auteur de Mourat & Turquia, Hiſtoire Affriquaine.*

Digitized by Google

DISCOURS

SUR LA RÉFLÉXION.

J'ADMIRE l'arrangement de la Nature qui a donné la réfléxion à l'âge, & le *faire* à la jeuneſſe. On reproche à celle-ci ſes folies : elle en fait parce qu'elle ne réfléchit pas ; mais faudroit-il donc qu'elle réfléchit & qu'elle ne fit rien ? Le temps de faire eſt court puiſqu'il n'a que le premier âge, tout le reſte de la vie eſt bien aſſez pour réfléchir, ſurtout à la manière dont le plus grand nombre des hommes fait ſes réfléxions. Comment les fait-on ? C'eſt preſque toujours aux dépens de ſa tranquillité, c'eſt en rapportant tout à ſa paſſion principale, ou ſi plus heureux que ceux que leur paſſion fait courir à leur perte, on eſt aſſez malheureux pour n'en point avoir, ou pour n'en avoir que d'indéciſes, parce qu'on n'en a jamais ſatisfait aucune, on réfléchit pour s'avilir, pour ſe faire ſon procès de ce qu'on n'a pas & qu'on n'eſt pas maître de ſe donner. Mais ce n'eſt rien que ce malheur, le pire de tous eſt lorſque dans l'âge de la raiſon on ſuit ſon imagination : avec

Digitized by Google

ce défaut, on a tous les défauts de la jeuneſſe ſans en avoir les agrémens, & plus malheureux qu'elle, parce qu'on eſt alors maître de ſa conduite, on ſe perd faute de Précepteur; car il ne faut pas s'imaginer que la réfléxion corrige l'imagination, elle peut la corriger & ne le fait pas toujours; un imaginaire réfléchit, quoiqu'imaginaire; quoiqu'en ce moment ſans raiſon, il en donne: il eſt ſi l'on veut l'homme dans la lune, mais il eſt homme; il n'eſt pas ce qu'il devroit être, voilà toute la différence; il s'égare au lieu de ſe conduire & ſe plaît à s'égarer. Si dans une ville fameuſe il ſort du Spectacle, il rentre chez lui un des perſonnages de la piéce, quelquefois tous enſemble, quelquefois & le perſonnage & l'Acteur; s'il a vû ces Drames héroïques où des héros vicieux ou vertueux ont paru comme au naturel par l'art d'un Poëte inimitable, l'enthouſiaſme le ſaiſit & ne le quitte plus; la vie commune lui paroît ignoble, il trouve honteux de ne pas aimer comme le *Duc de Foix*, comme *Liſois* & comme *Vamis*: les grands ſentimens & les grands mots ſont les ſeuls qui lui plaiſent, le déſeſpoir le prend en voyant que ſa maiſon n'eſt point un Château, qu'il y eſt ſans confident, & que ſa

Digitized by Google

gouvernante n'eſt point une Ducheſſe, lui parle bruſquement, ne ſçait pas le François & murmure : s'il eſt d'un état à calculer, il médite combien il lui en couteroit par mois pour être Oroſmane ou le Cid. S'il n'eſt pas riche il arrange un Poulet, pour Chiméne ou pour Zaire ; quelquefois il s'occupe d'un Madrigal, au lieu d'un jugement qu'il doit rendre, pour lequel on le preſſe, & d'où dépend l'état d'un homme ou la fortune d'une famille.

Quelle différence d'un tel homme avec celui que la lumière du bon ſens éclaire aſſez pour lui faire tout appercevoir dans ſon vrai point de vue ! Il ſe prête à l'illuſion du Spectacle & en goûte les charmes ; hors du Théâtre il eſt ce qu'il doit être, voit les choſes comme avant, les voit dans leur grandeur réelle, & en retranche cette importance qu'ils tiennent le plus ſouvent du préjugé. L'homme de bon ſens fait ſon bonheur de tout & partout, il fait conſéquemment celui des autres ; c'eſt un bonheur alors de réfléchir, & un bonheur qui conſole de la perte des agrémens du premier âge, dans lequel en plaiſant & en jouiſſant, on ſçait ſi peu ſi l'on plaît ou ſi l'on jouit, qu'on ne ſçait pas même ſi l'on exiſte.

Digitized by Google

MORALE.

JE m'avise aujourd'hui de songer : mon songe est de la Morale, je l'écris pour la mieux comprendre & tâcher d'en profiter. Pourquoi y a-t-il des gens qui ne sont que sçavans & beaux-esprits, d'autres qui ne sont que sensuels & gens de plaisir, & d'autres qui, pleins d'eux-mêmes, ne sont attentifs qu'au soin de leur personne ? Et pourquoi ces trois espéces d'hommes sont-ils déplaisans ? Cela paroît d'autant plus extraordinaire, que celui qui réuniroit ces trois caractères en lui seul au même degré, seroit très-aimable. J'appetçois la solution de ce problême dans la nature même de l'homme. Etant composé d'intelligence, de sentiment & d'un corps, il ne peut être bien qu'autant que ces trois qualités de son être sont conservées en lui; chacune d'elles est bonne, puisque chacune d'elles est essentielle à sa perfection; mais chacune d'elles seule, laisse l'homme défectueux par la seule raison que les deux autres manquent ou ne sont pas à leur perfection : l'application de tout ceci est facile à faire; voyez ce sça-

Digitized by Google

vant amateur de son esprit, qui ne songe qu'à entasser connoissances sur connoissances ; sa vie est retirée, austère même ; mais il n'est qu'homme d'étude seulement, il sera d'une mauvaise santé & d'une mauvaise société : ce sensuel au contraire aimera fort la société ; ou la table ou l'amour feront ses occupations les plus assidues ; mais son esprit confondu dans la matière sera incapable d'une réfléxion utile, d'un jugement raisonnable ; l'ignorance sera la seule enveloppe de son ame, & son corps affoibli de molleſſe ou de débauche succombera en peu de temps sous les excès de l'un ou de l'autre : enfin un homme qui n'aimera que son corps ne songera qu'à se procurer un bien être ou qu'à éviter une incommodité ; cet homme ne jouira ni des plaisirs de l'esprit, ni de ceux du sentiment ; les journées seront employées aux soins qu'il prendra de son corps ; aucun instant ne lui restera pour faire une lecture, une réfléxion, une étude ; aucun pour visiter un ami, l'obliger, sentir ou ses peines ou ses plaisirs ; le sentiment, cette faculté la plus noble de la nature humaine, sera réduite chez lui à la crainte & à la douleur, peu de plaisirs lui seront connus, à moins que ce ne soit quelqu'un de ces

Digitized by Google

mouvemens ſenſuels qui ſont purement dans la machine, ſans que l'ame y prenne aucune part ; au contraire qu'on ſe repréſente un homme également attentif à cultiver ſon eſprit, ſon cœur & ſa ſanté, que lui manque-t-il ? Sa vie eſt partagée chaque jour entre ces trois lui-mêmes ; ſeul ou en ſociété, ſon état fait le charme des autres, & ſon bonheur particulier ; mais pour cet effet, en même temps que par une vie réglée ſelon les forces de tempérament qu'on ſe connoît, & par ſon attention à ne rien faire de nuiſible à ſa ſanté ou ſe la conſerver ſolide & durable, il faut employer cet état de ſanté à cultiver ſon eſprit par des lectures utiles, une étude qui faſſe tirer parti de ces lectures, & par le travail de ſon état. Ces lectures ayant fortifié l'eſprit contre les égaremens du cœur, il faut enſuite faire uſage ſelon les occurrences des diſpoſitions heureuſes où le cœur ſera, & indépendamment de cet uſage du ſentiment qu'on nomme bienſéance, on peut & l'on doit ſe faire un plaiſir d'être ſenſible, goûter les ſentimens, les communiquer & les étendre, pourvû que l'eſprit ne ceſſe pas d'en éclairer la marche, & qu'ils ne portent pas à des choſes nuiſibles au corps. Pour bien faire, la

Digitized by Google

vie ne doit être qu'un exercice : celui du corps, de l'eſprit & du ſentiment, doivent ſe ſuccéder, ſe remplacer, même s'accompagner tant qu'elle dure.

LE mot de l'Énigme du Mercure précédent eſt *Navette*. Le mot du Logogryphe François eſt *Inquiétude*, dans lequel on trouve *vie*, *vin*, *tue*, *quête*, *Dieu*, *quine* & *Die*. Celui du premier Logogryphe Latin eſt *Eva*; & celui du ſecond eſt *Roma*.

ENIGME.

QUOIQU'EN naiſſant on m'accoutume au bruit,
J'aime le ſilence & la nuit.
Je dormirois toujours ſi l'on me laiſſoit faire.
Et peu ſenſible à tout ce qui n'eſt pas mon pere,
S'il s'éloigne, je meurs; s'il revient, je revis;
Comme lui je me déſeſpére,
Et comme lui je chante & ris.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Tour-à-tour cruelle & charmante,
Idole des humains, & des Femmes ſurtout,
Souvent je les amuſe, & ſouvent les tourmente:
Douze Membres forment mon tout.
Toi qui cherches à me connoître,
Tu viens de me quitter peut-être.

J'offre aux regards d'un œil fripon
De deux freres jumeaux l'agréable priſon,
Ici je ſuis rampant, là je ne dois point l'être.
En me tournant de plus d'une façon,
Tu vas, Lecteur, voir encore paroître
Un logement obſcur, & ſon meuble ſi bon,
Un vrai modéle de ſageſſe,
Un outil de campagne, un excellent Graveur,
Ce que porte un Deſſinateur,
Un jour de fête, hélas! voiſin de la triſteſſe;
Ce qu'empliſſent chez eux, ce que vuident ailleurs
Les intéreſſés Procureurs,
Ce dont ſe moque la Jeuneſſe,
Une fleur renommée, un fils léger de l'air,
Ce qu'on ne connoît guére, & qu'on nomme ſans ceſſe,
Un des compagnons de l'hyver.

Digitized by Google

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, dix, onze, douze.

L'homme qui me retarde étrangement ſe blouſe.

De Vilémont.

LOGOGRYPHUS.

TE ſemper comitor; docilis tibi quos vis ad uſus
Servio: ſi quid agas, me ſine nulla potes.
Noſcere ſi libeat mutato ex nomine formæ
Quot ſurgant, otiis offero quinque pedes.
Primum aufer; jam non placeo, mihi nemo viciſſim
Nemo placet, temnens omnia, nulla probo.
Si caput extremis jungas, tunc omnia rodo;
Adde pedem, numen ſæpe Poëta vocat.
Sume pedes quatuor, Romanis ille ego princeps
Qui primus leges & pia jura dedi.

Digitized by Google

CHANSON

Sur l'air : *Eſt-il ſans aimer un bien qu'un cœur deſire ?*

AMOUR, à tes traits
Dans ces lieux je me livre ;
Mais
Tais
Les vœux que je te fais.
Tu ſçais déſormais
Quelle loi je veux ſuivre ;
Mais
Paix,
Ne me trahis jamais.
La raiſon
Cède au feu qui m'inſpire :
Quel charmant délire !
Quel plus doux poiſon !
Mais aimer Thémire
Eſt-ce oublier tes droits,
Raiſon ? C'eſt de ton empire
S'impoſer les loix.
Amour, à tes traits, &c.

De l'eſprit la grace naturelle,
Des talens le pouvoir enchanteur,

Digitized by Google

Un cœur
Si tendre & si fidèle,
Tout en elle
Parle en ta faveur.
Sur ses pas
Heureux l'Amant qui soupire !
Heureux qui peut dire
En voyant ses appas,
Amour, à tes traits, &c.

AUTRE.

Sur l'air : *L'Amour m'a fait la peinture.*

UN mal cruel me tourmente,
Mal qui fait d'un Sage un fou.
Amis, pour peu qu'il augmente,
Ma raison foible & mourante
S'en ira je ne sçais où.

Pour un minois, quel dommage
De vivre comme un lutin.
Ah, si l'Amour étoit sage,
Eût-il jamais d'un visage
Fait dépendre mon destin ?

Mais qu'a de si beau sa bouche ?
Une bouche est moins que rien.

Digitized by Google

Eſt-ce ſa rigueur farouche?
Eſt-ce donc ſa voix qui touche?
Ah! qui la voit le ſçait bien.

J'avois bravé la figure
De Liſette & de Cloris.
Pour me mettre à la torture,
Falloit-il que la Nature
La formât comme Cypris!

Toi que la Philoſophie
Inſtruit à régler tes ſens,
Crains l'amoureuſe folie:
Le Sage, quoi qu'on publie,
N'a pas toujours ſon bon ſens.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXAMEN des réflexions de M.-Dalembert sur la liberté de la Musique. IV^e vol. des *Mélanges de Littérature, d'Histoire, & de Philosophie.*

LES réflexions de M. Dalembert sur la liberté de la Musique, ou plutôt sur les avantages de la Musique *Italienne* comparée à la nôtre, trouveroient parmi nous moins de Contradicteurs qu'il ne pense s'il les avoit réduites à ce qu'elles ont d'essentiel. C'est un principe reçu en France comme en Italie & partout ailleurs, que la Musique doit exprimer & peindre. Il ne s'agit que de sçavoir en quoi l'Art s'éloigne ou s'approche de ce but, soit dans la Musique *Françoise*, soit dans la Musique *Italienne*. Les morceaux de l'une & de l'autre qui rendront vivement la nature, seront les modèles de la bonne Musique ; les morceaux qui manqueront de coloris ou de dessein,

Digitized by Google

ſeront les exemples de la mauvaiſe, & il n'y aura dès-lors que deux ſortes de Muſique au monde, ſçavoir, la bonne & la mauvaiſe. Dire que la Muſique Françoiſe eſt la mauvaiſe, & que l'Italienne eſt la bonne, c'eſt ſuppoſer dans l'une un principe vicieux par eſſence, dans l'autre un caractère de beauté & de bonté inimitable ; c'eſt du moins ainſi qu'on l'entend, & voilà pourquoi l'on n'eſt point d'accord. Examinons la choſe en détail.

M. Dalembert reconnoît que la forme de notre Opéra eſt ſans comparaiſon plus variée & plus agréable que celle de l'Opéra Italien. » Chez nous, dit-il, la » Comédie eſt le ſpectacle de l'eſprit, la » Tragédie celui de l'ame, l'Opéra celui » des ſens. J'admets cette diſtinction, pourvu que le caractere dominant attribué à chacun de ces Spectacles ne ſoit pas excluſif; car je ne penſe point que l'illuſion & l'intérêt ſoient bannis du Théâtre du merveilleux. M. D. avoue qu'une ſcène en Muſique nous arrache quelquefois des larmes, c'eſt avouer que le chant n'exclut point le pathétique de l'expreſſion. Il ajoute que ſi la Muſique touchante fait couler nos pleurs, c'eſt toujours en allant au cœur par les ſens, & qu'elle différe en

Digitized by Google

cela de la Tragédie déclamée qui va au cœur par la peinture & le développement des passions. Mais les impressions que la peinture, le développement des passions fait sur l'ame, y vont de même par les sens, soit qu'on déclame ou que l'on chante. L'attendrissement que le chant nous cause, tient plus de l'émotion physique de l'organe, je l'avoue; mais il n'en a pas moins pour premier principe une affection de l'ame exprimée par le chant. M. Dalembert reconnoît lui-même que » la Musique n'est propre par sa nature » qu'à rendre avec énergie les impressions » vives, les sentimens profonds, les pas- » sions violentes, ou à peindre les objets » qui les font naître. »

La preuve en est que la Musique qui ne peint rien, est une Musique insipide. Aussi M. de Fontenelle demandoit-il, *Sonate, que me veux-tu ?* que le merveilleux, le chant lui-même & tout ce qui s'éloigne de la nature rende l'illusion plus foible & l'intérêt moins vif, cela doit être; mais cela prouve seulement que l'Opéra est moins pathétique, moins intéressant que la Tragédie, sans toutefois être réduit à la seule émotion des sens. La plupart même des réfléxions de M. Dalembert portent sur ce principe, Que

Digitized by Google

l'Opéra doit affecter l'ame par l'expreſſion du ſentiment, & l'imagination par la force & la vérité des peintures.

Il eſt donc de l'eſſence de ce ſpectacle de réunir tout ce qui peut charmer la vue & l'oreille, étonner ou flatter l'imagination, émouvoir l'ame & l'attendrir. L'Opéra Italien donne moins au plaiſir des yeux, pour s'attacher aux affections de l'ame: mais il manque l'un de ſes objets, & il ne remplit jamais l'autre. Les Tragédies de Métaſtaſe, en muſique, n'ont ni l'intérêt de celles de Racine, ni le charme de celles de Quinault; c'eſt l'opinion de M. Dalembert, & ſi les Italiens ſont de bonne foi, ils avoueront qu'elle eſt fondée.

» Si nous étions réduits à l'alternative » ou de conſerver notre Opéra tel qu'il eſt » ou d'y ſubſtituer l'Opéra Italien; peut-être » conclut M. Dalembert, » ferions-» nous bien de prendre le premier parti. » Mais ne ſeroit-il pas poſſible en conſervant le genre de notre Opéra tel qu'il » eſt, d'y faire par rapport à la Muſique » des changemens qui le rendroient bien-» tôt ſupérieur à l'Opéra Italien? » A cette propoſition il n'eſt perſonne qui n'applaudiſſe. Mais celle-ci ne ſera pas auſſi unanimement reçue. » Il paroît que le ſeul

Digitized by Google

» moyen d'y parvenir eſt de ſubſtituer, » s'il eſt poſſible, la Muſique Italienne à » la Françoiſe ». Voyons ce qu'il entend par-là.

» Nous ſuppoſons, dit-il, comme un » fait qui n'a pas beſoin d'être prouvé, » la ſupériorité de la Muſique Italienne » ſur la nôtre ».

J'entends à merveille ce que c'eſt que la diſtinction de deux Langues, & la ſupériorité de l'une ſur l'autre; mais je n'entends pas la diſtinction de deux Muſiques. Une Langue a des mots, des tours, des nombres, une harmonie, une ſyntaxe, une proſodie qui lui ſont propres, & qui lui donnent les moyens d'exprimer ce qu'une autre Langue ne peut rendre. Mais les tons, les modes, les mouvemens, l'harmonie & la mélodie de la Muſique, ſont les mêmes dans tous les Pays du monde. Il n'y a donc qu'une ſeule Muſique: c'eſt une Langue univerſelle que les uns parlent mieux que les autres; mais il n'eſt décidé nulle-part qu'on doive parler mal cette Langue. Je ſuppoſe que le plus grand nombre des Muſiciens François ayent fait de mauvaiſe Muſique, & que la Nation l'ait goutée, ne connoiſſant ou n'ayant rien de mieux: s'eſt-elle refuſée à la bonne, dès qu'on lui en a préſenté?

Digitized by Google

Le préjugé a-t-il fait tomber Hyppolite, Castor, Pigmalion, &c. Le goût de la Nation n'a donc pas donné à la mauvaise Musique une préférence exclusive sur la bonne : la Musique Françoise peut donc être excellente, comme la Musique Italienne peut être mauvaise ; & jusques-là je ne vois entr'elles rien qui soit propre à l'une ou à l'autre, & qui les distingue essentiellement.

» Les Partisans de la Musique Françoi-» se, dit M. Dalembert, prétendent que » le beau simple en fait le caractère, & » ils appellent simple ce qui est froid & » commun, sans force, sans ame & sans » idée. S'il y a des Sots qui pensent ainsi, leur opinion ne doit pas être prise pour le suffrage de la Nation. Elle pense que tout ce qui est beau est simple ; mais elle ne pense pas que tout ce qui est simple soit beau. Peut-être le goût de la multitude n'est-il pas encore assez formé pour être délicat & sévère sur les nuances : mais M. Dalembert avoue lui-même que les beautés réelles enlèvent une admiration unanime. J'en appelle encore aux succès de M. Rameau ; j'en appelle à l'impression que font sur les oreilles françoises les plus beaux morceaux des Opéra Italiens, quoique assez mal exécutés dans

Digitized by Google

nos concerts ; j'en appelle au ſuccès des intermèdes bouffons, qu'on ne ſe laſſe point d'entendre avec des paroles Françoiſes. » M. Rameau, dit M. Dalembert, » eût manqué ſon but en allant plus loin ; » il nous a donné non pas la meilleure Mu- » ſique dont il fût capable, mais la meil- » leure que nous puſſions recevoir. » Je ſuis perſuadé que M. Rameau a fait de ſon mieux ; mais s'il a voulu nous ménager, Pergoleſe & Venci n'ont pas eu la même complaiſance : or que l'on prenne au haſard deux mille Auditeurs parmi les gens cultivés, & qu'on exécute bien les morceaux de récit obligé & les airs pathétiques de l'Olimpiade & de l'Artaxerce, j'oſe aſſurer qu'ils ſeront applaudis avec le même enthouſiaſme que la harangue de Tirtée & le monologue de Caſtor. Voyons cependant quel eſt le caractère de ce qu'on appelle la Muſique Françoiſe, & à quoi il tient qu'on ne la diſtingue plus de ce qu'on appelle la Muſique Italienne.

» Il y a, dit M. Dalembert, dans notre » Muſique, trois choſes à conſidérer, le ré- » citatif, les airs chantans & les ſympho- » nies. » Il reproche au récitatif de Lully de manquer ſouvent à la proſodie de la langue. C'eſt un fait qu'il a ſans doute

Digitized by Google

vérifié ; mais il n'eſt point du tout eſſentiel à notre récitatif de manquer à la proſodie, c'eſt une maladreſſe du Muſicien, & non pas un défaut de la Muſique. « Le » récitatif des Italiens, dit-il, eſt plus » analogue à leur langue que le récitatif » françois ne l'eſt à la nôtre. Ils paroiſſent » avoir bien mieux étudié que nous la » marche & les inflexions de la voix dans » la converſation. » Si cela eſt, la faute en eſt encore aux Compoſiteurs François, qui, avec plus d'étude ou de talent, peuvent égaler en cela les Italiens ſans rien changer à l'eſſence de la modulation françoiſe ; car le chant devant être l'imitation exagérée de la déclamation théâtrale, & les inflexions du langage naturel n'étant pas les mêmes dans le François que dans l'Italien, il s'enſuit que le chant françois doit avoir une modulation notée ſur les accens de notre langue, comme le chant des Italiens doit ſuivre les intonations & les inflexions de la leur.

M. Dalembert obſerve que le récitatif Italien déplaît à la plupart des oreilles françoiſes ; mais je doute que l'habitude de l'entendre jointe à la connoiſſance de la langue italienne & de ſa proſodie nous le fit gouter comme il le prétend. J'obſerve même que la plupart de ceux à qui le ré-

Digitized by Google

citatif italien déplaît, aiment l'accent naturel de la langue italienne; enfin la maniere dont les Italiens entendent leur Opéra prouve assez qu'ils s'ennuyent eux-mêmes de cette espéce de déclamation, » dont la route uniforme & non interrompue produit une monotonie insupportable. » M. Dalembert répond d'abord en récriminant. Il ajoute que la monotonie du récitatif est peut-être un mal nécessaire, un inconvénient inévitable de la scène lyrique, par la raison, dit-il, que » dans une » Piéce de théâtre tout n'est pas destiné » aux grands mouvemens des passions, & » qu'il y a des momens de repos où le » Spectateur ne doit qu'écouter sans être » ému; que tout doit être chanté dans » un Opéra, mais que tout ne doit pas » être chanté de la même maniere, comme » dans le discours tout n'est pas dit du » même ton, avec la même froideur & le » même mouvement.

Selon cette regle au moins tout ce qui est vif & passionné dans la scène doit être préservé de la monotonie: or il me semble qu'elle est continue dans le récitatif italien; mais je n'oserois prendre l'affirmative: je n'en ai pas assez entendu. Passons à la conclusion de M. Dal. » Il doit donc y » avoir entre les airs & le récitatif une

» différence marquée par l'étendue & la » qualité des ſons, par la rapidité du débit » & par le caractère de l'expreſſion.

Il doit y avoir ſelon moi, proportions gardées, la même différence qu'entre un morceau de déclamation véhémente & un morceau moins vif ou plus tranquille, en ſorte que la modulation & l'expreſſion du récitatif approchent du caractère d'un air paſſionné à meſure que les paroles du récitatif approchent elles mêmes du caractère des paroles que l'air exprime. Ainſi le récitatif ſimple s'élevera par degré juſqu'au point de véhémence où le récitatif obligé lui ſuccéde, & celui-ci juſqu'au point où la violence du ſentiment, la force de l'image, en un mot l'expreſſion des paroles, demande les dévéloppemens de la voix & les éclats d'un air chantant. On diſtinguera moins l'air d'avec le récitatif; & tant mieux: le paſſage ſera plus naturel & la gradation mieux obſervée. En effet pourquoi veut-on une différence tranchante de l'un à l'autre? Un air pathétique eſt-il un morceau iſolé dans une Scène? Le comble de l'art n'eſt-il pas de préparer inſenſiblement l'oreille & l'ame à cette vive émotion? Il eſt des circonſtances où l'harmonie doit cauſer une révolution ſoudaine, un ébranlement imprévu; mais le

Digitized by Google

Poëte alors prend soin lui-même de ménager la surprise, & le Musicien n'a qu'à suivre la marche de la déclamation naturelle, pour passer du calme à l'emportement. Cette exception ne détruit pas la régle générale de graduer l'expression du sentiment & d'éviter la monotonie.

Ce que je dis des airs passionnés ou rapides doit s'entendre des airs tendres, voluptueux, enjoués ou languissans : comme ils sont le dernier degré d'expression dans leur genre, & que l'harmonie en soutient & en fortifie l'expression, ils n'ont pas besoin pour être sentis du contraste d'un récitatif monotone. Il y a sans doute dans l'Opéra comme dans la Tragédie des momens froids où une déclamation animée seroit un contre-sens ; mais ces momens sont rares & doivent l'être. L'art d'écrire la scéne lyrique est d'en faire un tissu varié de sentimens & d'images, & alors ce récitatif doit peindre par sa mélodie ou l'image ou le sentiment que la Poesie lui présente. Ainsi ni le récitatif Italien, ni le récitatif François ne me semble devoir être une déclamation monotone.

« La nature du chant ordinaire, de ce « qu'on appelle proprement ainsi, con-

» siste en trois choses, poursuit M. D'Alembert, en ce que la marche y est » plus lente que dans le discours, en ce » que l'on appuye sur les sons comme » pour les faire gouter davantage à l'o- » reille ; enfin en ce que les tons de la » voix & les intervalles qu'elle parcourt, » y varient fréquemment, & presqu'à » chaque syllabe. Le premier & le se- » cond de ces caractéres n'appartiennent » point à un bon récitatif ; le troisiéme » doit à la vérité s'y trouver, mais d'une » maniere moins marquée que dans le » chant. D'un côté la rapidité du débit » rend la succession des intervalles moins » sensible dans le récitatif, & de l'autre » cette succession doit y être plus fré- » quente que dans le discours, mais moins » que dans le chant ordinaire : voilà ce » que les Italiens ont senti, voilà ce qu'ils » pratiquent avec raison, & l'on ose dire » avec succès.

Je ne sçais si je me trompe, mais il me semble que le récitatif étant un genre moyen entre le chant & le discours, il doit participer en tout point de l'un & de l'autre ; qu'ainsi la marche du récitatif doit être moins rapide que celle du discours, & en général plus rapide que celle du chant ; que dans le récitatif on

Digitized by Google

doit appuyer ſur les ſons moins que dans le chant, mais plus que dans la déclamation naturelle ; qu'enfin les ſons de la voix doivent être plus variés & les intervalles plus ſenſibles que dans la déclamation, comme ils doivent l'être moins que dans le chant. M. Dalembert ne permet au récitatif de differer du diſcours que dans ce dernier point, le premier & le ſecond caractère qu'il attribue au chant n'appartiennent point, dit-il, à un bon récitatif : non ſans doute au même degré, mais je crois qu'il doit les avoir dans une proportion moyenne, & comme tenant le milieu entre le diſcours & le chant. Du reſte je conviens avec M. D. que le débit en eſt perdu au Théâtre. Les plus zélés Partiſans de Lully ſont les premiers à l'avouer ; mais c'eſt encore la faute des Acteurs, & non pas celle de la Muſique.

» Si le récitatif, comme tout le monde » en convient, doit n'être qu'une décla- » mation notée, on peut en conclure, dit M. Dalembert, » qu'une des loix les » plus eſſentielles à obſerver dans le réci- » tatif, c'eſt de n'y pas faire parcourir à » la voix un auſſi grand eſpace que dans » le chant, & d'en régler l'étendue ſur » celle des tons de la voix dans la décla-

» mation ordinaire. Le seul cas où l'on » puisse se permettre de sortir des limites » naturelles de la voix, c'est dans certains » momens où la voix, même en déclamant, franchiroit ces limites; encore » ces momens doivent être rares, & même ne se rencontrer guère que dans le » récitatif obligé, qui par son objet, son » accompagnement & son caractère, doit » approcher un peu plus du chant. »

Ce n'est qu'avec une extrême défiance de moi-même que d'un principe posé par M. Dalembert, je tire une conséquence opposée à la sienne. Si le récitatif doit être une déclamation notée, les intervalles à parcourir doivent être sensibles: dans le chant la voix ne procéde que par tons & par demi-tons, au lieu que dans le discours elle s'élève ou s'abbaisse par degrés souvent inappréciables. Si d'un autre côté, comme l'a reconnu M. Dalembert, les tons & les intervalles que parcourt la voix dans le récitatif, doivent être plus variés que dans le discours, il y a dans une période un plus grand nombre d'intervalles à parcourir dans le récitatif que dans le discours. Or un plus grand nombre de plus grands intervalles demandent une plus grande étendue de voix: il est donc d'une nécessité indispensable

Digitized by Google

que dans le récitatif la voix franchiſſe ſes limites naturelles, c'eſt-à-dire, qu'elle s'éleve & s'abbaiſſe beaucoup plus que dans le diſcours. Il y a longtemps que je regarde la déclamation muſicale comme ſuivant à-peu-près les mêmes inflexions que le langage naturel, mais formant, s'il eſt permis de le dire, des ondulations plus profondes. Suivant cette idée, la raiſon de la monotonie qui nous frappe dans le récitatif Italien, n'eſt pas difficile à ſentir : car les Italiens ne donnant à la voix, dans leur récitatif, que ſon étendue naturelle, & les intervalles à parcourir étant plus grands que dans le diſcours, il a fallu les reduire à un plus petit nombre, & par conſéquent réciter ſur un même ton ce qui dans la déclamation naturelle exigeroit pluſieurs inflexions différentes.

On dit que les Chanteurs habiles ſçavent ſuppléer à ces inflexions : j'en ai entendu qui paſſoient pour tels, & ceux-là même m'ont paru monotones.

A l'égard de notre récitatif, ayant un plus grand eſpace à parcourir, il eſt moins gêné, moins à l'étroit dans ſa marche ; d'où je conclus qu'un Artiſte habile peut lui donner plus de variété. Mais voici l'article important.

Digitized by Google

» Les cadences, les tenues, les ports » de voix que nous y prodiguons seront » toujours, dit M. Dalembert, un écueil » insurmontable au débit ou à l'agrément » du récitatif : si la voix appuye sur tous » ces ornemens, le récitatif traînera ; si » elle les précipite, il ressemblera à un » chant mutilé. Ne seroit-il pas possible » en supprimant toutes ces entraves, de » donner au récit François une forme » plus approchante de la déclamation ?

J'ignore comment le Public recevroit l'essai que M. D. propose ; mais je connois des Musiciens habiles & un grand nombre de gens de goût que l'abus de ces cadences, de ces tenues, de ces ports de voix excéde dans la déclamation musicale, & qui applaudiroient bien sincérement à la noble simplicité d'un débit plus naturel & plus rapide. Il fut un temps où les Acteurs passoient légérement sur tous ces agrémens ; & je ne crois pas que la maniere de déclamer libre, simple, facile & noble qu'on applaudissoit dans Tevenard, fît un chant mutilé du récitatif de Lully. Mais en supposant que quelqu'un osât supprimer tout-à-fait les cadences, les ports de voix &c. il y auroit un moyen bien avantageux, à ce qu'il me semble, de se dédommager de la

Digitized by Google

perte de tous ces petits agrémens, & de donner à notre récitatif plus de chaleur & de variété : ce seroit d'employer dans les morceaux susceptibles d'une expression vive ou touchante, ce que les Italiens appellent récitatif obligé, & quelquefois des airs chantans à leur maniere, mais sans aucun de ces papillotages ridicules qu'ils y mêlent pour faire briller la voix. Le pathétique de ces morceaux est la seule supériorité réelle que leur Opéra ait sur le nôtre, & nos Musiciens modernes ont fait des essais dans ce genre qui annoncent le plus grand succès. Dès-lors le Poëte d'accord avec le Musicien, ménageroit dans le cours de la Scène des images vives, des traits de sentimens tantôt plus doux, tantôt plus rapides, & l'harmonie à chaque instant ranimeroit le récitatif : mais il ne faut pas se dissimuler que la Scène ainsi variée est une épreuve continuelle pour le talent du Compositeur.

On ne peut se refuser aux réflexions de M. Dalembert sur la vérité de l'expression dans la déclamation musicale. Le morceau de Dardanus qu'il en donne pour modèle est bien plus digne d'admiration que tout ce qu'on a cité de Lully : Je ne prétends pas, dit-il, » décider absolument (quelque

Digitized by Google

» porté que je sois à la croire) que notre » récitatif réussit sur le Théâtre de l'Opera » étant débité comme je le propose à l'I- » talienne & avec rapidité... Mais il pa- » roît au moins inconteſtable qu'on doit » rejetter tout récitatif qui étant débité de » la sorte hors du Théâtre, choquera » grossièrement nos oreilles. C'est une » preuve certaine que l'Artiste s'est gros- » sièrement écarté des tons de la Nature » qu'il doit avoir toujours présens. » Cette règle me paroît infaillible; toutefois M. Rameau lui-même ne croit pas que la modulation du chant doive être une imitation servilement exacte de la déclamation naturelle. Il prétend que c'est l'harmonie qui détermine surtout le caractère de l'expression, & il m'en a donné pour exemple les vers du Monologue de Castor,

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jours plus affreux que les ténébres,

qui dans le même ton & avec une modulation différente, expriment le même sentiment.

Le récitatif doit être simple, naturel, expressif & rapide. Je suppose qu'il est tel dans la bonne Musique *Italienne*; il l'est moins, souvent, si l'on veut, dans la Musique

Digitized by Google

Françoiſe; mais il peut l'être : ni la nature de la Langue, ni celle de la Muſique, ni le goût même de la Nation ne s'y oppoſe; & ſi l'on tient encore par habitude aux petits agrémens qu'on y a mêlés, au moins deſire-t-on que les Muſiciens en ſoient avares & que les Acteurs n'en abuſent pas. L'étendue qu'on lui reproche au-delà des limites de la déclamation naturelle, lui donne plus de variété: par-là il peut s'élever par gradation juſqu'au chant qui lui ſuccéde, & le paſſage de l'un à l'autre en eſt beaucoup plus naturel. Je ne vois donc pas à cet égard de quoi déſeſpérer que nous ayons de bonne Muſique, ni que pour la rendre telle il faille la dénaturer.

» Si le récitatif de nos Opéra nous » ennuye, reprend M. Dalembert, les » airs chantans ne nous offrent guéres de » quoi nous dédommager. Nous avons » déjà obſervé en général qu'ils différent » trop peu du récitatif, cette reſſemblan- » ce ſe remarque ſurtout dans les Scènes. » Elle eſt un peu moindre entre le réci- » tatif des Scènes & quelques airs placés » dans les divertiſſemens, où nos Muſi- » ciens modernes ont oſé quelquefois ſe » donner carrière.

Les airs placés dans les Divertiſſe-

Digitized by Google

mens ne doivent être comptés pour rien : il faut les regarder comme les airs de Danses, destinés à récréer les Spectateurs & à donner de la variété au Spectacle. Dans l'Opéra Italien, les Ariétes chantées à la fin des Scènes par les Personnages les plus intéressés à l'action & quelquefois dans les situations les plus violentes, sont encore plus ridicules. Le mérite essentiel de ces Ariétes & de nos petits airs consiste à faire briller une jolie voix. Si le Poëte y donne quelque image à peindre au Musicien, si le Musicien réussit à la rendre, c'est un agrément de plus ; mais tout cela est peu de chose. Les Italiens plus exercés que nous à ce badinage, y excellent. Avec de l'exercice & du talent nos Musiciens y excelleront aussi. Le goût de la Nation leur laisse toute liberté. Les parodies des airs bouffons prouvent que la Langue ne s'y oppose pas ; la musique en est partout également susceptible, & si la répugnance que nous avons à entendre badiner à tout propos sur une voyelle, ne permet pas à nos Artistes de tirer d'un *A* tout le parti qu'en tirent les Italiens, les pas brillans de nos Danseuses nous dédommagent des fredons de leurs Chanteurs efféminés. M. Dalembert avoue lui-même que du côté des symphonies dan-

Digitized by Google

santes nous avons de l'avantage sur eux. Venons à quelque chose de plus essentiel.

Les Italiens ont des airs pathétiques, & en grand nombre, & de la plus grande beauté. Ces airs sont gâtés par des agrémens contre nature; & quoi qu'on en dise, Andromaque & Mérope ne doivent dans leur douleur ni rouler un son plaintif, ni le terminer par un point d'orgue. Cependant tel est le caractère de cette Musique, le naturel de la modulation, le choix des sons qui accompagnent la voix, & qui ajoutent à l'expression, en un mot, la magie de l'art des Italiens dans ces morceaux pathétiques, qu'ils vous saisissent, vous pénètrent, vous attendrissent quelquefois jusqu'aux larmes. C'est là réellement & dans le récitatif accompagné, qu'ils sont supérieurs aux François; c'est la partie qu'on doit leur envier, & dans laquelle nos plus sçavans Artistes ne doivent pas rougir de les prendre pour Maîtres. Mais ce genre sublime n'appartient pas plus à la Musique Italienne qu'à la Musique Françoise, & il n'est pas plus mal-aisé aux Poëtes François qu'aux Poëtes Italiens d'y donner lieu. En général les airs mesurés de nos Scènes ne ressemblent point à cela; mais la prière de Thésée dans Hypolite, le Monologue

Digitized by Google

de Thelaire dans Caſtor, la Harangue de Tirtée, & bien d'autres, ſont de ce genre. Il faut du génie pour y exceller; mais cette condition eſt la même pour les Italiens & pour nous. Tous les Muſiciens d'Italie, à beaucoup près, n'y ont pas réuſſi, & c'eſt ſurtout dans cette partie que les Modernes dégénèrent: leur goût pour les ponpons, s'il eſt permis de le dire, a tout gâté dans le pathétique, & les Connoiſſeurs regrettent amèrement la ſimplicité touchante de leurs anciens Compoſiteurs. C'eſt à ces modèles que nos Muſiciens doivent s'attacher; mais le grand mérite de ces morceaux, comme l'obſerve M. Dalembert, c'eſt d'être liés à la ſituation, & d'en augmenter l'intérêt: ceci eſt l'ouvrage du Poëte, & l'on ne peut trop louer le célèbre Métaſtaſe de l'art avec lequel il a ménagé au Muſicien des tableaux pathétiques, des ſituations violentes, des mouvemens pleins de chaleur & de force à exprimer dans les airs.

» Point de véritable chant ſans expreſ-
» ſion, dit notre Philoſophe, & c'eſt en
» quoi la Muſique des Italiens excelle;
» il n'eſt aucun genre de ſentiment dont
» elle ne fourniſſe des modèles inimita-
» bles. Tantôt douce & inſinuante, tan-
» tôt folâtre & gaye, tantôt ſimple &

Digitized by Google

» naïve, tantôt enfin ſublime & pathéti-
» que; tour-à-tour elle nous charme,
» nous enléve & nous déchire. » Tout cela eſt vrai, hors *inimitable*, qu'on ne doit pas prendre à la lettre. Les encouragemens, l'émulation, la rivalité, le concours nombreux des Artiſtes, la direction générale des eſprits vers un objet, le gout paſſionné d'une Nation pour un Art, ſont les cauſes infaillibles de ſes progrès, & de tout cela réſulte le ſuccès de la Muſique en Italie. Il n'eſt pas juſqu'à l'humanité même que les Italiens n'y ayent ſacrifié. Notre goût léger & tranquille n'a pas excité la même fermentation, les mêmes efforts, le même concours. On ſe contente dans nos Egliſes de pſalmodier les louanges de Dieu; nos villes n'ont pas toutes un Opéra magnifique; les dépenſes de la Nobleſſe Françoiſe & des Citoyens opulens ne ſe tournent pas de ce côté; nous laiſſons à nos enfans la voix que leur a donnée la Nature. Il n'eſt pas étonnant que les Italiens ayent été plus loin que nous dans un Art qu'ils adorent & que nous aimons foiblement. Mais cet avantage n'eſt dû ni à leur Langue ni à leur Muſique, & il ne tient qu'aux Muſiciens de génie de prouver qu'il eſt très-poſſible de

Digitized by Google

composer sur des vers François, par exemple sur ceux de Quinault, des morceaux de Musique comparables à ceux que nous admirons le plus dans les Opéra Italiens. Mais le génie est une chose rare dans tous les Pays du Monde: ce n'est que parmi le grand nombre de ceux qui s'exercent dans un Art que les talens supérieurs se découvrent: en France un Musicien excellent s'éléve par hasard; en Italie il n'est presque pas possible qu'il n'en paroisse quelqu'un dans le nombre. Voilà ce qui retardera vraisemblablement la perfection de ce qu'on appelle notre Musique, & qui au fond n'est que la Musique de toutes les Nations, modifiée selon le génie & le caractère d'une Langue moins docile, peut-être, moins sonore que l'Italien, mais assez fléxible, assez harmonieuse pour ne se refuser à aucune sorte d'expression, & pour recevoir tous les genres de modulation & de mouvement. M. Dal. trouvera peut-être que j'ai trop insisté sur une dispute de mots, en niant que les fautes de nos Musiciens soient les défauts de notre Musique. Mais ce n'est pas pour lui que je m'attache à lever l'équivoque, & je le prie de trouver bon que je distingue encore au sujet des accompagnemens.

» La

Digitized by Google

» La fureur de nos Muſiciens Fran-
» çois eſt, dit-il, d'entaſſer parties ſur
» parties. C'eſt dans le bruit qu'il font
» conſiſter l'effet ... Une harmonie bien
» entendue nourrit & ſoutient agréable-
» ment le chant; alors l'oreille la moins
» exercée fait naturellement & ſans étude
» une égale attention à toutes les parties:
» ſon plaiſir continue d'être un, parce
» que ſon attention quoique portée ſur
» différens objets eſt toujours une. C'eſt
» en quoi conſiſte un des principaux
» charmes de la bonne Muſique Italien-
» ne. » Et pourquoi non pas de la bonne Muſique Françoiſe ? N'a-t-elle point d'exemple de cette unité, je ne les ai pas tous préſents, mais je me ſouviens d'un morceau du Prologue des Indes Galantes,

La gloire vous appelle,

d'une muſette des Talens lyriques,

Suivons les loix,

d'une Ariéte de Platée

Quittez, Nymphes, quittez vos demeures profondes.

Et de beaucoup d'autres airs où certainement la mélodie n'eſt pas couverte par le bruit des inſtrumens, où l'harmonie loin

Digitized by Google

de jetter de la confuſion dans l'oreille, ajoute un nouveau charme au plaiſir que lui fait le chant : & ſi quelques-uns de nos Muſiciens donnent ſouvent dans le défaut que M. Dalembert leur reproche, tout ce qu'on en doit conclure, c'eſt que la bonne Muſique eſt rare en France comme elle l'eſt plus ou moins partout.

» La meſure, dit M. Dalembert, manque à notre Muſique par pluſieurs raiſons ; par l'incapacité de la plupart de nos Acteurs, par la nature de notre chant, par celle des prétendus agrémens dont nous le chargeons » : Je ſouſcris à la première de ces raiſons, mais j'oſe douter des deux autres. Une meſure moins articulée n'en eſt pas moins exacte ; il faut ſeulement une oreille plus juſte pour l'obſerver, comme pour éviter en la ſuivant les écueils trop fréquens ſans doute des prétendus agrémens du chant.

A l'égard de la variété des mouvemens, je vais haſarder une choſe bien hardie ; mais je parle en homme qui n'a dans cet art que le pur inſtinct de la Nature. » Nous ne ſçaurions nous perſuader, dit M. Dalembert, » grace à la fineſſe de notre tact en Muſique, qu'une meſure » vive & rapide puiſſe exprimer un autre » ſentiment que la joie : comme ſi une

» douleur vive & furieuſe parloit lente-» ment. » Je ſuis très-perſuadé, comme tout homme qui a réfléchi, que le mouvement de la Muſique doit ſuivre celui de l'ame, & que tout ſentiment vif & rapide doit être rendu tel qu'il eſt : cependant, obſerve M. Dalembert, » les mor-» ceaux vifs du *Stabat*, exécutés gaîment » au Concert-ſpirituel, ont paru des » contreſens à pluſieurs de ceux qui les » ont entendus. » J'avoue que je ſuis de ce nombre, & ce n'eſt pas ſeulement la gaîté qui m'en a déplu. Que l'on chante comme on voudra l'air que Pergoleſe a mis ſur ces paroles,

Cujus animam gementem,

je trouverai encore déplacé le mouvement vif à deux temps, par la raiſon que l'affliction & la douleur profonde ne ſont pas de ces ſentimens rapides dont parle M. Dalembert, & que la nature répugne en moi au mouvement qu'on leur a donné : il en eſt de même de quelques autres morceaux de cet ouvrage, où il y en a de ſublimes, mais où vraiſemblablement le Muſicien a été obligé de renoncer quelquefois à la vérité de l'expreſſion pour éviter la monotonie.

Enfin M. Dalembert examine ſi l'on

Digitized by Google

peut transporter à la Langue Françoise les beautés de la Musique Italienne. Il pense qu'oui, & je n'en doute pas : il ne s'agit que de nous entendre. Notre Langue, ou plutôt notre goût, se refuse aux badinages de la voix dans le sérieux pathétique, sur une syllabe qui ne signifie rien. Ainsi tout ce qui n'est que du ramage est interdit à nos Musiciens dans une Scène intéressante. Or M. Dalembert avoue que tout cela est de mauvais goût même dans la Musique Italienne, & il reproche aux Modernes de l'avoir chargée de ces vains ornemens. La Musique bouffonne en est plus susceptible ; nous l'avons unanimement adoptée, & nos premiers essais ont prouvé que notre Langue s'en accommodoit à merveille : mais il s'agit ici de la Musique de nos Tragédies, & il est certain que dans ce genre ces badinages ne sont pas des beautés.

La simplicité des accompagnemens, l'unité de dessein & d'expression du chant avec l'harmonie qui l'accompagne, n'est pas plus difficile à observer sur des paroles Françoises que sur des paroles Italiennes ; c'est un fait incontestable, & que l'expérience a déja prouvé.

La vérité, la force de l'expression dans la mélodie & dans l'harmonie, le choix

Digitized by Google

des tons & des modes, le nombre & le mouvement le plus analogue au ſentiment ou à l'image que l'on doit rendre, la préciſion même de la meſure, tout cela eſt compatible avec des paroles Françoiſes comme avec des paroles Italiennes. La proſodie de notre Langue n'eſt peut-être pas aſſez déterminée; mais elle n'en eſt que plus docile aux mouvemens qu'on veut lui donner. Nos ſyllabes abſolument muettes ſont bannies de la Poëſie lyrique, & l'*E* féminin ſoutenu d'une conſonne, eſt aſſez ſenſible dans le chant, comme dans le nombre des vers, pour appuyer une note bréve. Que le Poëte ſçache manier la Langue, qu'il ſoit d'accord avec le Muſicien, les difficultés de la proſodie ſeront facilement ou applanies ou éludées.

De tous les reproches faits à ce qu'on appelle la Muſique Françoiſe, il n'y en a donc qu'un ſeul qui porte ſur un vice inhérent & diſtinctif, ſi c'en eſt un: je parle des prétendus agrémens de notre récitatif. La manière dont il eſt chanté, la lenteur, les cris qu'on y met, ſont des défauts généralement reconnus & blâmés par tous les gens de goût. J'ai déjà obſervé qu'ils ſont du Compoſiteur ou de l'exécutant, non de la Muſique. Il n'en eſt pas de

Digitized by Google

même des ports de voix, des tenues, & de ce qu'on appelle des cadences. Tout cela eſt indépendant du caractère de la Langue; elle ſe prêteroit mieux encore à la ſimplicité, à la rapidité d'une déclamation plus naturelle, qu'aux agrémens faux ou vrais de ce récitatif chanté. Mais le Public y tient encore, & ſi quelque choſe diſtingue la Muſique Françoiſe, c'eſt ce caractère attaché au récitatif par le goût unanime de la Nation. Dans tout le reſte, le Muſicien a toute ſa liberté, & l'Art toute ſon étendue. Eſt-ce un défaut, n'en eſt-ce pas un ? Faut-il ſupprimer abſolument ces tenues, ces ports de voix, ces cadences, ou ſeulement en être moins prodigue & dans la compoſition & dans l'exécution ? En un mot, devons-nous préférer un récitatif que les Italiens eux-mêmes ne daignent pas entendre, tout excellent qu'on le ſuppoſe, à un récitatif qui ſe fait écouter avec plaiſir quand il eſt chanté avec goût ? C'eſt ce qu'il ne m'appartient pas de décider : mais après tout, ces agrémens ne pourroient être défectueux qu'autant qu'ils affoibliroient l'expreſſion du pathétique, & ils ne l'affoibliroient point ſi on les paſſoit légérement.

Du reſte, toutes les beautés réelles de

Digitized by Google

la Muſique ſont reconnues les mêmes par les François & par les Italiens ; ils ne goutent pas tout ce que nous applaudiſſons, nous ne goutons pas tout ce qu'ils applaudiſſent : chaque Nation a ſes préjugés, mais l'une & l'autre ſe réuniſſent en faveur de ce qui peint vivement & fidèlement la nature, & tant pis pour celle des deux qui auroit l'orgueil de ne trouver beau que ce qui lui appartient. J'en reviens donc à ma propoſition. Il n'y a que deux ſortes de Muſique, la bonne & la mauvaiſe ; la mauvaiſe foiſonne partout, & même en Italie ; la bonne eſt rare partout, & plus rare, ſi l'on veut, en France ; mais en France même, la bonne Muſique ſera toujours applaudie avec entouſiaſme, comme elle l'a été. Nous ne ſommes pas encore aſſez délicats ou plutôt aſſez difficiles ; mais cela vient de ce que nous ne ſommes pas aſſez riches : on s'accoutume naturellement à aimer ce que l'on a, mais on n'en eſt pas moins ſenſible au plaiſir de trouver quelque choſe de mieux ; on l'eſt peut-être davantage. Ce ſeroit mal juger par exemple du goût de celui qui applaudit en Province une mauvaiſe Actrice, que de le croire incapable de ſentir & d'apprécier le talent de Mlle Clairon.

Digitized by Google

MEMOIRE dans lequel on prouve que les Chinois ſont une Colonie Egyptienne. Par M. de Guignes, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Profeſſeur au Collége Royal de France en Langue Cyriaque, Cenſeur Royal, Interprête du Roi pour les Langues Orientales, & Membre de la Société Royale de Londres. A Paris chez Deſaint & Saillant, rue Saint Jean de Beauvais.

CE Mémoire n'eſt que le Précis de celui que M. de Guignes a lû à l'Acad. des Inſcriptions & Belles-Lettres, au mois de Novembre 1758, dans lequel il prouvoit plus en détail, que les caractères Chinois ne ſont que des eſpéces de Monogrames formés de trois lettres Phéniciennes, & que la lecture qui en réſulte produit des ſons Phéniciens ou Egyptiens. Cette découverte eſt de la plus grande importance dans l'Hiſtoire Littéraire : en fixant les conjectures des Sçavans ſur l'origine des Chinois, elle peut nous donner la clef de la Langue & de l'écriture des Egyptiens, & elle jette de grandes

Digitized by Google

lumières sur l'histoire de ce Peuple célébre, à qui peut-être nous devons le germe de tous les Arts & de toutes les connoissances répandus aujourd'hui sur la face de la terre.

Il y a longtemps que les Chinois sont l'objet des recherches & de l'admiration des Philosophes & des Sçavans. C'est en effet un spectacle bien extraordinaire que cet Empire immense subsistant sous une même forme de Gouvernement depuis une succession de temps dont la trace va se perdre dans l'antiquité la plus reculée; qu'une Nation policée depuis qu'on connoît son existence, qui avoit des Arts avant qu'aucun Peuple moderne eût un nom, qui a toujours conservé ses loix, ses mœurs, sa religion, pendant que le reste du globe a été bouleversé tant de fois par les ravages des conquêtes, du despotisme & de la superstition. Nous touchons peut-être au moment où la plupart de ces mystères vont s'expliquer. M. de Guignes paroît avoir découvert l'origine des Chinois; ce n'est plus qu'un Peuple policé par les Egyptiens, comme l'ont été presque tous les Peuples de l'Orient, & qui a reçu d'eux sa Langue, ses lumières & ses mœurs.

Ce sçavant Académicien n'est pas le

premier qui ait avancé que les Chinois étoient une Colonie d'Egyptiens. M. Huet avoit proposé cette conjecture dans son Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. Quelques Anglois avoient adopté ce sentiment, & M. de Mairan l'avoit renouvellé depuis peu; mais ces sçavans ne s'étoient fondés que sur la conformité qu'ils avoient apperçue entre quelques usages particuliers aux Chinois & aux Egyptiens. M. de Mairan trouvoit chez l'un & chez l'autre *l'usage des hiéroglyphes; la division par Castes ou Tribus à la Chine, comme en Egypte; même attachement aux anciennes Coûtumes; même respect pour les parens & les vieillards; le même amour pour les Sciences, & surtout pour l'Astronomie; la Fête des Lanternes à la Chine, celle des Lumières en Egypte; la Métempsicose, & peut-être aussi la perpétuité des Métiers.* Cela lui paroissoit prouver qu'il y avoit eu une communication entre les deux Empires; mais ces rapports n'étoient ni assez bien établis, ni assez généraux pour donner du crédit à cette opinion, & elle étoit restée dans l'obscurité.

M. de Guignes a été conduit par une route bien différente au même résultat; c'est par des raisons d'une autre nature

que des rapports moraux, qu'il prétend démontrer que les Chinois tirent leur origine de l'Egypte; il en a trouvé la preuve dans les caractères Chinois, qui ne ſont autre choſe qu'une combinaiſon de Lettres Egyptiennes ou Phéniciennes. Je vais préſenter ici la ſuite des procédés par leſquels il eſt arrivé à cette intéreſſante découverte.

M. de G. avoue qu'il en doit la premiere idée à ce Mémoire ſur les Lettres Phéniciennes, que M. l'Abbé Barthélemy lût à l'Académie des Belles-Lettres le 12 Avril 1758, & dont je vais donner le précis. Les Lettres Phéniciennes n'étoient pas diſtinguées au commencement des Lettres Samaritaines; mais la plupart ont dans la ſuite des temps éprouvé de ſi grandes variations, qu'on perd ſouvent la trace de leur origine. Parmi les monumens anciens qui peuvent donner des ſecours pour trouver l'alphabet Phénicien, on conſerve à Malthe deux marbres repréſentant l'un & l'autre une même inſcription Phénicienne, accompagnée d'une même inſcription Grecque. Pluſieurs Sçavans avoient inutilement tenté d'expliquer l'inſcription Phénicienne. M. l'Abbé Barthélemy a détruit leurs différentes explications par celle qu'il en a donnée.

Digitized by Google

& par laquelle cette inſcription préſente le même ſens que l'inſcription Grecque correſpondante. Ce travail lui donna les moyens de former un alphabet Phénicien qui lui a ſervi à expliquer naturellement beaucoup d'autres inſcriptions anciennes; la comparaiſon qu'il fit de pluſieurs monumens, lui laiſſa appercevoir la reſſemblance qui ſe trouvoit entre l'écriture Phénicienne & celle des Egyptiens; & il preſſentit les grandes lumières qu'on pourroit tirer de cette reſſemblance pour l'Hiſtoire & la Littérature Orientale.

M. de Guignes s'eſt ſaiſi de cette idée heureuſe, & l'a pouſſée plus loin que M. l'A. B. & lui-même ne pouvoient l'eſpérer: en jettant les yeux ſur un Dictionnaire Chinois qui contient la forme des caractères antiques, il fut ſurpris d'appercevoir une figure qui reſſembloit à une des lettres de l'alphabet Phénicien de M. l'A. B. Il s'attacha à ce rapport, le ſuivit, & il fut étonné de la foule de preuves qui ſe préſentoient à lui.

» Je fus alors convaincu, dit-il, que » les caractères, les loix & la forme du » Gouvernement, le Souverain, les Miniſtres mêmes qui gouvernoient ſous lui, » & l'Empire entier étoit Egyptien; &

Digitized by Google

» que toute l'ancienne hiſtoire de la Chine » n'étoit autre choſe que l'Hiſtoire d'E- » gypte qu'on a miſe à la tête de celle » de la Chine, comme ſi des François » établis en Amérique, y fondoient ac- » tuellement un Royaume, dont le pre- » mier Souverain ſeroit regardé comme » le ſucceſſeur du Monarque qui règne en » France. Par-là toute l'Hiſtoire de Fran- » ce antérieure, deviendroit l'Hiſtoire » ancienne de cette Colonie. »

Parmi les ſingularités qui caractériſent les Chinois, il n'en eſt point de plus frappante que l'écriture dont ils ſe ſervent. Chez preſque tous les Peuples du Monde, l'écriture n'eſt que la parole écrite; les mots ſont compoſés de ſyllabes dont le nombre eſt limité, & qui peuvent ſe réſoudre en un très-petit nombre d'élémens. Ainſi à la faveur d'une petite quantité de lettres, nous pouvons rendre toutes nos idées & tous les ſons qu'elles expriment. Mais dans l'écriture Chinoiſe, chaque caractère eſt repréſentatif d'une idée, & l'on en fait monter le nombre juſqu'à 70 ou 80 mille. La Langue des Chinois eſt compoſée d'un petit nombre de monoſyllabes & de ſons qui dans la prononciation diffèrent d'eux-mêmes par les tons qu'on leur

Digitized by Google

donne ; elle semble ne reconnoître aucune régle de syntaxe, n'être assujettie à aucun principe. On n'y voit ni conjugaisons, ni déclinaisons : si l'on réunit deux caracteres simples, le son avec lequel on exprimera le signe qui en résulte n'aura point de rapport avec les sons qui conviennent à chacun des caracteres radicaux. Il semble que tous les sons ont été attachés après coup aux signes qu'ils affectent, & que les seconds ont été inventés séparément, & sans relation avec les premiers. Mais par quel hasard la Langue Chinoise est-elle si barbare & si peu travaillée, pendant que le système de leur écriture paroît si profond & si réfléchi ? C'est un problême qui se résoudra bientôt de lui-même.

M. de G. apperçut d'abord dans les anciens caractères Chinois beaucoup de caractéres purement hiéroglyphiques ; ainsi par exemple, le caractère radical, qui désigne aujourd'hui une tortue, n'étoit anciennement que la figure de cet animal. D'autres traits prouvent que les Chinois s'étoient servis de hiéroglyphes comme les Egyptiens ; mais il étoit question de trouver dans l'écriture Chinoise les traces de l'écriture alphabétique que personne n'y avoit soupçonnée. M. de G. reconnut parmi les anciens caractères radicaux des

Digitized by Google

Chinois des Lettres Phéniciennes : telles étoient entr'autres le *Jod* & l'*Aleph*. » Le » *Jod* Phénicien étoit formé comme un » trident ſans queue, & placé oblique- » ment : c'eſt avec un ſigne pareil que » les Chinois déſignent la main ; & ce » qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mot » *Jod*, en Phénicien, ſignifie auſſi la main.

L'*Aleph* lui préſenta un rapport encore plus frappant : ces deux exemples lui firent ſoupçonner qu'il exiſtoit dans le ſein même des hiéroglyphes Chinois de véritables lettres qui, dépouillées de tous les traits qui les cachent aux yeux, devroient produire un Alphabet fort ancien, & peut-être fort analogue à l'Alphabet primitif de toutes les Nations. En comparant les différens Alphabets Orientaux avec les caractères Chinois, il obſerva que la plupart des lettres parmi les Orientaux avoient des dénominations particulières ; » que le *Beth*, par exem- » ple, ſignifie une maiſon ; que le *Daleth* » déſigne une porte ; que l'*Ain* ſignifie » un œil, & que le *Schin* ou Sin, déſigne » une dent ; & me ſervant, ajoute-t-il, de » ces dénominations comme d'autant de » données pour dégager l'écriture incon- » nue des Chinois, je trouvai que le ſi- » gne qu'ils employoient pour déſigner

Digitized by Google

» une maiſon, étoit abſolument le mê-
» me que le *Beth* des Hébreux ; que le
» caractère avec lequel ils exprimoient
» une porte, reſſembloit au *Daleth* des
» Hébreux & des Phéniciens ; que le ſi-
» gne hiéroglyphe de l'œil n'étoit pas
» diſtingué de l'*Ain* ſoit Phénicien, ſoit
» Ethiopien.

La découverte de ces Lettres prouvoit à la vérité une ſorte de communication entre les Chinois & les autres Peuples Orientaux ; mais elle ne prouvoit point que ces Lettres euſſent été communiquées comme écriture alphabétique. On pouvoit donc préſumer que les Egyptiens avoient communiqué aux Chinois ces caractères, mais qu'ils les regardoient eux-mêmes alors comme des ſignes hiéroglyphiques, & non comme des lettres proprement dites. Pour s'en éclaircir, M. de G. réſolut d'analyſer les caractères Chinois qui renfermoient pluſieurs de ces lettres.

» Je commençai, dit-il, par le caractère
» avec lequel les Chinois déſignent le mot
» *Pere*, & faiſant abſtraction du ſon qu'ils
» donnent à ce caractere, je le trouvai
» compoſé d'un Jet d'un D, & je lus
» *Jad* ou *Jod*. Or dans la Langue Cophte
» qui nous a conſervé quantité de mots
» Egyptiens, *Jod* ſignifioit pere.

Digitized by Google

» Le caractère *Kiun*, qui signifie Prince, » est formé d'un F, & de deux J, ce qui » fait le mot *Phii*. Or la plupart des » noms des Rois d'Egypte se terminoient » en Phis, comme Amenophis, Aphophis, » Saophis, Sensaophis, Biophis, &c. » qu'il faut rendre par les Princes Ame- » no, Apho, Sao, Sensao, Bio, &c.

Une foule d'opérations semblables ont été justifiées par le même succès, & de-là résultent pour la Littérature Chinoise, un phénomène étrange, & pour l'histoire des anciens Peuples, un nouvel ordre de choses, des systêmes nouveaux & plus conformes à la vérité : un Peuple en possession depuis une longue suite de siécles d'une Langue qu'il ne connoît pas; cette Langue enveloppée de traits qui la défigurent, & affectée de sons, qui lui sont étrangers; une écriture alphabétique convertie en signes hiéroglyphiques; l'Egypte & la Phénicie liées avec la Chine par les rapports les plus sensibles; les Lettres, les Langues, les Annales des plus anciennes Nations, s'enchaînant les unes aux autres, & concourant toutes à l'effet d'une harmonie générale.

Pour expliquer comment les Chinois ont pû recevoir la Langue écrite des Egyptiens, sans rien changer à leur Langue

Digitized by Google

parlée, M. de G. fait une supposition très-ingénieuse & très-sensible.

» Des François abordent au loin dans » une Isle habitée par des Sauvages, qui » surpris de voir entre les mains de ces » étrangers, un moyen de se communiquer les idées par écrit, leur demandent un secret si important; les François, par des raisons particulières, ou » dans l'impossibilité de rendre les sons » d'une Langue barbare avec les élémens » de leur alphabet, écrivent en présence » de ces Sauvage le mot *pere*, & leur » disent : toutes les fois que vous aurez » ce signe matériel sous vos yeux, vous » aurez l'idée de *pere*, & vous le rendrez » par le son qui l'exprime dans votre langue. Pour tirer un plus grand parti de » cet exemple, supposons encore que la » Langue Françoise, en cela conforme » à plusieurs Langues Orientales, supprime souvent les voyelles; que tous » ses mots soient composés de deux ou » trois consonnes, & qu'en l'écrivant on » soit dans l'habitude de grouper ces consonnes; alors pour écrire le mot *pere*, » il suffira de tracer un P & un R; le » mot *fils* sera représenté par un F & » un I mises à côté l'une de l'autre avec » un S au-dessous. Les Sauvages rassem-

Digitized by Google

» bleront toutes ces masses de lettres, s'en » serviront comme des signes hiéroglyphiques, en altéreront sensiblement plusieurs traits, & feront de nouvelles » combinaisons à mesure que le nombre » de leurs besoins & de leurs idées augmentera ; supposons enfin que quatre » mille ans après, d'autres Européens reviennent dans cette Isle, ils y trouveront d'abord une écriture & une langue » absolument étrangères : mais quelle sera » leur surprise lorsqu'en remontant à l'origine de cette écriture dénaturée, ils y » découvriront les ruines de la Langue » Françoise, & des Lettres en usage dans » toute l'Europe? Telle est néanmoins la » singularité que nous présente l'écriture » Chinoise. C'est ainsi que les Lettres & » la Langue Egyptienne sont devenues à » la Chine les instrumens passifs d'une » nouvelle Langue, & s'y sont perpétuées » dans le silence & dans l'obscurité. -

M. de Guignes va chercher dans les Annales mêmes de la Chine de nouvelles preuves pour appuyer son sentiment, & elles sont d'une clarté bien imposante. Vingt-deux Familles de Souverains connues sous le nom de Dynasties, ont successivement gouverné la Chine ; » les » Princes de la premiere Dynastie sont,

Digitized by Google

» ſuivant l'ordre de leur ſucceſſion, *Yu*; » *Ki*, *Kand*, *Tchong*, &c. Ces noms » ſont de la langue parlée des Chinois, & » n'ont point de rapport avec la langue » écrite. J'ai donc analyſé ſuivant mon » alphabet, les caracteres qui repréſen- » ſentent ces noms, & j'ai trouvé :

» Dans celui de *Yu*, le mot *Men*; » c'eſt Ménès, Roi de Thèbes en Egypte.

» Dans celui de *Ki*, le mot *Jadoa*; » c'eſt *Athoès* Succeſſeur de Ménès.

» Dans celui de *Kand*, le mot *Jabia*; » c'eſt *Diabès*, troiſiéme Roi de Thèbes.

» Dans celui de *Tchong*, Pheuphi; » c'eſt *Phemphos*, quatrième Roi de Thè- » bes: & ainſi des autres.

» Il ſuit de-là que les Chinois en rece- » vant les uſages des Egyptiens, ſe ſont » auſſi approprié leurs annales ; il ſuit » qu'ils ont placé à la tête de leurs Dy- » naſties des Princes qui régnoient en » Egypte, & que la communication entre » les deux Nations s'eſt faite après le » temps de Menès. »

Une multitude de faits, d'analogies & de probabilités paroiſſent donc démontrer qu'une partie de l'Hiſtoire Egyptienne eſt en dépôt dans les Annales Chinoiſes ; mais on ne peut l'en débarraſſer que par un travail long & pénible. Perſonne n'eſt

Digitized by Google

ſans doute plus propre que M. de Guignes lui-même à donner à cette premiere vue toute l'étendue & le développement qu'elle peut avoir. Le ſuccès que ſon Mémoire a eu dans l'Europe ſçavante, doit l'encourager à continuer ſur le même objet, & à nous donner bientôt le grand ouvrage qu'il annonce dans celui-ci, qui n'en eſt, pour ainſi dire, que le Proſpectus.

ESSAIS HISTORIQUES ſur Paris. Par M. DE SAINTFOIX. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée. A Londres: & ſe trouve à Paris chez Ducheſne, *Libraire, rue Saint Jacques, près la Fontaine Saint Benoît.*

L'OBJET de l'Auteur a été de faire connoître le génie, le caractère de notre Nation, la ſource & l'origine de nos Loix, uſages & coutumes. On trouve ſans ceſſe dans cet Ouvrage un bel-eſprit ſçavant, profond, judicieux; un Phyloſophe agréable, un honnête-homme, & un excellent Citoyen. Peu d'Ecrivains ont autant mérité de leur Nation que M.

Digitized by Google

de Saintfoix, par ſon Hiſtoire de nos anciennes guerres avec les Anglois. Il nous a rendu la gloire qui nous étoit dûe & que nos Hiſtoriens même nous avoient ôtée par leur pareſſe & leur inattention. On peut juger de ſon zèle pour l'honneur des François par la manière dont il préſente la fameuſe bataille de Poitiers, où le Roi Jean fut fait priſonnier après avoir reçu deux bleſſures au viſage; événement dont les Anglois ſont encore ſi vains.

» Les Hiſtoriens Anglois, dit-il, égalent » cette victoire à la plus glorieuſe qu'ait » jamais remportée les Romains: ils com- » parent le Prince de Galles à Scipion & » à Céſar; c'eſt au Lecteur à juger ſi ce » Prince mérite des éloges: il part de » Bordeaux pour faire, à l'exemple de » ſon pere, une courſe de Tartare; Ra- » pin de Thoiras convient qu'on ne s'at- » tendoit pas à cette irruption ſoudaine; » il pille, brule, ſaccage un pays ouvert & » dégarni de troupes: dès qu'il apprend » qu'on marche à lui, il s'enfuit; ſa re- » traite eſt coupée; il ſe retranche dans » un poſte avantageux; il eſt prêt à ſe » ſoumettre à des conditions honteuſes; » il offre de ne point porter les armes » contre la France pendant ſept ans, &

Digitized by Google

» de rendre tout le butin qu'il a fait ; » il eſt perdu ſi nous ne cherchons point » à le combattre ; l'eſprit de vertige ſemble ſaiſir le Roi Jean ; il veut abſolument attaquer, & diſpoſe ſon attaque » de la façon la plus mal conçue : nous » ſommes battus. D'ailleurs quel honneur » ſingulier les Anglois prétendent-ils tirer » de cette victoire lorſqu'ils ſont obligés » d'avouer que dans l'armée du Prince de » Galles, compoſée de douze mille hommes, il n'y en avoit au plus que trois » mille de leur Nation, & neuf mille » Gaſcons ?

M. de Saintfoix venge partout la France des traits injurieux avancés par des Ecrivains paſſionnés, dont le reſſentiment & la haine conduiſoit la plume : il combat Rapin de Thoiras, Larrey & les autres Hiſtoriens Anglois, d'une façon qui ne laiſſe pas lieu à la replique. Il fait connoître leur partialité & leurs prévarications continuelles. Le zéle patriotique de notre Ecrivain ne laiſſe échapper aucune occaſion d'oppoſer la franchiſe & la généroſité des François aux infidélités & à la mauvaiſe foi de nos anciens rivaux, les Anglois. Cette partie de ſon ouvrage eſt trop connue pour que j'en donne ici

Digitized by Google

une analyse détaillée : je me contenterai d'en citer encore ce trait.

Après la mort de Charles le Bel, le Roi d'Angleterre Edouard III. Petit-fils de Philippe le Bel par sa mere, prétendit que la Couronne de France lui appartenoit ; mais malgré ses prétentions, Philippe de Valois monta sur le Trône, & somma Edouard de venir lui rendre hommage pour le Duché de Guyenne & le Comté de Ponthieu. Edouard rendit cet hommage solemnel à Philippe ; mais croiroit-on qu'il n'eut pas honte d'avancer dans la suite » que s'il n'avoit point » fait de protestations publiques, il en » avoit fait de secrettes dans son conseil » privé, par lesquelles il avoit déclaré » *que par l'hommage qu'il alloit rendre,* » *il ne prétendoit pas porter préjudice à* » *ses droits sur la Couronne de France,* » *quand même il viendroit à le ratifier* » *par ses Lettres Patences, & que ce n'é-* » *toit que la crainte de perdre ses terres* » *en France qui l'obligeoit à faire cette dé-* » *marche.* Ainsi aucune puissance ne peut » compter sur les sermens d'un Roi d'An- » gleterre, & sur les traités qu'elle fait » avec lui, il aura toujours protesté se- » crettement, dans son conseil privé, » contre

» contre la paix qu'il ſignoit, dès qu'il » croit avoir quelque avantage à recom- » mencer la guerre.

La cinquiéme Partie des *Eſſais* de M. de Saintfoix contient comme les premieres beaucoup d'anecdotes piquantes, de remarques fines, de plaiſanteries philoſophiques ſur nos mœurs, nos uſages, nos vieilles erreurs. C'eſt toujours la même préciſion, la même élégance, la même pureté dans le ſtyle, & toujours le même eſprit de Patriotiſme. Je vais en rapporter quelques traits.

» La Fable d'Actéon mangé par ſes » chiens, ne ſeroit-elle pas l'emblême de » tant de petits Seigneurs ruinés par leurs » équipages de chaſſe ?

» Nos Reines alloient en litière ou à » cheval. Catherine de Médicis eſt la pre- » miére qui ait eu un carroſſe... Ces » carroſſes étoient faits comme ceux des » Meſſageries, avec de grandes portières » de cuir qu'on abaiſſoit pour y entrer ; » on n'y mettoit que des rideaux : s'il y » avoit eu des glaces au carroſſe d'Henri » IV, peut-être n'auroit-il pas été tué. » Baſſompierre, ſous le Règne de Louis » XIII, fut le premier qui fit faire un » petit carroſſe avec des glaces... Le » nombre des carroſſes, qui ne montoit

Digitized by Google

» dans Paris en 1658, qu'à trois cens dix » ou vingt, monte aujourd'hui à plus de » quatorze mille.

» On cultive, on exerce la mémoire » des jeunes gens afin de la fortifier; il » me semble qu'il est encore plus intéres- » sant d'exercer, d'habituer leur ame à » la pitié par des scènes pathétiques & » touchantes. L'homme le plus vertueux, » est celui, dont l'ame est la plus inquiéte » à la vue de son semblable dans la » misere.

M. de Saintfoix est aussi attentif à recueillir les traits qui font honneur aux femmes que ceux qui font honneur à sa Patrie. Il ne conçoit pas qu'il y ait eu des Ecrivains qui ayent cherché à inspirer du du mépris pour les femmes & à abaisser leur propre Nation. Tacite, en parlant de nos Ancêtres, rapporte que du Champ de Bataille ils entendoient les cris de leurs femmes; qu'elles étoient les témoins & les Panégyristes qu'ils vouloient avoir de leurs actions, &c. » Je ne prétends pas, ajoute M. de Saintfoix, » que nos Fran- » çoises aillent camper; mais elles ont » un empire naturel sur nos sentimens & » elles peuvent se rendre très-utiles en » inspirant sans cesse l'amour pour la » Patrie & en traitant avec le dernier

Digitized by Google

» mépris ces hommes qui veulent dépri-
» mer leur Nation. J'ai dit que la corrup-
» tion des mœurs eſt à-peu-près égale
» dans tous les ſiecles ; que c'eſt la dépra-
» vation du caractère d'une Nation qui
» préſage ſa décadence, & j'appelle
» dépravation dans ſon caractère, lorſ-
» qu'elle n'a plus cet orgueil pour ſon
» nom, cet amour, cette eſtime pour
» elle-même, ſources continuelles de for-
» ce, d'émulation & de toutes ces vertus
» qui rendirent les Romains le premier
» Peuple du Monde.

IDE'E de l'EDDA, ou Mythologie Celtique. (Introduction à l'Hiſtoire de Danemarc.)

L'ANCIENNE Edda étoit un Recueil de Poëſies qui avoient pour objet quelques points de la Religion & de la Morale d'Odin. La premiere de ces Piéces eſt le Poëme intitulé *Voluſpa*. Ce mot ſignifie *l'Oracle*, ou *la Prophétie de Vola* : il eſt attribué à la Sybille du Nord, & il contient en deux ou trois cens vers tout le Syſtême de Mythologie qui eſt développé dans la nouvelle Edda, dont voici le plan.

Digitized by Google

Un Roi de Suéde, nommé *Gylphe*, voyoit avec étonnement le reſpect qu'inſpiroient à tout ſon Peuple les nouveaux venus d'Aſie. Il voulut ſçavoir ſi leurs ſuccès avoient quelque choſe de divin ; & déguiſé en Vieillard, ſous le nom de *Gangler*, il ſe rendit à *Aſgard*, c'eſt-à-dire, au Palais des Dieux. Il y vit trois Souverains aſſis ſur un trône éclatant ; l'un d'eux lui demanda ce qui l'avoit amené à *Aſgard* ; *Gangler* répondit qu'il vouloit ſçavoir s'il y avoit quelque Sage dans cette Cour. Les trois Perſonnages aſſis ſur le trône, lui permettent de les interroger, & ſes queſtions & leurs réponſes ſont tout le ſujet de la nouvelle Edda. La plupart de ces Fables roulent ſur la formation & la deſtruction du Monde : c'eſt un mélange d'abſurdités & d'idées ſublimes. Il y eſt dit que les Dieux firent l'homme & la femme de deux morceaux de bois flotans ſur le rivage de la mer, & que ces Dieux eux-mêmes, c'eſt-à-dire *Odin*, *Vile* & *Ve*, avoient pour pere un nommé *Bore*, lequel étoit né des pierres que la Vache *Oedumla* avoit léchées ; que la Nuit, fille du Géant *Nor*, fut mariée trois fois ; que la Terre fut le fruit de ſon ſecond mariage, & que du troiſiéme elle eut pour enfant le *Jour*.

Digitized by Google

» Alors le Pere univerſel prit la nuit, & » le Jour ſon fils, il les plaça dans le » Ciel & leur donna deux chevaux & deux » Chars pour qu'ils fiſſent l'un après l'au- » tre le tour du monde. La nuit va la pre- » mière ſur ſon cheval nommé *Rimfaxe*, » (crinière gelée) tous les matins en com- » mençant ſa courſe, il arroſe la terre de » l'écume de ſon frein. Le cheval dont le » *Jour* ſe ſert, ſe nomme *Skinfaxa*, (cri- » nière lumineuſe) & de ſa crinière bril- » lante il éclaire l'air & la terre. »

La huitiéme & la neuviéme Fable décrivent la demeure des Dieux. Les ſuivantes marquent les rangs, les fonctions & le caractère de ces mêmes Divinités, & quelques-unes de leurs avantures merveilleuſes, en particulier du Dieu *Thor*, qui eſt à beaucoup d'égards l'Hercule de cette Mythologie : en voici un exemple.

Le Dieu *Thor* voyageoit dans le Pays des Géans avec *Loke* (le Dieu du mal) & les enfans d'un Villageois qui lui avoit donné l'hoſpitalité. Comme la nuit s'approchoit, ils cherchèrent de tous côtés un endroit où ils puſſent ſe repoſer, & ils trouvèrent enfin dans les ténébres la maiſon d'un Géant : mais vers le milieu de la nuit, ils ſentirent un grand tremblement de terre qui ſecouoit violemment

Digitized by Google

toute la maiſon. *Thor* ſe levant, appella ſes compagnons pour chercher avec lui quelque aſyle ; ils trouvèrent une chambre à main droite. Mais *Thor* ſe tenant à la porte, pendant que les autres frappés de crainte ſe cachoient au fond de cette retraite, s'arma de ſa maſſue pour ſe défendre à tout événement. Cependant on entendoit un bruit terrible, & le matin étant venu, *Thor* ſortit & apperçut près de lui un homme d'une grandeur prodigieuſe, qui ronfloit de toutes ſes forces : *Thor* comprit que c'étoit-là le bruit qu'il avoit entendu pendant la nuit. Auſſitôt il prit ſa ceinture, qui a le pouvoir d'accroître ſes forces ; mais le Géant s'étant éveillé, *Thor* effrayé n'oſa lui lancer ſa maſſue, & ſe contenta de lui demander ſon nom. Je m'appelle *Skrymner*, répondit le Géant ; pour moi, je n'ai pas beſoin de te demander ſi tu es le Dieu *Thor*, & ſi tu ne m'as pas pris mon gant. En même temps il étendit la main pour le reprendre, & *Thor* s'apperçut que cette maiſon où ils avoient paſſé la nuit, étoit le gant de *Skrymner* & la chambre un des doigts du gant. *Thor* & le Géant voyagèrent enſemble le jour ſuivant. Le ſoir, le Géant s'alla coucher ſous un chêne, montrant à *Thor* le lieu où il vouloit dormir ;

Digitized by Google

bientôt il se mit à ronfler. Pendant son sommeil. *Thor* prenant sa massue, la lance à la tête du Géant. Celui-ci s'éveillant demande quelle feuille lui est tombée sur la tête, & qu'est-ce que cela peut-être ? *Thor* fait semblant de vouloir aller dormir sous un autre chêne. Comme il étoit environ minuit, ce Dieu entendant ronfler de nouveau *Skrymner*, prend sa massue & la lui enfonce par derriere dans la tête. Le Géant s'éveille & demande à *Thor* s'il lui est tombé quelque grain de poussiere sur la tête ? & pourquoi il ne dort pas ? *Thor* répond qu'il va s'endormir. Mais un moment après, résolu de porter à son ennemi un troisiéme coup, il recueille toutes ses forces & lui lance sa massue dans la joue avec tant de violence qu'elle s'y enfonce jusqu'au manche. *Skrymner* se réveillant, porte la main à sa joue, disant, y a-t-il des oiseaux perchés sur cet arbre ? Il me semble qu'il est tombé une plume sur moi. Puis il ajoute, pourquoi veilles-tu *Thor* ? Je crois qu'il est temps de nous lever & de nous habiller. Vous n'avez pas beaucoup de chemin à faire pour arriver à la Ville qu'on nomme *Utgard* ; je vous ai entendu vous dire à l'oreille, les uns aux autres, que j'étois d'une bien grande taille, mais vous en

verrez là de beaucoup plus grands que moi. C'eſt pourquoi je vous conſeille, quand vous y ſerez arrivé, de ne pas trop vous vanter, car on ne ſouffre pas volontiers dans cet endroit là de petits hommes comme vous; je crois même que ce que vous auriez de mieux à faire, ſeroit de vous en retourner; cependant ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, prenez votre route à l'Orient; pour moi, mon chemin me mene au Nord. *Thor* continuant ſa route avec ſes compagnons, ils arrivent à la Ville des Géans, & ſe préſentent devant le Roi nommé *Utgarda-Loke*. Le Roi les ayant regardés, ſe mit à rire. Il eſt trop tard, dit-il, pour vous interroger ſur le long voyage que vous avez fait; cependant, ſi je ne me trompe, ce petit homme que je vois là doit être *Thor*; voyons un peu, ajoûta-t-il en lui adreſſant la parole, quels ſont les arts dans leſquels vous vous diſtinguez toi & tes compagnons. (Je paſſe ſous ſilence les épreuves auxquelles les compagnons de *Thor* furent mis.)

Le Roi demanda à *Thor*, dans quel Art il vouloit faire preuve de ſon habileté ſi renommée. *Thor* répondit qu'il vouloit diſputer avec quelqu'un de ſa Cour à qui boiroit le mieux. Le Roi y ayant con-

Digitized by Google

ſenti il entre dans le Palais & va chercher une grande corne dans laquelle les Courtiſans étoient obligés de boire, lorſqu'ils avoient fait quelque faute contre les coûtumes de la Cour. L'Echanſon la remplit & la préſente à *Thor*, cependant le Roi lui diſoit : Un bon buveur doit vuider cette corne d'un trait ; quelques-uns la boivent en deux coups, mais il n'y a point de ſi petit buveur dans ma Cour qui ne la vuide en trois. *Thor* conſidère cette corne, & n'eſt étonné que de ſa longueur ; mais comme il avoit ſoif il ſe mit à boire auſſi long-temps qu'il lui fut poſſible, ſans reprendre haleine ; & quand il eut éloigné la coupe de ſa bouche, à peine s'apperçut-il que la liqueur eût diminué. S'étant remis à boire, il n'avança guére plus que la premiére fois ; enfin plein de colère il approche encore la corne de ſes lèvres, & fait les plus grands efforts pour la vuider entièrement ; il regarde & trouve que la liqueur étoit un peu baiſſée ; alors déſeſpérant de réuſſir, il rendit la corne. On voit, lui dit alors le Roi, que tu n'eſt pas ſi vaillant que nous l'avons cru, mais veux-tu faire encore de nouvelles tentatives ? Certainement, dit *Thor*, des coups comme ceux que j'ai bus ne ſe-

Digitized by Google

roient pas censés petits pàmi les Dieux; mais quel jeu voulez-vous me proposer? Il a ici un jeu de peu d'importance auquel nous exerçons les enfans, lui répondit le Roi; il consiste à lever de terre mon chat, & je ne t'en parlerois pas si je n'avois vû que tu n'étois pas tel que l'on te disoit être. En même temps un grand chat couleur de fer, sauta au milieu de la salle; *Thor* s'approchant lui passe la main sous le ventre & le soulève de toutes ses forces; mais le chat courbant le dos n'éleva jamais qu'un seul pied: le succès, dit le Roi, a été tel que je le présageois; le chat est grand, mais *Thor* est petit en comparaison des hommes d'ici. Si je suis petit, répond *Thor*, faites paroître quelqu'un avec qui je puisse luter. Le Roi entendant cela, regarde de tous côtés, & dit: je ne vois ici personne qui ne croye au-dessous de lui d'entrer en lice avec toi. Mais qu'on fasse venir ma nourrice *Hella* (*la Mort*) pour luter avec le Dieu *Thor*; elle en a terrassé de plus forts que lui. Au moment même une vieille édentée entre dans la salle; voilà, dit le Roi à *Thor*, celle avec qui tu dois luter; mais après que de part & d'autre ils se furent portés de grands coups, & qu'ils eurent long-temps & vigoureuse-

Digitized by Google

ment combattu, *Thor* tomba sur un genou, & le Roi s'approchant ordonna de finir, ajoutant qu'il n'y avoit plus personne dans sa Cour à qui on pût honnêtement proposer de se battre avec lui.

Thor passa dans ce lieu la nuit avec ses compagnons, & le lendemain de grand matin il se prépara à partir; mais le Roi le fit appeller, & lui donna un magnifique festin après lequel il l'accompagna hors de la Ville. Comme ils étoient prêts à se dire adieu, le Roi demanda à *Thor* ce qu'il pensoit du succès de son voyage. *Thor* lui répondit, qu'il ne pouvoit nier qu'il ne sortit de chez lui honteux & mécontent. Il faut donc, dit le Roi, que je vous découvre à présent la vérité, puisque vous êtes hors de notre ville, dans laquelle vous ne rentrerez jamais tant que je vivrai & que je règnerai. Je vous assure bien que si j'avois pû prévoir que vous eussiez eu tant de force, je ne vous y eusse point laissé entrer; mais je vous ai enchanté par mes prestiges, d'abord dans la Forêt où je vins au devant de vous. Vous voulûtes me frapper trois fois avec votre massue; le premier coup quoique léger m'eût terrassé si je l'eusse reçu; mais lorsque vous serez sorti vous trouverez un très-grand

Digitized by Google

rocher, dans lequel il y a trois vallées de forme quarrée, & l'une d'elles eſt extrêmement profonde; ce ſont les endroits que votre maſſue a frappés, parce que je me cachois alors derrière un rocher que vous ne pouviez voir. J'ai uſé des mêmes preſtiges dans les combats que vous avez ſoutenus. Quand vous avez voulu vuider la corne, vous avez fait, ſur ma foi, une merveille que je ne pourrois pas croire ſi je ne l'avois vûe; car un des bouts de la corne s'étendoit juſqu'à la mer, ce que vous n'avez pas apperçu; & quand vous irez pour la première fois à la mer, vous verrez combien elle eſt diminuée. Vous n'avez pas fait un moindre miracle en ſoulevant le chat, & pour vous parler vrai, quand nous avons vû qu'une de ſes pattes quittoit la terre, nous avons tous été extrêmement ſurpris & effrayés, car ce qui vous paroiſſoit un chat, étoit en effet le grand ſerpent *Midgar*, qui environne toute la terre, & alors il étoit à peine aſſez long pour que ſa queue & ſa tête touchaſſent encore la terre, tant votre main en l'élevant s'eſt approchée du Ciel. A l'égard de votre lute avec une vieille, il eſt bien étonnant qu'elle ne vous ait fait tomber que ſur un genou, car c'eſt contre la mort que

Digitized by Google

vous avez combattu ; & il n'y a perſonne qu'elle n'abatte à la fin. Mais à préſent puiſque nous allons nous quitter, je vous déclare qu'il eſt également avantageux pour l'un & pour l'autre que vous ne reveniez plus vers moi ; & ſi vous voulez le faire, je me défendrai encore par d'autres preſtiges ; en ſorte que vous ne pourrez jamais rien contre moi. Comme il diſoit ces mots, *Thor* indigné prend ſa maſſue & la veut lancer ſur le Roi, mais celui-ci diſparoit ; & le Dieu ayant voulu retourner vers la ville pour la détruire, ne trouva plus que de vaſtes campagnes couvertes de verdure. Continuant donc ſa route il revint ſe repoſer dans ſon Palais.

Un morceau de l'ancienne Edda, plus intéreſſant & auſſi curieux que le Poëme de la *Voluſpa* d'où eſt tirée l'Edda nouvelle, c'eſt le Poëme intitulé *Havamaal*, c'eſt-à-dire, *Diſcours ſublime*, ou *la Morale d'Odin*. Ce Poëme eſt un tiſſu de maximes marquées au coin du bon ſens ; j'en vais donner quelques exemples.

» Il n'y a point d'ami plus ſûr en voyage » qu'une grande prudence.

» L'oiſeau de l'oubli chante devant » ceux qui s'enyvrent, & leur dérobe » leur ame.

Digitized by Google

» L'homme dépourvu de sens croit qu'il » vivra toujours s'il évite la guerre ; mais » si ces lances l'épargnent, la vieillesse » ne lui fait point de quartier.

» L'homme gourmand mange sa pro- » pre mort.

» Aimez vos amis, & ceux de vos amis, » mais ne favorisez pas l'ennemi de vos » amis.

» Quand j'étois jeune, j'errois seul » dans le monde ; il me sembloit que j'é- » tois devenu riche quand j'avois trouvé » un compagnon. Un homme fait plaisir » à un autre homme.

» Qu'un homme soit sage modérément, » & qu'il n'ait pas plus de prudence qu'il » ne faut. Qu'il ne ne cherche point à » sçavoir sa destinée s'il veut dormir tran- » quille.

» Levez-vous matin si vous voulez vous » enrichir ou vaincre un ennemi. Le loup » qui est couché ne gagne point de proie, » ni l'homme qui dort, de victoire.

» On m'invite çà & là à des festins, » si je n'ai besoin que d'un déjeuné ; mon » fidéle ami est celui qui me donne un » pain quand il en a deux.

» Les richesses passent comme un clin » d'œil, elles sont les plus inconstantes » des amies. Les troupeaux périssent, les

Digitized by Google

» parens meurent, les amis ne sont pas » plus immortels, vous mourrez vous-» même. Mais je connois une seule chose » qui ne meurt point, c'est le jugement » qu'on porte des morts.

» Il n'y a point de maladie plus cruelle » que de n'être pas content de son sort.

» Sçachez que si vous avez un ami, » vous devez le visiter souvent. Le che-» min se remplit d'herbes, & les arbres » le couvrent bientôt, si l'on n'y passe » sans cesse.

» Ne rompez jamais le premier avec » votre ami. La douleur ronge le cœur » de celui qui n'a personne à consulter » que lui même.

» N'ayez jamais trois paroles de dispute » avec le méchant. Souvent le bon céde » lorsque le méchant s'irrite & s'enor-» gueillit.

Les fragmens de l'ancienne Edda sont terminés par un petit Poëme intitulé: *Le Chapitre runique*, ou *la Magie d'Odin*. Dans ce Poëme Odin se vante de pouvoir opérer les plus grands prodiges.

» Je sçai (dit-il entr'autres choses) un » secret que je ne perdrai jamais, c'est » celui de me faire aimer constamment » de ma maîtresse.

» Mais j'en sçai un que je n'enseignerai » jamais à aucune femme, excepté à ma

Digitized by Google

» ſœur, ou à celle qui me tient dans ſes
» bras.

A la ſuite de l'Edda, M. Mallet a placé quelques piéces de vers choiſies dans la multitude de celles qui ont été conſervées par les Auteurs des anciennes Chroniques. Trois de ces piéces ſont des Odes, & la quatriéme un petit Poëme Epique, dont toute l'action ſe paſſe en combats, d'écrits, & peints à la maniere d'Homere.

Ces morceaux expriment avec beaucoup de naïveté les mœurs de ces tems-là, & ſurtout le genre de galanterie qui régnoit parmi ces peuples : on peut en juger par l'Ode que je vais tranſcrire.

Harald le Vaillant vivoit au milieu du onziéme ſiécle : il étoit un des plus illuſtres avanturiers de ſon temps. Il avoit parcouru toutes les mers du Nord, & *piraté* dans la Méditerrannée même & ſur les côtes d'Afrique ; il fut pris enſuite & détenu quelque tems captif à Conſtantinople. Dans cette Ode il ſe plaint de ce que la gloire qu'il s'étoit acquiſe par tant d'exploits, n'avoit pu toucher *Eliſſif*, fille de *Jariſlas* Roi de Ruſſie.

» Mes navires ont fait le tour de la
» Sicile. C'eſt alors que nous étions bril-
» lans & magnifiques ; mon vaiſſeau brun
» chargé d'hommes voguoit rapidement

» au gré de mes desirs ; occupé de com-
» bats, je croyois naviger toujours ainsi ;
» cependant une fille de Russie me mé-
» prise.

» Je me suis battu dans ma jeunesse avec
» les peuples de *Drontheim*. Ils avoient
» des troupes supérieures en nombre : ce
» fut un terrible combat ; je laissai leur
» jeune Roi mort sur le champ de ba-
» taille : cependant une fille de Russie
» me mépriſe.

» Un jour nous n'étions que seize dans
» un vaisseau ; une tempête s'éleve &
» enfle la mer, elle remplit le vaisseau
» chargé, mais nous le vuidâmes en di-
» ligence. J'esperois de-là un heureux
» succès : cependant une fille de Russie
» me mépriſe.

» Je sçais faire huit exercices ; je com-
» bats vaillamment ; je me tiens fer-
» me à cheval ; je suis accoutumé à
» nager, je sçais courir en patins ; je
» lance le javelot ; je m'entends à ramer ;
» cependant une fille de Russie me mé-
» prise.

» Peut-elle nier cette jeune & belle fille,
» que ce jour où posté près de la ville dans
» le pays du midi, je livrai un combat,
» je ne me sois servi courageusement de
» mes armes, & que je n'aie laissé après

Digitized by Google

» moi des monumens durables de mes » exploits ? Cependant une fille de Ruſſie » me mépriſe.

» Je ſuis né dans le haut pays de Nor- » vége, là où les habitans manient ſi bien » les arcs ; mais j'ai préferé de conduire » mes vaiſſeaux, l'effroi des payſans, » parmi les écueils de la mer, & loin du » ſéjour des hommes j'ai parcouru les » mers avec ces vaiſſeaux : cependant » une fille de Ruſſie me mépriſe.

MES PRINCIPES, ou la vertu raiſonnée. Ce titre ſemble annoncer de la morale en maximes. L'auteur a mieux fait, il l'a miſe en action. Une petite fille de ſeize ans, ſe trouve engagée par ſa ſenſibilité & ſa vanité dans le danger le plus preſſant pour la vertu, & n'échappe à la ſéduction & à la violence du jeune homme qu'elle aime qu'en ſe jettant par la fenêtre. Ce qui amene cette ſituation eſt un peu long & négligemment écrit, mais la ſcène eſt vive & bien rendue. Julie, c'eſt le nom de l'héroïne, finit cependant par être enlevée, & par conſentir à un mariage clandeſtin. Mais au moment de le conclure, un oncle du Marquis de Barvil ſon amant, le Baron

Digitized by Google

de Forbec vient la lui ravir ; Barvil la défend ; le Baron menace de la tuer s'il ne la lui céde ; il tient à Julie le pistolet sur la gorge ; le Marquis veut se saisir du pistolet, il en fait partir la détente, & frappé du coup lui-même, il tombe mort aux pieds de sa maîtresse. Elle s'évanouit, & l'histoire est finie. Les réflexions dont ce récit est mêlé sont ce que l'Auteur appelle ses principes ; mais la moralité la plus frappante de ce petit Roman est que si une jeune fille a eu l'imprudence de s'exposer au péril d'un tête à tête avec un amant libéral, jeune, aimable, audacieux, elle n'a rien de mieux à faire pour sauver sa vertu, que de s'échapper, fût-ce par la fenêtre.

Abrégé de l'Histoire Universelle de J. A. de Thou, avec des remarques sur le Texte de cet Auteur, & sur la Traduction qu'on a publiée de son Ouvrage en 1734. Par M. Rémond de Sainte-Albine de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. Dix vol. in-12. *A la Haye.*

Cet Ouvrage que le Public desiroit depuis longtemps demandoit une plume exercée dans le style noble & rapide de l'Histoire. La réputation de M. de Sainte-Albine dans ce genre est établie : son

nom suffiroit pour prévenir favorablement le Public. Je me propose cependant de rendre compte de son travail ; mais les bornes qui me sont prescrites ne me permettent pas toujours de satisfaire l'impatience du Public sur les ouvrages qui méritent son attention & ses éloges.

TRAITÉ des Affections vaporeuses du sexe avec l'exposition de leurs symptomes, de leurs différentes causes, & la méthode de les guérir. On y trouve aussi des connoissances relatives aux affections vaporeuses des hommes. Par M. Joseph Raulin, Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi, des Académies Royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux & de Rouen. Seconde Edition revue par l'Auteur. *A Paris*, chez *J. Thomas Hériſſant*, rue S. Jacques.

INSTRUCTION pour les ventes des bois du Roi, par feu M. de Froidour, avec des Notes tirées des meilleurs Auteurs, sur la matiere des Eaux & Forêts, & des Ordonnances de 1669, 1667 & 1670. Par M. Berryer, Avocat au Parlement, ancien Conseiller du Roi, Maître Particulier des Eaux & Forêts des Bailliages de Meaux, Crecy & Château-Thierry. *A Paris*, chez *Brunet*, Grand'Salle du Palais ; *Barrois*, quai des Augustins, &

Digitized by Google

Ducheſne, rue S. Jacques. Prix 9 liv. relié en veau, & 6 liv. 10 ſ. en blanc.

Ce Livre eſt très-utile pour les Particuliers qui ont des bois, pour les gens de main-morte, les Officiers de Maîtriſes, les Marchands de bois, & les Officiers de Judicature. Je me propoſe de donner dans la ſuite une idée de cet ouvrage. En attendant je crois devoir avertir les Libraires qu'ils pourront s'adreſſer à l'Auteur, rue des Poſtes, au coin de celle du cheval verd: il s'eſt chargé lui-même de la vente de ſon Livre, & il s'arrangera avec eux pour le payement.

LETTRES intéreſſantes pour les Médecins de profeſſion, utiles aux Eccléſiaſtiques qui veulent s'appliquer à la Médecine, & curieuſes pour tout Lecteur. vol in 12. *A Avignon*, & ſe trouve *à Paris*, chez la veuve *David* jeune, Quai des Auguſtins.

ACTES de Notoriété donnés au Châtelet de Paris, ſur la Juriſprudence & les uſages qui s'y obſervent; avec des Notes. par M. J. B. Deniſart, Procureur au Châtelet à Paris. *Pour l'Auteur*, chez *Savoye*, rue S. Jacques, & *le Clerc* au ſecond pilier, Grand'Salle du Palais. Je donnerai une Notice de cet Ouvrage important dans le Volume prochain.

Digitized by Google

Le Manuel des Officiers de Bouche, ou le Précis que l'on peut faire des alimens, pour servir toutes les Tables, depuis celle des Grands Seigneurs jusqu'à celle des Bourgeois, suivant l'ordre des saisons & des services : ouvrage très-utile aux Maîtres pour donner des repas, & aux Artistes pour les exécuter. *A Paris*, chez *le Clerc*, quai des Augustins, à la Toison d'Or.

Second Mémoire sur l'Inoculation de la petite Vérole, contenant son histoire depuis l'année 1754, lû à l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, du 15 Novembre 1758. Par M. de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences, & des Sociétés Royales de Londres & de Berlin. *A Genève* chez *Emmanuel du Villard*.

Observations Médicinales, contenant un Traité abrégé de la Saignée, de ses accidens, les moyens d'y remédier, avec une formule de remèdes les plus usités, les cas où ils conviennent, la manière de traiter la Dyssenterie, le Scorbut &c. avec plusieurs observations très-utiles & très-intéressantes. Par M. Charles Peyroux, Maître en Chirurgie; premiere

Digitized by Google

Partie. *A Paris*, chez *Antoine Boudet*, rue S. Jacques.

Lettre sur le nouvel Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, par M. l'Abbé R. 13 vol. in 12. *A Utrecht* & *à Cologne.*

Essai sur l'usage de la Danse en Médecine. Par M. Augustin Averos, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même ville, & de l'Académie des Sciences, Inscriptions, & Belles-Lettres de Toulouse. *A Perpignan* chez *Guillaume Simon le Comte* Imprimeur du Roi.

Sur l'Hydropisie de Poitrine, & sur les Hydropisies du Péricarde, du Médiastin & de la Pleure. Par M. Bouillet le Fils, Conseiller-Médecin du Roi, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Béfiers, & Médecin de l'Hôpital-Mage de la même Ville. *A Béfiers* chez *François Barbut* Imprimeur du Roi.

Mémoire sur les Pleuro-pneumonies épidémiques, lû à la Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Béfiers, le 26 Octobre 1758. Par le même Auteur, & chez le même Libraire.

Digitized by Google

APPENDICE de trois nouvelles Planches aux anciennes de Conchyliologie, avec leur explication, que l'on placera entre la premiere & la seconde Partie. Se vend 3 liv. en feuilles, chez *Debure* l'aîné, Quri des Augustins. Les Planches en sont parfaitement bien gravées.

SIX SONATES pour le Clavecin, composées par M. l'Abbé Gravier, Organiste de la Métropole de Bordeaux. *A Paris*, chez *M. de la Chevardiere* & *M. le Menu*, rue du Roule, *M. Bayard*, rue S. Honoré, & *Mlle Castagneri*, rue des Prouvaires.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MEDECINE.

LETTRE à l'Auteur du Mercure, au sujet des Modifications du pouls dans les maladies.

MONSIEUR,

Je me crois obligé d'avoir l'honneur de vous communiquer les avantages que j'ai tirés, dans le traitement de quelques maladies, des *Recherches sur le pouls*, ouvrage nouveau que j'ai lû avec avidité sur ce que le Mercure & les Journaux en ont publié : mes petites observations n'ajouteront rien à la gloire de l'Auteur des *Recherches*, que je ne connois que par sa célébrité : mais un détail sincère de ce que j'ai observé pourra servir à exciter & à augmenter la curiosité des Médecins sur une matière la plus importante peut-être qu'on ait examinée depuis plusieurs siécles, & qui mettra celui dans lequel nous vivons

Digitized by Google

à côté des plus brillans siécles de la Médécine.

M'étant mis le Livre des *Recherches sur le pouls* à la main, auprès d'un Malade qui avoit pris, ayant besoin d'être purgé, une eau émétisée dans laquelle étoit fondu du sel de Glauber, j'examinai les différentes modifications qui se passoient dans son pouls. Je ne tardai pas à découvrir le pouls du vomissement critique caractérisé par des pulsations fréquentes, saillantes, accompagnées de roideur & de frémissement dans le moment même que le Malade alloit vomir; ce qui se renouvella autant de fois que le vomissement survint. Le vomissement étant fini, le pouls critique des entrailles se manifesta aussitôt; il fut plus développé que pendant l'action de l'estomac, plus souple, avec des pulsations inégales entr'elles, tant dans leur force que dans leurs intervalles, & avec quelques intermittences irrégulières. Cet état du pouls fut suivi peu après de selles copieuses: ces variétés dans le pouls reparurent à plusieurs reprises, & les évacuations ne cessèrent que lorsque le pouls fut devenu tranquille, égal, souple.

Ce coup d'essai fut pour moi si agréable, & j'eus dès ce moment une si bonne idée de ce nouveau système, que je n'hésitai

pas à m'y donner tout entier. Je fus prié de voir une Demoiſelle âgée de quinze ans, attaquée de vapeurs & de convulſions, preſque journalières depuis un mois & demi; ce qui étoit occaſionné par la ſuppreſſion des règles à la ſuite d'une peur. La Malade avoit la parole entrecoupée, ſouvent le hocquet, & elle étoit fort oppreſſée: cet état avoit reſiſté à bien des remèdes: je trouvai le pouls diſpoſé au vomiſſement. Ayant porté la main ſur la région de l'eſtomac, je demandai à la Malade ſi elle y ſentoit de la peſanteur; ce qu'elle m'aſſura. J'annonçai que dans peu les accidens finiroient, & j'ordonnai tout de ſuite quatre grains de tartre ſtibié que je fis prendre aſſez bruſquement: ils évacuèrent quantité de bile viſqueuſe, cauſe principale des accidens qui ceſſerent après l'évacuation. La Malade paſſa une bonne nuit à l'aide d'un bol calmant; elle prit le ſurlendemain une moindre doſe de tartre Stibié dans une eau de caſſe ſur l'indication du pouls ſtomacal qui exiſtoit encore: ces vues furent remplies, & les évacuations furent très-copieuſes; le pouls changea quelques jours après; il fut plus développé, inégal & rebondiſſant, & fut bientôt ſuivi des régles qui étoient ſupprimées depuis trois mois.

Digitized by Google

Le flux périodique revenu au bout d'un mois fut arrêté derechef par un chagrin ; ce qui jetta la malade dans de nouveaux accidens, comme le hocquet, l'oppreſſion, vomiſſement de ſang qui finit par une hémorragie du nez ; j'annonçai cette hémorragie fondé ſur la préſence du pouls rebondiſſant redoublé & vigoureux, qui parut à pluſieurs repriſes. Je parvins à ſçavoir dire de quelle narine ſeroit l'hémorragie ; car alors le pouls étoit beaucoup plus rebondiſſant du côté de la narine d'où le ſang devoit ſortir. Ce nouvel accident dura plus que le premier ; mais il ceſſa enfin ; les régles reparurent dans leur temps, & la Malade jouit depuis ce temps-là d'une parfaite ſanté.

Une Communauté conſidérable de Filles m'a fourni des occaſions fréquentes d'obſerver. La Supérieure fut ſurpriſe pluſieurs fois de m'entendre annoncer bien des incommodités que les Malades vouloient cacher, des pertes, des fleurs blanches, des hémorrhoïdes.

Une de ces Sœurs ayant des inſomnies depuis trois mois & étant mal réglée, tomba dangereuſement malade d'une fiévre aigue & nerveuſe ; elle eut des anxiétés & un grand embarras dans la tête ; je lui ordonnai une ſaignée, & le lendemain

Digitized by Google

ſur l'indiration du pouls ſtomacal, une eau émétiſée qui diminua beaucoup les accidens. La Supérieure qui avoit vu beaucoup de malades dans les Hôpitaux, auroit voulu continuer les ſaignées par rapport à la véhémence du pouls. La maladie fut guérie en dix jours en ſuivant toujours la marche du pouls qui m'indiqua en différens temps & la ſueur & les évacuations du ventre & les regles.

On me préſenta dans cette Communauté une jeune Servante cacochime de tempérament, atteinte des accidens que cauſe la ſuppreſſion des régles, qu'elle n'avoit pas depuis trois mois; lui ayant tâté le pouls à pluſieurs repriſes, j'aſſurai à la Supérieure qu'elle les avoit dans le moment même, ou qu'elle étoit au moment de les avoir; la fille certifia qu'elle les avoit en effet & qu'elles avoient paru la nuit précédente; le pouls étoit inégal, tendu, développé & rebondinant, fréquent & dur.

J'ai dit bien ſouvent à des femmes, dont je connoiſſois le pouls, ſi leurs règles étoient abondantes ou modiques par les différentes modifications qui exiſtoient dans les deux cas. La force du pouls, la roideur & les redoublemens ou rebondiſ-

Digitized by Google

ſemens très-marqués m'indiquoient la grande quantité de l'évacuation.

Je fus appellé dans cette même Communauté pour une Sœur attaquée depuis trois jours d'un point de côté, d'une grande douleur de tête, de mal de gorge, & de beaucoup de fiévre; quelle indication n'aurois-je pas trouvé pour la ſaignée avant la connoiſſance du pouls? Il étoit ſtomacal; j'ordonnai un cathartico-émétique; les évacuations furent abondantes par le haut & par le bas, & preſque tous les accidens furent calmés quelques heures après; la Malade paſſa une nuit tranquile, & la fiévre ſe termina le huitieme jour, après des évacuations de ventre annoncées par beaucoup d'inégalités & d'intermittences dans le pouls. Je laiſſe à décider aux Lecteurs ſi des ſaignées auroient rempli de ſemblables indications curatives.

Je fus appellé le 17 Novembre dernier pour voir un écolier âgé de quatorze ans à qui on avoit ordonné une ſaignée; je le trouvai avec beaucoup de fiévre, mal de tête, mal de gorge, un point de côté & crachement de ſang: ces accidens duroient depuis quatre jours: je trouvai le pouls ſtomacal; connoiſſant le peu de certitude des indications qu'on tire ordinairement d'un pareil état pour la ſaignée, & me

Digitized by Google

reſſouvenant que cette modification du pouls ne m'avoit point encore trompé, je débutai par un lavement, & ordonnai enſuite l'émétique en lavage avec un ſel purgatif qui procura une grande évacuation de bile par le vomiſſement & même par les ſelles ; par-là les accidens furent calmés, le crachement de ſang fut arrêté. Quelques minoratifs & des apozêmes acheverent la guériſon en ſept jours, au bout deſquels le Malade fut en campagne & a joui depuis d'une ſanté parfaite.

J'annonçai un ſoir à un Prélat à qui je tâtai le pouls, des urines troubles & épaiſſes ; je demandai à les voir ; elles ſe trouverent telles que je l'avois dit ; je lui dis le lendemain qu'elles avoient repris leur couleur & conſiſtance ordinaires, parce que je ne trouvai plus la modification précédente du ſoir ; ce qui ſe trouva vrai. L'état du pouls qui me fit annoncer les urines troubles étoit l'inégalité dans ſes pulſations ; inégalité telle que les pulſations partagées à-peu-près de ſix en ſix alloient de la premiere à la derniere en diminuant avec un rapetiſſement ſingulier de l'artere.

Ayant tâté le pouls à une fille le lendemain d'un émétique qu'elle avoit pris, je le trouvai diſpoſé au caractere déja cité

Digitized by Google

qui annonce les régles. Je lui dis, quoiqu'elle m'assurât ne les attendre que dans dix jours, qu'elle les verroit paroître bientôt : comme elle vouloit se purger le lendemain, je lui conseillai de différer un ou deux jours, au bout desquels les régles ont paru très-abondantes ; il est vraisemblable que sans la connoissance du pouls, le purgatif auroit été administré, & il auroit pu déranger les régles & jetter la malade dans de graves accidens.

Je me suis exercé à tâter le pouls à des blessés que je n'avois pas encore vus ; j'ai annoncé, en présence de mes confreres, de quel côté étoit la blessure ; ils sont même convenus de la différence qui se trouvoit dans les deux pouls, & des changemens que les playes y faisoient ; d'où il a été aisé de conclure que les maladies internes devoient de même apporter des modifications particulieres dans le pouls. Il m'a paru que lorsque les playes étoient en suppuration, le pouls du côté de la playe étoit plus dur & aussi élargi au moins que l'autre ; au lieu que lorsque les playes étoient nouvelles, le pouls de ce côté étoit plus serré que l'autre.

Je présente ces Observations avec moins d'art que de sincérité ; elles m'ont convaincu, ainsi que beaucoup d'autres, que

Digitized by Google

les maladies traitées sur les indications prises des modifications du pouls, sont traitées plus sûrement & plus naturellement qu'en suivant d'autres systêmes dont la pratique m'a fait sentir les défauts. Je suis en cela de l'avis de M. Michel, qui dans ses nouvelles *Observations sur le pouls*, s'est expliqué beaucoup plus ouvertement sur les systêmes ordinaires que *l'Auteur des Recherches*; celui-ci laisse toujours tirer les conclusions des Observations qu'il rapporte, & suivre les vues qu'il propose : il veut que le Lecteur se décide de lui-même, qu'il compare les faits, qu'il en fasse une chaîne de vérités, qu'il les rapporte à des points principaux, &c. Mais *piscis hic non est omnium.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

M***.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

SEANCE PUBLIQUE de l'Académie Royale de Chirurgie. Jeudi 26 Avril 1759.

DISCOURS prononcé par M. MORAND.

IL eſt dans l'humanité de tendre une main ſecourable à un malade en danger de perdre la vie; & plus le danger eſt preſſant, plus les ſecours doivent être vifs. C'eſt ce motif louable qui anime le Chirurgien dans ſes projets, qui lui inſpire des moyens extraordinaires de guérir, contre le préjugé ou la tradition reçue qu'il n'y en a point dans le cas particulier qui l'inquiéte; en un mot qui lui fait ſacrifier au deſir d'être utile, le reproche injuſte d'être cruel.

C'eſt ce motif, ſi digne de la reconnoiſſance des hommes, qui a fait imaginer l'opération de la taille, la bronchotomie, la ſection Céſarienne ſur la femme vivante:

Digitized by Google

& d'autres. Diroit-on raisonnablement de ceux qui ont fait ces opérations les premiers que c'étoient des hommes cruels ? En ce cas il faudroit dire que celui qui le premier inventa un Vaisseau, & qui mit en risque de périr à la fois tous ceux qu'il confia à une mer orageuse, l'étoit bien davantage. Cependant Horace l'en accuse-t-il ? Il s'en faut bien ; le Poëte le loue également sur son courage : *Illi robur & æs triplex circa pectus erat, qui fragilem truci commisit pelago ratem primus.* Et voilà précisément ce qu'il y a à dire du Chirurgien qui se roidissant contre une impuissante frayeur, propose une opération extraordinaire dans la vue de sauver la vie à quelqu'un qui n'attend que le moment fatal.

Mais je dis plus, c'est que dans cette supposition, si l'opération imaginée est raisonnable & que le Chirurgien la néglige, c'est alors que sa conduite peut être taxée de cruauté. S. Augustin dit quelque part, *occidit qui non salvat.* Un Philosophe de nos jours qui s'est fait un grand nom dans l'Empire des Lettres, (M. de Maupertuis) reproche aux Médecins de manquer de hardiesse bien loin d'encourir le blâme d'être trop téméraires. Il dit fort bien en parlant sur le progrès des Sciences: *Je sçais*

quelles oppositions trouvent toutes les nouveautés. Peut-être les gens de l'Art eux-mêmes traiteront-ils d'impossibles des opérations qu'ils n'ont pas faites ou qu'ils n'ont pas vû décrites dans leurs livres. Mais qu'ils entreprennent, & ils pourront se trouver bien plus heureux ou même plus habiles qu'ils ne croyent. La Nature par des moyens qu'ils ignorent, travaillera toujours de concert avec eux.

Bannissons donc toute idée fausse de ce que l'on nomme cruauté, pour parler froidement de l'amputation de la cuisse dans l'article, que l'Académie a donné pour le sujet du Prix de 1759. Voici la proposition.

Dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un Malade, déterminer si on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

L'on convient que cette proposition est fort problématique, mais l'on voit aussi à quel point l'Académie avoit porté son attention en la présentant, puisque par une juste estimation des raisons à balancer pour & contre une aussi grande entreprise, elle avoit eu soin d'an-

Digitized by Google

noncer qu'elle étoit disposée à donner le prix à celui qui prouveroit incontestablement qu'il ne faut la faire en aucun cas. Il auroit fallu pour cela prouver non-seulement que cette opération peut être accompagnée ou suivie de grands dangers, on le sçait de reste, mais qu'elle est nécessairement mortelle, & on ne l'a point prouvé.

Avec les modifications moyennant lesquelles l'Académie restraint la proposition dans ses vraies limites, l'on devoit s'attendre à recevoir plus de Mémoires en faveur, que contre l'opération: effectivement de quarante-quatre qui lui ont été envoyés pour concourir, il y en a trente qui l'admettent & quatorze qui la rejettent.

Les devises n'ont pas couté grandes recherches à ceux qui soutiennent l'affirmative. Au propre, Celse, Fabrice de Hilden; au figuré, Ovide, Horace, leur en ont fourni pour leur apologie. A l'égard de ceux qui ont rejetté l'opération, j'avoue que j'ai été étonné, en examinant leurs Mémoires, de voir à combien de menues branches ils se sont, pour ainsi dire, accrochés pour en établir les dangers.

Les uns se récrient contre la grandeur de la playe; mais faute d'être instruits de l'Histoire & des progrès de l'Art, ils

Digitized by Google

ignorent le fait mémorable que j'ai rapporté d'après les transactions philosophiques dans le second volume de nos Mémoires. Samuel Wood, c'eſt le nom de celui qui en fait le ſujet, ayant la main environnée d'une corde qui fut priſe par les dents d'une grande roue de moulin, fût attiré juſqu'à une poutre où le corps étant arrêté, les bras & l'omoplate furent arrachés par le mouvement continu de la roue. Il n'y eut point d'accident, & le bleſſé fut guéri en deux mois de temps.

Quelques-uns ſont effrayés du manuel, mais toutes les grandes opérations préſentent une idée plus ou moins terrible; & je doute fort que le ſpectacle de celle-ci ſoit plus difficile à ſoutenir que celui de l'opération Céſarienne ſur la femme vivante. D'ailleurs ces Auteurs n'avoient qu'à s'occuper à établir un manuel ou plus prompt ou plus facile. Pluſieurs perſonnes ont cru cet objet digne de leurs recherches. M. l'Alouette, Docteur de la Faculté de Paris, en a donné le projet dans une Thèſe à laquelle il préſida en 1748. Il s'agit en peu de mots de commencer l'opération par une ſection à-peu-près demi circulaire à la partie externe de la cuiſſe & au-deſſus de l'article, pour, avant toutes choſes, déarticuler le fémur, & finir par l'inci-

Digitized by Google

sion de la partie interne en conservant un lambeau de quatre ou cinq travers de doigt. L'année dernière sans être informé de la Thèse de M. l'Alouette, M. Goursaud Membre de l'Académie, & M. Puy Professeur d'Anatomie & de Chirurgie & Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Lyon; cette année M. le Comte, Chirurgien à Arcueil près Paris, avoient imaginé une méthode à-peu-près semblable & dans les mêmes vues.

Quelques-uns de ceux qui rejettent l'opération, ont insisté notamment sur la peine de déarticuler l'os de la cuisse de la cavité de l'os de la hanche; mais cette peine n'est pas à beaucoup près telle qu'ils se l'imaginent. Pour aggraver les difficultés, ils ont supposé un cas où la tête du fémur seroit brisée dans son col, & ils regardent alors comme presque impossible de la retirer de sa boëte. Mais l'on peut dire que cela n'est point réfléchi. La section circulaire de la capsule articulaire étant faite, il est très-aisé d'assujettir la tête de l'os en la saisissant au-dessus de son équateur avec une petite tenaille; du même coup de main, on allongeroit un peu & on rendroit ostensible le ligament qu'il faut couper.

Deux autres ont beaucoup fait valoir

le danger de la rétraction des muſcles fléchiſſeurs, capable, diſent-ils de porter vers le baſſin hypogaſtrique les ſuites funeſtes de l'irritation, comme des ſuppurations dans le tiſſu cellulaire & fort haut. Je n'ai pas de peine à convenir que ces accidens ſeroient très-graves. Mais 1.° l'on ne ſçait pas bien préciſément juſqu'où ces muſcles peuvent & doivent ſe retirer. 2.° Il paroît au contraire que la ſection de ces muſcles eſt faite aſſez bas, pour qu'ils doivent être très-relâchés du côté de leur origine. 3.° Pourquoi par leur rétraction feroient-ils tous les déſordres qu'on ſuppoſe ? Les bouts de ces muſcles confondus dans la maſſe totale de ceux qui ſont coupés, ſont comme les autres, ſuſceptibles des ſuppurations ſalutaires qui doivent ſuivre les premiers jours de l'inflammation, & ces ſuppurations auront une iſſue commune par la grande playe.

Enfin nos Adverſaires nous faiſant grace du malade échapé aux premiers accidens, le regardent comme perdu par le refoulement du ſang qui ſe portoit à la cuiſſe avant l'amputation, & qui peut cauſer dans l'économie animale des révolutions funeſtes. Ils rendent hommage à la capacité de M. le Dran le pere, qui a fait avec ſuccès l'amputation du bras dans l'article

Digitized by Google

à M. le Marquis de Coetmadeu ; mais ils ajoutent qu'il mourut d'une ſurabondance de ſang ſix mois après ſa guériſon.

En convenant du fait, combien d'exemples contraires à leur oppoſer ? Celui qui eut le bras & l'épaule arrachés, n'éprouva point ces accidens. On voit ſouvent des bleſſés ſurvivre pendant de longues années à la perte de deux bras, d'autres à celle des deux jambes. Dans un Mémoire envoyé pour le Prix, on rapporte l'hiſtoire d'un Soldat qui avoit les deux jambes coupées très-près des genoux, & les deux bras ſi près de l'épaule, qu'il ne pouvoit rien tenir ſous les aiſſelles; & tout mutilé qu'il étoit, il jouiſſoit d'une bonne ſanté. Cela ne doit pas paſſer pour ſi merveilleux ; la Nature peut travailler à la conſervation d'un homme dans cet état, par quelque déplétion du ſang, un flux hémoroïdal, des ſaignemens de nez ; dans les femmes, par une ſurabondance des règles ; & l'Art peut dans les premiers temps concourir à cette déplétion, ſoit par des ſaignées, ſoit par un régime convenable, ou les deux enſemble.

Toutes ces difficultés plus ou moins valides en elles-mêmes, ne le ſont donc pas aſſez pour faire rejetter l'opération

Digitized by Google

propoſée. Il faut ramener la choſe à un ſeul point de conſidération : peut-on ſe flatter d'arrêter l'hémorragie ? Voilà la difficulté. Or il y a bien des raiſons & de bonnes raiſons de le préſumer, ſurtout avec l'attention de ſuivre un manuel moyennant lequel l'artère crurale ne ſera entamée que la dernière ; à l'égard de l'obturatrice & des branches qui vont aux muſcles *triceps*, l'on doit ſe flatter d'en arrêter le ſang par de bonnes ligatures.

Si on veut pour ainſi dire calculer le danger de l'amputation de la cuiſſe dans l'article, comparée avec celle qui eſt faite dans la partie inférieure, il faut le calculer en raiſon des différens calibres de l'artère crurale coupée en haut & en bas ; parce que le danger doit augmenter à proportion de la grandeur de l'artère. Or, à quelques variations près, l'artère crurale qui dans un adulte a dans ſa naiſſance 4 lignes $\frac{1}{4}$ ou 4 $\frac{1}{2}$, a 3 lignes $\frac{3}{4}$. ou 4 lignes au milieu de la cuiſſe, & 3 lignes ou 3 $\frac{1}{4}$. au bas de la cuiſſe où ſe fait l'amputation ordinaire. L'on voit qu'au milieu de la cuiſſe elle n'a que $\frac{1}{4}$ de lignes de plus, & il y a eu des cuiſſes coupées dans cet endroit avec ſuccès. De-là au pli de l'aîne, il y a des exemples bien plus favorables encore ; l'on peut voir actuel-

Digitized by Google

lement aux Invalides, des Soldats qui l'ont coupée à cinq pouces huit lignes, quatre pouces onze lignes du pli de l'aîne, elle l'eſt à quatre pouces huit lignes dans un Seigneur* dont les vertus égalent la naiſſance & dont l'opération faite pas M. Petit le pere, tient un rang diſtingué dans les faſtes de la Chirurgie.

Il eſt donc aiſé de conclure que de là à l'endroit où l'artère ſeroit coupée dans l'amputation de la cuiſſe dans l'article, cela doit faire une très-petite différence, ſurtout ſi l'on ſe rapelle les avantages du manuel particulier dont j'ai fait l'éloge, & ſuivant lequel l'artère crurale ne ſeroit coupée qu'à très-peu de choſe près dans l'endroit où elle l'a été effectivement dans des amputations faites fort haut. Il eſt même à obſerver qu'en conſervant le lambeau néceſſaire pour cela, le rebrouſſement de l'artère au-deſſus de la coupe des chairs devient une choſe avantageuſe pour la ceſſation de l'hémorragie, parce qu'il doit beaucoup contribuer à épaiſſir les parois internes du vaiſſeau & diminuer le calibre naturel, par conſéquent s'oppoſer à la trop grande affluence du ſang & favoriſer la formation du caillot. Ajoutons encore à ces moyens le ſecours du tourniquet de Scultet, perfectionné par

* M. le Marquis de Rotelin.

Digitized by Google

M. Petit, qui eſt un excellent Modérateur pour le cours du ſang qui ſe porte au moignon, & que ce grand Maître ſçut employer avec un ſuccès ſi brillant dans l'opération déja citée.

Voilà mes réfléxions ſur cette importante matière. J'y tiens le lagage d'un défenſeur de l'amputation de la cuiſſe dans l'article, & je ne puis qu'être confirmé dans mon opinion depuis que l'Académie eſt informée que cette opération a été tentée avec ſuccès ſur des chiens. Si cela ne fait pas une preuve pour l'homme, on ne peut diſconvenir que cela n'établiſſe un préjugé très-favorable. J'en donnerai ici l'hiſtoire d'autant plus volontiers que les Auteurs m'ont permis de les nommer, & qu'ils recevront du Public même les juſtes éloges que leur zèle leur a mérités.

Au mois de Septembre de l'année dernière, M. le Febvre, Docteur en Médecine à Mézières, fit l'amputation de la cuiſſe dans l'article à une jeune chienne en liant d'abord le tronc des vaiſſeaux cruraux, & finiſſant l'opération de manière à former deux lambeaux qui puſſent être approchés par quelques points de ſuture. En deux jours les lévres de la playe ſembloient réunies; mais comme M. le

Digitized by Google

Febvre apperçut l'animal dans un état violent, il crut devoir couper la suture & même la ligature, & il ne s'ensuivit point d'hémorragie. La chienne eut différens accidens pendant la cure qui dura un mois; & au bout de quelques temps elle eut quatre petits chiens qu'elle a nourris; il me l'a envoyée depuis peu pour la faire voir.

Au mois de Janvier de cette année, M. le Comte, Chirurgien à Arcueil près Paris, a fait la même opération à une chienne de chasse, en achevant la section des chairs à la partie moyenne de la cuisse. C'est alors que le sang jaillit avec impétuosité de toutes les artères ouvertes; mais il s'arrêta presqu'aussitôt par la rétraction des parties coupées; & les aiguilles que M. le Comte avoit préparées devinrent inutiles. L'animal fut guéri au bout de dix-huit jours, & cette énorme playe n'a laissé qu'une cicatrice longitudinale. La chienne court partout avec une agilité surprenante & elle iroit au gibier si elle n'étoit retenue.

Ces tentatives mémorables doivent naturellement donner l'éveil pour en faire sur de plus grands animaux, & encourager les Chirurgiens d'armée qui sont plus à portée que personne d'entreprendre cette

opération après des batailles ; où il eſt très-vraiſemblable qu'on abandonne des bleſſés qu'on pourroit ſauver par-là.

Ce que j'ajouterois pour juſtifier le choix de l'Académie lorſqu'elle a propoſé un ſujet auſſi intéreſſant, ſeroit ſuperflu. Elle a adopté l'affirmative en couronnant le Mémoire N° 24, dont la deviſe tirée de Fabrice de Hilden eſt : *patere ut ſalveris*, avec ces lettres initiales. J. B. M. C. L'Auteur reſtraint à peu de cas ceux où il admet l'opération, & il deſireroit qu'elle ſe préſentât, pour ainſi dire, à moitié faite, par des incidens de la maladie qui réſulteroient de la cauſe principale. Peut-être n'a-t-il pas tiré du ſujet même & de ſes lumières tout le parti qu'il auroit pû, quoiqu'exact d'ailleurs dans les principes & dans les conſéquences. Il n'avoit point ſatisfait à ce que l'Académie a exigé dans le Programme ; ſçavoir, que ſon nom, ſes qualités, le lieu de ſa réſidence fuſſent énoncés dans un billet ſéparé & cacheté ; mais ſe trouvant actuellement à Paris, il a fait les preuves néceſſaires. C'eſt M. Barbet, Maître ès Arts de l'Univerſité de Paris & ancien Chirurgien Major des Vaiſſeaux du Roi.

Un des Prix d'Emulation a été adjugé à M. *Buttet*, Maître en Chir. à Etampes.

Digitized by Google

Les cinq petites Médailles ont été partagées entre MM. *Mayran*, Maître en Chirurgie à Poyanne près d'Acqs.

Guerçin, ancien Chirurgien Major du Sénégal.

Perenotti, Membre du Collège de Chirurgie de Turin.

Lesseré, Maître en Chirurgie à Auxerre.

Et *Mellet*, Maître en Chirurgie à Châlons sur-Saône.

M. *Morand*, lut ensuite les éloges de MM. *Malaval* & *Verdier*; puis MM. *Andouillé*, *Levret*, *Sabatier* Adjoint, & *Louis*, lurent différens morceaux dont je rendrai compte dans la suite si l'on veut bien me les confier.

MEMOIRE de M. Pouteau fils, de l'Académie Royale de Chirurgie, & de celle de Rouen; sur l'usage de l'huile d'olive, contre la morsure de la vipère.

L'APPLICATION de l'huile d'olive sur les parties qui ont été mordues par des vipères présente un remède si facile, qu'il est de la dernière importance d'en constater l'utilité. Un Frere dévoué au service des Pauvres de l'Hôtel-Dieu de Lyon, fut mordu au doigt par une

Digitized by Google

vipère, on fit des scarifications à ce doigt; & on y appliqua de la vieille thériacque; ce qui n'arrêta pas les effets du venin: la main enfla considérablement, ainsi que le bras & l'épaule jusqu'au col; à cette enflure se joignirent des vomissemens continuels, une anxiété inexprimable, une parole entrecoupée, & une jauniſſe universelle: on fit plonger la main malade demi-heure après la morsure dans de l'huile d'olive. Tous ces symptomes s'arrêtérent comme par enchantement, & le malade guérit parfaitement sans faire usage d'aucun autre remède. A cette observation on en a joint trois autres, de personnes mordues par des vipères, & guéries par l'application de l'huile d'olive.

On a fait mordre deux pigeons par des vipères; l'un de ces deux pigeons fut mordu par une fémelle, on appliqua de l'huile d'olive, la cuisse mordue enfla beaucoup, il y survint des phlictaires comme à une brulure & le pigeon guérit. Le second pigeon mordu par un vipère mâle; il parut l'avoir été plus vivement que le premier, la cuisse mordue devint aussi-tôt roide & noire; ce pigeon mourut en six ou sept minutes malgré l'application de l'huile d'olive; cette cuisse étoit beaucoup moins enflée que celle du premier pigeon. De ces deux

expériences

Digitized by Google

expériences on conclut que le pigeon guéri fournit une preuve suffisante de l'efficacité de l'huile d'olive ; & que le pigeon qui n'a pas été guéri n'affoiblit pas cette preuve relativement aux personnes mordues par des vipères. Une personne mordue par la vipère la plus irritée ne pouvant pas recevoir à proportion de sa taille, de ses forces, & du principe de vie qui est en elle, plus de venin qu'en a reçu le pigeon guéri par l'application de l'huile d'olive.

On a soin de rapporter les expériences faites par MM. Geoffroy & Hesnaud, sur différentes sortes d'animaux mordus par des vipères ; on les met en opposition avec celles qui ont été faites devant la Société Royale de Londres. On rapporte en entier l'histoire du preneur de vipères Anglois à qui le hasard avoit fait découvrir les vertus de l'huile d'olive pour des morsures auxquelles il étoit si souvent exposé ; & on fait surtout observer que cet homme qui avoit été guéri par l'huile d'olive, de la plus cruelle morsure de vipère, & qui avoit essuyé des accidens formidables avant l'application de l'huile d'olive, eut l'imprudence de s'enyvrer avec des liqueurs fortes dès le lendemain de cette morsure. Le retour de tous les accidens que l'huile

Digitized by Google

avoit dissipés, fut la peine de cette intempérance; ce qui présente des réflexions qui indiquent combien on doit être circonspect dans l'usage des remèdes chauds & volatils, qu'on a toujours regardés comme spécifiques contre cette morsure.

Par les observations qui sont répandues en grand nombre dans ce Mémoire & par les conséquences qui en ont été déduites, 1.° on fait voir que le venin de la vipère agit par une acrimonie qui lui est particulière. 2.° Que les dents de cet animal par leur structure & leur longueur, rendent ces morsures plus dangereuses. 3.° Que la coagulation ou la dissolution du sang qu'on a remarquée aux environs de la playe, n'est pas un effet immédiat du venin. 4.° Que dans un animal qui a été tué par le venin de la vipère, on trouve le sang coagulé peu après la mort, & qu'on le trouve au contraire dans une grande dissolution au bout de quelques heures. 5.° Qu'on ne peut pas décider si le venin de la vipere tient de l'acide ou de l'alkali. 6.° Que l'huile d'olive appliquée chaudement sur la partie mordue, est un vrai spécifique contre ces morsures; que toute matière onctueuse & émolliente promet le même avantage; telles sont la plus grande partie des huiles & des graisses,

Digitized by Google

les herbes émollientes appliquées en cataplasmes, l'épiploon des animaux appliqué chaudement, ainsi que la vipère même éventrée. 8.° Que le venin de la vipère n'agit que sur la partie mise à découvert par la morsure, sans s'étendre avec l'enflure, qui en est la suite. 9.° Qu'il est rarement nécessaire d'avoir recours aux remèdes intérieurs. 10.° Enfin, que si on administre sans les plus grands ménagemens, des remèdes chauds & volatils, ils sont capables d'augmenter les accidens auxquels on a voulu les opposer.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

*De la diversité des jugemens sur la ressemblance des Portraits. Par M. C.****

SI le jugement que portent les Artistes semble quelquefois différer de celui du Public, c'est surtout à l'égard de l'estime due aux divers degrés de perfection dans l'art de peindre le Portrait. Le Public paroît regarder le talent de saisir la ressemblance comme le principal

Digitized by Google

& presque l'unique mérite qui l'intéresse; au lieu que les Artistes par la foiblesse des éloges qu'ils accordent aux ouvrages qui n'ont que ce seul avantage, donnent lieu de croire qu'à peine le placent-ils au second rang. Ils paroissent même excuser plus facilement le défaut de cet agrément, que les fautes qu'on peut commettre dans les autres parties de l'art: tel s'est fait une réputation par ses succès à cet égard, qui néanmoins n'obtient pas leur suffrage, tandis qu'ils le conservent avec fermeté à des talens rares à la vérité, mais qui ne produisent pas toujours cette première impression de ressemblance frappante. Cette différence d'opinion doit être appuyée sur quelque fondement solide, & il n'est pas vraisemblable que les personnes instruites dans l'art en jugent avec moins de justesse que les autres: d'ailleurs l'opposition qui paroît entre ces deux sentimens, peut n'être qu'apparente.

Les Artistes considèrent un Portrait non seulement comme l'imitation d'une telle personne, mais encore comme un tableau fait pour passer à la postérité, & prononcent d'avance le jugement qu'elle portera. Quiconque veut obtenir leur estime, doit se préparer à être examiné

Digitized by Google

en conſéquence de cette règle. Les admirables portraits qui nous ſont reſtés du Titien, du Tintoret, de Wandick, de Reimbrant, de Champagne, de Rigaud, & de pluſieurs autres, font encore notre admiration : quoique nous ignorions s'ils ont été d'une reſſemblance frappante. C'eſt le grand art de la Peinture qui les a conſacrés, & non le mérite, indifferent pour nous, d'avoir plus ou moins flatté l'amour-propre de ceux qui les ont fait faire ; c'eſt la beauté & le précieux du coloris qui donne aux Portraits le plus ou le moins de valeur, & qui les fait admettre dans les cabinets célèbres. Auſſi eſt-ce un des talens que les Artiſtes regardent comme indiſpenſables dans ce genre, ſur lequel cependant le Public paroît d'autant plus indulgent, qu'on peut plus facilement lui en impoſer par des tons de couleur agréablement faux. Dans la quantité de têtes qu'on voit de ces anciens Maîtres, on ne peut point ſuppoſer qu'elles ayent toutes été également reſſemblantes, il eſt même plus croyable que beaucoup d'entr'elles ont été expoſées à des reproches ſur ce point, ſans que l'art inſéparable du grand Peintre en ait ſouffert ; d'autre part, combien de portraits ſont tombés dans l'oubli &

Digitized by Google

dans le mépris, qui avoient eu la vogue qu'entraîne après soi la réputation de réussir dans la ressemblance. Ce mérite n'est donc point l'essentiel pour la postérité, & ne considérant qu'elle, on pourroit même avancer que c'est le moins important.

Cependant les Artistes ne jugent point avec cette rigueur: ils tiennent à leur siècle en même-temps qu'ils envisagent ceux qui le suivront, comme les Juges vraiment incorruptibles. Ils exigent la ressemblance, & s'ils paroissent la subordonner à d'autres talens moins communs & plus difficiles, c'est que ces talens ne l'excluent point, & même doivent contribuer à sa plus grande perfection. Ce que le vulgaire appelle frappant ne l'est pas à leurs yeux scrutateurs, & ne leur paroît souvent que la charge ou la parodie, soit des défauts, soit de la physionomie des personnes représentées. Rien n'est plus ordinaire & plus facile que de saisir cette grossière ressemblance: on y réussit même d'autant plus aisément qu'on est plus ignorant & moins distrait par la recherche des autres beautés essentielles de l'art. C'en est assez cependant pour le commun des hommes; mais l'Artiste demande une ressemblance correcte qui

Digitized by Google

soit l'effet de la sureté du dessein, de l'obéissance exacte à toutes les vérités de la Nature, & où les imperfections qu'elle peut présenter, loin d'être exagerées, soient plutôt adoucies ; enfin une imitation vraie qui puisse soutenir l'examen de l'homme instruit & exciter son admiration. Ce n'est pas cependant que le but de l'Artiste doive être essentiellement de corriger les défauts de la Nature : s'ils ne doivent pas être augmentés, la vérité exige qu'ils soient rendus sans affectation. L'art est dans la manière de le faire avec plus ou moins de finesse & de grace.

On ne met point au rang des belles choses les Portraits où, à force de supprimer tout ce qui caractérise les personnes & de vouloir les embellir, on en fait des figures imaginaires, la postérité même qnoiqu'ayant perdu les preuves de ce défaut de conformité exacte, rejetteroit ces ouvrages, parce qu'elle veut appercevoir l'apparence de vérité & les détails qui ont dû en rendre compte. Les connoisseurs jugent très-bien si un portrait a ressemblé sçavamment, par la justesse, la variété & la finesse qu'on apperçoit dans son exécution, & c'est en même-temps la preuve d'une profonde connoissance de la Nature.

Digitized by Google

La reſſemblance eſt donc une partie eſſentielle de l'art du Portrait, au ſentiment des Artiſtes, lorſqu'elle eſt l'effet de la ſcience du deſſein & une belle imitation de la Nature à tous égards. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on entend communément le mot de reſſemblance, & en général il n'exprime que cette apparence qui au premier coup d'œil fait dire, c'eſt telle perſonne. Ce mérite, ſi c'en eſt un réel, ſe rencontre facilement uni avec la plus grande ignorance de l'art.

Quelquefois des Portraits admirables, même par une reſſemblance fine, n'ont pas ce premier attrait, ſurtout pour ceux qui les jugent ſuperficiellement : nous remarquerons ici que ce défaut naît de l'amour du mieux, & qu'il n'eſt preſque point d'Artiſte habile qui dans ſon ébauche ne ſaiſiſſe vivement cette apparence générale. C'eſt le deſir d'une exécution plus parfaite, qui en faiſant acquérir de la juſteſſe & de la fineſſe, oblige à affoiblir les traits outrés, mais frappans, pour parvenir à la reſſemblance ſçavante qui caractériſe les ouvrages achevés. Quelquefois ce premier coup d'œil s'y conſerve, alors les ſentimens ſe réuniſſent ; quelquefois il s'altère, les voix ſe partagent ; mais le vrai mérite de l'Art acquiert ton-

Digitized by Google

jours à l'Artiſte le ſuffrage de tous les connoiſſeurs & celui de la poſtérité. On pourroit conclure de ceci en faveur du préjugé adopté ſans réfléxion par beaucoup de perſonnes qui cherchent à ſe perſuader que les habiles Artiſtes réuſſiſſent plus rarement à faire reſſembler que les médiocres. Il eſt certain que s'impoſant des loix plus ſéveres ils ont plus d'obſtacles à ſurmonter, mais leur ſçavoir leur en fait franchir la plus grande partie avec facilité ; s'ils ne ſaiſiſſent pas également la reſſemblance de tous les Portraits, on peut néanmoins aſſurer qu'ils ne la manquent jamais entierement & qu'ils ne s'en éloignent pas ridiculement comme les ignorans : mais l'oubli couvre les fautes de ces derniers, l'avarice les excuſe & ſaiſit ce prétexte pour déguiſer les motifs ſecrets qui la portent à s'élever contre les belles choſes.

S'il eſt dans l'art de la Peinture un talent ſurchargé de déſagrémens, c'eſt celui du Portrait; ce que l'on y pardonne le moins c'eſt de marquer les traits d'une maniére ſenſible & qui ſemble donner plus d'âge qu'on n'en a ou qu'on ne veut paroître en avoir; défaut cependant preſque inévitable à tout excellent Deſſinateur

accoutumé à rechercher dans la nature ces détails qui font la richeſſe de l'art ; il a peine à ſe refuſer au plaiſir d'en rendre un compte exact : le comble de la perfection eſt d'exprimer les détails avec cette tendreſſe que préſente la nature, elle ſemble les dérober au premier regard & ne les laiſſer appercevoir qu'a l'examen : les grands Artiſtes tendent à ce but, mais c'eſt le comble de la difficulté ; s'ils n'y parviennent pas toujours, du moins ils en approchent beaucoup plus que les médiocres. Le Public veut une imitation agréable, mais il ſe contente ſouvent de l'apparence ; l'Artiſte l'exige auſſi, mais il la regarde comme le réſultat des plus rares talens réunis qui tous contribuent eſſentiellement à la produire. Il deſire cette reſſemblance vraye qui, ſans flatter, ſans ſupprimer & en en expoſant tout aux yeux le fait néanmoins de la manière la moins déſobligeante. Comme il connoît à quel point l'art peut atteindre, ou du moins juſqu'où il a été porté, il ne ſe relâche point ſur ce qu'il a droit d'en attendre.

L'art ne peut égaler la nature ; il peut la rectifier, quand elle eſt défectueuſe ; mais lorſquelle approche de la perfection il eſt forcé de reſter au-deſſous. D'ailleurs

Digitized by Google

ce que la vie donne d'agrémens & cette variété fine de mouvemens qui produiſent continuellement de nouvelles graces, ne ſe peuvent rendre qu'en partie, l'Artiſte n'en peut dérober qu'un ſeul inſtant qui ne ſatisfera pas ceux qui ſe ſont formé une idée de pluſieurs momens réunis. C'eſt pourquoi les belles perſonnes ſont toujours plus belles que les Portraits qu'on en peut faire & c'eſt auſſi la raiſon du peu d'unanimité des jugemens qu'on porte ſur les reſſemblances. Tel Portrait reſſemble à étonner au gré des uns, qui eſt totalement manqué au ſentiment des autres : ce n'eſt pas le moment des graces dont ils ont été affectés. De plus il en faut extraire les déciſions dictées par la flatterie : l'on croiroit commettre une impoliteſſe, ſi l'on ne témoignoit qu'on trouve les Perſonnes fort ſupérieures à leurs Portraits. Mais laiſſons les difficultés attachées à la repréſentation d'un ſexe qui a le droit inconteſtable de prétendre à la beauté ; c'eſt ſur les Portraits des hommes qu'on peut juger l'Artiſte avec rigueur, & il eſt à ſuppoſer qu'ils n'exigent que l'exacte vérité.

Il peut arriver aux plus habiles Maîtres de manquer la reſſemblance à quelques égards, même au jugement des gel-

Digitized by Google

d'Art. Il suffit pour cela d'avoir erré dans quelqu'une des proportions qui sont particulieres à un visage. Les détails les plus admirables qui constitueront à jamais la beauté du tableau, ne réparent point ce défaut, & la ressemblance ne peut arriver au point de perfection qu'on desire, qu'il ne soit rectifié. Mais les fautes qui échappent aux habiles gens, ne sont pas faciles à découvrir, & souvent elles restent, parce que ni eux ni leurs amis les plus éclairés ne peuvent trouver en quoi consiste cette petite différence. L'Artiste blâme aussi cette défectuosité qu'il sent mieux que les autres, quoiqu'il ne puisse pas toujours indiquer le remède, mais elle ne diminue point l'estime qu'obtiennent de lui toutes les autres beautés; au lieu que beaucoup de personnes, d'ailleurs incapables de juger de la beauté du tableau, pour cette seule erreur, rejettent avec mépris ce qu'ils ne sçavent pas juger, & ne balancent point à préférer des ouvrages de la plus basse médiocrité qui fourmillent de défauts grossiers, mais qui leur présentent ce premier coup d'œil qui est à leur portée.

Ce n'est pas assez pour réussir dans le monde que de bien rendre la ressemblan-

Digitized by Google

ce, on veut encore que la physionomie soit gaye ; c'est-à-dire qu'il faut saisir le moment où la personne que l'on peint a l'air le plus gracieux qu'elle soit capable de prendre, qu'en se tenant elle soit triste ou ennuyée, comme cela est assez naturel, il faut néanmoins deviner ce qu'elle seroit dans sa gaîté. Comment rendre avec vérité ce que l'on ne voit pas ! On ne le peut qu'en retenant des instans par un effort de mémoire ; mais c'est une des entraves qui arrêtent le talent & nuisent à la vérité, & l'on ne doit pas être surpris si cette difficulté n'est pas toujours surmontée avec succès.

Les Artistes ne s'éléveront point contre l'air sérieux d'un Portrait, & se prêteront facilement à supposer que le modèle s'est présenté ainsi : mais ils verront avec déplaisir les moyens forcés qu'on a employés pour le changer, qui ordinairement se bornent à faire rire la bouche pendant que le reste du visage est tranquile. Toutes ces graces que l'on donne d'imagination, leur paroîtront grimacées & peu naturelles. Dans quelque état de gaîté ou de sérieux que soit représenté un Portrait, ils voudront que toutes les circonstances en soient relatives, chose bien plus difficile que le sourire.

Digitized by Google

On croit donc pouvoir avancer que de tous les Portraits faits par des ignorans, ſur la reſſemblance deſquels on s'écrie, il n'y en a pas un qui reſſemble en effet, la vraie reſſemblance étant le fruit d'un profond ſçavoir; que ſi les Portraits faits par les excellents Artiſtes ne reſſemblent pas toujours avec la juſteſſe la plus exacte, il y a du moins un fond de reſſemblance fine, & qu'au reſte l'abſence de ce mérite ſi rare, (qu'on croit cependant ſi commun) n'eſt que le défaut d'une des perfections de l'Art, qui ne détruit point la vénération qu'on doit aux autres.

De plus loin que le jugement qui attribue à la ſeule reſſemblance le mérite des Portraits, ſoit celui du Public, on voit par les expoſitions de Tableaux, où le plus grand nombre eſt de perſonnes peu connues, que le Public ſçait très-bien appercevoir le mérite de l'Artiſte, & rendre juſtice à ſes talens, indépendamment de celui-ci, qui ceſſe de l'intéreſſer, & dont il fait abſtraction. On ne peut nier que toute perſonne qui ſe fait peindre n'ait droit d'exiger la reſſemblance pour premier mérite, ceux qui la connoiſſent participent à cet intérêt perſonnel, mais ceux qu'il n'affectera point, jugeront le tableau relativement à leurs divers de-

Digitized by Google

grés de connoiſſances dans les parties de l'Art, & s'il ne les réunit point, ou médiocrement, il n'attirera que leur mépris. C'eſt là le véritable jugement du Public.

C'eſt cependant l'erreur que nous attaquons qui eſt cauſe que les maiſons de la plupart des Grands ſont remplies de mauvais Tableaux qui devroient être rejettés. On veut bien croire ſur la foi des noms qui y ſont inſcrits, qu'ils ont reſſemblé; & pour ſuivre un ſi bel exemple, on ſe fait peindre par des ignorans qui, dit-on, attrapent parfaitement la reſſemblance. Mais ſans parler de ces Portraits, qu'on ne doit regarder que comme des pièces de blaſon, ſi l'on ſe fait peindre dans le deſſein de conſerver ſa mémoire, eſt-elle ſolidement fondée ſur des ouvrages qui ne méritant point d'être conſervés, ſe perdent enfin, & ne participent pas même à l'immortalité des perſonnages qu'ils repréſentent? Lorſqu'il eſt queſtion de quelqu'un d'illuſtre par un mérite qui engage à garder chérement ſon ſouvenir, quel tort ne fait-on pas à la poſtérité, avide de s'en former une idée; lorſqu'on ne lui laiſſe pour la fixer que des repréſentations informes, objets de ſon mépris; ſur leſquelles elle ne peut aſſeoir aucun jugement? Leur défectuoſité

Digitized by Google

dans toutes les parties de l'Art donnera toujours lieu de douter qu'ils ayent eu même ce foible mérite de la reſſemblance groſſière. L'économie, qui eſt la ſource cachée de ces faux jugemens, eſt mal entendue. Quelque peu que ces mauvais ouvrages aient couté, c'eſt en pure perte, & il n'en reſte rien; au lieu que les chefs-d'œuvres des grands Artiſtes conſervent toujours par leur propre mérite une valeur réelle, & leur gloire contribue à perpétuer celle de l'objet repréſenté, s'il en eſt digne, ou du moins à retarder l'oubli qui doit être ſon partage.

GRAVURE.

COMMENCEMENT D'ORAGE.

TABLEAU de Rembrant, *gravé par M.* de Marcenay.

Quoique parmi les différens genres qui partagent la Peinture, il n'y en ait aucun dont les productions ne faſſent plaiſir quand elles ſont bien exécutées, on peut dire cependant qu'après l'Hiſtoire, le Payſage eſt celui qui plaît le plus généralement, parce qu'il nous retrace

Digitized by Google

le ſpectacle toujours intéreſſant de la Nature, dont les Scénes ſont variées à l'infini.

Ce plan ſans doute eſt trop étendu; mais plus il paroît vaſte, & plus l'Artiſte qui l'embraſſe a beſoin de moyens réunis pour le bien remplir. Il ne lui ſuffit pas d'avoir fait beaucoup d'études d'après le naturel, & d'en ſaiſir préciſément le caractère, de poſſéder les deux perſpectives, d'être né Coloriſte, d'avoir acquis une touche libre & ſpirituelle. Si toutes ces qualités d'ailleurs eſſentielles ne ſont ſecondées de l'intelligence du clair-obſcur qui ſeule peut les mettre en valeur; il eſt certain que le Payſagiſte reſtera fort en deçà du but, il ne ſéduira point, & ſans illuſion que devient la Peinture? il eſt donc de la plus grande conſéquence de s'attacher à cette partie trop négligée, quoiqu'elle ſoit peut-être la plus difficile à acquérir. Peu de Peintres l'ont bien connue, & perſonne autant que le célèbre Rembrant qui par les effets ſurprenans de ſon clair-obſcur répand un charme ſecret ſur les objets même les plus indifférens. Plus occupé à peindre l'Hiſtoire & le Portrait, on voit peu de Payſages de ſa main; mais leur rareté

Digitized by Google

n'eſt qu'un titre de plus pour les faire rechercher.

M. de Marcenay vient d'en graver un de ce Maître, qu'on voit dans le Cabinet de M. le Comte de *Vence*. Ce Tableau préſente une plaine immenſe fertiliſée par une rivière dont les différens circuits vont ſe terminer à l'horizon. La vûe en eſt agréablement variée; mais pour y répandre un intérêt plus vif, Rembrant a ſuppoſé un Ciel couvert qui annonce de l'orage; d'où il réſulte de grandes ombres, à travers leſquelles la lumière tombe par échappée ſur des endroits qu'elle rend plus ou moins piquans, à proportion de leur éloignement. Pour peu qu'on ait d'idée du clair-obſcur, il eſt aiſé de ſentir le mérite de ces ſçavantes oppoſitions.

Cette Eſtampe, (la dix-ſeptiéme de l'œuvre de l'Auteur) ſe trouve chez lui, Quai de Conti, la ſeconde porte cochère après la Rue Guénegaud, ainſi que chez M. *Lutton* Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte-Anne, butte Saint-Roch; & chez le ſieur *Buldet* Marchand d'Eſtampes, rue de Gêvres, au Grand cœur.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

L'ACADÉMIE Royale de Muſique a continué de donner le Ballet du Carnaval du Parnaſſe. On compte donner Vendredi, 20 du mois, *les Fragmens* que j'ai annoncés dans le Mercure précédent.

COMEDIE FRANÇOISE.

LA Tragédie de *Briſeïs* a été retirée du Théâtre après la cinquiéme repréſentation. Je ne puis donner qu'une idée très-imparfaite de cet Eſſai de M. Poinſinet de Sivry; mais peut-être quelques-unes des obſervations que j'ai recueillies lui ſeront-elles utiles.

Rien n'eſt plus connu que le Sujet de l'Iliade. Agamemnon obligé de rendre ſon eſclave Criſéïs à Criſès ſon pere, Prêtre d'Apollon, pour faire ceſſer la contagion que les fléches de ce Dieu irrité

Digitized by Google

ont répandue dans le camp des Grecs, Agamemnon, dis-je, pour se dédommager de la perte de Criséis, a demandé Briséis, Esclave d'Achille, & l'a envoyé prendre dans les tentes de ce Héros. Achille dans sa colere abandonnant les Grecs, s'est retiré dans son quartier avec ses Thessaliens, & a résolu de ne plus combattre pour la cause des Atrides. L'absence d'Achille a rendu le courage aux Troyens assiégés, & le sort des combats s'est décidé en leur faveur. Hector surtout répand le carnage & la terreur dans le camp des Grecs, il n'est personne qui lui résiste. C'est dans ces circonstances que commence la Pièce. Achille consent à voir Priam dans ses tentes; il lui rend le Fort dont il s'est emparé & les prisonniers qu'il y a faits, & s'engage par serment à ne pas reprendre les armes contre lui. Cependant Ulysse & Ajax viennent tâcher d'appaiser Achille, en lui offrant de la part d'Agamemnon toutes les satisfactions qu'exige l'injure qu'il en a reçue. Ulysse avec toute son éloquence lui présente les motifs de la Patrie & de la gloire : Achille demeure inébranlable. Ajax indigné de sa résistance l'accable des plus violens reproches; & Achille, loin de s'en plaindre, applaudit lui-même à

Digitized by Google

cette noble franchiſe : c'eſt ainſi qu'il aime à être prié. Mais rien de tout cela ne l'émeut. Cependant Ulyſſe s'eſt ménagé un moyen plus ſûr de le fléchir. Il a démêlé dans la colère d'Achille un amour paſſionné pour Briſéis ; il a gagné cette jeune eſclave, & il ne doute pas qu'elle ne ſoit favorable aux Grecs. Il dit donc à Achille qu'Agamemnon plus généreux que lui conſent à lui rendre ſa captive, & qu'on vient de la lui ramener.

On eſt inſtruit dès le commencement de la Piéce que Briſéis n'eſt point fille de Brisès ; qu'elle eſt Hyppodamie fille de Priam ; qu'à ſa naiſſance l'Oracle ayant prédit que ſa vie cauſeroit le trépas de ſon frere Hector, Hécube l'avoit fait expoſer ; que Brisès l'ayant rencontrée, l'avoit fait nourrir & élever ſous le nom de ſa fille ; & que, fait priſonnier lui-même à Lyrneſſe, il avoit été conduit avec elle dans le camp des Grecs. (Dans la Fable, Briſéis eſt réellement appellée Hyppodamie ; mais qu'elle ſoit fille de Priam &c. c'eſt la fiction du jeune Poëte.) Briſéis ſçait qu'elle n'eſt pas fille de Brisès, qu'elle a été abandonnée & expoſée à la mort dès le berceau. Par-là M. Poinſinet juſtifie en quelque manière la chaleur avec laquelle cette Eſclave des Grecs

Digitized by Google

ſe déclare pour eux contre les Troyens. Cependant Briſéïs a dû lui inſpirer pour les deſtructeurs de ſa patrie & les ennemis implacables de ſa famille, une haine que l'éloquence d'Ulyſſe n'a pu détruire en ſi peu de temps. Auſſi la véhémence avec laquelle Briſéïs preſſe Achille & Patrocle d'aller combattre, & les reproches humilians qu'elle leur fait tour-à-tour ont-ils paru déplacés, quoique juſtement applaudis du côté du ſtyle. Des Cenſeurs trop ſévères peut-être, ont trouvé encore que c'étoit dégrader les caractères d'Achille & de Patrocle, que de leur faire donner des leçons d'héroïſme par une femme; & qu'il n'étoit pas vraiſemblable que Patrocle ayant réſiſté aux inſtances d'Ulyſſe & d'Ajax, il cédât aux conſeils d'une Eſclave. On a été plus fâché encore que le Poëte ait donné le rôle de Patrocle à Briſéïs; & que celui qui exhorte Achille dans l'Iliade, ait beſoin d'être exhorté lui-même par une femme à ſe préſenter au combat. Mais ce qui n'eût pas été ſupportable dans les mœurs du ſiécle d'Homère, peut être excuſé dans les mœurs du ſiécle préſent; & cette licence, ſi c'en eſt une, eſt d'autant plus pardonnable qu'elle ménage pour l'Acte ſuivant une ſituation vraiment théâtrale.

Digitized by Google

Au troiſiéme Acte, Achille a voulu ſe retirer dans Lariſſe & y amener Briſéis pour l'épouſer ; elle a refuſé de le ſuivre, & s'eſt oppoſée à ſa retraite. Dans le quatriéme Acte, elle apprend qu'elle eſt fille de Priam ; ſa reconnoiſſance avec ſon pere eſt vive & touchante. Priam l'engage à retenir Achille, mais il lui défend de conſentir à l'épouſer, & lui fait promettre avec ſerment de lui cacher ſa naiſſance. Le deſſein de Priam eſt de retirer ſa fille des mains du meurtrier de ſes enfans : Priam ſort à l'approche d'Achille, qui paroît déterminé à prendre les armes pour aller combattre Hector. Briſéis s'y oppoſe ; il ne conçoit rien à la réſolution ſubite qui s'eſt faite dans l'ame de Briſéis, & il veut en ſçavoir la cauſe. Cette ſituation eſt preſſante, & le jeune Poëte l'a traitée avec beaucoup de chaleur. Enfin le ſecret de Briſéis va lui échapper, & Achille eſt prêt à ſe rendre, lorſqu'Ulyſſe vient lui dire qu'Hector triomphe & que Patrocle eſt mort. Achille n'écoute plus rien, ſe ſaiſit de la lance & du bouclier de l'un de ſes ſoldats, & court ſur le champ de bataille. C'eſt le plus beau monument de la Pièce. En rendant juſtice au mérite de cet Acte, on a trouvé fort étrange que les Dieux ayant attaché

Digitized by Google

la ruine de Troye aux armes d'Achille, & Priam étant instruit de l'amour de ce Héros pour Briséis, il sacrifiât à la haine qu'il a pour lui & au ressentiment de la mort de ses enfans, le salut de son Peuple, la conservation de ses Etats & de sa Couronne. Pourquoi, dit-on, Priam n'a-t-il point saisi le moyen de s'attacher le seul ennemi qu'il ait à craindre? s'il lui enléve Briséis, Achille sera plus animé que tous les Grecs ensemble à la ruine de Troye & de la famille de Priam. Si au contraire Briséis se fait connoître, si elle implore son appui pour les Troyens contre les Grecs, si elle ne consent à l'épouser qu'à condition qu'il embrassera la défense de son pere, Troye est sauvée, & les Grecs n'ont plus d'espoir que dans une fuite honteuse. Priam est pere, mais il est Roi: Achille a fait périr ses enfans, mais il fera plus, il renversera son empire, il se baignera peut-être dans le sang d'Hector, le dernier espoir de Priam, l'unique défenseur des Troyens: pourquoi donc inviter Briséis à la fuite? Pourquoi lui imposer la loi du secret sur sa patrie & sa naissance? Pourquoi tromper Achille & rallumer sa haine au moment qu'il peut le gagner? Quoiqu'il en soit de ces réfléxions, l'Acte

Digitized by Google

a produit son effet. Le pathétique des situations est ce qu'il y a de plus précieux au Théâtre ; & il n'est rien que les Spectateurs ne passent en faveur de l'intérêt.

Dans le cinquiéme Acte, Achille revient vainqueur, se présente aux yeux de Priam, le glaive à la main, fumant encore du sang d'Hector. La fureur d'Achille est assouvie, & n'est point appaisée ; il accable ce malheureux vieillard par la peinture la plus horrible de la mort de son fils. Je l'ai percé de mille coups, dit-il ; j'ai traîné ses membres déchirés sur la poussière ; je l'ai livré en proie aux vautours. Priam au désespoir se répand en imprécations contre ce vainqueur barbare, & Briséis se tue en apprenant la mort d'Hector.

Le Poëte a changé quelque chose au dénoûment, mais il seroit à souhaiter qu'il prît la résolution de refondre tout l'Acte. S'il laisse subsister le début féroce d'Achille, & les imprécations de Priam, il ne lui est plus possible de se raccorder avec la Scène pathétique d'Homère, & tout l'effet en est détruit. L'Achille qui insulte avec la plus atroce barbarie à la douleur de Priam, n'est plus l'Achille qui s'attendrit sur le sort de ce malheureux Pere.

Voici quelle est cette entrevue dans l'Iliade & je ne crois pas que personne au monde eût mieux à faire que de copier ce tableau. Ce n'est donc pas vouloir offenser M. Poinsinet que de lui remettre son modèle devant les yeux.

» Priam arrive la nuit dans le Camp d'A» chille, il traverse la Salle sans être apperçu, » s'approche d'Achille, se jette à ses pieds, em» brasse ses genoux, & baise les mains terribles, » les mains meurtrières qui avoient versé le » sang de la plupart de ses fils. Achille voyant » Priam à ses pieds, ne peut revenir de sa sur-

Digitized by Google

» prise : ſes compagnons ne ſont pas moins étonnés que lui, & ſe regardent les uns les autres. » Pendant ce ſilence formidable, Priam ſerrant » étroitement les genoux d'Achille, & attachant » ſes yeux baignés de larmes ſur ſon viſage, il lui » adreſſe cette priere entrecoupée de profonds » ſoupirs. Achille égal aux Dieux, en me voyant » ſouvenez-vous de votre pere, il eſt accablé » d'années comme moi, & peut-être qu'à l'heure que je ſuis ici proſterné à vos pieds, ſes voiſins profitant de votre abſence, lui font une » cruelle guerre, & il n'a perſonne qui le ſecoure dans un ſi preſſant danger. Mais *hélas !* » il y a entre lui & moi cette différence, que » les nouvelles qu'il reçoit, que vous êtes plein » de vie, entretiennent la joie dans ſon cœur, » & le ſoutiennent dans cette extrêmité, par la » douce eſpérance qu'elles lui donnent *tous les* » jours qu'il va vous revoir de retour couvert de » gloire, triompher de ſes ennemis ; & moi le » plus infortuné des hommes, de tant de fils ſi » braves que j'avois dans Troye, je ne crois pas » qu'il m'en reſte un ſeul.... L'impitoyable Mars » me les a preſque tous ravis : le ſeul qui faiſoit » toute ma joie, & dont la valeur étoit le *plus* » fort rempart de ma famille & de tous mes Peuples, mon cher Héctor, vient d'être tué de » votre main en combattant généreuſement pour » ſa Patrie. C'eſt pourquoi je viens pendant les » ténèbres dans le camp des Grecs, pour *le rache*ter. . . . . Achille, craignez & reſpectez les » Dieux, ayez pitié de moi en rappellant dans » votre eſprit l'image de votre pere. Combien » ſuis-je plus malheureux que lui ! Après tant de » calamités, la fortune impérieuſe m'a *réduit à* » oſer ce que jamais mortel n'oſa avant moi ; elle » m'a réduit à baiſer la main homicide & teinte » encore du ſang de tous mes enfans.

Digitized by Google

» Il dit, & ces paroles, en retraçant dans » l'esprit d'Achille l'image de son pere, l'attendrissent & lui arrachent des soupirs; il prend la » main du vénérable Vieillard & la repousse doucement comme pour le relever. Un tendre souvenir plonge dans la même affliction ces deux » Princes; Priam toujours prosterné aux pieds » d'Achille, toujours l'idée pleine du vaillant » Hector, se baigne dans ses larmes; & Achille » portant sa pensée tantôt sur son Pere & tantôt sur » Patrocle, verse de même des torrens de pleurs. » Toute la tente retentit de leurs gémissemens & » de leurs plaintes. Enfin, quand Achille eut » calmé ses douleurs & qu'il se fut rassasié de » larmes, il se lève, & touché de la vieillesse » chenue & de l'humiliation de Priam, il le relève avec des marques de compassion, & lui » parle en ces termes: ah malheureux Prince, » par quelles épreuves terribles avez-vous passé? » Comment avez-vous osé venir seul dans le » camp des Grecs, & soutenir la présence d'un » homme qui a ôté la vie à un si grand nombre » de vos enfans, dont la valeur étoit l'appui de » vos Peuples! &c.

On voit qu'Homère qui chante *la colère d'Achille*, ne laisse pas de donner à ce héros les sentimens de la Nature, & de le rendre compatissant. *Sit Medea ferox*, dit Horace; mais le caractère de Médée n'est pas celui d'Achille; & si le même Poëte veut qu'il soit *inexorable*, c'est envers Agamemnon qui l'a outragé, & non envers Priam qui l'implore. M. Poinsinet peut répondre qu'il n'a pas pris Achille dans le même moment qu'Homère, mais c'est tant pis, à ce qu'il me semble; car l'endroit que je viens de citer est le plus sublime de l'Iliade. Je ne m'étendrai point sur les critiques plus détaillées qu'on

Digitized by Google

à faites de l'intrigue de sa Pièce : c'est à lui-même à examiner s'il est naturel que Priam reste dans les tentes d'Achille, pendant que Patrocle & Achille lui-même vont combattre Hector ; s'il est vraisemblable que Priam espere pouvoir tirer Briséis des mains d'Achille, & qu'il ne s'occupe que de ce projet, sans penser à l'Oracle qui a fait exposer Hyppodamie, dans le moment surtout où il doit en être le plus frappé ; si c'est à Priam que doit s'adresser le beau récit du combat d'Achille contre le Xante, &c.

Cet Essai, tout défectueux qu'il est, ne laisse pas d'annoncer un vrai talent pour la Tragédie : on y voit de la noblesse & de l'élégance dans le style, de la force dans les peintures, de la chaleur & de l'élévation dans les sentimens, & en général une versification convenable au genre dramatique.

On doit voir Lundi prochain dans une même Piéce, un triple Essai intéressant pour le Public : dans l'Iphigénie de Racine, Mlle Camouche jouant le rôle de Clytemnestre, Mlle Dubois celui d'Iphigénie, & Mlle Rosalie celui d'Eriphile. J'en rendrai compte dans le Mercure prochain.

COMEDIE ITALIENNE.

LE 18 Juin, les Comédiens Italiens ont remis au Théâtre *Démocrite prétendu Fou*, Comédie d'Autreau, en cinq Actes & en Vers, donnée pour la première fois en 1736. Cette Piéce n'a pas été plus suivie que *le Superstitieux* & *le Provincial à Paris* qui viennent d'être remis à ce Théâtre ; cependant elle a paru faire assez de plaisir au petit nombre de Spectateurs qui l'ont vue. Le rôle

Digitized by Google

de Démocrite eſt très-agréable, & a été rendu par M. Riccoboni avec beaucoup d'intelligence, quoiqu'un peu froidement. Mlle Catinon a mis beaucoup de décence & d'intérêt dans celui de Sophie, jeune Affranchie de Démocrite, dont le caractère eſt d'être ingénue, modeſte & tendre, mais qui voudroit ſe cacher à elle-même ſon amour pour ce Philoſophe. Cette Actrice mérite de plus en plus les encouragemens du Public par ſes talens, & par les ſoins qu'elle ſe donne dans les nouveaux rôles dont elle eſt chargée.

On apperçoit dans pluſieurs Scènes entre Sophie & Démocrite de la reſſemblance avec *la Pupille*, Piéce en un Acte du Théâtre François. Le rôle de Myſis, autre jeune Affranchie de Démocrite, fait contraſte avec celui de Sophie ſa ſœur, par l'enjouement, la vivacité & la gaîté. Ce rôle a été joué par la nouvelle Débutante dont la jeuneſſe mérite de l'indulgence. Elle acquérera ſans doute avec l'uſage du Théâtre, plus d'aiſance & de grace dans l'action; elle pourra par une attention continue adoucir les inflexions de ſa voix; & ſi elle ſe prête aux avis de M. Riccoboni, elle apprendra à raiſonner ſes rôles. Le premier Acte de Démocrite eſt froid; Dans le ſecond, l'Auteur n'a point tiré parti du rôle d'Ariſtippe, Philoſophe & Chef de la Secte Cyrénaïque, qu'il met en Scène vis-à-vis de Diogene: le dénouement de la Piéce n'eſt point heureux, & la reconnoiſſance qui l'améne ne fait aucun effet. Cette Comédie en général eſt écrite d'un ſtyle naturel & facile.

Le même jour une jeune Danſeuſe de dix ans a paru ſur ce Théâtre pour la premiere fois, & a été accueillie du Public avec les plus grands applaudiſſemens. Elle danſe avec toute la légé-

Digitized by Google

reté & la préciſion qu'on peut déſirer à cet âge ; elle forme bien ſes pas ; ſes attitudes ſont nobles, & ſes mouvemens gracieux.

OPERA-COMIQUE.

L'OUVERTURE de ce Spectacle à la Foire Saint Laurent s'eſt faite le 28 du mois de Juin par un Prologue intitulé : *Le retour de l'Opera-Comique*, dans lequel Mademoiſelle Necelle a chanté trois rôles de différens caracteres ; celui de M. d'Eſcarbillas, celui de Jeannette la Niaiſe, & celui de Mademoiſelle d'Eſcarbillas. Le jeu & le chant de cette nouvelle Actrice ont été également applaudis ; on lui trouve du goût, de l'intelligence & des graces ; elle n'a qu'un filet de voix, mais il eſt tendre, juſte & flexible ; ſes cadences ſont brillantes & légeres ; & ſa figure eſt telle qu'on peut le déſirer à ce Spectacle, qui d'ailleurs s'accommode d'un petit volume de voix.

Le même jour de l'ouverture de ce théâtre, la nouvelle Actrice joua le rôle du Modèle dans le Peintre amoureux, & prouva par le caractere de ſon jeu, qu'on pouvoit réuſſir à ce théâtre dans les rôles tendres, ſans y mettre de l'indécence. La muſique du Peintre amoureux a eu le même ſuccès que dans la Nouveauté.

La repriſe de Blaiſe le Savetier & des Aveux indiſcrets, a obtenu les mêmes applaudiſſemens qu'à la Foire S. Germain.

Le Ballet des Meûniers Provençaux, où danſent les Demoiſelles Prudhomme & Chefdeville, & la Dame Lefcot, a été auſſi-bien reçu qu'à la Foire S. Laurent de 1758.

Digitized by Google

En général le Public est satisfait des soins qu'on se donne pour rendre ce Spectacle aussi amusant qu'il peut l'être.

AVIS.

Cours public & gratuit.

La Compagnie des Apothicaires de Paris (dans le seul dessein de coopérer au progrès de l'art de guérir, & de se rendre vraiment utile à la Société,) a commencé le 12 Mai dernier, en son Laboratoire, rue de l'Arbalête, Fauxbourg Saint Marcel, en faveur des Etudians, un Cours de Chymie qu'elle répétera & augmentera chaque année à proportion des découvertes que l'expérience lui fournira pour enrichir la théorie de cet Art.

Les sieurs Genand, Couzier, Demoret, Julliot, Laplanche, Santerre, Bataille & Azema, se sont chargés de faire les Leçons de ce Cours plusieurs années de suite, & de supporter même les dépenses indispensables que des démonstrations de cette nature exigent.

On ne sçauroit trop louer la générosité de ces Artistes, puisqu'ils n'attendent d'autres récompenses de leurs peines que le bien de l'humanité & l'accueil du Public.

Nous pourrions donner dès-à-présent une Esquisse legere des premieres Leçons de ce Cours; mais nous nous reservons à en faire le tableau entier lorsqu'il sera fini.

Digitized by Google

*EXTRAIT de la Lettre de M*** Souscripteur de la nouvelle Méthode, pour apprendre la Langue Latine, proposée par Souscription : à M. DE LAUNAY Auteur de cet Ouvrage.*

IL y a quelques années, Monsieur, que vous communiquâtes à un habile homme de mes amis votre Manuscrit de *la Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*. Ce système lui plut beaucoup, il m'en fit un jour l'analyse, & j'en conçus moi-même une idée fort avantageuse. Je compris dès-lors de quelle utilité seroit désormais une manière d'apprendre le Latin si courte & si facile.

Peu de temps après, votre Ouvrage fut proposé par souscription, le Programme distribué, mis sous nos yeux, avec les applaudissemens que lui donnoient MM. *de VILLEFROY & de PASSE*, Censeurs Royaux, successivement nommés pour en faire l'examen. Je vis avec plaisir mon jugement confirmé & assuré par celui de ces Sçavans. Je me hâtai de souscrire, pour me procurer un Ouvrage d'un mérite non équivoque.

Le premier volume ne nous a été délivré que long-temps après la promesse des Libraires. Les trois autres devoient être fournis de mois en mois : & nous ne les avons pas encore aujourd'hui, quoiqu'il se soit déjà écoulé plusieurs années depuis cette dernière promesse. Vous me permettrez, Monsieur, de vous faire ici mes plaintes d'un retardement dont on ignore la cause. Les Sous-

Digitized by Google

criptions Typographiques n'avoient que faire de cet évènement, pour tomber dans le discrédit ; on commençoit à en être bien las.

Je reviens à votre premier volume auquel le Public a fait l'accueil le plus favorable. En effet, il ne contient rien qui doive faire rabattre quelque chose de la bonne opinion qu'on avoit conçue *de la Nouvelle Méthode.*

Cependant quoiqu'elle ait paru sous de si heureux auspices, & qu'elle ait réuni tant de suffrages éclairés, la première partie n'a pas plutôt vû le jour, qu'elle vous a suscité un Antagoniste qui semble se flatter de vous anéantir. Cet Athlète formidable, est un Maître de Pension qui s'est montré en 1756.

On annonce votre Adversaire avec emphase, & on le donne comme le phénix des instituteurs de la Jeunesse. Et pour justifier l'éloge pompeux qu'on en fait, on produit la Lettre de ce Grammairien, & on la qualifie de lumineuse.

Je cherche dans la Lettre dont il s'agit ces traits de lumière qu'on y suppose, & je n'y trouve *que du clinquant, des phrases cadencées, des antithèses, un ton doctoral, un style néologique, entrecoupé par-ci par-là de quelques froides bouffonneries.*

Si je m'arrête à considérer le fond des choses contenues dans cette Lettre, il ne me dédommage point de la frivolité du reste. Tout s'y réduit à un parallele des Méthodes de M. du Marsais, de celle de M. l'Abbé Frémi & de la Vache. Ce parallele est, dit-on, impartial : on le dit, mais il n'en est rien, comme il sera aisé de s'en convaincre.

M. du Marsais est élevé jusqu'aux nues, il est dans son genre *un* PASCAL, *un* BOSSUET,

Digitized by Google

un MONTESQUIEU. L'Abbé Frémi est entièrement oublié, au grand avantage de la Littérature, & vous, vous n'êtes *qu'un Automate revêtu des dépouilles d'autrui, & encore très-mal assorties.* La Méthode de M. du Marsais *est une lumière pure*, celle de l'Abbé Frémi, *une énigme impénétrable*, & la vôtre, *une rapsodie informe.* Après un pareil jugement, il n'est pas difficile d'appercevoir à qui des trois, ce Critique défére les honneurs du triomphe. Heureusement ce n'est ici qu'un tribunal fort subalterne qui prononce contre vous. Mais le Public, Juge infiniment supérieur, plus éclairé, moins prévenu, sçaura rendre plus de justice à votre Méthode, puisqu'il marque déjà tant de satisfaction du premier volume, & tant d'empressement d'avoir les trois autres.

D'abord notre Censeur, abandonnant l'esprit Philosophique dont il croit avoir hérité de son Maître, juge de tout votre Ouvrage par la seule première partie; quelle Dialectique! Mais que diroit donc ce Gramairien lumineux, si l'on vouloit juger de toute sa capacité par sa seule Lettre critique de votre Méthode? Je crois qu'il n'auroit pas lieu d'être flatté. Il fait plus néanmoins, il va jusqu'à juger & même très-défavorablement, de votre syntaxe, qui n'a point encore paru. Il faut avouer que c'est-là une étrange précipitation. Pour moi, je sçais qu'outre les principes ordinaires de la syntaxe, dont vous faites l'explication, en interprétant le texte Latin, vous devez donner dans la suite un traité de syntaxe à part, réduit à un certain nombre de règles.

M. du Marsais ne nous donne qu'une simple ébauche, un essai, comme il le dit lui-même, & votre Méthode a toute l'étendue dont elle

Digitized by Google

peut être susceptible ; c'est un corps d'Ouvrage complet, où vous avez expliqué, suivant votre plan, différens Auteurs Latins, sans craindre *PERSE*, cet Auteur cependant si redoutable, même aux Sçavans. En second lieu, M. du Marsais, qui comme vous, commence par traduire du Latin, s'y prend de façon, qu'il s'ensuit des inconvéniens considérables. Il supplée tous les mots sousentendus dans le texte & les écrits, ce qui forme un tableau confus aux yeux des Commençans, & leur cause un grand préjudice.

Ce Critique prétend que le Dictionnaire qui accompagne *votre explication*, est ridicule & ennuyeux. Je le trouve au contraire très-bien fait & fort utile à tous égards : cependant il n'a pû vous mettre à l'abri d'une censure assez originale qu'en fait ce lumineux Gramairien, au mot *Limus*, que vous traduisez comme tous nos Dictionnaires par *banc*, *bourbe*, *jupon*, *cotillon*.

En effet de quoi vous êtes-vous avisé de vous rendre coupable de la multiplicité des significations diverses de ce mot ? Vous me répondrez sans doute que les Latins l'ont voulu ainsi. Belle défaite ! C'étoit à vous à ne le vouloir pas comme eux. Comment ! vous ne sentiez pas comme ce Critique, *que les Dames seroient choquées de voir le même mot signifier mauſſadement & sans aucun égard, toutes ces choses différentes* ? Notre Maître de Pension est bien plus adroit que vous à faire sa cour au beau sexe : il lui laisse à penser par le procès qu'il vous intente sur ce mot, que son imagination vive & brillante lui a fait appercevoir des rapports analogiques entre ces acceptions diverses. C'est-là, ce qui s'appelle être galant avec délicatesse.

Mais, c'est assez vous entretenir d'une critique

dont certainement vous n'avez pas lieu de vous allarmer. Je penſe bien auſſi que vous ne vous amuſerez point à y faire une réponſe expreſſe, & que vous vous hâterez plutôt à remplir vos engagemens, en nous donnant les trois derniers volumes que nous attendons depuis ſi long-temps & avec beaucoup d'impatience.

Votre Ouvrage parlera aſſez pour vous; alors toutes les clameurs de la jalouſie ne pourront que le faire paroître avec plus d'éclat.

Je ſuis &c.

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

EXTRAIT du Journal de l'Armée Autrichienne, le 7 Juin.

NOUS avons appris ces jours paſſés que le Comte de Guadagni avoit été attaqué par un corps nombreux de troupes Pruſſiennes dans un poſte qu'il occupoit entre Averbach & Falckenſtein. Le Comte de Guadagni qui n'avoit que cent trente Maîtres ſe replia ſur Wildenhammer dès le commencement de l'attaque. Il fut attaqué dans ce ſecond poſte par une autre colonne des Ennemis compoſée de deux bataillons d'Infanterie, ſoutenus par un eſcadron de Huſſards. La ſupériorité de cette colonne qui menoit avec elle quatre piéces de canon, détermina le Comte de Guadagni à ſe retirer à Eibenſtock. Il fut chargé deux fois dans ſa retraite & continuellement harcelé par les Pruſſiens. Mais il ſoutint leur effort avec

Digitized by Google

intrépidité, & arriva à Eibenstock sans beaucoup de perte. Là il reçut un renfort de cent Croates qui le mirent en état de pousser les Hussards Ennemis. Il les mis en fuite après avoir tué un Lieutenant & plusieurs Soldats.

De Vienne le 24 Juin.

L'Empereur a créé Prince de l'Empire le Duc de Broglie, Lieutenant-Général des armées du Roi Très-Chrétien.

L'Impératrice de Russie a fait présent à l'Impératrice Reine, de vingt-neuf piéces de canon de bronze. Il y en a six d'une nouvelle invention. Elles renferment sous une enveloppe de fer battu un méchanisme qui n'est encore connu de personne.

De Hambourg le 10 Juin.

On voit par un écrit que l'on vient de publier, que les troupes Prussiennes qui ont hiverné dans les Etats de Mecklebourg ne se sont pas contentées d'en tirer d'énormes contributions en argent & en toute espèce de subsistances; qu'elles ont enlevé l'artillerie & les munitions; qu'elles se sont emparées de tous les deniers du Prince; qu'elles ont forcé les habitans sans distinction à s'enrôler sous leurs drapeaux; & que pour découvrir les fugitifs qui cherchoient à se dérober à leur violence, elles ont maltraité les femmes jusqu'à les traîner attachées à la queue de leurs chevaux, & leur ont fait des outrages dont on n'a jamais vû d'exemple. On observe que cet excès commis par les Prussiens a coûté à l'Etat de Mecklenbourg quatorze millions de florins d'Allemagne, sans compter la dévastation de ses terres & le massacre d'un grand nombre de ses habitans.

Digitized by Google

De Lipstadt, le 17 Juin.

Le Landgrave de Heſſe eſt parti précipitamment de ſon Château de Rinteln pour ſe réfugier à Brême. S'il avoit retardé d'une heure, il étoit pris par les troupes légeres de l'armée de Contades. On aſſure que ce Prince en voyant ſes Etats nouvellement envahis par les François, en a conçu une ſi vive douleur, que ſa ſanté en eſt conſidérablement altérée. Il eſt arrivé à Brême le 14 avec tous les Officiers de ſa Maiſon. Il a écrit à Londres pour informer la Cour d'Angleterre de ſa triſte ſituation, & pour ſe plaindre amèrement de ce qu'on ne lui a pas tenu les paroles qu'on lui avoit données.

De Londres, le 16 Juin.

Le vaiſſeau *le Grantham*, appartenant à la Compagnie des Indes, a été pris à la hauteur du Cap de Bonne-Eſperance par deux vaiſſeaux de guerre François. On évalue la cargaiſon de ce bâtiment à deux cens mille livres ſterlings.

Le Colonel Clavering & le Capitaine Leſſie arriverent ici le 13, envoyés par le Général Baringthon, pour apporter la nouvelle de la priſe de la Guadeloupe. Le 12 Avril, ce Général envoya à Arnouville un détachement de quinze cens hommes avec quatre piéces de canon & deux obuſiers. Les ennemis ſe retirerent dans leurs retranchemens au-delà de la riviere & s'y défendirent avec fermeté. Le 16 ils abandonnerent le poſte de la Baye-Mahant, & celui de Goyave, pour ſe replier ſur Sainte-Marie. Nos troupes y marcherent le 20, & après un combat aſſez diſputé, ils forcerent les ennemis de ſe retirer dans les montagnes où ils ſe ſont tenus

Digitized by Google

renfermés, jusqu'à ce que le défaut de vivres les ait mis dans la nécessité de capituler. C'est le premier de Mai que la capitulation a été signée. On a accordé aux troupes les honneurs de la guerre, & des bâtimens pour les transporter à la Martinique. On a promis aux habitans de maintenir leurs priviléges dans toute leur étendue. Une heure après que la capitulation fut signée, les François furent avertis qu'un secours de six cens hommes de troupes réglées & de deux mille Boucaniers, commandés par le sieur de Beauharnois, venoit de débarquer à Sainte Anne avec de l'artillerie & des armes pour deux mille hommes. L'Escadre du sieur de Bompart avoit escorté ce convoi; mais comme la capitulation étoit signée, le secours fut rembarqué sur le champ.

Du 24.

Nos frégates ne cessent de parcourir les côtes entre Brest & Dunkerque, pour observer les mouvemens des François. Tous les avis qu'elles nous donnent augmentent les appréhensions causées par leur armement, & en représentent les effets comme très-prochains. La flotte de l'Amiral Hawke tient ferme dans sa croisiere sur la côte Occidentale de la Bretagne. La tempête qu'elle a essuyée le 12 de ce mois, a considérablement endommagé quelques-uns de ses vaisseaux. *Le Héros* a perdu tous ses mats; *le Temple* a rompu son mat d'artimon & son beaupré; *le Montagu* a beaucoup souffert dans ses manœuvres. Ces trois vaisseaux ont été obligés de revenir à Plymouth pour se réparer.

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

De Versailles, le 28 Juin.

Le 22 l'Archevêque d'Alby prêta ſerment entre les mains du Roi.

Le même jour Sa Majeſté tint le Sceau pour la cinquante-deuxiéme fois.

Le Roi a donné une place de Colonel dans les Grenadiers de France au Comte de Chabannes, ci-devant Enſeigne de vaiſſeau, & ſervant actuellement en qualité de Volontaire dans le Régiment du Comte de Talleyrand ſon beau-frere.

Le 28 la Cour a pris le deuil pour quatre jours, à l'occaſion de la mort de la Princeſſe d'Anhalt-Zerbſt.

Du 5 Juillet.

Le Roi a donné au Comte de Raymond, Maréchal-de-Camp, le commandement de la Province d'Angoumois.

Sa Majeſté a accordé des Lettres de Nobleſſe au ſieur Ratte, ci-devant chargé des affaires du Roi à la Cour de Vienne, en récompenſe de ſes ſervices.

Dans le dernier Mercure il s'eſt gliſſé une erreur de la Gazette, où en parlant du Marquis de Paulmy, il y eſt dit *ci-devant Miniſtre & Secrétaire d'Etat*, il falloit mettre *Miniſtre*, & *ci-devant Secrétaire d'Etat*.

De Paris, le 30 Juin.

L'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-

Digitized by Google

Lettres, dans son assemblée du 19 de ce mois, a élu pour Académicien honoraire le sieur de Lamoignon de Malesherbes, premier Président de la Cour des Aydes, à la place vacante par la mort du sieur de Lamoignon, Président honoraire du Parlement.

Extrait d'une Lettre de Cadix, du 10 Juin.

Un navire Marchand, Espagnol, venant de Porto-Ricco, de conserve avec le vaisseau de guerre *le Monarque* de 60 canons, fut rencontré le 25 du mois dernier par une frégate Angloise de 30 canons. Le Capitaine de cette frégate voulut faire la visite du navire Espagnol; & celui-ci ayant refusé de s'y soumettre, l'Anglois envoya sa chaloupe armée pour l'y contraindre, en le menaçant de le couler à fonds s'il résistoit. Sur ces entrefaites le vaisseau de guerre *le Monarque* arriva. Alors le Capitaine Anglois fut obligé de se rendre lui-même à bord du vaisseau de guerre Espagnol. Il s'y rendit après bien des difficultés; & s'abandonnant à la colere, il eut la témérité de tenir divers propos injurieux sur le compte du Capitaine & de la Nation. Ce procédé détermina le Capitaine Espagnol, qui avoit dessein de le renvoyer à son bord, à le retenir prisonnier. Il l'a conduit ici le 29 du même mois, & la frégate a suivi.

MARIAGE.

Charles-Emanuel de Crussol, Duc d'Uzès, premier Pair de France, épousa le 8 Juin, dans la Chapelle de son Château de Fouzed, Damoiselle Marie-Gabrielle-Marguerite de Gueydon, fille de feu Messire Henry de Gueydon.

Digitized by Google

MORTS.

Mademoiselle Marie de Bourbon-Condé, Princesse du sang, mourut à Paris le 22, âgée de quatre ans, quatre mois & cinq jours. Elle étoit fille de Louis-Joseph de Bourbon, Prince de Condé, Prince du Sang, Grand-Maître de la Maison du Roi, Gouverneur du Duché de Bourgogne; & de Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise. Son corps a été porté aux Carmélites de la rue S. Jacques, où il a été inhumé le 24.

Dame Anne-Louise de Fieubet, épouse de Messire Pierre Gilbert de Voisins, Conseiller d'Etat & au Conseil des Dépêches, est morte le 27, dans la soixante-septième année de son âge.

Armande-Elisabeth-Félicité d'Aiguillon d'Agenois, fille d'Emanuel-Armand Duplessis Richelieu, Duc d'Aiguillon, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses Armées, & Commandant pour Sa Majesté en Bretagne; & de Dame Louise-Félicité de Brehant de Plelo, son épouse; mourut en cette ville le 3 Juillet, âgée de treize ans.

Dame Catherine Thiroux, épouse de Messire Charles-François Huguet de Semonville, Chevalier des Ordres Royaux, Militaires & Hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel & de Saint Lazare, & Conseiller d'honneur au Parlement; est morte le même jour, dans la quarante-huitième année de son âge.

AVIS.

Le Sieur Desmaillaits, qui s'étoit annoncé au Public dans l'un des Mercures de l'année dernière,

Digitized by Google

pour avoir une teinture en écarlate d'une beauté inaltérable, vient enfin de m'envoyer son adresse. Il loge rue d'Orléans, au coin de celle du Gril, quartier du Jardin du Roi, à Paris. Je ne laisse pas de trouver encore bien étrange que M. Desmaillais ait résisté si longtemps aux instances qu'on lui a faites de donner son adresse; mais en pareil cas je ne suis garant de rien.

Le Sieur Vater Facteur de Clavecins, donne avis, que sur le point de se retirer du Commerce, il lui reste nombre de bons Clavecins à vendre tant de Buckers que de sa façon: ce que l'on pourra voir chez lui à toute heure, rue Phelipeaux prés le Temple, dans la maison du sieur Nicole.

Madame de Latour, donne avis qu'elle vend avec Approbation une Huile qui ôte dans l'instant & proprement les cheveux que l'on a de trop; sans douleur ni danger. Les cheveux ne reviennent jamais quand on l'a appliqué trois ou quatre fois. La Bouteille est de six liv. Une seule suffit.

Elle a une autre Huile pour les faire croître où il en manque, la Bouteille est du même prix.

Sa demeure est Quai Pelletier, à l'enseigne du Drapeau de la Ville, chez Mlle Briant à Paris.

Maillard Marchand d'Estampes, rue S. Jacques, la deuxiéme Porte Cochere au-dessus de la rue des Noyers, même maison du sieur Farges Maître Menuisier, débite une suite d'Emblêmes, Devises sur divers sujets de Piété & de Morale amusante, & petites Etrennes ornées de vignettes dont il fait des envois aux Maisons Religieuses & aux Marchands de Province.

L'Epouse dudit Maillard exécute toutes sortes de Caractères, Notes de Plein-chant, Desseins, Vi-

Digitized by Google

gnettes, Ornemens, Bouquets pour meubles, &c.

Le ſieur Macary, Machiniſte privilégié du Roi, pour le recurement des ports & des rivieres, annonce au Public que tous ceux qui auront des rivieres, ruiſſeaux, étangs & piéces d'eau à recurer & à nettoyer, peuvent s'adreſſer à lui. Il fera l'entrepriſe de ces ouvrages par le moyen des différentes machines qu'il a inventées, & dont il a un privilége excluſif, ſans mettre les parties à ſec, ce qui évitera le dépériſſement du poiſſon & le chaumage des moulins. Ledit ſieur Macary entreprendra auſſi de deſſécher les marais, le tout avec plus de diligence & à meilleur marché que tout autre. Son adreſſe eſt au Caffé Conty au bout du Pont-neuf à Paris. Il recevra toutes les Lettres & Paquets, pourvu qu'ils ſoient affranchis.

Le ſieur Deſprez, Maître Apothicaire de Paris, rue Sainte Avoye au Marais, eſt le ſeul chez qui ſe trouvent les vrais Bourjeons du Nord, ſouverains pour les affections ſcorbutiques ; il en fait faire uſage depuis un an, conjointement avec M. le Thuillier, Docteur en Médecine, qui demeure à l'Hôtel Soubiſe.

Fautes à corriger dans le Mercure de Juillet I. Vol.

P. 137. *lig.* 9. ou bien, *liſez* au lieu.
P. 140 *lig.* 16. Mai, *liſez* Mars.
P. 143 *lig.* 12. M. Eller, *liſez* M. Euler.
Ibid. lig. 27. l'Epoque, *liſez* l'Apogée.
P. 144. *lig.* 2. l'Epoque, *liſez* l'Apogée.
P. 155. *lig.* 13. ſes, *liſez* ces.
P. 168. *lig.* 3. rétrogradée, *liſez* rétrograde.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le ſecond Mercure du mois de Juillet, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 30 Juin 1759. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE à Thiſbé. Page 5
Vers à M. & Mad. de la T*** ſur la naiſſance d'un fils, par M. Panard. 7
Traduction du Pſeaume 136. *Super flumina Babylonis.* 8
Penſées ſur l'émulation & ſur l'envie. 10
Fragment ſur les bienſéances. 15 19
Les Androgynes, Conte imité de l'Anglois. 31
Les Graces vengées, Traduction de l'Italien de M. l'Abbé Metaſtaſe. 35
Penſées ſur la Morale & ſur l'homme en général, par M. l'Abbé Trublet. 48
Epître à la Pareſſe. 55
Diſcours ſur la Réflexion. 61
Morale. 64
Mots de l'Enigme & des Logogryphes. 67
Enigme. *Ibid.*
Logogryphe. 68
Logogryphus. 69

Digitized by Google

Chanſon. 79

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Examen des Réflexions de M. Dalembert ſur la liberté de la Muſique. 71
Mémoire ſur l'Alphabet des Chinois, par M. de Guignes. 104
Eſſais hiſtoriques ſur Paris, par M. de Saint-Foix. 117
Idée de l'Edda, ou Mythologie Celtique. 123
Annonces des Livres nouveaux. 138 & ſuiv.

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MÉDECINE.

Lettre à l'Auteur du Mercure au ſujet des modifications du pouls dans les maladies. 145

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.

Séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie. 154
Mémoire de M. Pouteau fils, ſur l'uſage de l'huile d'olive contre la morſure de la vipère. 167

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

De la diverſité des Jugemens ſur la reſſemblance des Portraits. 171

GRAVURE.

Commencement d'orage, Tableau de Rembrant, gravé par M. de Marcenay. 184

Digitized by Google

ART. V. SPECTACLES.

Opéra. 187
Comédie Françoise. *Ibid.*
Comédie Italienne. 196
Opéra-Comique. 198
Extrait de la Lettre de M*** à M. de Launay. 200

ART. VI. Nouvelles Politiques. 204

Mariage. 209
Morts. 210
Avis divers. *Ibid.*

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY, ruë & vis-à-vis la Comédie Françoise.

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
AOUST. 1759.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoiſe.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des Provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure le Journal Encyclopédique & celui de Musique, de Liége, ainsi que les autres Journaux, Estampes, Livres & Musique qu'ils annoncent.

Le *Nouveau Choix de Piéces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. Marmontel*, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année.

Il prie Messieurs les Abonnés du Mercure de vouloir bien prendre cette qualité en signant les Avis & les Piéces qu'ils lui envoyent.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AOUST. 1759.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LE JE NE SÇAI QUOI.

EPITRE

A Madame de ***.

O Vous, dont les erreurs chéries
Forment le destin le plus beau,
Qui ne marchez qu'au doux flambeau
Du Dieu des tendres rêveries!
Soyez ma Muse, inspirez-moi,

Digitized by Google

Puiſque vous voulez que je chante
L'empire & la grace touchante
De l'enchanteur JE NE SÇAI QUOI ;
Et ſur ma voix foible & vulgaire,
Pour vous en adoucir l'ennui,
Repandez l'heureux don, le rare don de plaire
Que vos beaux yeux tiennent de lui.

Au gré de ſon pouvoir plus doux encor qu'étrange,
Je vois d'abord l'humeur qui change,
Sans ſçavoir pourquoi ni comment.
Par les reſſorts ſecrets de ſa prompte magie,
Souvent de la plus vive orgie
Nous éprouvons l'enchantement ;
Le front s'épanouit, la langue ſe délie,
Les yeux brillent d'un feu charmant.
Pleine d'une aimable folie,
L'imagination prodigue l'agrément,
Les fleurs, la fiction, les traits de la ſaillie,
Et le charme du ſentiment.

En l'abſence des jeux, rêveur & ſolitaire,
Combien de fois me ſuis-je heureuſement ſurpris
Dans une joie involontaire,
Dont tous mes ſens étoient épris,
Et dont la cauſe encor m'eſt un profond miſtère !
Je ſentois dans mon cœur des tranſports inconnus ;
Des plus heureux plaiſirs je reſpirois l'ivreſſe ;
Tous les flambeaux de l'allégreſſe

Digitized by Google

Rayonnoient à mes yeux follement prévenus ;
Et jusque sur le front de la pâle tristesse
Je croyois voir empreint l'enjoûment de Vénus.

D'où vous vient aujourd'hui cette fraîcheur divine,
Ces yeux vifs, éloquents pleins de séductions,
Ce feu, cette gaîté, cette grace enfantine,
Et cette imagination
Dont ma raison qui se mutine
Cherche à combattre en vain la douce impression?
Tandis qu'hier brouillée avec toutes les Graces,
Avec tous les Amours abandonnant vos traces,
Les yeux mornes & sans ardeur,
L'esprit absent, l'ame assoupie,
Je déplorois dans vous l'orgueilleuse froideur,
L'air taciturne, & l'air boudeur
De la sombre misantropie?
Au doux JE NE SAI QUOI rendez grace aujourd'hui.
Ces riantes métamorphoses,
Ces noirs soucis changés en roses,
Reconnoissez, Æglé, ne les devoir qu'à lui.

Tel est sur notre humeur son empire suprême ;
Combien sur nos penchans il est encore extrême !
De ses vives impressions
En vain nous voulons nous défendre,
Le cœur obligé de se rendre
Règle par lui ses passions.
Un jour sur le duvet d'une mousse naissante,

Digitized by Google

Près d'une ſource jailliſſante
D'où ſe formoient divers ruiſſeaux,
Je me laiſſois aller à la pente chérie
D'une innocente rêverie,
Qui entraînoit le bruit & les erreurs des eaux,
Qui s'égaroient dans la prairie,
Et ſe perdoient dans des roſeaux;
Lorſqu'une rencontre imprévue
Offre deux objets à ma vue;
L'un me frappe d'un trait vainqueur,
Et ſans plus long-temps me défendre,
Contre l'invincible douceur
D'un penchant ſi prompt & ſi tendre,
Je lui donne en ſecret mon cœur.
L'autre plus beau, plus eſtimable,
Pouvoit n'être pas moins aimable.
Le charme de ſon doux maintien,
Son art de plaire & de ſéduire,
Dans mon cœur combattu devoient au moins produire
Des ſentimens rivaux.... Mais je ne ſentis rien.
Que dis-je? O nature! O myſtère!
Les traits qui m'avoient enflammé,
Ces traits, ces mêmes traits que j'aimois dans Glicère,
Ils me déplaiſoient dans Fatmé.
Ainſi, par un deſtin ſuprême,
Soit qu'il haïſſe, ſoit qu'il aime,

Digitized by Google

Du JE NE SÇAI QUOI seul, l'homme reçoit la loi.
Hélas ! dans son amour ou dans sa haine extrême,
Trop souvent son cœur pour lui-même
Est le premier JE NE SÇAI QUOI.

Mais faut-il s'étonner qu'en nous ce Dieu décide
Du choix, des goûts, du sentiment ?
Eh ! peut-on suivre un autre guide ?
Il est le Dieu de l'agrément.
Sans lui, tout languit, tout nous glace.
Dans le sein même du plaisir,
L'ennui vient usurper la place
Et du transport & du désir.
Sans lui, sans sa douce imposture,
Les pinceaux, les crayons, le ciseau, le compas,
Les prodiges des Arts & ceux de la Nature
N'offrent que d'impuissans appas.
Toi-même, déployant le pouvoir de tes charmes ;
Tu ne peux, ô beauté, t'assujettir un cœur,
Si ce JE NE SÇAI QUOI vainqueur
Ne te prête en secret des armes ;
Au plus bel âge des amours,
Dans un néant involontaire
Je te vois languir solitaire
Sans fleurs, sans Amans, sans beaux jours.
Lui seul te rend aimable,
Lui seul se fait aimer ;
Sa grace inexprimable
Est tout l'art de charmer.

Digitized by Google

Flore a ces yeux touchans, que la langueur inſpire;
Ce front ſuperbe & doux, où la pudeur reſpire,
Cette aimable pudeur, le premier des appas,
Et le plus cher aux yeux de l'amant qui ſoupire;
Elle a cette fraîcheur que les Graces n'ont pas;
Cet air, ce ſon de voix, cet ingénu ſourire,
Qui font gémir, Églé, tant d'Amans ſur vos pas;
Elle a ce rare caractère
Où brille un égal enjoument,
Ce cœur tendre, né pour Cithère,
Et cette heureux eſprit qui n'eſt que ſentiment;
La ſageſſe l'inſtruit, la vérité l'éclaire,
L'aimable vertu fait ſa loi;
Il ne lui manque rien pour plaire
Que ce certain JE NE SÇAI QUOI.
O vous, qui poſſédez cet agrément ſi rare,
Mais dont la main des Dieux, par un deſtin bizarre,
Forma les traits ſans ſoin, ſans régularité,
N'accuſez plus le Ciel d'être pour vous avare;
Vous avez plus que la beauté;
Aucun de ſes tréſors dans Aglaë n'éclatte:
Ses traits analyſés & vus ſéparément,
Dans le détail n'ont rien qui flatte
Aux yeux même de ſon Amant;
Mais par l'illuſion, la grace enchantereſſe
De ce JE NE SÇAI QUOI charmant,
Sans art, & je ne ſçais comment,
Elle ſéduit, elle intéreſſe,

Digitized by Google

Et de tous ses défauts se fait un agrément.
Mais ce JE NE SÇAI QUOI, demandez-vous peut-être,
Qu'est-il enfin, que peut-il être?
Que vous répondre, Eglé? Le cœur peut le sentir;
Mais l'esprit ne peut le connoître.
Pouvoir le pénétrer, seroit l'anéantir.
Sans doute l'ignorance humaine
Qui veut, ambitieuse & vaine,
Approfondir de tout & la cause & la loi,
Jadis lui donna la naissance
En déguisant son impuissance
Sous le nom du JE NE SÇAI QUOI.

SUR LA MORT D'UN AMI.

AMOUR de la célébrité,
J'abjure ton frivole empire;
Fuis, inutile vanité,
Fuis, cesse d'accorder ma lyre!
Le cruel désespoir, la douce humanité,
La plaintive douleur, l'amitié gémissante,
De mon cœur déchiré s'emparent tour-à-tour,
Et pour eux je ranime une ame languissante...
Elle retombe... Hélas! Pourquoi vois-je le jour?
Il est à mon Ami dérobé sans retour.
Tendre Affai! ma prunelle errante

Digitized by Google

Te cherche & ne te trouve plus ;
Je te parle, & j'attends vainement ta réponse,
CADOT eſt le ſeul nom que ma bouche prononce.*
Condiſciple trop cher ! ſeul de tous tu me plus.
Tu me plus ? Qu'ai-je dit ? Ah tu me plais encore.
Je ne puis conſoler la plus triſte des Sœurs ;
Nous nous rappellons ton aurore :
Nous nous entretenons de nos ris, de nos pleurs,
De ces jeux innocens, de ce doux badinage
Qu'inſpiroit la Nature, & qu'excuſoit notre âge,
Funeſtes entretiens, qu'entrecoupent ſoujours
Les larmes, les ſanglots, notre unique recours.

D'un ſort plus fortuné ta jeuneſſe étoit digne ;
Qui par plus de talens eût mieux ſçu corriger
De ſon Aſtre ennemi l'influence maligne ?
Qui dans tous ſes revers ſçavoit moins s'affliger ?...
Fut-il eſprit plus ſain dans un corps plus malade ?
Philoſophe conſtant, ſans en faire parade,
Que ne te dois-je point ? Tu m'appris à mourir.
Ami, je te dois plus, tu m'appris à ſouffrir.
Au mal qui par degré ſe plut à te pourſuivre,
Souvent ne ſouriois-tu pas ?

* Ce jeune homme plein de talens, eſt Auteur de l'Epître ſur l'Age d'Or, qui a paru dans le premier Volume du Mercure de Juillet 1758, Signée *de Monval*, nom ſuppoſé, & qui a été regardée comme un excellent morceau de Poëſie. Il en a fait une ſeconde ſur l'Age de fer, avec quelques autres petites Pièces qu'on donnera inceſſamment au Public. On peut regarder ſa mort comme un vrai malheur pour la Littérature.

Digitized by Google

Ta malheureuse vie étoit un long trépas :
Puis je regretter l'heure où tu cessas de vivre ?
Tu jouis maintenant d'un repos éternel ;
Mais Dieux, que ce repos me coûte !
Je ne l'entendrai plus cet aimable Mortel !
Des vertus, de la gloire il m'enseignoit la route ;
Les Arts lui prêtoient leur flambeau,
Pour lui les plus obscurs n'avoient point de bandeau....
Rassemblons ses écrits, restes chers & durables,
D'un goût sûr, délicat, monumens mémorables ;
De ce qui lui survit conservons le tableau :
Des soins de l'amitié ce soin est un salaire.
Arrachons sa mémoire à la nuit du tombeau,
Et par le peu qu'il fit montrons ce qu'il put faire.

Par M. GUICHARD,
de Chartrait, près Melun.

IMITATION de l'Ode XXXI.e du premier Livre d'Horace,

Quid dedicatum poscit Apollinem vates ?

DIEU brillant de l'harmonie,
Toi qui formes dans les Cieux
De la lyre & du génie
Les accords mélodieux,
Quels sont les vœux que j'adresse

Digitized by Google

Un habitant du Permeſſe,
Quand au pied de cet autel
Où tu daignes nous entendre
Sa tendreſſe vient te rendre
Un hommage ſolemnel?
Content d'un ruſtique azyle
Qu'il préfere à des Palais,
Il n'attend pas que Cérès
Des tréſors de la Sicile
Vienne enrichir ſes guerets;
Sur les Champs de l'Arabie,
Sur ſes Paſteurs opulents
Il promene ſans envie
Des regards indifférents.
Cette Campagne féconde,
Ces bords riants & fleuris
Où le paiſible Lyris
Fait taire & couler ſon onde,
Et ces métaux précieux
Ces tributs d'or & d'yvoire
Dont l'Indien orgueilleux,
Subjugué par la victoire,
Fit hommage à nos Ayeux:
Cet éclat, cette affluence,
Ne tentent point ſes deſirs.
Une plus douce eſpérance
Lui promet d'autres plaiſirs.
Que d'une vigne abondante,

Digitized by Google

Le fortuné poſſeſſeur
Sourie au nectar flateur
Que l'automne lui préſente ;
Qu'un Commerçant fier & ſûr
De la faveur d'Amphitrite
Aime à boire un vin d'élite
Dans des coupes d'un or pur ;
Que quatre fois chaque année
Les Dieux des vents & des eaux
Secondant ſa deſtinée,
Lui ramènent ſes vaiſſeaux
Des ports brillans où l'Aurore
Pour l'enrichir, fait éclorre
Et la pourpre & les métaux.
Pour moi, content d'une eau claire
Et des fruits de mon jardin,
Je bénirai mon deſtin
Si je puis, Dieu tutélaire,
En jouir juſqu'à ma fin.
Accorde-moi la ſageſſe,
Le repos & la ſanté ;
Que l'honneur & la gaîté
Accompagnent ma vieilleſſe,
Et qu'à mes derniers momens
Saiſi d'un heureux délire
Qui raviſſe encor mes ſens,
Je réponde par mes chants
Aux ſons divins de ta lyre.

Par M. DE BOBY.

Digitized by Google

LA NAISSANCE D'ADELAÏDE,

OU

LE PASSETEMPS DE L'AMOUR.

L'Amour un jour à la Cour de Cythere
Voyant tout raſſemblé, ris, jeux, graces, plaiſirs,
Si vous voulez, dit-il, ſeconder mes deſirs,
J'imagine un bon tour à jouer à la terre,
Auſſi bien aujourd'hui la fête de ma mere
A notre amuſement laiſſe quelques loiſirs:
Tenez, uniſſons-nous, formons une Mortelle;
Que ce chef-d'œuvre merveilleux
Soumettant d'un coup d'œil le cœur le plus rebelle,
Enchaîne les deſirs des hommes & des Dieux;
Pour nous, c'eſt une bagatelle.
Je placerai tous mes traits dans ſes yeux,
Graces, vous formerez ſon maintien, ſa parure,
Ses pas ſeront ſuivis par les ris & les jeux,
Ma mere voudra bien arranger ſa ceinture;
Et le riant eſſain des folâtres plaiſirs
Soumis à ſes moindres deſirs
Sans que la décence en murmure,
Formera pour jamais ſon cortége charmant.
Les traits du plus vif enjoûment
De ſon humeur deviendront le partage,

Digitized by Google

Le tendre & léger badinage
Lui prêtera son agrément,
Minois flateur, joli corsage,
Taille élégante, pied mignon,
Esprit fin, tour aisé, ce ton qui flatte, engage;
Avec cela mon petit air fripon,
Et nous verrons après comment sera l'ouvrage.
Qu'en pensez-vous? Ce qui fut dit fut fait.
Chacun met la main à la pâte,
On se démene, on travaille, on se hâte,
Et voilà tout-à-coup l'objet le plus parfait.
Comme l'ouvrage va, lorsque le cœur le guide!
Tel que sous le ciseau d'un Artiste fameux
On voit éclore Hébé, Vénus, ou bien Alcide,
Telle on vous vit, aimable Adélaïde,
Sortir de l'attelier de l'empire amoureux.
Surpris de la beauté d'un si rare assemblage,
L'Amour en ce moment, dit-on,
Devint un peu Pigmalion;
Mais il se ressouvint qu'il étoit trop volage.
Non non, ne privons point, dit-il, de si beaux yeux
D'une conquête où doit triompher la constance,
Ce seroit faire tort moi-même à ma puissance
Que de la retenir plus longtemps dans ces lieux;
Partout où paroîtra cet objet plein de charmes,
Ses traits avec éclat feront fleurir mes loix:
Soyons donc sage sur nos droits,
Et laissons aux mortels à lui rendre les armes.

Digitized by Google

Voyez comme ce Dieu ſubtil en ſes deſirs,
Invente chaque jour quelque ruſe perfide
Pour nous arracher des ſoupirs.
A votre aſpect, charmante Adelaïde,
Ah ! que de cœurs vont payer ſes plaiſirs !

Par M. VAROCQUIER.

QUELS prodiges n'opère pas l'Amour !

ANECDOTE.

*Par M. de M***. Officier au Régiment de Breſſe.*

REMPLI du chagrin qui l'agitoit, le Marquis de Dorſale ſortit un matin de chez lui pour aller ſe promener aux Thuilleries. En paſſant auprès d'une maiſon de peu d'apparence, il y vit entrer une jeune perſonne, qui, ſous l'habit le plus ſimple, lui parut la plus belle du monde. Il brûle d'envie de la connoître. Il s'informe qui elle eſt : on lui dit que c'eſt une étrangère arrivée à Paris depuis fort peu de jours avec une femme d'un certain âge qui ſe dit ſa tante. Il n'en falut pas davantage pour lui donner l'eſpoir d'en faire un amuſement. Dorſale étoit

Digitized by Google

jeune, fait à peindre, de la figure la plus séduisante, né avec le plus heureux naturel. Il étoit tombé malheureusement pour lui entre les mains de quelques amis sans mœurs, qui avoient corrompu les siennes. Le jeu, le vin, les femmes; & quelles femmes! partageoient tous ses momens. Gardons-nous des gens qui seroient sans ressource si tout le monde étoit sage & honnête, & dont le revenu est fondé sur la folie & les vices d'autrui: telles étoient les sociétés de Dorsale. Heureusement pour lui il avoit fait au jeu des pertes considérables qui l'avoient fort dérangé; ce dérangement lui faisoit faire des réflexions, & les réflexions amenoient les remords. Il avoit des lueurs de raison, mais ce n'étoit que par intervalles; ces intervalles duroient peu: il se replongeoit bientôt dans les plaisirs, si l'on peut appeller de ce nom ces instans de vertige & d'yvresse, achetés si cher & suivis de tant de regrets.

Accoutumé à satisfaire toutes ses fantaisies, Dorsale vole chez la belle inconnue. Il imagine qu'on ne tiendra pas un instant contre sa libéralité; la manière dont la jeune personne étoit mise annonçoit l'indigence, & Dorsale ne soupçonnoit pas même que dans cet état on

Digitized by Google

fût capable de vertu. Il l'aborde avec cet air d'assurance qui est de son âge. Surprise, elle laisse tomber sur lui un regard où la douleur & la modestie étoient peintes. Dans l'instant sa hardiesse l'abandonne : il veut parler, la voix expire sur ses lèvres, il profère en tremblant quelques mots entrecoupés. Il n'avoit jamais rien vû de si touchant : c'étoit une délicatesse dans les traits, une taille, des yeux ravissans, le plus beau tein de la Nature. Il ne pouvoit se lasser d'admirer ; son cœur s'ouvroit pour la premiere fois aux délicates émotions d'un sentiment vertueux & pur.

Que demandez-vous, Monsieur ? lui dit Julie d'un air intimidé : je ne vous connois pas. Dorsale confus ne sçavoit que répondre ; il étoit difficile de donner un air d'honnêteté à sa démarche, & la honte est le premier sentiment d'une ame qui passe du vice à la vertu. Je me suis mépris, Mademoiselle, je le vois, & j'en rends grace au Ciel. Mais supposez-moi tel que je devois être, tel que je suis dans ce moment, ai-je pû voir sans émotion tant de charmes dans le malheur ? Ai-je pu ne pas m'intéresser à la situation de la plus belle personne du monde ? Et quoi de plus naturel, quoi de plus ex-

Digitized by Google

cusable que l'inquiétude qui a dû m'engager à venir sçavoir quelle étoit celle que la fortune sembloit traiter si indignement?... Et qui vous a dit, Monsieur, que je suis malheureuse?.... Puisse l'apparence m'avoir trompé! reprit le jeune homme: je suis bien loin: je vous jure, de vouloir vous humilier. Dites-moi, Mademoiselle, avec la candeur qui est peinte sur votre visage, dites-moi que rien ne manque à votre bonheur, que le zéle de l'amitié vous est inutile, & que l'homme du monde qui s'intéresse le plus à vous, doit être tranquille sur votre état; je ne demanderai pas même qui vous êtes, je me retirerai satisfait. Mais si je n'ai que trop bien jugé du malheur de votre situation, honorez-moi de votre confiance, & daignez croire que dans ce Paris, sur ce théâtre de tous les vices il est encore des vertus. Pendant ce discours Julie avoit les yeux baissés. Je ne suis point heureuse, lui dit-elle enfin, & je ne rougis pas de l'avouer; si l'intérêt que vous prenez à ma situation est le mouvement d'une ame généreuse, je vous en suis obligée; mais ce n'est point à mon âge qu'on a des amis du vôtre, & vous ne pouvez rien pour moi. Je veux bien cependant que vous me connoissiez;

Digitized by Google

l'honnêteté de vos discours annonce celle de vos sentimens, & me rend jalouse de votre estime. Mon nom est *** ; mon pere & mes deux freres sont morts au service. L'unique héritier de la branche aînée de notre maison jouit d'une haute fortune ; mais nous avons toujours été comme étrangers pour lui. En liquidant la succession de mon pere, les gens de Loi ont achevé de la dévorer. Plaise au Ciel qu'un jour les familles soient délivrées de ces vautours ! Vous voyez une de leurs victimes. Enfin des amis de Province qui ne voyent Paris qu'à travers un brouillard, & qui pensent qu'on n'a qu'à se présenter à la Cour pour obtenir ce qu'on desire, ne m'ont pas laissée un moment en paix que je ne me sois déterminée à venir solliciter une pension. J'ai fait les premieres tentatives ; mais des gens qui pouvoient me donner accès auprès du Ministre, ont si indignement abusé de l'état où ils m'ont vue, ils m'ont reçue avec une familiarité si humiliante, ils m'ont fait entendre avec si peu de ménagement & de pudeur d'où dépendoit le succès de mes sollicitations, que j'ai résolu de ne plus leur être importune, & que je serois déjà partie si j'avois pu vaincre la répugnance qu'a ma chere tante à s'en

Digitized by Google

retourner en Province ſans avoir rien obtenu. Non, Mademoiſelle, reprit Dorſale avec vivacité, non, vous ne devez pas vous décourager, le Trône n'eſt point inacceſſible aux plaintes des perſonnes de votre rang; le ſyſtême d'œconomie qu'on a pris n'exclut point des graces ſi bien meritées. J'ai des amis, je veux qu'ils agiſſent, je parlerai haut, j'agirai moi-même, & je couperai les oreilles à quiconque oſera vous manquer. Modérez ce zéle, reprit-elle avec un ſourire, il feroit plus de tort à ma réputation qu'il ne ſeroit utile à ma fortune. Vous ſeriez pour moi un ſolliciteur admirable ſi l'un de nous avoit ſoixante ans. Hé bien, Mademoiſelle, vous me preſcrirez ma conduite, je ne ferai point d'imprudence. Ah! juſte Ciel, j'aimerois mieux mourir que de commettre une indiſcrétion. Votre viſite en eſt une, reprit-elle, je vous la pardonne; mais que ce ſoit la derniere.. Oh je vous le jure; mais avec tous les ménagemens & les reſpects qui vous ſont dûs, vous voulez bien permettre que je vienne... Non pas s'il vous plaît: dans mon malheur je vous l'ai dit, vous ne pouvez rien pour moi; quand je ſerai heureuſe, je vous le ferai dire.. Ah quand vous ſerez heureuſe,

Digitized by Google

oubliez-moi, j'y consens ; mais dans vos peines laissez-moi la douceur de les partager. Grand Dieu ! que deviendrois-je s'il falloit vous perdre de vue ? Je serois au supplice, je tremblerois à chaque instant qu'il ne vous fût arrivé quelque nouveau malheur. Croyez-moi, Mademoiselle, dans une Ville comme Paris, l'innocence & la pudeur sont exposées à mille insultes. J'ai l'honneur d'être Mousquetaire; nous sommes unis dans notre Corps, & je vous réponds de mes Camarades comme de moi-même. Vous êtes sous notre sauvegarde, & tout notre sang est à vous. Vous êtes bien jeune, Monsieur, lui dit-elle !... je vous entends : vous voulez dire que je suis fou ; je l'ai été, Mademoiselle, mais vous venez de me rendre sage. Nous autres jeunes gens, nous sommes étourdis, imprudens quelquefois même un peu libertins, je l'avoue, & j'ai payé comme un autre le tribut à la jeunesse. Je croyois qu'il suffisoit à un galant homme d'avoir de l'honneur ; j'avois même une assez mauvaise opinion de celui des femmes, j'ajoutois peu de foi à leur vertu, j'imaginois qu'il n'y avoit que les sots qui pussent les respecter. Je ne vous connoissois pas alors ;

me

Digitized by Google

me voilà changé, un seul de vos regards a fait ce miracle. J'éprouve des sentimens qui m'étoient inconnus & que j'avois toujours traités de chimères. J'ai appris à réfléchir, j'ai appris à aimer, je suis devenu raisonnable & honnête : quelles obligations ne vous ai-je pas ? Dans les transports de sa reconnoissance Dorsale tomba aux genoux de Julie & se saisit de l'une de ses mains ; elle voulut la retirer avec une espéce d'indignation ..... Non, Mademoiselle, ne craignez rien ; je vous respecte, je vous respecte comme si je ne vous aimois pas. La tante de Julie survint dans ce moment, & trouva Dorsale aux genoux de sa niéce. Ne vous scandalisez pas, Madame, lui dit-il : ce n'est point un Amant, c'est un ami, c'est un époux que vous voyez aux pieds de Julie. Oui, je le jure en face du Ciel, je serai l'époux de votre niéce adorable. J'ai l'honneur d'être Gentilhomme, je suis riche, ma fortune est à elle ; elle sera heureuse, & vous aussi, lui dit-il en l'embrassant, car vous êtes sa mere, vous serez la mienne, & vous pouvez dès aujourd'hui me regarder comme votre enfant.

Que l'on s'imagine l'étonnement d'une femme élevée dans la simplicité des

Digitized by Google

mœurs de la Province, qui eſt tombée à Paris comme des nues, qui voit un inconnu ſe relever des genoux de ſa niéce, lui tenir ce diſcours, l'embraſſer elle-même, & la baigner de pleurs. L'ame attendrie par l'infortune, elle ne put retenir ſes larmes, & Julie fut obligée de ſe retirer pour cacher la vive émotion que ce ſpectacle lui cauſoit. Dorſale reſta ſeul avec la tante, qui n'avoit pas la force de proférer un mot : çà, lui dit-il, ma ſeconde mere, car vous n'aurez plus d'autre nom de moi, je me confie à vous; Julie manque peut-être de quelque choſe; le ſéjour de Paris eſt ruineux; vous êtes mal logées, indécemment vêtues, paſſez-moi le terme; & l'on juge ici par les dehors. Mon crédit, ma bourſe eſt à vous; au nom de Dieu ne me refuſez pas. Ah, Monſieur, qu'oſez-vous me propoſer? Et qui êtes-vous pour me tenir ce langage?.. Hé ne vous l'ai-je pas dit? Je ſuis votre enfant, je ſuis un Ange ſi vous voulez; mon nom ne fait rien à la choſe. J'ai vu votre niéce, je la plains, je l'adore; je ſuis indigné de l'injuſtice des hommes qui l'abandonnent, & de la fortune qui la trahit. Ses charmes, ſes vertus mériteroient un trône; je n'en ai point, mais tout ce que j'ai eſt à elle;

Digitized by Google

& si vous me refusez encore, vous me mettrez au désespoir. Jusqu'à présent, dit la bonne tante, Julie ne manque de rien, & je me suis précautionnée pour le reste de mon voyage : il ne sera pas long. Encore quelques démarches pour obtenir du Ministre la grace qu'elle sollicite ; & quel qu'en soit le succès, je suis résolue à partir. Le succès, Madame, dit Dorsale ! le succès ne doit pas être douteux ; un refus crieroit vengeance ! permettez que je m'en mêle, & je vous promets d'y réussir. Madame de Peluse, c'est le nom de la tante, n'eut pas la même délicatesse que Julie ; elle donna son aveu aux demarches de Dorsale, & lui permit de venir quelquefois lui dire où il en étoit. Il lui en couta beaucoup pour se retirer sans revoir Julie ; mais en devenant amoureux il étoit devenu discret. Cette crainte délicate & attentive de déplaire à ce qu'on aime, est peut-être la marque la plus infaillible pour distinguer le véritable amour de tout ce qui veut lui ressembler.

Dorsale avoit pour mere une femme respectable dont la tendresse éclairée n'avoit rien négligé pour son éducation, & qui gémissoit d'en voir tous les fruits empoisonnés par la contagion du mau-

Digitized by Google

vais exemple. Son premier étonnement fut de voir ſon fils venir ſouper avec elle, mais ſa ſurpriſe redoubla en lui trouvant l'air du monde le plus poſé, le plus réfléchi. Il parla peu, ne dit que des choſes ſenſées, & ſe retira de bonne heure dans ſon appartement pour y rêver en liberté.

Il n'avoit jamais aimé ; ſa ſituation avoit pour lui des charmes inexprimables. Eſt-ce là cet amour, s'écrioit-il, dont on fait des portraits ſi ridicules & quelquefois ſi humilians ? Qu'il eſt doux de vivre ſous ſon empire ! Quels plaiſirs ſont comparables aux ſiens ? Dans le moment ſon valet de chambre lui remet un billet d'Elvire, cette coquette intrigante ſi connue par ſes galanteries : le voici.

» Où vous tenez-vous, mon cher Dor-» ſale ? Je ne vous ai point vû de deux » jours. Eſt-ce ainſi qu'on oublie ſes » amis ? Je ſuis en colère, il ne tiendroit » qu'à moi de vous punir, j'en ſuis preſ-» que tentée. Le Comte de *** vient de » ſe mettre ſur les rangs ; il eſt riche, gé-» néreux, d'une figure charmante ; il s'eſt » ſignalé à Saint Caſt. Que de titres pour » plaire ! Je vous en fais le ſacrifice ; mais » venez le mériter. Je vous attends à ſou-» per, ou après ſouper : ſi vous y man-» quez, je me venge. »

Digitized by Google

Dorſale n'étoit plus le même; l'amour qu'il avoit pour Julie lui avoit ouvert les yeux ſur le manége d'Elvire. Il ne voyoit dans cette femme qu'une coquette déliée qui ne cherchoit qu'à le ruiner : il étoit devenu délicat, pouvoit-il ne pas la mépriſer ? Il lui répondit, *vengez-vous*, & ſe coucha pour rêver à Julie. Sa conduite tranquille & retirée ſe ſoutint pendant quelques jours ; & ſa mere qui le voyoit aſſidûment, ne put s'empêcher de lui en marquer ſa joie. Que t'a donc fait, lui dit-elle, ce monde que tu aimois tant ? Depuis quelques jours tu le négliges, & j'y gagne le plaiſir de te voir. Madame, lui répondit Dorſale, il eſt un âge où tout ſe pardonne ; mais il faut être ſage à vingt ans. Vous avez eu la bonté de me paſſer juſqu'ici ma diſſipation, mes folies, c'eſt aſſez éprouver votre indulgence, je veux mériter votre amour. Eſt-il poſſible, dit ſa mere enchantée ! hélas ! tu me flattes peut-être, & tu prends pour un retour ſincere ce qui n'eſt qu'un moment d'humeur. Quelque femme t'aura trahi, quelque perte au jeu t'aura piqué... Non, Madame : c'eſt du plus grand ſang froid du monde que je vois avec pitié les erreurs de ma jeuneſſe. Un inſtant de réflexion m'en a corrigé pour toujours.

Digitized by Google

S'il eſt vrai je ſuis trop heureuſe, reprit Madame de Dorſale, & tu ne pouvois plus à propos me donner cette conſolation. Il vaque un régiment, tu me vois occupée du ſoin de l'obtenir pour toi: mes amis ont preſſenti le Miniſtre, il eſt favorablement diſpoſé : demain je vais le voir moi-même ; & ſi tu veux m'accompagner.... Oui, Madame, nous irons enſemble. Que de graces n'ai-je pas à vous rendre ! mais je veux vous en devoir encore une. On m'a recommandé une famille diſtinguée par les ſervices qu'elle a rendus à l'État. Le nom de L*** ne vous eſt pas inconnu ; le Chef de la branche cadette de cette maiſon a péri dans la derniere Campagne, ſa ſœur & ſa fille ſont dans le malheur, elles ſollicitent une penſion, voudriez-vous la demander pour elles? Ah Madame ! ce ſeroit là, par exemple, une action digne de vous... Oui, mon fils ; mais il faut commencer... Par nous-mêmes, n'eſt-ce pas, & puis nous ſongerons aux autres ? Voilà les maximes de ce monde que je hais, que je mépriſe, & qui n'eſt pas fait pour nous ſervir de règle.. En vérité, mon fils, tu deviens un héros. Point du tout, Madame ; je ſuis un homme, mais un homme qui penſe. Croyez-moi, la meilleure recomman-

Digitized by Google

dation qu'on puisse avoir auprès d'une grande ame, c'est l'opinion qu'on lui donne de soi en parlant pour les malheureux. Je sçai bien que si j'étois Ministre, on ne sçauroit mieux me faire sa cour. Madame de Dorsale n'hésita point à lui promettre ce qu'il demandoit; il vole aussi-tôt chez Julie pour se mettre au fait des services de son pere & de ses ayeux; mais dans l'incertitude du succès, il crut devoir lui cacher l'usage qu'il vouloit faire de ces détails. Le lendemain il se rend à la Cour avec sa mere; elle le présente au Ministre, demande le régiment & l'obtient; mais Dorsale trembloit encore, & les yeux attachés sur sa mere, il sembloit lui reprocher d'avoir commencé par lui. Elle l'entendit & parla pour Julie; mais au premier mot d'éclaircissement que demanda le Ministre, le jeune homme qui jusqu'alors avoit gardé un respectueux silence, prit la parole, & rappella les services des ancêtres de cette infortunée avec une éloquence dont le Ministre fut surpris. La chaleur & l'ame qu'il mit à représenter combien les services des peres récompensés dans les enfans, inspiroient de zèle & de courage à la noblesse, le tableau d'un Militaire qui meurt sur le champ de bataille avec la

Digitized by Google

consolation de penser qu'il laisse dans son Roi un pere à sa famille, tout cela fit sur l'ame du Ministre l'impression la plus profonde : il promit d'exposer au Roi des motifs aussi pressans; & deux jours après Julie reçut l'avis que sa pension lui étoit accordée. Son étonnement fut égal à sa joie : elle ne concevoit pas comment on avoit pu prévenir sa demande. Je n'ai confié, disoit-elle, mon secret qu'à Dorsale : c'est lui, c'est lui sans doute qui a sollicité pour moi. Il fut la voir, elle le pressa d'avouer la démarche qu'il avoit faite. Hé bien, lui dit-il, puisque vous voulez tout sçavoir, c'est à ma mere que vous devez une visite, c'est elle qui a sollicité pour vous. Julie & Madame de Peluse pénétrées de reconnoissance, s'empressèrent d'aller la témoigner à Madame de Dorsale. Son fils présent à cette entrevûe étoit comme suspendu entre la crainte & l'espérance. Tandis que Madame de Peluse balbutioit son remercîment, les lèvres de Dorsale articuloient tout bas pour elle ; il rougissoit de son embarras ; il lui tardoit que Julie se fit entendre : cette aimable fille exprima sa surprise, sa confusion, sa reconnoissance dans les termes les plus touchans. Dorsale avoit les yeux attachés

Digitized by Google

tantôt ſur elle & tantôt ſur ſa mere ; il ſourioit, & des larmes de joie couloient ſur ſes joues. Madame Dorſale rendit auſſi légère qu'il lui fut poſſible l'obligation que Julie & Madame de Peluſe croyoient lui avoir. En vérité, diſoit-elle, il ne m'en a couté qu'un mot. Votre nom a parlé pour vous ; le Miniſtre n'a eu qu'à l'entendre. Quand elles ſe furent retirées, cette mère clairvoyante réfléchit ſur le vif intérêt que Dorſale avoit pris aux malheurs de Julie. Il l'adore, dit-elle, & je n'en puis douter. Avec quelle véhémence il a parlé pour elle ! Avec quelle émotion il l'écoutoit ! Comme il la dévoroit des yeux ! Elle eſt belle, vertueuſe, infortunée. Je ne dois pas être ſurpriſe de l'empire qu'elle a pris ſur le cœur d'un jeune homme ſenſible & d'un naturel excellent ; mais heureuſement elle va partir, l'abſence & le temps ſont les remédes infaillibles de cette paſſion ardente & paſſagere qu'on appelle Amour. Mon fils en ſera devenu meilleur, il aura connu le charme d'un attachement honnête, & cette premiere inclination aura eu l'avantage d'étouffer en lui le germe des goûts vicieux dont j'ai vû ſon cœur infecté.

Cependant Dorſale dont l'amour croiſ-

Digitized by Google

ſoit tous les jours, ne trouvoit d'agréables que les momens qu'il paſſoit avec Julie. Plus de ces jeux qui altèrent l'humeur la plus douce, qui enchaînent les talens, qui confondent le mérite & la naiſſance, qui ſont la perte de la jeuneſſe, la ruine des maiſons, la ſource de mille querelles; où l'on ne connoit d'autre Divinité que l'intérêt, Idole que l'on encenſe trop ſouvent aux dépens de l'humanité, de la raiſon & de l'honneur; plus de ces ſoupers d'où l'heureuſe ſaillie, d'où l'aimable enjouement ont été bannis pour faire place aux propos licencieux, à la débauche la plus outrée. Dorſale ne ſe reſſouvenoit de la vie qu'il avoit menée juſqu'alors que pour la déteſter. Ses amis, ſi l'on peut donner ce nom à quelques jeunes gens que le goût du plaiſir avoit liés, lui faiſoient la guerre ſur le changement de ſon humeur, ſur ſa miſantropie. Il en parut peu touché; il ne les voyoit que rarement & par bienſéance. Le mépris avoit ſuccédé à cette eſpéce de ſentiment qui emprunte le nom & le langage de l'amitié. Julie, l'aimable Julie, lui tenoit lieu de tout; & plus il la voyoit, plus il découvroit en elle de nouveaux ſujets d'admiration. Il étoit enchanté de la fineſſe de ſon eſprit, de la délicateſſe de

Digitized by Google

ſes ſentimens, de ſa façon de penſer noble & relevée; ſes diſcours, ſes geſtes, ſes regards, ſon maintien, ſes moindres actions, tout en elle reſpiroit la vertu la plus aimable. Julie étoit trop ſenſible pour refuſer à Dorſale un retour dont il étoit ſi digne; elle étoit trop ingénue pour lui diſſimuler des ſentimens que ſa raiſon même approuvoit : mais elle prévoyoit l'inſtant fatal d'une ſéparation cruelle. Ceſſons de nous voir, dit-elle un jour à Dorſale; pourquoi nourrir une paſſion qui ne peut que nous rendre malheureux? Elle ne m'aveugle pas au point de me fermer les yeux ſur la diſtance qui nous ſépare. Votre amour peut-il réparer les injures de la fortune?. Oui ſans doute, charmante Julie. Quelle vie que la mienne ſi je ne la paſſois pas avec vous? C'eſt l'unique objet de tous mes deſirs, c'eſt à quoi tendent toutes mes démarches. Cet inſtant que j'attends avec tant d'impatience, cet inſtant qui comblera mes vœux les plus doux, en nous uniſſant à jamais, n'eſt pas éloigné : c'eſt l'amour qui vous l'aſſure par ma bouche... & votre mere.. Ma mere m'aime trop pour vouloir me rendre malheureux. Je lui peindrai ma paſſion avec des traits ſi touchans, elle ſentira ſi bien que tout mon bon-

Digitized by Google

heur est attaché à votre possession, qu'elle n'aura pas le courage de s'y opposer.. Vous êtes trop généreux, Dorsale, vous pensez avec trop de délicatesse, votre exemple est trop beau pour ne pas le suivre ; & je serois bien peu digne de la tendresse que vous me témoignez, si j'en abusois. Vous m'aimez assez pour m'immoler les intérêts de votre fortune ; & moi je vous aime assez pour m'y opposer aux dépens de mon propre bonheur ; vivez content, vivez heureux, & que je sois la seule à plaindre. Les malheurs n'ont rien qui m'effraye, j'y suis accoutumée dès ma plus tendre enfance : il est vrai que je n'en ai point encore éprouvé de l'espèce de celui-ci. Perdre pour toujours l'espoir d'être à ce que l'on aime.... Est-il rien d'aussi cruel ?.. Elle s'arrêta quelques instans, comme pénétrée de tout ce que cette dernière pensée avoit d'affreux : ses beaux yeux se remplirent de larmes. Dorsale écoutoit & admiroit ; il n'avoit pas la force de prononcer une parole. Adieu, cher Dorsale, continua Julie en se levant, tâchez de m'oublier. Que ce sacrifice me coute cher ! Elle sortit à ces mots & laissa Dorsale dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. A peine fut-il rentré chez

Digitized by Google

lui qu'il alla trouver ſa mere. Il lui ouvrit ſon cœur, il lui parla dans les termes les plus forts ; mais elle avoit ſur lui d'autres vues. Les plus riches partis, les plus belles alliances lui étoient offertes. Il eut beau repréſenter que ſans Julie il n'y avoit point pour lui de bonheur au monde. Hé quoi, diſoit-il, les rigueurs de la fortune ont-elles ôté à l'aimable Julie mille qualités charmantes qui ſont préférables à toutes les richeſſes de l'Univers ? Quelle eſt la femme qui ait des ſentimens auſſi délicats qu'elle ? Que de graces dans l'eſprit ! Quelle figure ! quelle douceur daus le caractère ! Ah, Madame, ſi vous la connoiſſiez ! Quelles obligations n'ai-je pas à cette vertueuſe fille ! C'eſt elle qui m'a retiré de l'abîme dans lequel j'allois me perdre ; elle m'a rendu la vertu aimable, elle m'en a donné le goût : c'eſt elle qui m'a appris à la reſpecter & à la chérir. Puis-je aſſez reconnoître de pareils bienfaits ? Puis-je faire moins que de partager ma fortune avec elle ? Tout mon être n'y eſt-il pas attaché ? Vous y oppoſerez-vous ? Me refuſerez-vous une grace d'où dépend mon repos & ma félicité ? Vous m'aimez trop pour vouloir ma mort. Sa mere attendrie ſentoit la vérité de ce qu'il lui diſoit,

Digitized by Google

elle en fut émue jusqu'aux larmes ; ma
elle étoit ambitieuse : son fils ne put rie
obtenir. Cependant pour ne pas le dése
pérer elle se contenta de lui demand
pour lui-même & pour elle le temps d
la réfléxion ; mais elle écrivit à Julie
» Mon fils vous aime, vous êtes vertueus
» vous ne priverez point sa mere du dro
» de disposer de lui. » Il n'en falut pas da
vantage. La tendre & malheureuse Juli
disparut tout-à-coup, & quand Dorsal
se présenta pour la voir on lui remit cet
Lettre accablante.

» En vain me chercheriez-vous : une
» retraite obscure va me servir d'asyle
» c'est l'amour qui m'a fait prendre c
» parti. Cher Dorsale, seroit-ce vou
» aimer que d'accepter le sacrifice d
» votre devoir & de votre fortune ? Je
» n'aurois peut-être pas toujours été l
» maîtresse de mes sentimens ; on est bien
» foible quand on aime ! Peut-être au-
» rois-je enfin consenti à la chose du
» monde que je desirois & que je craignois
» le plus, & vous auriez manqué à la plus
» respectable des meres. J'ai pu me ré-
» soudre à vous fuir, mais qu'on n'exige
» rien de plus de la malheureuse Julie. »

Que devint Dorsale à la lecture de
cette Lettre ? Qu'il se trouvoit malheu-

Digitized by Google

reux d'être aimé aussi délicatement ! Mais malgré sa douleur, malgré le coup affreux que Julie venoit de lui porter, tant de générosité, tant de grandeur d'ame le touchoit ; il admiroit ce qu'il ne pouvoit approuver ; il étoit des momens où il se flattoit encore. Non, Julie n'est point partie, disoit-il, elle ne veut que m'éprouver. Elle qui a changé mon ame, voudroit-elle laisser son ouvrage imparfait ? Ne doit-elle pas craindre que je perde ce goût du bien, de l'honnête & du vrai qu'elle m'a inspiré ? Oui, je reverrai Julie, quelle que soit la retraite qui me la cache. L'amour sçaura me la découvrir.

Son espérance fut trompée, & après mille recherches vaines, il ne douta plus de son malheur. Si je ne la revois plus, dit-il, au moins vivrai-je encore pour elle. Julie n'entendra pas dire que quelqu'autre objet ait pris sa place dans mon cœur, ou l'ait effacée un moment de mon souvenir. Dès-lors ce jeune homme enseveli dans la retraite se rendit inaccessible à toute espéce de dissipation. Vous avez voulu, disoit-il à sa mere que sa solitude effrayoit & qui l'invitoit à se répandre, vous avez voulu que votre maison fût un tombeau pour votre fils.

Digitized by Google

Je n'ai pas murmuré de votre rigueur inflexible, ma vie étoit à vous, Madame, vous aviez le droit de la rendre malheureuse, vous l'avez exercé, je vous suis soumis; ne m'en demandez pas davantage. Elle eut beau le presser d'accepter de sa main une jeune personne d'une naissance illustre, & qui aux charmes de la beauté unissoit une fortune considérable. Non, Madame, lui dit Dorsale, je ne donnerai jamais les mains à cette affaire; la personne dont vous me parlez mérite d'être heureuse, le seroit-elle avec moi? Régneroit-elle dans un cœur dont je ne puis plus disposer? Qu'il ne soit pas dit que j'ai contribué à augmenter le nombre des malheureux.

Madame de Dorsale voyant son fils se consumer de douleur dans une retraite profonde, commençoit à se repentir d'avoir empoisonné ses jours, incertaine si elle ne se résoudroit pas à seconder ses soins pour retrouver l'unique objet qui pût lui faire aimer la vie, lorsqu'elle reçut de Julie elle-même une Lettre conçue en ces mots.

» J'ose croire, Madame, qu'en vous » opposant au bonheur de votre fils & au » mien vous avez daigné plaindre ma » mauvaise fortune, & que le sacrifice que » je vous ai fait de ce que j'avois de plus

Digitized by Google

» cher au monde, m'a rendue digne de vos
» bontés. Julie ſe flate encore qu'elle man-
» que au fidèle Dorſale, qu'il ne peut
» vivre heureux ſans elle, & que la meil-
» leure des meres ne le voit malheureux
» qu'à regret. S'il eſt ainſi, Madame, vos
» vœux & les nôtres peuvent être remplis;
» la naiſſance m'avoit fait ſon égale, la
» fortune ſeule avoit mis entre nous un
» intervalle qu'elle a rempli. L'unique hé-
» ritier de la branche aînée de ma mai-
» ſon vient de mourir, ſes biens me tom-
» bent en partage: c'eſt à vous, Madame,
» c'eſt à votre fils à me les rendre précieux.
» Si avec cet avantage vous me trouvez
» digne de lui, votre fille ſortira de ſa re-
» traite pour aller ſe jetter à vos genoux:
» ſi vous me refuſez ce nom, ma retraite
» même ne ſera connue que de vous ſeu-
» le, & je ſuis réſolue à y finir mes jours
» auprès de Madame de Peluſe ma tante,
» qui s'y eſt enfermée avec moi. Je ne me
» confie qu'à vous ſeule, & je vous laiſſe
» la maîtreſſe de mon ſecret, comme
» vous l'êtes de mon ſort.

Madame de Dorſale ne put lire cette Lettre ſans verſer des larmes d'admiration, d'attendriſſement & de joie; elle répondit à Julie comme une mere à ſa fille, & ne lui demanda que le temps de

Digitized by Google

préparer par dégrés l'ame de son fils à une révolution qui lui couteroit la vie, s'il l'éprouvoit subitement. En effet elle commença par paroître touchée de la tristesse où il étoit plongé; elle lui fit entendre par dégrés qu'elle pouvoit cesser d'être inexorable; qu'elle avoit réfléchi sur les espérances de fortune que Julie pouvoit avoir; que ses vertus & son malheur l'avoient intéressée. Enfin après avoir fait renaître l'espérance dans son ame, elle lui annonça son bonheur.

Malgré toutes ces précautions, Dorsale perdit l'usage des sens à cette nouvelle. Où est-elle, dit-il, en revenant à la vie? Ma mere, ne me trompez-vous point? Madame Dorsale lui montra la Lettre de cette généreuse fille: dans un attendrissement inexprimable il baisa mille fois les traits de sa main en les arrosant de larmes. Allons chercher Julie, s'écria-t-il: je crains qu'on ne me l'enléve, & ce n'est qu'en la voyant que je serai parfaitement heureux. Jamais entrevue n'a été si touchante, jamais mariage n'a été célébré avec de si doux transports. Les biens de ces deux maisons réunies composent une fortune immense, & ces dignes époux la rendent respectable en l'employant à faire des heureux.

Digitized by Google

EPITRE
SUR LA SOLITUDE.

*A Madame M. F***.*

Vous qui joignez à la beauté
L'eſprit, le goût & la prudence,
Qui poſſédez l'art ſi vanté
D'être enjouée avec décence,
Et ſage avec de la gaîté,
Vous voulez qu'un crayon fidèle
Vous trace mes nouveaux plaiſirs :
Je vole à la voix qui m'appelle,
Mes ſeules loix ſont vos deſirs.
De la retraite qui m'enchante
Je vais ébaucher le tableau ;
Mais ſoutenez ma main tremblante
Et guidez mon foible pinceau.
Au bruit d'une onde jailliſſante,
Et retiré ſous ce berceau
Où jadis l'Amour ſur vos traces
A ſi ſouvent ſemé des fleurs,
Du Poëte aimable des Graces
Je vais emprunter les couleurs.
Heureux, tranquille & ſolitaire
Je vis ici loin des Cenſeurs

Digitized by Google

A l'air farouche, au front sévere,
Des droits de la critique amere
Ardens & zélés défenseurs.
Loin d'une Ville où la décence
Ne régna jamais dans les mœurs,
Où j'ai vu la fiere opulence
Dans un char doré par Plutus,
Insulter la noble indigence
D'un Citoyen riche en vertus.
Loin de ces vieilles fanatiques
Qui vers le Ciel tendent les mains,
Et dont les langues satyriques
Versent le fiel sur les humains.
Loin de l'indolente Glicére
Qui va promener sa fierté
Sur ce rempart si fréquenté
Où Clarisse toujours légére
Etale sa frivolité.
Loin de ces Sybilles étiques
Qu'on adoroit dans leur printemps
Dont l'Amour a depuis longtemps
Placé les noms dans ses chroniques,
Et qui dans l'hiver de leurs jours
A force d'art & de grimaces,
Envain rappellent les amours
S'envolant sur les pas des Graces.
Loin d'un moraliste hyppocrite
Qui sous le fard de la douceur

Digitized by Google

Et ſous l'écorce du mérite,
Couvre l'orgueil & la noirceur.
Dans ſes yeux la ſageſſe éclate,
Son langage eſt toujours divin;
Mais ſous le maſque de Socrate
Il cache le cœur d'Arettin

Loin de cet orgueilleux Stoïque
Qui dédaignant l'humanité,
Aux loix de la ſociété
Préfere des foux du Portique
La rudeſſe & l'auſtérité.

Loin de ce Midas mépriſable
Qui fait ſon Dieu de ſon tréſor,
Qu'une avarice inſatiable
Tient couché ſur des monceaux d'or.
Par les ſoins qu'il prend de ſa vie,
Craignant encor de s'appauvrir,
Son avidité nous envie
Juſqu'à l'air qui nous vivifie
Et dont il voudroit ſe nourrir.

Loin du tumulte de la Ville,
Habité par les jeux riants;
Ce lieu charmant m'offre un aſyle
Contre les chagrins dévorants,
Dont la troupe d'une aîle agile
Vole autour des lambris des Grands.
Loin des honneurs, libre & tranquille
Un Sage y peut, exempt d'erreur,

Digitized by Google

Dans le ſein d'un loiſir utile
Saiſir l'image du bonheur.
Qu'à travers la foule importune
Des flateurs & des courtiſans,
Un eſclave de la fortune
Aille mendier ſes préſens.
Pour moi qui chéris ma retraite,
J'y coule des jours ſans ennuis;
De la raiſon ſage interprête
Avec un même ſoin je fuis
Les rigueurs d'un Anachorette
Et les plaiſirs de Sybaris.
Pour chanter les charmes d'Iris
Le tendre Amour monte ma lyre;
Ma main badine avec les ris,
Et Sapho quelquefois m'inſpire
Des vers dont ſon cœur eſt le prix.
Sans auſtérité, ſans grimace,
Et toujours ſage dans mes mœurs,
Ma Muſe joue avec Horace,
Chaulieu, Lafontaine ou Bocace.
Dans mes inégales humeurs
Je philoſophe avec Lucrece,
Je moraliſe avec Platon,
Ou je vais puiſer la ſageſſe
A l'écôle de Cicéron.
Souvent par un peu de folie
Je ſçais amuſer ma raiſon.

Cette

Cette retraite eſt embellie
Par les fruits de chaque ſaiſon,
Par les heureux dons du génie,
Et par les tréſors d'Apollon.
Lorſque l'Amante de Céphale,
S'arrachant des bras du ſommeil,
Monte ſur ſon char vermeil,
Et dorant l'Aube matinale
Au monde annonce le Soleil,
Je vais contempler la parure
Dont elle embellit l'Univers;
J'admire la blancheur des airs
Et les couleurs de la Nature.
Bientôt des bords de l'Orient
Le vent ſouffle dans les feuillages,
L'Aurore au viſage riant
Eclaire les ſombre bocages;
Je m'y retiens en méditant.
Pope m'apprend à me connoître:
Des leçons d'un auſſi grand Maître
Admirateur toujours conſtant,
J'en ſçais peu profiter peut-être;
Mais il m'éclaire à chaque inſtant,
Et le ſentiment de mon être
Se développe en l'écoutant.
Tandis que l'Amant de Clitie,
Du haut des airs, d'un œil hardi,
Contemplant la terre aſſervie,

Digitized by Google

Porte les ardeurs du midi
Au ſein de Flore & d'Egerie;
Le ſommeil répand ſes pavots
Sur ma paupiere appéſantie,
Et dans mes ſens un doux repos
Verſe le baume de la vie.

Mais quand le Soleil moins ardent
Terminant ſa vaſte carriere,
Sur notre globe ne répand
Qu'un foible rayon de lumiere,
Et ſe retire à l'Occident;
Dans les campagnes embaumées,
Du parfum délicat des fleurs
Que les Zéphirs ont ranimées,
Je vais admirer leurs couleurs;
Je foule l'émail des prairies
Où coulent des flots azurés,
Et dans mes douces rêveries
Je porte mes pas égarés
A travers des routes fleuries.

Amuſé par tous les plaiſirs
Que le pinceau de la Nature,
Sans le vernis de l'impoſture,
Varie au gré de mes deſirs,
Je vais de guirlandes nouvelles
Dans les tranſports les plus heureux
Parer le front des Immortelles
A qui j'adreſſe tous mes vœux.

Flore

Digitized by Google

Flore & Pomone ſont les Belles
Dont mes mains ornent les cheveux ;
Divinités toujours fidèles.
Le jour fuit, & dans les hameaux
Déja ramenant leurs troupeaux
Les Bergers quittent la campagne.
Courbé ſous le poids des travaux
Avec Baucis qui l'accompagne,
Philemon deſcend des coteaux :
Le Juſte rentre en ſa cabane,
Aſyle ouvert à la vertu,
Et fermé pour tout œil profane.
Le vent par la nuit abattu
Agite à peine les feuillages ;
Les oiſeaux ceſſent leurs concerts,
Et le calme eſt dans les bocages.
Déja la nuit ſur l'Univers
Par degrés répandant ſes ombres,
Promène ſon char dans les airs
En déployant ſes voiles ſombres.
Alors d'un pas précipité
Je regagne mon hermitage :
Là des mains de la propreté
Qu'on n'ignore point au Village,
Je prends un repas apprêté
Par l'appétit qui me dévore,
Servi par la frugalité,
Réglé par le Dieu d'Epidaure,
Et proſcrit par la volupté.

Digitized by Google

Vous qui dans ce séjour aimable
Manquez encor à mon bonheur,
Et dont l'absence insupportable
Laisse un vuide affreux dans mon cœur,
Venez embellir par vos graces
Ces lieux pour moi si pleins d'appas:
Les jeux voleront sur vos traces,
Et les Amours suivront vos pas.
Avec Palès, Pomone & Flore
Vous partagerez mon encens;
Tous les jours leurs dons fleurissans
Naîtront pour vous avec l'Aurore.
Venez dissiper les vapeurs
Qu'avec l'air grossier du Village
Quelquefois d'importuns jaseurs
Apportent dans mon hermitage.

---

*VERS sur le Tableaux de Madame R***, peinte en Diane.*

QUE te sert, aimable Thémire,
D'emprunter fléches & minois
De la Déesse de nos bois?
Tes beaux yeux, ton malin sourire
Blessent bien plus, j'ose le dire,
Que tous les traits de son carquois.

A la même.

IRIS, un goût plein de délicatesse

Partout te guide & te conduit,
Dans ton maintien, dans tes discours sans cesse
A nos yeux il se reproduit;
Interpréte de la Nature,
Il est assis à ton côté,
Et dans le choix de ta parure,
On le voit toujours consulté.
Cette robe qui nous enchante,
Des gazons image riante,
Qui de nos vergers, de nos bois
Peint la chevelure naissante;
Cette robe est son heureux choix.

Par M. PINET de Lyon.

A une Demoiselle dont le Frere avoit obtenu un Régiment.

BELLE Iris, votre Frere est digne assurément
D'obtenir de son Roi les plus brillantes places;
Et si jamais on fait servir les Graces,
Vous en aurez le Régiment.

A un Maréchal de France, en embrassant un joli Enfant qui lui ressembloit.

DEVANT tous les Amours je tremble,
Autant que l'Ennemi doit trembler devant vous;
Mais par un mouvement aussi subit que doux
J'embrasse celui-ci parce qu'il vous ressemble.

Digitized by Google

SUITE des Penſées ſur la Morale, & ſur l'homme en général. Par M. l'Abbé TRUBLET.

X.

M. le Chevalier d'*Arc* a fort bien remarqué dans ſon *Apologie du genre humain*, imprimée à la fin de ſes *Loiſirs*, que M. de la *Rochefoucauld* paroît avoir fait ſon Livre *, & peint les hommes d'après les gens de la Cour & du grand Monde; d'où il eſt arrivé qu'il les a peints plus méchants qu'ils ne ſont. M. de la R. a peut-être bien ſenti lui-même que le mal qu'il diſoit des hommes, n'étoit pas vrai du plus grand nombre. On ſeroit pourtant bien-aiſe qu'il l'eût déclaré expreſſément quelque part, & il le devoit, s'il le penſoit. En ne le faiſant pas, il a laiſſé ſur ſon Livre un nuage qu'il falloit écarter pour l'honneur de l'Auteur & de l'humanité; car, je le répète, le plus grand nombre des hommes n'eſt pas auſſi méchant que le ſont les hommes de M. de la R. Du moins il y a

* *Réflexions, Sentences & Maximes morales.*

Digitized by Google

plus d'exceptions qu'il n'en ſuppoſe par la généralité avec laquelle il s'exprime. *

L'homme n'eſt méchant que parce qu'il eſt malheureux ; d'où il s'enſuit qu'il eſt plus foible que méchant. Le comble de ſon infortune, c'eſt que méchant pour être moins malheureux, il en devient plus malheureux encore.

La vraie méchanceté ſeroit d'aimer le mal moral, & l'homme ne l'aime point ; mais il craint beaucoup le mal-Phyſique. Il aime même le bien Moral, mais il aime encore plus le bien Phyſique.

La vraie méchanceté ſeroit de haïr ſes ſemblables ; l'homme ne les hait point, ou plutôt il les aime, mais il s'aime encore plus lui-même. Il leur fait ſouvent du bien par le ſeul motif du plaiſir qu'il

* Il me ſeroit aiſé de prouver par un grand nombre de citations, que pluſieurs Auteurs eſtimables ont porté le même Jugement du Livre des *Réflexions* &c. Je me contenterai de renvoyer au *Diſcours* qu'on mit à la tête de la ſeconde Edition de ce Livre, & qu'on a réimprimé dans toutes les ſuivantes. L'Auteur de ce *Diſcours* défend M. de la R. mais la défenſe ſuppoſe l'accuſation, & depuis on l'a ſouvent renouvellée. On peut voir entr'autres dans le *Journal Littéraire* de 1715, à *la Haye*, T. 6. p. 66. un très-bon Extrait des *Réflexions* &c. à l'occaſion de la nouvelle Edition qu'on en donna à Paris en 1714, avec les Notes d'*Amelot de la Houſſaye*.

Digitized by Google

trouve à leur en faire ; mais il eſt rare qu'il leur faſſe du mal auſſi gratuitement.

Il faut donc diſtinguer la méchanceté de malice, de la méchanceté de paſſion. Celle-ci eſt très-commune, & produit ſouvent de très-grands crimes ; mais celle-là qui eſt la méchanceté proprement dite, eſt aſſez rare. D'ailleurs elle n'a pas des effets auſſi funeſtes, du moins quand elle eſt ſeule, & elle peut l'être.

Les paſſions ſeules, & ſans la méchanceté, peuvent produire de grands crimes ; la méchanceté ſeule, & ſans les paſſions, ne les produiroit pas.

Si un homme, à la fois très-méchant & très-paſſionné, ſe trouve de plus dans certaines circonſtances, ce ſera un de ces monſtres qui étonnent l'Univers, mais ſans étonner le Philoſophe, qui n'y voit que le réſultat des cauſes réunies ; un monſtre, dis-je, dans les deux ſens de ce mot : une choſe à la fois rare & horrible.

Le vice eſt ſans doute plus commun, plus répandu que la vertu ; mais on ne la porte pas ſi loin. La parfaite vertu eſt moins rare que l'extrême vice, &, ſi cela ſe peut dire, que la parfaite ſcélérateſſe.

Digitized by Google

Les hommes se ressemblent plus par ce qu'ils ont de bon & de bien en tout genre, tant du côté de l'esprit que de celui du cœur, que par ce qu'ils ont de mauvais.

Le bon est un, comme le vrai ; le mauvais & le faux varient à l'infini.

Plus heureux, je le repéte, l'homme seroit meilleur ; & meilleur il seroit plus heureux.

XI.

L'homme vulgaire ne rit des hommes qu'à la Comédie. Le Philosophe en rit dans le Monde ; & il en rit bien plus qu'au Théâtre. Pour lui, la vraie, la bonne Comédie, c'est le Monde même. Il y voit bien plus de choses, & des choses bien plus dignes de surprendre & d'être étudiées, que toutes celles qu'on peut mettre sur le Théâtre.

XII.

Si c'est la vanité qui nous empêche de nous étudier, par la crainte de nous trouver mépriſables, elle devroit au contraire nous appliquer à cette étude, par le désir de nous rendre estimables, en nous corrigeant.

Quand on interroge son cœur pour connoître, soit en général ses penchans,

Digitized by Google

ſoit en particulier les motifs qui nous portent à faire telle ou telle choſe, à prendre tel ou tel parti, il ne faut pas s'en tenir à ſes premieres réponſes. Il faut y employer la même adreſſe qu'employe un Juge pour tirer la vérité de la bouche d'un criminel. Il faut, par un examen opiniâtre, le forcer à nous décéler toutes ſes vues, à nous développer tous ſes replis.

XIII.

Tous les hommes ſont mêlés, plus ou moins, de bonnes & de mauvaiſes qualités, qui ordinairement influent les unes ſur les autres, en ſorte que les mauvaiſes en ſont moins mauvaiſes, & les bonnes moins bonnes, & par-là moins actives. Elles ſe balancent, ſe tempérent, ſe bornent. Quelquefois auſſi, faute de rapport aux mêmes objets, elles ſont ſans influence mutuelle, & pour ainſi dire, n'ont rien à démêler enſemble. Les bonnes font faire de bonnes actions, ſans oppoſition de la part des mauvaiſes, & réciproquement.

Il en eſt des paſſions comme des couleurs; il y en a de primitives & de mêlangées. L'ambition, par exemple, réſulte ordinairement du mêlange de l'ava-

Digitized by Google

rice * & de l'orgueil ; & elle eſt plus ou moins baſſe, ou plus ou moins élevée, ſelon que l'une ou l'autre de ces deux paſſions y domine davantage.

XIV.

Une demi connoiſſance des hommes dégoûte de vivre avec eux ; une connoiſſance plus étendue fait ceſſer ce dégoût, ou du moins le diminue beaucoup, 1.° en donnant de l'indulgence ; 2.° en apprenant les moyens de tirer parti des hommes, malgré leurs défauts & leurs vices.

C'eſt connoître bien imparfaitement les hommes que de connoître ce qu'ils ont de mauvais, ſans voir tout ce qui peut l'excuſer, & les moyens de tirer parti de ce mauvais même.

On peut étudier les hommes dans de bonnes ou de mauvaiſes vues, pour n'en être point trompé, ou pour les tromper ; pour n'être point duppe, ou pour être fripon.

Si le malheur eſt le grand maître de l'homme, c'eſt ſurtout parce qu'il lui apprend à ſe connoître lui-même, & à connoître les autres hommes.

* J'entends ici par *avarice* le deſir des richeſſes.

Digitized by Google

L'effet naturel & ordinaire des revers, c'eſt d'ôter le courage : celui des ſuccès, c'eſt d'ôter la prudence.

XV.

La qualité de grand homme exclut plutôt les défauts que les vices ; celle d'homme de bien n'exclut que les vices. On peut être un grand homme à pluſieurs égards, avec des vices haïſſables, mépriſables même ; & un homme de bien avec beaucoup de défauts difficiles à ſupporter.

Il n'y a que le grand homme qui ſoit digne d'être peint ; j'ajoute qui ſoit bon à peindre. Il eſt plus *pittoreſque*, parce qu'ordinairement il eſt mêlé, qu'il a des ombres, des contraſtes, & des contraſtes plus frappans.

Le contraſte des grandes qualités & des vices, eſt bien plus frappant que celui des vertus & des défauts, quoique tout auſſi naturel, & preſque auſſi commun.

Quelquefois dans les grands hommes, le contraſte eſt entre des choſes louables. Un des plus beaux, c'eſt l'élévation de l'eſprit & du cœur, avec des mœurs ſimples & douces, tel, par exemple, qu'il étoit dans M. de *Turenne*.

Digitized by Google

Souvent dans les Panégyriques on montre le héros, & on cache l'homme. Il faut même quelquefois cacher une partie du héros, par exemple, lorſqu'il a pouſſé trop loin certaines qualités héroïques en elles-mêmes, comme la valeur, l'amour de la gloire &c. Il y a ordinairement de l'excès dans les héros, auſſi-bien que du mêlange; mais c'eſt cet excès même qui ſéduit, parce qu'il étonne; on ne le condamne qu'en l'admirant.

Il faut de la force pour arriver juſqu'au but; il en faut quelquefois davantage pour s'arrêter quand on y eſt arrivé, & ne le pas paſſer.

J'avoue que c'eſt quelquefois faute de force pour aller plus loin, qu'on ne va pas trop loin. Heureuſe foibleſſe qui préſerve des excès!

A l'égard de certaines vertus, il vaut mieux paſſer le but que de ne le pas atteindre. Pour d'autres, c'eſt le contraire.

XVI.

Le poſſible s'étend bien loin pour un homme également habile, courageux & conſtant, ſurtout s'il eſt peu délicat ſur les moyens de réuſſir. Mais dans ce dernier cas, les ſuccès ſont rarement durables. La haine, l'intérêt, & même l'é-

Digitized by Google

quité se réunissent de toutes parts pour les arrêter.

Deux Loix gouvernent le monde, disoit un jour feu M. *Bargeton* * à M. *Trudaine*, *La Loi du plus fort & celle du plus fin.*

XVII.

Il y a une maniere d'écrire sur l'homme, sur la morale, plus agréable qu'utile, plus ingénieuse que solide, & ainsi peu morale. Il y en a une autre qui est dangereuse & propre, en ne peignant l'homme que comme méchant & vicieux, à le rendre plus méchant & plus vicieux qu'il ne l'est en effet. Par-là, on lui ôte la honte de l'être. En écrivant sur l'homme, il faut écrire pour l'utilité des hommes, & que ce but se sente. **

L'Auteur d'un Livre de morale, &

* Célèbre Avocat du Parlement de Paris.

** Voici comme *Descartes* s'exprime dans une de ses Lettres sur le Traité *de Cive*, (*du Citoyen*) par *Hobbes*. *Je juge*, dit-il, *que l'Auteur de ce Livre est le même que celui qui a fait les troisiémes objections contre mes Méditations.* (Cela étoit vrai.) *Je le trouve beaucoup plus habile en Morale qu'en Métaphysique & en Physique, quoique je ne puisse nullement approuver ses principes ni ses maximes, qui sont très-mauvaises & très-dangereuses, en ce qu'il suppose tous les hommes méchans*, &c.

Digitized by Google

les Lecteurs que ce Livre auroit corrigés, se devroient mutuellement de la reconnoissance. Un Livre est utile à ceux qu'il corrige, & en se corrigeant, ils en prouvent l'utilité. Ainsi profit d'une part, honneur de l'autre, & par conséquent obligation réciproque.

XVIII.

De l'amour de nous-mêmes suit le desir de notre bonheur; & l'expérience prouve que cet amour n'est nullement incompatible avec l'amour d'autrui, puisqu'il n'y a presque personne qui ne souhaite beaucoup le bonheur de quelques autres; par exemple, la plupart des peres & des meres souhaitent le bonheur de leurs enfans.

Mais, dit-on, ils ne le souhaitent que par rapport à eux-mêmes.

J'avoue que l'amour qu'un pere a pour lui-même se mêle presque toujours dans le bien qu'il fait à ses enfans, & souvent beaucoup plus qu'il ne le croit. Il s'y trompe, parce qu'il sent plus vivement l'amour paternel que l'amour-propre; mais s'il le sent, il l'a, & il ne se trompe que sur le degré dans lequel il l'a.

Un pere a deux enfans; il aime l'un

Digitized by Google

& n'aime point l'autre ; cependant il fait à-peu-près les mêmes choſes pour tous les deux ; mais il ſent bien qu'il les fait par des motifs très-différens ; par amitié pour l'un de ſes enfans ; par équité, par honneur, ou même par pure vanité, pour l'autre.

XIX.

Le déſintéreſſement n'eſt ſans doute qu'un intérêt plus délicat & plus noble ; mais cet intérêt eſt la vertu même, & la vertu la plus pure, puiſque la ſuivre, la pratiquer par goût, & par le ſeul attrait du plaiſir qui l'accompagne, c'eſt l'aimer pour elle-même.

J'ai lû dans quelques Livres nouveaux que la morale a fait de nos jours de grands progrès ; mais j'y ai lû enſuite, du moins en termes équivalens, qu'il n'y a point de morale. Plaiſans progrès, en un ſens, mais bien triſtes dans un autre !

C'eſt l'intérêt qui fait faire le mal, & en cela il eſt aveugle. Tâchons donc de l'éclairer ; il fera faire le bien ; & nous aurons perfectionné la morale.

Si l'intérêt ſeul fait agir les hommes, la morale ſe réduit à leur montrer leurs vrais intérêts, & à les y rendre ſenſibles.

Digitized by Google

XX.

Je dis à un homme poſſédé d'une paſſion violente: *Il faut réſiſter à votre paſſion*; & il me répond : *Je ſuis donc bien malheureux.* Je lui replique : *Vous ſerez bien plus malheureux encore ſi vous y cédez*; & il ne veut pas me croire; peut-être même ne le peut-il pas. Il y céde, il éprouve tout ce que je lui avois annoncé, & bien plus encore, ſon malheur a paſſé mes craintes; furieux, déſeſpéré, il revient me trouver. Je crois qu'il va me dire tout ſimplement : *Hélas! vous me l'aviez bien dit.* Non, il me reproche la foibleſſe de ces exhortations, où je craignois d'avoir mis trop de force. J'ai manqué à l'amitié, à la probité. *Vous ne m'aviez rien dit.*

XXI.

Deux principes conduiſent l'homme, les Paſſions & la Raiſon. De-là, ſa définition ; *Animal raiſonnable.* Mais la plupart des hommes ne ſe ſervent de leur raiſon que pour ſatisfaire leurs paſſions. Celles-ci décident ordinairement du choix de la fin; celle-là ne décide guères que du choix des moyens; encore s'y trompe-t-elle très-ſouvent.

XXII.

On l'a ſouvent dit : le fond des hom-

Digitized by Google

mes, par le cœur & les passions, est partout, a toujours été, & sera toujours le même. De-là, le fond des mêmes événemens. *Le Monde ne va ni ne vient*, dit le Chevalier de *Méré*; *il ne fait que tourner.*

XXIII.

L'Auteur Anglois (M. *Mallet*), de la vie de *Bacon*, dit au sujet de *Jacques* I. Roi *d'Angleterre*, qui, malgré son caractère foible & timide, traitoit ses Parlemens avec hauteur & fierté, *qu'il n'y a point d'inconséquences réelles dans les hommes.* Ce mot est heureux & vrai. La contradiction & l'inconséquence ne sont qu'apparentes; tout se tient par un lien caché, & s'il n'est pas toujours possible de l'appercevoir dans les autres, parce qu'on ne les connoît pas assez bien, un homme d'esprit peut le découvrir en soi-même, en s'étudiant. Il verra comment sont unies en lui des qualités opposées jusqu'à paroître incompatibles; comment il agit en quelques occasions peu conséquemment à ses principes, ou à sa passion dominante.

XXIV.

Je vis dans le monde, dit le Spectateur Anglois, *plutôt comme Spectateur du*

Digitized by Google

genre humain, que comme un individu de la même espéce. Cette phrase, prise à la lettre, pourroit être susceptible d'un mauvais sens; mais qui certainement ne seroit point celui d'un homme aussi rempli d'humanité que l'étoit M. *Addisson.* Il ne faut pas que le *Spectateur* des hommes oublie qu'il est homme. Ce seroit le moyen d'être un *Spectateur* trop sévere, & d'ailleurs de ne tirer aucun fruit du spectacle.

Il faut être *Spectateur* de la Comédie humaine, comme le sont de la Comédie proprement dite, un Acteur ou un Auteur qui vont au Théatre pour y étudier l'art de représenter ou de composer des piéces dramatiques, & non comme quelqu'un, qui n'étant ni Acteur ni Auteur, ne va à la Comédie que pour son amusement. Il faut observer les hommes pour soi & pour eux-mêmes; pour devenir meilleur, & pour se rendre plus capable de les aider à le devenir aussi. L'étude de l'homme, la plus curieuse de toutes, ne doit pourtant pas être faite par pure curiosité, & bien moins par malignité.

La suite dans le Mercure prochain.

Digitized by Google

FRAGMENT sur les Bienſéances, pris du même Diſcours que ceux des Mercures précédens.

SI le Sage ne néglige point les égards qu'il ſe doit à lui-même, combien plus eſt-il attentif à ne choquer jamais par ſes manieres les égards qu'il doit aux autres ? Voyez la beauté & l'éclat de cette pierre que l'art vient de tailler avec ſoin ; rien ne peut égaler la vivacité des feux qu'elle jette ; la lumière s'y joue en mille manières différentes ; elle la renvoye même plus vive & plus brillante qu'elle ne l'a reçue de l'aſtre qui en eſt la ſource : mais voyez-la encore telle qu'on la tire du ſein de la terre, à peine attirera-t-elle vos regards ; elle n'offre rien qui puiſſe la faire diſtinguer ; elle attend pour briller à vos yeux qu'une main habile ait ſçu la polir & la débarraſſer de tout ce qui offuſquoit ſon éclat. Ainſi ſans des dehors prévenans & aimables, ſans la politeſſe en un mot, les qualités mêmes les plus précieuſes de l'eſprit & du cœur peuvent être perdues pour la ſociété. Elle ſeule ſçait faire pa-

Digitized by Google

roître la vertu aimable ; elle seule peut la faire chérir & la rendre par-là utile aux autres hommes.

Jamais on n'a eu de la politesse des idées plus fausses que celles que l'on s'en forme aujourd'hui. A la douceur, à l'affabilité, aux égards, au langage naif du cœur on a fait succéder l'affectation dans les manières, & des protestations frivoles par lesquelles il semble qu'on soit convenu de se tromper mutuellement. La politesse est une qualité du cœur ; elle consiste dans une attention continuelle de faire ensorte que nous ne rendions jamais les hommes avec lesquels nous vivons mécontens de nous, ni d'eux-mêmes.

C'est l'orgueil & l'intérêt qui rendent la plupart des hommes polis ; ils sont flattés d'avoir dans les manières une certaine noblesse qui les distingue des autres hommes ; le même amour-propre qui les porte à s'élever sans cesse, les plie avec facilité devant ceux de qui ils attendent tout. La politesse du Sage est bien différente ; toujours généreuse & modeste, elle n'est que l'expression de son amour pour les hommes, & l'image de la douceur de son ame.

Nous sommes nés pour la société, &

Digitized by Google

c'eſt une obligation indiſpenſable pour le Sage d'y apporter toutes les vertus & toutes les qualités qui peuvent la rendre heureuſe & agréable. Les hommes ne peuvent point lire au fond de notre cœur ; ils ne peuvent juger de nous que par la politeſſe que nous leur témoignons : par elle l'aimable harmonie ſubſiſte dans la ſociété ; par elle tous les cœurs ſont unis : elle nous oblige de cacher nos aigreurs, de faire taire nos jalouſies & nos haines, & d'obſerver encore avec des hommes déjà indiſpoſés contre nous les bienſéances & les égards qui les empêchent de s'aigrir davantage, & nous ramènent inſenſiblement les cœurs les plus éloignés.

Les talens diſtingués, les actions brillantes ne nous attirent pas toujours de la part des hommes cette eſtime frivole qu'ils refuſent avec tant d'injuſtice, qu'ils accordent avec tant de caprice & de légéreté. Nous ne portons ſur la gloire des autres que des regards triſtes & jaloux ; & ſi quelquefois un mérite éclatant nous arrache des applaudiſſemens & des louanges, nous ne les donnons preſque jamais qu'avec chagrin, & avec un retour ſecret ſur nous-mêmes. La politeſſe au contraire a des droits toujours aſſurés ſur le cœur ;

Digitized by Google

elle peut seule captiver cet heureux amour des hommes, dont la paix, la concorde sont les fruits précieux.

Il y a des hommes sujets à avoir des manières dures, sèches, impolies ; les graces qu'ils répandent ne devroient annoncer que la bonté de leur cœur, & souvent elles ne sont que de nouvelles insultes. L'éclat de la grandeur & des richesses n'éblouit point les yeux du Sage, lui qui a osé apprécier les choses humaines & s'éclairer sur leur vanité. Parmi les entraves superbes dans lesquelles les grands sont tenus, s'il apperçoit quelque chose qui puisse tenter un cœur aussi élevé, aussi noble & aussi généreux que le sien, c'est le pouvoir si touchant de faire des heureux. La politesse qui accompagneroit un bienfait le rendroit mille fois plus précieux encore ; pourquoi me forcer à l'oublier, pour ne m'occuper que de la dureté avec laquelle on me l'a accordé ? Et pourquoi enfin pouvant mériter ma reconnoissance & mon amour, me forcer à devenir ingrat malgré moi-même, & à ne trouver peut-être dans les bienfaits que j'ai reçus que de nouveaux motifs d'aversion contre la main qui m'en a comblé ?

Toujours soigneux de cacher ses hu-

Digitized by Google

meurs, le Sage ne se laisse point conduire au gré de ses caprices ; il semble même n'emprunter ses humeurs & ses goûts que des circonstances dans lesquelles il se trouve. Une tristesse affreuse s'est emparée de votre cœur, & les pleurs coulent de vos yeux ; ne craignez pas que le Sage aille par une voie indiscrète vous rendre encore plus vif & plus touchant le sentiment de vos peines ; vous le verrez s'occuper de vos tristes pensées, partager vos douleurs & mêler ses larmes aux vôtres. Si au contraire dans les premiers transports que vous cause un bonheur naissant ou inespéré, vous aimez à voir répandue autour de vous la joie que vous goûtez, une aimable & innocente gaîté viendra animer ses traits & peindre sur son visage le plaisir qu'il aura senti à vous voir heureux. La fortune cruelle vient-elle de vous accabler, il n'insultera point à vos malheurs, en étalant à vos yeux son opulence & son faste : mais sa pitié généreuse, sa tendresse compatissante vous aideront à soutenir avec fermeté les revers funestes que vous avez éprouvés.

S'il y avoit des hommes pour lesquels les bienséances que prescrit la politesse pussent être indifférentes, ce seroient

Digitized by Google

ceux surtout entre lesquels l'amitié a établi une confiance sans bornes ; mais quoiqu'ils puissent peut être négliger certaines bienséances que l'usage a introduites, la politesse ne doit jamais être bannie de leur commerce. Les hommes ne sont point amis pour être réunis par l'intérêt, par le goût des plaisirs, ou peut-être même par la conformité des vices. La vraie amitié est fondée sur la vertu & croît par l'estime. La politesse qui cache nos défauts aux yeux de nos amis nous fait paroître plus dignes d'eux, & ne peut que resserrer les nœuds qui nous unissent.

L'attention que nous avons à faire ensorte que les autres hommes soient toujours contens de nous, fait aussi que jamais nous ne les rendons mécontens d'eux-mêmes. Le Sage ne prétend point asservir avec tyrannie les esprits à ses pensées ; si quelquefois il combat nos sentimens, c'est avec une politesse & une modération qui fait que nous aimons encore la vérité dans sa bouche, & que nous nous y rendons sans qu'il en coûte à notre amour-propre ; il n'a dans ses discours & dans ses écrits ni une liberté farouche, ni une sincérité trop choquante : jamais il ne se permet ni la

Digitized by Google

ſatyre qui offenſe, ni l'aigreur qui irrite, ni la raillerie qui indiſpoſe.

Reſpecter les mœurs, obſerver les égards que l'on ſe doit à ſoi-même, ne choquer jamais ceux que l'on doit aux autres par l'impoliteſſe de ſes manières; voilà ſans doute en quoi conſiſtent les bienſéances dont les devoirs ſont les plus indiſpenſables; mais il en eſt d'autres encore qui ſont pour le Sage des loix moins importantes il eſt vrai, mais dont cependant il ne doit jamais s'écarter; ce ſont celles qui ſont fondées ſur les uſages. Si dans le nombre de ceux que les hommes ont reçus il s'en trouve qui puiſſent bleſſer les mœurs, le Sage ne les ſuivra point aveuglément; tel qu'on voit un rocher s'élever au milieu des ondes, & préſenter un front toujours inébranlable aux coups de la tempête, il verra de toute part autour de lui les hommes emportés par le torrent, ſans s'y laiſſer entraîner: mais après avoir oppoſé à la corruption des mœurs & des coutumes une ſageſſe rigide & à jamais inflexible, il ſe laiſſera paiſiblement aller au cours des uſages qui ne ſeront qu'indifférens. Je ne ſçais quel attrait ſecret de la vérité fait enviſager à des hommes ſinguliers une ſorte de gloire à n'avoir rien de commun

commun avec les autres hommes dans la conduite de la vie. Le monde, il eſt vrai, rit de leur folie, & punit de tout ſon mépris leur ridicule orgueil : il y a bien de la foibleſſe en effet à n'aimer à ſe diſtinguer qu'en évitant de ſe conformer à des uſages que tous les hommes obſervent, & qui n'ont rien de dangereux.

Vous pleurez ſur un tombeau qui renferme un objet cher à votre cœur, & dont le ſouvenir vivra éternellement dans votre penſée : votre douleur profonde, je le ſçais, n'a pas beſoin d'être excitée par les marques extérieures de triſteſſe dont vous êtes environné : mais n'allez pas les quitter pour verſer des larmes ſous de vains ornemens qui ne ſont conſacrés qu'à la joie & aux plaiſirs.

L'uſage a preſcrit & dans les expreſſions & dans les manières, des bienſéances deſtinées à honorer les Grands & les hommes en place. Que puis-je penſer de la liberté avec laquelle ce cinique les brave ? ſinon qu'il deſireroit dans ſon orgueil que tous les rangs fuſſent confondus, & qu'on bannit des ſociétés la dépendance & la paix qui marchent ſur ſes pas.

Les hommes ſont convenus de ſe ren-

Digitized by Google

dre mutuellement des devoirs de politeſſe, par leſquels ils ont voulu ſe convaincre des ſentimens de bienveillance & d'amour dont ils doivent être pénétrés les uns pour les autres : ſi ces ſentimens vous touchent, ſi vous en êtes animés, vous aimerez à exercer des devoirs dont la négligence feroit penſer que vous n'avez pas cette politeſſe intérieure, la ſeule dont vous paroiſſez faire cas. Il ne ſeroit pas raiſonnable de demander ſi pour ſe faire entendre on doit ſe ſervir des expreſſions auxquelles les hommes ont lié leurs penſées.

Un mépris généreux du monde vous a-t-il porté à vous en éloigner ? Il vous eſt permis d'ignorer certains uſages qui y ſont établis ; les hommes ne vous jugeront pas d'après les fautes légeres qui pourront vous échapper en ce genre ; mais ſi vous vivez au milieu d'eux, vous devez connoître les bienſéances que l'on y obſerve ; elles n'ont ſouvent, il eſt vrai, d'autre fondement que leur conformité avec le génie & le goût de la nation qui les a établies ; mais par cela ſeul elles ne doivent être que plus propres à contribuer aux agrémens de la ſociété.

La mode même, cette fille légere de l'inconſtance & du caprice, le ſage ne

Digitized by Google

doit point affecter de la fuir. Si tous les hommes étoient capables d'une certaine élévation dans les penſées, s'ils n'étoient point eſclaves des préjugés, on pourroit peut-être la négliger & mépriſer ſon frivole empire : mais la plûpart ne ſont gouvernés que par les ſens ; la ſageſſe n'auroit plus rien que de triſte & de rebutant pour eux ſi elle ne paroiſſoit pas ſous des dehors parés des mains de la mode : le ſage ſe trouve donc forcé de lui obéir, de ſe ſoumettre quelquefois à ſes fantaiſies & de ſe prêter à la foibleſſe des hommes, pour ne point paroître ridicule à leurs yeux.

Ainſi la ſageſſe inſtruit les hommes à obſerver les bienſéances qui l'embéliſſent à leur tour. O vous donc qui êtes épris de ſa beauté & de ſes charmes, & qui n'avez trouvé qu'en elle les plaiſirs purs & ſans tache, n'oubliez jamais qu'elle ne peut ſubſiſter ſans le reſpect des mœurs. Que votre modeſtie force les autres hommes à voir même ſans jalouſie ce qu'il y a de plus eſtimable en vous ; que la pudeur & ſes droits vous ſoient toujours ſacrés ; que l'impiété, le mépris des loix, la licence, ſoient à jamais bannis de vos diſcours & de vos écrits : que vos mœurs ne préſentent jamais un contraſte cho-

Digitized by Google

quant de toute votre perſonne avec votre rang & votre âge : que votre politeſſe vous faſſe chérir des autres hommes, & qu'elle rende inaltérable l'union qui doit être entr'eux & vous : que l'indécence dans les manières, ou la folle vanité de négliger les uſages reçus, ne vous offrent jamais en ſpectacle aux yeux d'une multitude toujours aveugle : que votre fidélité à remplir toutes les bienſéances inſpire aux hommes l'amour de la ſageſſe : qu'ils apprennent de vous qu'elle n'eſt point dure, intraitable, farouche ; mais qu'au contraire elle eſt la ſource de la décence, de la politeſſe & de toutes les vertus qui peuvent contribuer au bonheur de la ſociété.

LE mot de l'Enigme du Mercure précédent eſt l'*Echo*. Le mot du Logogryphe François eſt *Converſation*, dans lequel on trouve *corſet*, *ver* inſecte, *vers* Poëſie, *cave*, *vin*, *Caton*, *van*, *Cars*, *carton*, *nôce*, *ſac*, *avis*, *roſe*, *vent*, *raiſon*, *tiſon*, *converſion*. Celui du Logogryphe Latin eſt *Manus*, dans lequel ſe trouvent *anus*, *Mus*, *Muſa*, & *Numa*.

Digitized by Google

ENIGME.

Dans un poſte éminent où mondevoir m'expoſe
A ce que la Nature a de plus inconſtant,
Sans relâche, occupé d'un travail important,
Je ſuis du bien public le mobile & la cauſe.
Je préſide au deſtin des plus vaſtes cités;
C'eſt leur plus cher tréſor qu'en mon ſein l'on dépoſe.
Peuples, dans vos calamités
C'eſt mon vol que vous conſultez:
Malheur à vous, ſi je repoſe.

AUTRE.

Pour le moins auſſi véridique
Que notre fameux Satyrique,
Je nomme un chat un chat, & Liſe une laidron:
En vain Phriné me conſulte ſans ceſſe:
Je rougirois de ſa foibleſſe,
Si Phriné rougiſſoit; mais, non
Je lui dis, auſſi pâle qu'elle,
Non, Phriné, vous n'êtes point belle.
Pour dernier trait de mon pinceau,
Je ſuis Peintre, toile & tableau.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

LECTEUR, je ſuis connu de toi ;
Mais je me cache ; trouve-moi.
Onze pieds réunis compoſent ma ſtructure.
Par quatre, mon front ſourcilleux
Semble s'élever juſqu'aux Cieux ;
Par trois, mon nom eſt une injure.
Là, je ſuis une Ville, & là, ce Roi fameux
Qui, Vainqueur de Naxus, aux rives de l'Égée,
Vengea ſur les Grecs malheureux
La mort de ſon fils Androgée.
Selon gens à grave maintien
Je parcours dans une minute
Des milles : ils diſent combien ;
Bien hardi qui le leur diſpute,
Car moi-même je n'en ſçais rien.
Sans moi, bon ſoir à l'harmonie,
Sans moi, bon ſoir à la beauté,
Et bon ſoir au Peuple d'Aſie,
Qui dans le néant fût reſté,
Et n'eût jamais reçu la vie.

Digitized by Google

LOGOGRYPHUS.

Nil erimus, totas si vis existere partes;
Omnia, scinde caput, Lector amice sumus.

ALTER.

Integrum, Agricolæ timeant me; tollere collum
Si velis, Lector, tunc te ipsum cernere fas est.

LA CHASSE DE L'ENNUI, CHANSON.

Du charmant Pays de cocagne
Si fameux en productions,
Généreux ami, ta campagne
Réalise les fictions.

Mêts friands dans ces lieux abondent,
Les meilleurs vins nous sont acquis;
Et les Graces qui te secondent
Nous les font trouver plus exquis.

Amour, jeu, chasse, promenade,
Danse, musique & rares voix,
Rien n'y manque; & sans gasconade
De tous plaisirs on a le choix.

Digitized by Google

Qu'ici chacun ſe ſatisfaſſe,
Sans rien uſurper ſur autrui ;
Pour moi, je ſuis fou de la chaſſe,
Mais de la Chaſſe de l'Ennui.

Le chagrin eſt ma bête noire,
Et je la pourſuis à grands pas ;
A force de rire & de boire
Je la déniche d'un repas.

Taiſez-vous fanfares bruyantes,
Un verre eſt mon cor favori.
Contes joyeux, chanſons riantes,
Voilà mes tayaux & mon cri.

Oui, des bois le rude exercice
Eſt doux aux boſquets de Cypris,
Pourvu qu'en cette aimable lice
Cherchant à prendre l'on ſoit pris.

Par M. DUVIGNAU, air & paroles.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

MELEZINDE, Pièce en trois Actes & en vers, par M. le Beau de Schosne. Représentée pour la première fois à la Comédie Italienne le 7 Août 1758, & imprimée à Paris chez Prault, Quai de Conti, à la Charité.

J'AI donné une idée de cette Pièce dans sa nouveauté ; mais je ne l'avois pas sous les yeux. Je vais en rappeller le plan & tâcher par quelques exemples d'en faire connoître le style.

Zarès époux de Melezinde, exilé de la Cour, a sçu que Selime son beau-pere a été nommé Gouverneur d'une Isle, & que Melezinde l'y a suivi. Il s'est rendu lui-même dans cette Isle, mais inconnu & déguisé. Il a sollicité la place de Grand-Prêtre. Je sçavois, dit-il,

Je sçavois que cet or dont la soif nous égare
Voit ramper devant lui le sceptre & la tiare.
Avec profusion il tomba de mes mains.
On me vendit le droit de tromper les humains.

Digitized by Google

Soupçonneux & jaloux il veut éprouver l'amour & la vertu de Melezinde.

Ah ! ſi je n'étois plus, on verroit l'infidelle
Abjurer les ſermens d'une ardeur immortelle,
Et par de nouveaux nœuds conſacrant ſes tranſ-
ports,
Dans le ſein des plaiſirs étouffer les remords.

Pour s'en éclaircir il ordonne à Oroſmin ſon confident de répandre le bruit de ſon trépas.

Dans le ſecond Acte il demande comment ſa femme a reçu cette nouvelle, & Oroſmin lui répond :

Des plus vives douleurs ſes yeux portent l'em-
preinte,
La pâleur de la mort ſur ſon viſage eſt peinte.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour lui.

Crois-tu que mon trépas puiſſe aſſez la toucher
Pour lui faire affronter les horreurs du bucher ?

En effet Melezinde eſt réſolue à ſuivre ſon époux chez les Morts. Son pere moins ſuperſtitieux qu'elle veut en vain l'en diſſuader.

Quoi ! tu peux méditer ce cruel ſacrifice ?
MELEZINDE.
Un précepte ſacré veut que je l'accompliſſe,
Un ſi noble trépas à mes yeux eſt bien doux,

Digitized by Google

Et je ſerois indigne & du jour & de vous,
Si je fermois mon ame à des loix révérées,
Par l'uſage & le temps à jamais conſacrées.

Son pere après avoir combattu la ſuperſtition, oppoſe l'amour à l'amour même, & la fin de cette ſcène eſt dialogué avec chaleur.

SELIME.

Ecoute Melezinde, & ſors enfin d'erreur.
Crois-tu que cet époux dont la flamme immortelle
Survit à ſon trépas dans la nuit éternelle,
Puiſſe voir ſans horreur un bucher allumé
Détruire les attraits qui l'avoient enflammé?
Ce ſpectacle eſt affreux, & je ſens par moi-même
Qu'il doit être accablant pour un époux qui t'aime.

MELEZINDE.

Mais de quel œil auſſi verroit-il que mon cœur
En conſervant mes jours oubliât ſon ardeur?
De quel œil verroit-il ſon épouſe infidelle
S'expoſant à la voix du plaiſir qui l'appelle,
D'un monde ſéducteur chérir les vains attraits,
Lorſqu'au fond de la tombe il les perd pour jamais?
Non, non, je n'aurai point ce reproche à me faire,
Je rejoindrai l'objet qui ſeul a ſçu me plaire.
Ceſſez enfin, Seigneur, de contraindre mes vœux,
Chaque inſtant retardé rend mon ſort plus affreux.

Digitized by Google

SELIME.

Le préjugé t'égare, il te rend inflexible.
Aurois-tu pour la vie un horreur invincible ?

MELEZINDE.

En la perdant, Seigneur, on perd peu de momens.
Nos jours ne ſont qu'un point dans l'abîme des temps.
Tôt ou tard nous ſerons privés de la lumiere.
Et puiſque nous devons finir notre carriere ;
Puiſqu'un ordre éternel nous conduit chez les morts,
Que j'y deſcende au moins ſans trouble & ſans remords.
Le jour m'eſt odieux & mon ame l'abhorre
Depuis qu'il ne luit plus pour l'époux que j'adore.
Je veux mourir pour lui, ne m'en détournez pas.

SELIME.

Suis donc l'aveuglement qui te mène au trépas,
Barbare, & n'écoutant qu'un farouche courage,
Meurs, abandonne un pere appéſanti par l'age,
Un ami dont les pleurs ne peuvent te fléchir.

MELEZINDE.

Vous me percez le cœur, mais je dois obéir.

SELIME.

Ah ! par pitié du moins arrache-moi la vie,
Heureux qu'avant la tienne elle me ſoit ravie ;
Je bénirai le coup que portera ta main !...
Me pourrai-je amolir ton courage inhumain ?

Digitized by Google

Ma fille, à tes genoux vois le plus tendre pere :
Peux-tu sans cruauté rejetter sa prière ?
Peux-tu lui refuser des jours que tu lui dois ?
De la nature en toi n'étouffe point la voix.

MELEZINDE.

Ah mon pere ! cessez d'ébranler ma constance ;
Vos soupirs sur mes sens prennent trop de puissance.
Au plus saint des devoirs ils pourroient m'arracher.

SELIME.

Que je serois heureux s'ils pouvoient te toucher,
Si je pouvois sur toi remporter la victoire !
Laisse-toi vaincre.

MELEZINDE.

Non, je me dois à ma gloire.
Je m'arrache en fuyant au pouvoir de vos pleurs.
(*Elle sort.*) SELIME.
O superstition ! tu renverses nos mœurs ;
Ton empire cruel, tes prestiges barbares
Arrachent la pitié des cœurs dont tu t'empares.

Selime a recours au Grand-Prêtre, & le conjure de s'opposer à la résolution de Melezinde. Zarès répond qu'il ne lui est pas possible, il promet seulement de différer le jour du sacrifice. Encore une autre épreuve, dit-il, & je vais être heureux. Cette épreuve est de sçavoir si Melezinde se dévoue par un vain desir de

Digitized by Google

gloire ou par amour pour son époux. Il lui parle, il voit que l'amour seul la conduit sur le bucher ; il est prêt à se faire connoître, mais il se retient & dissimule encore pour pénétrer les plus secrets replis de son ame.

Ne sacrifiez pas le plus heureux destin
Aux foibles sentimens d'un amour incertain.
Vos charmes sont à peine à leur premiere aurore,
Les amours près de vous peuvent renaître encore.

Il lui propose enfin de s'unir à lui.

Vous sçavez que l'hymen d'un Sacrificateur
Arrachant au bucher une Veuve qu'il aime
La couronne à jamais d'une gloire suprême.

Melezinde qui prévoit que l'amour du Grand-Prêtre va seconder la tendresse de son pere, & s'opposer à son trépas, feint de balancer sur le parti qu'elle doit prendre. Et Zarès qui croit l'avoir dissuadée, sort furieux & désespéré. Au commencement du troisième Acte, il reçoit un billet de Zemire, esclave de Melezinde. Cette esclave lui apprend que Melezinde a changé de dessein, & consent à épouser le Grand-Prêtre. Pour moi, ajoute Zemire,

A Zima mon époux je veux me réunir,
je vais me rendre auprès du Temple, &

» ous attends pour me dévouer. Vous
» ſeul ſçaurez mon ſort, & le voile dont
» je ſerai couverte va me cacher à tous
» les yeux.

La fidélité d'une eſclave comparée à l'infidélité de Melezinde, redouble l'indignation de Zarès. Oroſmin a beau vouloir l'appaiſer, il ſe plaint d'avoir trop reçu, il veut ſe bannir de ces lieux qu'il abhorre; il n'eſt retenu que par le ſacrifice de Zemire. La victime ſe préſente, le fond du théâtre s'ouvre; on y voit le bucher, les Miniſtres du Temple, les Sacrificateurs, & quelques femmes du Pays qui accompagnent la victime: elle eſt couverte d'un voile, & le Grand-Prêtre qui la prend pour Zemire, lui adreſſe ces paroles:

De la fidélité reſpectable victime,
Objet de notre hommage, ô Veuve magnanime!
Approchez & venez dans ces lieux révérés
Recevoir les honneurs qui vous ſont préparés.
(*aux Sacrificateurs.*)
Des volontés du Ciel habiles interprêtes,
Et vous qu'il a choiſis pour célébrer nos fêtes,
Formés tous à l'envi le plus touchant accord,
Diſſipés par vos ſons les terreurs de la mort;
Et que de vos accens la douceur réunie
Nous retrace des Dieux la céleſte harmonie.

(On joue une symphonie que le Grand-Prêtre interrompt.)

Miniſtres des Autels ſuſpendez vos concerts ;
Prêt à jouir des biens qui lui vont être offerts,
Ce cœur impatient contre vos ſons murmure :
Ils ne ſont qu'éloigner la félicité pure,
Que retarder encor le bonheur qui l'attend :
Vous ne ſçauriez trop tôt en avancer l'inſtant.

(Il lui donne une couronne de laurier.)

Recevez ce laurier dont ma main vous couronne :
C'eſt le prix de l'honneur, la vertu vous le donne.

(Il l'orne de guirlandes.)

Prenez pour ornement ces guirlandes de fleurs,
Notre eſtime n'a point de préſent plus flatteurs ;
Nous les avons reçus des mains de la Nature,
Nous les offrons aux Dieux, qu'ils ſoient votre parure.
Commencez à jouir de la félicité,
Et des honneurs rendus à la Divinité.
Vos déſirs généreux, votre vertu fidèle
Vous mettent au deſſus du rang d'une mortelle.
Votre ame dès ce jour prend ſon vol vers les Cieux,
Vos cendres pour leur tombe auront l'Autel des Dieux.
Tels ſont les dignes fruits dûs à votre conſtance,
N'en différez donc plus l'heureuſe jouiſſance.
Des terreſtres liens courez vous détacher ;
Venez, marchez ſans crainte, & volez au bucher.

Digitized by Google

Comme il la conduit au bucher, Selime pere de Melezinde, accourt, menace le Grand-Prêtre, lui apprend que c'eſt Melezinde elle-même qu'il alloit ſacrifier, & le voile écarté achève de l'en convaincre. Zarès tranſporté de joie ôte ſa tiare, ſa fauſſe barbe, & Melezinde reconnoit ſon époux.

Il y a dans cette Piéce de la chaleur & de l'intrigue; mais avec un Sujet très-pathétique elle manque d'intérêt. La raiſon en eſt que l'objet de la fidélité de Melezinde eſt un perſonnage odieux dans nos mœurs. La curioſité de Zarès nous ſemble révoltante; ſon obſtination à éprouver ſa femme nous fait ſouhaiter qu'il en ſoit puni. Un mari qui porte ſi loin la prétention d'être adoré, qui ne compte pour rien l'amour de ſa femme, ſi dans le ſacrifice qu'elle fait de ſa vie il ſe mêle quelque deſir de gloire, & qui lui fait un crime inexcuſable d'héſiter entre les horreurs du bucher & les honneurs d'un hymen qui la diſpenſe de ce devoir affreux; ce mari n'eſt rien moins que digne à nos yeux du ſacrifice qu'il exige, & dès-lors ce ſacrifice ceſſe de nous intéreſſer. Il eſt des mœurs que nous adoptons; mais celles qui révoltent la nature manquent toujours de vraiſem-

Digitized by Google

blance : il n'y a pas une Françoiſe qui, dans l'illuſion du ſpectacle, ſe mette à la place de Melezinde. D'ailleurs le théâtre où cette Piéce a été jouée, n'eſt pas celui du pathétique ; les Acteurs n'y ſont pas exercés à ce genre de déclamation, & les ſcènes d'Arlequin achevent de refroidir l'action par un mélange de bouffonnerie & d'héroïſme qui ne peut être que choquant. Tout cela prouve que le ſuccès théâtral de cette Piéce a dû être audeſſous de ſon mérite littéraire. Je ne ſçai cependant ſi M. le Beau de Schoſne ne pouvoit pas éviter dans l'intrigue de ſa Piéce ce qui en eſt le défaut capital ; je veux dire s'il ne pouvoit pas donner à Zarès un caractère moins révoltant, peut être même auſſi intéreſſant que celui de Melezinde. Suppoſons que l'arrêt de proſcription de Zarès n'eſt point révoqué, ſuppoſons que c'eſt le Roi qui a fait répandre le bruit de ſon trépas, pour réduire Melezinde au choix de ſe donner à lui, ou de ſe dévouer au bucher ; que Zarès ne voit Melezinde qu'en préſence du Roi lui-même ; qu'il eſt obligé de lui parler le langage d'un Prêtre ; qu'il eſt témoin des inſtances & des moyens de ſéduction qu'on employe auprès de ſon épouſe ; que Selime a recours à lui pour

Digitized by Google

l'engager à diſſuader ſa fille de la réſolution de mourir ; que Zarès attendri ſe fait connoître de Selime, & qu'ils frémiſſent l'un & l'autre du danger qui les menace ſi Zarès ſe fait connoître ; que le Roi ne doutant pas que Melezinde ne ſoit effrayée de l'appareil du ſacrifice, en preſſe lui-même l'inſtant ; que Melezinde ſe préſente au bucher ; que Zarès ne peut ſe réſoudre à laiſſer périr ſa femme ; qu'il déclare au Roi que l'époux de Melezinde eſt vivant, & que ſe voyant accuſer d'impoſture, il ſe fait connoître & demande la mort ; que le Roi ſe laiſſe fléchir, pardonne à Zarès, & lui rend Melezinde.

Ces idées vagues peuvent avoir dans l'exécution des inconvéniens que je ne prévois pas ; mais c'eſt aſſez pour moi qu'elles donnent lieu à l'Auteur de réfléchir ſur ce qui manque à ſon ouvrage. Le devoir d'un Critique n'eſt pas ſeulement d'obſerver ce qui lui paroît défectueux, mais d'indiquer s'il eſt poſſible les moyens de rectifier ce qu'il déſapprouve.

A la fin de cette Piéce on a imprimé quelques morceaux de Poëſie du même Auteur, entr'autres deux petits Poëmes, l'un ſur l'*Harmonie*, & l'autre ſur *les Dangers de l'Amour*.

Le plan du Poëme ſur l'Harmonie eſt

Digitized by Google

bien fait : l'idée n'en eſt pas neuve, ma elle eſt ſimple & naturelle, & la Poëſ pouvoit l'embellir.

Je n'examine point ſi ce qu'on appel *Harmonie* dans l'Univers, c'eſt-à-dire l'o dre & l'enchaînement des parties, l'équ libre des forces, la circulation réguliè du mouvement, a quelque rapport nat rel avec l'harmonie muſicale, & ſi l'on eu tort ou raiſon de donner pour mè à la muſique cette harmonie univerſell le Poëte en le ſuppoſant n'a fait que prévaloir de l'opinion reçue, & c'e le droit de la fiction.

La Muſique fille de l'harmonie, a naiſſance, dit-il, chez les bergers.

Tendres échos, ſecrets dépoſitaires
Des chants nouveaux de ces lieux ſolitaires
Empreſſez-vous de nous les révéler;
Retracez-nous ces précieuſes larmes,
Ces pleurs touchans que l'on voyoit couler,
Lorſqu'une voix, par d'invincibles charmes,
Ebranloit l'ame, y portoit le deſir,
Et l'enchaînoit par l'attrait du plaiſir.

La Muſique fut appellée au ſein de villes & au milieu des cours, elle y opéra des prodiges; mais ces prodiges ſont foi blement décrits par le Poëte.

Digitized by Google

Dans la ſuite, la Muſique négligée ne prit ſon ancien éclat qu'en s'aſſociant à Poeſie. Cette union ſemble annoncer s peintures brillantes & variées, mais es demandoient un travail que l'Au- r n'y a pas mis.

La Poeſie fière de ſes ſuccès ſe détache la Muſique; elle cherche & trouve s la fiction de quoi ſe ſuffire à elle- me : tout s'anime ſous ſes pinceaux. M. le Beau de Schoſne avoit à éviter eil de la reſſemblance avec un très endroit de l'Art poëtique de Boileau; s l'allégorie lui préſentoit aſſez d'au- exemples que ceux dont Boileau s'eſt vi.

Le Poëte, dit-il, voit toute la nature mée, tout ſe peint à lui ſous des ima- ſenſibles.

i les attraits d'une beauté touchante
Charment ſes yeux & troublent ſa raiſon,
Il reconnoit la coupe ſéduiſante
Où les amours lui verſent le poiſon.
Les ſons flatteurs de l'objet qu'il admire
Sont des liens où ſon cœur eſt ſurpris,
Et la douceur de ſon divin ſourire
Eſt le carquois de l'enfant de Cypris.

Ce délire du Poëte charme les ennuis

de la vie & en adoucit les malheurs.

Heureux Milton, digne émule d'Homère,
Quand l'Eternel vint obscurcir tes yeux,
Il te voila les objets de la terre
Pour t'exposer les merveilles des Cieux.

On voit que la carrière étoit vaste, & il me semble que l'Auteur n'y a jeté qu'un coup d'œil vague & distrait. La négligence de son style annonce qu'il a fait trop peu de cas d'un Sujet qui étoit susceptible dans sa simplicité de toutes les richesses de la Poésie.

Le plan du Poëme sur les Dangers de l'Amour n'est pas aussi heureusement conçu. L'origine, les progrès, les ravages de l'Amour, rien n'y est pensé philosophiquement, rien n'y est peint avec la chaleur & le coloris de la Poésie. Il y a cependant quelques morceaux qu'on lit avec plaisir. Le Poëte dit de l'Amour:

Dès qu'il fut Dieu, son cœur lâche & perfide
Tyrannisa ses plus zélés sujets,
Et la fureur de son bras parricide
Tourna contre eux la pointe de ses traits;
Et toutefois sous sa loi souveraine
Tous les mortels avec joie engagés,
Vantoient encor, accablés par leur chaînes,

Digitized by Google

Les fers honteux dont ils étoient chargés.
Dans tous les cœurs une coupable yvresse
Empoisonna les amoureux desirs;
Le sentiment & la délicatesse
Ne furent plus arbitres des plaisirs.

Mais dans une allégorie tirée du syſtême de la Fable, l'exemple de Salomon & celui de Henri VIII. Roi d'Angleterre

Dans des jours même ou la Grace féconde
Un Dieu Sauveur dictoit partout la loi,

Ce mêlange du ſacré avec le prophane paroît, dis-je, fort déplacé.

En général les morceaux que M. le Duc de Schoſne a écrit avec ſoin dans *Teginde*, prouvent que ces deux petits Drames & ſes autres Piéces fugitives ne ſont que de foibles eſſais de ſon talent ſur la Poëſie.

Digitized by Google

ACTES de notoriété donnés au Châtelet de Paris, sur la Jurisprudence & les usages qui s'y observent; avec des notes : ouvrage annoncé dans le Mercure précédent.

IL ne doit y avoir rien d'arbitraire dans les décisions des Tribunaux chargés de rendre la justice. Cependant la loi n'a pû tout prévoir, & il est des cas particuliers où ses dispositions ne peuvent avoir d'application directe & précise. Alors les Tribunaux se font des principes & des usages conformes à l'esprit de la loi : mais c'est peu que ces usages, que ces principes soient pris dans l'exacte équité, il faut encore qu'ils soient connus; (car tout ce qui fait loi doit être promulgué comme la loi) & il n'y a que les Actes de notoriété qui puissent leur donner l'autenticité qu'ils exigent. Ces Actes sont les réponses des Tribunaux sur differens points de Jurisprudence sur lesquels on demande leurs décisions. Ils ont pour objet de constater la Jurisprudence des Siéges dont ils émanent; ce seroit donc un travail important que de recueillir ceux de tous les Tribunaux

Digitized by Google

naux du Royaume, & M. Denisart Auteur de l'ouvrage que j'annonce, s'étonne avec raison que personne encore ne l'ait entrepris.

» Un Anonyme a rassemblé quelques-» uns des Actes de cette nature donnés » au Châtelet de Paris, dans le tems que » M. le Camus étoit Lieutenant Civil, » & les a fait imprimer en 1709; mais » il a lui-même averti que sa Collection » n'étoit pas complette ».

Cette premiere édition étant épuisée, M. D. a cru qu'il étoit de l'avantage du Public de lui donner un Recueil plus complet de ces Actes: » Il est d'autant » plus précieux, dit-il, que la plupart » des Actes qu'il comprend développent » parfaitement les principes & les usages » du Châtelet, sur les points pour lesquels » les Ordonnances & les Coutumes n'ont » point de dispositions. Son utilité ne se » bornera pas seulement au ressort de la » Coutume de Paris; les Tribunaux des » Pays coutumiers le consulteront sans » doute aussi, puisqu'ils regardent avec » raison la Coutume de Paris, (à laquelle » je crois que ce Recueil peut servir de » Supplément) comme la mere de toutes » les autres.

M. D. a mis tous ses soins à rendre

Digitized by Google

cette édition auſſi complete & auſſi exacte qu'il étoit poſſible ; & comme les Actes de Notoriété ne ſont donnés que ſur les points pour leſquels on les demande, il y a ſuppléé par des notes détaillées relatives aux matieres qui en ſont l'objet. Enfin, ſans rien retrancher du Recueil de 1709, il y a joint les Actes donnés ſous M. le Camus & ſes Prédéceſſeurs, qui n'ont pas été compris dans ce premier Recueil, & nombre d'autres Piéces importantes dont quelques-unes ſe trouvent ailleurs, mais dont pluſieurs étoient oubliées.

Il ne m'appartient pas de prononcer ſur le mérite de cet Ouvrage, mais je vois en le parcourant, qu'il roule ſur ce qui intéreſſe le plus la fortune des Citoyens, la ſûreté des poſſeſſions & la tranquillité des familles, objets ſur leſquels il me ſemble que l'on n'eſt pas aſſez inſtruit. L'ignorance fait peut-être plus de procès que la mauvaiſe foi.

Digitized by Google

INSTRUCTION pour les Ventes des Bois du Roi ; Ouvrage annoncé dans le Mercure précédent.

C'EST d'après les Mémoires de MM. de Froidour & de S. Yon, & particulièrement d'après le Traité des Ventes de M. de Froidour dont M. Berrier Avocat au Parlement vient de donner cette Edition nouvelle, que M. Colbert dressa la belle Ordonnance de 1669, sur la matiere des Eaux & Forêts ; les articles de cette Ordonnance appartiennent donc essentiellement à cet ouvrage sur lequel elle a été rédigee, & M. Berrier a cru devoir les ajouter au texte, en forme de notes, ainsi que les titres des anciennes Ordonnances concernant le même objet.

Quoique les définitions de M. de Froidour soient claires & justes, elles suppossent pour la plupart une connoissance des termes que n'a pas le commun des Lecteurs. M. Berrier y supplée par des notes explicatives : ce qui fait du Traité de M. de Froidour un ouvrage élémentaire, en même temps que l'application des titres de l'Ordonnance en fait un Traité d'étude

Digitized by Google

complet. Ce qui m'a fait dire en l'annonçant qu'il étoit également utile aux Particuliers & aux Officiers de Judicature.

Il eſt diviſé en deux Parties ; la premiere en deux Chapitres, dont l'un traite de la différence des bois qui peuvent être en vente, & l'autre des moyens de mettre les bois en valeur & d'en bien régler les coupes ; la ſeconde, en quatre Chapitres, traite des formalités requiſes pour les ventes & adjudications des bois du Roi. 1.° Par qui & en vertu de quels titres les ventes & adjudications doivent être faites. 2.° De ce qui doit précéder la vente & adjudication des bois. 3.° De ce qu'on doit obſerver dans l'adjudication. 4.° De ce qui doit la ſuivre.

Les notes de M. Berrier ne ſe bornent pas à expliquer le texte de M. de Froidour, elles en font quelquefois la critique, & marquent les exceptions & les modifications qu'on a faites aux régles établies. Enfin pour rendre plus ſenſibles quelques-uns des objets dont il eſt parlé dans cet ouvrage, on y a joint des Planches qui les repréſentent. En tout, l'ouvrage de M. de Froidour très-eſtimé par lui-même, me ſemble avoir gagné beaucoup dans les mains de ſon Éditeur.

Digitized by Google

SUITE DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

ESSAI sur les Elémens de Philosophie ou sur les principes des connoissances humaines.

CET Essai dont on voit les germes dans l'article *Elémens* de l'Encyclopédie, est le morceau le plus considérable de la nouvelle Edition de ces *Mélanges*. L'importance du sujet & la maniere noble, sage & hardie dont il est traité, méritent qu'on s'y arrête; le ton de Philosophie & le caractere d'esprit de M. Dalembert ne se montrent dans aucun de ses ouvrages plus sensiblement que dans celui-ci

Cet Ecrivain célébre comme ncepat une observation assez singuliere: il remarque que depuis environ 300 ans la Nature avoit destiné le milieu de chaque siécle à être l'époque d'une révolution dans l'esprit humain. La prise de Constantinople dans le milieu du quinziéme amena des Sçavans distingués en Italie, & y fit revivre les Lettres. La réformation ranima l'émulation & l'étude de toutes les Sciences vers le milieu du seiziéme; Descartes donne une nouvelle face à la Philosophie au mi-

Digitized by Google

lieu du dix-ſeptiéme ; & pour peu que l'on conſidére avec des yeux attentifs le temps où nous vivons, il eſt aiſé d'appercevoir qu'il s'eſt fait dans nos idées un changement rapide & ſenſible qui ſemble en préparer un plus conſidérable encore. Ces révolutions de l'eſprit humain, ces eſpéces de ſecouſſes qu'il reçoit de temps en temps de la Nature, ſont pour un Spectateur Philoſophe un objet agréable & ſurtout inſtructif ; il ſeroit donc à ſouhaiter, pour le progrès des Sciences, que nous en euſſions un tableau exact à chaque époque : le plan de l'Encyclopédie a été formé dans cette vue ; mais il ſeroit poſſible de rendre ce grand ouvrage d'une utilité plus générale & plus ſenſible, il ſeroit très-important de réunir & de rapprocher les vérités eſſentielles qu'il contient dans des élémens de Philoſophie qui ſerviroient comme d'introduction à l'Encyclopédie ; c'eſt ce que M. Dalembert ſemble promettre d'exécuter un jour dans un ouvrage dont l'eſſai qu'il publie aujourd'hui n'eſt, dit-il, *qu'une eſpéce d'eſquiſſe ;* mais c'eſt une eſquiſſe de main de Maître, & dont le ſuccès doit encourager cet Écrivain célébre à remplir ce plan dans toute ſon étendue.

» La Philoſophie n'eſt autre choſe que

» l'application de la raiſon aux différens » objets ſur leſquels elle peut s'exercer. » Des élémens de Philoſophie doivent » donc contenir les principes fondamen- » taux de toutes les connoiſſances humai- » nes ; or ces connoiſſances ſont de trois » eſpéces ; ou de fait, ou de ſentiment, » ou de diſcuſſion. Cette derniere eſpéce » ſeule appartient uniquement & par » tous ſes côtés à la Philoſophie, mais » les deux autres s'en rapprochent par » quelques unes des faces ſous leſquelles » on peut les enviſager. » Il n'y a qu'un ſeul genre de connoiſſance qui ne doive point entrer dans des élémens de Philo- ſophie ; ce ſont les vérités qui tiennent à la révélation. La Philoſophie les reſpecte, & ne peut ſe permettre en matiere de Religion que la diſcuſſion des motifs de notre croyance.

Après avoir fixé les différens objets qui appartiennent à des élémens de Philoſo- phie, M. Dalembert expoſe les rapports que ces objets ont entr'eux & l'ordre qu'il faudroit ſuivre dans leurs diſtribu- tions. Si les vérités préſentoient à notre eſprit une chaîne continue, il n'y auroit point d'élémens à faire ; on remonteroit ſans peine d'une vérité à toutes les au- tres ; mais cette chaîne eſt rompue en

Digitized by Google

mille endroits : quelles ſont donc les vérités, qui doivent entrer dans des élémens? » Il y en a de deux ſortes, répond M. Dalembert; « celles qui forment la » tête de chaque partie de la chaîne, & » celles qui ſe trouvent au point de réu» nion de pluſieurs branches. » Les vérités du premier genre ſont celles qui ne dépendent d'aucune autre & qui n'ont de preuves que dans elles-mêmes; mais il ne faut pas croire que M. Dalembert veuille ici parler des axiomes qu'on ſe donne la peine d'expliquer ſi gratuitement dans la plupart des ouvrages élémentaires. Ces axiomes ne préſentent que des vérités ſtériles & frivoles, qui n'éclairent point & égarent ſouvent par les fauſſes applications qu'on en fait. Les vrais principes d'où l'on doit partir dans chaque ſcience, doivent être des faits ſimples & reconnus, qui n'en ſuppoſent point d'autres, & qui ſoient indépendans de toute hypothèſe particulière, tels que les proportions de l'étendue en Géométrie, l'impénétrabilité en Méchanique, &c.

M. Dalembert après avoir indiqué les procédés qu'il falloit ſuivre dans le choix, le développement & l'énonciation des principes fondamentaux de chaque ſcience, fait lui-même l'application de ſa

Digitized by Google

méthode sur les différens objets qui doivent former un corps complet de Philosophie élémentaire.

La Logique est l'instrument général de toutes les sciences ; elle est donc la premiere qu'on doive traiter dans les élémens de Philosophie, & en former comme le frontispice & l'entrée. Mais la Logique ne consiste ni dans cet amas ridicule & scolastique de formules inintelligibles, ni dans l'appareil géométrique qu'ont affecté plusieurs Philosophes modernes dans des ouvrages peu susceptibles de démonstrations. Déterminer avec soin le sens des termes, décomposer & simplifier autant qu'on peut les objets, suivre leurs rapports, remonter par degrés continus d'une vérité à une autre, & observer exactement leurs dépendances mutuelles ; voilà à quoi se réduit la Logique. » Pour comparer des » objets éloignés, on se sert de plusieurs » objets intermédiaires : il en est de mê- » me quand on veut comparer deux ou » plusieurs idées. L'art du raisonnement » n'est que le développement de ce prin- » cipe & des conséquences qui en résul- » tent. »

L'art de *conjecturer* est une branche de la Logique : c'est l'art de suppléer par des

Digitized by Google

à-peu-près à des déterminations rigoureuses, & de substituer les probabilités aux preuves dans les cas où l'on ne peut atteindre à une certitude entiere, ou du moins s'assurer d'y être parvenu.

M. Dalembert fait succéder la Métaphysique à la Logique, & cet ordre est très-naturel. « Nos idées sont le principe de » nos connoissances, & ces idées ont » elles-mêmes leur principe dans nos sen» sations. La génération de nos idées ap» partient à la Métaphysique, c'est un de » ses objets principaux & peut-être de» vroit-elle s'y borner. Presque toutes les » autres questions qu'elle se propose sont » ou insolubles ou frivoles; elles sont l'a» liment des esprits téméraires ou des » esprits faux. » M. Dalembert ne rétrécit sa sphère de la Métaphysique que pour rendre ses recherches plus solides & plus utiles. La cause productrice de nos idées, la maniere dont nous acquérons la notion de l'existence des objets extérieurs, l'existence de Dieu, l'immortalité & la spiritualité de l'ame, voilà des sujets bien dignes d'exercer & d'occuper entièrement le Métaphysicien le plus profond & le plus laborieux. M. Dalembert jette sur ces grands objets des idées générales qui n'ont besoin que d'être développées pour former un corps de doctrine aussi complet

Digitized by Google

que l'obscurité de la matiere peut le permettre.

L'existence de l'Etre Suprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre, mais la nature de ce culte est l'objet de la révélation. Ce qui appartient essentiellement à la raison, ce sont les devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. La connoissance de ces devoirs est ce qu'on appelle *Morale*, & elle est une suite nécessaire de l'établissement des Sociétés. La connoissance de nos rapports avec les autres hommes & de nos besoins réciproques nous conduit à celle de ce que nous devons à la Société & de ce qu'elle nous doit. « Il semble donc, dit M. Dalembert, » qu'on peut définir très-exactement l'in- » juste, ou ce qui revient au même, le » mal moral : *ce qui tend à nuire à la So-* » *ciété en troublant le repos de ses Membres.* » En effet le mal physique est la suite » ordinaire du mal moral; & comme » nos sensations suffisent pour nous don- » ner l'idée du mal physique, il est évi- » dent que c'est cette idée qui nous con- » duit à celle du mal moral, quoique » l'une & l'autre soient de nature diffé- » rente. Que ceux qui nieront cette vérité, » supposent l'homme impassible, & qu'ils

Digitized by Google

» eſſayent de lui faire acquérir dans cette » hypothèſe la notion de l'injuſte.

M. Dalembert traite la morale avec plus d'étendue qu'on ne lui en donne ordinairement dans les élémens de Philoſophie, ou cette ſcience la plus intéreſſante de toutes eſt la plus négligée. Il la diviſe en pluſieurs branches, ſuivant les différens rapports ſous leſquels on conſidère les hommes entr'eux. La connoiſſance de ce que les hommes ſe doivent comme membres de la ſociété générale forme la premiere branche qu'il appelle *Morale de l'homme*. Ces devoirs renferment les loix générales & naturelles, & ces loix ſont de deux eſpéces, écrites ou non écrites. L'obſervation des loix naturelles écrites, eſt ce qu'on nomme *probité*; la pratique des loix naturelles non écrites eſt ce qu'on appelle *vertu*. Tout ce morceau eſt plein de force, de fineſſe & de clarté : voici une obſervation d'une vérité ſimple & profonde. » Pourquoi les Légiſlateurs ſem» blent-ils avoir remis à la volonté des » Peuples l'obſervation des loix non écri» tes ? Pourquoi n'eſt-il point d'action » contre l'avarice, la dureté envers les » malheureux, l'ingratitude & la perfidie ? » Celui qui laiſſe périr de miſére un Ci» toyen qu'il peut ſecourir, n'eſt-il pas,

Digitized by Google

» à peu-près auſſi coupable envers la So-
» ciété, que s'il faiſoit périr ce malheu-
» reux par une mort lente ? Pourquoi
» donc les loix l'ont-elles épargné ? C'eſt
» que le bien de cet Avare étant ſuppoſé
» acquis par des moyens que les loix ne
» réprouvent pas, elles ne peuvent le lui
» arracher pour le donner à d'autres ; &
» que ſi la loi qui nous oblige de ſoula-
» ger nos ſemblables eſt une des premiè-
» res dans l'état de nature, elle eſt ſubor-
» donnée dans l'ordre de la ſociété à la
» loi, qui veut que chacun jouiſſe tran-
» quillement & en liberté de ce qu'il
» poſſede. »

Après la *Morale de l'homme*, vient la *Morale des Légiſlateurs*. Celle-ci a deux branches ; ce que tout Gouvernement doit à chacun de ſes Membres, & ce que chaque eſpéce de Gouvernement doit à ceux qui lui ſont ſoumis. Le premier principe de la morale des Légiſlateurs eſt, qu'il n'y a de bon Gouvernement que celui dans lequel les Citoyens ſont également protégés & également liés par les loix. La Morale doit éclairer le Légiſlateur ſur l'objet, l'établiſſement & l'exécution des loix. M. Dalembert entre ici dans pluſieurs détails pleins d'humanité & de raiſon. Il examine en particulier la

Digitized by Google

trop fameuse question de la tolérance sur laquelle il donne des principes clairs & modérés, également éloignés de la licence & de la superstition.

Chaque Etat outre ses loix particulières a aussi des loix a observer par rapport aux autres : c'est l'objet de la *Morale des Etats* sur laquelle M. Dalembert ne met qu'une page,& *malheureusement pour le genre humain*, dit-il, *elle est encore plus courte dans la pratique.*

La *Morale du Citoyen* vient immédiatement après celle des Etats: elle se réduit à être fidèle observateur des loix civiles de sa Patrie & à se rendre le plus utile à ses Concitoyens qu'il est possible.

M. Dalembert apprend à chaque Citoyen jusqu'à quel point il est comptable à sa Patrie de sa vie, de ses talens & de leur emploi : il entre dans la discussion du Suicide,qu'il regarde comme un crime en Morale ainsi qu'en Religion : & son objet le ramène naturellement à cette ancienne question que M. Rousseau a rendue si célèbre : » Jusqu'à quel point un » Citoyen peut-il se livrer à l'étude des » Sciences & des Arts, & cette étude » n'est-elle pas plus nuisible qu'avanta- » geuse aux Etats ? » M. Dalembert est fort loin d'adopter les paradoxes exagérés

Digitized by Google

de M. Rousseau, mais il ne pense pas non plus que les Arts soient propres à rendre les Sociétés plus sages & plus heureuses.

La *Morale du Philosophe* forme la dernière branche de la Morale : elle n'a pour objet que nous-mêmes & la manière dont nous devons penser pour nous rendre heureux indépendamment des autres ; elle détermine jusqu'où il est permis de rechercher les honneurs & de se livrer à l'ambition. La raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre. » C'est y mettre » un trop grand prix, ajoute-t-il, que de » les fuir avec empressement, ou de les » rechercher avec avidité : le même excès » de vanité produit ces deux effets con» traires. » M. Dalembert entre ici dans quelques détails sur les passions, sur leur objet, leurs peines & leurs plaisirs : sa Philosophie n'est pas toujours consolante, mais elle est toujours ferme, droite & humaine. Il termine ses Elémens de Morale par un souhait que lui inspire l'amour du bien public, & dont il désireroit qu'un Citoyen Philosophe jugeât l'exécution digne de lui. » Ce seroit celle d'un Caté» chisme de Morale à l'usage & à la por» tée des enfans. Peut-être n'y auroit-il » pas de moyen plus efficace de multi-

Digitized by Google

» plier dans la société les hommes ver-
» tueux : on apprendroit de bonne heure
» à l'être par principes ; & l'on sçait quelle
» est sur notre ame la force des vérités
» qu'on y a gravées dès l'enfance.

Dieu, l'Homme & la Nature, voilà les trois grands objets de l'étude du Philosophe : après avoir marqué la route qu'on doit suivre dans l'étude des deux premières, M. Dalembert va passer au troisième : mais les bornes qui me sont prescrites & la nature des matières ne me permettent pas de le suivre dans les détails ; je me contenterai d'indiquer l'ordre qu'il a observé dans la distribution des Sciences, & de saisir les vues générales qu'il y a répandues.

Il commence par la Grammaire, qu'il présente sous un point de vue philosophique, le seul qui doive être considéré dans des élémens de Philosophie. Il passe ensuite aux Mathématiques dont l'*Algébre* est la première branche. « L'Algébre est
» une espéce de langue qui a, comme les
» autres, sa Métaphysique ; cette Méta-
» physique a précédé la formation de la
» langue ; mais quoiqu'elle soit implicite-
» ment contenue dans les régles, elle
» n'y est pas développée ; le vulgaire ne

Digitized by Google

» jouit que du réſultat, l'homme éclairé » voit le germe qui le produit.

Cette Métaphyſique ſimple & lumineuſe qui a guidé les inventeurs, eſt donc la partie que le Philoſophe doit s'attacher à développer dans des élémens d'Algébre : muni des premières notions de l'Algébre, il s'en ſervira pour paſſer à la *Géométrie*, qui eſt la ſcience des propriétés de l'étendue en tant qu'on la conſidère comme ſimplement étendue & figurée. Les termes de *point*, de *ligne* & de *ſurface* que le Géomètre employe ne ſont que des abſtractions dont il ſe ſert pour ſimplifier ſon objet : ainſi les vérités qui en réſultent ſont des vérités purement hypotétiques, mais elles n'en ſont pas moins utiles par l'application qu'on en fait dans la pratique. M. Dalembert répond aux détracteurs de la Géométrie & prouve ſans replique la certitude & l'utilité de cette ſcience. La méthode qu'il exige dans les élémens de Géométrie doit faire juger que de tels élémens ne ſont pas l'ouvrage d'un Géomètre ordinaire, & les Deſcartes, les Leibnitz, & les Newton n'étoient pas trop bons pour bien exécuter cette entrepriſe. M. Dalembert termine cet article par examiner une queſtion ſouvent diſcutée & toujours

Digitized by Google

problématique. « C'eſt de ſçavoir quel » genre d'eſprit doit obtenir par ſa ſupé- » riorité le premier rang dans l'eſtime » des hommes ; celui qui excelle dans les » Lettres, ou celui qui ſe diſtingue au » même degré dans les Sciences ? Cette » queſtion eſt décidée tous les jours en » faveur des Lettres (à la vérité ſans in- » térêt) par une foule d'Ecrivains ſubal- » ternes, incapables, je ne dis pas d'ap- » précier Corneille & de lire Newton, » mais de juger Campiſtron & d'entendre » Euclide. Pour nous, plus timides ou » plus juſtes, nous avouerons que la ſu- » périorité en ces deux genres nous pa- » roît d'un mérite égal. Qui auroit à » choiſir d'être Newton ou Corneille ſe- » roit bien d'être embarraſſé, ou ne mé- » riteroit pas d'avoir à choiſir. » Les prin- cipes de la Géométrie & ceux de l'Al- gébre renferment tout ce qui eſt néceſ- ſaire pour arriver à la *Méchanique*. Le mouvement, ſes propriétés générales, ſont le premier & le principal objet de cette ſcience ; mais dans le mouvement on conſidère en Méchanique non ſeule- ment l'eſpace parcouru, mais auſſi le temps employé à parcourir cet eſpace. Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement

Digitized by Google

composé, suffit pour donner la solution de tous les problèmes de Méchanique; c'est avoir réduit cette science, dit M. Dalembert, au plus petit nombre de principes possibles que d'établir sur ces trois points toutes les loix du mouvement des corps.

L'*Astronomie* doit suivre immédiatement la Méchanique, comme étant de toutes les parties de la Physique la plus certaine. « Si quelque science, dit M. Dalembert, mérite à tous égards d'être » traitée selon la méthode des inventeurs, ou du moins selon celle qu'ils » ont pu suivre, c'est l'Astronomie. Rien » n'est peut-être plus satisfaisant pour l'esprit humain que de voir par quelle » suite d'observations, de recherches, de » combinaisons & de calculs les hommes » sont parvenus à connoître le mouvement de ce globe qu'ils habitent, & » celui des autres corps de notre système » planitaire.... Le génie des Philosophes, » en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher » d'abord ni uniformité ni loix dans les » phénomènes qu'ils observent. Commencent-ils à y soupçonner quelque » marche régulière ? ils imaginent aussitôt la plus parfaite & la plus simple.

Digitized by Google

» Bientôt une observation plus suivie les » détrompe, & souvent même les ra- » mène précipitamment à leur premier » avis. Enfin une étude longue, assidue, » dégagée de préventions & de système, » les remet dans les limites du vrai, & » leur apprend que pour l'ordinaire la loi » des phénomènes n'est ni assez peu com- » posée pour être apperçue tout d'un » coup, ni aussi irrégulière qu'on pour- » roit le penser. » Voilà l'histoire de tou- tes les Hypothèses Astronomiques.

L'Astronomie physique est une des sciences qui font le plus d'honneur à la Philosophie moderne : les ouvrages des Anciens n'ont presque été d'aucun se- cours aux Physiciens qui sont venus de- puis. M. Dalembert refute ici d'une ma- nière très-solide les prétentions de ceux qui trouvent tout dans les Anciens. « Ce » que les Anciens ont imaginé sur le sys- » tême du monde, ou du moins ce qui » nous reste là-dessus, est si vague & si » mal prouvé qu'on n'en sçauroit tirer » aucune lumière réelle. Qu'importe à » l'honneur de Copernic que quelques » anciens Philosophes ayent cru le mou- » vement de la terre, si les preuves qu'ils » en donnoient n'ont pas été suffisantes

» pour empêcher le plus grand nombre » de croire le mouvement du Soleil ?

M. Dalembert analyse ensuite le système des tourbillons, & celui de la gravitation. On imagine bien en faveur duquel il se détermine. L'accord qu'on remarque tous les jours de plus en plus entre les phénomènes célestes & la théorie Newtonienne semble avoir décidé tous les Philosophes pour le Newtonianisme. M. Dalembert entre ensuite dans le détail des procédés qui peuvent perfectionner l'Astronomie & reculer ses limites, & il finit cet article par une observation à la gloire de notre Nation. « Qu'on examine avec » attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens sur le système du monde ; » on conviendra, ce me semble, que » l'Astronomie Physique est encore aujourd'hui plus redevable aux François » qu'à aucune autre Nation. C'est dans » les travaux qu'ils ont entrepris, dans » les ouvrages qu'ils ont mis sous les yeux » de l'Europe, que le système Newtonien » trouvera désormais ses preuves les plus » incontestables & les plus profondes.

M. Dalembert passe rapidement sur l'*Optique* & l'*Acoustique* ; je remarquerai seulement qu'en parlant de la théorie des

Digitized by Google

ſons, il ſaiſit l'occaſion de louer les découvertes qu'a faites M. Rameau dans cette partie, d'une manière qui honore l'un & l'autre. » L'illuſtre Artiſte dont il » s'agit a été pour nous le Deſcartes de » la Muſique. On ne peut ſe flatter, ce » me ſemble, de faire quelque progrès » dans cette ſcience, qu'en ſuivant la » méthode qu'il a tracée.

L'*Hydroſtatique* & l'*Hydraulique* n'offrent que des détails trop mathématiques pour être ſuſceptibles d'extrait; mais je m'arrête encore un moment ſur la *Phyſique générale* qui termine les élémens de Philoſophie.

» L'étude de cette Science roule ſur » deux points qu'il ne faut pas confondre, l'obſervation & l'expérience. » L'obſervation, moins recherchée & » moins ſubtile, ſe borne aux faits qu'elle » a ſous les yeux, à bien voir & à bien » détailler les phénomènes de toute eſ» pèce que la Nature nous préſente. L'ex» périence cherche à pénétrer la Nature » plus profondément, à lui dérober ce » qu'elle cache, à créer en quelque ma» nière par la différente combinaiſon des » corps, de nouveaux phénomènes pour » les étudier: enfin elle ne ſe reſtreint » pas à écouter la Nature, mais elle l'in» terroge & la preſſe.

Digitized by Google

M. Dalembert trace une esquisse abrégée de l'histoire & des progrès de la Physique : les Anciens selon lui, n'ont pas autant négligé la Nature qu'on le croit communément, & il apporte en preuve les ouvrages d'Hypocrate, qui sont les monumens les plus considérables qui nous restent de la Physique ancienne, & dans lesquels on trouve un système d'observations & une suite de faits bien sûrs & bien rapprochés ; cependant il paroît que les Anciens ont plus cultivé l'observation que l'expérience. Les plus sages d'entre eux ont fait la table de qu'ils voyoient, l'ont bien faite & s'en sont tenus là. C'est dans l'histoire des Animaux, d'Aristote, qu'il faut chercher le vrai goût de Physique des Anciens, plutôt que dans ses autres ouvrages où il est moins riche en faits & plus abondant en paroles, plus raisonneur & moins instruit.

Les siécles les plus ignorans ont eu des génies supérieurs qui ont cultivé l'étude de la Nature & accéléré les progrès de la Physique, tel étoit le Moine Bacon, » qui sçut par la force de son génie s'élever au-dessus de son siécle & le » laisser bien loin derriere lui. Aussi fut-» il persécuté par ses Confreres & regardé par le Peuple comme un Magicien

» à-peu-près comme Gerbert l'avoit été
» près de trois siécles auparavant pour ses
» inventions méchaniques, avec cette
» différence que Gerbert devint Pape, &
» que Bacon resta Moine & malheureux.

Le Chancelier Bacon & Descartes paroissent ici comme les Restaurateurs de la Physique expérimentale. M. Dalembert qui connoit si bien les obligations que leur a la Philosophie, leur reproche aussi d'avoir été plus Physiciens de spéculation que de pratique. Le plaisir oisif de la méditation & de la conjecture, entraîne les grands génies, & ils laissent le travail méchanique à d'autres qui ne vont pas aussi loin que leurs maîtres auroient été. Ainsi les uns pensent ou rêvent, les autres agissent ou manœuvrent & l'enfance des sciences est éternelle.

Après une courte histoire de la Physique expérimentale, M. Dalembert propose quelques réflexions sur la manière de traiter cette science. Il demande la plus grande attention à n'établir la théorie que sur des faits inconteſtables; & à ne pas trop soumettre les hypothèses au calcul, dont tant de Physiciens ont abusé. La Géométrie doit obéir à la Physique quand elle se réunit à elle, & tous les sujets de Physique ne sont pas également susceptibles

Digitized by Google

ſuſceptibles de l'application de la Géométrie. M. Dalembert recommande aux Phyſiciens de ſe défier de cette fureur d'expliquer tout, que Deſcartes a introduite dans la Phyſique, mais il n'a garde de proſcrire ni cet eſprit de conjecture, qui tout à la fois timide & éclairé conduit quelquefois à des découvertes, ni cet eſprit d'analogie, dont la ſage hardieſſe peut aller au-delà de ce que la Nature ſemble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vûs. La ſageſſe & la circonſpection doivent guider le Phyſicien dans ſa marche; la patience & le courage doivent d'un autre côté le ſoutenir dans ſon travail. Tel eſt en raccourci le plan que M. Dalembert propoſe à exécuter & que perſonne peut-être ne rempliroit mieux que celui qui l'a conçu & tracé: on trouvera dans tout cet Ouvrage des vues ſaines & étendues; un ton noble & ferme, des principes ſages, un ſcepticiſme modeſte, un ſtyle net, libre & concis, tel qu'il convient ſurtout aux matieres philoſophiques; enfin cet eſſai porte le caractere que les eſprits ſupérieurs impriment à leurs ouvrages: il laiſſe beaucoup à penſer.

Le reſte des Mélanges au prochain Mercure.

Digitized by Google

LETTRES de M. DE MAIRAN au R. P. PARRENIN, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS à Pekin, contenant diverſes Queſtions ſur la Chine. A Paris, chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

CE ſeroit une étude très-curieuſe que de rechercher comment les hommes ſont parvenus a certaines découvertes qui nous étonnent dans l'Hiſtoire des Arts & des Sciences. Je ne parle point de celles qu'on ne doit qu'au hazard, mais de celles que l'induſtrie, la ſagacité, la réflexion, l'eſprit d'obſervation, de diſcuſſion & de méthode ont tirées du cahos. C'eſt là qu'on voit la vérité ſe dégager inſenſiblement des nuages qui l'enveloppent, ſe laiſſer ſoupçonner, entrevoir, découvrir à demi, s'éclipſer de nouveau, ſe replonger dans les ténèbres, & reparoître enfin dans tout ſon éclat. Souvent l'Inventeur n'a eu qu'un dernier voile à percer pour faire jaillir la lumiere; & l'on voit que ceux qui l'ont précédé ont fait plus de chemin vers la vérité ſans y atteindre, qu'il n'en a fait pour y arriver. Cette réflexion ne tombe pas ſur la découverte de M. de Guignes dont j'ai rendu compte dans le

Digitized by Google

Mercure précédent. Si la vérité hiſtorique qu'il a rendue preſque évidente, avoit été entrevue & annoncée avant lui, au moins la route qu'il a ſuivie ne lui a-t-elle pas été frayée, & c'eſt une ſorte d'invention dont il a toute la gloire. Mais en lui rendant juſtice, on ne peut s'empêcher d'admirer les Sçavans qui avant lui ſuivant les Egyptiens à la piſte, en ont découvert les traces à dix-ſept ou dix-huit cens lieuës de leur Patrie, & à plus de deux mille ans de leur règne dans les mœurs, les uſages, le caractère des Chinois.

M. Huet, comme je l'ai dit, avoit hazardé le premier cette conjecture: que les Chinois pourroient bien avoir été une Colonie d'Egyptiens; mais M. de Mairan s'attacha plus ſérieuſement à cette idée, & ſa correſpondance avec le P. Parrenin lui donna lieu de l'approfondir.

Quelques-unes des réponſes de ce ſçavant Miſſionnaire, ont été publiées dans le Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes, mais ſans les Lettres de M. de Mairan, qui pouvoient ſervir d'éclairciſſement à ces réponſes, & que le Public deſiroit. Enfin les excellens Mémoires que MM. l'Abbé Barthelemy & de Guignes viennent de donner ſur l'écriture Phéni-

Digitized by Google

cienne, Egyptienne & Chinoise, & sur l'origine des Chinois, ayant tourné l'attention du Public vers cet objet, M. de Mairan n'a pû se refuser à une occasion aussi favorable de publier trois de ses Lettres, où l'on voit en effet que par une autre voie ce Sçavant avoit prévenu la découverte de M. de Guignes, mais seulement par des conjectures & des probabilités.

Dans sa première Lettre du 14 Octobre 1728, les doutes qu'il propose au P. Parrenin touchant la Nation Chinoise, » ne » regardent, dit-il, qu'une certaine suite » de faits circonstanciés, la perfection de » leurs arts & de leurs sciences, & quel- » ques autres avantages dont il lui semble » qu'on leur fait honneur sur des preuves » peu solides. »

Il doute de l'authenticité de leurs anciennes Histoires; mille circonstances ont pû favoriser l'intérêt que les Princes, les Mandarins & les Bonzes avoient à la falsifier; tel est par exemple le rétablissement des Livres Chinois, après l'incendie universel ordonné & exécuté sous l'Empereur *Chi-hoam-ti*, environ trois cens ans après *Confucius*: tel est le peu de consistence du papier chinois, que la poussière & les vers détruisent si vîte,

Digitized by Google

qu'on eſt obligé, dit-on, de renouveller continuellement les Bibliothèques. A la vérité, l'Hiſtoire Chinoiſe eſt preſque toute fondée ſur des Obſervations aſtronomiques; mais la certitude qui réſulte de là ne tombe, dit M. de Mairan, que ſur les époques; encore M. Caſſini prétendoit-il avoir trouvé en faute ſur cet article les Aſtronomes & les Hiſtoriens Chinois.

M. de Mairan demandant au Pere Parrenin quelque détail ſur l'Aſtronomie des Chinois & ſur leur ſyſtême du monde, lui témoigne ſon étonnement ſur le peu de progrès qu'ont fait chez eux les ſciences ſpéculatives, quoiqu'ils ayent eu aſſez d'eſprit & de bon ſens pour favoriſer ces ſciences plus qu'aucun Peuple de la terre.

» Souvent dans l'obſcurité, plus ſouvent dans l'indigence, & preſque toujours errantes, nos ſciences, ajoute M. de Mairan, » l'emportent encore ſur » celles de la Chine, qui ſont depuis » tant de ſiécles ſur le trône. Je vois bien, pourſuit ce Philoſophe, » que le même » tour d'eſprit qui fait des Chinois un » Peuple ſi propre au Gouvernement, ſi » jaloux de la gloire & du bonheur de » l'Etat, & ſi capable lui-même d'être » heureux par ſa docilité & ſa tranquillité » naturelles, l'éloigne d'autant plus de

Digitized by Google

» cette sagacité, de cette ardeur, de cette » inquiétude qu'on nomme curiosité, & » qui fait avancer à si grands pas dans les » Sciences. »

Une autre induction que tire M. de Mairan contre la prétendue aptitude des Chinois pour les Sciences, est prise de leur ignorance profonde dans la Partie astronomique de la Géographie. » Que » pourroit-on espérer dans ce genre, dit-il, » de gens qui (avant l'arrivée du Pere » Ricci à la Chine) croyoient bien, à la » vérité, que le Ciel étoit rond, mais » qui faisoient la Terre quarrée, au mi- » lieu de laquelle ils se persuadoient pour » certain que leur Empire étoit situé? Il » semble donc, conclut M. de Mairan, » que les Arts & les Sciences ne doivent » pas être d'aussi ancienne date à la Chi- » ne, ou que les Chinois sont de tous les » Peuples du Monde le moins heureuse- » ment né pour les Arts & pour les » Sciences. Aussi incapables de perfec- » tionner que d'inventer, ils ont la pou- » dre à canon depuis un temps immémo- » rial, & ils n'ont sçu imaginer le canon; » ils ont aussi anciennement l'art des Es- » tampes sans avoir celui de l'Imprimerie » qui l'a suivi chez nous de si près. Ils ont » donc bien peu de talent, à tous ces

Digitized by Google

» égards. Paradoxe étrange, je l'avoue, » mais qui n'eſt pas indigne d'être ap- » profondi & diſcuté avec ſoin.

Ce paradoxe ne paroît plus ſi étrange lorſqu'on fait attention que les Peuples les plus éclairés ont cru la Terre coupée en hémiſphère, & tourné en ridicule l'opinion des Antipodes; que les Romains avoient des cachets gravés en relief avec des caractéres alphabétiques qui s'imprimoient ſur leur papier, & qu'ils n'ont jamais penſé ni à l'Eſtampe, ni à l'Imprimerie; qu'ils avoient du verre ſans ſe douter qu'on en pût fabriquer ni des glaces ni des vitres; que la découverte de la loupe ne leur a jamais donné l'idée des lunettes: objets bien plus utiles que l'arme à feu, dont les Chinois n'avoient pas beſoin, grace à leur génie pacifique, & à la ſageſſe de leur Gouvernement.

Le P. Parrenin avoit dit dans une de ſes Lettres: Il eſt certain que les Chinois ont connu de tout temps la circulation du ſang & de la lymphe, mais qu'ils ne ſçavent comment elle ſe fait, & que leurs Livres n'en diſent pas plus que les Médecins qui vivent aujourd'hui. M. de Mairan lui demande ſur quoi on juge qu'ils ont eu connoiſſance de la circula-

Digitized by Google

tion du sang, proprement dite, & il termine ainsi sa Lettre :

» Voilà, mon Reverend Pere, les prin-
» cipaux sujets de ma curiosité & de mes
» doutes touchant une Nation que je res-
» pecte d'ailleurs, indépendamment de
» l'antiquité vraie ou fausse de ses titres,
» tant par l'amour de l'ordre qui la carac-
» térise, que par tous les autres côtés ca-
» pables de fonder un état permanent,
» & de faire naître un Peuple nombreux,
» marque la plus certaine d'un excellent
» Gouvernement. »

La réponse à cette Lettre est insérée dans le vingt-unième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses ; mais le Pere Duhalde, Editeur de ce Recueil, a supprimé une partie de cette Lettre, & M. de Mairan y supplée par un fragment assez curieux, où l'on voit la manière dont l'Histoire de la Chine est écrite, & l'adresse avec laquelle les Astrologues Chinois sçavent flatter leurs Empereurs.

Dans la premiere Lettre de M. de Mairan on doit s'appercevoir qu'il n'avoit que des doutes sur la prétendue antiquité de ce Peuple, & de l'étonnement sur le peu de progrès qu'il avoit fait dans les sciences. Il ne lui étoit pas venu dans l'idée

Digitized by Google

que ce Peuple pût être une Colonie d'Egyptiens, & que le peu de connoissances qu'il avoit dans l'Astronomie fussent un héritage de ses peres. Mais dans la seconde Lettre on voit qu'il touche droit au but.

La premiere partie de cette seconde Lettre roule sur les progrès qu'auroit dû faire l'Astronomie dans la Chine, soit à la faveur de la beauté du climat, soit par la protection, les encouragemens & les récompenses que lui accordoient les Empereurs; soit enfin par les secours qu'elle recevoit de l'Astrologie. Il insiste encore sur le peu de progrès de leur Anatomie; & il en donne pour exemple une certaine histoire du fiel trouvé dans la jambe d'un Eléphant, qui passoit pour authentique dans la Chine. « Voilà, dit M. de Mairan, » la vraie image d'un peuple moitié instruit & moitié ignorant; & instruit seulement par quelques traditions de ses » ancêtres. Mais à propos de tradition, » mon R. P. ne vous est-il jamais venu » dans l'esprit qu'il y en avoit plusieurs » à la Chine qui sembloient tirer leur » origine d'Egypte?

Dans l'Extrait du Mémoire de M. de Guignes j'ai indiqué les points de comparaison sur lesquels M. de Mairan établit

ici son parallèle & ses conjectures. » De » sçavoir, ajoute-t-il, quand & com- » ment les deux Nations ont pu se rap- » procher ou se communiquer tant de » choses, à travers l'espace immense de » terres qui les sépare : c'est peut-être, » encore ce qu'il ne seroit pas impossible » d'éclaircir. L'Histoire Ancienne nous » apprend que *Sésostris* soumit les Peu- » ples qui étoient au-delà du Gange, & » qu'il pénétra jusqu'à l'Océan Oriental. » Il auroit donc pû aller jusqu'à la Chine? » Et pourquoi n'y auroit-il pas établi quel- » que Colonie?

La réponse à cette Lettre est dans le XXIV.^e Recueil des Lettres édifiantes; & cette réponse avoit été précédée de deux autres Lettres du P. Parrenin à M. de Mairan, qui n'ont pas été insérées dans ce Recueil. On en trouve ici des fragmens curieux. On y voit qu'un Mémoire donné à Rome par le P. Fouquet sous le titre imposant de Tables Chronologyques de l'Histoire de la Chine, & comme l'ouvrage d'un sçavant Chinois, n'est autre chose que le Catalogue de quelques Rois de la Chine & des années de leur règne, copié sur des Livres de leur Histoire par un nommé *Nien-y-yao* Douanier à *Hoai-ngan*, qui n'est pas

Digitized by Google

même en état ; dit le P. Parrenin, d'écrire un Mémoire ſans aide. C'eſt d'après ce beau Manuſcrit que le Pere Fouquet a avancé que tous les régnes antérieurs à ceux qui ſont compris dans le Catalogue de *Nien*, ſont fabuleux ; comme ſi un Chinois qui auroit voyagé en France publioit dans ſa Patrie un Catalogue fait par un Bourgeois de Paris pour l'inſtruction de ſes enfans, des règnes de nos Rois depuis Charlemagne juſqu'à Louis XV, & donnoit ce Catalogue pour preuve que Charlemagne eſt le Fondateur de la Monarchie Françoiſe. Notez que M. Fouquet traite de fabuleuſes toutes les Hiſtoires de la Chine avant l'Ere Chrétienne, & dit poſitivement qu'un de leurs Ecrivains mêmes & des plus habiles, nommé *Nien-y-yao*, qui a diſcuté la queſtion de leur antiquité ou de leur véritable époque, la fixe & la réduit à 424 ans avant Jeſus-Chriſt. Il ne manque à tout cela que d'être vrai, dit le P. Parrenin. Cet exemple & une infinité d'autres doivent nous rendre défians ſur les autorités qui viennent de ſi loin.

A la Lettre de ce Miſſionnaire étoit joint un magnifique préſent qu'il faiſoit au ſçavant Académicien, des ſix *Kims* ou Livres hiſtoriques Chinois, avec une

Digitized by Google

notice page à page de ces fameux Livres, qui ſont en quelque ſorte pour les Chinois ce que la Bible eſt pour nous, & que M. de Mairan conſerve encore dans ſa Bibliothèque. » On voit, dit M. de Mairan, » par la Table des Matières ajoutée à chacun des ſix *Kims*, que les Inſtituteurs de la Chine ont toujours eu en très-grande recommandation l'Aſtronomie, le Calendrier, la culture des terres, le cérémonial tant civil que religieux, & juſqu'aux habits par leſquels chaque Ordre de l'Etat devoit être diſtingué; la forme, le nombre & l'objet des Tribunaux; la Muſique & ſes inſtrumens; ceux de la Danſe, &c. Peu de Réglemens ſur la guerre. »

Dans ſa troiſiéme Lettre M. de Mairan revient à ſon idée ſur l'origine des Chinois. Il n'oſe décider auquel des deux Peuples appartient le droit d'aîneſſe, mais tout ſemble concourir à le donner aux Egyptiens. « Je ne vois, dit M. de Mairan, » aucun des Rois de la Chine qui ſoit ſorti de ſon Pays avec une puiſſante armée, qu'il ſoit venu vers nous & juſqu'à nos mers nous ſubjuguer; tandis que je trouve en Egypte des *Séſoſtris* qui ont pouſſé leurs conquêtes juſqu'à l'Océan Oriental.... Et ſi *Séſoſtris* ne paroît

» pas assez ancien, *Osiris*, qu'on dit avoir » de même pénétré jusqu'à l'Océan Orien- » tal, nous fournit une antiquité tout-à- » fait illimitée. »

La conjecture de M. de Mairan sur *Sésostris* est appuyée de l'autorité de Diodore de Sicile, qui dit, d'après les monumens qui restoient encore en Egypte, que » ce Conquérant ne soumit pas seulement » tous les Pays subjugués après lui par » Alexandre, mais qu'il passa le Gange, » & qu'il parcourut toutes les Indes jus- » qu'à l'Océan. »

Ici M. de Mairan se rapproche du moyen dont s'est servi M. de Guignes: » Une des plus importantes piéces du pa- » rallelle, est dit-il, si je ne me trompe, » la manière d'écrire par des caractères » qui expriment des choses, sans exprimer » des mots & des sons; cette langue qui est » lue & non parlée, en un mot, les hiéro- » glyphes. » C'étoit aussi ce qui avoit sur-tout déterminé M. Huet à attribuer une origine Egyptienne aux Chinois; mais ni l'un ni l'autre n'a touché au point capital, qui étoit la décomposition & l'analyse des caractères.

M. de Mairan revient sur quelques autres points de son parallèle; mais un trait de ressemblance dont il n'a point

encore parlé, » c'eſt le trait du Dragon, » qui ſe trouve être également l'enſeigne » des Rois & des armées de la Chine, & » de l'ancienne Egypte. » Ce Dragon à quatre pieds, quoiqu'inſenſiblement défiguré par les Chinois, pourroit bien n'être que le Crocodile, ajoute M. de Mairan. Or il n'y a point de Crocodiles à la Chine; l'image en eſt donc venue d'ailleurs, & l'on ſçait qu'en Egypte ce monſtre étoit adoré. M. de Mairan trouve auſſi dans le *Fom hoam* des Chinois le Phénix des Egyptiens, & un ſiécle d'Or dans les Annales de la Chine, comme dans celles de l'Egypte.

Une grande partie de cette ſçavante Lettre roule ſur la Chronologie de la Chine & ſur l'ancienneté du Monde, qu'il croit bien plus vieux qu'on ne penſe; & à ce propos il s'éléve avec raiſon contre le faux zèle de ceux qui ſur des faits purement hiſtoriques ou phyſiques, compromettent l'autorité des Livres ſaints.

» La Cour de Rome, dit-il, s'eſt bien » moins déclarée contre l'Antiquité du » Monde que contre le mouvement de la » Terre; & j'oſerois prédire cependant » qu'à la fin elle ſera contrainte de nous » laiſſer tourner.

Sa Lettre contient beaucoup d'au-

Digitized by Google

tres détails intéreſſans, mais qui n'ont point de rapports à l'origine des Chinois. Les remarques qu'il y a jointes ſont très-étendues & très-curieuſes. Elles roulent pour la plupart ſur les connoiſſances des deux Peuples dans les Arts & dans les Sciences ſpéculatives, & tout concourt à fortifier l'induction que M. de Mairan a tirée du parallèle qu'il en a fait.

Qu'on me permette de terminer cet Extrait par une réfléxion ſur l'eſprit philoſophique dont les uns font honneur à notre ſiécle, & que d'autres lui diſputent avec aſſez de mauvaiſe humeur. Le vrai ſyſtême Phyſique & Aſtronomique du Ciel eſt certainement connu; la figure de la Terre eſt déterminée, jamais on n'a pénétré ſi avant dans ſa conformation intérieure; la théorie des Arts utiles occupe ce qu'il y a de meilleurs eſprits en Europe; l'hiſtoire des hommes, des lieux & des temps ſe développe de jour en jour; la chaîne des faits que la barbarie avoit briſée ſe réunit de toutes parts; la paix, l'abondance, la population ſont reconnues & proclamées pour les ſeuls objets de la politique, la modération, la juſtice, l'humanité pour les premieres vertus des héros; les préjugés pernicieux, les vieil-

Digitized by Google

les erreurs, les faux systêmes, reconnoissent & subissent l'ascendant de la raison; & les frivolités enfin n'occupent plus que les esprits frivoles. Tel est le point de vue sous lequel j'enviſage le siécle présent, & je ne crois pas qu'il y en ait un dans les Annales du Monde aussi digne, à beaucoup près, du nom de Siécle Philosophique.

LES FRAGMENS Héroïques, Ballet nouveau, représenté pour la premiére fois par l'Académie Royale de Musique, le Vendredi 20 Juillet 1759. A Paris, chez la Veuve Delormel & Fils rue du Foin.

CE Ballet est composé de trois Actes; le premier intitulé *Phaëtuſe*, est pris des amours déguisés de feu M. Fuselier. C'est l'amour déguisé en haine.

Le Théâtre représente le Temple du Soleil; on voit la mer dans l'éloignement.

Diomede & ses Compagnons en revenant du Siége de Troye ont fait naufrage dans une Isle où régne Phaëtuſe, fille d'Apollon Protecteur des Troyens. Phaëtuſe a résolu de les immoler à son pere; mais

Digitized by Google

avant de les livrer aux mains des Sacrificateurs, ſa haine a pris plaiſir à leur faire goûter tous les charmes de la vie, afin de leur rendre la mort plus cruelle.

Entre les Captifs, le ſeul Diomede a paru inſenſible aux trompeuſes douceurs de Phaëtuſe; mais ſa Confidente s'apperçoit que le dépit qu'elle en a conçu n'eſt rien moins que de la haine.

Les Captifs ſont tous amenés à l'Autel, à l'exception de Diomede: Phaëtuſe invite les Miniſtres du Soleil à lui immoler ces victimes. Elle appelle à ce ſacrifice les mânes des Troyens qu'ils ont fait périr.

PHAETHUSE.

Infortunés Troyens, ô vous ombres célèbres,
Si ma voix peut deſcendre aux rivages funèbres,
Apprenez de ces Grecs le ſupplice & l'effroi.
Leur ſang va laver votre offenſe.
O Mânes irrités! partagez avec moi
Le doux plaiſir de la vengeance!

Dans ce moment Diomede paroît, arrête le bras du Sacrificateur levé ſur l'un de ſes compagnons, & dit que c'eſt à lui ſeul de mourir. On ſçait que Diomede au Siége de Troye, en combattant contre Enée, oſa braver Apollon: c'eſt relative-

. . . . . .

Digitized by Google

ment à ce trait de la Fable qu'il dit ici aux Prêtres de ce Dieu.

Hâtez-vous, c'eſt mon ſang que vous devez répandre;
Ne vengez que ſur moi le plus *brillant* des Dieux:
Je l'offenſe plus dans ces lieux
Que ſur les rives du Scamandre.

PHAETUSE *tremblante.*

Eh, quel crime nouveau venez-vous déclarer?

Ce crime eſt d'aimer Phaëtuſe; il le déclare, elle en paroît offenſée.

PHAETHUSE.

Oubliez-vous mon rang, ma haine, ma fierté?

DIOMEDE.

Se ſouvient-on du rang quand on voit la beauté?

Le grand Sacrificateur preſſe Phaëtuſe d'ordonner le ſupplice de Diomede, & lève ſur lui la hache ſacrée.

PHAETUSE.

Arrête.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

O Ciel! que faites-vous!

PHAETUSE.

Barbare,
Arrête! La *pitié* ſuccède à mon courroux.

. . . . . .

Digitized by Google

à Diomede.

L'Amour nous trompoit l'un & l'autre:
A quoi m'expoſoit-il par ſon déguiſement ?
Je n'ai connu mon cœur qu'au funeſte moment
Où je voulois percer le vôtre.

L'Acte eſt terminé par une Fête compoſée des Nymphes, compagnes de Phaëuſe, & des habitans de ſon Iſle.

Le ſecond Acte a pour titre *Zémide*; il eſt de M. le Chevalier de Laurès, déjà connu par pluſieurs morceaux de Poeſie couronnés à l'Académie Françoiſe.

La Scéne eſt à Scyros. Le Théâtre repréſente le bord de la mer, & ſur l'un des côtés la façade d'un Palais. Zémide, Reine de cette Iſle a reçu de Pallas une égide impénétrable aux traits de l'Amour. Ce Dieu vient au ſecours de Phaſis, Amant de Zémide: l'égide même ne l'étonne pas.

L'AMOUR.

En vain la haine ou le caprice
Voudroient me diſputer un cœur.
Je deviens enfin ſon vainqueur
Par la force ou par l'artifice.

Phaſis s'éloigne en voyant venir Zémide, & l'Amour feint de s'endormir parmi des rochers qui ſe couvrent de fleurs.

Digitized by Google

Zémide au milieu de sa Cour, célèbre les charmes de la liberté : tout-à-coup appercevant l'Amour, elle veut prendre la fuite ; mais elle change de dessein.

Approchons, enlevons ses armes :
Enchaînons l'Amour.

L'Amour se laisse enchaîner, & les Nymphes chantent victoire. Ce mouvement théâtral fait un tableau très-agréable. Tout-à-coup il feint de s'éveiller, & redemande à Zémide ses armes qu'il voit dans ses mains. Zémide l'accable de reproches. Phasis vient demander grace à Zémide en faveur de ce Dieu.

Reine, contre l'Amour quel transport vous anime!
Il répandit sur vous ses plus cheres faveurs :
Moi seul, hélas ! moi seul j'éprouve ses rigueurs ;
Vous êtes son ouvrage, & je suis sa victime.

Zémide est inexorable, mais l'Amour s'avise enfin de tendre un piége à sa vanité.

Je suis ce Dieu qui fais brûler pour vous
Un cœur tendre, soumis, & chéri de la gloire.
Ah, vous adoreriez mes nœuds & ma victoire
Sans ce présent fatal, sans cette égide, hélas!
Dont vous arma la sévère Pallas.

ZEMIDE.

L'Amour est dans mes fers, je la quitte sans crainte.

Digitized by Google

Elle jette ſon égide, l'Amour briſe ſa chaîne, s'élance & frappe Zémide d'un trait qu'il avoit caché.

ZEMIDE.

Du penchant qui m'entraîne, eh comment me défendre?
Amour, ſi tu pouvois me forcer à me rendre,
Thaſis pouvoit lui ſeul me faire aimer ta loi.

L'Amour change ces bords ſauvages en les jardins enchantés, & les Peuples de Scyros célébrent ſon triomphe par une fête qui termine l'Acte.

La Muſique de ces deux premiers Actes eſt de M. Iſo: quelques perſonnes y ont cherché la preuve de ſes prétentions ſur les Ouvrages de M. de la Garde; mais ce n'eſt pas certainement le même ſtyle.

La troiſième Entrée, (Apollon, Berger d'Admete,) eſt un Acte du triomphe de l'harmonie, dont la Muſique eſt de feu M. Grenet.

Silvanire, jeune Bergere, eſt aimée du Dieu Pan, & d'Apollon déguiſé en Berger ſous le nom d'Iphis. Elle avoue à Daphné, ſon amie, qu'elle préfere le Berger au Dieu.

Les Satires annoncent l'arrivée de Pan. Silvanire veut ſe retirer, mais ils la retiennent: Pan lui-même paroît & ſe plaint

Digitized by Google

que les Bergers abandonnent son culte.
Et vous aussi, vous fuyez, Silvanire!

La Bergere avoue qu'elle imite son inconstance & qu'elle lui préfére un Berger. Pan & les Satires se dispersent dans la campagne, & mettent le feu aux hameaux d'alentour. Silvanire revient éperdue avec Apollon, qu'elle ne connoit point encore. A la voix d'Apollon le ravage cesse, la campagne se couvre de fleurs & de fruits; les Muses, les Bergers & les Bergeres s'assemblent: le Dieu des bois paroît aussi environné des Satires.

PAN.

Enfin par son trépas je vais me satisfaire.
Approche, Berger téméraire.

IPHIS.

Ouvre les yeux, reconnois-moi.

PAN.

Dieu des Arts, c'est vous que je voi!

PAN *à Silvanire.*

En faveur d'Apollon l'inconstance est permise:
Votre amour devoit m'outrager,
Quand d'un simple Mortel je vous croyois épriſe;
Mais je pardonne au Dieu le crime de Berger.

(*Voyez l'Article Spectacle.*)

Digitized by Google

ORIGENIS Opera omnia ; quæ græce vel latine tantum exstant, & ejus nomine circumferuntur, ex variis Editionibus & manu exaratis, Gallicanis, Italicis, Germanicis & Anglicis collecta, recensita, latine versa, atque Annotationibus illustrata, cum copiosis indicibus, vitâ Auctoris, & multis Dissertationibus : operâ & studio Domini Caroli *Delarue*, Presbyteri & Monachi Benedictini è Congregatione S. Mauri. *Parisiis*, apud *Joannem Debure* Bibliopolam, ad ripam PP. Augustin. 1759. 4 vol. in fol.

Dans un Prospectus latin de cette Collection des Ouvrages d'Origène on annonce qu'après s'être fait desirer & attendre pendant ving-cinq ans, elle paroît enfin complette, en 4 vol. in fol. qui coûteront 150 liv. en papier commun, & 200 liv. en grand papier. Si quelqu'un veut acheter le quatriéme volume en particulier, il lui coûtera 50 liv. en papier commun & en grand 63 liv. Le Libraire avertit le Public qu'il ne distribuera le quatriéme volume séparément qu'au mois de Juillet de l'année 1760.

LE Philosophe Moderne, ou l'Incrédule condamné au tribunal de sa raison.

Digitized by Google

Par M. l'Abbé de M. D. G. *A Paris*, chez *Despilly* Libraire rue Saint Jacques à la Vieille Poste.

HISTOIRE Universelle Sacrée & Profane, composée par ordre de Mesdames de France, Tome XI & XII. *A Paris* chez *Guillaume Desprez*, Imprimeur du Roi & de Mesdames de France, rue S. Jacques.

STORIA Universale Sacra e Profana, composita d'ordine delle Reali Principesse di Francia; dal Sign. Giacomo Hardion, Custode de Libri del Gabinetto del Re Cristianissimo, Precettore, e Bibliotecario delle Reali Principesse di Francia e Socio dell' Academie Francese, e Reale delle Belle Lettere, tradotta dalla Lingua Francese nell'Italiana. Tom. I. II. III. & IV. *In Torino* nella Stamperia Reale.

Il est à présumer que cet ouvrage, si digne de son objet, sera traduit de même dans toutes les langues de l'Europe.

DISSERTATION sur l'ancienne Inscription de la Maison carrée de Nismes, par M. Seguier, de l'Académie Royale de Nismes, de celle de Bologne, Palerme & Verone, Correspondant des Académies des Sciences de Paris, Toulouse & Montpellier. *A Paris*, chez N. M. *Tillard*, Libraire, quai des Augustins, à l'Image S. Benoît.

ARTICLE

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MEDECINE.

LETTRE de M. GAULLARD, Médecin ordinaire du Roi; pour servir de réponse à celle de M. de la Condamine, insérée dans le Mercure du mois de Juin 1759.

ENFIN, Monsieur, la réponse à ma Lettre insérée dans le Mercure du mois de Février dernier, vient de paroître dans celui de Juin; cet espace de temps fait trop d'honneur à une Lettre qui m'a couté quelques heures de travail; votre amitié pour moi vous fait trembler de me voir aux prises avec un Adversaire aussi redoutable que M. de la Condamine: mais rassurez-vous, on est bien fort quand on a la vérité pour soi; tout mon art pour la défendre se réduit à écarter les nuages qui peuvent l'obscurcir; mon seul

Digitized by Google

embarras est de renfermer dans les bornes d'une Lettre le précis de ce que j'aurois à dire ; du reste je ne vous demande pas plus de grace qu'à tout Lecteur impartial ; faites abstraction des titres d'Académicien & de Géomètre, oubliez que je suis Médecin, pesez nos raisons, & jugez-nous.

M. de la Condamine débute par trois questions.

PREMIERE QUESTION.

» Pourquoi M. Gaullard contredit-il le » rapport de quatre Médecins & la Lettre » de M. Hosty ?

SECONDE QUESTION.

» Pourquoi ces Messieurs ne répondent-» ils point à M. Gaullard ?

TROISIÉME QUESTION.

» Enfin n'y a-t-il rien à lui répondre ?

La réponse que M. de la Condamine fait à la premiere question est courte, mais elle renferme beaucoup de sens : » Je pa-» rois, dit-il, convaincu d'avoir décidé » légérement de la maladie d'un enfant » que je n'ai vû qu'une fois ; le Jugement » de quatre de mes Confreres qui semblent » se constituer mes Juges en ne me priant » pas de signer leur rapport, n'a pas dû

Digitized by Google

» me flatter ; s'ils euſſent eu cette com-
» plaiſance, je n'aurois pas cru mon hon-
» neur intéreſſé à ſoutenir mon premier
» jugement, ma lettre n'exiſteroit point,
» & on ſeroit privé d'une nouvelle défi-
» nition de la petite vérole ; telle eſt, ſe-
» lon lui, l'origine de ma lettre.

J'ai été bien léger, dit M. de la Condamine, dans ma déciſion, parce que je n'ai vu le Malade qu'une fois, & je ſuis convaincu par quatre Médecins qui ne l'ont point vû du tout dans ſa maladie : il faut avouer qu'un témoin oculaire convaincu par quatre témoins qui n'ont point vû le fait conteſté, eſt convaincu plus légérement qu'il n'a jugé.

D'un autre côté ſi mes Confreres ne m'ont pas prié de ſigner leur rapport, la raiſon en eſt ſimple ; c'eſt qu'ils étoient d'un avis & moi d'un autre ; par conſéquent ils étoient trop ſenſés pour me prier d'avoir la complaiſance de ſigner le contraire de ce que je penſois ; ils ont jugé à propos de faire part au Public de leur ſentiment, j'en ai fait de même ; nous ayons tous uſé de notre droit : à quel deſſein M. de la Condamine inſinue-t-il que ces Meſſieurs ſe ſont conſtitués mes Juges ? Je trouve leur procédé juſte & ſimple, ils paroiſſent n'avoir pas déſapprouvé le mien.

Digitized by Google

Quant à ma définition de la petite vérole, le ton ironique de M. de la Condamine ne la réfute pas, à moins que pour lui une ironie ne soit une raison : plusieurs de mes Confreres assez bons connoisseurs m'ont dédommagé par leur suffrage de la perte de celui de M. de la Condamine : il la trouveroit peut-être de son goût si elle eût été faite pour étayer l'inoculation : quoiqu'il en soit, ma lettre n'a dû son origine qu'à l'amour de la vérité, de l'humanité & du bien public ; je crois que le même motif anime M. de la Condamine ; s'il me prête des vues moins pures & moins nobles que les siennes, j'en suis fâché pour lui, & je crains que le Public n'en tire une conséquence qui lui soit désavantageuse.

» Par rapport à la seconde question, mes » Censeurs, dit M. de la Condamine, ont » autre chose à faire que de me repliquer ; » leur avis est fondé sur des raisons que je » n'ai pas même effleurées, la Lettre de » M. Hosty renferme des preuves convain- » quantes sur la maladie du jeune M. de la » Tour, & je ne réponds rien à tout cela.

Il me suffit pour le présent de repliquer ici que je suis tenté de croire que M. de la Condamine n'a pas lû ma Lettre, il écrit

Digitized by Google

du moins comme s'il ne l'avoit pas lue : quant au terme de Censeur, je me trouverois offensé de cette épithéte, si on me l'adonnoit vis-à-vis de mes Confreres ; je suis persuadé qu'ils ont la même délicatesse par rapport à moi.

» M. de la Condamine ajoute que MM. »Petit & Vernage, l'un par ses occupa- » tions, l'autre parce qu'il y a renoncé, lui » ont laissé le soin de me répondre.

Aucune raison n'auroit balancé l'intérêt public qui engageoit ces Messieurs à me répondre s'il y avoit eu lieu ; ils ont fait leur rapport & n'y ont rien mis qui ait pû me blesser ; j'ai fait le mien & j'ai parlé d'eux avec les égards que je leur dois ; quelle contestation peut-il donc y avoir entr'eux & moi ? Nous avons tous exposé notre sentiment aux yeux du Public, c'est à lui de nous juger ; & tout seroit dit si M. de la Condamine ne prenoit pour lui un mot qui s'est glissé dans ma premiere lettre, sçavoir que je voudrois qu'il ne fût permis qu'aux Médecins de traiter cette matière. Sur cela il m'offre une satisfaction ; mais il est juste que je lui en donne une à mon tour : le fait est que je parlois dans cet endroit d'une lettre assez singulière ; M. Marmontel m'a engagé à supprimer la lettre & le nom de l'Auteur,

Digitized by Google

par-là il a fait prendre le change à M. de la Condamine à qui je n'avois pas l'honneur de penser, & qui, du moins pour cet Article, doit convenir que je n'ai pas le tort qu'il me croyoit.

Nous voici à la troisième question. M. de la Condamine la partage en deux, division assez inutile, & qui, dans le cas présent est hors de saison.

» Quelle étoit la maladie du fils de M. » de la Tour ?

» La maladie de cet enfant prouve-» t elle quelque chose contre l'inocula-» tion ?

» C'est aux Médecins, dit M. de la » Condamine, de prononcer & de juger » du nom d'une Maladie : quatre Méde-» cins donnent à la maladie du fils de M. » de la Tour, le nom d'éruption crystalli-» ne ; mais M. Gaullard la nomme petite » vérole : à qui nous en rapporterons-nous » sur le nom de cette maladie, ou au té-» moignage de plusieurs Médecins, ou à » l'avis d'un seul ?

Sans contredit, toutes choses égales d'ailleurs, plusieurs degrés de probabilité d'un côté, doivent l'emporter sur un degré de probabilité de l'autre ; pour donner plus de poids à cette sorte de calcul, M. de la Condamine prétend que n'ayant

Digitized by Google

vû le Malade qu'une seule fois, je n'ai pû juger en connoissance de cause. » M. Gaul-» lard, dit-il, est convenu qu'il auroit » fallu suivre réguliérement la maladie.

Quoi, parce que je n'ai vû le Malade qu'une fois, je n'ai pû juger de sa maladie en connoissance de cause? Certes un Médecin praticien qui du premier coup d'œil ne connoît pas une petite vérole, & l'espéce dont elle est, lorsque l'éruption est faite, est un ignorant parfait, au jugement duquel il ne faudroit pas s'en rapporter à la dixiéme visite plus qu'à la premiere; c'est donc parce que j'ai vû le Malade une fois, que je suis plus croyable avec des lumieres médiocres, que vingt Médecins avec des connoissances plus étendues, mais qui n'ont point vû le Malade pendant sa maladie.

Il est vrai que M. de la Condamine a l'adresse d'appuyer l'avis des Médecins, par celui du Chirurgien qui a vû & suivi le Malade: mais où va-t-il puiser le témoignage d'un Chirurgien? c'est dans le rapport même des Médecins: qu'on rapproche ici les Certificats de ce même Chirurgien, rapportés à la suite de ma Lettre du mois de Février dernier, & qu'on calcule, si les degrés de probabilité qu'on m'oppose, pesés dans la balance de l'équité

Digitized by Google

& de la droite raiſon, doivent l'emporter ſur le degré de probabilité qui eſt pour moi : je ſuis convenu qu'il auroit fallu ſuivre régulièrement la maladie pour répondre aux choſes de fait avancées dans la Conférence tenue au Palais Royal, mais cet aveu de ma part tronqué par M. de la Condamine, & préſenté ſous une face différente, doit-il l'autoriſer à conclure que j'ai décidé du nom de la maladie précipitamment & ſans avoir examiné ſuffiſamment le Malade ?

Une autre obſervation à faire, eſt que M. de la Condamine ne me croit pas ſur ce que j'avance de contraire à ſon opinion, & il veut bien s'en rapporter à moi lorſque je dis que le Malade n'avoit pas de fièvre lors de ma viſite : mais que ſert mon ſuffrage ſur cet article, ſi mon témoignage eſt récuſable ſur le reſte ? il eſt plus aiſé de ſe tromper ſur la fièvre que ſur la petite vérole, & je ne me connois peut-être pas plus à l'une qu'à l'autre ; mais tout témoignage eſt bon à M. de la Condamine lorſqu'il croit en pouvoir tirer parti : il cite juſqu'à celui de l'anonyme, qui le premier a annoncé la maladie du jeune M. de la Tour, quoiqu'il traite d'ailleurs cet anonyme avec tout le mépris que mérite un homme qui met le maſque ſur ſon

Digitized by Google

visage pour oser dire la vérité : il invoque même celui d'un jeune homme de quinze ans, pour opposer au Chirurgien & à moi, & nous prouver que l'enfant malade ne l'étoit plus le quatriéme jour de sa maladie ; celui du Chirurgien étoit d'un grand poids dans le rapport des Médecins, mais il y trouve de la contradiction dans les deux Certificats qu'il m'a donnés ; il cite même celui qu'il a obtenu de ce Chirurgien : mais il ne suffit pas de dire qu'il l'a lû à l'Académie, il falloit le rapporter afin que le Public le confrontât avec les deux que j'ai mis tout au long au bas de ma Lettre : enfin il dispute encore sur ma visite qu'il prétend n'avoir été faite que le second jour de la maladie, quoique dans la vérité elle ait été faite le troisiéme jour, comme si cela faisoit une différence essentielle ; mais à quoi servent toutes ces minuties ? Laissons-là tous les témoignages, & résumons le fait en quatre mots : de quoi est-il question ? je l'ai déjà dit dans ma premiere Lettre ; ce n'est pas de sçavoir, s'il y a, s'il existe une sorte de petite vérole qu'on nomme Crystaline, mais de sçavoir si c'est cette espéce de petite vérole dont le jeune de la Tour a été attaqué : nous convenons tous que cette sorte de petite vérole ne dure que quatre jours, mes

Confreres qui ont visité le Malade & ses Camarades, attestent qu'ils avoient tous une maladie uniforme, & que quelques-uns avoient encore des croutes de petite vérole le dix-septiéme jour de leur maladie, qui étoit celui de leur visite.

Donc cette maladie n'étoit pas finie le quatriéme jour.

Donc le quatriéme jour les boutons n'avoient pas disparu.

Donc ce n'étoit pas une éruption crystalline.

Donc c'étoit une vraye petite vérole.

Donc le témoignage du Chirurgien & le mien, sont de sur-érogation.

M. de la Condamine insiste, & soutient que MM. les Médecins ont jugé dans leur rapport que la maladie du fils de M. de la Tour n'étoit qu'une éruption Crystalline.

J'en demande pardon à M. de la Condamine, mais je suis obligé de lui dire qu'il se trompe, & sans le vouloir il tromperoit le Public; ces MM. n'ont eu garde de juger, comme je l'ai encore observé dans ma premiere lettre, ils ont décidé sagement qu'ils conjecturoient: or conjecturer n'est pas juger; mais M. de la Condamine prétendoit dès le commencement de sa Lettre que ces Messieurs s'étoient constitués mes Juges, il les a ensuite

qualifiés de mes Censeurs, ici il continue de leur faire dire plus qu'ils ne disent eux-mêmes.

Le fait une fois discuté, M. de la Condamine passe aux conséquences qu'il copie dans la Lettre de M. Hosty : l'inoculation ne garantit point d'une érésipelle, d'une rougeole, du pourpre, de la peste &c. Mais, ajoute-t-il avec assez d'amertume, » quand » j'aurois la complaisance excessive de pré» férer votre avis singulier à celui de tous » les autres, j'avouerois seulement qu'un » enfant inoculé n'est pas infailliblement » préservé d'une espèce de petite vérole qui » dure quatre jours, qui n'est pas dange» reuse, & je dirois que, dans ce cas mê» même, l'inoculation met la vie en sureté.

Mais pensez-vous, dirai-je à M. de la Condamine, que si vous adoptez mon avis malgré sa singularité, 1°. ce n'est plus une maladie de quatre jours, c'est une vraie petite vérole à laquelle l'inoculé se trouve exposé malgré l'inoculation. 2°. Ce n'est plus une question de nom, comme vous le disiez plus haut ; ce n'est pas le nom, c'est l'espéce, c'est le caractere d'une maladie dont il faut que vous conveniez : 3°. c'est à tort que vous prétendez que l'inoculation change quelque chose au caractere de la petite vérole naturelle qui vient

enſuite, puiſque les Camarades du jeune M. de la Tour, qui n'avoient pas été inoculés, n'ont pas eu une autre eſpéce de petite vérole que la ſienne, & n'ont pas été plus en danger que lui; ainſi tout l'avantage de M. de la Tour eſt d'avoir eu l'inoculation de plus; & c'eſt gratuitement que vous lui accordez le privilége de rendre moins dangereuſe la petite vérole naturelle qui vient enſuite.

» Quel peut être le but de M. Gaullard, » dit M. de la Condamine? eſt-ce de pri» ver de tout ſecours les malades de petite » vérole? C'eſt à quoi tend ſa nouvelle » doctrine.

J'avoue que je ne prévoyois pas cette objection; la raiſon en eſt que les ſentimens d'humanité ſont plus forts chez moi que la crainte de la contagion de telle eſpéce qu'elle ſoit, & je penſois qu'il en étoit de même de tous les hommes: mais vous, Monſieur, dirai-je à mon tour à M. de la Condamine, avez-vous pour objet de haſarder, ſans raiſon & ſans néceſſité, les têtes les plus chéres à leur famille, & les plus précieuſes à l'Etat, en les expoſant à un danger de récidive que vous leur cachez, ou que vous ne connoiſſez pas?

Au ſurplus M. de la Condamine prétend que je ſuis piqué; je ne ſçai pas pour-

quoi, ni contre qui je dois l'être; je ne croyois pas que le ton de ma premiere Lettre pût faire seulement soupçonner qu'elle étoit dictée par la passion; pour s'y laisser emporter il faut être prévenu pour ou contre l'inoculation plus que je ne le suis: il m'est bien permis d'avoir mon sentiment, mais je n'en suis point assez entêté pour le donner pour une décision. M. de la Condamine me trouve singulier; mais j'ai encore une singularité qu'il ne me connoît pas, c'est de préférer à la science de mesurer des surfaces & des lignes celle de mesurer mes expressions; ainsi si la chaleur de la dispute m'entraînoit, ce seroit pour l'intérêt de la vérité sans qu'il y entrât du personnel. S'il ne faut donc que mon aveu à M de la Condamine, pour qu'il puisse donner mon nom à telle espéce de petite vérole qu'il voudra, je le lui accorde bien volontiers; peut-être ignore-t-il que son nom à lui-même & celui de l'inoculation sont devenus synonymes.

Il semble que la dispute auroit dû finir ici, mais voici encore trois nouvelles Propositions que M. de la Condamine va prouver à sa façon, & sur lesquelles je vais jetter un coup d'œil rapide, en abrégeant autant que je le pourrai.

PREMIERE PROPOSITION.

» Il n'eſt nullement prouvé qu'on ait deux » fois la petite vérole, & il y a de grandes » raiſons d'en douter.

SECONDE PROPOSITION.

» Quand il ſeroit prouvé qu'on peut la » prendre deux fois naturellement, il ne » s'enſuivroit pas qu'on pût la reprendre » après l'inoculation.

TROISIEME PROPOSITION.

» Enfin quand il y auroit quelque exem- » ple d'un inoculé attaqué d'une ſeconde » petite vérole, il ne faudroit pas en con- » clure que l'inoculation eſt inutile.

Pour prouver la première Propoſition, M. de la Condamine dit, » que depuis » 1200 ans on diſpute pour ſçavoir ſi on » peut avoir deux fois la petite vérole, & » de-là il conclut qu'on ne peut l'avoir » deux fois ; ou par une conſéquence qu'il » veut bien adoucir, que le cas eſt extré- » mement rare.

C'eſt à-peu près comme ſi je diſois, on a cru pendant 2000 ans que la nature abhorroit le vuide, donc il faut encore le croire aujourd'hui ; ou du moins à préſent que le contraire eſt démontré, il eſt ra-

Digitized by Google

core permis de douter des faits, de disputer sur les expériences, de faire des exceptions, & de diminuer autant qu'on le peut la force des preuves d'une vérité démontrée.

De-là M. de la Condamine passe aux calculs : » il meurt, dit-il, 20000 personnes à Paris année commune, dont la » quatorzième partie, (plus de 1428) » meurt de la petite vérole : c'est le résul- » tat d'un dépouillement fait des Listes » mortuaires de Londres : par d'autres cal- » culs aussi faits en Angleterre, de sept » malades de la petite vérole naturelle, il » en meurt un ; donc sept fois 1428 per- » sonnes, ou 10000 ont tous les ans la » petite vérole à Paris : or sur ces 10000 » une rechute de notoriété publique n'est » pas encore arrivée, puisqu'on dispute » encore du fait ; donc il n'arrive pas de » dix mille fois une.

J'ai cité dans ma Lettre du mois de Février dernier deux Malades que je traitois pour lors d'une seconde petite vérole naturelle ; M. Astruc traitoit aussi M. de Beaumont qui étoit dans le même cas : qu'est-il besoin de calculs, & de calculs faits à Londres, pour prouver ou démentir à Paris un fait si simple & à la portée de tout le monde.

Digitized by Google

Si dans le Public on dispute encore sur ce fait, & si on veut chercher la raison des nuages qui en obscurcissent la certitude, il me paroît ridicule d'en rejetter la cause sur l'ignorance du Peuple, la mauvaise foi des Gardes-malades, des Chirurgiens, & des Apotiquaires, aussi bien que sur l'impéritie des jeunes Médecins; il est plus simple & plus naturel de penser que les Médecins, ceux même qui ont le plus d'expérience, voulant dissiper les frayeurs & les allarmes que cette maladie imprime dans les esprits, ont laissé subsister, & ont même accrédité l'erreur ou l'incertitude où l'on est sur le retour de cette maladie; c'étoit sagesse pour lors de rassurer le Public par un artifice innocent: mais aujourd'hui qu'on veut tirer avantage de cette erreur qui est sans conséquence, pour en autoriser une qui peut être dangereuse, toute la société doit se réunir pour attester qu'il y a des exemples fréquens de gens qui ont eu plusieurs fois la petite vérole naturelle: je pourrois accabler M. de la Condamine par la foule des témoignages de ceux qui dans Paris en fourniroient des exemples; mais puisqu'il ne lui faut qu'un exemple de notoriété publique, je me borne à quelqu'un du métier; M. Taf-

Digitized by Google

lard Apothicaire très-connu, a chez lui dans la personne de son fils la preuve vivante du retour trop certain de la petite vérole naturelle : chaque famille peut mieux donner des preuves de cette vérité que chaque Médecin même le plus en vogue ; la raison en est que rarement un Médecin suit le même homme dans l'enfance, l'adolescence & l'âge mûr ; mais les hommes en général passent leur vie dans leur famille ; du moins chaque famille est instruite des événemens intéressans qu'essuye chacun de ses parens, quelqu'éloignés qu'ils soient, & une maladie aussi grave que la petite vérole, est un de ces événemens.

Une telle évidence paroît frappante ; ce n'est cependant que par grace que M. de la Condamine veut bien accorder un » sur dix mille qui ait la petite vérole na» turelle deux fois ; mais cela ne prouve » rien contre l'inoculation ; comme elle a » le privilége d'être la sauve-garde de la » beauté & de la vie, elle a aussi celui de » préserver du retour de cette fâcheuse » maladie.

Si le retour de la petite vérole naturelle n'est pas une preuve, au moins est-il un furieux préjugé contre l'inoculation : l'exemple du fils de M. de la Tour n'est

Digitized by Google

pas capable de convaincre M. de la Condamine ; mais j'ai cité dans ma premiere Lettre un second exemple d'un Hollandois traité & guéri par M. de la Saône, d'une petite vérole naturelle, deux ans après avoir reçu cette maladie par inſertion : ſi M. de la Condamine a beſoin d'un troiſiéme exemple, il peut ſe rappeller celui du Mylord Anglois inoculé à Londres, traité & guéri depuis à Rheims d'une petite vérole naturelle très-forte, par M. Joſnet fameux Médecin de cette Ville ; ce fait eſt avéré, authentique & inconteſtable.

Mais tous ces exemples ſont des chimeres pour M. de la Condamine ; & par des calculs auſſi juſtes que les précédens, il prétend convaincre un pere de la néceſſité de faire inoculer ſes enfans, s'il n'eſt un barbare, un pere dénaturé, un homme enfin qui déraiſonne, ou qui ne raiſonne plus, depuis que les exemples rapportés lui ont ouvert les yeux ſur le danger, ou du moins ſur l'inutilité de cette opération : je ne dis pas expreſſément le danger, il faudroit pour cela rappeller l'événement funeſte de l'inoculation faite à Mlle Chatelain rue de Ventadour ; cinq Médecins avoient vu la Malade, deux avoient préſidé à l'opération, & le mérite

Digitized by Google

du Chirurgien qui avoit opéré, lui a déja fait une réputation qui le met au-dessus de la critique : il faudroit aussi discuter les causes de la mort du fils de M. de Caze, inoculé & mort à Chaillot le mois dernier. Je ne suis pas chargé d'approfondir ces faits, ils mériteroient bien que le Ministere public usât du droit qu'il a de parler & d'agir.

Au reste je ne pense pas que le Corps des Théologiens & celui des Médecins reconnoisse la compétence de M. de la Condamine sur le droit qu'il s'arroge d'assigner les bornes de ces deux Juridictions à l'égard de la question présente.

Premier Problême.

» C'est un Problême, dit M. de la Condamine, de sçavoir si l'inoculation en » général est utile & salutaire.

J'aurois cru pouvoir faire de cette question une Thèse de Médecine, & non un Problême d'Algébre ; plus on a fait d'essais heureux ou malheureux sur cette Méthode, plus il appartient aux Médecins d'en examiner & d'en discuter les effets & les suites, & c'est aux Médecins seuls, de droit, à prononcer sur l'affirmative ou sur la négative de cette question.

Digitized by Google

SECOND PROBLÉME.

» Voici encore un autre Problême : lequel des deux court un plus grand risque » de la vie, ou de celui qui attend en » pleine santé que la petite vérole le saisisse, ou de celui qui la prévient en se » faisant inoculer ? Cette question, dit M. » de la Condamine, n'appartient ni à la » Théologie, ni à la Médecine.

M. de la Condamine passe malheureusement le but, & cela arrive souvent aux gens qui ont le plus d'esprit : de bonne foi le croit-il en état de voir l'inoculation sous toutes ses faces & tous ses rapports ? A peine l'envisage-t-il d'un côté : il ne s'apperçoit pas que dans ses calculs il ne considere que l'avantage des Inoculés ; il ne fait pas la plus légère attention aux risques qu'il fait courir à tous ceux qui prendroient la petite vérole, par la contagion des Malades qui auroient reçu cette maladie par insertion ; de sorte que quand même il auroit géométriquement prouvé que sur 10000 Malades inoculés il n'en meurt aucun, & qu'aucun n'est exposé à une seconde petite vérole, ses calculs n'en seroient pas moins en pure perte, & l'inoculation n'en devroit pas moins être proscrite, s'il ne prouve de plus que le préten-

Digitized by Google

u bien qu'il procure à 10000, doit l'em-
orter ſur le mal réel qu'il feroit à 100000
n leur communiquant une maladie que
ous les Inoculateurs conviennent être con-
agieuſe, & dont il eſt certain que la
ontagion, quelques meſures qu'on puiſſe
rendre, eſt beaucoup plus dangereuſe que
elle qui vient par une petite vérole na-
urelle.

Mais que doit-on penſer ſi tous les cal-
uls de M. de la Condamine partent d'un
aux principe? C'eſt ce qu'il eſt aiſé de
ui prouver. Il poſe pour baſe de tous ſes
alculs, la mort d'un ſur ſept, de ceux
ui ſont attaqués de la petite vérole na-
urelle; or ce principe eſt faux, & abſo-
ument faux: je plaindrois bien un Méde-
in qui ſeroit aſſez mal-adroit, ou aſſez
nalheureux dans ſa pratique pour perdre
e ſeptiéme de ſes Malades de petite vé-
ole naturelle, & je plaindrois encore
ien plus les Malades qui tomberoient
ntre ſes mains: mais je vais plus loin, &
e ſoutiens que quand même cette aſſer-
tion de M. de la Condamine ſeroit vraie,
ſes calculs n'en ſeroient pas moins vi-
cieux: Que le Médecin, dit-il, décide ſi
tel Sujet eſt propre à l'inoculation; donc
tous les Sujets n'y ſont pas propres: mais
ſi l'on retranche (comme le veulent en ef-

Digitized by Google

ſet les Inoculateurs) du nombre de ceux qui ſeront inoculés, tous les enfans qui ont un vice dans le ſang, on ne choiſit pour l'inoculation que ceux qui guériroient d'une petite vérole naturelle : ainſi pour juſtifier par des calculs les ſuccès de l'inoculation, il faudroit avoir inoculé les mauvais Sujets par préférence aux bons, ou du moins les uns & les autres indifféremment ; on ne l'a pas fait, & on n'a eu garde de le faire ; donc toutes les conſéquences de M. de la Condamine partent d'un principe faux ; donc tous les avantages de l'inoculation doivent diſparoître ; donc les riſques de l'inoculation ſont en pure perte, bien loin de diminuer, ou de prévenir ceux qu'on court à attendre la petite vérole naturelle.

TROISIÉME PROBLÉME.

» De deux riſques inégaux, dont l'un » eſt inévitable, eſt-il permis de choiſir le » moindre? »

C'eſt encore un autre Problême de M. de la Condamine, mais ce Problême eſt un pur ſophiſme : il n'eſt pas vrai que de ces deux riſques l'un ſoit inévitable ; feu M. Molin a été une preuve qu'on peut vivre près d'un ſiécle, même au milieu de la contagion, ſans avoir la petite vé-

Digitized by Google

vole ; on peut même assurer qu'il y a des familles entieres qui en sont exemptes.

D'un côté on exagere jusqu'à l'hyperbole le nombre de ceux qui meurent de la petite vérole naturelle, & par un excès opposé on réduit presqu'au néant le nombre de ceux qui toute leur vie sont exempts de cette maladie ; de l'autre on nie le retour fréquent & avéré de cette maladie soit naturelle, soit artificielle ; on publie & on vante les succès de l'inoculation, mais on met tout en œuvre pour en dérober les malheurs à la connoissance du Public : cependant on accuse de mauvaise foi ceux qui s'opposent à l'inoculation, on leur reproche même de s'y opposer par intérêt, objection si absurde qu'il seroit ridicule de la réfuter ; tout le monde sent qu'il suffit de rétorquer cet argument.

Les calculs de M. de la Condamine faits en Angleterre sur les inoculations, seront vrais ou faux ; je laisse à qui voudra le soin d'aller les vérifier ; pour moi qui suis François, qui vis en France, qui écris pour mes Compatriotes, voici mon calcul : je connois 80, mettons pour la facilité du calcul, cent Inoculés à Paris ; sur ce nombre j'en sçai au moins deux morts, & j'en ai cité trois qui ont eu la petite vérole naturelle après l'inoculaton ; donc un

Digitized by Google

20^e au moins des inoculés meurt dans l'inoculation, ou a des retours de petite vérole naturelle après l'inoculation faite; donc les calculs de M. de la Condamine qui sont peut-être bons en Angleterre, ne sont pas justes pour Paris; donc le Public s'abuse en se laissant séduire par ses démonstrations.

J'ai encore un autre calcul & court & simple; je le propose à tous les peres qui voudront faire inoculer leurs enfans: qu'ils supputent d'un côté la somme de leurs justes regrets s'ils perdent un enfant par la petite vérole naturelle; que de l'autre ils calculent la mesure du désespoir affreux auquel ils doivent être livrés toute leur vie si ce même enfant leur est enlevé par la petite vérole donnée par l'inoculation; je pense qu'ils ne trouveront nulle proportion dans cette alternative.

C'est sous cet aspect qu'il faut présenter l'inoculation aux Théologiens; mais quand je dis les Théologiens, je ne parle pas d'un petit nombre séduits par les Apologistes de l'inoculation, j'entends les Théologiens en Corps, assemblés pour décider sur une nouveauté si grave, si importante, & qui intéresse la vie des Citoyens.

M. de la Condamine, dans son voyage de Rome avoit mis dans le parti de l'inocu'ation

Digitized by Google

noculation quelques Cardinaux respectables ; c'eût été pour lui un grand triomphe d'apporter en France un bref du Pape pour autoriser l'inoculation ; les lumières du Saint Pere le mirent à l'abri de la séduction des calculs ; il tint bon contre toutes les tentatives du Géometre, & en lui accordant l'estime personnelle qu'il mérite, il refusa son suffrage à une méthode qui doit être rejettée si dans le fonds elle est illicite : il doit en être de cette opération comme de l'usure ; en vain on me démontreroit par des calculs l'avantage que tout usurier tire de l'argent qu'il prête : en vain on me citeroit l'exemple des Peuples & des Nations entieres qui auroient adopté ou toléré l'usure ; je ne croirai jamais qu'on puisse, encore bien moins qu'on doive la conseiller ou la prescrire, tant que la Théologie & la Jurisprudence me diront que c'est un crime. Il doit en être ainsi de l'inoculation par rapport à la Théologie & à la Médecine. C'est donc aux Théologiens & aux Médecins à décider ; permis après cela à MM. les Géométres de faire leurs calculs : M. Clairaut s'immortalise par les siens qu'il sçait appliquer à des objets qu'il connoît & qui sont de son ressort, M. de la Condamine peut en faire de même.

Digitized by Google

Au surplus je n'ai pas l'honneur d'être de la Faculté de Médecine de Paris, selon la remarque judicieuse de M. de la Condamine, qui par-là veut faire entendre qu'avec ce titre honorable, j'aurois apparemment & plus de lumières & plus de droits en Médécine: M. Molin, l'Esculape de notre siécle, étoit dans le même cas: MM. Chirac & Chycoineau y étoient aussi. M. Senac leur digne Successeur n'est pas non plus dans la Liste de la Faculté; il en est de même de MM. de la Caze, Faure, Raulin, Petit pere & fils; mais cela fait-il quelque chose à l'inoculation? Quoique je ne sois pas Membre de la Faculté, je n'en suis pas moins son Elève, c'est à elle de revendiquer ses droits usurpés par M. de la Condamine; il s'ingere de venir moissonner dans un champ qui lui est étranger; c'est à la Faculté elle-même que j'en appelle, c'est à elle de prononcer: je me ferai gloire de me soumettre à son jugement: M. de la Condamine refusera-t-il d'en faire autant?

Au reste M. de la Condamine peut sous son nom, ou sous celui de tel Inoculateur qu'il voudra, me faire replique sur replique; il est aisé de voir dans l'histoire qu'il fait de l'inoculation, le mépris insultant avec lequel il traite tous ceux qui ont

Digitized by Google

parlé contre, & les éloges qu'il prodigue à tout Auteur qui penſe, parle ou écrit en faveur de cette méthode; un Médecin Inoculateur ſe fait des amis, des protecteurs, on le prône, on le vante; un Médecin au contraire qui s'oppoſe à l'inoculation, eſt un eſprit foible, un petit génie, un homme qui n'a pas aſſez de lumières, ou de forces pour ſe mettre au-deſſus du préjugé du vulgaire: M. de la Condamine prétend qu'il lui a fallu bien du courage pour rompre la glace & prêcher l'inoculation, mais il en faut bien davantage à un Médecin pour s'oppoſer au torrent de la nouveauté. M. Hoſty & M. de la Condamine m'ont forcé à entrer en lice; ces ſortes de diſputes polémiques dégénèrent ordinairement en perſonnalités indécentes quand elles ſont pouſſées trop loin: ainſi je laiſſe le champ libre à tous les Inoculateurs; je renonce à toute diſpute, & j'attendrai tranquillement que le Corps de la Médecine décide un Procès qui eſt en état d'être jugé.

Quoiqu'il en ſoit j'accorderai volontiers à M. de la Condamine que la plupart, & même s'il le veut, tous mes raiſonnemens portent à faux, mais pour les choſes de fait il faut qu'il en convienne.

Les exemples que j'ai cités de MM.

Digitized by Google

Montjay, Kerlerec, Beaumont & Taſſard, prouvent invinciblement qu'on peut avoir la petite vérole naturelle deux fois, & que le fait n'eſt pas rare.

Les exemples du fils de M. de la Tour, du Hollandois traité par M. de la Saône, & du Mylord Anglois traité à Rheims par M. Joſnet, prouvent également qu'on peut avoir la petite vérole naturelle après l'avoir eue par inſertion.

Ces deux points étoient l'objet eſſentiel de notre diſpute ; ſi M. de la Condamine ne ſe rend pas à la force & à l'évidence de mes preuves, il ne lui reſte qu'un moyen de me perſuader de ſa bonne foi ; c'eſt de conſentir que je l'inocule moi-même ; mais s'il ſe ſoumet à cette épreuve, je l'avertis que je ſuis preſque phyſiquement certain de lui donner la petite vérole, quoiqu'il l'ait eue naturellement auſſi bien que moi ; il eſt l'Apôtre de l'inoculation, il ne doit pas craindre d'en être le Martyr.

A Paris, le 16 Juin 1759. Signé GAULLARD, Médecin ordinaire du Roi.

En attendant la réponſe de M. de la Condamine, je puis annoncer que s'il y alloit du bien de l'humanité ; ſi, par exemple, il ne tenoit qu'à l'épreuve que M.

Digitized by Google

Gaullard lui propose que l'Inoculation ne fût établie aux Enfans-trouvés de Paris, M. de la Condamine se feroit inoculer non pas une fois, mais toutes les semaines, & sous les yeux mêmes de M. Gaullard.

Voici ce qu'on pense à Stokolm de la méthode de l'Inoculation.

COPIE de la Lettre écrite par M. le Sénateur Baron DE SCHEFFER, à M. DE LA CONDAMINE.

Stokolm, 15 Juin 1759.

MONSIEUR,

J'ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec le Mémoire qui y étoit joint, & je m'empresse de vous en témoigner ma reconnoissance. La Médaille frappée à l'honneur de Madame de Géer est bien décrite: le courage de cette Dame & les progrès de l'Inoculation dûs à son exemple, méritoient bien l'honneur que vous lui avez fait de parler d'elle en cette occasion. On a inoculé cette année en ce Pays-ci un grand nombre d'enfans de qualité & beaucoup de ceux du peuple, sans qu'aucun mauvais succès

Digitized by Google

ait décrédité une méthode qui commence à ne plus trouver de contradicteurs parmi nous. La lecture de ce second Mémoire que je vais d'abord faire traduire en Suédois, ainsi que le premier l'a été, achévera de convaincre les Incrédules s'il y en a encore. Je ne puis assez vous dire, Monsieur, combien en bon Patriote je sens l'obligation que ce Pays-ci vous aura un jour ; car il est certain que la diminution des ravages de la petite vérole est déjà visible, & que ce bonheur si important pour notre population, est uniquement votre ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé le Sénateur Baron DE SCHEFFER.

EXTRAIT d'une Séance publique de la Société Littéraire d'Arras, tenue le 7 Avril 1769.

MR. l'Abbé Delys, Directeur en exercice, ouvrit cette Séance par une Dissertation, où il examine les avantages & les inconvéniens qui peuvent résulter de l'augmentation considérable des fermages. Après avoir amplement discuté & balancé

Digitized by Google

les raiſons pour & contre, il conclut que non ſeulement cette augmentation eſt préjudiciable aux Particuliers qui ne poſſédent aucun biens-fonds, & aux Cultivateurs, mais auſſi qu'elle ne ſçauroit ſe concilier avec les vrais intérêts du Propriétaire des biens de campagne; qu'elle empêche même les progrès de l'agriculture, enfin qu'elle nuit au bien de l'Etat & des Finances du Royaume.

M. le Chevalier de Couturelle, Chancelier de la Société, lut un Diſcours ſur l'excellence de notre Langue, dans lequel il fait enviſager combien il eſt utile à la plupart des hommes de les poſſéder parfaitement.

Enſuite M. Bayard le cadet, nouvel Aſſocié, prononça ſon remercîment, auquel répondit le Directeur.

M. Harduin Avocat, Secrétaire perpétuel de la Société, donna la premiere Partie d'un Mémoire Hiſtorique, tiré des Regiſtres de la Ville d'Arras, concernant les Joutes, Tournois, & autres pareils exercices, qui ſe firent dans cette Ville au quinziéme ſiécle, du temps de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & Comte d'Artois. Il rapporta entr'autres événemens, le détail des *faits d'armes* qui ſe paſſerent à Arras entre le fameux Pottron

Digitized by Google

de Saintrailles, & Lyonnel de Wandônne Gentilhomme de Boulonnois, ſous les yeux de ce Duc en 1423.

Le P. Lucas Jéſuite lut des Réflexions critiques & phyſiques ſur le ſyſtême d'un Auteur anonyme touchant la nature du ſel marin, & du ſel gemme, & ſur celui d'un Philoſophe adepte par rapport aux mêmes ſels.

La Séance fut terminée par la lecture d'un Diſcours de M. l'Abbé Jacquin, Aſſocié honoraire, ſur la connoiſſance & l'application des talens. Il établit premièrement dans ce Diſcours que tous les hommes naiſſent avec quelques diſpoſitions pour une Science ou pour un Art. Il indique après cela les moyens de connoître ces diſpoſitions, & expoſe enfin de quelle manière on doit les cultiver.

PROGRAMME de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Caën.

DANS la Séance du 7 Juin, l'Académie a propoſé pour Sujet du Prix qu'elle doit diſtribuer à ſa rentrée qui ſe fera le Jeudi ſix Décembre prochain, cette queſtion : *S'il n'eſt pas plus nuiſible qu'avantageux de planter en Normandie des Pommiers à cidre dans une bonne terre ?*

Digitized by Google

Les Dissertations sur cette question seront faites en Prose & d'une demie heure de lecture au plus ; on demande qu'elles soient écrites en caractères bien lisiblés ; au bas de la Dissertation il y aura une Sentence, & l'Auteur mettra dans un billet séparé & cacheté la même Sentence avec son nom, ses qualités & son adresse.

Les paquets seront affranchis & adressés à M. Massieu de Clerval, Secrétaire de l'Académie ; ils ne seront reçus que jusqu'au dernier jour d'Octobe.

Le Prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. L'Académie de Caën, célébre même avant les Lettres Patentes que le feu Roi lui accorda en 1705, a toujours conservé son éclat par la réputation des Membres illustres qui la composent sans aucun des motifs d'émulation dont jouissent les autres Académies. C'est la première fois que celle de Caën propose un Prix, & l'utilité du Sujet choisi fait assez connoître que le don part d'une main * qui travaille sans cesse au bonheur de la Province.

* M. de Fontette Intendant de la Généralité de Caën, Vice-protecteur de l'Académie & l'ami des beaux Arts qu'il cultive sans perdre de vue les fonctions pénibles de son état.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

***LETTRE** concernant quelques observations sur diverses espéces de Cataracte, écrite à M.* Daviel, *Chirurgien ordinaire & Oculiste du Roi, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie & de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon &c. Par M.* Hoin, *Chirurgien à Dijon, & des mêmes Académies &c.*

MONSIEUR,

Vous avez acquis tant de droits sur l'opération de la Cataracte par l'ingénieuse méthode que vous avez publiée dans le second volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, sur les moyens de faire sortir de l'œil le cryſtallin cataracté ; que quand même l'amitié ne m'engageroit point à vous communiquer une observation singuliere que j'ai faite sur

Digitized by Google

cette maladie, le premier motif suffiroit seul pour m'y forcer, puisque cette observation présente un inconvénient peu connu, à ce que je pense, de l'abattement de la Cataracte & qu'elle fournit par-là une raison de plus de donner la préférence à l'extraction.

Au commencement du mois de Janvier 1759, une femme âgée d'environ soixante ans & qui paroissoit convalescente, me consulta dans la salle des Malades du grand Hopital de Dijon, au sujet de la diminution de sa vue. J'examinai ses yeux.

La prunelle de l'œil droit conservoit sa rondeur naturelle, mais elle étoit considérablement rétrécie : elle paroissoit coupée en deux parties égales par un filet transversal, blanchâtre & de l'épaisseur d'environ un quart de ligne : le reste de la prunelle avoit sa couleur ordinaire, ou plutôt n'en avoit aucune : l'iris étoit dans une parfaite immobilité. La Malade ne voyoit absolument rien de cet œil, sur lequel en 1749 un Oculiste étranger avoit fait en ma présence l'opération de la Cataracte au moyen de son aiguille ronde & très-fine. Il n'y avoit plus lieu d'espérer le rétablissement de cette organe : je passai à l'examen de l'œil gauche.

J'y apperçus une Cataracte ordinaire qui

n'étoit pas assez opaque pour empêcher cette femme de distinguer les gros objets & les couleurs vives : Quoiqu'elle ne fut point encore dans ce degré de maturité que l'on exige lorsqu'on veut l'abattre, elle étoit assez avancée pour que l'on pût se promettre un heureux succès de son extraction, surtout les mouvemens de l'iris s'exécutant comme de coutume.

Je proposai à cette femme d'extraire sa Cataracte selon votre méthode, telle que vous eutes la complaisance de me la faire pratiquer il y a quelques années sous vos yeux dans le même Hôpital, & telle que je l'ai suivie quelquefois avec succès depuis ce temps : La Malade y consentit. L'état de langueur où sa fièvre l'avoit jettée ne me le permit pas, & cette fièvre qui revint la semaine suivante la conduisit bientôt au tombeau.

J'examinai de nouveau les yeux de cette femme après sa mort. La dilatation de la prunelle me parut aussi considérable dans l'œil gauche attaqué de la Cataracte, qu'elle a coutume de l'être sur les cadavres. J'ouvris cet œil avec de grandes précautions : toutes ses parties étoient dans leur état ordinaire, à la réserve du cristallin, qui sans être entièrement opaque, avoit déjà beaucoup perdu de sa transparence & même de sa

Digitized by Google

molleſſe. Il étoit remarquable principalement pas un très-grand nombre de filets blanchâtres en forme de fibres radiées qui partoient d'une eſpéce de petit noyau central de la même couleur & qui s'étendoient juſqu'à la circonférence de ce corps en perdant peu-à-peu de leur blancheur. Ces filets paroiſſoient avoir plus de ſolidité à proportion qu'ils étoient plus blancs ; ils pénétroient toute l'épaiſſeur du cryſtallin : Auſſi viſibles à ſa face poſtérieure qu'à l'antérieure, ils l'étoient encore à la ſuperficie de chaque ſection que je faiſois.

Aucun de ces filets, ou plutôt de ces lames épaiſſies n'étoient circulaires : tous avoient conſtamment une direction longitudinale & perpendiculaire aux deux faces. Repréſentez-vous, Monſieur, les rayons de la couronne ciliaire, prolongez-les juſqu'au centre du cryſtallin, faites-les pénétrer de la ſuperficie antérieure de cette lentille juſqu'à la poſtérieure ; vous connoîtrez la véritable ſituation des lames ou des filets blanchâtres que j'y ai vûs : placez à préſent dans l'intervalle qui les ſépare une ſubſtance gélatineuſe trouble, quoiqu'encore un peu tranſparente, épaiſſe mais plus molle que les filets, & vous aurez une idée nette de la différente conſiſtence de ce cryſtallin imparfaitement cataracté.

Digitized by Google

Je devrois présumer que je prends trop de soin pour vous décrire une espéce de Cataracte que vous avez vraisemblablement rencontrée plusieurs fois, surtout depuis que vous faites l'extraction du crystallin : il y a lieu de croire que dans le grand nombre de celles que vous avez tirées de l'œil, il s'est trouvé quelques Cataractes radiées : mais comme vous n'avez pas encore publié les observations curieuses que vous avez eu si souvent occasion de faire sur les maladies des yeux, je ne suis pas sûr que cette espéce de Cataracte se soit présentée à vos recherches & je ne me rappelle pas de l'avoir vû décrite dans aucun Auteur. Il est vrai qu'elle ne fait point une classe particulière & & qu'on la doit ranger dans celle des Cataractes variées. Mais ce n'est point là le fait singulier que je vous ai promis ; avant de vous l'exposer, permettez, Monsieur, que je m'arrête encore un instant à l'autre ; je n'ai plus qu'un doute à répandre sur un point de théorie peut-être trop généralement reçu.

On croit que le crystallin formé de différentes couches appliquées les unes sur les autres dans le même arrangement que celles d'un oignon, s'épaissit toujours selon l'ordre de ses couches pour former une ca-

Digitized by Google

taracte soit que l'opacité commence par les couches intérieures après l'épaississement du noyau, soit qu'elle s'empare d'abord des extérieures ou des corticales. Vous sçavez qu'on ne manque pas d'exemples qui autorisent cette opinion : je ne cherche point à la détruire. Je ne doute pas que beaucoup de Cataractes ne se forment par l'épaississement gradué & alternatif des couches du cryſtallin ; mais la même maladie ne suit par toujours la même marche. La Cataracte radiée que j'ai vue, toutes celles que d'autres ont pû observer, démontrent que le cryſtallin ne devient pas toujours opaque selon l'ordre de ses couches disposées comme des espéces de sphères concentriques & que ce corps s'épaissit quelquefois par des lames divergentes du centre à la circonférence, à-peu-près comme le Pariétal s'ossifie dans le fœtus. Je m'écarterois de mon principal objet si je cherchois à vous prouver ici que cette remarque peut porter un nouveau jour sur la structure de la lentille oculaire : j'abandonne le tout à vos réflexions & je décris ce que l'œil droit me présenta de singulier.

Je vous ai déjà fait observer, Monsieur, que sa prunelle étoit fort rétrécie : elle s'étoit montrée sur le vivant toujours également étroite à différens degrés de lumiere :

ſon diamètre ſe trouva le même ſur le cadavre. J'extirpai l'œil ; je fis une ſection circulaire à la partie moyenne du globe : le corps vitré avoit toute la tranſparence qui lui eſt propre ; il étoit convexe en devant comme en arriere ; on n'y voyoit plus de chatton parce qu'il n'y avoit plus de cryſtallin pour le remplir. Je n'apperçus aucune ligne opaque, aucune déperdition de ſubſtance, aucune inégalité ſur la portion du corps vitré qui avoit été déchiré par l'aiguille dix ans auparavant ; & je ne pouvois pas douter qu'il ne l'eût été alors, puiſqu'une partie de la couronne ciliaire manquoit en cet endroit ; ce qui en reſtoit avoit la figure d'un croiſſant dont les cornes étoient tournées du côté externe ou correſpondoient au petit angle de l'œil.

Par cet état du corps vitré, j'acquis une nouvelle preuve de votre opinion ſur ſa facilité à ſe régénérer ou à ſe réunir, ſans s'obſcurcir même dans les points de réunion. La derniere opération que vous avez faite à Mademoiſelle Joly, m'en avoit déjà fourni une. Vous vous rappellez ſans doute qu'elle jetta ſa tête en arriere, lorſque vous eûtes fini la ſection de la cornée & que par la précipitation de ce mouvement inattendu le cryſtallin fut expulſé avec une portion du corps vitré. Je fus témoin

Digitized by Google

alors de votre sécurité ; vous levâtes mes doutes sur le succès de l'opération & vous m'apprîtes que plusieurs exemples de cette espéce vous avoient rassuré sur l'évènement : en effet malgré son grand âge, Mlle Joly voit de cet œil, comme si l'intégrité du corps vitré n'eût jamais été altérée.

Je vous ai déjà dit qu'il n'y avoit ni chatton, ni cryſtallin dans l'œil droit du cadavre. Cependant il reſtoit une portion de ce corps placée en forme d'anneau irrégulier dans preſque tout le contour du cercle de l'uvée à laquelle elle étoit adhérente. Cette eſpéce d'anneau repréſentoit un petit ver rond, roulé ſur lui-même, & dont les parties étoient d'un volume inégal. Ce corps en quelque ſorte cylindrique, commençoit par une groſſe extrémité ſituée à la partie inférieure de l'uvée du côté de l'angle externe de l'œil, y faiſoit un coude & montoit circulairement en diminuant de volume, c'étoit dans ſa partie ſupérieure qu'il en avoit le moins ; il groſſiſſoit en deſcendant du côté de l'angle interne : parvenu vis à-vis le coude de ſa groſſe extrémité, au lieu de ſuivre pour s'y joindre le contour circulaire qu'il n'avoit point quitté dans ſon trajet, il formoit un ſecond coude en remontant, & bientôt après il don-

Digitized by Google

noit naissance à un allongement transversal beaucoup plus mince, étranglé en deux endroits : c'étoit la seule portion de ce corps que l'on vit à travers la prunelle de la femme vivante ou morte. L'allongement s'appuyoit sur le premier coude, y en faisoit un troisième pour remonter le long du bord concave de cet anneau, & après avoir souffert deux nouveaux étranglemens, il se terminoit en haut & du côté de l'angle externe par une petite extrémité arrondie.

Ce corps avoit beaucoup de ressemblance avec le cercle osseux de l'oreille du fœtus : mais afin de vous le mieux représenter, supposez le cercle plus épais du double, recourbez ses deux extrémités, faites-leur soutenir la corde du timpan qui vous donnera une idée de l'allongement transversal auquel vous ajouterez sa branche montante & ses quatre étranglemens. N'oubliez pas de faire abstraction de la membrane du tambour ; l'anneau irrégulier dont je parle avoit un grand trou dont la partie supérieure étoit cachée par l'iris, tandis que l'inférieure répondoit à la portion supérieure de la prunelle : il y avoit aussi une échancrure bornée en haut par l'allongement, de côté par le premier & le second coude, & située vis-à-vis le segment inférieur de la pupille.

Digitized by Google

Cet anneau étoit attaché par la plus grande partie de son bord convexe avec presque tout le croissant qui restoit à la couronne ciliaire; mais cette union étoit si foible, qu'en inclinant peu-à-peu la portion antérieure du globe de l'œil pour en faire sortir le corps vitré, l'anneau resta joint à l'uvée avec laquelle il avoit contracté de plus fortes adhérences par sa face antérieure, & surtout par la petite extrémité arrondie de sa branche montante. L'immobilité que j'avois reconnue à l'iris pendant la vie de cette femme, dépendoit de cette cohésion. Certainement l'humeur aqueuse n'avoit point ici de chambre postérieure: le corps vitré, convexe en devant, comme je vous l'ai fait remarquer, occupoit le grand trou de l'anneau, & se prolongeoit sans y être attaché jusqu'à celui de la prunelle.

Toutes les parties de ce corps n'avoient ni la même couleur ni une consistence égale: la portion montante de l'allongement étoit plus blanche & plus dure que la portion transverse; j'eus peine à l'écraser entre deux doigts; le cercle moins opaque approchoit plus de la couleur grise & n'avoit pas autant de solidité: on reconnoissoit que les étranglemens étoient formés par une substance membraneuse.

Digitized by Google

Lorſque je brulai ce corps à la chandelle, il ſe gonfla, répandit l'odeur fétide de l'huile animale, & ſe convertit en charbon à-peu-près ſemblable à celui de la ſoye.

Il eſt évident, Monſieur, que cet anneau ſingulier étoit une portion du cryſtallin opaque reſtée en place malgré l'opération pratiquée dix ans auparavant. La Cataracte avoit ſans doute peu de conſiſtence lorſqu'elle fut attaquée par l'Oculiſte étranger, qui, au lieu de porter l'inſtrument au-deſſus du cryſtallin pour l'abaiſſer, le perça par la partie moyenne poſtérieure, le déchira par un tournoyement d'aiguille qui lui étoit ordinaire, & crut avoir terminé heureuſement ſon entrepriſe, quoiqu'il n'eût fait d'une Cataracte pleine qu'une Cataracte fenétrée. Il eſt certain que le bord inférieur du cryſtallin fut abattu ſans être ſéparé du tout; mais en ſe relevant cette portion forma l'allongement tranſverſal dont la branche montante appartenoit au corps du cryſtallin, & dont la petite extrémité arrondie étoit le noyau central reconnoiſſable à ſa ſolidité. Il n'eſt pas moins ſûr que la capſule fût déchirée en devant comme en arrière, que l'uvée fût auſſi bleſſée par l'aiguille, & qu'à la ſuite d'un tel délabrement cette partie a contracté avec la

Digitized by Google

portion reſtante de la Cataracte l'adhérence qui occaſionnoit l'immobilité de l'iris. Mais toutes ces choſes ne ſuffiſoient pas pour que la Malade perdît entierement la vue de ce côté. Cependant comme elle reſta borgne, malgré l'ouverture faite au cryſtallin, on ne put reconnoître dans cet accident que l'effet d'une inflammation interne ſurvenue à la ſuite de l'opération.

Ce n'eſt pas ici la premiere fois que j'ai eu occaſion de faire voir que cet inconvénient pouvoit dépendre de la méthode de l'Oculiſte qui a opéré ſur l'œil de cette femme. Mais ce que je vous ai dit ſouvent & ce que je ne me laſſe point de vous répéter, c'eſt qu'après vos ſuccès, rien ne m'a mieux démontré la ſupériorité de votre méthode d'extraire la Cataracte ſur celle de l'abbaiſſement, que la guériſon manquée ou imparfaite d'un grand nombre de Malades que j'ai vu ſe ſoumettre avec confiance à l'aiguille d'un Oculiſte qui la manioit avec une dextérité admirable & ſi peu commune, qu'il enlevoit preſque les applaudiſſemens des Connoiſſeurs.

Quel effet produit en Chirurgie un brillant coup de main, s'il n'eſt point porté à propos? Il éblouit, il ſurprend; mais il ne guérit pas. Si l'extraction eût été pratiquée ſur cet œil, il y a tout lieu de croire

Digitized by Google

que ſes anciennes fonctions ſe fuſſent rétablies : la molleſſe du cryſtallin ſi peu favorable à l'abbattement, eût facilité ſon paſſage à travers la prunelle. Eût-il manqué de conſiſtence pour ſortir entièrement? La curette en eût enlevé ſans doute les débris, & l'iris n'en eût point été fatiguée. Peut-être le manuel moins prompt quoique plus ingénieux, auroit-il moins étonné les Spectateurs : mais l'œil malade qui les vit alors pour la dernière fois, auroit pû les revoir pendant les dix années qu'il a été privé de la lumière à la ſuite d'une belle opération.

J'ai trouvé dans les papiers de feu mon Pere une Obſervation aſſez curieuſe au ſujet d'une Cataracte dont il reconnut la molleſſe par l'aiguille en voulant l'abattre le 20 Avril 1735 dans l'œil droit du nommé Souvernier, alors âgé d'environ 64 ans. Quand mon Pere s'apperçut que la Cataracte étoit trop molle pour être abaiſſée, il la fendit perpendiculairement par le milieu avec la pointe de ſon aiguille ; les deux fragmens s'écarterent d'environ une demie-ligne ; le Malade crut voir par cette ouverture : mais ſon œil étoit trop fatigué pour diſtinguer les objets & les couleurs : un corps rouge qu'on lui préſenta lui parut bleu.

Le lendemain pendant ſon panſement

Digitized by Google

il distingua un objet de couleur rouge, le surlendemain il reconnut sa femme & plusieurs autres personnes ; mais huit ou dix jours après les deux fragmens de la Cataracte se raprocherent & Souvernier ne vit plus rien. Au mois d'Octobre suivant, les fragmens s'écarterent d'eux-mêmes & le Malade vit clair pendant tout l'hyver ; au Printemps ils se réunirent comme ils l'avoient déja fait. Mon Pere prit alors le parti d'abattre cette Cataracte : il fit l'opération au mois de Mai 1736, & ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à assujettir au bas de l'œil ces deux portions cataractées : cependant il réussit. Souvernier a recouvert si parfaitement la vue de cet œil, quoiqu'il eût été bien fatigué par cette seconde opération, qu'il en distingue encore aujourd'hui les objets, malgré sa grande vieillesse.

Je conviens qu'il y a des Cataractes molles dont avant l'opération la consistence n'est point équivoque : mais puisqu'il en est d'autres dans lesquelles il n'est pas toujours permis au Chirurgien de la distinguer, n'est-il pas naturel qu'il préfére l'extraction déja recommandable à bien des égards, à une méthode où souvent le Malade risque de voir pour dernier objet la main qui travaillant à détruire une cécité de quelques mois ne la fait cesser un inf-

Digitized by Google

tant que pour lui en substituer une perpétuelle. J'ai l'honneur d'être &c.

Signé HOIN.

(*A Dijon.*)

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.

M. de Lorraine vient de donner au Public une Estampe représentant un Joueur de Musette. Les vers qui sont au bas annoncent que c'est le Portrait de M. Chanville de la Comédie Italienne. Elle est d'après le tableau de M. de Lorme, Peintre de S. A. S. M. le Duc d'Orléans. Elle se vend à Paris chez le Graveur, rue du Fouare, chez un Papetier, & chez Buldet, rue de Gesvres, au Grand-Cœur.

SCULPTURE.

M. Challe vient de placer une Chaire dans l'Eglise Paroissiale de S. Hippolite, dont le dessein est d'une Architecture sage enrichie d'ornemens taillés dans ses moulures. Au lieu de Figures, les panneaux qui la décorent sont des trophées. Celui du milieu représente l'Evangile triomphant ; sur les côtés sont la Foi & l'Espérance. Entre les deux consoles du milieu sont représentés le Serpent de l'Hérésie terrassé par l'Evangile. Le plafond du couronnement est chargé d'une Gloire qui est seule dorée entre tous les ornemens. La simplicité de ce Morceau d'Architecture n'en exigeoit pas davantage.

Manufactures

Digitized by Google

MANUFACTURE.

IL a été établi à la Charité sur Loire une Manufacture de Quincaillerie Angloise sous la protection du Gouvernement & sous le nom d'Alcok, Frenais & Compagnie.

On y fabrique à la Maniere Angloise toutes sortes de boutons dorés, d'or & d'argent doublé, d'étain pur & d'étain argenté, le tout monté sur buis ou sur os. Trois habiles Graveurs uniquement occupés à inventer de nouveaux desseins, sont en état d'exécuter ceux qui leur seroient commandés.

On y fabrique aussi des boucles en argent & cuivre doré, & l'on se dispose à y faire par la suite différentes sortes d'ouvrage de Quincaillerie Angloise.

Le Magasin général est établi à Paris chez le sieur Everat Marchand Mercier, rue Montorgueil, vis-à-vis la rue Beaurepaire. On peut aussi s'adresser directement à la Manufacture même, surtout pour les grosses parties de commande. On les a dans la quinzaine.

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

LE Vendredi 20 Juillet, on représenta pour la premiere fois *Les Fragmens héroïques* dont j'ai donné une idée, page 136 de ce Volume. Dans une saison aussi peu favorable aux Spectacles, le Public ne peut être attiré que par quelque chose de très-piquant; & en général ce Ballet ne l'est pas assez.

Digitized by Google

On se prépare à remplacer un de ces Actes par celui d'*Ismene*, dont les paroles sont de M. de Moncrif, & la musique de MM. Rebel & Francœur.

COMEDIE FRANÇOISE.

ON avoit annoncé *Iphigénie en Aulide* pour le Lundi 16 du mois dernier, on ne l'a donnée que le 18. Le Public a couru en foule à cet essai des trois Débutantes, & il a vu avec autant d'indulgence que d'empressement les efforts qu'a fait leur émulation pour mériter ses suffrages. Toutes les trois, en laissant bien des choses à desirer, ont soutenu les espérances que leur début avoit données.

Le même jour Mlle Fossonnier, âgée de 8 ans & trois mois, a dansé sur ce Theâtre avec tout le succés que peut avoir un enfant. Elle est Ecoliere de Mlle Carville, la digne Elève de M. Dupré.

Mlle Durancy, âgée de treize ans, & deux mois débuta le 19 Juillet dans les rôles de Soubrette, par celui de Dorine dans le Tartuffe. Les applaudissemens qu'elle a obtenus ne sont pas l'effet de l'indulgence qu'on a pour une Actrice de son âge. Son jeu n'est ni copié, ni communiqué; il est à elle. Une action vive, naturelle, aisée, beaucoup d'intelligence dans les détails, tels sont les talents qu'elle a fait paroître, mais surtout dans la Soubrette des Folies amoureuses. Ce qui marque un succès bien décidé dans son début, c'est que n'ayant été encouragée par aucun applaudissement en entrant sur la Scène, elle les a tous réunis. On ne doit pas lui dissimuler cependant qu'elle ne ménage pas assez sa voix, qu'elle néglige un peu trop les nuances, & qu'il manque à l'extrême vérité qu'elle met dans ses rôles une certaine gentillesse qui est surtout dans le caractère

Digitized by Google

d'une Soubrette de son âge. Mlle Durancy est fille de l'Actrice connue sous le nom de Mlle Darimat, la meilleure que nous ayons en France pour ce qu'on appelle dans le Comique les rôles de Caractère.

COMEDIE ITALIENNE.

LE 19 Juillet, on a donné la premiere Représentation des *Oiseleurs*, Ballet Pastoral & Pantomime de la composition du sieur Pitrot. Mlle Catinon, que le Public voit toujours danser avec un nouveau plaisir, se distingue encore dans ce Ballet par l'expression naïve & la grace qu'elle met dans son action. On n'a point épargné la dépense pour rendre ce Ballet aussi brillant qu'il étoit possible.

OPERA-COMIQUE.

LE 24 on a donné à ce Spectacle la premiere Représentation du *Mariage du Diable*, ou l'*Ivrogne Corrigé*. Le fond en est pris d'une des Fables de la Fontaine.

Les deux tiers de cet Opéra-Comique ont obtenu les plus vifs applaudissemens, mais la fin a paru froide; une Scène bien corrigée en décideroit le succès. Les Rôles des deux Ivrognes ont été remplis à merveille, surtout celui du sieur Bouret; la Musique a été généralement goûtée; deux Ariettes que chante Colette, sont faites avec goût, & ont été exécutées avec beaucoup d'exactitude & de précision.

On prépare l'*Amant Statue*. Dans quelques jours on va donner *les Fêtes Picardes*, Ballet Pantomime.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Vienne, le 30 Juin.

Le 24 de ce mois le feu prit sur les huit heures du matin a la maison du Comte de Starhemberg, qui est située à l'entrée du Fauxbourg de Wieden, vis-à-vis la porte d'Italie. Les prompts secours qu'on y porta ne purent arrêter le progrès de l'incendie. Ce vaste édifice fut réduit en cendres. Les flammes poussées par un vent impétueux de Nord-Ouest, se communiquerent aux maisons voisines, dont deux furent brûlées, & quelques autres fort endommagées. Le feu parvint jusqu'à un magasin de fourages, & à des écuries situées auprès du jardin du Prince de Schwartzenberg; l'embrasement y fut si rapide qu'on eut beaucoup de peine à sauver les voitures, les chevaux & les mulets. Les flammes suivant toujours la direction du vent, consumerent plusieurs petits bâtimens en avant de ces écuries. Elles furent portées jusqu'au Fauxbourg de Landstrass, où elles brûlerent cinq ou six maisons. La force du vent les entraîna jusqu'au village d'Erbergen près du Danube, & trente-deux maisons de ce Village furent entiérement consumées. Ce terrible incendie qui avoit commencé le 24 au matin, n'a fini que le lendemain.

Du 6 Juillet.

Le 2 de ce mois le Comte de Choiseuil, Ambassadeur du Roi Très-Chrétien, eut sa premiere audience de l'Empereur. Il y fut conduit par le Comte de Kevenhuller, Grand Chambellan, & il présenta ses Lettres de créance. Il fut admis

Digitized by Google

enſuite à l'audience de l'Impératrice Reine.

De Paderborn, le 11 Juillet.

Il y a eu le 7 de ce mois du côté de Halle une eſcarmouche très-vive entre un détachement des troupes Françoiſes & un corps nombreux des Alliés. Le Comte de Broglie qui vouloit reconnoître avec exactitude la poſition du Prince Ferdinand, avoit formé le projet de s'emparer de Halle qui étoit occupé par deux cens Hanovriens. Il chargea de cette entrepriſe le ſieur de Commeyras, Colonel des Volontaires de Clérmont, qui y marcha avec ſon régiment. Il ſe fit précéder par un détachement de ſes Volontaires aux ordres du ſieur de Romans. Celui-ci s'avança près du village de Halle, & n'eut pas plutôt achevé ſa diſpoſition qu'il apperçut une nombreuſe colonne d'Infanterie qui ſe déployoit pour lui faire face. Il fondit ſur elle avec tant d'impétuoſité, qu'il la força de rentrer dans le Village où il l'attaqua ; & elle fut contrainte de l'abandonner. Le ſieur de Commeyras arriva dans ce moment avec le reſte de ſa troupe, & pouſſa le corps Hanovrien juſques ſous le canon de Ravenſberg. Ce corps eſſuya dans ſa retraite le feu de quatre cens Volontaires de la None qui s'étoient embuſqués dans les bois de Ravenſberg. Mais ayant reçu un renfort de Grenadiers & de Cavalerie détaché du camp du Prince Ferdinand, il fit reculer ces quatre cens Volontaires. Le ſieur de Commeyras, pour favoriſer leur retraite, dirigea ſi à propos le feu de ſon canon ſur les Hanovriens, qu'ils prirent la fuite en déſordre. Ce combat, qui a duré depuis huit heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, a coûté aux Alliés la perte de plus de quatre cens hommes. Les François ont perdu beaucoup moins, & ſont reſtés maîtres de Halle.

Digitized by Google

De Hanovre, le 30 Juin.

On compte que l'armée des Alliés a le fonds de soixante-quinze mille hommes, dont trente-cinq mille Hanovriens, vingt mille Hessois, sept mille Brunswickois, huit mille Anglois, deux mille Prussiens, & environ trois mille de Buckenbourg & de Saxe-Gotha; avec toutes ces forces réunies le Prince Ferdinand pourroit agir d'une maniere moins timide vis-à-vis des François.

De Madrid, le 28 Juin.

Don Sebastien de Slava d'Eguillor, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté, Capitaine Général de ses Armées, Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, mourut ici le 21 âgé de soixante-quinze ans. Il étoit Viceroi de la Nouvelle Grenade lors du siége de Carthagene par les Anglois. On fut redevable à son zéle & à sa bonne conduite de la conservation de cette Place importante. Ce Ministre est ici généralement regretté.

Du Havre, le 7 Juillet.

Le 2 de ce mois on apperçut de cette Ville trois Frégates Angloises. Le 3 à six heures du matin la flotte Angloise parut: les Ennemis tirèrent cinq bombes pour en essayer la portée. Le 4 ils s'approchèrent à la pointe du jour avec leurs trois bombardes, dont l'une fut établie vis-à-vis de la jettée, & les deux autres en face du Chantier où l'on construit les batteaux. Ils commencèrent à trois heures & demie du matin à jetter des bombes de tous côtés. Plusieurs tombèrent dans la Ville & dans la Citadelle sans causer de dommage. Ils tirèrent jusqu'à minuit; mais pendant cet intervalle, leur feu se rallentissoit de temps à autre. Ils recommencerent à tirer le 5 à trois heures du matin: leur feu continua jusqu'à sept heures du soir. A neuf heures ils appareillerent,

Digitized by Google

& ils replièrent la moitié de leur ligne sur leur gauche. A onze heures du soir ils recommencèrent leur feu, & ne jettèrent pendant la nuit qu'environ une douzaine de bombes, sans beaucoup de succès. Leur feu cessa entièrement le 6 au matin. A midi on apperçut qu'ils faisoient beaucoup de mouvemens. Les Ennemis ont gardé leur position jusqu'au sept à neuf heures du matin, ayant leur droite à la hauteur du Cap de la Have, & sans jetter aucune bombe. Les Ouvriers ont repris le travail sur le chantier, & l'on doit mettre à l'eau aujourd'hui trois nouveaux bateaux calfatés. Les Anglois ont appareillé à dix heures du matin. Le vent fait juger qu'ils tiennent route de départ. A trois heures après midi ils étoient déja à quatre lieues, faisant route vraisemblablement pour rentrer dans leur ports. Le dommage n'a pas été, à beaucoup près, aussi considérable qu'il auroit pû l'être, eu égard à la quantité prodigieuse de bombes qu'ils ont jettées. Le feu a été éteint avec la plus grande promptitude par les troupes & les Ouvriers de la Marine. On évalue à très-peu de chose la perte causée par le feu de l'Ennemi dans les chantiers de construction. Elle a été réparée sur le champ. Il est à présumer que les bombardes des Ennemis ont été mises hors de combat, tant par le feu qu'elles ont essuyé de nos batteries, que par les efforts de leurs propres mortiers, qui étoient chargés de trente à trente-six livres de poudre.

De Londres, le 13 Juillet.

Le bruit s'étoit répandu que l'Amiral Rodney avoit rempli avec le plus grand succès l'objet de sa mission. On assuroit que les chantiers du Havre avoient été entièrement détruits par nos bombes, que les bateaux plats étoient brulés, & que toute la Ville étoit en feu. Mais il s'en faut bien

Digitized by Google

que l'entrepriſe de cet Amiral ait fait à nos Ennemis le tort que nous eſpérions. Il a ramené ſon Eſcadre dans nos Ports, & l'on dit qu'il a perdu deux de ſes galiotes, dont l'une a été écraſée par une bombe lancée du Havre, & l'autre a péri par l'ébranlement que l'exploſion trop forte de nos mortiers lui a cauſé. Cet Amiral avoue lui-même que les bombes n'ont pas eu beaucoup d'effet, parce qu'elles partoient de trop loin. Il a pourtant vu le feu qui avoit pris dans pluſieurs endroits de la Ville, mais qui a été bientôt éteint.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

De Versailles, le 12 Juillet.

Le 8 de ce mois, le Chevalier de Floriac, Exempt des Gardes du Corps, prêta ſerment entre les mains du Roi pour le Gouvernement de la Haute & Baſſe Marche.

Le 9 Sa Majeſté tint le Sceau.

Le 10, l'Archevêque de Rouen prêta ſerment entre les mains du Roi.

Du 19.

Le Roi a nommé Miniſtre d'Etat le ſieur de Silhouette, Contrôleur-général de ſes finances, qui a pris en cette qualité ſéance au Conſeil de Sa Majeſté le 18 de ce mois.

Du Journal de l'Armée aux ordres du Maréchal de Contades, le 6 Juillet.

Le Maréchal de Contades ayant mandé au Comte de Melfort de ſe porter à Bock pour relever les poſtes qu'occupoit le Régiment d'Huſ-

Digitized by Google

fards de Berchiny, le Comte de Melfort s'y rendit le 29 du mois dernier à onze heures du matin, à la tête de la brigade qu'il commande; & ayant fait toutes ses dispositions, il envoya un détachement à Bock de l'autre côté de la Lippe, composé de Volontaires de Flandre & de Volontaires Liégeois, qui a poussé & mis en fuite toutes les Troupes Ennemies qu'il a rencontrées: il s'en est peu fallu que le Prince Héréditaire de Brunswick n'ait été pris. La vigueur de son cheval l'a tiré de ce péril. Les Volontaires de Flandre & les Volontaires Liégeois ont combattu avec beaucoup d'intépidité. Le sieur de Larre, fils du Lieutenant Colonel des Volontaires de Flandre, & le sieur de la Morliere, neveu du Maréchal de Camp de ce nom, se sont fort distingués.

Il paroît une Ordonnance du Roi, du 10 Mars 1759, portant Création d'un Etablissement sous le titre du Mérite Militaire, en faveur des Officiers des Régimens Suisses & Étrangers qui, faisant Profession de la Religion Protestante, ne peuvent être admis dans l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis.

Il paroît aussi une Déclaration du Roi, du 8 Juillet suivant, portant augmentation du Tarif des Ports de Lettres, & Établissement d'une Poste de Ville à Paris.

MORTS.

JACQUES-Claude-Marie-Vincent, Seigneur de Gournay, Conseiller honoraire au Grand Conseil, Intendant honoraire du Commerce, mourut à Paris le 27 Juin, âgé de 47 ans.

L'Histoire qui se glorifie de célébrer les Hommes illustres, néglige trop les hommes vertueux:

Digitized by Google

elle prodigue souvent aux qualités éclatantes l'encens qui est dû aux qualités utiles ; & l'humanité gémit de voir des trophées élevés à la mémoire de je ne sçai quels Héros qui lui ont été au moins inutiles, tandis qu'on foule avec une dédaigneuse ingratitude la cendre des bons Citoyens. De ce nombre fut M. Vincent de Gournai. Il étoit né à S. Malo, au mois de Mai 1712, de Claude Vincent, l'un des plus considérables Négocians de cette Ville & Secrétaire du Roi. Le jeune Vincent destiné au Commerce, fut envoyé à Cadix dès l'âge de dix-sept ans. L'étude, les travaux de son état firent dès lors tous ses plaisirs. L'activité de son esprit se dirigea vers le commerce.

Tout occupé de son objet il parcourut l'Espagne en observateur Philosophe. De retour en France en 1744 il fut connu de M. le Comte de Maurepas, alors Ministre de la Marine, qui sentit tout ce qu'il valoit. Pour étendre les lumières qu'il avoit recueillies en Espagne, il employa quelques années à voyager en Hollande, en Allemagne, en Angleterre. Partout il recueilloit des Observations, des Mémoires sur l'état du Commerce & de la Marine. Ce n'étoit point un Négociant, c'étoit un homme d'Etat qui étudioit le génie, les facultés, les besoins, les relations des différens peuples de l'Europe.

Comparer entr'elles les productions de la Nature & des Arts dans les différens climats, leur valeur respective, les frais d'exportation & les moyens d'échange ; embrasser dans toute son étendue & suivre dans ses révolutions l'état des productions naturelles, celui de l'industrie, de la population, des richesses, des finances, des besoins & des caprices mêmes de la mode chez toutes les Nations que le commerce réunit, pour appuyer sur la connoissance approfondie de tous

Digitized by Google

ces détails des ſpéculations lucratives ; c'eſt étudier le commerce en Négociant. Mais découvrir les cauſes & les effets cachés de cette multitude de révolutions ; remonter aux reſſorts ſimples dont l'action toujours combinée, & quelquefois déguiſée par des circonſtances locales, dirige toutes les opérations du commerce ; s'élever juſqu'à ces loix uniques & primitives fondées ſur la nature même, par leſquelles toutes les valeurs exiſtantes dans le commerce ſe balancent entre elles & ſe fixent à une valeur déterminée ; ſaiſir ces rapports compliqués par leſquels le commerce s'enchaîne avec toutes les branches de l'œconomie politique ; appercevoir la dépendance réciproque du commerce & de l'agriculture, l'influence de l'un & de l'autre ſur les richeſſes, ſur la population & ſur la force des Etats, ſa liaiſon intime avec les loix, les mœurs & toutes les opérations du Gouvernement, ſurtout avec la diſpenſation des finances, les ſecours qu'il reçoit de la Marine Militaire & ceux qu'il leur rend, le changement qu'il produit dans les intérêts reſpectifs des Etats, & le poids qu'il met dans la balance politique ; enfin démêler dans les hazards des événemens & dans les principes d'adminiſtration adoptés par les différentes Nations de l'Europe, les véritables cauſes de leur progrès & de leur décadence dans le commerce : c'eſt enviſager le commerce en Philoſophe & en homme d'Etat.

Si la ſituation où ſe trouvoit M. Vincent le déterminoit à s'occuper de la ſcience du commerce ſous le premier de ces deux points de vue, l'étendue & la pénétration de ſon eſprit ne lui permettoient pas de s'y borner. Aux lumières de l'expérience & de la réflexion il joignit celles de la lecture. Les Traités du célébre Joſias Child

Digitized by Google

qu'il a depuis traduits en François, & les Mémoires du grand Pensionnaire Jean de Wit, faisoient son étude assidue. On sçait que ces deux grands hommes sont regardés, l'un en Angleterre, l'autre en Hollande, comme les législateurs du commerce ; que leurs principes sont devenus des principes nationaux, & que l'observation de ces principes est regardée comme une des sources de la prodigieuse supériorité que ces deux Nations ont acquise dans le commerce.

M. Vincent plein de ces spéculations s'occupoit à les vérifier dans la pratique d'un commerce étendu, sans prévoir qu'il étoit destiné à en répandre un jour la lumière en France, & à mériter de sa Patrie le même tribut de reconnoissance que l'Angleterre & la Hollande rendent à la mémoire de ces deux bienfaiteurs de leur nation & de l'humanité. Mais comme ses talens & sa probité lui avoient concilié l'estime de tous les Négocians de l'Europe, ils lui acquirent bientôt la confiance du Gouvernement. M. Jamets de Villebare son associé & son ami, mourut en 1746, & le fit son légataire universel : alors M. Vincent quitta le commerce, & prit le nom de la terre de Gournai qui faisoit partie de cette succession. M. de Maurepas lui conseilla de tourner ses vues du côté d'une place d'Intendant du Commerce. M. de Machault à qui le mérite de M. de Gournai étoit aussi très-connu, lui fit donner celle qui vacqua en 1751 par la mort de M. le Tourneur. Ce fut dès-lors que sa vie devint celle d'un homme public. Son entrée au Bureau du Commerce parut être l'époque d'une révolution. Il ne put voir sans étonnement les entraves qu'on avoit données au commerce & à l'industrie ; par exemple, que le travail d'un Ouvrier fût exposé à des risques & à des frais dont l'homme oisif étoit

Digitized by Google

exempt ; qu'une piéce d'étoffe fabriquée fit un procès entre un Fabriquant qui ne ſçait pas lire & un Inſpecteur qui ne ſçait pas fabriquer ; que l'Inſpecteur fût cependant l'arbitre ſouverain de la fortune du Fabriquant.

Ces Statuts qui déterminent juſqu'au nombre des fils d'une étoffe, qui interdiſent aux femmes le travail de la fabrication, &c ; ces *Statuts* dont la rigueur ne tend qu'à décourager l'induſtrie, & à lier les mains à des malheureux qui ne demandent qu'à travailler, lui parurent auſſi oppoſés aux principes de la juſtice & de l'humanité qu'à ceux de l'adminiſtration œconomique.

Il n'étoit pas moins étonné de voir le Gouvernement s'occuper à régler le cours de chaque denrée, interdire un genre d'induſtrie pour en faire fleurir un autre, aſſujettir à des gênes particulières la vente des proviſions les plus néceſſaires à la vie, défendre de faire des magaſins d'une denrée dont la récolte varie tous les ans, & dont la conſommation eſt toujours à-peu-près égale, défendre la ſortie d'une denrée ſujette à tomber dans l'aviliſſement, & croire s'aſſurer l'abondance du bled en rendant la condition du laboureur plus incertaine & plus malheureuſe que celle de tous les autres citoyens.

M. de Gournai ne prévoyoit pas qu'on le prendroit pour un homme à ſyſtême, lorſqu'il ne feroit que développer les principes que l'expérience lui avoit enſeignés, & qu'il ne regardoit que comme les maximes les plus ſimples du ſens commun : ils ſe réduiſoient tous à celui-ci, Que dans le commerce abandonné à lui-même, il n'eſt pas poſſible que l'intérêt particulier ne concoure pas avec l'intérêt général, & que le Gouvernement ne doit s'en mêler que pour lui ac-

Digitized by Google

corder au besoin sa protection & ses secours. Tel est le système qu'il a développé dans ses écrits, & qu'il a soutenu avec la fermeté la plus courageuse jusqu'à la fin de sa vie ; mais ce système tout incontestable qu'il est, au moins à l'égard des productions intérieures & de l'industrie qui les met en valeur, n'a jamais été sans contradiction.

Le haut intérêt de l'argent, la multiplicité des taxes & des droits imposés sur le commerce, lui sembloient des obstacles pernicieux à ses progrès ; & de ces idées lumineuses développées par les circonstances, il s'étoit fait un plan d'administration politique dont il ne s'écarta jamais.

Son éloquence simple, & animée de cette chaleur intéressante que donne aux discours d'un homme vertueux la persuasion intime qu'il soutient la cause du bien public, n'ôtoit jamais rien à la solidité de la discussion ; quelquefois elle étoit assaisonnée par une plaisanterie sans amertume, & d'autant plus agréable qu'elle étoit toujours une raison. Aussi incapable de prendre un ton dominant que de parler contre sa pensée, la manière dont il proposoit son sentiment n'étoit impérieuse que par la force des preuves. Si quelquefois il étoit contredit, il écoutoit avec patience, répondoit avec politesse, & discutoit avec le sang froid & la candeur d'un homme qui ne cherche que le vrai. Si quelquefois il changeoit d'avis, sa première opinion ne sembloit jamais retarder ni affoiblir l'impression subite que la vérité offerte fait naturellement sur un esprit juste.

C'est à la chaleur avec laquelle il cherchoit à tourner du côté du commerce & de l'œconomie politique tous les talens qui l'approchoient ; c'est surtout à la facilité avec laquelle il com-

Digitized by Google

communiquoit toutes les lumières qu'il avoit acquises, qu'on doit attribuer cette heureuse fermentation qui s'est excitée depuis quelques années sur ces objets importans, & qui nous a déja procuré plusieurs Ouvrages remplis de recherches laborieuses & de vues profondes.

Quelque peine qu'on eût à adopter ses principes dans toute leur étendue, ses lumières, son expérience, l'estime générale de tous les Négocians pour sa personne, la pureté de ses vues au-dessus de tout soupçon, lui attiroient nécessairement la confiance du Ministère, & le respect de ceux-mêmes qui s'obstinoient à combattre son opinion.

Son zéle lui inspira le dessein de visiter le Royaume, pour y voir par lui-même l'état du commerce & des fabriques; & depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Décembre 1753, il parcourut la Bourgogne, le Lyonnois, le Dauphiné, la Provence, le haut & bas Languedoc. En 1755 il visita la Rochelle, Bordeaux, Montauban, le reste de la Guienne jusqu'à Bayonne. En 1756 il suivit le cours de la Loire depuis Orléans jusqu'à Nantes. Il vit aussi le Maine & l'Anjou, suivit la côte de Bretagne depuis Nantes jusqu'à S. Malo, & s'arrêta à Rennes pendant la tenue des Etats de 1756. Par tout il trouva de nouveaux motifs de se confirmer dans ses principes, & de nouvelles armes contre les préjugés qui lui résistoient.

Les fruits des voyages de M. de Gournai furent la réforme d'une infinité d'abus, une connoissance de l'état des Provinces plus sûre & plus capable de diriger les opérations du Ministère, une appréciation plus exacte des plaintes & des demandes, la facilité procurée au peuple & au simple artisan de faire entendre leurs voix souvent étouffées par des hommes intéressés, de qui ces malheureux dépendent; enfin l'émulation nouvelle que M. de Gournai sçavoit répandre par

Digitized by Google

son éloquence persuasive, par la netteté avec laquelle il rendoit ses idées, & par l'heureuse influence de son zéle patriotique.

C'est à son séjour à Rennes en 1756 qu'on doit en partie l'existence de la Société établie en Bretagne de l'autorité des Etats, & sous les auspices de M. le Duc d'Eguillon, pour la perfection de l'agriculture, du commerce & de l'industrie; Société qui est la première de ce genre dans le Royaume, & qui mérite bien de servir de modèle. Mais un talent sans lequel son zéle eût été infructueux, étoit celui de ménager l'orgueil & les prétentions des autres, d'écarter tous les ombrages de la rivalité & tous les dégoûts d'une instruction humiliante. Il lui est arrivé souvent de faire honneur à des hommes en place des vues qu'il leur avoit communiquées. Il lui étoit égal que le bien qui s'opéroit vint de lui ou d'un autre.

Il a eu le même désintéressement pour les Manuscrits qui sont restés de lui, & l'on y voit son indifférence pour toute réputation littéraire; mais ils n'en sont pas moins précieux, même à ne les regarder que du côté de la composition. Une éloquence naturelle, une précision lumineuse dans l'exposition des principes, un art singulier de les présenter sous toutes les faces & de les rendre sensibles par des applications justes, & souvent piquantes par leur justesse même, une politesse toujours égale, & une logique pleine de sagacité, enfin un ton de patriotisme & d'humanité qu'il ne cherchoit point à prendre & qu'il n'en avoit que mieux, caractérisoient ses écrits comme sa conversation.

Prêtant jusqu'à l'importunité lorsqu'il s'agissoit du bien public, aucun de nos Colons n'a sollicité avec autant de zéle que lui la liberté du commerce des vaisseaux neutres dans nos Colonies pendant la guerre : ses sollicitations étoient d'au-

Digitized by Google

tant plus vives qu'il ne demandoit rien pour lui. Il est mort sans aucun bienfait de la Cour. Les pertes qu'il essuya sur les fonds qu'il avoit laissés en Espagne ayant dérangé sa fortune, il se détermina en 1758 à quitter sa charge d'Intendant du Commerce. Des personnes en place lui proposerent de solliciter pour lui les graces du Roi; il répondit qu'il avoit toujours regardé de pareilles graces comme étant d'une conséquence dangereuse, surtout dans les circonstances où l'Etat se trouvoit, & qu'il ne vouloit pas qu'on eût à lui reprocher de s'être prêté à des exceptions en sa faveur. Il ajouta qu'il ne se croiroit pas dispensé par sa retraite de s'occuper d'objets utiles, & il demanda de conserver la séance au Bureau du Commerce avec le titre d'honoraire qui lui fut accordé.

M. de Silhouette qui avoit pour M. de Gournai un estime qui fait l'éloge de l'un & de l'autre, ne fut pas plutôt Contrôleur Général, qu'il résolut d'arracher à la retraite un homme dont les talens & le zéle étoient si propres à seconder ses vues; mais M. de Gournai étoit déja attaqué de la maladie dont il est mort.

Le nom d'homme à système est devenu une espéce d'arme pour les personnes prévenues ou intéressées à maintenir quelqu'abus, & l'on n'a pas manqué de donner ce nom à M. de Gournai; mais si ses principes sont jamais pour la France comme ils l'ont été pour la Hollande & l'Angleterre une source d'abondance & de prospérité, nos descendans sçauront que la reconnoissance lui en est due. Quoiqu'il en soit, une gloire bien personnelle à M. de Gournai est celle d'une vertu à toute épreuve; l'ombre même du soupçon n'en a jamais terni l'éclat. Appuyée sur un sentiment profond de justice & de bienfaisance, elle a fait de lui un homme doux, modeste, indulgent

Digitized by Google

dans la société; irréprochable & même austere dans sa conduite & dans ses mœurs; mais austere pour lui seul, égal & sans humeur à l'égard des autres. Dans la vie privée, attentif à rendre heureux tout ce qui l'environnoit; dans la vie publique, uniquement occupé des prospérités & de la gloire de sa Patrie & du bonheur de l'humanité. Ce sentiment étoit un des motifs qui l'attachoient le plus fortement à ce qu'on appelloit son système; & ce qu'il reprochoit le plus vivement aux principes qu'il attaquoit, étoit de favoriser toujours la partie riche & oisive de la Société, au préjudice de la partie pauvre & laborieuse.

Justitiæ cultor, rigidi servator honesti,
In commune bonus. LUCAN. PHARS. *Lib. I.*

Messire Joseph de la Motte-Guerin, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Gouverneur de Philippeville, nommé pour commander en Hainault, mourut à Orly le 22 de Juin, âgé de soixante-six ans.

Sa Majesté a disposé de ce Gouvernement en faveur du Marquis de Jumilhac.

Marie-Gabrielle-Charlotte Louise de Melun, fille de feu Jean-Alexandre de Melun, Mestre de Camp, commandant le Régiment Royal-Cavalerie, & de Louise-Elisabeth de Melun, mourut à Versailles le 14 Juillet dans la fleur de son âge. Les vertus dont elle étoit douée l'ont faite regretter de toute la Cour.

Estienne, Comte de Tiercelin de Brosse, mourut le 9 de ce mois dans son Château de Beaucour en Picardie. La Maison de Tiercelin de Brosse est éteinte par sa mort. Il ne laisse qu'une fille mariée au Comte de Riencourt, ci-devant Capitaine de Cavalerie.

Messire Louis-César de Combault d'Auteuil,

Digitized by Google

Ecuyer du Prince de Condé, mourut à Paris le 15, gé de quatre vingt dix-sept ans.

Pierrette Dubois, née à Belleville-lez-Paris, euve de Pierre Finot, eſt morte en cette Ville e 15, dans la cent cinquième année de ſon âge.

HOPITAL

DE M. LE MARÉCHAL DE BIRON.

Dix-huitième Traitement depuis ſon Etabliſſement.

LE nommé Laréjouiſſance, Compagnie de Fonteroy, entré le 8 Février, & ſorti le 6 Mars parfaitement guéri.

Le nommé Lecocq, Compagnie de Guer, entré le 8 Février, & ſorti le 27 Mars, parfaitement guéri.

Le nommé Beauſire, Compagnie d'Obſouville, entré le 23 de Novembre, & ſorti le 5 Juin parfaitement guéri. Il a été guéri de .... au bout de deux mois, & le reſte du temps il eſt demeuré dans l'Hôpital pour ſe faire traiter d'une autre maladie.

Le nommé Beauſoleil, Compagnie de Lannoy, entré le 15 Février & ſorti le 24 Avril, parfaitement guéri.

Le nommé Demolle, Compagnie de Guer, entré le 8 Mars & ſorti le 10 Avril, parfaitement guéri.

Le nommé Enot, Compagnie de Bouville, entré le 8 Mars, & ſorti le 24 Avril, parfaitement guéri.

Le nommé Malherbe, Compagnie de Latour, entré le 8 Mars & ſorti le 24, parfaitement guéri.

Le nommé Azeſnard, Compagnie de Cheva-

Digitized by Google

lier, entré le 15 Mars & sorti le 1 Mai, parfaitement guéri.

Le nommé Vincent, Compagnie de Viennay, entré le 15 Mars & sorti le 24 Avril, parfaitement guéri.

Le nommé Flamand, Compagnie de Nolivos, entré le 22 Mars, & sorti bien guéri le 8 Mai.

Le nommé Maubange, Compagnie de Durazas, entré le 29 Mars & sorti le 8 Mai, parfaitement guéri.

Le nommé S. Hilaire, Compagnie d'Apremont, entré le 29 Mars & sorti le 8 Mai, parfaitement guéri.

Je soussigné, Chirurgien-Major de la seconde Compagnie des Mousquetaires & Inspecteur de l'Hôpital du Régiment des Gardes Françoises, certifie avoir examiné par ordre de Monsieur le Maréchal de Biron les douze Soldats ci-dessus nommés, en avoir vû & suivi les traitemens, & qu'ils sont sortis tous bien guéris. Je certifie de plus qu'il ne leur est arrivé aucune espèce d'accidens quelconques, & que depuis la fin de 1756, que cet Hôpital est établi, je n'en ai vu arriver aucun. A Paris le 14 Juillet 1759.

Le sieur Keyser a l'honneur de prévenir le Public, qu'ayant été attaqué de nouveau dans un Livre, qui a pour titre, *Traité des Tumeurs & Ulceres*, de la façon la plus injuste & la plus légere, il vient d'y répondre par un écrit particulier qui se trouve chez le sieur Delormel Marchand Libraire, rue du Foin; il le supplie de lire attentivement ses objets de défenses, d'observer la vérité & l'autenticité des Certificats qu'il a produit, & d'être persuadé qu'il n'y a rien avancé qu'il ne soit en état de prouver aux yeux de tout l'Univers: il n'a jusqu'ici combattu tous ses Adversaires qu'avec les armes de la vérité; il croit être au moment de les faire taire pour toujours.

Digitized by Google

& l'Académie des Sciences, qui veut bien être son Juge, prononcera bientôt sur la composition de son remède, sur ses effets & son efficacité ; cette Académie ayant déja nommé pour cela des Commissaires dont les talens, les lumières & la haute réputation ne lui laissent rien à desirer. En attendant il croit devoir donner ici l'Extrait court & succinct de la dernière attaque qui lui a été faite de la part de l'Auteur anonyme du Traité des Tumeurs, & celui de la réponse qu'il a faite.

Premièrement, son Aggresseur soupçonne, présume, & quoiqu'il n'en convienne point, conclut même qu'il doit entrer du Sublimé corrosif dans la composition de son remède. Il rapporte pour appuyer ses conjectures & ses soupçons une expérience frivole ; il donne les raisons les plus superficielles ; il cherche à persuader, & par conséquent il effraye injustement le Public.

A cela le sieur Keyser répond par des analyses autentiques faites à Paris & dans les Provinces par les plus habiles Gens de l'Art. Tous attestent n'avoir trouvé dans la décomposition de son remède, aucun atôme de Sublimé. Par conséquent l'imputation tombe d'elle-même. On a sçu même depuis que l'Anonyme s'en étoit assuré par ses propres expériences, & qu'il étoit convenu qu'il n'y avoit point de Sublimé.

Secondement, l'Anonyme se déchaine contre les effets du remède. A le croire ce ne sont que nausées, vomissemens, coliques, inflammations, effets pernicieux, funestes &c.

A cela le sieur Keyser répond en offrant de présenter à l'Anonime (ne pouvant citer mille autres malades qu'il a traités, qu'il a bien guéris, & qui se portent à merveille) 400 Soldats guéris dans l'Hôpital de Monsieur le Maréchal de Biron ; il produit les Certificats les plus autentiques de Paris, & de la Province. Tous les Gens

Digitized by Google

de l'Art qui les ont donnés attestent après avoir traité avec son remède les uns 50 Malades, les autres 30, ainsi du reste, n'en avoir jamais vû résulter le moindre accident. Par conséquent l'Anonyme qui ne connoît point le remède, qui n'a jamais traité avec, qui n'a même vû traiter personne, a seul vû tous ces mauvais effets. Que répondre à cela? Le Public jugera si les témoignages de plus de cent personnes habiles dans l'Art de la Médecine, & de la Chirurgie, connues pour les plus honnêtes gens, peuvent avoir été toutes gagnées pour s'accorder à dire un bien général d'une chose aussi dangereuse, & surtout lorsque l'on prouve qu'il n'est pas mort un seul homme sur quatre cens. D'ailleurs comme il vient d'être démontré dans l'Article précédent qu'il n'y a pas de Sublimé corrosif, il est clair que les effets du remède ne peuvent être tels que l'Anonyme les suppose.

Troisiémement, l'Anonyme ne s'en tient pas là, il veut encore que le remède soit insuffisant, que les cures prétendues ne soient que palliatives, & qu'il faut en revenir aux frictions &c.

A cela le sieur Keyser offre encore de présenter ses 400 Soldats pour subir l'examen de l'Anonyme lui-même, il produit les Certificats de personnes habiles qui attestent qu'il s'en est fait chaque année depuis quatre ans une revue générale, que les guérisons se sont trouvées constantes & solides; que les Soldats jouissent de la meilleure santé. Tous les Correspondans du sieur Keyser qui ont traité une multitude de Malades, disent la même chose; personne ne vient se plaindre d'avoir été manqué.

M. le Maréchal de Biron, si connu par son amour pour la vérité, pour la justice & pour le bien public, veut bien appuyer toutes ces preuves

Digitized by Google

de son témoignage. Il a en main les originaux de tous les Certificats ; il va les déposer de la part du Roi entre les mains de l'Académie. Enfin le sieur Keyser offre à l'Anonyme de traiter sous ses yeux douze Malades qu'il choisira lui-même, & de ne pas leur donner une seule dragée qu'en sa présence : il supplie l'Académie de nommer des Commissaires pour en faire autant sous leurs yeux. Que peut-il faire de plus ? & comment se refuser à des preuves de cette force ?

Fautes à corriger dans le II. Vol. de Juillet.

Page 158, ligne 9 : les bras, *lisez* le bras.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois d'Août, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 31 Juillet 1759. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

Le Je ne sçai quoi, Epître à Madame de ***. Page 5
Sur la mort d'un Ami. 11
Imitation de l'Ode d'Horace :
Quid dedicatum poscit Apollinem vates ? 13
La Naissance d'Adélaïde. 16
Quel prodiges n'opére pas l'Amour ! Anecdote par M. de M***, Officier au Régiment de Bresse. 18
Epître sur la solitude à Madame M. F***. 43
Suite des Pensées sur la Morale. 52

Digitized by Google

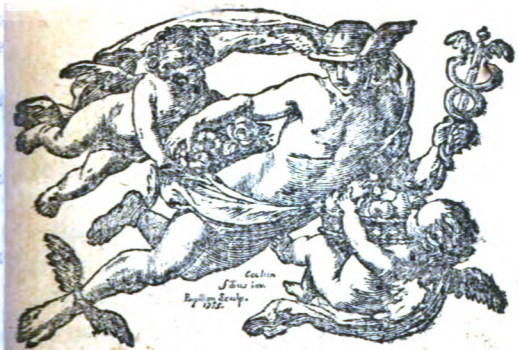
Fragment sur les Bienséances. 66
Enigmes. 77
Logogryphes & Chanson. 78
ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.
Actes de Notoriété donnés au Châtelet de Paris &c. 96
Instruction pour les Ventes des Bois du Roi. 99
Suite des Mêlanges de Littérature. 101
Lettre de M. de Mairan au R. P. Parrenin. 122
Les Fragmens héroïques, Ballet nouveau. 136
Annonces des Livres. 143
ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.
MÉDECINE.
Lettre de M. Gaullard, pour servir de réponse à celle de M. de la Condamine, insérée dans le Mercure de Juin 1759. 145
Lettre de M. le Baron de Scheffer, à M. de la Condamine. 173
Société Littéraire d'Arras. 174
Académie Royale des Belles-Lettres de Caën. 175
ART. IV. BEAUX-ARTS.
ARTS UTILES.
Lettre à M. Daviel, Oculiste du Roi &c. par M. Hoin. 178
ARTS AGRÉABLES.
Gravure & Sculpture. 191
Manufacture. 193
ART. V. SPECTACLES.
Opéra. *Ibid.*
Comédie Françoise. 19
Comédie Italienne. 1
Opéra-Comique. *Ibid.*
ART. VI. Nouvelles Politiques. 196
Mort & Éloge de M. de Gournai. 201
Hôpital de M. le Maréchal de Biron. 211
La Chanson notée doit regarder la page 80.

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
SEPTEMBRE. 1759.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à vis la Comédie Françoiſe.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. MARMONTEL, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des Provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

On peut se procurer par la voie du Mercure le Journal Encyclopédique & celui de Musique, de Liége, ainsi que les autres Journaux, Estampes, Livres & Musique qu'ils annoncent.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. Marmontel*, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions sont les mêmes pour une année.

Il prie Messieurs les Abonnés du Mercure de vouloir bien prendre cette qualité en signant les Avis & les Pièces qu'ils lui envoyent.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
SEPTEMBRE. 1759.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LES BIGARREAUX ET LE CONVIVE,
FABLE.

L'UN de ces hommes délicats,
Qui des choſes font peu de cas
Dès que le moindre objet les bleſſe,
Sybarites voluptueux,
Que le pli d'une roſe altère, rend fâcheux,
Et feroit tomber en foibleſſe ;

Digitized by Google

L'un de ces hommes, dis-je, ayant, dans un Jardin
Sur des fleurs qui venoient d'éclore
Vû des chenilles, maudit Flore,
Et ne regarda plus ſes dons qu'avec dédain.

Dans un repas, autre infortune :
On le preſſe, on l'importune
Pour gouter certains Bigarreaux
Que Pomone elle-même auroit jugés très-beaux.

Il en ouvre un ; par avanture
Un maudit ver s'y rencontra,
Qui trouvoit dans ce fruit, graces à la Nature,
Son logis & ſa nourriture.
On juge de l'humeur que notre homme montra.

Quelqu'un lui dit : Crois-tu qu'un bonheur ſans mêlange
Ait été pour toi fait exprès ?
Parce que l'Epine eſt auprès,
Faut-il laiſſer la Roſe ? On perdroit trop au change.
Le bonheur ne veut pas être vu de ſi près.

L'obſcurité ſuccéde à l'aurore qui brille ;
Le printems fait place à l'hyver.
Chaque fleur a ſa chenille,
Et chaque fruit a ſon ver.

Digitized by Google

EPITRE

A

MADAME DU BOCCAGE.

LOIN de ces Villes Muſulmanes
Où le beau ſexe infortuné
A la ſageſſe condamné,
Gémit ſous des Amans prophanes;
Il eſt ſur des bords plus heureux
Une Ville immenſe & polie,
Séjour des Beaux-Arts & des Jeux,
Ouvrage bizarre & pompeux
De Minerve & de la Folie.
C'eſt là qu'Arbitre ſouverain,
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le ſort incertain
D'un monde dont il eſt l'idole,
Et gouverner le genre humain.
O toi qu'on redoute & qu'on aime
Beauté, l'éclat du Diadême
Céde à l'éclat de tes attraits.
Les Rois ont un pouvoir ſuprême;
O beauté! tu n'as que toi-même,
Les Rois ſont tes premiers Sujets.
Des rubans forment ſa couronne;

Digitized by Google

Des sophas lui servent de trône ;
Elle a pour sceptre un éventail,
Pour trésor son cœur & ses charmes,
Pour faste des magots d'émail,
Et des regards pour seules armes.
Ces fiers vengeurs de nos États,
Ces Guerriers qui dans les combats
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cens canons
Jamais n'étonne ou n'intimide ;
Ces *Renauds* aux pieds d'un *Armide*
Viennent abaisser leur fierté ;
Aux femmes tremblent de déplaire ;
Et viennent, pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractère
Aux caprices de la Beauté.
Vieillis dans les champs de *Bellone*,
Vénus a leurs derniers momens ;
Ils feignent des empressemens
Même au-delà de leur automne.
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes,
Applaudissent des Ariettes,
Et pour *Chaulieu* quittant *Follard*,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent sous l'étendard

Digitized by Google

Et des prudes & des coquettes.
Nos Magiſtrats impérieux
De qui les ames peu communes
Partageant le pouvoir des Dieux,
Règlent d'un ton ſententieux
Et nos deſtins & nos fortunes,
Ces Sénateurs facétieux
Mêlent pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du Code
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode
Au ton empeſé des Arrêts.
Aux Dames par eux encenſées
Ils offrent les tributs flateurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelaſſées
De leurs cheveux longs & flottans,
Et de leurs phraſes compaſſées
Les inſipides agrémens,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger mais occupé
Ils vont, ils parlent en cadence.
Ils plaiſantent à l'audience,
Ils opinent dans un ſoupé.
Que dis-je? Un Créſus imbécille
Qui ne ſçait compter que par mille,
Qui, fier d'un Hôtel ſomptueux,
De ſes grands Laquais dédaigneux,

Digitized by Google

Des ſots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char faſtueux
Ne daigne point toucher la Terre :
Ce Dieu des avides Mortels
Deſcend de ſes riches Autels ;
Il s'empreſſe à ſoumettre aux Belles
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a verniſſés *Martin*,
Ses gros galons & ſes dentelles,
Les bijoux qu'étale ſa main,
Ses précieuſes bagatelles,
Ses Architectes, ſes Brodeurs,
Toutes ſes riſibles hauteurs,
Son faſte, ſes fauſſes grandeurs,
Ses amis que ſon or éveille,
Les Dédicaces des Auteurs,
Et ſes ancêtres de la veille.
Ainſi maître abſolu des cœurs,
Le beau Séxe avec un ſourire
Commande tout ce qu'il deſire.
Par des danſes, des chants vainqueurs,
Par des caprices ſéducteurs
Il ſçait régler, il ſçait proſcrire
Les modes, les goûts & les mœurs ;
N'aime, ne répand que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des Madrigaux,
Et ſoumet tout à ſon empire,

Digitized by Google

Les Grands, les Sages & les Sots.
Mais je vois des maiſons riantes,
Temples de ces Divinités.
Que leurs douces voix ſont puiſſantes!
On vole aux ordres reſpectés,
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le céde à la Peinture,
Une élégante Architecture
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin ſur la toile docile
Dans un ſallon voluptueux,
De *Boucher* le pinceau facile
A des Amours tracé les jeux.
De la Moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Perſans,
Les marbres & la porcelaine
Décorent ces appartemens;
Et le cryſtal poli des glaces
Des Belles répéte les graces,
Et l'éclat de mille ornemens.
Tout reſpire ici l'abondance,
La parure, le doux loiſir.
Ah! ſans doute on ne voit qu'en France
Les Dieux du goût & du plaiſir
Amis du Dieu de l'opulence.
L'eſpoir de la félicité,
A l'aſpect de tant de merveilles

Digitized by Google

A ſaiſi mon cœur enchanté:
J'ouvre les yeux & les oreilles.
Obſerver l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractère;
Applaudir un joli Sermon,
Et réformer le miniſtère;
Rire d'un projet ſalutaire,
Et s'occuper d'une chanſon;
Immoler les mœurs aux manieres,
Et le bon ſens à des bons mots;
Dire gravement des misères,
Et plaiſanter ſur des fleaux;
Siffler l'air ſimple d'un héros,
Et chérir des têtes légeres.
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaîté,
N'avoir de l'eſprit qu'en ſaillie,
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie,
Généreux ſans humanité;
Sans être aimé ſe voir gouté,
Louer par fade idolâtrie,
Ou par deſir d'être flatté;
Médire par oiſiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus ſouvent par coquetterie;
Quitter *Cléon* par fantaiſie,
Aimer un Duc par vanité,
Un jeune Fat par jalouſie;

Digitized by Google

Tel eſt ce monde tant fêté,
Telle eſt la bonne compagnie.
Quoi ! faut-il chercher le bonheur,
Sans ceſſe éloignés de nous-même ?
Ignorer le plaiſir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur ?
Quoi ! ſur le théâtre bizarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un Sage aimable eſt-il ſi rare ?
Et l'art, le don de l'agrément,
Ce don futile mais charmant,
Du François premier appanage,
Seroit-il l'unique avantage
D'un Sexe enchanteur & puiſſant ?
Non : Paris voit une Mortelle
Simple par goût, belle ſans fard,
Fine ſans air, vive ſans art,
Et toujours égale & nouvelle.
Comme Vénus elle ſourit,
Comme l'Amour elle nous bleſſe,
De Minerve elle a tout l'eſprit,
Hélas ! & toute la ſageſſe.
Mais elle unit à des appas
Une ame ſenſible & ſublime,
L'art difficile de la rime
Aux traits ſaillans ou délicats.
C'eſt elle dont la voix touchante
A fait retentir ſur nos bords

Digitized by Google

Les ſons nombreux, les fiers accords
De ce *Milton* que l'Anglois vante;
Elle qui dans de nouveaux airs,
A chanté, rivale d'*Homere*,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui d'un vaſte & riche Hémiſphére
Aggrandit pour nous l'Univers.
Auſſi dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de ſon Héros,
Gènes des lauriers de *Délos*
Mêlés aux myrthes d'*Idalie*,
A formé des feſtons nouveaux.
A ſon aſpect, des Cardinaux
L'ame altière s'eſt adoucie;
Enfin le Pape l'a bénie.
Mais vingt ſiècles auparavant
Le doux *Tibulle* en la voyant
Eût, je penſe, allarmé *Délie*;
Virgile eût mieux peint *Lavinie*;
Et ſon *Auguſte* aſſurément
N'eût jamais couronné *Livie*.
Chère aux Scavans, chère à Cypris,
Illuſtre & belle *Du Boccage*,
L'honneur & l'amour de Paris,
Jouiſſez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au ſein des ris.
Les grands Poëtes & les Belles
De l'envie excitent les cris.

Digitized by Google

Vous étonnez les beaux esprits,
Vous faites mille Amans fidèles ;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre Séxe, qui vous envie,
En faveur de votre génie
Pardonne vos charmes brillans ;
Tandis qu'en faveur de ces charmes,
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talens.

L'HONNEUR,

POEME, par le Docteur Brown, adressé au Lord Vicomte Lonsdale.

Hic manus, ob Patriam pugnando vulnera passi :
Quique Sacerdotes casti, dum vita manebat :
Quique pii vates & Phœbo digna locuti :
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique sui memores alios fecere merendo :
Omnibus hic niveâ cinguntur tempora vittâ.

Virg. Æn. L. VI.

OUI, Mylord, tout usurpe le beau nom de l'Honneur; mais les droits de tous ceux qui y prétendent sont aussi frivoles qu'ils sont différens : l'Avare grossit sans cesse son immense trésor, & ne redoute que l'horrible scandale d'être pauvre ;

Digitized by Google

ſon héritier plus ſage ſe mocque du vieillard inſenſé, & prétend par ſes profuſions acheter la réputation. Souvent l'honneur reſplendiſſant ſur un ſein décoré d'un ruban, inſulte à la Juſtice impuiſſante, & défie ſes Arrêts. Il habite triomphant ſur la langue des Rois. Il excite les Muſes à prendre l'eſſor, le Soldat le voit au bout d'un fer brillant & meurtrier, & le Pédant au milieu des fatras dont il charge ſa cervelle.

L'honneur peut quelquefois fournir des prétextes à la trahiſon, & porter un ami à plonger ſans remords ſon épée dans le ſein d'un ami. Un orgueil imaginaire eſt ſon trône, & nous le voyons ſouvent élevé ſur le tombeau de la vérité & de l'honnêteté. Fats, pédans, courtiſans, eſclaves, fourbes, patriotes, tous croyent entendre & ſuivre la voix de l'honneur.

Où le fixerons-nous donc, puiſque chacun ſe vante de le poſſéder ? Parlez. Le véritable honneur eſt-il partout, ou n'eſt-il nulle-part ?

La vérité, Mylord, eſt claire;... quoique l'orgueil impie s'adore & ſe déifie ſoi-même ; quoique les Sots, ſéduits par la paſſion ou l'amour-propre, ſe proſternent, l'encenſoir à la main, aux pieds des idoles qu'ils ont créées, la Déeſſe,

Digitized by Google

sous sa forme divine, brille toujours d'un éclat supérieur, & éclipse ces vains phantômes de l'imagination; revêtue d'une majesté durable, elle est connue dans tous les climats & dans tous les siécles, toujours une & invariable.

Mais comment la découvrir? Prenez la raison pour guide, écartez le voile de l'amour-propre; ne la regardez pas avec les yeux malades de l'orgueil; surtout ne jugez pas d'une vue téméraire & précipitée de ce qui est juste ou injuste, faux ou vrai. Les objets qui sont trop près trompent l'œil de l'Observateur. Il faut nous mettre à une certaine distance de ceux que nous voulons examiner.

L'harmonie d'un bel édifice s'apperçoit difficilement du milieu des colonnes majestueuses & des ornemens qui le décorent. Mais éloignez-vous, & dirigez votre vue vers cet objet; à mesure que sa grandeur diminue, l'harmonie se développe, de nouvelles beautés frappent vos yeux étonnés, & un beau tout se montre dans de justes proportions. Ainsi les vraies proportions de l'honneur sont mieux apperçues, quand l'intervalle convenable des siécles est entr'elles & nous. Le temps sépare l'orgueil de la grandeur, l'apparence du mérite; il découvre les fausses

Digitized by Google

beautés, & fait ſortir les graces réelles; il indique ce qui eſt digne de louange & de blâme; il plonge dans l'obſcurité, ou éléve à l'Immortalité. Cherchons donc dans les exemples paſſés ce qui fait naître la haine ou le mépris, l'eſtime ou l'amour.

La grandeur peut-elle donner le véritable honneur? Eſt-ce la dépenſe, le luxe, la magnificence? Non. Le projet ſeroit inſenſé, & l'entrepriſe ſeroit vaine. C'eſt une vile Proſtituée qui voudroit acheter une bonne réputation du prix de ſon infamie. La grandeur & les dignités étalent en vain leur faſte & leur éclat; l'or puiſſant ne peut conduire à l'honneur. Pyramides, qui jadis menaciez les Cieux, tours ambitieuſes, maſſes énormes qui alliez vous perdre dans les nuages, paroiſſez, annoncez à ces Siècles éloignés l'orgueil de votre Fondateur; rappellez la grandeur du Tyran, dites ſon nom: mais quoi?... la brique a trompé ſon attente, & la pierre calcinée eſt réduite en poudre: ces titres pompeux ne ſont plus; les trophées de l'orgueil ont été détruits par les flots dévorans du temps. Il ne reſte pas même une Inſcription pour nous dire où ils exiſtoient autrefois. Mais quand ils auroient pu lut-

Digitized by Google

ter avec la Nature & défier les coups du temps, que nous rappelleroient-ils, que le vice ou la vanité?

La vraie gloire eſt à l'homme de génie dont le nom eſt inconnu, mais qui a enſeigné à cet arc à ſe courber, à la pierre à s'élever, non à celui qui faiſoit obéir les beaux Arts à la voix de la folie & de la vanité.

L'orgueil & le vice ne ſont que plus vils au ſein des grandeurs, & leur ignominie n'en a que plus d'éclat. En vain ô St.. d..y tes forêts orgueilleuſes s'étendent; en vain tes tours dorées élèvent leur tête; en vain ton Maître commande aux eaux de ſe précipiter dans ce baſſin, en vain il prolonge cette vue riante, & il creuſe un lit à ce canal uni; le noir cortège du crime ſe promène avec lui dans ces allées qui en furent les complices, & les cris des orphelins le pourſuivent juſques ſous ces ombrages. Homme inſenſé! Prétendre à la réputation par des forfaits! Cette gloire imaginaire l'a conduit à une honte réelle. Le méchant ſe hait-il donc lui-même, d'élever ainſi des monumens qui éterniſent ſon opprobre & ſon infamie? Les Siécles qui ne ſont pas nés ne verront ces ſpectacles coupables qu'avec un vertueux mépris.

Digitized by Google

Voyons enſuite le Héros dans les champs de Mars; le laurier des conquêtes produit-il le fruit du véritable honneur? Nous trouvons celui-là ſeul digne de la gloire & de notre amour, qui combat, non pour détruire, mais pour ſauver les hommes. La furie du fils de Pélée peut exciter notre admiration; mais le divin Hector eſt le Héros que nous aimons. Voyez l'épée de Guillaume déſarmer la main d'un tyran. Parlez; leſquels ſont les amis ou les ennemis de l'humanité? Qui peut ne pas déteſter ceux-ci, & ne pas aimer ceux-là? Des conquêtes injuſtes ne peuvent jamais arracher les applaudiſſemens de la poſtérité. Ce n'eſt pas la victoire qui nous ſéduit, mais la cauſe. Céſar même voudroit envain prendre le maſque d'un Patriote; ſes fauſſes vertus ne peuvent couvrir le poiſon qui ronge ſon cœur. Mais les lauriers viennent eux-mêmes ceindre ton front, ô toi généreux Guſtave, dont la voix éveille la liberté du fond des mines ſauvages! Oui celui-là eſt vraiment glorieux & uniquement grand, qui conquiert ou qui verſe ſon ſang pour la liberté.

Viſitez maintenant toutes les cellules aëriennes de l'eſprit, parcourez les labyrinthes obſcurs de la ſcience, fouillez

Digitized by Google

dans les retraites profondes de l'intelligence, & voyez si le véritable honneur y est renfermé. Hélas! ni l'esprit ni la science ne peuvent se flatter de le produire : ils sont trop souvent mêlés d'erreurs & souillés par le vice. Passagères & brillantes comme ces bulles qui vivent un moment, & s'évanouissent aussitôt, les modes du bel esprit & des sciences disparoissent tour à-tour. Voyez Rabelais, autrefois l'idole de son siècle, & son Livre impur aujourd'hui abandonné. Voyez de quelle hauteur est tombé ce Descartes, si fameux autrefois ; toute sa gloire s'est dissipée avec ses tourbillons. Voyez l'esprit corrompu par la folie, & la science ternie par la foiblesse. A quoi ont servi l'esprit & la science à Bâcon ? Le vice gâte souvent ce que la raison & le talent ont embelli ; il obscurcit l'éclat du vers le plus brillant, & souille les écrits de Driden & de Congrede ; l'un esclave de la mode, & l'autre esclave du bel-esprit. En vain un beau génie fait germer le laurier, un ver impitoyable le ronge à la racine ; sa piquûre mortelle flétrit la couronne la plus fraîche, & tout l'honneur du Poëte s'évanouit. Aussi promptement que les feuilles d'Automne, les lauriers

Digitized by Google

ſe fanent & meurent ſur la tête de Rocheſter & d'Otway.

Où donc trouve-t-on le véritable honneur? Interrogez, Lonſdale, interrogez votre cœur, il y règne. Oui, il eſt dans la vertu, qui ſeule peut donner l'honneur durable & faire vivre la renommée : ſur la baſe de la vertu ſeule la réputation peut s'élever, réſiſter au torrent du temps & atteindre aux Cieux. Les Arts, les conquêtes, la grandeur éprouvent les coups du deſtin, ſuccombent bientôt & trahiſſent le poids qu'ils ſoutiennent. Le temps voit avec mépris ces frêles appuis, & enſevelit ſous les ruines de l'édifice les inſenſés qui l'élevoient. C'eſt la vertu ſeule qui peut inſpirer un Poëte, & verſer dans ſon ame tranſportée un feu intariſſable. Frappé d'un trait céleſte, ſes vers jettent au loin mille rayons lumineux; la vertu entretient toujours ce feu divin; partout où elle paſſe elle laiſſe des traces brillantes d'une lumière immortelle. Ces traits de lumière répandent l'éclat ſur tous les noms conſacrés à l'Immortalité; ils donnent à Spencer cette flamme brillante, & allument la flamme rapide de Shakeſpear; ils portent juſqu'aux Cieux les vers brillans de Milton, & excitent le feu impétueux de Yolang;

Digitized by Google

ils dorent les vers modeſtes du ſage Gay, ils aiguiſent les traits perçans de Swift, ils brillent doucement dans les chaſtes écrits d'Adiſſon, & s'embraſent dans les vers immortels de Pope.

Le Sage doit fonder ſa gloire ſur la vertu; la vérité doit le ſoutenir, ou ſa gloire ſe flétrit. La vérité & la vertu ne different que de nom, comme la lumière & la chaleur qui, quoique diſtingués, ne ſont qu'une même choſe.

La vérité conduit toujours à la vertu; un courant d'eau ſaine indique une fontaine pure: nous eſſayons ſouvent en vain de remonter à la ſource, elle eſt profonde, la chaîne de la raiſon eſt trop courte; mais nous ſçavons que tout ce qui coule dans le canal de la vertu eſt une émanation de la vérité. L'erreur entreprend en vain de nous tromper par un groſſier déguiſement, elle eſt toujours reconnue à l'amertume qu'elle emprunte du vice. Chaque goutte nuiſible qui empoiſonne le bonheur, eſt tirée des ſources impures du menſonge.

Les maigres ſophiſmes de Gordon, les pages bourbeuſes de Tindal, le fiel de Morgan, & la rage furieuſe de Woolſton, les flots empoiſonnés qui coulent de la plume de Toland, & les abſur-

Digitized by Google

dités de Hobbes & de Mandeville, nous détestables, mais condamnés à ne jamais mourir, & arrachés par l'infamie du tombeau de l'oubli.

Un rayon de folie fait éclorre ces *opinions-insectes* qui s'échauffent un jour au rayon qui leur a donné des aîles; mais la vérité, ce Phénix immortel, si elle meurt, renaîtra de ses cendres avec une vigueur nouvelle.

Voyez combien la réputation de ce sage Athénien brille à travers la longue obscurité de tant de Siécles! La vertu seule a pu jetter des rayons si loin & couronner sa tête d'une gloire durable.

Voyez Newton chasser la lumière foible & incertaine de la conjecture pour éclairer la Nature d'une lumière certaine. Il marche dans les labyrinthes immenses & jusques-là inconnus de la création, & trouve la main d'un Dieu dans chaque atome. O couples sans rivaux, guidés par la vérité & la vertu, dont la vie confirma tout ce que leur raison avoit enseigné, qui joignirent de grandes vues à de brillans exemples, pour éclairer à la fois & persuader les hommes! Noms saints & révérés que le temps & la vérité annonceront à jamais comme les premiers & les plus beaux dans la liste des réputations!

C'est

Digitized by Google

C'eſt ainſi que les Rois, les hommes d'Etat, les Citoyens s'élèvent à la gloire : leur réputation eſt fondée ſur la vertu, ou bientôt elle meurt. Mais entée ſur ce tronc vigoureux, le temps lui donne plus d'éclat, & elle croît dans une fraîcheur éternelle. L'orgueil, la folie, le vice peuvent fleurir pendant une heure, entretenus par un ſoleil fabuleux & une roſée poétique ; mais ces foibles rameaux nourris par la main de la flatterie, demandent un ſoin infatigable & de prompts ſecours : accrus ſubitement par une chaleur artificielle, le ſouffle brulant de la vérité les fait languir, & le moindre vent les ébranle ; leurs couleurs ſe flétriſſent, ils ſe ſéchent, tombent & meurent. La vertu ſeule peut croître avec le temps, vivre dans tous les âges, ſe répandre dans tous les climats. Voyez ces Citoyens ſemblables aux Dieux, généreux, ſages & bons, ſe tenir ſur la bréche, & s'oppoſer au torrent de la ſuperſtition. Voyez ces Evêques martyrs expirer à un poteau, tirer ſur le bucher & défier les flammes. Combien grands n'ont pas été Hyde & Ciceron dans l'exil ! Quel éclat les vertus d'Alfred n'ont-elles pas répandu ſur ſon trône ! C'eſt d'un mérite ſemblable au ſien que coule une gloire permiſe ; il

Digitized by Google

ne demande ni éclat emprunté, ni rayon de fortune; les ténébres de l'affliction ne le rendent que plus brillant, comme une lampe claire brille davantage dans la nuit.

Ainſi différens honneurs décorent différens Etats, comme les aſtres différens brillent avec une gloire différente: leurs orbes ſont d'autant plus grands, que leur ſphère eſt plus élevée, mais tous partagent le même feu céleſte.

Voyez donc la bonté infinie du Ciel, & avouez qu'on trouve dans la vertu la réputation & le bonheur. Voyez la folie des hommes, qui mépriſent le bien, & n'embraſſent dans le vice que la peine & l'infamie.

Il n'en eſt pas ainſi de l'homme qui conduit par les loix de la vertu, ſe reſpecte lui-même, & mérite mais ne cherche pas l'applaudiſſement; dont les vues concentrées tendent toutes à la vertu; qui ne fait de la vraie gloire que ſon ſecond but; toujours guidé par ce qui eſt convenable, juſte ou vrai; qui rend à tous ce qui leur eſt dû; qui lorſque les perles revêtiſſent l'habillement inſenſé de la ſédition, arrache les plus grandes louanges, & n'eſt d'aucun parti; qui, tandis que les patriotes tournent tout autour, ſe dirige invariablement vers la vérité,

Digitized by Google

comme vers ſon pole ; qui mépriſe également ce que les factions louent ou blâment ; au-deſſus de l'orbite étroit du bruit public il vole à la renommée ; inébranlable tandis que la malice aboye & que l'envie hurle, il marche ferme à la vertu au travers des railleries des fous : aucun favori ne le flatte ni ne l'aſſujettit à ſes vues d'intérêt perſonnel ; ami de ſoi-même, de ſon Roi, de ſon pays, de l'humanité, la vertu le couronne de guirlandes qui ne ſe flétriſſent jamais, & la gloire l'environne d'une lumière ſans fin.

Tel eſt celui qui enracine profondément ſa réputation dans la vertu, & tel dans tous les ſiécles ſera le nom de Lonſdale.

VERS

A Mlle de V. qui a bien voulu m'apprendre que Jeudi dernier étoit la veille de ſa fête. Par M. ***

Vous me l'expliquez ce beau ſonge
Dont je ſuis encore enchanté,
Et ſous les voiles du menſonge
J'y trouve la réalité.

Digitized by Google

La nuit, dans un profond silence,
Oui, la nuit même de Jeudi,
Je dormois : du brulant midi
J'avois senti la violence.
Tout à-coup mon ame s'élance,
Je crois m'élever dans les airs,
J'entends de célestes concerts,
Je vois un Temple magnifique,
Je m'avance, & sur le portique
Je lis : *Le Palais de l'Amour.*
J'y veux porter un pié timide ;
Je ne sçai quel Garde intrépide
Veille à la porte nuit & jour.
Pour fléchir son humeur rigide,
Las d'user envain de détours,
Je demande au moins qu'il m'enseigne
Les beaux lieux où l'Amitié régne :
» C'est dit-il, loin de ce séjour.
» Vois-tu ces colonnes d'ivoire ;
» C'est là le trône de sa gloire ;
» Elle y tient sa paisible cour.
Je vais ; j'approche ; un vestibule
D'un gout noble, simple & correct,
Imprime d'abord le respect.
A l'entrée un pur encens brule :
Mon cœur s'emeut à cet aspect.
Je demande s'il est possible
D'aller à la Divinité
Offrir un cœur tendre & sensible ?

Digitized by Google

» Oui, pour vous elle eſt accеſſible, »
Me dit d'un air plein de bonté
Sa Prêtreſſe, la Vérité.
Elle m'introduit dans le Temple.
La candeur, la fidélité,
La franchiſe, l'égalité,
Sont les vertus qu'on y contemple.
La Déeſſe y voit les Mortels
A l'envi ſe donner l'exemple
Du zèle à ſervir ſes Autels.
Leurs voix la célébrent ſans ceſſe.
Leurs cœurs lui préſentent des vœux :
Comme l'amour elle a ſes feux,
Mais tempérés par la ſageſſe.
Son Sanctuaire étoit orné
De nœuds de fleurs, & de guirlandes,
Son Autel entouré d'offrandes,
Son front de roſes couronné.
Je me proſterne, je l'adore,
Epris de ſes charmes ſecrets,
Même avant d'avoir vu ſes traits
Qu'un voile me cachoit encore.
O Divinité que j'implore !
Découvre à mes yeux tant d'attraits.
Elle m'exauce, & ſon viſage
Se dévoile dans ce moment.
Jugez de mon raviſſement
Quand je reconnus votre image.

Digitized by Google

C'eſt bien alors que mon hommage
Fut le tribut du ſentiment.

VERS

*A Mademoiſelle B***.*

OUI, tu me rends à moi, jeune & tendre Climène:
Je cède au charme ſéducteur
Qui, m'arrachant à ma douleur,
A tes loix aujourd'hui m'enchaîne.
J'ai perdu, tu le ſçais, l'objet de tous mes vœux.
S*** (*) mérita ma tendreſſe:
L'eſtime, la délicateſſe,
L'amour, avoient formé ces nœuds:
Mais au ſein des regrets où ſa perte me livre,
Tu plains l'état où tu me vois,
Tu m'appelles encor pour m'inviter à vivre;
Je m'éveille au ſon de ta voix,
Je te regarde, . . . & je t'adore.
Un nouvel Univers va renaître pour moi,
Je retrouve S*** en toi.
Je l'aimai, je la pleure encore.
Que l'aveu que j'en fais n'allarme point ton cœur;
C'eſt à toi de tarir la ſource de mes larmes:

(*) Voyez les Vers ſur la mort de Mademoiſelle de S*** inſérés dans le Mercure de Juin de cette année, par le même Auteur.

Digitized by Google

En retrouvant les mêmes charmes,
J'aurai toujours la même ardeur.
Je dois mes jours à la tendreſſe,
Qu'elle les file déſormais;
Je veux me remplir à jamais,
Amour, de ton aimable ivreſſe.
Depuis le funeſte moment
Qui déroba S*** aux vœux de ſon Amant;
Une affreuſe mélancolie
Sembloit me rapprocher du terme de ma vie;
J'allois être privé peut-être pour toujours
Des droits que donne la jeuneſſe;
Et les glaces de la vieilleſſe
Avoient déjà flétri le printemps de mes jours;
Mais l'amour de nouveau m'engage,
Je ſens de nouveaux feux dans mon cœur allumés
Mes ſens éteints ſont ranimés,
Et je reviens à mon bel âge.

Par M. BICQUILLEY, de Toul.

Digitized by Google

EXTRAIT d'un Discours sur le Commerce, lu dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, le 1. Mai 1759. Par M. LEPOIVRE, nouvellement admis dans ladite Académie, Correspondant de celle des Sciences de Paris, & qui a été attaché pendant plusieurs années au service de la Compagnie des Indes.

APRÉS le compliment de réception, l'Académicien entre en matière par un préambule sur les avantages du Commerce en général.

» Depuis que l'Europe entiere a reconnu que la balance du Commerce faisoit celle de la puissance, les Peuples qui l'habitent ont également tourné toutes leurs vues du côté du commerce, & il en a résulté de grands biens. Les progrès de l'industrie ont été rapides, les lumieres ont pénétré partout avec l'esprit de calcul, les préjugés destructeurs tombent chaque jour, la barbarie diminue, les mœurs s'adoucissent, les droits de l'humanité sont mieux connus.

Digitized by Google

» Les intérêts des Peuples négocians » sont plus étroitement liés à ceux des » Souverains qui les commandent, parce » que le commerce qui fournit l'abon- » dance aux uns est l'aliment de la puis- » sance des autres. Ces intérêts enfin » sont devenus la base des Traités qui ont » lié les différens Etats de l'Europe.

» Dans les siécles barbares qui ont » précédé l'établissement du Commerce, » les Princes ne faisoient guére de con- » ventions entr'eux que pour leur gloire » & leur avantage particulier, comme » s'ils eussent été seuls sur la Terre ; » leurs successeurs traitent aujourd'hui » pour le commerce de leurs Sujets & » stipulent pour le bonheur des hom- » mes... En un mot l'Histoire du Com- » merce est heureusement devenue la » plus belle partie de l'Histoire des Na- » tions.

Il examine ensuite l'utilité du Commerce maritime, auquel il prétend que nous devons la plus grande partie des avantages qu'il a d'abord attribué au Commerce en général.

Après avoir parcouru rapidement les différentes branches de notre Commerce maritime, l'Académicien s'arrête au détail de celui que nous faisons aux Indes Orientales,

Digitized by Google

Il explique le nombre de vaisseaux que ce Commerce employe, celui des hommes de terre & de mer qu'il occupe; il y joint l'histoire abrégée de nos établissemens aux Indes, avec le détail tant des marchandises que nous retirons de chaque endroit pour les transporter en Europe, que de celles que nous transportons de l'Europe aux Indes.

Il examine séparément le Commerce que nous faisons d'un Port de l'Inde à un autre Port de l'Inde, de la Côte Coromandel dans les Ports de la mer Rouge & du Golfe Persique, de Pondichery au Pegou, aux Philippines, à la Cochinchine, & de ce dernier endroit à Surate, de Bengale à la presqu'Isle de Malaca, & aux Isles Malaises &c.

» Ce Commerce se fait ordinairement » par Négocians particuliers établis dans » les Indes sous la protection de la Com- » pagnie. Il nous est très-avantageux en » ce que nous tirons sur une Nation In- » dienne le profit des Manufactures d'une » autre Nation Indienne. Nous faisons » ainsi le Commerce pour les Indiens, & » nos François répandus de toutes parts » dans cette vaste contrée, ramassent aux » dépens de l'Inde des richesses étrange- » res qui augmentent annuellement la

Digitized by Google

» masse de notre fortune publique.

» Nous gagnons sur le Peuple de Su-
» rate le bénéfice des sucreries de la
» Cochinchine, & nous changeons à
» notre profit l'opium, qui est le produit
» des terres de Bengale, contre l'or que
» les habitans de la presqu'Isle de Ma-
» laca & de Sumatra tirent de leurs
» ophirs. *Ophir*, en langue Malaise, veut
» dire une montagne qui renferme des
» mines d'or, telles qu'il s'en trouve plu-
» sieurs sur l'Isle de Sumatra, qui portent
» ce nom. »

Il finit le tableau de notre commerce Indien par une réflexion générale sur la nature de ce commerce.

» Les Peuples avec lesquels nous com-
» merçons dans l'Indoustan, sont des Peu-
» ples doux, amis des hommes, ennemis
» de la guerre qui les détruit : indifférens
» aux révolutions qui arrivent dans leur
» Pays, & qui ne sont jamais des révolu-
» tions que pour ceux qui commandent,
» ils voyent presque sans intérêts de nou-
» veaux usurpateurs succéder à des tyrans,
» & sans prendre part aux querelles de
» leurs Maîtres, ils obéissent toujours au
» plus fort. Voilà, je crois, la raison qui
» a mis dans tous les temps le commerce

Digitized by Google

» des Indes au-dessus des évènemens les
» plus destructeurs. »

» Ces Peuples, que la guerre ne dé-
» truit pas, multiplient beaucoup ; ils
» vivent sous un climat heureux qui
» donne peu de besoin ; ils habitent un
» Pays fertile qui produit assez réguliè-
» rement deux récoltes par année, sans
» que les terres se reposent jamais : les
» denrées y sont par conséquent à un très-
» bas prix. Ils ont des mœurs frugales &
» consomment peu ; leur Religion leur
» défend de rien manger de ce qui a eu
» vie : du riz, des légumes & de l'eau,
» sont leur nourriture ordinaire. La plu-
» part vont nuds, & ceux qui s'habillent
» s'enveloppent le corps de la pièce de
» toile qu'ils portent vendre au marché,
» s'estimant heureux de pouvoir rentrer
» nuds chez eux. Leurs maisons sont de
» petites cabanes de terre couvertes de
» paille, qu'ils n'habitent guères que pen-
» dant la nuit & dans les temps de pluye:
» leurs meubles répondent à la simplicité
» de leur logement ; ils couchent sur des
» nattes de jonc étendues par terre. Leurs
» métiers simples & leurs fabriques sont
» en plein champ, ou dans les rues de
» leurs hameaux, à l'ombre de quelques
» arbres ; ils n'y occupent autant qu'ils

Digitized by Google

» peuvent que des enfans. On conçoit » qu'avec de telles mœurs & de tels » uſages, le ſalaire de l'ouvrier doit être » médiocre. En général un Indien ſe » contente de gagner ſix ſols par jour. » C'eſt donc la modicité du prix de la » main d'œuvre qui rend le commerce » des Indes avantageux à toutes les na- » tions, &c.

Le reſte du Diſcours traite du commerce particulier de la Chine. » Ce » commerce eſt le plus utile de ceux » dont notre Compagnie eſt en poſſeſ- » ſion. Il n'exige aucuns frais d'établiſſe- » ment & de comptoir. Les Chinois, qui » n'ont pas une opinion bien avantageuſe » des Peuples de l'Europe, n'ont jamais » permis qu'aux Portugais de s'établir » ſur leurs terres, & ils ſe ſont ſouvent » repentis de leur avoir accordé cette » permiſſion . . . »

» Il eſt vrai que le commerce de la » Chine comme celui des Indes, ne ſe » fait qu'avec de l'argent. Nous y por- » tons annuellement des matières pour » près de deux millions, & nous n'en » rapportons que du thé, des ſoies écrues » & travaillées, de la porcelaine & des » drogues : mais ces marchandiſes ne ſe » conſomment qu'en très-petites parties

Digitized by Google

» chez nous. Le thé, qui eſt ſans compa-
» raiſon le plus grand objet de nos achats
» à la Chine, nous eſt enlevé par les
» étrangers qui viennent à nos ventes de
» l'Orient. Les comptes de ce commerce
» étant ſoldés, il ſe trouve qu'en dernière
» opération il nous a rapporté plus d'ar-
» gent qu'il n'en avoit d'abord fait ſor-
» tir, & que la partie de thé qui eſt né-
» ceſſaire à notre conſommation, nous
» reſte encore en pur profit.

» Le commerce de l'Europe avec la
» Chine ſe fait dans la rivière de Can-
» ton.... Nous y ſommes aujourd'hui
» très-reſſerrés, parce que les premiers
» Européens qui ont fréquenté la Chine
» ont abuſé de la liberté qui leur avoit
» d'abord été accordée. Nous ſommes
» relegués dans un fauxbourg, & l'entrée
» de la Ville nous eſt interdite.

» Le gouvernement Chinois voit d'un
» côté avec plaiſir les Européens apporter
» annuellement des ſommes immenſes
» dont la circulation ne peut que favori-
» ſer l'induſtrie & le commerce du Peu-
» ple; de l'autre côté, il craint extrê-
» mement la contagion de nos mœurs
» & de nos manières, & il a mis entre
» nous & la nation qui fait l'objet de ſes
» ſoins, la barrière la plus forte qu'il a
» pu imaginer.

Digitized by Google

» Ce Gouvernement soumis à des loix » immuables, ne confie jamais l'autorité » publique qu'aux Sages de la Nation, » sans égards à la naissance qu'il pense » être la même chez tous les hommes. Il » ne s'occupe que de la protection qu'il » doit aux mœurs, à l'agriculture, au » commerce, & à l'industrie. Ces quatre » points sont l'objet de son étude, de » ses délibérations, & de toute sa puis- » sance. Nous ne devons donc pas nous » étonner de ce que les relations des » Voyageurs nous apprennent de la pros- » périté d'un Peuple si sagement gou- » verné.

» Je peux, Messieurs, vous en parler » comme témoin : je l'ai vû avec admi- » ration ce Peuple heureux qui n'obéit » qu'aux loix de la raison, qui jouit li- » brement de ses terres, de ses ports, de » ses rivieres, & de son industrie.

» Lorsque j'ai jetté les yeux sur les » campagnes qu'il m'a été libre de voir » dans cette belle contrée, j'y ai trouvé » l'agriculture florissante, & perfection- » née au-delà de ce qui se voit dans le » reste du monde, & il n'y a rien en cela » qui doive nous surprendre. Le laboura- » ge étant à la Chine comme ailleurs la » profession la plus utile, y est aussi la

Digitized by Google

» plus encouragée & même la plus honorée. Les Empereurs Chinois l'exercent » de leurs mains, & se font gloire d'être » les premiers laboureurs de leur Empire.

» Lorsque je suis entré dans ce Canton, » j'y ai vu un Peuple innombrable qui » couvre la terre & la riviere, un Peuple actif, doux, poli, industrieux, recherché dans ses ouvrages. Partout on » y voit l'industrie libre, & le Commerce protégé, faire circuler l'abondance.

» La Chine doit ce bonheur à la sagesse de ses loix & à l'humanité de ses » Souverains qui dans tous les temps ont » déposé la qualité de Maîtres pour ne » prendre que celle de Peres, & qui se » conduisans comme tels, sont adorés » comme les fils du *Tien*, c'est-à-dire, du » Ciel dont ils sont l'image.

» Je me propose, Messieurs, de vous » faire part dans vos assemblées particulières des recherches que j'ai eu occa» sion de faire sur les différentes branches » de l'industrie des Chinois, sur leurs » teintures, sur la méthode qu'ils suivent » dans la culture du mûrier, & pour l'é» ducation des vers à soie, sur certaines » précautions qu'ils prennent dans le » premier dévidage, d'où il m'a paru que » dépendoit cette blancheur éclatante

Digitized by Google

» que nous admirons dans les soies de » Nan-king. En un mot, je me ferai un » devoir de vous rendre compte de tout » ce qu'il m'a été permis d'observer dans » ce beau pays, qui paroît être le séjour » naturel de l'industrie & du commerce.*

» Malgré ce que j'ai dit précédemment » de l'état de gêne & de contrainte dans » lequel les loix de la Chine retiennent » les étrangers, on peut cependant avec » quelques précautions y satisfaire sa » curiosité. Un Européen qui se conduit » sagement & se conforme aux usages » du Pays, y trouve des facilités pour » s'instruire. Le Chinois n'a d'éloigne- » ment pour l'étranger que lorsque l'é- » tranger est barbare. »

* Je souhaite que l'Académie veuille bien me confier ces Morceaux intéressans.

L'AMOUR DE LA GLOIRE, ÉPITRE

A M. DE CHALAMONT DE LA VISCLEDE, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.

Immensum gloria calcar habet. Ovid.

LE vice auroit sans doute infecté les mortels,
Si le monde aux vertus n'eût promis des Autels.

Digitized by Google

Quelque talent qu'on ait, tu vois que le mérite
Par des prix, Laviſclede, a beſoin qu'on l'excite.
Les ſçavans n'ont écrit qu'à l'aſpect des lauriers.
La pompe du triomphe enfante les guerriers.
Cet amour ſi brûlant, cet amour de la gloire
A fait tous les Héros que nous vante l'Hiſtoire.
Des Grecs contre l'Aſie il a tourné les dards,
Ses mains ont à l'Empire élevé les Céſars,
Et dans les temps paſſés, comme au ſiécle où nous ſommes,
La Provence ſans lui n'auroit point de grands hommes.
Rome doit à ſes ſoins ce qu'elle a fait de beau.
D'Apelles dans Athéne il guida le pinceau.
Il inſpiroit Corine, & c'eſt par lui qu'Homere
D'Achille aux bords du Xante a chanté la colére.
Il régne avec éclat dans le Louvre des Rois.
Ses feux ſe font ſentir ſous les plus humbles toits.
La gloire a des faveurs où chacun peut prétendre.
Le Brun eſt dans ſon temple à côté d'Alexandre.
Mais c'eſt peu d'y courir, il faut encor ſonder
Quel eſt le chemin ſûr qui peut nous y guider.
Tu ſçais qu'on y reçoit les enfans de Bellone.
Le Peintre & le Graveur y trouvent leur couronne.
On admet dans ſes rangs l'homme dont la vertu
Sous les pieds de Thémis met le vice abbattu,
Et l'on y voit auſſi ceux par qui la Sculpture
Sur le marbre ou l'airain anime la Nature;

Digitized by Google

Mais pour s'y maintenir, de ces emplois divers
Le plus sûr, Lavisclede, est l'art fameux des vers.
Mille Princes dans l'Inde ont porté le tonnerre.
Leur trône avec leur nom a péri sur la Terre.
Du temps qui brise tout la faulx a mis à bas
Les tableaux de *Zéuxis* *, les bustes de *Scopas* **.
Les Arcs ont disparu, les vastes colisées
Ne m'offrent que débris, que voûtes écrasées.
Le Temple de Diane a trouvé son déclin:
Rhodes n'admire plus son Coloſſe d'airain.
L'Egypte a vu tomber ses hautes Pyramides;
Les siécles ont détruit les bornes des Alcides.
Il n'en est pas ainsi des ouvrages en vers;
Ils doivent en durée égaler l'Univers.
Virgile orne les champs, & du Tibre à l'Euphrate
On entend ses pipeaux, & sa trompette éclate.
Les vers galants d'Ovide ont encor leur beauté.
L'oubli ne cache point ce qu'Horace a chanté.
Apollon vit toujours. La gloire du Parnasse
Ne trouvera jamais une nuit qui l'efface.
Quelques-uns qu'avec toi le Public peut compter,
Sur cette double cime ont l'honneur de monter.
C'est un feu tout divin qui t'embrase & m'étonne.
Ce feu ne s'acquiert point: c'est le Ciel qui le donne.
Quand tu veux l'augmenter, pour modèles certains,

* Fameux Peintre d'Héraclie.
** Célèbre Sculpteur. Il étoit de l'Isle de Paros.

Digitized by Google

Tu ſuis dans tous tes plans les Grecs & les Latins;
Mais tu n'as pas pour eux des reſpects trop timides.
On peut les égaler : ce ne ſont que nos guides.
Tout n'a pas été dit, & ſans trop nous flatter,
La France a dès longtemps la gloire d'inventer.
Sur le Pinde où l'on voit des palmes toutes prêtes,
Nos Auteurs ont en foule étendu leurs conquêtes;
Là ſont de vaſtes champs qu'aucun n'a pu borner.
D'autres même après nous y viendront moiſſonner;
Mais qui veut y briller, il faut qu'il ſe figure
Que ſes vers paſſeront à la race future.
On nous condamne en vain. Ce n'eſt point vanité,
De vouloir plaire un jour à la poſtérité.
Notre eſprit ne produit que de foibles ouvrages,
Si du juſte avenir il n'attend les ſuffrages.
Voilà ce qui forma les Romains & les Grecs.
C'eſt à ce noble eſpoir qu'ils doivent nos reſpects.
Pour moi qui jeune encor, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Erre au pied des côteaux qu'arroſe l'Hypocrène,
J'eſpere que mes vers ſeront aſſez heureux
Pour recevoir auſſi l'encens de nos neveux.
Ton ſuffrage à ma Muſe inſpire cette audace.
J'aurai part quelque jour aux lauriers du Parnaſſe.
Mes vœux ſeront comblés ; mes écrits & mes chants
Vont ſurvivre à ma cendre, & triompher des ans.

Digitized by Google

*VERS à Madame D*** nouvellement reçue à l'Académie des Arcades, sous le nom de BERENICE.*

AINSI quittant notre hémisphère,
L'Astre qui par tout l'Univers
Répand sa brulante lumière,
Fait place à mille Astres divers,
Dont la clarté plus modérée
Embellit la voute azurée;
Telle Rome de sa splendeur
Se plaît à rappeller l'image,
Ce n'est plus sa fureur, la rage
De tout soumettre à sa valeur:
C'est un autre genre de gloire
Qui captive ses sentimens:
Chercher en tous lieux les talens,
En éterniser la mémoire;
C'est là sa noble ambition.
Un Sexe aussi qui sur ses traces
Semble n'entraîner que les graces,
Occupe son attention;
A Gnide, à Paphos, à Cythere
Il sçait badiner, il sçait plaire;
D'une injuste éducation
Il a sçu vaincre le délire,

Il ſçait penſer, ſentir, écrire;
Aux feux trop ardens de l'Amour
Sapho mêla ceux du génie;
Dans les vallons de l'Arcadie
On a couronné tour-à-tour
Dorichlée après Emilie;
Aujourd'hui les mêmes accens
Sur le Tibre ſe font entendre;
Bérénice devoit s'attendre
A ſe voir offrir cet encens;
Avec plaiſir depuis longtemps
Le Public eſpéroit l'apprendre.
Pourquoi n'ai-je pas ces talens,
Cette verve énergique & tendre
De ce favori d'Apollon
Qui par ſa brillante impoſture
A conſacré la chevelure
D'une Reine du même nom?
Je pourrois à plus juſte titre
Lui donner l'Immortalité;
Mais eſt-ce à moi d'être l'arbitre
De ce prix ſi bien mérité?
Non, non, elle n'a rien à craindre
Des regrets qui ſont dans mon cœur;
Le ſentiment peut bien ſe plaindre
De ne pas réuſſir à peindre
L'expreſſion de ſon ardeur:
J'abandonne à la renommée

Digitized by Google

Le succès de sa destinée;
Le soin d'annoncer en tous lieux
Que sur ces rivages heureux
Est une mortelle adorée,
Faite pour les ris, pour les jeux,
Mais par Minerve réservée
Pour une gloire moins aisée.
Elle sçait trouver le bonheur
Dans une aimable solitude,
Conserver au sein de l'étude
Ce sentiment, cette douceur
Dont la vertueuse habitude
Fait les délices de son cœur.
Elle plaît aux Sçavans, aux Sages;
Aux Grands, à la Société;
Que peut-on dire davantage?
Qui sçait chérir l'humanité
De l'Univers à le suffrage.

De Bordeaux.

SUR les mœurs de l'Isle d'Oueſſant.

OUESSANT, Isle de France dans l'Océan sur les côtes de Bretagne, à l'opposite du Conquet. Elle a trois lieuës de tour & renferme plusieurs hameaux & un château dans son enceinte. Elle est entourée par

Digitized by Google

quelques autres Isles moins grandes qu'on appelle les Isles d'Ouessant. Longit... 12. 28. Latit. 48. 30.

L'âge d'or, cette chimère ingénieuse plus propre à exciter nos regrets que nos espérances, que l'imagination chérit, & dont le sentiment de la misere humaine s'irrite, ce contraste de l'âge véritable qui déchire l'ame après avoir amusé l'esprit, ce conte philosophique enfin échapé à la bienfaisance & à la vertu dans l'ardeur de ses souhaits pour la félicité des hommes; l'âge d'or s'est presque réalisé dans ce petit coin de la terre. La loi de tous les cœurs, la loi naturelle d'un côté; & la loi des cœurs choisis, le Christianisme de l'autre, forment les liens d'une harmonie éternelle entre ses habitans, & dissipent sans aigreur & sans bruit par la voix de la sagesse ces petits nuages inséparables du tien & du mien. La probité y est une richesse commune, mais si nécessaire que celui qui ne la possède pas est proscrit sans retour par un Arrêt général. La chasteté n'est pas l'unique dot, mais l'essentiel de la dot des filles dans ce canton ignoré; celle qui se seroit mise hors d'état de la porter à son époux seroit bannie avec la même sévérité que le voleur. Car ces hommes simples, c'est-

à-dire

à-dire ſages, penſent que la perte de la chaſteté eſt un vol fait à la ſociété conjugale. Quand les Philoſophes ont voulu faire un Peuple d'hommes vertueux, ils ont étalé des ſpéculations pompeuſes, édifices majeſtueux élevés par le génie, mais roſeaux fragiles, qui n'ont pu ſoutenir les tempêtes des grandes ſociétés. La ſimplicité de la Nature eſt un cercle étroit qui ne convient qu'à un petit nombre d'hommes qui s'impoſent à tous la pratique de la vertu, parce qu'ils ſont ſans ceſſe obſervés partout. Ils y goutent un bonheur que les colifichets philoſophiques de Platon & de Morus ne procurent point. Le Peuple obſcur & conſéquemment heureux dont je parle, a dans ſon ſein depuis le commencement de cette guerre, des défenſeurs qui pourroient bien lui faire payer trop cher leur protection; les troupes.... Je tremble pour lui quand je ſonge que la licence militaire eſt le poiſon des mœurs civiles.

Par le Solitaire de Bretagne.

Digitized by Google

EPITRE

*A une Dame de Vienne en Autriche, sur la mort de son Singe. Par M. D.****

BERTRAND n'est plus, Bertrand, ce charlatan agile,
Qui par cent jolis tours charmoit votre loisir;
Bertrand, qui grugeoit à plaisir,
D'une dent friande & subtile,
Ces petits dons sucrés que votre main facile
Lui prodiguoit abondamment.
Hélas! dans ce même moment
Il erre sur la rive sombre;
Ou bien sur ses deux pieds il s'assied tristement
En faisant la moue à quelqu'ombre.
Chacun remplit son sort; le sien fut trop heureux.
Tous les jours caressé de votre main charmante,
Rien ne dut manquer à ses vœux.
Qu'eût obtenu de plus l'ardeur la plus constante?
Vous cherchez, dites-vous, la cause de sa mort;
Vous la croyez prématurée.
Eh! ne voyez-vous pas, en songeant à son sort,
A combien de périls sa vie étoit livrée?
Il avoit des rivaux. Oui, ce sont vos faveurs
Qui contre ses beaux jours ont soulevé l'envie.
Songez qu'une de vos douceurs
Ne peut se disputer qu'aux périls de la vie.

Digitized by Google

VERS de Thisbé, petite Chienne de S. A. S. Madame la Princesse de Conty.

AH! que le jour qui m'a vû naître
Est un jour bien cher à mon cœur,
Puisque je datte mon bonheur
De l'instant qui me donna l'être!
Le destin, qui se proposoit
De m'admettre à la Cour d'une auguste Princesse,
Employa toute son adresse
A mettre en moi ce qui plaisoit;
Il me forma de la mignone espèce,
Il me doua d'un air de gentillesse;
Il y mêla cet enjoûment,
Source de tout amusement:
Il y joignit une humeur caressante,
Une voix douce, intéressante,
Un cœur de tendresse animé,
Un abord toujours agréable;
En faut-il plus pour être aimable?
En faut-il plus pour être aimé?
J'ai réussi, GRANDE PRINCESSE;
Que le cœur de Thisbé devroit être content!
Mais je porte ma vue au-delà du présent:
Lorsque le temps détruira ma jeunesse,
Aurez-vous pour Thisbé cette même tendresse?

Digitized by Google

Ah ! si les Dieux ne sont pas sourds
Aux vœux ardens que j'ose faire,
Je finirai mes heureux jours
Avant de cesser de vous plaire.
Emportant vos tristes regrets
De vos bras dans la tombe on me verra descendre,
Vos pleurs répandus sur ma cendre
Seront le sceau de vos bienfaits.

Par M. PINET, de Lyon.

SUITE des Pensées sur la Morale, & sur l'Homme en général, par M. l'Abbé TRUBLET.

PLUSIEURS des Réflexions qu'on va lire, rouleront encore sur la question, si la plupart des hommes sont aussi méchans & aussi vicieux que l'ont dit quelques Philosophes Moralistes. Sans être de leur opinion, je conviens de la force de quelques-unes de leurs raisons, & je ne les dissimulerai point, dussai je les laisser sans réponse.

Je sçais ce que la Religion nous enseigne sur la corruption de l'Homme, & je suis bien éloigné de vouloir y donner la moindre atteinte. * *Mais je ne parlerai ici des hom-*

* Pour ne pas me répéter, je renvoye aux observations que j'ai faites sur l'*Apologie du Genre humain par M. le Chevalier d'Arc*, dans le *Journal Chrétien* de Février 1758, page 74 & suiv.

Digitized by Google

mes que relativement aux devoirs que la simple humanité leur impose & leur dicte envers leurs semblables. Je combattrai Hobbes *& non M.* Pascal. *Tous les deux ont peint l'homme, & ne l'ont pas peint en beau. Cependant leurs portraits sont bien différens ; leurs intentions, en le peignant, étoient plus différentes encore.*

XXV.

Les Hommes veulent être heureux, & ils veulent l'être de telle ou telle manière, par la possession de telles ou telles choses, par la jouissance de tels ou tels plaisirs, relativement à leurs différens caractères & à leurs passions particulières. Or ces passions sont plus ou moins vives dans les uns que dans les autres. De plus, les hommes y joignent tous, plus ou moins de vertus naturelles ou acquises. Comme la capacité humaine est bornée, ceux qui ont plus de passions, ont moins de vertus, & ceux qui ont plus de vertus, ont moins de passions ; voilà l'ordinaire. Cependant il y a quelques hommes dont l'ame plus vaste & plus forte réunit tout, vertus & passions, & dans un haut degré. D'autres n'ont, proprement, ni passions ni vertus. Les bons caractères sont ceux qui aiment

Digitized by Google

la vérité, la juſtice, la bienfaiſance &c. & ils ſont bons à proportion du degré de cet amour. Les méchans caractères ſont ceux qui n'ayant point cet amour, ou ne l'ayant que dans un foible degré, n'ont au contraire que peu ou point de répugnance pour la fauſſeté, l'injuſtice &c. en ſorte que pour ſatisfaire leurs plus foibles deſirs, ils ſont ſans peine faux, injuſtes, cruels même. Ils ne ſont ſenſibles ni au bien ni au mal d'autrui. Au reſte, cette inſenſibilité pour autrui ſe rencontre ſouvent dans des gens ſans paſſions.

XXVI.

L'amour de nous-mêmes eſt ſouvent aveugle & injuſte; il faut donc l'éclairer & le régler. Mais d'où ſe tirera la lumière? De la connoiſſance des vrais biens & des vrais maux, de l'intérêt bien entendu. D'où ſe tirera la règle? Du commandement qui nous eſt fait d'aimer les autres hommes; car il s'enſuit de ce commandement qu'il ne nous eſt pas permis de nous aimer à leurs dépens. Mais ce qu'il y a de bien avantageux en ceci, c'eſt que l'amour de nous-mêmes ſera d'autant plus éclairé, qu'il ſera mieux réglé. On ne ſçauroit s'aimer plus utilement qu'en aimant les autres.

C'eſt ſurtout en matière d'amour de

Digitized by Google

ſoi-même, d'amour-propre, (j'entends ici la même choſe par ces deux mots) qu'il importe infiniment à notre bonheur que la réfléxion éclaire le ſentiment. Il ne ſeroit pas beſoin de tant d'efforts, ſi on avoit plus de lumières. Il en coûteroit beaucoup moins pour être vertueux, ſi on connoiſſoit bien tous les motifs & tout l'intérêt qu'on a de l'être. En faiſant du bien ou du mal aux autres, on s'en fait preſque toujours à ſoi-même.

On ne voit que ſoi en tout, on rapporte tout à ſoi, on ne s'intéreſſe aux événemens que relativement à ſoi, & cela par bornes de cœur & d'eſprit. L'eſprit étendu étendroit le cœur. S'ils ſont petits l'un & l'autre, s'ils ſont bornés, ils bornent abſolument à ſoi-même. De là l'Egoïſme moral.

Au reſte ces deux propoſitions : *Il n'eſt jamais de notre intérêt de faire du mal à autrui, & il eſt toujours de notre intérêt de lui faire du bien ;* ces deux propoſitions, dis-je, ne ſont exactement & rigoureuſement vraies que pour ceux qui croyent une autre vie où le mal ſera puni & le bien récompenſé. Il eſt donc très-important pour la Société, que cette croyance s'y conſerve & s'y affermiſſe de plus en plus ; & par conſéquent les Li-

Digitized by Google

vres où il eſt évident qu'on a cherché à l'affoiblir & à la détruire, ne doivent pas être tolérés.

XXVII.

L'eſprit humain étant toujours très-limité, s'il eſt fortement affecté d'une idée, comme il arrive lorſqu'on eſt dominé par quelque paſſion, il en ſera preſque entièrement rempli, & perdra alors la faculté de bien juger, parce qu'elle exige la comparaiſon entre pluſieurs idées, & que l'homme paſſionné ne peut la faire qu'imparfaitement. Il ne peut apprécier avec juſteſſe les objets préſentés par ces idées & leur donner leur juſte valeur. On ſe trompe dans cette appréciation & ſur cette valeur, ſoit par ignorance, ſoit par paſſion. Ainſi les faux jugemens en matière de Morale, viennent ou de défaut d'eſprit, ou, ſi cela ſe peut dire, d'excès de cœur.

XXVIII.

On dit tout court : *En vouloir à quelqu'un*, pour dire lui vouloir du mal. Cette façon de parler ne viendroit-elle point de ce qu'il eſt bien plus ordinaire de vouloir du mal aux autres, que de leur vouloir du bien, & par conſéquent de la

Digitized by Google

méchanceté humaine ? Voilà une objection à résoudre.

XXIX.

Toute vertu tenant à quelque défaut, ou même à quelque vice, & tout défaut, tout vice à quelque vertu, il y a des précautions à prendre contre les unes, & un usage à faire des autres. Il faut prendre garde que nos vertus ne nous jettent dans les défauts dont elles sont voisines, & il faut nous servir de nos défauts pour rendre plus parfaites celles de nos vertus qu'ils favorisent. Par là, le bien ne produira point le mal, le mal produira le bien, & celui-ci sera plus parfait.

D'un défaut, on pourroit quelquefois faire aisément une vertu. Ce qu'il y a peut-être de plus difficile, c'est d'empêcher les vertus de devenir des défauts, & la difficulté sera d'autant plus grande que ces vertus seront plus près du point de perfection.

Les Moralistes disent aux hommes : *étudiez vos défauts pour les corriger.* Il faudroit ajouter, *& pour en faire des vertus.*

XXX.

Il y a des hommes dont les vices ne

Digitized by Google

ſont affoiblis que par leurs défauts. Ils ſeroient méchans, s'ils n'étoient pas foibles; fripons, s'ils n'étoient pas ſots.

A force de combinaiſons, la Nature ſépare & réunit tout. Les qualités bonnes ou mauvaiſes qui paroiſſent le plus ſe ſuppoſer, s'amener les unes les autres, tenir les unes aux autres, ſont quelquefois ſéparées dans le même homme; & celles qui ſemblent le plus s'exclure, y ſont réunies. Cela eſt également vrai des qualités du cœur & de celles de l'eſprit, mais peut-être encore plus des premieres. Ainſi on a de l'eſprit & on n'en a point; on eſt brave & poltron, avare & prodigue, bon & mauvais. Comme ces ſéparations & ces unions ſont pourtant rares, on a raiſon de ne les pas croire aiſément, du moins ſur le rapport d'autrui; mais comme elles ſont poſſibles, il ne faut pas non plus ſe rendre trop difficile à les croire. Il faut les voir où elles ſont, & les croire quand on les voit, ſans quoi on ne connoîtroit les hommes qu'à la maniere du vulgaire, à qui, comme dit M. *Paſcal*, ils paroiſſent tous à-peu-près les mêmes. *

* » A meſure qu'on a plus d'eſprit, *dit M.* » *Paſcal*, on trouve qu'il y a plus d'hommes » originaux. Les gens du commun ne trouvent » pas de différence entre les hommes. *Chapitre 31. Penſées diverſes.*

Digitized by Google

Par exemple, un caractère violent, & un caractère faux & artificieux, ne sont pas incompatibles, & ils se réunissent quelquefois dans le même homme. Alors, selon les circonstances, la violence & l'artifice se remplacent, se suppléent, ou s'appuyent l'une l'autre.

XXXI.

Les enfans, dit-on, *se plaisent à faire du mal aux animaux; cela les divertit. Ils en feroient même aux hommes, s'ils le pouvoient impunément.* On en conclut qu'ils sont cruels, & qu'ainsi l'homme l'est naturellement.

Voici une remarque qui du moins modifie beaucoup cette conséquence. Les enfans, faute de raison & d'expérience, ne sçavent pas tout le mal qu'ils font à ces animaux qu'ils paroissent se plaire à tourmenter. En général, ils ne sçavent point se mettre à la place de ceux qu'ils voyent souffrir, parce qu'ils n'ont point encore éprouvé de pareilles souffrances, & que souvent même ils ne les ont pas vu éprouver à d'autres. Par-là leur manque le grand principe de la compassion, l'expérience personnelle des mêmes maux,

Digitized by Google

ſelon le beau vers que *Virgile* met dans la bouche de *Didon*.

*Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.**

La compaſſion augmente donc avec l'âge, (j'entends la vraie compaſſion, celle qui fait plaindre ceux qu'on voit ſouffrir, & non la compaſſion purement machinale) parce qu'avec l'âge on a plus de raiſon & de connoiſſances; & de là vient que les perſonnes d'un âge mûr ſont en effet plus compatiſſantes que les enfans, dans le ſens que je l'ai expliqué. Ainſi tombe, ou du moins s'affoiblit beaucoup, la preuve qu'on tire de la prétendue cruauté de l'enfance, pour ſoutenir que l'homme eſt naturellement cruel, puiſque cette preuve n'eſt fondée que ſur une ſuppoſition fauſſe ou du moins exagérée.

La compaſſion, dit-on quelquefois, *n'eſt qu'une foibleſſe.*

Cela eſt vrai tout au plus de la compaſſion purement machinale, de celle qui ne vient que du corps, & qui ſouvent s'y termine; non de la compaſſion éclairée, & qui vient d'un jugement & d'un ſentiment de l'ame, ou qui les produit.

* M. *Duclos* a traduit ou plutôt imité très-heureuſement ce vers par celui-ci.

Mes malheurs m'ont rendu l'ami des malheureux.

Digitized by Google

On peut répondre encore, en appliquant à cette dernière sorte de compassion ce que *Quinault* a dit de l'amour ; que *si c'est une foiblesse, c'est la foiblesse des grands cœurs*, du moins des *bons cœurs* qui valent bien mieux que les *grands*. Mais communément les *grands cœurs* sont de bons cœurs ; les belles ames sont bonnes, & les Héros sont humains.

XXXII.

Les passions implorent le secours de la raison pour arriver à leur but. Souvent elle commence par le refuser, & dit que ce but est illégitime ; qu'il n'est pas même de leur intérêt d'y arriver ; que si c'est l'intérêt de la passion dominante ou de celle qui est actuellement excitée, ce n'est pas celui des autres passions, & que s'il est impossible qu'elles n'ayent pas des intérêts différens, il faut néanmoins pour l'intérêt commun, tâcher de les concilier, en sorte qu'une passion ne souffre pas trop de la satisfaction d'une autre passion. Enfin la raison représente la difficulté ou même l'impossibilité du succès, le danger d'échouer, & quelquefois celui même de réussir. Mais la passion insiste, la raison céde ; souvent, à la vérité, plutôt entraînée & en quelque sorte forcée que

Digitized by Google

séduite, quelquefois aussi très-persuadée ; & à la fin elle trouve tout juste, tout possible, tout facile, & travaille pour les passions. Celles-ci l'aident à leur tour de leur activité, & lui donnent même plus de lumière qu'elle n'en auroit sans leur feu ; mais souvent aussi elles dérangent ses mesures par leur précipitation, leur imprudence, &c.

Sans les passions, la raison n'entreprendroit jamais certaines choses ; sans la raison, les passions échoueroient presque toujours dans ce qu'elles lui font entreprendre. Cependant elles réussissent quelquefois par leur seule ardeur, ou par de purs hazards, sans aucune habileté, & contre toute prudence.

XXXIII.

Il est très-ordinaire d'avoir mauvaise opinion des hommes, & l'on juge volontiers des autres par soi même. Voilà, j'en conviens, une objection contre le sentiment que le plus grand nombre des hommes n'est pas celui des méchans.

Qui juge les autres bons, est sûrement bon ; mais qui les juge méchans, n'est pas méchant pour cela ; il peut être très-bon, & en jugeant des autres hommes par lui-même, il les jugeroit bons aussi ;

Digitized by Google

mais la connoiſſance qu'il a de leur nature, jointe à l'expérience, l'empêche d'en penſer auſſi favorablement.

Croire facilement le mal, ne vient quelquefois que de peu d'eſprit & de trop de crédulité. On croit le mal comme le bien & par le même principe, parce qu'on croit tout ce qu'on entend dire. Mais le croire difficilement, ſuppoſe toujours de la bonté : on n'auroit pas grande peine à y ajouter foi, ſi l'on s'en ſentoit capable, ou ſi l'on ſouhaitoit qu'il fût vrai.

Il y a un Proverbe Provençal qui dit : *Penſa mau & devineras ; Penſe mal, & tu devineras.* J'aime mieux que ce Proverbe ſoit Provençal que Breton ; mais j'aimerois bien mieux encore qu'il ne fût d'aucun Pays.

La Maxime ou Sentence, que *l'oiſiveté eſt la mere de tous les vices*, eſt un des Proverbes les plus anciens & les plus univerſels, parce que c'eſt un des plus utiles & des plus vrais. Mais quelle triſte vérité, & que pourroit-on dire de plus fort contre l'homme ! Il a en lui-même le germe de tous les vices, ſi l'oiſiveté en eſt la mere.

Les Anglois ont bien renchéri ſur cette Maxime. *Lorſqu'un homme eſt à rien faire*, diſent-ils, *on peut parier qu'il fait du mal.*

Digitized by Google

Il y a sans doute de l'exagération dans le Proverbe Anglois, aussi bien que dans le Provençal; mais il n'en vaut que mieux. Il en est plus plaisant, & par-là peut être plus utile.

XXXIV.

On ne sçauroit avoir trop présentes les maximes de morale devenues triviales par leur grande vérité. 1°. Il seroit alors plus aisé de se conduire en conséquence de ces maximes. 2°. Les occasions d'en faire l'application à tout ce qui se passe, reviennent sans cesse, & il est agréable de la faire. Malheureusement on la fait quelquefois avec injustice & malignité; mais on abuse de tout.

» Toutes les bonnes maximes sont dans » le monde, *dit M. Pascal*, il ne faut » que les appliquer. »

Si les maximes corrigeoient le monde, il y en a plusieurs qui depuis longtemps ne seroient plus vraies; mais elles le feront toujours, parce qu'elles ne corrigeront jamais que le plus petit nombre des hommes.

XXXV.

Usez-en avec les autres comme vous souhaitez qu'ils en usent avec vous; & ainsi

Digitized by Google

ne leur faites point de mal & faites-leur du bien. Soyez juſte & bienfaiſant. Chacun a intérêt qu'on obſerve ces deux loix à ſon égard ; mais on a, ou du moins on croit quelquefois avoir intérêt de ne les pas obſerver à l'égard des autres ; & voilà pourquoi on dit, tantôt qu'il y a une morale, & tantôt qu'il n'y en a point.

De ce que je ne veux pas qu'on me faſſe du mal, je conclus qu'il eſt injuſte d'en faire aux autres ; & de ce que je veux leur en faire, je tire une conſéquence oppoſée. Ainſi l'intérêt propre établit & détruit tour-à-tour la morale.

XXXVI.

On ne peut changer les hommes ; eux-mêmes ne peuvent ſe changer entièrement. Il faut donc les prendre comme ils ſont, s'attendre à en ſouffrir, les ménager pour en ſouffrir moins, &, autant qu'il eſt poſſible, ſe changer ſoi-même.

Mettre dans les autres plus de raiſon, ou en mettre en ſoi, cela reviendroit au même ; mais le ſecond eſt plus court, plus facile, du moins plus honorable.

Quand on pourroit corriger quelques hommes, on ne peut les corriger tous ; mais en ſe corrigeant ſoi-même, on ſe met en état de vivre avec tous, & c'eſt

Digitized by Google

comme si on les avoit tous corrigés.

Il faut dans la solitude sçavoir ne point s'ennuyer & sçavoir s'ennuyer, sçavoir prévenir l'ennui & sçavoir le supporter. De même il faut dans la société, savoir ne point souffrir des hommes & savoir en souffrir; être prudent & patient.

XXXVII.

Plus on surpasse les autres hommes en esprit, en richesses, en pouvoir, &c. plus il est important de les surpasser aussi en bonté, en vertu &c. & cela pour son propre bonheur.

C'est une terrible chose, quand qui peut le plus, vaut le moins; & cela est vrai de toute sorte de pouvoirs; du pouvoir que donnent l'esprit & les talens, aussi bien que de celui que donnent les richesses, la grandeur, la Royauté.

XXXVIII.

Chaque homme a son caractère naturel; & chaque profession, chaque état a aussi le sien, en bien & en mal. Lorsque ces caractères s'accordent & qu'un homme embrasse une profession, choisit un état, avec les vertus ou avec les vices & les défauts que cette profession & cet état favorisent, l'union du physique & du

Digitized by Google

moral fait qu'il porte fort loin ces vertus ou ces vices. Si le caractère naturel ne s'accorde point avec celui de l'état, c'eſt ordinairement le premier qui domine, & quelquefois au point qu'un Religieux, par exemple, aura le caractère, les manières, preſque les mœurs d'un Militaire, & celui-ci ceux d'un Religieux.

DE L'ETUDE.

L'Oisiveté dans laquelle vivent la plus part des jeunes gens, & leur ignorance qui en eſt une ſuite néceſſaire, m'engagent à leur rappeller les avantages de l'étude. Preſque tous la regardent comme un temps mal employé, & ne veulent dérober aucun moment à leurs plaiſirs : entraînés par le monde qui leur offre tous les jours de nouveaux amuſemens, ils oublient qu'il eſt un temps dans la vie où ces plaiſirs ſi flatteurs deviennent inſipides, où dégoûté du monde on le cenſure ſans pouvoir s'en détacher, où connoiſſant les avantages de l'étude il n'eſt plus poſſible de s'appliquer. Pour éviter ces regrets tardifs & inutiles, il faut de bonne heure

Digitized by Google

cultiver les Sciences, parce qu'à un certain âge, semblable à un Coursier indomté qui ne peut souffrir qu'on lui mette un frein, l'esprit accoutumé a passer rapidement d'objets en objets, ne peut plus se fixer, le travail lui est pénible & souvent infructueux.

Il me semble que l'opprobre dont l'ignorant est couvert, & les éloges flatteurs que le Public accorde aux Sçavans, devroient porter les jeunes gens à l'étude, & leur faire mépriser ces amusemens frivoles qui leur enlèvent un temps d'autant plus précieux que la perte en est irréparable. L'ignorant a souvent lieu de rougir lorsque sorti de ces sociétés où des mots vagues & vuides de sens suffisent pour être applaudi, il se trouve dans un cercle d'hommes accoutumés à réfléchir, & dont les solides études font l'entretien; alors obligé de garder le silence, il craint à chaque instant qu'on ne le décele: que ne souffre-t-il point, lorsqu'étant interrogé il est forcé de convenir de son ignorance! Triste situation pour un homme qui est sensible & qui compte encore pour quelque chose l'estime des gens sensés! Les ignorans, je le sçai, affectent souvent de mépriser ceux qui par leur travail, font

Digitized by Google

leurs efforts pour s'illustrer, ils tâchent de tourner en ridicule la conduite des Sçavans : mais le Public, Juge intégre du merite & des talens, n'apprécie point les grands hommes, selon le jugement de ceux, à l'éloge & à la satyre desquels on doit être insensible. Le Sçavant au contraire utile à sa Patrie par ses découvertes, estimé des autres Nations auxquelles il communique ses lumières, devenu, pour ainsi dire, le Précepteur du genre humain, est en vénération chez tous les Peuples qui cultivent les Sciences ; ses Ouvrages traduits dans toutes les Langues, passent jusqu'à la postérité la plus reculée, & lui assurent l'immortalité. Avec quel respect ne parlons nous pas des grands hommes ? Avec quel soin ne conservons-nous pas le fruit de leurs veilles & de leurs travaux ? Quel plaisir ne goûtons-nous pas en lisant leurs Ouvrages ? Si nous avons de l'amour pour la gloire, ne sommes-nous pas enflammés du desir de les suivre ? Mais ce desir est malheureusement si foible dans la plupart des hommes, qu'il ne peut rompre les chaînes qui les retiennent dans l'oisiveté : s'ils font quelques efforts pour sortir de leur léthargie, ils y retombent aussitôt. Cependant l'étude a des avantages si flatteurs, qu'il faut être insensible

Digitized by Google

pour lui préférer des occupations inutiles; quelquefois même ridicules. Nous trouvons une ressource contre l'ennui, cette maladie cruelle qui absorbe notre ame & la prive de tout plaisir. Celui qui aime l'étude ne s'ennuye jamais. Tranquille dans sa retraite, à l'abri des orages qui se forment sans cesse, dans le monde il jouit d'un calme heureux. Les Sciences lui procurent un amusement réel qui le satisfait: bien différent de ces plaisirs tumultueux que l'inquiétude accompagne presque toujours. Il apprend à connoître ses devoirs, à connoître ses semblables, il apprend enfin à se connoître lui-même; connoissance plus utile encore que toutes les autres. Mais l'homme désœuvré fuyant la solitude où il ne trouve que les horreurs de l'ennui, se jette dans le tourbillon du monde, passe les jours à donner & à rendre des visites, s'agite, se donne du mouvement pour exciter en lui des impressions nouvelles qui le réveillent. Combien cependant y en a-t-il qui, s'ils étoient de bonne foi, avoueroient que leurs plaisirs & leurs occupations ne rempliſſent point leurs desirs, & qu'il y a des momens où ils sentent tout le poids de cet état languissant qu'ils voudroient éviter? Mais l'étude non seulement nous procure une satisfac-

Digitized by Google

tion continuelle, elle contribue encore à nous rendre vertueux. L'homme ſtudieux eſt rarement débauché; uniquement occupé de ſon travail, tout ce qui pourroit l'en détourner lui eſt odieux. Si tout le monde cultivoit les Sciences, nous verrions la vertu, qui n'oſe preſque plus paroître aujourd'hui, triompher du vice & régner dans tous les cœurs. L'oiſiveté eſt la ſource de tous les déſordres; ſemblable à ces eaux bourbeuſes & croupiſſantes qui, répandant au loin des vapeurs malignes, infectent l'air, elle produit la corruption dans tous les lieux où elle réſide. C'eſt à elle que nous devons attribuer ces débauches effrénées dont la jeuneſſe corrompue a l'impudence de ſe glorifier. Car l'homme qui veut s'arracher à l'ennui cherche des occupations utiles, ou s'adonne aux plaiſirs, & les plaiſirs ont pour la jeuneſſe quelque choſe de plus attrayant que l'étude. Celle-ci demande une application aſſidue qui eſt incompatible avec les amuſemens que les jeunes gens chériſſent. L'eſprit occupé de frivolités ils ſont incapables de la continuité d'attention néceſſaire pour faire quelques progrès dans les Sciences. Je conviens que l'étude a des commencemens pénibles & que ce n'eſt que par l'habitude, ou par

Digitized by Google

un grand amour des Sciences qu'on s'accoutume à méditer sur des sujets qui exigent une grande attention d'esprit. Mais à ces ennuyeux commencemens succédent des plaisirs que d'autres que les gens studieux ne peuvent imaginer. Il y en a même qui, nés avec un amour vif pour les Sciences, ne connoissent point de difficultés, ou s'ils en trouvent, bien loin de ralentir leur ardeur, elles ne font au contraire que l'augmenter. Ce fut cet amour qui rendit Démosthène le modèle des Orateurs, en lui faisant vaincre les obstacles que la Nature elle-même lui opposoit. Ce fut cet amour qui conduisit Platon, Licurgue, Pytagore, & d'autres Philosophes, dans les pays les plus éloignés pour puiser dans la Doctrine des différens Peuples les précieuses connoissances dont ils venoient ensuite enrichir leur patrie. Ce fut cet amour qui engagea Pic de la Mirandole à quitter sa Principauté pour se livrer entièrement à l'étude, & qui de nos jours entraîna M. de Tournefort sur les montagnes du Dauphiné & sur les Pyrenées au milieu des précipices, & des voleurs qui le dépouilloient souvent & le laissoient dans l'indigence la plus cruelle. Il est vrai que ceux qui ne travaillent que pour se soustraire à l'ennui ne font pas des progrès

ne font pas des progrès auſſi rapides que ceux qui ſont nés avec l'amour de l'étude. Nos paſſions nous font agir avec force ; c'eſt un reſſort qui nous remue avec plus d'activité que l'ennui qui nous fait avancer à pas lents, juſqu'à ce qu'une autre cauſe venant à s'y joindre, nous devenions paſſionnés. Mais on ne cultive pas longtemps les Sciences ſans reſſentir pour elles un amour violent. Elles s'emparent ſi fortement ducœur de l'homme ſtudieux, qu'il ne quitte plus le travail ſans un grand deſir d'y retourner auſſitôt : ce n'eſt plus la crainte de l'ennui qui l'anime, elle s'eſt transformée en plaiſir ; alors il aime l'étude avec autant d'ardeur qu'il marquoit pour elle d'indifférence. J'en atteſte tous les gens lettrés ; quelques-uns ont ſurement éprouvé ce que j'avance, car il y en a peu qui ſoient nés avec un goût décidé pour les Sciences. Preſque tous les hommes tendent naturellement vers le repos, & ils y reſteroient continuellement ſi quelque choſe ne les en arrachoit.

Quoique je ne me ſois propoſé d'abord que de guider les pas des jeunes gens vers les Sciences, & de leur en faire connoître toute l'utilité, je ne puis cependant m'empêcher de plaindre le ſort de cette aimable moitié du genre humain qu'on

Digitized by Google

élogne de l'étude par l'éducation qu'on lui donne, & par les sentimens qu'on lui inspire. Je vois avec regret les Dames consacrer leurs jours à des bagatelles, lorsqu'elles pourroient en les consacrant à des travaux utiles, marcher d'un pas égal avec les grands Hommes. La vivacité de leur esprit & la finesse de leur goût sont de sûrs garants de leurs succès. Les hommes empressés à leur plaire, rougiroient alors de ne les pas imiter. Une noble émulation régneroit entre les deux sexes, & fourniroit à l'état une multitude de Citoyens & de Citoyennes illustres. L'ignorant, deshonoré partout, ne trouveroit plus d'asyle où il pût marquer son mépris pour la science & pour les Sçavans.

Mais tout Art a des régles; l'étude elle-même n'en est pas exempte. Celui qui étudie sans méthode, charge sa mémoire d'une infinité d'idées qui n'ayant entr'elles aucune liaison ne peuvent s'y graver : peu de jours suffisent pour en effacer l'empreinte. Celui qui veut tout apprendre pour briller dans les sociétés dont il fait partie, reste toujours dans la médiocrité. Les travaux superficiels ne lui acquièrent qu'un vain nom qui ne peut le tirer de l'obscurité. Semblable à ces décorations de Théâtre qui de loin charment le yeux

Digitized by Google

des spectateurs, mais dont la beauté disparoît à mesure qu'ils en approchent, l'homme universel ne peut soutenir le moindre examen : pour peu qu'on pénètre on rencontre aussitôt le tuf. Ne formons jamais le projet d'être universels, il est orgueilleux & ridicule. La foiblesse de nos lumières, & le temps qui nous entraîne avec précipitation vers le tombeau, ne nous permettent pas de cultiver toutes les Sciences. Il est permis, dit un Auteur, de voir les plus belles Villes du monde, mais il ne faut être Citoyen que d'une seule.

J'ai l'honneur d'être &c.

LE mot de la premiere Enigme du Mercure précédent est *Moulin à vent ;* le mot de la seconde est *Miroir.* Le mot du Logogryphe François est *Montesquieu*, dans lequel se trouvent *Mont, Sot, Sion, Minos, son.* Celui du premier Logogryphe Latin est *Somnia*, ôtez la tête, l'S, il reste *omnia.* Le second est *Collector*, ôtez *Col*, il reste *Lector.*

Digitized by Google

ENIGME.

LECTEUR, voici ton compagnon,
Oui, ton compagnon de voyage.
Au bord du Simoïs, du Gange, ou du Lignon,
Je te suivrai partout, triste ou gai, fol ou sage,
Même dans le Pays des Etres de raison.

Si le sommeil ou la fatigue
Te fait reposer en chemin,
Je t'attends jusqu'au lendemain,
Au milieu d'un combat, d'un projet, d'une intrigue,
Je me tiens dans le poste où m'a placé ta main.
Simple & solitaire mondain,
L'Eglise m'enrichit & couronne ma tête :
J'ai les bras longs chez elle, & dans un jour de fête
On court à moi comme au Devin.
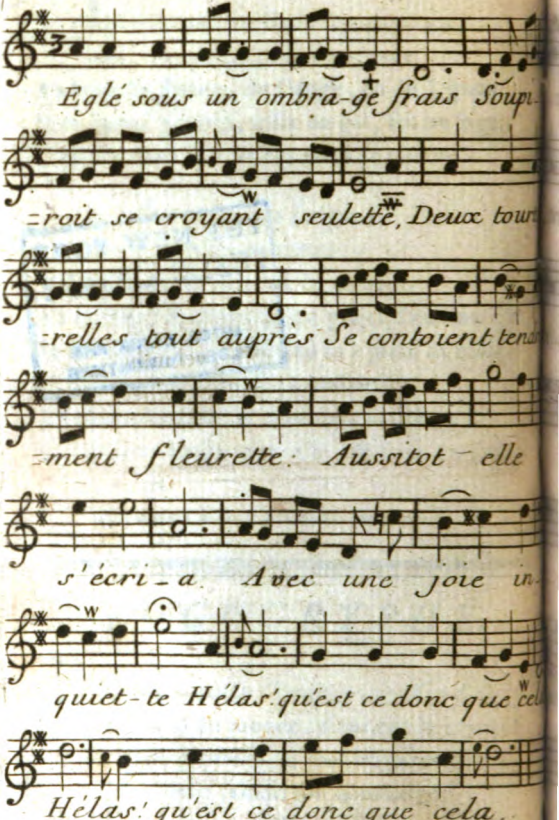
LOGOGRYPHE.

BIEN que partout ailleurs je sois assez d'usage,
Aucun Peuple du monde autant que le François
A ma gaîté piquante, à mes brillants attraits
Ne rendit jamais son hommage.
Veux-tu pour te guider quelques-uns de mes traits,

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google



Digitized by Google

De mes sept pieds trois renferment mon être;
Décompose le tout, & tu verras paroître
Une carte, un refus, un Amiral Anglois,
Un instrument terrible; un signe de surprise,
Ce qui vient à pas lents blanchir la barbe grise,
Et ternir le tein le plus frais.

LOGOGRYPHUS.

PARVULA theca licet, condo quid latius orbe.
Diffindar medium; tum vitæ fons & origo
Exilit, heu! donec perimat pars altera totum.
Nunc mea si variè socies elementa; vel ipsam
Connubio junges natam mihi, vel mihi gnata
Pabula, quæ ipse horres, passim comedenda relinques.

CHANSON.

EGLÉ, sous un ombrage frais,
Soupiroit, se croyant seulette:
Deux tourterelles tout auprès
Se contoient tendrement fleurette;
Aussi-tôt elle s'écria
Avec une joye inquiette,
Hélas! qu'est-ce donc que cela! (*bis.*)

Parmi les fleurs lorsque je vois
Rouler le ruisseau qui serpente,

Digitized by Google

Je rêve bientôt malgré moi,
Je soupire, je me tourmente.
Je ne sçai quoi que je sens là
Fait que je suis triste ou contente.
Hélas &c.

Si j'entends quelques airs touchants
Sur la musette de Silvandre,
Mon cœur est ému de ses chants,
Je me hâte de les apprendre;
Je les répete... Ah! le voilà,
Fuyons... Mais il a l'air si tendre.
Hélas &c.

Silvandre amoureux & soumis
Se jette aux genoux de la Belle,
Il ose demander le prix
Que mérite une ardeur fidèle;
Avec transport il la pressa.
Que me veux-tu, s'écria-t-elle?
Hélas &c.

L'Amour caché là tout auprès
Perça le cœur de la Bergère.
Comment résister à ses traits
Lancés dans l'ombre & le mystère?
Eglé tendrement soupira
Et dit en quittant l'air sévère:
Que n'ai-je sçu plutôt cela!
Que n'ai-je sçu plutôt cela!

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXTRAIT de l'Eloge du Maréchal DE SAXE, qui vient de remporter le Prix d'Eloquence à l'Académie Françoiſe.

C'EST bien mal connoître la Nation Françoiſe que de lui attribuer dans les choſes ſérieuſes une eſtime excluſive pour elle-même. Les François aiment leur Patrie; ils ont une haute opinion du génie & du caractère qui les diſtingue. Ils ſe regardent comme capables des plus grandes choſes, quand on ſçait donner l'impulſion à leurs talents & à leurs vertus, par l'émulation & l'honneur les premiers reſſorts de leurs ames. Mais il n'y a pas ſur la terre un Peuple qui rende avec plus de franchiſe & de généroſité à ſes rivaux à ſes ennemis même, la juſtice qui leur eſt dûe. On ne connoît parmi nous ni ce fanatiſme national, ni cette baſſe envie qui, chez quelques-uns de nos voiſins, uſurpent le nom de Patriotiſme & le déshonorent.

Digitized by Google

Quelques hommes préſomptueux, comme il y en a partout, ont bien pû ſe croire ſupérieurs à tout ce qu'admiroit l'Europe, & reprocher à l'Etat d'avoir cherché quelquefois dans des étrangers des talens qu'il trouvoit en eux; mais ce n'eſt point là ce qu'on appelle *la voix du Peuple*. Plus éclairé, plus équitable, ſans prévention, ſans jalouſie, le Peuple, c'eſt-à-dire, la plus ſaine partie de la Nation, voit les hommes en eux-mêmes. Le Héros qui nous défend, quelle que ſoit ſa Patrie, eſt le plus cher de nos Concitoyens; l'Etat ſe conſole en l'adoptant du malheur de ne l'avoir pas fait naître; & tandis que l'envie perſonnelle cenſure tout bas ſes actions, la reconnoiſſance publique les conſacre par un hommage ſolemnel. Sa voix impérieuſe impoſe ſilence à l'envie, & donne le ton à la renommée. A cette acclamation de la Patrie ſe joint le concert des talens & des Arts, le ſeul qui ſoit entendu aux extrémités de l'Univers, & qui retentiſſe dans tous les âges.

Ce n'eſt point la mort de Maurice, Comte de Saxe, qui nous a éclairés ſur le mérite de ce grand Homme; nos éloges ont été auſſi ſinceres pendant ſa vie que nos regrets après ſa mort. Le monument

Digitized by Google

élevé à sa gloire n'a été que l'expression de nos sentimens pour un Héros qui nous étoit cher ; & il semble que l'Académie Françoise ait recueilli les voix de la Nation lorsqu'elle a proposé l'*Eloge de* MAURICE pour sujet du Prix d'Eloquence.

Le Discours dont je me hâte de donner une idée, a été couronné par acclamation : il est de M. *Thomas*, Auteur du Poëme de Jumonville. Je ne crains pas de dire que l'Académie depuis sa fondation, a couronné peu d'ouvrages de cette beauté. Il semble que la majesté du Sujet se soit communiquée au style & au génie de l'Auteur. L'harmonie & la noblesse de sa prose ne le cèdent en rien à la pompe de ses vers ; & l'on reconnoît le Poëte dans l'Orateur au coloris de ses images, à l'élévation de ses idées, à la hardiesse, à l'énergie, à la richesse de ses expressions, à la fierté & à la rapidité de sa marche.

» Un grand Homme, dit-il, est un » ouvrage long & pénible de la Nature. » Cette mère féconde de tant d'êtres » qu'elle crée en se jouant, semble ne » produire celui-ci qu'avec une réflexion » profonde & lente. Qui sçait si nous ne » pourrions pas l'aider dans cette produc-

Digitized by Google

» tion ſublime, » par l'admiration & par les hommages que nous accorderions à ces hommes rares?.. » Il en eſt un que » nous avons admiré longtemps, qui de- » venu notre Concitoyen par choix, a » été notre vengeur & notre appui. A ces » mots nous rappellons l'idée de Maurice, » Comte de Saxe. »

C'eſt peu du Mauſolée que la reconnoiſſance de la Nation a élevé à la gloire de ſon Héros, l'Académie veut lui conſacrer une autre eſpèce de monument plus durable que le marbre & que l'airain. L'Auteur ſe tranſporte dans cette Aſſemblée, où il croit voir une foule d'Orateurs ſe diſputant l'avantage d'avoir le mieux célébré un grand Homme. » Et » moi je viens auſſi, dit-il, prononcer » d'une voix foible quelques mots au pié » de ſa ſtatue. Si je n'ai pas la gloire de » l'emporter ſur mes rivaux, du moins » j'aurai celle d'avoir rempli les devoirs » ſacrés de la reconnoiſſance; & ſi je ne » réuſſis point comme Orateur, je m'ap- » plaudirai comme Citoyen d'avoir ho- » noré autant qu'il étoit en moi le Dé- » fenſeur de mon Pays. Ne flattons point, ajoute-t-il, » celui qui dans ſa vie n'a » jamais flatté. Le ſeul mérite qui ait » manqué à Maurice, c'eſt celui de percer

Digitized by Google

» la foule pour s'élever ; car je ne puis » dissimuler qu'il étoit né du sang des » Rois. Mais comme une grande naissance » est aussi un pesant fardeau, parce qu'elle » impose la nécessité d'être grand, il eut » du moins le mérite de soutenir par ses » vertus ce poids immense de gloire. »

Il semble que l'Orateur démente ce ton philosophique qu'il a pris dans son début, en louant son Héros par les talens & les vertus militaires, c'est-à-dire, par les qualités qui font le plus souvent le malheur des Peuples. Mais il faut bien distinguer ici le Guerrier qui protége l'humanité, du Conquérant qui l'opprime.

En considérant la guerre comme un fléau inévitable, ceux que la Nature a doués des talens & des vertus qu'elle exige, doivent être regardés comme les Conservateurs & les Vengeurs des Nations ; & c'est sous ce point de vue qu'ils sont dignes des éloges du Philosophe le plus austère. Les malheurs de la guerre ne sont des crimes que pour les Souverains ambitieux, qui en sont les injustes moteurs. C'est une réflexion que j'ai dû faire pour écarter tout reproche d'adulation du digne Eloge de Maurice.

Le penchant qui le portoit aux armes

Digitized by Google

étoit donc l'ambition de se rendre utile à la terre par de grandes choses.

» La Nature, qui l'avoit destiné à être » un de ces Hommes qui étonnent le » monde, pour le distinguer en tout, lui » avoit donné une force de corps telle » que les siécles héroïques l'admiroient » dans leurs Hercules & leurs Thésées.

» Avec cette ame généreuse & ce corps » robuste, Maurice ne tarda point à jetter » les fondemens de sa réputation. L'Eu- » rope, dans une guerre sanglante, opi- » niâtre & compliquée, disputoit à la » France les dépouilles de la Maison d'Au- » triche, & la gloire de donner un Maî- » tre à l'Espagne. Eugène & Malborough » fiers de l'honneur d'abaisser un Roi qui » avoit été la terreur de l'Europe, tantôt » unis, tantôt séparés, souvent vainqueurs, » toujours redoutables, secondoient par » la force de leur génie la jalousie des Na- » tions, prenoient des Villes, gagnoient » des batailles, arrachoient de tous côtés » les barrières de la France & donnoient » à leur parti la même supériorité que les » Condés & les Turennes avoient autre- » fois donnée à Louis. Ce fut sous ces » deux hommes célèbres que Maurice fit » le noble apprentissage de la guerre. » O révolution! O reſſorts secrets & ca-

» chés des Empires ! Ainſi les deux Enne-
» mis les plus redoutables de la France,
» donnèrent les premières leçons de la
» victoire à celui qui devoit un jour en
» être l'appui ! Et les mains qui ébran-
» loient le trône de Louis XIV, guidèrent
» les premieres au combat le Héros qui
» devoit affermir un jour le trône de
» Louis XV. François, que ce fameux
» Curchill vainquit à la journée de Mal-
» plaquet, du moins en cédant à votre
» deſtinée, vos grands cœurs euſſent été
» conſolés de leurs diſgraces ſi vous aviez
» ſçu que dans l'armée de vos Ennemis,
» ſur ce même champ de bataille, com-
» battoit un jeune Héros qui devoit un
» jour vous venger, & effacer la honte
» de votre défaite par une victoire célèbre
» dans tous les ſiécles. (Fontenoy.)

» Le ſentiment intérieur des forces de
» ſon ame ſembloit apprendre à Maurice
» que les grands Hommes ſeuls étoient
» capables de le former. Peut-être, ajoute
l'Orateur, » ce puiſſant reſſort de la Na-
» ture qui fait graviter les aſtres les uns
» vers les autres, agit-il auſſi ſur les gran-
» des ames, & fait-qu'elles s'attirent mu-
» tuellement dans leur ſphère. »

Le Czar Pierre, Charles XII, le Prince Eugéne, ſont les modèles que Maurice

Digitized by Google

étudie dès sa plus tendre jeunesse; & l'Orateur les peint avec les traits les plus frappans. » Charles XII étoit sorti de sa » retraite de Bender, & tout le Nord » allarmé se réunissoit pour accabler ce » lion à demi terrassé, avant qu'il eût pu » reprendre ses forces. Maurice brigue » avec empressement l'honneur de l'aller » combattre. Déjà il se sent digne d'un » si grand Ennemi. On eût dit que son » ame, à l'approche de Charles XII, eût » reçu un nouveau dégré d'activité. L'i- » mage de ce Héros, le souvenir de ses » trophées, la vive impression de sa gloire, » poursuivoient partout le génie de Mau- » rice, le réveilloient dans le repos, l'a- » nimoient dans les combats, le soute- » noient dans les fatigues, le guidoient » au milieu des dangers. C'étoit à une » ame telle que la sienne à connoître & à » admirer Charles. Il ne peut le voir que » dans un combat. Ce moment desiré » arrive; il s'avance, il le cherche des » yeux : la chaleur de la mêlée lui ap- » prend où il doit le trouver. Il y vole... » Il ne vit point autour de lui la pompe » & la majesté du trône, mais il y vit la » valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, » des Etats conquis, & neuf années de » victoire. Ce grand spectacle inspira au

Digitized by Google

» jeune Maurice pour le Héros Suédois » une vénération profonde qui le ſuivit » juſques dans le tombeau. » Mais c'eſt particulièrement ſous le Prince Eugéne que Maurice apprend le grand Art de la guerre.

» Comme il ſentoit en lui-même cette » ſupériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le temps » qu'il combattoit en Soldat il obſervoit » en Philoſophe. Un champ de bataille » étoit pour lui une écôle où, parmi le » feu, le carnage, le bruit des armes, le » tumulte des Combattans, tandis que » la foule des Guerriers ne penſoit qu'à » donner ou à éviter la mort, ſon ame » tranquille embraſſant tous les grands » objets qui étoient ſous ſes yeux, étudioit » l'art de faire mouvoir tous ces vaſtes » corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille » bras, de combiner tous les reſſorts qui » doivent concourir enſemble, de calculer les degrés de force & le temps » de l'exécution, d'ôter à la fortune ſon » aſcendant, & de l'enchaîner par la » prudence, de s'emparer des poſtes & » de les défendre, de profiter de ſon » terrein, & d'ôter à l'Ennemi l'avantage » du ſien, de ne ſe laiſſer ni étonner par

Digitized by Google

» le danger, ni enyvrer par le ſuccès, de » voir en même-temps le mal & le re- » mède ; de ſçavoir avancer, reculer, » changer ſon plan, prendre ſon parti ſur » un coup d'œil ; de ſaiſir avec tranquil- » lité ces inſtans rapides qui décident des » victoires, de mettre à profit toutes les » fautes, & de n'en faire ſoi-même au- » cune, ou, ce qui eſt plus grand, de les » réparer ; d'en impoſer à l'Ennemi juſ- » ques dans ſa retraite, &, ce qui eſt le » comble de l'Art, de tirer tout l'avan- » tage qu'on peut tirer de ſa victoire, ou » de rendre inutile celle de ſon Ennemi. » Telles étoient les leçons ſublimes qu'Eu- » géne donnoit à Maurice. L'un méritoit » la gloire de les donner, l'autre celle de » les recevoir, & ces deux hommes » étoient également dignes l'un de l'au- » tre. »

Dans la paix, l'Orateur peint Maurice occupé des profondes ſpéculations de l'Art de la guerre ; c'eſt en France qu'il vient l'exercer. » Cet aſcendant de répu- » tation & de gloire que Louis XIV, Col- » bert & les Arts lui avoient donné (à la » France) & que dix années d'orages & » de malheurs n'avoient pu lui faire per- » dre, ſe conſervoit encore ſous la régence » d'un Prince qui cultivoit, honoroit,

Digitized by Google

» jugeoit tous les Arts, ſavoit connoître les » hommes, & à qui il n'a manqué dans » ſes grandes vues que de ſçavoir s'arrêter » avant le point où commence l'excès.

» La réputation de Maurice l'avoit » dévancé à la Cour de Verſailles ; le » génie de Philippe connut bientôt qu'il » la méritoit & qu'il la ſurpaſſeroit un » jour. Maurice fut donc attaché à la » France par un grade qui excita la ja- » louſie des Courtiſans ; mais ils ne » voyoient en lui qu'un jeune étranger » ami des plaiſirs, & le grand Homme » leur échappoit. Philippe jugea Maurice » en homme d'Etat, & Maurice juſtifia » Philippe.

» Tandis que la France formoit ce » Héros, elle fut menacée de le perdre. » Cette République du Nord compoſée » d'un Roi dépendant, d'une Nobleſſe » guerrière & d'un Peuple eſclave, & ce » vaſte Empire qui d'un côté touche à la » Pologne, & de l'autre aux frontières de » la Chine, ſe diſputoient le droit de » protéger, c'eſt-à-dire, d'aſſervir la Cur- » lande. Cet état foible, mais libre, qui » avoit beſoin d'un grand Homme pour » conſerver ſon indépendance, élut Mau- » rice pour ſon Souverain.

Il ſuccomba, mais en grand Hom-

Digitized by Google

me & cette disgrace ; » si c'en est une, » dit l'Orateur Philosophe, que d'être » déchargé du fardeau de gouverner les » hommes, l'attacha de plus en plus à » la France. »

Ce fut dans ces circonstances qu'il redigea par écrit ses Observations sur l'Art militaire, ouvrage digne de César ou de Condé ; & bientôt vint le temps de mettre ces réflexions en pratique. La mort du Roi de Pologne troubla une paix de vingt ans. » Ainsi, ajoute l'Orateur, le » droit d'élire ses Rois, le plus beau pri- » vilége des Peuples, & qui conserve au- » jourd'hui une foible image de la liberté » primitive des hommes, est lui-même » pour le genre humain, une source fé- » conde de divisions & de malheurs.

Maurice apprit à l'Europe qu'il avoit choisi la France pour sa Patrie, en préférant l'honneur de servir dans les Armées Françoises à celui de commander les Armées d'un Souverain auquel il étoit attaché par les liens les plus étroits du sang. On le charge de conduire les François au-delà du Rhin ; & l'habileté avec laquelle il remplit ce projet, justifie le choix qu'on a fait de lui. » Que n'ai-je, dit l'Orateur, » la plume de cet homme » éloquent qui s'est élevé au-dessus de lui-

Digitized by Google

» même en célébrant Turenne, ou de
» cet Orateur plus sublime encore, dont
» le génie s'est trouvé de niveau avec
» l'ame du grand Condé ! je tracerois le
» tableau de ce que Maurice a fait de
» grand dans les champs d'Allemagne.
» C'est par ces travaux qu'il parvint à
» grade de Lieutenant-Général. Il ne le
» dut point à ces manœuvres sourdes, à
» ces intrigues obscures qui avilissent les
» honneurs, & peut-être celui qui les
» obtient; il laissa ces moyens honteux à
» ceux qui joignent la bassesse à l'orgueil.
» Tandis que d'indignes rivaux formoient
» des complots contre lui, il traçoit des
» plans de campagne. Il ne fit sa cour
» que sur des champs de bataille; ses
» partisans furent les Soldats qu'il com-
» mandoit, les ennemis qu'il avoit vain-
» cus : la gloire fut sa protectrice.

» Il ne lui manquoit que de trouver
» un rival digne de lui. La fortune lui en
» oppose un : c'est Eugéne. Déjà il mena-
» ce de passer le Rhin & de porter la dé-
» solation dans la France. O Prince, qui
» étois né pour être l'amour & le vengeur
» d'un pays dont tu as été la terreur, nous
» ne redoutons plus ton fatal génie:
» Villars nous a appris à Denain que tu
» pouvois être vaincu, & toi-même tu as

» pris soin de former un Héros capable » de te combattre... Eugéne reconnut & » admira son Disciple; il s'avoua vaincu » dans son art; & le successeur de Louis » XIV connut alors quil avoit aussi son » Turenne.

La paix est rendue aux Nations, & Maurice reprend ses études laborieuses; mais la mort de Charles VI ne tarde pas à replonger l'Europe dans les dissensions dont elle sortoit à peine. » Telle est, dit l'Orateur, » l'influence des Rois sur la » destinée de ce globe: ils gouvernent le » monde pendant leur vie & l'ébranlent encore après leur mort. L'Orateur suit son Héros en Bohême sur les murs de Prague & d'Egra; dès ce moment, dit-il, les Nations eurent les yeux fixés sur Maurice & le regarderent comme un de ces hommes nécessaires au destin des Empires, faits pour ébranler ou pour soutenir les Etats.

La haine de l'Angleterre & l'ambition de la Sardaigne secondent la politique de l'Autriche. La France voit sans s'allarmer grossir le nombre de ses ennemis; » & » tandis que Louis, par ses conquêtes » rapides fait connoître à la Flandre » l'arriere-petit-fils de Louis XIV, Mau» rice, par une inaction sçavante & me-

Digitized by Google

» ſurée, contient l'Ennemi au-delà de l'Eſ-
» caut, couvre le ſiége des Villes, &
» oppoſe aux Alliés un rempart impéné-
» trable.

Le coup le plus terrible menace l'État. Louis eſt aux bords du tombeau. Nos Ennemis ſaiſiſſent pour nous accabler ce moment de conſternation. » O ma Pa-
» trie, quels dangers t'environnent ! s'é-
crie l'Orateur. O fortune de la France,
» ſur qui maintenant vas-tu t'appuyer ?
» Maurice : c'eſt lui qui ſera ton ſoutien;
» c'eſt lui qui, à la tête de quarante mille
» hommes, en arrête ſoixante-dix mille.
» Ménager les forces de l'Etat & ſoute-
» nir ſa réputation ; couvrir nos conquê-
» tes paſſées & empêcher l'Ennemi d'en
» faire aucune ; ſe tenir près d'eux pour
» éclairer leur conduite, & ſe placer
» dans des poſtes où ils ne peuvent le
» forcer à combattre ; obſerver tous
» leurs projets & leur dérober les ſiens ;
» pénétrer par les mouvemens qu'il voit
» ceux qui lui ſont cachés ; ne laiſſer ja-
» mais échapper ni un moment favorable
» ni un poſte avantageux ; joindre la har-
» dieſſe à la précaution ; agir tantôt par
» des réflexions profondes, tantôt par
» ces illuminations ſoudaines qui ſont les
» élancemens du génie ; avoir de la viva-

Digitized by Google

» cité ſans précipitation & du ſang froid » ſans lenteur ; enfin éviter les batailles » qui décident trop rapidement du deſtin » des États, & faire la guerre ſans rien » donner au hazard : tel eſt le grand art » que Maurice déploye dans cette cam- » pagne où il fit connoître au monde la » ſupériorité que le génie a ſur la force ; » campagne égale à celles de Fabius en » Italie, & de Turenne en Allemagne, & » qui un jour ſervira elle-même de leçon » à la poſtérité.

» Cependant le nombre de nos Enne- » mis augmente encore. Ce peuple actif, » commerçant & laborieux, reſpectable » par ſa liberté, puiſſant par ſes richeſſes, » vainqueur de la mer qu'il a ſçu aſſervir » par ſes flotes & dompter par ſes digues, » emporté par le tourbillon qui agite » l'Europe, s'arme pour ſes anciens Op- » preſſeurs, pour les rivaux de ſon com- » merce, contre la Nation qui l'avoit » autrefois aidé à briſer ſes fers & qui » lui offroit alors ſon alliance.

Tournai eſt inveſti. L'Angleterre, l'Autriche, Hanovre & la Hollande, réuniſſent leurs forces pour défendre cette place. Maurice a formé le projet audacieux d'en continuer le ſiége, de livrer une bataille. » Louis accourt avec ſon fils,

Digitized by Google

» il vient partager avec ſes Sujets la
» gloire & le danger de cette fameuſe
» journée. O Champs de Fontenoy, vous
» allez enfin décider cette grande querel-
» le ! C'eſt dans cet eſpace étroit qu'eſt
» renfermée la deſtinée de quatre Empi-
» res. Que ceux qui veulent ſcavoir juſ-
» qu'où peut aller la force & l'activité
» d'une grande ame, s'arêtent ici pour
» contempler Maurice. Il eſt expirant,
» & c'eſt lui qui eſt dépoſitaire du ſort
» de la France. Ce ſont des mains mou-
» rantes qui ſoutiennent ce fardeau
» immenſe. On diroit que les loix de l'hu-
» manité ne ſont pas faites pour lui, &
» que ſon ame guerriere eſt indépendante
» du corps qu'elle habite. Son génie ſem-
» ble s'élever davantage parmi les rui-
» nes de ce corps qui s'écroule. Ange
» tutélaire de la France, veille ſur lui.
» Déja il a meſuré d'un œil rapide toute
» l'étendue du terrein, il a vu tous les
» avantages ou à prendre ou à donner ; il
» a pénétré les projets des Ennemis ; il a
» choiſi tous ſes poſtes, combiné les rap-
» ports de toutes les poſitions, fixé tout
» pour l'attaque, tout prévu pour la dé-
» fenſe ; il a diſtribué aux Héros qui le
» ſecondent le détail de l'exécution, &
» s'eſt réſervé pour lui la partie la plus

Digitized by Google

» ſublime, celle d'attendre les hazards &
» de les maîtriſer. Tout s'ébranle, ces
» grands corps ſe heurtent & s'entrecho-
» quent. Maurice tranquille au milieu de
» l'agitation, obſerve tous les mouve-
» mens avec le ſang froid du génie, prend
» conſeil des événemens, diſtribue des
» ſecours, donne des ordres, répare les
» malheurs; ſa tête eſt auſſi libre que
» dans le calme de la ſanté. Il brave
» doublement la mort. Il fait porter
» dans tous les lieux où l'on combat
» ce corps foible qui ſemble renaître
» & ſe multiplier par l'activité de ſon
» ame. C'eſt de ce corps mourant que
» partent ces regards perçans & rapides
» qui réglent, changent & ſuſpendent
» les événemens, & font les deſtins de
» cent mille hommes. La fortune combat
» pour nos ennemis. Une utile terreur a
» formé cette colonne dont les effets ont
» été regardés comme le chef-d'œuvre
» d'un Art terrible & profond. Toujours
» ferme, toujours inébranlable, elle s'a-
» vance à pas lents, elle vomit des feux
» continuels, elle porte partout la deſ-
» truction. Trois fois nos guerriers atta-
» quent ce rempart d'airain, trois fois
» ils ſont forcés de reculer. L'Ennemi
» pouſſe des cris de victoire; le deſtin de
» la

» la France chancele, la Nation tremble
» pour son Roi. Maurice voit encore des
» ressources où l'Armée entière n'en voit
» plus. Au milieu de cette confusion &
» de ce trouble il ramasse toutes les for-
» ces de son ame. Une triple attaque est
» en même-temps formée sur un nouveau
» plan. La colonne est rompue, le génie
» de la France se rassure, & Louis est
» vainqueur. O Maurice! puisque tu n'es
» plus, permets au moins qu'un Citoyen
» obscur mais sensible s'adresse à ta cen-
» dre. Reçois pour ce grand bienfait les
» hommages de mes Concitoyens & les
» miens. La postérité te doit son admira-
» tion; mais nous, nous te devons un
» sentiment plus tendre, nous devons
» chérir & adorer ta mémoire.

Je ne suivrai point l'Orateur dans le cours des travaux & des triomphes de Maurice, je passe à celui de ses exploits qui a couronné tous les autres.

» Rois, Peuples, Guerriers, soyez at-
» tentifs au dernier spectacle que Maurice
» vous prépare. Quel est ce nouveau pro-
» jet qu'il a formé? Que signifient tous
» ces mouvemens combinés, ces marches
» sçavantes? Quel sera le point de réunion
» de tous ces corps de troupes divisés?
» Sur qui doit tomber l'orage qui gronde?

Digitized by Google

» Trois Villes ſe croyent menacées en
» même temps ; les Alliés incertains
» ignorent quel eſt le poſte qu'ils doivent
» abandonner & celui qu'ils doivent dé-
» fendre ; ils s'agitent, ils ſe troublent;
» la foudre les éclaire en tombant. Maſ-
» tricht eſt enveloppé. Quatre-vingt mille
» hommes qui ſont préſens ne peuvent
» arrêter Maurice & ſont réduits à l'ad-
» mirer. C'en eſt fait, tant de ſuccès ont
» décidé du ſort de la guerre. Louis Con-
» quérant acccorde la paix aux Nations
» par humanité, & ſes Ennemis l'ac-
» ceptent par beſoin. Les victoires de
» Maurice ont donné le repos au monde.
» Il ſemble que Maurice ne devoit
» exiſter que pour faire de grandes cho-
» ſes, ou que ſon deſtin rapide n'eût
» été ſuſpendu que pour la France. Dès
» qu'il a ceſſé de vivre, il diſparoît de
» la Terre; il meurt, & celui qui avoit
» été élu Souverain par un Peuple libre,
» qui avoit été comblé de tant d'hon-
» neur, qui avoit gagné tant de batailles,
» qui avoit pris ou défendu tant de Vil-
» les, qui avoit vangé ou vaincu les
» Rois, qui étoit l'amour d'une Nation,
» & la terreur de toutes les autres, com-
» pare en mourant ſa vie à un ſonge.

L'Orateur peint le deuil de la France

Digitized by Google

à la nouvelle de cette mort ; & il finit l'éloge de ce grand homme par un trait sublime dans sa simplicité.

» Vous, Guerriers, qu'il conduisoit dans » les batailles ; vous que tant de fois il a » menés à la victoire, quels furent alors » vos sentimens ? Pour les peindre je n'au- » rai pas recours aux vains artifices de » l'éloquence : les grands mots expriment » foiblement les grandes douleurs. Je » voudrois seulement pouvoir graver sur » l'airain une action que l'Univers doit » apprendre & dont la postérité doit con- » server le souvenir. Après que le corps » de Maurice eut été transporté dans la » Capitale de l'Alsace, deux Soldats qui » avoient servi sous lui, entrent dans le » Temple où étoit déposée sa cendre, » ils s'approchent en silence, le visage » triste, l'œil en pleurs ; ils s'arrêtent au » pied du tombeau, le regardent, l'arro- » sent de leurs larmes ; alors l'un d'eux » tire son épée, l'applique au marbre de » la tombe, comme pour en aiguiser le » tranchant ; animé du même sentiment, » son compagnon imite son exemple ; » tous deux ensuite sortent en pleurant, » l'œil fixé sur la terre & sans proférer » une seule parole. S'il est un homme à » qui cette action ne paroisse pas l'ex-

Digitized by Google

» preſſion la plus ſublime du ſentiment » dans les ames ſimples & guerrières, la » Nature lui a refuſé un cœur.

Les traits que l'on vient de lire juſtifient aſſez l'éloge que j'ai fait de ce Diſcours ; mais je dois à l'Auteur ce témoignage que je n'ai mis aucun Art dans le choix. Si tout n'eſt pas également frappant, ce n'eſt pas que le ſtyle & le coloris de l'Orateur ne ſoient partout les mêmes : l'avantage de quelques morceaux ſur les autres n'eſt jamais que celui du fond. Il me ſemble même que les endroits les moins favorables à l'éloquence ſont ceux où les reſſources du génie de l'Auteur paroiſſent avec le plus d'éclat. Le tableau de la bataille de Fontenoy demandoit peut-être moins de talent pour être peint avec ſuccès, que le détail des études d'un Général, pour être développé avec cette éloquence lumineuſe & ſenſible qui, en louant, inſtruit elle-même, & de l'exemple fait une leçon.

Digitized by Google

SOCRATE, Ouvrage Dramatique traduit de l'Anglois.

JE n'eſſayerai point de juſtifier l'intention de l'Auteur de ce Drame : Un Ouvrage de cette nature n'eſt pas ſuſceptible d'une apologie raiſonnée, & je ne connois pas de défenſe ſérieuſe à oppoſer aux alluſions. Du reſte mon deſſein n'eſt pas d'en donnner un extrait, mais d'en recueillir quelques traits de caractère, quelques preceptes de morale qui n'ont rien que d'édifiant, & qu'il ſeroit bon de répandre, dans quelque ſource qu'on les eût puiſés.

Socrate vient de dotter la fille d'un ami qui en mourant la lui a confiée ; il conſent qu'elle épouſe un jeune homme qu'elle aime & qui n'a pas de bien. Xantipe, femme de Socrate, lui en fait des reproches.

XANTIPPE *à Socrate.*

Vraiment vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ! Par ma foi, mon cher mari, il faudroit vous interdire.... Vingt mille dragmes ! Juſtes Dieux ! vingt mille dragmes ! n'êtes-vous pas

Digitized by Google

honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante-dix ans ? Qui payera vos Médecins quand vous serez malade ? vos Avocats quand vous aurez des procès ? .. Le Ciel confonde les Philosophes & la Philosophie & ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudroit des lisieres ; vous raisonnez sans cesse, & n'avez pas le sens commun ; si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent mariage ; & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chere Xantipe, & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage ; Sophronisme & Aglaé s'aiment & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvois vous céder par les loix : je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami ; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni Médecin à payer, parce que je suis sobre, ni Avocats, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la Philosophie que vous me reprochez,

Digitized by Google

elle m'enſeigne à ſouffrir vos injures, & à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il ſort.*)

XANTIPE.

Le vieux fou! il faut que je l'eſtime malgré moi; car après tout, il y a je ne ſçai quoi de grand dans ſa folie. Le ſang-froid de ſes extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impoſe, & je ſuis toute confondue. Eſt-ce qu'il y auroit dans cette ame-là quelque choſe de ſupérieur à la mienne?

La même Xantipe dit de Socrate: C'eſt un imbécille, je le ſçais bien; mais dans le fond c'eſt bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice; il fait toutes les ſottiſes poſſibles ſans y entendre fineſſe, & avec tant de probité, que cela déſarme: d'ailleurs il eſt têtu comme une mule; j'ai paſſé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois: non ſeulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère.

Ce caractère de Xantipe eſt dans la nature, & ſemble pris d'après l'idée qu'on nous donne de la ſervante de Lafontaine.

Digitized by Google

Socrate dit de sa femme : » Il faut lui » complaire, puisqu'on ne peut la corri» ger. C'est le triomphe de la raison de » bien vivre avec les gens qui n'en ont » pas » : maxime qu'on a souvent lieu de se rappeller dans la vie.

Socrate accusé devant l'Aréopage, est traîné en prison ; sa femme & les jeunes époux se désolent.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du Ciel, elle se manifeste par l'organe des loix. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être Citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers ; je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athénes, dans les cachots, je suis également libre ; & puisque je vois en vous tant de reconnoissance & tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athénes ? tout est dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

ANITUS *à Socrate.*

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

Digitized by Google

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, & je ſuis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment je ſuis perſuadé que vous avez déja beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez, votre ſituation eſt plus dangereuſe que vous ne penſez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de choſe.

(Socrate paroît devant ſes Juges.)

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate : vous êtes accuſé d'être mauvais Citoyen, de corrompre la jeuneſſe, de nier la pluralité des Dieux &c. Répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons Citoyens, comm ej'a

Digitized by Google

toujours tâché de l'être ; à répandre votre sang pour la Patrie, comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & surtout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable vertu & à fuir la misérable Philosophie de l'Ecole. L'article de la pluralité des Dieux est d'une discussion un peu plus difficile ; mais vous m'entendrez aisément. Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je : sa nature est d'être infini. Nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes ; tournez-les vers la terre & les mers ; tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre : chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein : il n'y a donc qu'un seul Architecte, un seul Maître, un seul Conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons plus puissans & plus éclairés que les hommes, & s'ils existent, ce sont ses créatures comme vous ; ce sont ses premiers Sujets & non pas des Dieux ; mais rien dans la Nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la Nature entière nous annonce un Dieu & un Pere. Ce Dieu n'a pas besoin de *Mercure* &

Digitized by Google

d'*Iris* pour nous signifier ses ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'est assez. Si par *Minerve* vous n'entendiez que la sagesse de Dieu; si par *Neptune* vous n'entendiez que ses loix immuables qui élèvent & qui abaissent les mers, je vous dirois, il vous est permis de révérer *Neptune* & *Minerve*, pourvû que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Etre éternel, & que vous ne donniez pas occasion aux Peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous d'imputer à vos Dieux & à vos Déesses ce que vous puniriez dans vos époux, dans vos fils, dans vos filles. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'*Alcméne*, de *Danaé*, de *Semelé*, & qu'ils en ont eu des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque maniere que ce puisse être, ce que nous appellons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes d'oser dire, que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement mystérieux de *Jupiter* & d'une de vos femmes. *Miltiades*, *Cimon*, *Themistocles*, *Aristide*, que vous avez persécutés, valoient bien peut-être *Persée*, *Hercule* & *Bacchus*. Il

n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire & d'être juſte.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raiſonnemens, ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut : répondez net & avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de gens alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente ; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever juſqu'à la loi véritable. Ils ſçavent rire de vos petits Dieux, & ils ne ſçavent pas adorer le Dieu de tous les Etres, unique, incompréhenſible, éternel, & tout juſte comme tout-puiſſant.

MELITUS.

Ah le blaſphémateur !

(*Socrate eſt condamné à boire la cigue.*)

SOCRATE, *aux Juges.*

Nous ſommes tous mortels : la Nature

Digitized by Google

vous condamne à mourir tous dans peu de temps, & probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de cigue. Au reste je dois des éloges aux Juges qui ont opiné en faveur de l'innocence, je ne dois aux autres que ma pitié.

L'UN DES JUGES *en sortant.*

Je suis bien-aise de voir mourir un Philosophe. Ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit qu'il est bon de matter un peu.

SOCRATE *seul.*

Depuis longtemps j'étois préparé à la mort; tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantipe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame. Je ne dois m'occuper que de l'Etre Suprême devant qui je dois bientôt paroître. Mais la voici, il faut se résigner à tout.

XANTIPE.

Hé bien, pauvre homme, qu'est ce que ces Gens de Loi ont conclu?... Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

Digitized by Google

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds. Ne soyez en peine de rien.

(*Ses Disciples s'assemblent.*)

CRITON.

Juste Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, & continuons l'examen que nous faisions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable ni plus consolant que cette idée. En effet, la matière change & ne périt point ; pourquoi l'ame périroit-elle ? Se pourroit-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connoissance d'un Dieu, à travers le voile d'un corps mortel, nous cessassions de le connoître quand ce voile sera tombé ? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours ; la pensée est l'être de l'homme. Cet être paroîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les foiblesses.

Digitized by Google

(LE VALET *des onze apportant la taſſe de cigue.*)

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoye.

XANTIPE.

Quoi, maudit empoiſonneur....

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé ſon mari, elle vous traite de même. Je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(*Un des Diſciples.*)

Quoi! les criminels ont condamné le juſte! Les fanatiques ont proſcrit le ſage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre; voici le breuvage de l'Immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a aimés, qui vous a enſeignés; c'eſt mon ame ſeule qui a vêcu avec vous, & elle vous aimera à jamais.

Il ſeroit à deſirer que l'on traitât ce Sujet avec le ſérieux & le pathétique dont il eſt ſuſceptible: ce ſeroit une entrepriſe digne de l'Auteur de *Mahomet* & d'*Alzire*.

Digitized by Google

EXTRAIT de l'Hiſtoire Générale des Guerres, par M. le Chevalier d'Arcq. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1756.

JE n'ai tardé ſi longtemps à rendre compte de cet Ouvrage ſi digne de ſa réputation, que dans l'eſpérance de trouver quelque Militaire inſtruit qui voulût m'aider de ſes lumières. Des ſoins plus importans les occupent; & au lieu d'une analyſe raiſonnée que je me propoſois de donner, je ſuis obligé de me réduire à un ſimple Extrait Littéraire.

Le premier volume de cette Hiſtoire contient les temps héroïques & les temps hiſtoriques de l'Arménie, les temps incertains & les temps hiſtoriques de la Cappadoce. Le ſecond, les Guerres de Pont, de Paphlagonie, d'Heraclée, de Bithynie, de Pergame, de Phrygie & de Lydie. Ces deux volumes ſont les ſeuls qui paroiſſent, les autres les ſuivront de près.

Dans ſon Diſcours préliminaire, M. le Chevalier d'Arcq rend compte de ſes études, & indique les ſources où il a puiſé non ſeulement les principes de ſa

Digitized by Google

théorie, mais les exemples de pratique sur lesquels il les a fondés.

» Epamimondas, dit-il, m'apprit comment & dans quel ordre un petit nombre de troupes peut combattre un Ennemi supérieur avec la certitude de vaincre. Fabius m'apprit de quelle manière on rétablit la confiance dans le cœur des Soldats découragés, & comment on se refuse au combat lorsqu'il ne peut être qu'avantageux à l'Ennemi. Sertorius m'apprit la Guerre des montagnes ; Massinissa celle des détachemens. Je trouvai dans la conduite d'Annibal ce qu'on doit faire avant & pendant le combat ; dans celle de Pompée ce qu'on doit faire après ; dans celle de Scipion ce qu'on doit faire avant, pendant & après l'action ; Mithridate me fit voir comment on fait des projets de campagne ; César me fit voir à la fois comment on les forme, comment on les suit, comment on les fait prêter aux circonstances, enfin comment on les exécute. »

On voit que Scipion & César sont à ses yeux les deux plus grands hommes de Guerre de l'antiquité.

L'Auteur donne ensuite le plan de son Ouvrage ; & comme il y a discuté les

Digitized by Google

événemens militaires en les racontant, on peut, dit-il, le regarder sous deux aspects; comme un Abrégé Chronologique de l'Histoire Militaire de l'Univers, & comme une introduction, suivie de principes théoriques sur la science militaire. Il passe à des considérations générales sur la Guerre juste ou injuste, offensive ou défensive; & il regarde la défensive comme la pierre de touche des Généraux, quoique moins glorieuse que l'offensive dans l'opinion du vulgaire.

Il donne pour exemple de l'Art de la guerre défensive, la campagne de Fabius contre Annibal, & celle du Maréchal de Saxe à Courtrai. Mais si les Romains furent injustes à l'égard de Fabius, il me semble que les François ne l'ont pas été à l'égard de Maurice. » La campagne de Courtrai, dit l'Historien, » n'acquit peut-être pas » au Maréchal de Saxe toute la gloire » qu'elle méritoit. » L'opinion a donc bien changé depuis, car on l'entend citer unanimement comme sa plus belle campagne, & l'on en parloit de même avant la mort de ce Héros.

L'Historien attribue à l'invention de la poudre & au changement quelle opéra dans les armes, l'oubli où il prétend que sont tombés les vrais principes de la

Digitized by Google

Guerre. Il insiste sur cette vérité, qu'on ne peut faire la Guerre sans principes, & que l'expérience & l'exemple sont des guides souvent trompeurs.

Il considere la science de la Guerre comme divisée en deux parties, dont l'une concerne la discipline, & l'autre les opérations. Ces deux parties ont plusieurs branches que l'Auteur a développées. La discipline suppose le choix des troupes, elle comprend la subordination & l'exercice; l'exercice a pour objets les évolutions, le maniment des armes, & l'habitude à supporter les fatigues de la Guerre. Les opérations de la Guerre se réduisent à quatre points principaux: marcher, camper, subsister & combattre, soit pour attaquer, soit pour défendre. Ces quatre opérations se subdivisent à l'infini; mais l'Auteur ne fait ici que les parcourir en général.

Dans l'Article de l'attaque, il donne comme un axiome, que les corps qui marchent à l'ennemi ne doivent jamais tirer, le feu ne pouvant qu'être nuisible à leur impétuosité & par conséquent à leur force. De cette maxime que je crois reçue parmi nous, il conclut qu'il n'y a plus de raison à donner beaucoup de front aux corps destinés à l'attaque; ce qui semble

Digitized by Google

décider en faveur de la colonne. Mais, ajoute M. le Chevalier d'Arcq, » autant » la colonne eſt propre à attaquer, autant » elle eſt peu propre à ſe défendre, par la » raiſon que l'arme blanche qui ſeule con- » vient pour l'attaque, n'eſt pas celle » dont il ſe faut ſervir lorſqu'on attend » l'ennemi de pied ferme, & que l'ordre » de la colonne ne convient nullement à » l'arme à feu, la ſeule qui ſoit propre » pour la défenſe.

Après avoir conſidéré dans ce Diſcours ce que c'eſt que la guerre, ſon origine, ſes progrès, de quelle manière elle eſt devenue une ſcience, comment on peut la réduire à une théorie qui éclaire l'expérience, & ſans laquelle cette expérience eſt plus nuiſible qu'utile; après avoir développé quelques-uns des principes fondamentaux de cette ſcience, il paſſe à des conſidérations générales ſur l'hiſtoire qui lui en a fourni les principes & les exemples. » La fidélité de l'hiſtoire porte ſur » trois points principaux qui lui ſervent » de baſe, la connoiſſance des temps, » celle des lieux, & le degré de croyance » qu'on peut accorder aux Auteurs qui » rapportent les faits.

Réunir ces trois points importants n'étoit pas une choſe aiſée, & il a fallu au-

Digitized by Google

tant de courage pour l'entreprendre que de talens pour l'exécuter.

L'Auteur a pris sa première époque au Déluge, & il a suivi dans son Histoire la division de la Terre entre les trois fils de Noé. C'est pour répandre plus de clarté sur cette hypothèse, qu'il a joint au Discours préliminaire une Introduction à l'Histoire Générale des Guerres. Cette Introduction roule sur la Création du Monde, sur le Déluge Universel, sur le partage désigné par Noé, & la dispersion qui en fut la suite.

Il commence son Histoire par les Arméniens, qu'il place dans la postérité de Japhet. » Selon Moïse de Chorène, la » puissance des Arméniens commença » avec la forme de gouvernement que » leur donna Haïcus. Cette puissance ne » fit que s'augmenter dans ses successeurs, » jusqu'au règne d'Araeus surnommé *le* » *Beau*, qui fut vaincu par Sémiramis » dans une bataille où ce Prince perdit » la vie. »

Ce que l'Histoire nous a transmis de ces temps fabuleux est trop incertain pour mériter notre confiance. M. le Chevalier d'Arcq a pris de Moïse de Chorène quelques faits principaux sans aucun détail, & il a passé aux temps historiques. C'est là que des Ecrivains plus judicieux

Digitized by Google

& plus dignes de foi, tels que Polybe, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, Juſtin, &c. viennent à ſon ſecours.

La partie la plus remarquable de l'Hiſtoire Militaire d'Arménie, eſt le régne de Tigrane le Grand. Son pere l'avoit donné en ôtage aux Parthes; & pour obtenir la liberté il avoit été obligé, après la mort de ſon pere, de leur céder ſoixante dix vallées des plus fertiles de l'Arménie. Mais à peine eſt-il ſur le trône, qu'il leur enléve ſa rançon. Il ſoumet la petite Arménie, & tous les dynaſtes particuliers qui s'étoient élevés dans ſes Etats.

Vainqueur d'Antiochus Pius, Roi de Syrie, il s'empare de tout ce que les Séleucides poſſédoient en deça de l'Euphrate juſqu'à l'Egypte & la Cilicie. Il ſe joint à Mithridate contre les Romains, épouſe ſa fille, & forme avec lui le projet d'envahir la Cappadoce. Les conditions du Traité étoient, Que les Pays conquis reſteroient à Mithridate, mais que les priſonniers & les dépouilles ſeroient à Tigrane. Il entre dans la Cappadoce, en fait la conquête, & la céde à Mithridate aux conditions du Traité. Les Syriens l'éliſent pour Roi; Publius Servilius lui enléve la Cilicie. Mithridate qui avoit perdu la Cappadoce, lui propoſe de la re-

Digitized by Google

prendre. » Tigrane écoutant plus ſon or-
» gueil que ſes veritables intérêts, raſ-
» ſemble une armée innombrable; & au
» lieu de marcher droit vers la Cilicie qui
» devoit être pour lui l'objet le plus inté-
» reſſant, il s'avance vers la Cappadoce &
» bloque, pour ainſi dire ce Royaume,
» de manière que perſonne n'en put
» échapper. Il y fait trois cens mille Pri-
» ſonniers qu'il envoye en Arménie, leur
» donne des terres à cultiver, & rend
» la Cappadoce à Mithridate.

» Le Blocus d'un Royaume, ajoute
» l'Hiſtorien, eſt une choſe aſſez extraor-
» dinaire pour paroitre incroyable; ce-
» pendant on y trouvera de la poſſibilité
» ſi l'on fait attention que la Cappadoce
» étoit peu étendue, preſque environnée
» de montagnes; qu'il ne falloit que peu
» de troupes dans les défilés de ces mon-
» tagnes pour les garder, & que Tigrane
» avec des Etats immenſes pouvoit lever
» une armée aſſez conſidérable pour faire
» ce Blocus, ſurtout en y joignant les
» troupes de Mithridate: c'étoit réunir
» ſur ce point preſque toutes les forces
» de l'Aſie. » C'eſt ainſi que M. le Cheva-
lier d'Arcq tire des circonſtances des lieux
& des temps, une lumière qu'il ſçait
répandre ſur les faits hiſtoriques les plus

Digitized by Google

incroyables en eux-mêmes. Voici un fait qui méritoit bien qu'on en conservât la mémoire ; il contient plus d'une leçon.

» Mithridate envoye Métrodore à Tigrane pour renouveller leur alliance, » & lui demander des secours contre les » Romains. Tigrane, que la crainte de » s'attirer la haine de cette République » formidable rendoit indécis, consulte » Métrodore, & lui demande son avis » de bonne foi. Celui-ci étoit Philosophe » avant qu'il eût plu à Mithridate d'en » faire un Négociateur. *Comme Ambassa-* » *deur*, répondit-il à Tigrane, *je vous le* » *conseille ; mais à titre d'homme que vous* » *consultez, je vous exhorte à n'en rien* » *faire.* Cette réponse sincère, mais déplacée couta la vie à Métrodore : Tigrane » eut l'indiscretion de la révéler au Roi » de Pont. Mithridate, auquel les crimes » ne coutoient rien lorsqu'ils pouvoient » servir ses vues ou ses ressentimens, » fit empoisonner le Philosophe lorsqu'il » s'en retournoit à la Cour. Tigrane lui » fit faire des obséques magnifiques, & » crut réparer par-là une perte irrépara- » ble. » M. le Chevalier d'Arcq a raison de nommer ainsi la mort d'un homme qui n'étoit coupable que d'un excès de bonne foi. L'Histoire a peu d'exemples d'Ambassadeurs punis d'un tel crime.

La

Digitized by Google

La fidélité de Tigrane envers Mithridate artira sur lui le poids des armes Romaines. Ce Roi s'étoit réfugié auprès de lui : le Consul Lucullus lui fait demander fièrement de le livrer, Tigrane le refuse ; Lucullus marche vers l'Euphrate. Tigrane amolli par la prospérité & accoutumé à n'entendre que la voix de ses flatteurs, fit pendre celui qui vint lui annoncer l'entrée des Romains dans ses Etats. Cependant Lucullus s'exposa imprudemment à être surpris par Mithrobarzane que Tigrane envoya contre lui ; & l'Historien ne manque pas cette occasion de faire sentir combien les précautions & les mesures sont essentielles à la conduite d'un Général. Tigrane se réveille de l'assoupissement où il étoit plongé ; il parcourt son Royaume pour en tirer de nouvelles troupes, & revient sur le Mont Taurus qu'il avoit indiqué pour l'Assemblée générale. Mithridate conseilloit à Tigrane de se tenir sur le Mont Taurus ; Tigrane négligea ses conseils, & voulut secourir Tigranocerte, Ville opulente & assiégée, où étoient sa famille & ses trésors. Il se mit en marche vers Lucullus. Celui-ci ayant laissé six mille hommes pour continuer le siége, vient camper sur le bord du Tigre, en présence de Tigrane, passe le Fleuve,

Digitized by Google

attaque les Arméniens ; la terreur s'en empare ; les Romains en font un horrible carnage. Cent mille hommes d'Infanterie & toute la Cavalerie Arménienne périrent dans cette déroute. » Il y a peu de choſes » à remarquer, dit l'Hiſtorien, ſur ce » grand événement du côté de Tigrane ; » la conduite de ce Prince ne fut qu'un » enchaînement de fautes, » & il les fait très-bien ſentir.

Tigrane reconnoiſſant enfin que Mithridate par ſa valeur & ſa prudence étoit ſeul en état de réſiſter aux armes Romaines, s'abandonna entièrement à ſes conſeils ; & dès-lors ſes affaires qui ſembloient déſeſpérées, prirent une nouvelle force. On reproche à Lucullus de n'avoir pas profité de ſa victoire. M. le Chevalier d'Arcq le ſoupçonne d'avoir voulu traîner la guerre en longueur. » Le commandement des » troupes flatte d'autant plus, dit-il, la » vanité d'un Particulier, qu'il eſt l'image » du pouvoir ſouverain duquel il émane, » & auquel il a conduit plus d'une fois : » d'ailleurs la conſidération & les avan- » tages dont jouit un Général pendant » la guerre, ſurtout s'il réuſſit, peuvent » avoir pour lui des attraits plus puiſſans » que l'eſprit de Patriotiſme, qui fait tout » céder à l'intérêt général : cet eſprit qui

Digitized by Google

» distingue le grand Homme du Héros, » est rare parmi les Républiquains, quoi- » qu'il soit l'ame de leur gouvernement.

» Dans les Etats Monarchiques, la » considération & la faveur qu'on accor- » de à un Général, ne dépendent-elles pas » trop du besoin que le Souverain peut » en avoir, pour qu'il ne cherche pas à » rendre ses talens nécéssaires le plus » longtemps qu'il lui est possible ? Je ne » sçai s'il ne seroit pas d'une aussi bonne » politique de régler le sort des Géné- » raux, de manière que le bien public » devînt leur unique emploi, par l'égalité » de leur traitement en temps de paix » & en temps de guerre.

Lucullus livre une seconde bataille à Tigrane sur le fleuve Arsanias; & M. le Chevalier d'Arcq en conjecturant d'après les indications de l'Histoire, fait voir comment & pourquoi Tigrane devoit être battu, comme il le fut dans cette journée.

La révolte des troupes de Lucullus, que les ennemis de ce grand Capitaine excitoient continuellement, fit le malheur de cette campagne. Pompée succéde à Lucullus au Commandement de l'Armée, & Tigrane effrayé de la défaite de Mithri-

Digitized by Google

date, & pressé d'ailleurs par la révolte de son fils que Pompée avoit pris sous sa protection, vient mettre aux pieds du Général Romain sa Couronne & ses États. Phraate, Roi des Parthes, marche contre Tigrane, & en même temps envoye des Ambassadeurs à Pompée. Cette Ambassade eut son effet. Pompée n'envoya point de secours à Tigrane; mais le Roi des Parthes ne vouloit pas écraser celui d'Arménie. » Ces Princes, dit M. le Chevalier d'Arcq, » étoient persuadés que celui » des deux qui seroit vainqueur, auroit af- » faire aux Romains, & qu'affoiblis par les » pertes que la victoire même entraîne, il » ne lui seroit pas aisé de leur résister. Ces » considérations facilitèrent l'accomode- » ment, & les deux Rois firent la paix. » Sur quoi l'Historien observe que ces Peuples que les Romains, à l'imitation des Grecs, ont voulu faire passer pour barbares, n'étoient rien moins dans les opérations de guerre & de gouvernement; & qu'il ne leur a manqué que d'avoir eux-mêmes des Historiens pour nous transmettre leurs victoires.

L'époque de la mort de Tigrane est ignorée. Il est vraisemblable, dit l'Historien, qu'il vécut toujours en bonne intelligence avec les Romains, depuis

Digitized by Google

qu'il avoit été déclaré l'ami & l'allié de cette République.

Eumenès, un des Généraux d'Alexandre, & qui, après la mort de ce Conquérant de l'Asie, avoit eu la Cappadoce en partage avec la Paphlagonie, est le personnage le plus important de l'Histoire des guerres de Cappadoce. M. le Chevalier d'Arcq suit, en Observateur habile, la conduite de ce grand Homme contre Antigone son digne Rival. Le tableau de cette guerre est une étude intéressante.

» J'ai cru voir, dit M. le Chevalier d'Arcq, » dans Antigone & Eumenès, » Turenne & Montecuculli se disputer la » gloire d'être le plus grand Général; enfin » j'ai cru voir le Maréchal de Saxe contre » un Adversaire digne de lui. Les batailles » frappent les gens médiocres, & ne font » pas toujours impression sur les connois- » seurs; mais un projet bien formé, » bien caché, bien suivi, ceux de l'En- » nemi découverts; une marche faite à » propos & bien combinée sur le terrein; » ce terrein disputé pied-à-pied, tandis » que d'un autre côté l'entreprise s'é- » xécute; des piéges bien tendus & ce- » pendant inutiles; les ressources qu'un » Général trouve dans son génie pour ré- » parer sa faute lorsqu'il s'est laissé trom-

Digitized by Google

» per, &c. Telles ſont les manœuvres qui » plaiſent à ceux qui ſont un peu inſtruits, » & qui caractériſent vraiment la ſcience » militaire.

Eumenès fut trahi par les ſiens & livré au pouvoir d'Antigone. Celui-ci » craignant » de voir dans Eumenès un homme plus » grand que lui, quoique dans les fers, ne » voulut point qu'on le lui préſentât; & » lorſque le Préfet de la Garde lui deman- » da de quelle manière on traiteroit ce » Priſonnier, *comme un lion furieux*, ré- » pondit-il, *ou comme l'éléphant le plus* » *farouche & le plus indomptable.* Eumenès » dans les fers, voyant qu'on ne décidoit » rien ſur ſon ſort, » dit à l'Officier qui le gardoit, nommé Onomarchus: *je m'étonne qu'Antigone me garde Priſonnier depuis trois jours; cette conduite ne s'accorde pas avec ſa puiſſance; qu'il me faſſe mourir, ou qu'il me renvoye. Puiſque tu as tant de courage*, lui répondit Onomarchus, *que ne te faiſois-tu tuer dans le combat plutôt que de te laiſſer prendre & charger de chaînes? Plût aux Dieux*, répliqua Eumenès, *qu'il en fût arrivé ainſi, mais je n'ai jamais trouvé perſonne qui pût me réſiſter, & ce n'eſt ni à leur force ni à leur courage que mes ennemis me doivent, ce n'eſt qu'à la lâcheté des miens.* Cornelius

Nepos prétend que les Gardes d'Eumenès l'étranglèrent à l'insçu d'Antigone. Plutarque dit au contraire qu'Antigone lui-même envoya un homme pour le poignarder dans la prison.

» Ainsi périt, dit M. le Chevalier d'Arcq, » l'un des meilleurs Généraux d'un siécle » si fécond en grands Capitaines. Toujours » fidèle à ses Souverains, il suspendit » longtemps l'audacieuse & perfide ambi- » tion des successeurs d'Alexandre, qui » n'oserent jamais prendre le titre de » Roi tant qu'il restoit un Eumenès ca- » pable d'arracher le sceptre des mains » des usurpateurs. Il réunit les talens poli- » tiques & militaires : personne ne connut » mieux les hommes, personne ne sçut » mieux s'en servir ; trop grand pour » écouter l'orgueil, il sacrifia toujours le » faste du commandement pour conserver » son autorité : L'esprit de calcul lui » fournissoit sans cesse de sûrs moyens » d'éxécuter ce qu'un génie vaste lui fai- » soit concevoir, & la fortune ne sembla » lui être contraire que pour manifester » davantage ses talens & ses ressources. » Généreux, désintéressé, hardi jusqu'à la » témérité, il ne lui falloit que des ayeux, » des troupes obéissantes, & moins de » courage. Philippe l'avoit jugé ; Alexan-

Digitized by Google

» dre en sentit le prix, & mit en œuvre » de si grands talens, en dépit de sa nais- » sance qui sembloit le condamner à » l'oubli. C'est ainsi que les grands Rois, » en immolant de vains préjugés aux » veritables intérêts de l'Etat, font éclor- » re les grands hommes.

SUITE des Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, par M. Dalembert &c.

JE terminerai l'analyse de ces *Mélanges* par le précis de deux Morceaux qui n'avoient point encore été imprimés & qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ce recueil. Le premier nous offre des *Réflexions sur l'usage & sur l'abus de la Philosophie dans les matières de goût.* Il y a peu d'objets en Littérature qui méritent mieux d'être traités par un habile homme; mais on sent en même temps combien cette discussion est délicate. Il n'est pas aisé de prescrire des régles au goût & des bornes à l'esprit philosophique; beaucoup de petits Critiques qui manquent de goût comme de Philosophie, ne cessent de répéter que

Digitized by Google

l'esprit philosophique a perdu la Littérature ; d'autres prétendent soumettre les choses même de sentiment à une analyse rigoureuse : les uns voudroient réduire le goût à un instinct aveugle, & éterniseroient par-là l'enfance de la raison ; les autres réfroidiroient l'imagination & donneroient des entraves au génie : ces deux extrémités sont également vicieuses & nuisibles au progrès des Arts. Il est donc important de fixer la nature du goût, les lumières qu'il peut tirer de l'esprit philosophique, & la ligne qui doit séparer l'un de l'autre. Le goût n'est point arbitraire, c'est une vérité incontestable ; mais est-il bien décidé que toutes les beautés dont les ouvrages de l'Art sont susceptibles ne soient pas de son ressort, comme le prétend M. Dalembert ? Il est des beautés frappantes & sublimes, qui saisissent également tous les esprits, & dont par conséquent tous les hommes sont juges ; ce genre de beautés, selon M. D. n'ont point le goût pour arbitre ; mais il en est qui ne touchent que les ames sensibles, & ce sont celles-là qu'il regarde proprement comme l'objet du goût : ainsi il définit le goût *le talent de démêler dans les ouvrages de l'Art ce qui doit plaire aux*

ames ſenſibles & ce qui doit les bleſſer.
Peut-être qu'on pourroit conſidérer le goût ſous un point de vue plus étendu, plus général ; que les beautés ſimples, ſublimes, univerſelles, ſont auſſi bien du reſſort du goût que les beautés plus délicates ; & que le talent de démêler celles-ci n'eſt qu'un goût plus fin, plus exercé. Quoiqu'il en ſoit, dans les diſcuſſions métaphyſiques, il n'eſt queſtion que de fixer avec préciſion les idées qu'on attache aux mots dont le ſens n'eſt pas encore bien déterminé : la définition de M. Dalembert préſente une idée nette & préciſe de ce qu'il entend par goût ; l'acception plus étendue qu'on pourroit donner à ce terme ne changeroit rien aux réſultats de ſes principes.

Le goût eſt fondé ſur des principes, il n'y a donc point d'ouvrages de l'Art dont on ne puiſſe juger en y appliquant ces principes. La ſource de nos ſentimens eſt uniquement en nous ; c'eſt donc en portant une vue attentive au dedans de nous-mêmes que nous découvrirons des régles générales & invariables de goût, qui ſeront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être ſoumiſes. La recherche & l'analyſe de ces régles

Digitized by Google

ſont l'objet de l'eſprit philoſophique, mais cette diſcuſſion doit avoir un terme. Il ne faut pas eſpérer de pouvoir remonter aux premiers principes. *Vouloir trouver la cauſe métaphyſique de nos plaiſirs ſeroit un projet auſſi chimérique que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets ſur nos ſens.* Les principes de goût peuvent donc ſe réduire à un petit nombre d'obſervations inconteſtables ſur notre manière de ſentir. C'eſt juſques-là que le Philoſophe remonte, mais c'eſt là qu'il s'arrête, & d'où, par une pente naturelle, il deſcend enſuite aux conſéquences.

La juſteſſe d'eſprit ne ſuffit pas, il faut encore une ame ſenſible & délicate, » & de plus, dit M. Dalembert, ne » manquer d'aucun des ſens qui compoſent le goût. Dans un Ouvrage de Poëſie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au ſentiment, tantôt à la raiſon, mais toujours à l'organe; les vers ſont une eſpéce de chant, ſur lequel l'oreille eſt ſi inéxorable, que la raiſon même eſt quelquefois contrainte de lui faire de légers ſacrifices. Ainſi un Philoſophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reſte, ſera un mauvais Juge en matière de Poëſie.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas encore aſſez d'avoir tous les ſens qui compoſent le goût, il faut que ces ſens ayent été exercés ſur les objets qui appartiennent au goût. Mallebranche ne ſentoit point les charmes de la Poëſie, quoiqu'il eût les principales qualités du Poëte, l'imagination, le ſentiment & l'harmonie.

M. Dalembert examine enſuite quelles ſont les cauſes du faux jugement qu'on porte ſur les choſes de goût & il recherche les moyens de les éviter. Il entre ſur cet objet dans une Métaphyſique très-déliée qu'il n'eſt pas aiſé de développer dans un Extrait. Il vange enſuite l'eſprit philoſophique des reproches que la ſottiſe ou l'envie ont coutume de lui faire, & il avoue que c'eſt faire autant d'injure aux Belles-Lettres qu'à la Philoſophie, de croire qu'elles puiſſent ſe nuire ou s'exclure réciproquement. » Et comment » le véritable eſprit philoſophique ſeroit-» il oppoſé au bon goût ? Il en eſt au » contraire le plus ferme appui, puiſque » cet eſprit conſiſte à remonter en tout » aux vrais principes, à reconnoître que » chaque Art a ſa nature propre, chaque » ſituation de l'ame ſon caractère, chaque » choſe ſon coloris ; en un mot à ne » point confondre les limites de chaque

» genre : abuſer de l'eſprit philoſophi-
» que, c'eſt en manquer.

Je finirai l'analyſe de ce Morceau par une réflexion qui le termine & qui mérite bien d'être recueillie. « Ceux qui poſſé-
» dent & qui connoiſſent le moins l'eſ-
» prit philoſophique en ſont parmi nous
» les plus ardens détracteurs, comme la
» Poëſie eſt décriée par ceux qui n'ont
» pû y réuſſir, les hautes ſciences par
» ceux qui en ignorent les premiers prin-
» cipes, & notre ſiécle par les Ecrivains
» qui lui font le moins d'honneur.

Le Morceau dont il me reſte à rendre compte eſt intitulé : *De l'abus de la Critique en matière de Religion.* Le but que ſe propoſe M. Dalembert dans cet Ouvrage, auſſi intéreſſant par ſon objet que par les circonſtances dans leſquelles il paroît, » eſt de vanger les Philoſophes
» des reproches d'impiété dont on les
» charge ſouvent mal-à-propos, en leur
» attribuant des ſentimens qu'ils n'ont
» pas, en donnant à leurs paroles des
» interprétations forcées, en tirant de
» leurs principes des conſéquences odieu-
» ſes & fauſſes qu'ils déſavouent, en vou-
» lant enfin faire paſſer pour criminelles
» ou pour dangereuſes des opinions que

Digitized by Google

» le Christianisme n'a jamais défendu de
» soutenir.

Ce dessein est digne d'un Philosophe qui respecte les vérités du Christianisme, & qui sçait que la vraie Philosophie & la vraie religion doivent toujours marcher de front & se prêter une force & une lumière mutuelle. Vouloir les opposer l'une à l'autre, c'est nuire à toutes les deux. *Ne nous brouillons point avec les Philosophes*, disoit un Théologien paisible, modéré & très-religieux. M. Dalembert ne peut se dissimuler les progrès de l'impiété & les attentats des Incrédules contre la plus sainte des Religions. » Le desir de n'avoir plus de frein
» dans les passions, la vanité de ne pas
» penser comme la multitude, ont fait
» plutôt encore que l'illusion des sophis-
» mes, un grand nombre d'Incrédules,
» qui selon l'expression de Montagne,
» *tâchent d'être* pires qu'ils ne peuvent.
On ne peut trop louer le zèle de ceux qui s'empressent de vanger la Religion contre les efforts de l'impiété, mais on ne peut en même temps s'élever avec trop de chaleur contre ce zèle prétendu qui sert de masque à l'ignorance, à l'orgueil, à l'esprit de parti, à des passions plus

Digitized by Google

odieuſes encore, & dont les méchans & les fanatiques ſe ſervent pour allarmer la piété & détruire la Philoſophie.

Rien n'a été plus commun dans tous les temps que l'accuſation d'irréligion intentée contre les Sages par ceux qui ne le ſont pas. M. Dalembert après avoir rappellé l'hiſtoire de Socrate, d'Anaxagore, d'Ariſtote, paſſe à des faits plus récens. Le Pere Hardouin, moins célèbre encore par la profondeur de ſon érudition que par l'extravagance de ſes opinions, a fait un ouvrage exprès, pour mettre ſans pudeur & ſans remords au nombre des Athées des Auteurs très-religieux dont pluſieurs avoient ſolidement prouvé l'exiſtence de Dieu dans leurs écrits. *Sa folie*, dit M. de Voltaire, *ôta à ſa calomnie toute ſon atrocité ; mais ceux qui renouvellent cette calomnie dans notre ſiécle, ne ſont pas toujours reconnus pour fous, & ſont ſouvent très-dangereux.*

On a accuſé Deſcartes d'être un Athée pour avoir dit : *Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde*, comme ſi cette penſée grande & profonde ne ſuppoſoit pas la néceſſité d'un être intelligent pour donner l'exiſtence & le mouvement à la matière. On a

accusé le Newtoniasme de favoriser l'Athéisme, quoiqu'il n'y ait aucune Philosophie plus favorable à la croyance d'un Dieu. La liste des Philosophes faussement accusés d'irréligion est très-nombreuse: jamais les prétextes n'ont manqué au fanatisme pour fonder cette odieuse imputation; mais en s'élevant contre l'impiété, du moins ne faudroit-il pas se méprendre sur le genre d'impiété qu'on attaque. *On m'accuse de Matérialisme*, disoit un Pirronien, *c'est à-peu-près comme si on accusoit un Constitutionnaire de Jansénisme.* N'a-t-on pas vu M. de Montesquieu accusé dans le même libelle d'être Déiste & Spinosiste?

» Le nom de Matérialisme, dit M. Dalembert, » est devenu de nos jours une » espéce de cri de guerre: c'est la qualification générale qu'on applique sans » discernement à toutes les espéces d'Incrédules, ou même à ceux qu'on veut » faire passer pour tels. Dans toutes les » Religions & dans tous les temps le fanatisme ne s'est piqué ni d'équité ni de » justesse. Il a donné à ceux qu'il vouloit » perdre, non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur » nuire le plus. Ainsi dans les premiers » siécles, les Payens donnoient à tous

Digitized by Google

» les Chrétiens le nom de Juifs, parce » qu'il s'agissoit moins d'avoir raison que » de rendre les Chrétiens odieux.

M. Dalembert après avoir rapporté plusieurs exemples d'imputations ridicules dont la calomnie sous le nom de zéle a chargé plusieurs Philosophes, recherche pourquoi des défenseurs de la Religion la plus douce & la plus modeste ont eu si souvent recours aux injures. Ils deshonorent par-là la cause qu'ils veulent défendre, & ne font qu'aigrir & par conséquent éloigner les esprits que la modération auroit pu ramener. » Mais l'excès » en toutes choses est l'élément de l'homme, sa nature est de se passionner sur » tous les objets dont il s'occupe; la modération est pour lui un état forcé, ce » n'est jamais que par contrainte ou par » réflexion qu'il s'y soumet; & quand » le respect qui est dû à la cause qu'il défend, peut servir de prétexte à son » animosité, il s'y abandonne sans retenue & sans remords. Le faux zéle auroit-il oublié que l'Evangile a deux préceptes également indispensables, l'amour de Dieu & celui du prochain? & croit-il mieux pratiquer le premier en violant le second.

Si les accusations téméraires peuvent

nuire à la Religion, c'eſt ſurtout lorſqu'elles tombent ſur des hommes ſupérieurs dont le nom ſeul peut donner du poids aux opinions qu'on leur ſuppoſe. Qu'a-t-on gagné à accuſer avec tant d'acharnement l'illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Loix* d'avoir voulu donner atteinte aux principes du Chriſtianiſme? Les Incrédules ſe ſont glorifiés du chef qu'on leur donnoit ſi gratuitement, & ſon nom leur a donné plus de confiance que tous leurs ſophiſmes. *L'autorité eſt le grand argument de la multitude; & l'incrédulité*, diſoit un homme d'eſprit, *eſt une eſpéce de foi pour la plupart des impies.*

M. Dalembert trace enſuite d'après l'Hiſtoire Eccléſiaſtique un tableau court & frappant des maux que le fanatiſme a produits chez nos ancêtres; & il fait voir par ce détail auſſi effrayant qu'utile, combien le gouvernement a intérêt de défendre & d'appuyer les Gens de Lettres. C'eſt à eux que les Souverains doivent aujourd'hui l'affermiſſement de leur puiſſance, & la deſtruction d'une foule d'opinions abſurdes, nuiſibles au repos & au bonheur de leurs Etats.

Je finis cette analyſe par un trait bien remarquable: » Il n'y a, ce me ſemble, » qu'un moyen d'affoiblir l'empire de

Digitized by Google

» l'Inquisition dans les contrées malheu-
» reuses où elle domine encore, c'est d'y
» favoriser autant qu'il est possible, l'é-
» tude des sciences exactes. Souverains
» qui gouvernez ces Peuples, & qui vou-
» lez leur faire secouer le joug de la su-
» perstition & de l'ignorance, faites naî-
» tre des Mathématiciens parmi eux ;
» cette semence produira des Philoso-
» phes avec le temps, & presque sans
» qu'on s'en apperçoive. L'orthodoxie la
» plus délicate n'a rien à démêler avec
» la géométrie. Ceux qui croyoient avoir
» intérêt de tenir les esprits dans les té-
» nébres, fussent-ils assez prévoyans pour
» pressentir la suite des progrès de cette
» science, manqueroient de prétextes
» pour l'empêcher de se répandre. Bientôt
» l'étude de la Géométrie conduira com-
» me d'elle-même à celle de la saine Phy-
» sique, & celle-ci à la vraie Philoso-
» phie, qui par la lumière qu'elle répan-
» dra, sera bientôt plus puissante que
» tous les efforts de la superstition ; car
» ces efforts quelque grands qu'ils soient,
» deviennent inutiles dès qu'une fois la
» Nation est éclairée.

On trouve dans les deux Morceaux dont je viens de rendre compte cette hardiesse de pinceau, ce ton d'humanité &

Digitized by Google

de Philosophie qui caractérisent les ouvrages de M. Dalembert. On remarque même dans le dernier un degré de force & de chaleur qui peut être produit par l'importance & l'intérêt de la matière. M. Dalembert y marche d'un pas ferme entre deux sentiers très-glissans, & son courage mérite la reconnoissance & les éloges de ceux qui aiment sincérement le véritable Christianisme & la bonne Philosophie.

Essai Géographique sur les Isles Britanniques; 2 vol. in 12, dont le premier contient une Description de l'Angleterre, de l'Ecosse & de l'Irlande, & les détails particuliers des Provinces qui les composent; avec des Itineraires pour l'intérieur du Pays: le second, le Portuland, avec le détail particulier des Ports, rades, mouillages, & dangers que les Navigateurs doivent connoître; pour joindre à la Carte de ces Isles, en cinq grandes feuilles. Par M. Bellin, Ingénieur de la Marine. Le prix des deux vol. est de 6 l. reliés, & de 5 l. brochés. *A Paris*, chez *Nyon*, Libraire, Quai des Augustins, à l'Occasion.

Mercure de Vittorio Siri, Tome XVI.e. *A Paris*, chez *Durand*, rue du foin.

Digitized by Google

ABRÉGÉ de la Grammaire Françoiſe. ar M. de Wailly. *A Paris*, chez *Debure* ainé, Quai des Auguſtins, & chez *J. arbou*, rue S. Jacques.

FABLES de M. Gay, ſuivies du Poëme e l'Eventail, le tout traduit de l'Anglois, ar Madame de Keralio. *A Londres*, : ſe trouvent *à Paris* chez *Ducheſne*, ie S. Jacques, au Temple du Goût. J'en onnerai une idée dans le Mercure ſui- ant.

LETTRE ſur l'Education, par rapport ix Langues. *A Amſterdam.* J'en rendrai mpte auſſi dans le prochain Mercure.

LES Mélanges de Littérature de M. alembert ſe trouvent *à Paris* chez *Lam- rt*, *Ducheſne*, *Jombert*, *Deſſaint & illant*, & autres Libraires, & *à Lyon*, ez *Jean-Marie Bruyzet.*

LES Elémens de Muſique du même uteur, ſe trouvent *à Lyon* chez le même ibraire, & *à Paris* chez *Jombert*, rue auphine.

Deſprez, Imprimeur du Roi, rue S. acques à Paris, qui a mis en vente le 15 uillet les Tomes XI. & XII. de l'Hiſtoire niverſelle, par M. Hardion, a quelques

Digitized by Google

exemplaires de la traduction Italienne d
même ouvrage, dont il y a actuellemen
4 volumes qui se vendent 3 liv. bro
chés chaque volume. La suite se don
nera à mesure de l'impression que l'o
fait à l'Imprimerie Royale de Turin, ainsi
que le Livre intitulé : *La Divozione ri
conciliata collo spirito, operetta di Mon
signor le Franc di Pompignano, Vescov
di Puy, dal Francese transportata pe
la prima fiata nell' Italiana favella. I
Torino, 1758. nella Stamperia Reale.*

La Sainte Bible toute Françoise, con
tenant l'Ancien & Nouveau Testament,
traduite sur la Vulgate, avec de courtes
Notes pour l'intelligence du sens littéral
& prophétique, en un seul volume in fol.
ornée d'un Frontispice en Taille-douce.
Prix 24 liv. Chez le même.

L'Histoire abrégée de M. de Thou,
par M. Remond de Sainte Albine, 10 vol.
in 12. relié. 30 liv. Chez le même.

Une nouvelle Édition de l'Année
Chrétienne de M. le Tourneux, 13 vol.
in 12. 45 liv. Chez le même.

Digitized by Google

LETTRE écrite à Mlle de la Fontaine, par M. l'Abbé de Breteuil, Chancelier de Monseigneur le Duc d'Orléans.

Mlle. de la Fontaine voulant rendre sa reconnoissance publique, la lettre suivante m'a été envoyée pour être insérée dans le Mercure. Elle fait l'éloge du Prince dont elle annonce les bienfaits ; elle fait aussi l'éloge de celui qui a pris soin d'attirer les regards du Prince sur la famille infortunée de l'un des plus grands Poëtes que la France ait vu naître. Des marques de protection si bien placées, sont pour les Lettres d'un prix inestimable, surtout dans un temps où tout le monde s'en amuse, & où si peu de personnes dignes de les encourager s'y intéressent véritablement.

J'AI appris, Mademoiselle, par la voix publique, que petite fille d'un homme illustre & précieux à la Nation, vous étiez dans une situation d'autant plus malaisée que vos infirmités la rendoient encore moins supportable, j'ai cru devoir proposer à Monseigneur le Duc d'Orléans dans les Domaines duquel vous

Digitized by Google

êtes de vous procurer des secours que tout le monde peut recevoir d'une main aussi distinguée. Ce Prince qui n'a besoin que d'être instruit des choses décentes & convenables pour desirer de les faire, m'a chargé de vous envoyer une petite somme que M. l'Abbé de Fourqueux voudra bien vous remettre de ma part, en attendant que dans le travail que je ferai l'année prochaine avec S. A. S. je puisse vous faire mettre sur l'état des pensions. Je m'estime très-heureux d'avoir pu vous découvrir dans votre retraite & de pouvoir vous y procurer un peu d'aisance. Je ne connois rien de plus flateur pour moi que de mettre le Prince qui m'honore de sa confiance à portée de faire paroître les grandes qualités de son cœur. Vous ne devez ses bontés ni à vos sollicitations, ni à aucune protection, vous ne les devez qu'à votre nom & à vos vertus, & c'est la meilleure recommandation qu'on puisse avoir auprès d'un Prince né pour le bonheur de tous ceux qui lui appartiennent ou qui peuvent en être connus.

J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, avec les sentimens les plus respectueux, votre &c.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

GÉOGRAPHIE.

LETTRE à l'Auteur du MERCURE.

VOUDRIEZ-VOUS bien, Monsieur, aider de vos lumières de pauvres Curés campagnards, & décider par la voye de votre Journal une contestation très-grave qui s'est élevée entr'eux sur la mesure géographique de la France, telle qu'elle est aujourd'hui? Dans une de nos conversations politico-critiques, l'un de nous s'avisa de mettre en fait que la France, la Lorraine comprise, contenoit plus de cinquante mille lieues de superficie, en supposant les lieues de 25 au degré, ou de 2282 toises $\frac{1}{2}$, ce que nous croyons la même chose. Un autre assura qu'elle n'en avoit guères plus de 30 mille, & tout au plus 32. Comme cette différence est considérable, on s'échauffa, (nous étions au dessert) on disputa, on paria, & qui plus est on consigna les gageures; nous crumes tous que pour résoudre la ques-

Digitized by Google

tion, il ne falloit que recourir à nos Livres ; & chacun se promit bien à son retour chez lui d'épuiser sa très-mince Bibliothèque, & le compas à la main de mesurer ses Cartes. *O curas hominum !* Nos recherches ont été vaines, & nos opérations algébriques inutiles : nous n'avons pu décider ; nous avouons notre ignorance. Voici pourtant quel est le résultat de nos travaux.

Le Maréchal de Vauban a dit que, » par le mesurage qu'il a fait sur les » meilleures Cartes du Royaume, il trouve » que la France contenoit 30 mille lieues » quarrées ou environ, de 25 au degré. Mais cette autorité ne peut résoudre la question, parce que Vauban écrivoit en 1698, immédiatement après le Traité de Ryswick ; or depuis ce temps, outre les conquêtes que le Roi a faites par la force de ses armes, & le secours de nos bonnes prieres, dans la Flandre & dans les Pays-bas, la Lorraine a considérablement augmenté notre Domaine.

Le Dictionn. de Moreri, édit. de 1732, que nous avons consulté, dit au mot *France*, qu'elle s'étend depuis environ le 42^{e} degré de latitude jusqu'au 51^{e}, & depuis le 15^{e} de longitude jusqu'au 29^{e}, de sorte qu'en longueur & en largeur elle

Digitized by Google

peut avoir 200 ou 225 lieues. Cette manière de s'exprimer eſt bien vague : deux cens lieues en tout ſens donnent 40 mille lieues, & 225 en produiſent plus de 50 mille ; ce qui feroit bien l'affaire de l'un de nos parieurs. Nous vous dirons même en confidence qu'il y a longtemps que nous nous appercevons qu'il n'a de Science que celle qu'il a priſe dans le Moreri : au reſte il n'eſt pas le ſeul.

Nous avons encore ouvert le Dictionnaire de Trévoux de la dernière édition & nous y avons trouvé que » ſelon la » Carte de la meſure de la Terre donnée » par M. Caſſini, la France a d'étendue » 48400 lieues de vingt-cinq au degré. » Rien ne paroît plus précis que cette autorité, d'autant plus qu'elle eſt fondée ſur des détails : cependant nous n'avons pas cru devoir nous y ſoumettre ; car, en oppoſant M. de Caſſini lui-même à l'énoncé du Dictionnaire, nous trouvons beaucoup à rabattre ſur les 48 mille lieues. Cet Académicien a donné en 1744 conjointement avec M. Maraldy, une Carte de la France levée avec beaucoup de ſoin (au moins le penſons-nous) & connue ſous le nom de Carte des triangles. Or par le meſurage de cette même Carte fait le plus exactement qu'il nous a

Digitized by Google

été poſſible, ce qui n'eſt pas trop dire; nous ne trouvons que 31 à 32 mille lieuës. Bien plus, M. de Caſſini nous a promis un Atlas François très-détaillé, très-cher, dont on a déjà bon nombre de Cartes, avec un timbre qui porte *Munificentiæ Regis optimi*, & qu'on nous vend pourtant 4 liv. la feuille. Suivant le Proſpectus, il y aura 174 Cartes particulières; & chacune ſera de 40 mille toiſes de l'Eſt à l'Oueſt, ſur 25 mille du Nord au Sud; ce qui fait environ 192 lieuës quarrées: mais de ces 174 Cartes promiſes, il n'y en aura que 24 entièrement remplies par le terrein de la France; les 50 autres (quoique payées auſſi cher) ne le ſeront qu'en partie, l'une au tiers, l'autre au quart, d'autres à moins. Mais en les ſuppoſant l'une dans l'autre à moitié, il s'en faut bien que nous trouvions les 48400 lieuës de ſuperficie annoncées par le Trévoux; car 124 cartes de 192 lieuës chacune ne donnent que 23800 lieuës, & 50 Cartes de 96 lieuës n'en produiſent que 4800. Total 28600. Ce qui fait une différence de 20 mille lieuës. L'autre parieur auroit donc gagné.

Nous avons encore fait d'autres recherches très-pénibles, très-érudites, mais tout auſſi infructueuſes. Nous en ferons grace à vos Lecteurs. Nous avons conſulté nos

Digitized by Google

Voiſins, nos Vicaires, nos Seigneurs, les Baillifs de nos Villages, juſqu'au Magiſter, & quelques-unes de nos Servantes; perſonne n'a pu nous inſtruire. Nous avons écrit à la Ville voiſine; les Bourgeois n'en ſçavent pas plus que nous. Notre gageure eſt donc reſtée indéciſe, juſqu'au prochain Mercure, où nous eſpérons trouver la ſolution de ce problême. Nous ne manquerons pas en buvant à la ſanté du Curé perdant, de boire à la vôtre, Monſieur, de tout notre cœur, & à celle des perſonnes qui voudront bien nous éclairer.

Nous ſommes avec reſpect, &c.

RE'PONSE de l'Auteur du Mercure.

ON n'a pu ſçavoir de M. de Caſſini, à qui cette Lettre a été communiquée, ſur quel fondement on avoit fixé cette étendue à 48400 lieues quarrées. Une pareille détermination ne peut avoir lieu qu'après qu'on aura levé en entier la Carte géométrique à laquelle on travaille à force de tous côtés. On eſpère qu'elle ſera finie dans cinq ou ſix ans au plus; juſques-là on ne peut rien dire de cer-

Digitized by Google

tain sur le contenu des feuilles qui circonscrivent le Royaume, dont on n'a encore levé qu'un petit nombre. Il faut donc différer de quelques années la décision de la gageure sur laquelle on me fait l'honneur de me consulter.

Le dernier article de la Lettre mérite aussi une réponse. L'Atlas François dont il est question exige des dépenses considérables qui ne peuvent rentrer de longtemps. Celles qui ont été faites par l'Etat sous les règnes de Louis XIV & de Louis XV, pour faire lever géométriquement par différens Académiciens le canevas ou chassis de la Carte de 60 en 60 mille toises, ont donné lieu à la devise *Munificentiâ Regis optimi.* Si ce premier travail qui comprend les mesures du Méridien, des perpendiculaires & parallèles à la Méridienne, ainsi que la détermination des côtes maritimes, & qui nous donne un très-grand nombre de points, déterminés avec toute la précision possible par des Membres de l'Académie, pour assujettir tous les autres points déterminés par nos Ingénieurs; si ce travail, dis-je, n'avoit point été précédemment exécuté aux dépens du Roi, jamais aucune Compagnie n'auroit pu tenter l'exécution d'une Carte géométrique du Royaume, vû la longueur

Digitized by Google

des opérations commencées en 1666, terminées vers 1740, & l'impossibilité d'en rejetter les frais sur la vente des feuilles qui suffit à peine pour payer le tiers du travail actuel.

Un bon Ingénieur léve, calcule & dessine une demi-planche par année; on lui paye chaque planche 4200 liv. y compris 1000 liv. de gratification qui lui sont promises si son ouvrage est aussi exact qu'il est possible. Il en coûte 500 liv. pour faire vérifier chaque planche par un autre Ingénieur. La gravure des planches revient à 1200 liv. les cuivres, l'impression, & les faux-frais à 100 liv. par planche. Il ne paroît pas une feuille entière qu'il n'en ait coûté 6000 l. à la Compagnie. On a évalué ensemble toutes les dépenses, on en a divisé la totalité par le nombre des planches, c'est-à-dire par 174, pour fixer un prix moyen : autrement il auroit fallu mettre des feuilles à 6 liv. d'autres à 5 liv. d'autres à 30 sols &c. ce qui pourroit causer beaucoup d'embarras dans les détails. Le débit n'a pas encore passé 500 exemplaires de chaque planche, par conséquent il s'en faut de beaucoup que la Compagnie ne tire ses frais.

Digitized by Google

MEDECINE.

REMEDES contre les morſures de chiens enragés, piqûres & morſures de ſerpens, viperes &c. que le ſieur MERLET donne au Public.

SI quelque choſe peut flatter l'homme dans cette vie, c'eſt ſans doute le plaiſir de ſoulager ſes ſemblables ; un cœur véritablement généreux en cherche l'occaſion, & l'embraſſe avec plaiſir ; à l'exemple du Soleil qui éclaire tout le monde, il étend ſes largeſſes & ſes bienfaits ſur tous les hommes ſans diſtinction des bons & des mauvais ; perſuadé que c'eſt le vrai moyen d'approcher du grand modèle de perfection.

C'eſt donc manquer aux devoirs de l'humanité que de refuſer au Public les ſecours qui lui ſont néceſſaires, ſurtout s'il eſt en notre pouvoir de les lui procurer. L'amour de la Patrie, & cette amitié mutuelle qui doit régner entre tous les hommes, & qui doit faire le principal lien de la ſociété civile, ne doivent-elles pas nous y engager ? Ce ſont elles qui m'ont fait naître l'idée de

Digitized by Google

rendre publique la véritable façon de traiter la rage, les piqûres & morsures de serpens, viperes &c. Remedes presqu'inconnus jusqu'aujourd'hui.

Personne n'ignore le malheur de ceux qui sont atteints de ces maux; les premiers périssent d'ordinaire misérablement faute d'être secourus : les derniers ne sont pas moins à plaindre, & ne courent pas moins de risques, puisqu'en moins de six heures nous les voyons perclus. Le venin qui se communique au sang, circule avec lui de veine en veine, & le corrompt en un instant.

Il n'est pas nécessaire pour remédier à ces maux de consommer une partie de ses jours dans un laboratoire; nous n'avons d'ailleurs besoin d'aucuns secours étrangers; nous n'irons pas parcourir les Pays lointains pour y chercher les remédes qui nous sont nécessaires; notre Continent nous en fournit abondamment; la terre cette bonne mere, nourrit & fait sortir de son sein de quoi nous soulager, c'est d'elle que nous devons tirer ce dont nous avons besoin; les plantes & les simples ses dignes nourrissons que nous foulons journellement aux pieds pour n'en pas connoître tout le prix, nous fourniront les sucs nécessaires pour nos opérations.

Digitized by Google

Pour la Rage.

Prenez une poignée de petites marguerites blanches nouvellement cueillies, avec leurs racines que vous nettoyerez en ôtant la terre ſans les laver.

Une demie poignée de racine d'églantiers les plus jeunes, que vous nettoyerez comme les marguerites, & les fendrez par petits morceaux pour qu'ils ſe puiſſent piler plus facilement.

Une Racine de Scorſonnere, apprêtée comme deſſus.

Une pincée de Sauge.

Une demie gouſſe d'ail mondé de ſa peau.

Deux ou trois feuilles d'herbes de la Rue.

Une poignée de ſel marin.

Vous pilerez le tout enſemble, & autant que faire ſe pourra dans un mortier aſſez grand pour que le ſuc dont on a beſoin ne ſe répande point, & lorſqu'il ſera bien pilé, vous le mettrez dans un pot de terre verniſſé, & y mettrez par-deſſus environ deux bouteilles de vin blanc; vous laiſſerez infuſer le tout pendant 24 heures, vous en ferez boire au Malade environ deux verres, ou un bon gobelet tous les matins à jeun pendant

Digitized by Google

huit jours consécutifs, observant de ne le laisser ni boire ni manger de trois heures après; il pourra ensuite prendre son travail & ses exercices ordinaires.

Pour les morsures de Serpens, Vipères, &c.

La personne qui aura été mordue ou piquée, prendra la tête de l'animal, la fendra en deux, & la mettra sur la piquûre; ensuite elle prendra le serpent ou vipere, le fendra en deux le long du ventre, prendra le foye, en ôtera le fiel, ensuite il délayera ce même foye dans une tasse s'il en a, ou autre chose commode, même dans son sabot, & ensuite il l'avalera.

Mais comme il est difficile de se servir de ce remède tant parce que celui qui a été piqué ou mordu ne s'arrête pas à regarder de quel côté son ennemi tourne la tête, que même la plupart des enfans à qui ces accidens arrivent, ne désignent pas assez bien les endroits, on se servira du remède suivant.

Prenez une demie poignée de racine de bardane que vous ratisserez bien, & en jetterez le cœur.

Une poignée de racine de bouillon blanc apprêtée comme la bardane.

Une poignée de peau de racine de

Digitized by Google

freſne la plus tendre & bien ratiſſée.

Pilez le tout enſemble, & le faites infuſer dans une bouteille de vin blanc, & en faites boire au malade le matin à jeun pendant l'eſpace de huit jours. S'il arrivoit que le malade eût fait quelque ligature pour empêcher la circulation du venin, vous la lui ferez défaire ſur le champ, autrement il courroit riſque d'être eſtropié.

Le grand nombre de perſonnes de l'un & l'autre ſexe qui ont fait uſage de ces remédes, & dont le bas Poitou fourmille, (pour m'exprimer ainſi) eſt une aſſez grande preuve de leur efficacité, & la meilleure atteſtation que j'en puiſſe donner. Mon ayeul du côté maternel, que la mort a enlevé depuis peu d'années, s'eſt fait un plaiſir de les adminiſtrer pendant le cours d'une aſſez longue vie. Ma mere à ſon exemple, quoique d'une ſanté & d'un âge à faire croire qu'elle touche au bout de ſa carrière, rend aux malades les mêmes ſoins en toute occaſion.

Ce ſeroit donc commettre une injuſtice manifeſte envers les hommes, d'emporter avec moi en l'autre monde un ſecret auſſi précieux, & dont je ſçai que le Public a tant de beſoin. L'amour

Digitized by Google

de la Patrie me dicte d'autres ſentimens, & n'étant ſenſible à rien plus qu'au plaiſir de ſoulager les malheureux, je laiſſe à quiconque voudra à imiter cette eſpéce de Monſtres qui croyant n'être nés que pour eux, ſçavent renfermer dans un cercueil, & priver le Public de pareils tréſors, comme ſi le Ciel leur en eût pour eux ſeuls réſervé la connoiſſance.

Le Public ſera j'eſpere aſſez judicieux, pour croire que ce n'eſt pas dans des vues d'intérêt que je lui fais part de ces remédes; je ne prétends pas faire de ma généroſité (ſi c'en eſt une) un des plus infâmes commerces du monde; je ne me propoſe pour récompenſe de mon bienfait que le ſeul contentement que goute ordinairement une belle ame à pouvoir ſoulager ſes ſemblables.

A la Rochelle, ce huit Mai mil ſept cent trente-neuf. G. MERLET.

Le Collége Royal de Médecine, dans ſon aſſemblée de ce jour, après une lecture exacte, a approuvé le Mémoire ci-deſſus compoſé par le ſieur Merlet, formulé avec les plantes les plus efficaces dans pareils accidents; elle l'a jugé digne de l'impreſſion pour l'utilité publique, d'autant plus qu'ils ont été éprouvés avec ſuccès

Digitized by Google

depuis plusieurs années par les Ancêtres Pere & Mere dudit sieur Merlet qui en fait présent au Public. Délibéré à la Rochelle le 8 Mai 1759. *Signé* GIRARD DE VILLARS, Syndic du Collége Royal de Médecine & Doyen résident.

PROSPECTUS d'une Histoire de la Milice Françoise.

NOTA. *Ne pouvant donner ce Prospectus en entier, je me borne à l'exposition du plan de l'Ouvrage immense qu'il annonce.*

PUISQUE entraînés par le desir de nous perfectionner dans la science des armes, nous nous appliquons à connoître parfaitement l'Histoire Militaire des Grecs & des Romains, celle des François qui nous offre un spectacle plus intéressant & plus varié, doit être aussi pour nous une source plus féconde d'instructions.

Tous les événemens qu'elle renferme ont contribué à la gloire de nos Ancêtres. La plupart se sont passés dans les lieux mêmes que nous habitons : il n'en est point qui ne fixe l'époque de l'illustration de quelqu'une de nos Maisons, & qui ne nous rappelle un Héros de la Nation.

Digitized by Google

Les circonſtances des faits mémorables ne ſe ſont point perdues avec leurs Auteurs : de ceux-ci, elles ont paſſé de bouche en bouche juſqu'à leurs Deſcendans les plus éloignés, intéreſſés pour leur propre gloire à en perpétuer le ſouvenir. Nous partageons en quelque ſorte avec tous ces Grands Hommes les honneurs dont ils ont été décorés, comme celui de leur appartenir devient la honte de leur poſtérité quand elle ne cherche point à leur reſſembler ; auſſi n'eſt-il point de titre glorieux dans l'Etat, où malgré le défaut de naiſſance, on ne puiſſe aſpirer en les imitant.

Il y a deux manieres d'étudier & de compoſer l'Hiſtoire Militaire de la Nation. Dans la premiere, on s'attache ſeulement à démêler depuis l'origine de la Monarchie, tous les changemens arrivés chez elle dans l'art de faire la guerre. On recherche quelles furent les armes des premiers François : on en examine la forme & les différentes eſpéces. On veut ſçavoir ſi la force des armes conſiſtoit en Infanterie ou en Cavalerie ; quelle partie de la Nation étoit deſtinée à porter les armes ; quelle étoit la durée du Service Militaire ; comment ſe faiſoit la levée des Soldats ; quelles ſortes de diviſions

Digitized by Google

on en formoit, & les Chefs qu'on leur donnoit; la maniere de combattre, de camper, de se retrancher; les différens ordres de Batailles; les méthodes employées dans l'attaque & dans la défense des Places; les moyens de pourvoir à la subsistance & à la conservation des armées; quelles étoient les peines & les récompenses militaires. On compte les Batailles qui se sont données, on en détermine la datte & le lieu; on compare tout ce que les Chroniques anciennes nous ont conservé de ces temps reculés; on cherche dans la narration des faits connus, les traits les plus propres à répandre la lumière sur toutes les parties de ce sujet.

A mesure qu'on avance dans la carrière, on observe plus attentivement les révolutions que la Milice peut avoir éprouvées & l'influence qu'elles ont eue dans le système général de la guerre: on fait une énumération de toutes les sortes de Troupes qui se sont succédées les unes aux autres; on détermine celles qui ont existé en même temps, leurs changemens & l'ordre de leur succession. On veut connoître les dignités militaires, les Personnages illustres qui les ont remplies, les fonctions qui s'y trouvoient attachées, leurs droits, leurs prérogatives; en quel temps elles

Digitized by Google

ſe ſont éteintes, & les nouveaux grades qui ont été ſubſtitués aux anciens.

Comme en approchant de notre temps les moyens de s'inſtruire ſe multiplient, que les établiſſemens des derniers Siécles & leurs uſages ont des rapports moins éloignés avec ceux que nous pratiquons, & qu'il s'en eſt conſervé pluſieurs juſqu'à nous, on peſe davantage ſur les circonſtances des actions célèbres; on raſſemble un plus grand nombre de faits, on les diſcute avec plus de préciſion; & leur réunion forme un flambeau, à la clarté duquel on cherche à développer l'origine & les cauſes de la conſtitution actuelle de notre Milice de terre & de mer.

Il n'eſt pas douteux que pour approfondir ainſi l'Hiſtoire Militaire de la Nation, on ne ſoit obligé d'employer beaucoup de temps & de peines, & de faire des recherches immenſes: la matiere eſt noyée dans une prodigieuſe quantité d'écrits, anciens & modernes; il faut en extraire avec art les parties diſperſées, les dégager de ce qui leur eſt étranger, en compoſer un tout, & le préſenter enſuite ſous le point de vue le plus propre à intéreſſer un Lecteur.

Mais ce n'eſt point aſſez qu'un ſemblable ouvrage ſoit rempli d'érudition: dans

Digitized by Google

un traité militaire, la ſcience doit être toujours ſubordonnée à l'inſtruction ; entaſſer les uns ſur les autres une multitude de faits iſolés, en les appuyant de beaucoup de citations & d'autorités, c'eſt charger la mémoire ſans nourrir ni l'eſprit ni le jugement. L'homme de guerre a beſoin d'un aliment plus ſolide : offrons-lui des faits, citons des exemples ; mais en petit nombre, choiſis avec ſoin & tellement analyſés qu'il y trouve des principes invariables d'action & de conduite.

Tel eſt le but qu'on doit ſe propoſer en écrivant ſur l'Hiſtoire Militaire des François ; & ceſt ce qui conſtitue la ſeconde, ou ſi l'on veut, la véritable maniere de s'appliquer avec fruit à ce genre d'étude.

Cette méthode conſiſte à rechercher dans la ſuite des événemens que l'Hiſtoire met ſous nos yeux, dans leurs cauſes & dans leurs effets, les progrès tantôt lents, tantôt rapides de l'art de la guerre parmi nous ; à le ſuivre conſtamment dans toutes les viciſſitudes qu'il a eſſuyées non pour ſatisfaire une vaine curioſité, mais pour diſcerner dans chacun de ſes changemens en quoi on s'eſt éloigné ou rapproché de ſes maximes fondamentales ; en un mot à faire en ſorte que les époques même de ſa décadence nous offrent des leçons auſſi

Digitized by Google

utiles, que les temps où il a paru s'élever le plus près de la perfection.

Les siécles où la discipline militaire a été remise en vigueur dans les armées, exigent surtout une attention particulière. Il est important de faire observer que son rétablissement a toujours changé la face de l'Etat, & qu'il a été l'instrument de sa gloire & de sa grandeur.

Il faut démontrer que la bravoure des François ne les a jamais mieux servis que dans les conjonctures où l'ordre & la subordination en ont dirigé les efforts; que s'ils ont remporté des victoires par la seule supériorité de leur courage, c'est qu'ils combattoient alors contre des Adversaires moins aguerris & moins exercés qu'eux; & qu'ils n'ont au contraire éprouvé de certains revers que pour s'être livrés aveuglément & sans régle à l'excès même d'une valeur impétueuse: la connoissance des fautes commises en ce genre, sert du moins à nous précautionner contre de pareils malheurs.

Ces vérités deviendront plus sensibles si l'on s'arrête de temps en temps à considérer chez les ennemis de la Nation tout ce qui peut avoir rapport à la guerre.

Leurs pratiques militaires étant mises en opposition avec les nôtres, les prin-

Digitized by Google

cipes des grands événemens se dévoilent plutôt à nos yeux ; des succès éclatans n'ont plus rien qui nous étonne ; & l'on cesse d'être surpris qu'après des défaites multipliées, le vaincu se soit relevé de ses malheurs, & qu'il ait pu trouver jusques dans sa foiblesse des ressources infaillibles. Le gain & la perte des batailles ne nous paroissent plus que ce qu'ils sont réellement, les effets constans & nécessaires des mêmes causes.

Comme il se fait d'ailleurs entre des Peuples voisins un commerce continuel d'idées, d'inventions & d'usages, que l'un prend indifféremment chez l'autre ce qu'il croit y appercevoir de bon, & qu'il se l'approprie en quelque sorte, en le perfectionnant, il est avantageux de connoître ce que les François doivent aux différentes Nations avec lesquelles ils ont fait la guerre.

Quand ils pénétrèrent dans les Gaules, ils apprirent des Romains, soit comme Stipendiaires, soit comme Alliés, les premiers élémens de l'art militaire. Après s'être formés sous eux à leurs exercices & à leur discipline, ils parvinrent à les vaincre & ils élevèrent sur les ruines de leur Empire une nouvelle domination.

Cet esprit d'ordre & de régle puisé dans

Digitized by Google

les Camps Romains auquel les François dûrent leurs premiers succès, s'affoiblit sous les Descendans de Clovis. Les grandes vues de Charlemagne le firent revivre, mais il s'éteignit bientôt, & l'on n'en découvre plus de vestige à la fin de la seconde Race.

Après l'oubli général de l'art militaire en Europe, lorsque nous recherchons dans les siécles postérieurs le temps de sa renaissance, nous en trouvons les premières traces chez les Peuples voisins, & nous voyons qu'il n'en est aucun qui n'ait été notre maître dans quelque partie de la guerre.

Nous avons reçu des Anglois les premiers exemples de l'ordre & de la discipline; les Allemands ont appris à notre Cavalerie à combattre en Escadrons, & désillé nos yeux sur la foiblesse de la haye simple qu'on lui faisoit former auparavant; le bon usage & la force de l'Infanterie ne nous sont connus que d'après les Suisses & les Italiens, les Terces Espagnols sont le modèle de nos Régimens: nous devons encore à cette Nation la méthode de distribuer les Soldats d'une Compagnie par chambrées, établissement dont les avantages sont immenses, quoique l'habitude nous empêche d'y faire attention.

Digitized by Google

Les véritables régles de la Tactique & la manière de varier les ordres de batailles, ſuivant le genre des troupes & la nature du terrein, ne nous ſont connus que depuis Aléxandre Duc de Parme, le Prince Maurice de Naſſau, le Grand Guſtave.

Loſque l'imitation ſe rapporte à des objets eſſentiels, elle ne ſçauroit être ni trop prompte ni trop conſtante. Cependant par un effet ordinaire des alternatives de zèle & des relâchemens ſi communs à la Nation, il n'eſt point rare que nous abandonnions quelquefois des pratiques très-utiles avec la même vivacité que nous les avions adoptées; & qu'en dépit de l'expérience, nous perſévérions long-temps dans des uſages pernicieux.

Nos peres ſont tombés ſouvent dans cet abus de la raiſon; peut-être n'en ſommes-nous pas tout-à-fait exempts; ces traits remarquables ſont encore une partie eſſentielle de notre Hiſtoire Militaire, & ne doivent point échapper à la juſteſſe & à la ſolidité des réflexions d'un Ecrivain.

Après avoir ainſi porté une vue générale ſur toute les parties de la Guerre, on peut entrer dans l'examen des grandes entrepriſes formées par la Nation: rien n'eſt plus ſatisfaiſant que de calcu-

Digitized by Google

ler tous les moyens mis en œuvre dans les conjonctures, & s'assurer que l'évènement a répondu aux différens degrés de prévoyance & d'activité dont on a usé.

Quand on voit, par exemple, Charles VIII marcher à la conquête du Royaume de Naples, n'ayant point d'argent dans ses coffres, obligé d'en emprunter à gros intérêts de quelques Banquiers de Gênes & de Milan, dénué enfin des choses les plus nécessaires pour une semblable expédition, on ne doute nullement que le désordre des Finances ne doive passer rapidement jusques dans l'Armée, & que les succès les moins espérés ne tournent enfin au préjudice de l'Etat.

A ces connoissances il en faut ajouter une autre qui dépend des précédentes, & qui leur donne un nouveau degré d'utilité : c'est celle des grands Hommes de Guerre de la Nation, des exploits qui les ont rendus célébres, de leur caractère, de leurs succès & de leurs fautes. Les erreurs des personnages illustres ne sont pas moins un fond d'instruction pour nous, que leurs actions les plus héroïques.

Les traités de Tactique François, dans quelque temps qu'ils ayent été composés,

Digitized by Google

ainſi que tous les autres écrits que nous avons ſur la Guerre, appartiennent encore à l'Hiſtoire Militaire de la Nation; ce ſont autant de monumens précieux qu'il faut rechercher avec ſoin, & dont le ſouvenir doit être conſervé dans des extraits fidèles : ils conſtatent les progrès de l'art bien mieux que des faits. Ceux-ci peuvent être facilement altérés. L'adulation ou l'envie les chargent ſouvent de leurs couleurs, mais le génie d'un Auteur dogmatique ſe manifeſte dans ſes Ouvrages tel qu'il eſt, & il eſt à préſumer que l'étendue de ſes lumières dans la matière qu'il traite, eſt celle du ſiécle où il a vécu.

Les opérations Militaires ne ſont pas pour un véritable homme de Guerre l'objet unique de ſon zèle & de ſon application : tout ce qui ſans énerver la diſcipline & ſans nuire à la ſubordination peut contribuer au bien être, à la conſervation, à la ſanté du Soldat, doit l'affecter vivement. Quelque profond qu'il ſoit dans l'art des manœuvres, il a peu fait pour l'Etat, s'il n'apprend pas à ménager la vie des hommes qui lui ſont confiés, & s'il n'employe pas tous ſes ſoins pour en diminuer la conſommation : les moyens en ſont offerts en tous temps,

il

Digitized by Google

il ne s'agit que de vouloir les pratiquer; ils ſont répandus dans ces ſages Réglemens qui ont été renouvellés de nos jours & que le zèle du bien public a dictés; leur connoiſſance importe trop à l'Officier pour qu'il puiſſe la négliger: il eſt donc eſſentiel de lui rappeller à cet égard toute l'étendue de ſes devoirs, en lui donnant un précis des Ordonnances qui les renferment: les avantages que l'Etat en retire méritent auſſi d'être conſidérés. Nous devons apprendre à quel point la Patrie peut être redevable au miniſtère de la Guerre, quand l'amour éclairé de ſon Chef eſt ſecondé par la commune activité de tous ſes Membres.

Nous croyons qu'une Hiſtoire Militaire de la Nation, travaillée ſur le plan dont ont vient de tracer une eſquiſſe, réuniroit, ſi elle étoit bien faite, les deux objets d'agrément & d'utilité; ce ſeroit en quelque manière, un corps de ſcience complet, mais dépouillé de la ſéchereſſe d'un traité purement dogmatique: toutes les parties de la Guerre s'y trouveroient expliquées, & l'Officier pourroit y puiſer d'autant mieux les principes de ſon métier, que les préceptes étant toujours appuyés ſur des exemples, ſon ame ſe formeroit aux grandes actions, en même

Digitized by Google

temps qu'il orneroit sa mémoire de faits curieux & intéressans. Le fruit qu'on est en droit d'attendre d'un semblable Ouvrage, surtout dans un temps où le desir de s'instruire commence à remplacer chez l'Officier François le vuide & la frivolité de ses anciennes ocupations, nous a vivement frappés, & l'envie de consacrer nos veilles au bien de la Patrie, nous a engagés à l'entreprendre : nous nous y sommes déterminés aussi parce que dans le nombre des Ecrits militaires qui ont paru jusqu'à présent, nous n'en connoissons point qui remplisse l'idée que nous avons conçue de celui-ci.

Le Pere Daniel est le seul Auteur qui ait traité en détail la même matière : son Histoire de la Milice Françoise est pleine de recherches sçavantes, c'est presque une collection complette de tout ce que les Annales anciennes & modernes nous fournissent en ce genre de plus certain ; mais l'Auteur n'ayant prétendu qu'à la qualité d'Historien, s'est contenté de compiler des faits, & ne s'est point proposé de tracer des leçons ni de pénétrer dans le fond de son Sujet. Nous desirerions avoir les talens nécessaires pour suppléer avec succès à ce qui manque à son

Digitized by Google

Ouvrage ; mais nous n'osons l'espérer qu'autant que nos Sçavans Militaires voudrons nous aider de leurs conseils & nous communiquer leurs lumières. Quelque grande que soit l'entreprise, on peut avec de pareils secours, la tenter sans être téméraire.

Nous nous proposons d'abord de passer rapidement sur les objets de simple curiosité, & de ne nous fixer qu'à ceux qui peuvent contribuer à l'instruction particulière de l'Homme de guerre. Conséquemment nous pensons qu'il suffira de donner dans un Discours préliminaire en forme de dissertation historique & critique, une notion succinte, mais exacte, des usages militaires des François sous les Rois de la première & de la seconde race. Nous ferons en sorte que rien d'essentiel au Sujet ne soit omis ; & qu'il y paroisse dégagé d'une vaine ostentation de science, plus propre à rebuter le commun des Lecteurs qu'à l'éclairer.

L'Ouvrage ne commencera véritablement qu'avec la troisième race ; depuis cette époque nous tâcherons d'approfondir les matières autant qu'elles paroîtront l'exiger, & nous leur donnerons plus ou moins d'étendue suivant qu'elles auront un rapport plus ou moins éloigné avec les

Digitized by Google

uſages qui ſubſiſtent aujourd'hui parmi nous ; chaque ſujet ſera pris dans ſon principe, ſuivi dans ſes variations, & conduit juſqu'à ſon état actuel.

L'Auteur donne enſuite la diſtribution des Chapitres ; & plus ſon plan ſe développe, plus on reconnoît l'étendue & l'importance de ſon objet.

MECHANIQUE.

Tous ceux qui connoiſſent la conſtruction des pompes, & qui ont ſuffiſamment réfléchi ſur la proportion de toutes les parties des pompes à bras qui ſont menées par une manivelle accompagnée d'un volant, auront pû remarquer que pour que l'homme qui agit travaille le plus aiſément qu'il lui eſt poſſible, en employant ſa force le plus avantageuſement, il faut que la manivelle où ſont appliquées ſes mains ait aux environs de 14 pouces 14 $\frac{1}{2}$ ou 15 pouces tout au plus ; un moindre rayon ne lui donne pas aſſez d'avantage, un plus grand rayon fait trop élever les bras & baiſſer le corps, & met l'homme hors de ſa véritable force.

On aura encore pu remarquer que l'homme appliqué à une manivelle du

Digitized by Google

rayon que nous venons de dire être le plus favorable, & en supposant le centre du cercle qu'elle décrit à 37 ou 38 pouces de terre, ou au niveau de son nombril, qui est la hauteur la plus commode, soit pour une pompe soit pour un chapelet; on aura pu remarquer, dis-je, qu'il lui fait faire de 40 à 48 tours par minute: s'il en fait moins ou davantage, il se fatigue beaucoup plus & ne peut travailler aussi long-temps sans se reposer qu'en faisant de 40 à 48 tours, en supposant même que l'axe soit chargé d'un volant qui soulage beaucoup l'agent, non en lui donnant de la force, comme se l'imaginent les gens qui n'ont aucun principe, mais en rendant le mouvement plus uniforme, se chargeant de ce que la puissance a de force de reste dans certains instans du tour de la manivelle pour la restituer dans les instans où l'agent en a le moins.

Cela posé, on voit que toutes les fois que la manivelle des pistons est appliquée au même axe que celle de la puissance, comme cela est presque partout, il faut que chaque piston monte aux environs de 40 à 48 fois par minute, & qu'il descende autant, que chaque soupape s'ouvre & se ferme 40 à 48 fois par minute, que la colonne s'arrête & soit remise en mou-

Digitized by Google

vement autant de fois, ce qui ne peut se faire qu'aux dépens de ce que devroit produire la puissance qui est obligée de vaincre à chaque fois la force d'inertie de la colonne d'eau par autant de petites secousses presque semblables à des coups de marteau, d'autant plus violentes & par conséquent d'autant plus contraires au produit de la pompe, que les coups de pistons sont plus fréquens, ajoutant que plus les coups de pistons sont subits ou violens, plus les pièces font ressort, ce qui contribue encore beaucoup à diminuer le produit de la pompe. On doit voir enfin que les soupapes ne peuvent jamais se fermer assez promptement pour ne pas laisser redescendre à chaque fois une partie de l'eau qui étoit montée.

En voilà bien assez pour faire sentir le désavantage qu'il y a à disposer les pièces qui font le mouvement d'une pompe, de manière que les pistons jouent aussi vîte qu'ils le font à toutes ces sortes de pompes.

Nous avons cependant fait observer ci-devant que l'agent se fatigueroit davantage s'il faisoit faire moins de tours à la manivelle où il est appliqué. Il est donc nécessaire lorsqu'on voudra mieux faire, d'employer un engrenage en met-

Digitized by Google

tant une roue dentée à l'axe de la manivelle des piſtons, & un pignon ou une lanterne à l'axe de la manivelle de l'agent, de telle ſorte que cette dernière faſſe quatre ou cinq tours ou davantage ſi on veut, pour en faire faire un à la manivelle des piſtons.

Mais, dira-t-on, cet engrenage augmente la cherté de la pompe, tant par la roue & le pignon, que par un axe d'augmentation, par les poailliers, chappes & boulons qu'il faut de plus, & par l'ajuſtement du total qui demande plus de ſoins. Cela eſt vrai; mais lorſqu'on veut avoir *le mieux*, il faut le payer: on en eſt dédommagé par le produit qu'on a de plus, par la durée des pièces qui ſont moins fatiguées, & par la ſatisfaction qu'il y a à avoir *le mieux* lorſqu'on eſt capable de le ſentir.

Le prix que couteroient la roue & le pignon s'il falloit les faire faire par un Horloger, a fait tenter un moyen pour avoir ces pièces à un prix très-médiocre, étant néanmoins très-ſolides & très-exactement faites. On a penſé que cette roue & ce pignon pouvoient être en fer fondu, ſi on avoit de bons modèles. On les a fait ces modèles avec tout le ſoin qu'il étoit poſſible d'y apporter en ſuivant les principes

Digitized by Google

expliqués dans le Cours de M. le Camus, & on les a envoyés à une forge où l'on s'applique avec soin à exécuter tout ce qu'on demande & où la fonte est des moins aigres. Cela a très-bien réussi, ces piéces sortent si proprement du moule qu'il n'y a rien à réparer; il suffit de mettre un peu de grès & d'huile dans l'engrenage les premiers jours qu'on le fait jouer, & en peu de jours les dents sont beaucoup mieux adoucies que celles d'un engrenage fait à la lime.

Le fer fondu étant toujours un peu aigre, de quelque bonne qualité que soit la mine & quelque soin qu'on ait apporté à bien nettoyer le dessus du bain, on a cru qu'il étoit à propos de donner beaucoup plus de force à ces piéces qu'il n'étoit nécessaire; d'autant plus que quelques fortes qu'elles soient, toutes leurs parties étant à tout instant en équilibre, leur excès de force & de solidité ne fait que charger un peu plus les poailliers, & n'augmente que de très-peu le frottement des deux tourillons qui les portent; & encore ce frottement n'a-t-il lieu que quand les manivelles tirent de bas en haut. Par toutes ces raisons, & afin qu'on puisse les employer si on veut à d'autres efforts beaucoup plus grands, on a mieux aimé

Digitized by Google

pécher par excès que par défaut. La matière étant des plus dures, comme on ſçait, les parties qui frottent prennent un poli parfait; & toutes les dents étant telles par leur force & leur ſolidité qu'on auroit de la peine à les caſſer avec un gros marteau, on doit s'attendre à les voir durer des ſiécles.

On trouve ces Piéces chez le ſieur Langlois Marchand au Cœur Royal, quai de la Mégiſſerie. Le ſieur Lacour, Serrurier du Roi, rue Fromenteau, ſuffiſamment connu pour la ſorte d'ouvrage dont il eſt ici queſtion, a déjà fait uſage en pluſieurs endroits de cette roue avec ſon pignon, entr'autres dans une pompe qu'il indiquera aux perſonnes qui voudront la voir, où les corps de pompes aſpirans & refoulans ſont diſpoſés tout autrement de ce qu'ils ſont ailleurs; plus faciles à démonter & remonter en cas de beſoin. La cuvette ou bache ne tient point aux corps de pompe aſpirans; on a la liberté de l'ôter & de la remettre comme on veut. Chaque piſton a ſa tringle ſéparément, afin que l'un ne gêne pas l'autre, ce qui eſt très-difficile à éviter dans la manière uſitée juſqu'à préſent, & c'eſt cette gêne qui eſt cauſe qu'il faut renouveller plus ſouvent les

Digitized by Google

cuirs, & plus que cela, que les corps de pompe ſe rayent & ſe gâtent. Il n'y a point ici de bois qui occupe de la place, qui gêne & qui ſoit ſujet à pourrir, le tout s'ajuſte à un chaſſis de fer ſcellé dans la muraille, & par-là peut facilement être établi dans les puits, même dans ceux de médiocre largeur.

Si on fait attention à la manière dont les aîles du pignon ſont conſolidées, on verra que ſi on en faiſoit autant pour les dents de la roue, on pourroit employer ces piéces à ſoulever les plus grands fardeaux.

Cet Avis eſt donné par un très-habile homme.

ACADÉMIES.

ASSEMBLÉE publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier, tenue dans la Grande Salle de l'Hôtel-de-Ville, le 8 Mars 1759.

MR. le Maréchal Comte de Thomond, Honoraire de la Société Royale, préſidoit à cette Séance Académique. On ſait que l'amour des Lettres s'unit en lui à cette valeur qui l'a rendu redoutable aux Ennemis de l'Etat, à ces vertus aimables qui lui ont gagné tous les cœurs dans la Pro-

Digitized by Google

vince confiée à son administration.

M. de Ratte, Secrétaire perpétuel de la Compagnie, ouvrit la Séance par la lecture de l'Eloge de feu M. le Maréchal Duc de Mirepoix. La vie de cet Homme illustre fournit plusieurs traits remarquables qui seront gravés à jamais dans les fastes de notre Nation.

M. Lamorier, Académicien associé, lut ensuite un Mémoire sur les organes propres aux Dauphins & aux autres Poissons souffleurs. C'est à la force des poumons, à la figure singuliere du Larynx, à un Aqueduc ou fistule située au bas du front, à un gros muscle enfin qu'il appelle *sterno-fistulaire*, qu'il a attribué l'action de souffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Il expliqua la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique, & tantôt horisontale, suivant que la tête de ce poisson est plus ou moins abbaissée par la contraction de ce même muscle.

M. Lamorier regarde ce jet d'eau comme un arme offensive & défensive; en effet lorsque le Dauphin est attaqué par un autre poisson d'une masse énorme, comme font la plupart des *Galeus* ou Chiens de mer, ou par un poisson armé d'une défense pointue, comme le Xiphias & le Pristis, ou enfin par un poisson

Digitized by Google

à dents larges, comme ſont les Carcharias, &c. n'ayant pour ſe défendre que de très-petites dents, il trouve une reſſource dans la faculté qu'il a de lancer l'eau; il baiſſe la tête, il dirige le jet vers les yeux de ſon ennemi, il le rend aveugle pour un moment; & par ſon extrême activité il échappe au danger qui le menaçoit. Cette activité n'eſt pas ſuppoſée; elle eſt connue des Naturaliſtes & de la plupart des Marins qui ont vu les Dauphins ſauter avec viteſſe même par deſſus les navires pour attraper leur proye, ſurtout les poiſſons qui volent, dont on aſſure, qu'ils ſont très-friands.

Il y a apparence que cette même activité étoit auſſi connue des Anciens, puiſque dans l'Hiſtoire d'Arion on feint que ce célèbre Joueur de Luth fut tranſporté ſur un Dauphin depuis Corinthe juſqu'à Lacédémone. Sans doute que les Mythologyſtes donnèrent la préférence à ce poiſſon, parce qu'ils le connoiſſoient le plus propre à remplir le rôle auquel on le deſtinoit. On peut ajouter à cette fable celle de l'amitié qu'il a pour les hommes, celle du plaiſir qu'il prend à s'entendre appeller *ſimo*, celle enfin d'avoir été tranſporté depuis Montpellier juſqu'à Lyon.

Digitized by Google

Pour déterminer cependant la différence qu'il peut y avoir de la force de ce jet d'eau lancé dans l'air, à celle du jet qui eſt lancé dans l'eau même, M. Lamorier jetta dans un grand baſſin plein d'eau une liqueur noire avec une groſſe ſeringue à tuyau courbe; il obſerva que ce jet pouſſé horiſontalement ſur la ſurface de l'eau ne perdit qu'environ la moitié du mouvement qu'il avoit eu ayant été lancé en l'air, ce qui s'accorde avec la théorie de M. Pitot * inſérée dans ſes Réfléxions ſur le mouvement des eaux. On peut ajouter à cette expérience ce que les Chirurgiens obſervent fort ſouvent lorſqu'ils ſaignent au pied les malades qui ont une fiévre ardente, alors le jet de ſang traverſe le diamètre du baſſin dans lequel le pied eſt trempé.

M. Lamorier n'a pas pû s'aſſurer par lui-même de la diſtance la plus grande à laquelle peut aller ce jet d'eau lancé par le Dauphin; les Mariniers l'eſtiment à environ trois toiſes lorſqu'il eſt lancé en l'air; & quand même ce jet ne ſeroit pas porté dans l'eau juſqu'au poiſſon ennemi, il ſuffit que l'eſpace compris entre les deux combattans ſoit agité & troublé par

* Mém. de l'Acad. des Sciences, Année 1730.

Digitized by Google

les bulles d'air mêlées avec l'eau lancée, pour que le combat finisse.

M. Lamorier se propose d'ajouter à son Mémoire l'Anatomie des organes destinés à remplir l'action de souffler, & la description de quelques autres parties communes aux poissons souffleurs, surtout du cœur, de la langue, des parties génitales, des mammelles, &c.

M. Montet Académicien associé, lût un Mémoire sur le sel lixiviel de tamaris. On a reconnu dans ces derniers temps que les cendres de certaines plantes contenoient outre l'alkali fixe, des sels neutres, tels que le sel marin, ou le tartre vitriolé, mais il ne paroît point qu'aucun Chymiste y ait encore démontré le sel de Glauber. M. Montet prouve par un grand nombre d'expériences que le bois & les feuilles de tamaris en fournissent un parfait par l'incinération, sans qu'on puisse tirer le moindre atome d'aucun autre sel des cendres de cet arbrisseau. Voilà donc un moyen de se procurer à peu de frais du sel de Glauber, surtout en Languedoc, où le tamaris croit en abondance, & sur le bord de la mer & dans l'intérieur des terres. On se dispensera d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, ce Mémoire de M. Montet devant être envoyé à l'A-

Digitized by Google

cadémie Royale des Sciences pour être imprimé à la fin du Volume de 1758.

M. de Ratte, Sécrétaire perpétuel, lut un Mémoire sur une Cométe qu'il avoit observée en 1757 conjointement avec M. Coulomb, Adjoint pour les Mathématiques. Cette Cométe fut vue pour la premiére fois à Leyde le 16 Septembre 1757. Elle fut observée à Marseille par le P. Pezenas Jésuite, Professeur Royal d'Hydrographie, & à Paris par M. Pingré, Bibliothécaire de Sainte Géneviéve & Membre de l'Académie Royale des Sciences. MM. de Ratte & Coulomb la suivirent depuis le 29 Septembre 1757 jusqu'au 16 Octobre suivant.

Les élémens de la théorie de cette Cométe ont été déterminés par M. de Ratte; elle a suivi une route fort différente de celle qu'ont tenue toutes les autres Cométes observées jusqu'à présent. Il est à remarquer que celle dont il est ici question, étoit d'une foible apparence, quoiqu'elle se soit approchée du Soleil presque autant que Mercure dans ses moindres distances.

A l'occasion de cette Cométe, M. de Ratte parle de celle dont les Astronomes attendoient le retour. Il ignoroit alors qu'on l'avoit observée à Paris au

Digitized by Google

mois de Janvier. Ce retour si desiré n'est plus douteux aujourd'hui. M. de Ratte a fait sur cette nouvelle Comète un grand nombre d'observations dont il publiera les résultats. Son Mémoire sur la Comète de 1757 sera imprimé à la suite de ceux de l'Académie Royale des Sciences pour la même année.

La Séance fut terminée par la lecture d'une Dissertation sur l'organe de la vue. M. Sarrau Adjoint Anatomiste, Auteur de cet Ecrit, prétend déterminer à la faveur des connoissances Anatomiques, quels sont les effets que les changemens du globe de l'œil peuvent & doivent occasionner pour nous faire appercevoir distinctement les objets à des distances inégales.

Après avoir expliqué ce qu'on entend par œil Myope & par œil Presbyte, l'Auteur du Mémoire, observe 1.° que l'œil le mieux conformé est celui qui voit clairement les objets à une distance moyenne: 2.° que cet œil jouit encore de la propriété de devenir tantôt myope, tantôt presbyte, pour que la représentation des corps situés à des distances inégales se fasse toujours distinctement.

Quelques Auteurs ont prétendu que les seules variations de la pupille pou-

Digitized by Google

voient produire ces effets ; d'autres les attribuent aux seuls mouvemens du cryſtallin produits par l'action du ligament ciliaire. On convient que l'une de ces deux cauſes peut ſuffire dans certains cas ; qu'elles peuvent même concourir toutes deux enſemble : mais on prouve en même-temps, qu'il eſt une infinité de poſitions où pluſieurs autres cauſes doivent ſe trouver réunies.

Les changemens relatifs qui arrivent au cryſtallin dépendent-ils des mouvemens dont on le croit ſuſceptible ? M. Sarreau prouve le contraire, & explique clairement ce qui ſelon lui doit produire ces changemens. Les cauſes dont il s'agit de faire connoître le concours, ſont l'action réunie des muſcles droits, la réſiſtance de la graiſſe qui entoure les nerfs optiques, l'effort de la couronne ciliaire à la circonférence du cryſtallin, la dilatation de la prunelle. Les effets de ces cauſes ſont le raccourciſſement du globe, les variations du cryſtallin plus ou moins voiſin de la cornée & du fond de l'œil ; l'applatiſſement même du cryſtallin. On conçoit aiſément comment toutes ces cauſes & les changemens qu'elles produiſent, qui ſont variés à l'infini, peuvent accélérer ou re-

Digitized by Google

tarder la formation du point optique.

Sans s'arrêter à l'explication d'une foule de conséquences qui sont la suite nécessaire des principes établis, l'Auteur du Mémoire détruit le sentiment de ceux qui prétendent qu'on peut reconnoître au premier coup d'œil le degré de vûe de chaque individu. » Ce système, dit-il, est » d'autant plus absurde, que de toutes les » causes qui rendent l'œil plus ou moins » parfait, il en est plus de cachées que » d'apparentes; qu'il arrive très-souvent » qu'un vice de conformation extérieur » du globe est compensé par une cons- » truction singulière de son intérieur, qui » corrige le défaut apparent, & qu'on ne » peut conclure positivement que lorsque » le vice des yeux est en quelque façon » sensible à tout le monde. »

M. Sarrau se propose de faire servir ces remarques à la connoissance du crystallin; à celle des effets qu'il doit ressentir de sa communication intime avec la couronne ciliaire; à l'explication des causes qui peuvent donner naissance à la cataracte, & faire varier selon les circonstances les remédes & les opérations. Il approfondira cette importante matière dans une autre Dissertation à laquelle l'essai dont on vient de parler servira de préliminaire.

Digitized by Google

SEANCE publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, du Mardi 1 Mai 1759.

SUIVANT l'ordre établi par les Réglemens, M. le Préſident de Fleurieu, Directeur, fit l'ouverture de la Séance par un Diſcours qui contenoit les Extraits des Ouvrages des Académiciens, lûs dans le dernier ſemeſtre. Il fit enſuite part au Public d'un plan dreſſé par M. de la Tourrette pour travailler à l'Hiſtoire Naturelle des trois Provinces du Gouvernement de Lyon. Les Citoyens ſont invités de joindre leurs recherches & leurs obſervations au travail des Académiciens.

M. Poivre eſt venu prendre Séance à l'Académie, & après avoir fait un remerciment ſur ſon admiſſion, il a lu une Diſſertation ſur le Commerce en général, & ſur celui des Indes & de la Chine. *Voy. page 32 de ce Mercure.*

M. Ponteau a lû enſuite un Mémoire, dont l'objet eſt l'uſage de l'huile d'olive contre la morſure de la Vipere. *Second Mercure de Juillet, page 167.*

M. le Chevalier de Bory a terminé la

Séance par une Imitation en vers de l'Ode 31^e. du 1 Livre d'Horace,

Quid dedicatum poscit Apollinem vates.

Voyez le Merc. précedent, page 13.

REPONSE de M. de la Condamine au défi de M. Gaullard.

Nota. Le nombre des Piéces compriſes dans ce Volume ne m'ayant pas permis d'y donner place à la replique de M. de la Condamine à M. Gaullard, je n'ai pu lui refuſer d'y inſérer du moins l'Article de ſa Lettre qui répond au défi que lui a fait ſon Adverſaire, de ſe laiſſer inoculer. Le reſte de ſa réponſe ſera dans le prochain Mercure. Voici ce qui regarde le défi.

M. Gaullard termine ſa Lettre par ces mots. *Il ne reſte à M. de L. C. qu'un moyen de me perſuader de ſa bonne foi. C'eſt de conſentir que je l'inocule* MOI-MEME. *Mais s'il ſe ſoumet à cette opération, je l'avertis que je ſuis preſque phyſiquement ſûr de lui donner la petite vérole, quoiqu'il l'ait eue naturellement auſſi bien que moi. Il eſt l'Apôtre de l'Inoculation, il ne doit point craindre d'en être le Martyr.*

Digitized by Google

M. Gaullard déclare ici fort clairement qu'il eſt perſuadé que je ſuis de mauvaiſe foi dans tout ce que j'ai dit de l'Inoculation. Au premier aſpect cette déclaration m'avoit paru très-déſobligeante; mais je me ſuis rappellé que M. G... ſe piquoit *de ſçavoir meſurer ſes expreſſions & de n'y rien mêler de perſonnel.*

Avant que de répondre directement à ſa propoſition, j'ai quelques obſervations préliminaires à faire.

Le fils de M. de la Tour a été inoculé en 1756 par M. Tronchin. Cet enfant au mois de Novembre dernier eut un accès de fiévre qui ſe termina par une éruption à la peau. M. G. prétend que c'eſt une vraie petite vérole : je ſoutiens le contraire avec tous les Médecins, M. G. excepté : je ſoutiens de plus, fondé ſur un grand nombre d'expériences, que l'Inoculation met à l'abri d'une ſeconde petite vérole. Tel eſt le ſujet de la diſpute qui s'eſt élevée entre M. G. & moi. Pour la terminer M. G. me propoſe de me faire inoculer. Cette expérience n'eſt-elle pas heureuſement imaginée, & fort déciſive pour ſavoir ſi l'Inoculation garantit du retour de la petite vérole ?

Quel peut donc être le but de M. G ? Le voici. Il ſe ſera dit à lui-même en

Digitized by Google

examinant sa conscience : je me suis trop avancé ; j'ai une mauvaise Thèse à soutenir ; les raisonnemens me pressent, les autorités m'accablent : donnons le change aux Lecteurs dont un assez petit nombre connoît l'état de la question. Défions M. de la C. de se faire inoculer. La singularité de la proposition surprendra. On oubliera que le fait contesté ne peut être éclairci par ce moyen. Si M. de la C. accepte, je pourrai toujours dire, quel que soit l'événement, qu'il ne prouve rien quant au fait du petit de la Tour. Si M. de la C. refuse, j'aurai l'air d'avoir fait à mon Adversaire un défi qu'il n'*ose* accepter ; je mettrai par là les rieurs de mon côté, & c'est beaucoup en ce Pays-ci. Sous ce point de vue le projet de M. G. n'est pas mal imaginé.

Mais, dira-t-on, si cette expérience ne décide rien quant au fait contesté de la possibilité d'une seconde petite vérole après l'Inoculation, elle peut du moins nous apprendre si l'insertion peut produire une seconde petite vérole dans un corps déja purgé de ce levain par la nature. Oui, si cette question n'étoit pas toute décidée depuis plus de trente ans. Si M. G. ne sait pas combien de fois l'expérience qu'il propose a été répétée en

Digitized by Google

Angleterre, il y a du moins tant à Londres qu'à Paris trois exemples célèbres qui ne peuvent être inconnus à un Médecin qui écrit sur l'Inoculation.

Il n'ignore pas sans doute que des six criminels sur lesquels les premières expériences furent faites en 1721, le seul qui avoit eu la petite vérole naturelle, fut aussi le seul qui ne la prit point par l'opération. Il doit savoir que le Docteur Maty, Garde de la Bibliothèque du Cabinet Britannique, qui avoit eu la petite vérole à l'âge de 22 ans, s'est inoculé lui-même au mois de Novembre 1754. Les Journaux & les Mercures ont retenti de cette expérience ainsi que de l'exemple de Mlle d'Etancheau qui n'a pu prendre la petite vérole à Paris sous nos yeux, quoiqu'inoculée à plusieurs reprises; & qui a découvert depuis par les témoignages les plus autentiques & les plus circonstanciés, qu'elle avoit eu cette maladie dans son enfance au Couvent de la Madelaine de Tresnel. Encore une fois M. G. ne peut ignorer des faits de notoriété publique. L'expérience qu'il propose n'ajouteroit rien à tant de preuves multipliées ni même à sa conviction. Sa proposition est donc illusoire, & je ne puis la regarder que comme une plaisanterie.

Digitized by Google

M. G. parle-t-il sérieusement ? Je vais lui répondre de même. Je ne crains point de me faire inoculer : je suis si convaincu que cette opération ne produiroit aucun effet sur moi, que je n'hésiterois pas à m'y soumettre, si quelqu'un à qui je prendrois intérêt n'attendoit que mon exemple pour mettre sa vie en sureté par cette précaution, ou si cette épreuve pouvoit procurer quelque bien à la société. Mais le motif de donner la Comédie à M. G. celui même de le persuader de ma bonne foi, ne suffisent pas pour me déterminer.

Que M. G. obtienne qu'on établisse à Paris dans l'Hôpital des Enfans-Trouvés une pratique qui sauve tant de vies à Londres, à Genève, à Stokolm, & par reconnoissance je lui donnerai la satisfaction qu'il desire. Dira-t-il que s'il se rendoit promoteur de l'Inoculation, il agiroit contre sa conscience ? Je le ferois souvenir qu'il a déclaré dans sa première Lettre (Merc. de Fév. p. 159 & 160.) *qu'on auroit tort de conclure qu'il est opposé à l'Inoculation ; que quoiqu'elle ne préserve pas infailliblement de la petite vérole naturelle, il peut malgré cela trouver des avantages à se faire inoculer. . . qu'il en laissera*

Digitized by Google

laissera la liberté à son fils .... qu'il n'est point un enthousiaste, & n'a aucun intérêt à parler pour ou contre cette méthode. Il peut donc sans scrupule solliciter un établissement qui conserveroit infailliblement chaque année la vie a plusieurs centaines d'enfans, dont le plus grand nombre semblent des victimes dévouées à la mort.

Mais pour ôter à M. G. jusqu'au prétexte du refus, je ne mets pas mon consentement à si haut prix : je ne lui demande que de seconder mes efforts en donnant une preuve de zéle pour les progrès de son Art. Voici de quoi il s'agit.

Si nous avions depuis un siécle en France comme à Londres, & en quelques autres Villes de l'Europe, des listes mortuaires qui nous instruisissent non seulement du nombre des morts, mais de leur âge & de la maladie à laquelle ils ont succombé, outre les conséquences qu'on en pourroit tirer pour résoudre divers problémes politiques & moraux, il est évident que la comparaison de semblables listes données en divers pays nous apprendroit que telle ou telle maladie est plus ou moins commune en tel ou tel canton, plus ou moins dangereuse en tel autre, & que nous tirerions de-là de nouvelles lumiéres sur l'influence du climat, sur la nature des alimens, sur l'efficacité des différens remédes, & sur les diverses méthodes de traiter une même maladie en différens lieux.

Pour obtenir tous ces avantages, il suffiroit d'ordonner que dans toutes les Paroisses & les Hôpitaux de Paris, il fût fait, en marge des extraits de sépulture, une simple mention de l'âge du mort & de sa maladie ; & cela seulement quand celui qui signe l'extrait en feroit librement & volontairement la déclaration : condition qui prévient toutes les difficultés. Cette proposition

Digitized by Google

avoit été agréée de M. le Lieutenant Général de Police, de MM. les Vicaires Généraux du Diocèse, & de plusieurs de MM. les Curés de Paris. Des objections qu'on n'a pas eu honte de faire, mais que j'aurois honte de répéter ici, ont empêché qu'elle ne passât. Que M. Gaullard par la force de ses représentations & de celles de ses Confreres, qui ne peuvent manquer d'avoir ici beaucoup de poids, fasse lever des obstacles qui conspirent contre les progrès de la Médecine, comme le refus de livrer des cadavres à la dissection a longtemps retardé les pas des Anatomistes: à ce prix je m'engage à satisfaire M. G.

Enfin pour qu'il ne m'accuse pas de lui imposer des conditions qu'il ne dépend pas de lui de remplir, voici un troisiéme moyen plus simple encore de rendre mon inoculation utile, & de m'obliger à accepter sa proposition.

Si M. Gaullard ne se joue pas du Public, le défi public qu'il me fait doit, si je l'accepte, terminer notre dispute: c'est assurément le moindre fruit que je doive retirer de mon acceptation. Je ne lui demande plus des choses qui seroient à la vérité plus utiles, mais dont l'exécution ne dépend pas absolument de lui. Je me restreins à une seule pour laquelle il n'a besoin du concours de personne. Qu'il promette par écrit que si je ne prends pas la petite vérole artificiellement, que si l'inoculation ne produit aucun effet sur moi, il rétractera solemnellement le jugement qu'il a porté de la maladie du jeune de la Tour, & toutes les conséquences qu'il en a tirées contre l'inoculation. Sur cette promesse, qui dépend uniquement de M. Gaullard, j'accepte son défi, & je m'engage à me faire inoculer sous ses yeux; mais sans employer son ministere: je serai volontiers, pour parler comme lui, le martyr de

Digitized by Google

l'inoculation, je le dispense seulement du rôle d'exécuteur qu'il s'étoit réservé.

Au reste lui-même doit souhaiter que je ne m'en rapporte pas à lui sur le choix de la matière, autrement je pourrois l'accuser d'avoir choisi celle d'une vérolette séreuse ou cristalline pareille à celle du jeune de la Tour : maladie dont je ne crois pas être exempt, & peut-être communicable par l'insertion. En ce cas M. G. soutiendroit qu'il m'a donné une vraie petite vérole, & notre dispute recommenceroit. Cette inoculation d'une fausse petite vérole n'a pas encore été faite de propos délibéré, mais elle peut avoir eu lieu quelquefois par mépriſe. C'eſt un fait a éclaircir par l'expérience. Telle avoit été peut-être l'inoculation de l'Anglois traité d'une ſeconde petite vérole a Rheims par M. Joſnet, & du Hollandois traité à Paris par M. de la Sône. C'eſt peut-être le moyen d'expliquer pluſieurs autres cas ſemblables.

Après avoir fait choiſir la matière d'une vraie petite vérole reconnue par des yeux experts & par des témoins non ſuſpects, en préſence de M. Gaullard, ſi l'inſertion me donne la petite vérole, je lui promets que ni moi ni perſonne de ceux à qui le fait ſera connu ne ſoutiendront plus qu'on ne peut avoir deux fois cette maladie. Je me charge même de convertir ſur ce point les Médecins Anglois. Quant au point capital de la diſpute entre M. G. & moi ſçavoir ſi l'inſertion de la petite vérole met à l'abri de reprendre cette maladie naturellement, j'ai bien du regret qu'il ne puiſſe être éclairci par mon inoculation, à moins qu'après la ſeconde petite vérole dont M. G. compte me gratifier par cette opération, il n'ait un moyen ſûr pour m'en procurer une autre encore par la voye naturelle.

Digitized by Google

Peut-être doutera-t-il du succès de cette dernière tentative ; mais s'il reussit à la premiere, je lui réponds de la seconde.

En attendant voici la déclaration que je propose à M. Gaullard de signer & de déposer chez un Notaire, ce qu'il ne peut refuser après le défi public qu'il m'a fait, si ses intentions sont droites & pures, & s'il n'a d'autre but que de s'assurer par une expérience autentique, s'il est vrai que les sujets qui ont eu la petite vérole ne peuvent plus la reprendre par inoculation.

Si M. de la Condamine après avoir été inoculé en ma présence, avec une matière prise d'une petite vérole reconnue pour telle par deux Médecins de la Faculté, & mise en dépôt jusqu'à ce qu'elle soit employée, ne contracte pas cette maladie par l'inoculation, je promets de rétracter par un écrit public le jugement que j'ai porté de la nature de la maladie qu'a eue le fils de M. de la Tour au mois de Novembre dernier, de reconnoître avec mes Confreres que ce n'étoit point une véritable petite vérole, & de désavouer toutes les conséquences que j'en ai tirées contre l'inoculation.

Que M. Gaullard signe & dépose cette déclaration, je suis prêt de me faire inoculer. Ce n'est pas à lui de dire que cette expérience n'ajoutera rien à la preuve qui résulte de tant d'autres faits semblables & connus ; & qu'elle ne peut décider la question de la maladie du jeune la Tour. C'est M. G. qui m'a fait la proposition : je l'accepte : s'il recule, le Public décidera qui de nous deux agit de meilleure foi. Je suis, &c.

LA CONDAMINE.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.

LE ſieur l'Empereur, Graveur, vient de mettre au jour une Eſtampe dont le ſujet eſt la mort de Pirame & de Thiſbé, d'après le Tableau du ſieur Cazes. Cette Eſtampe, qui feroit honneur aux plus grands Maîtres, eſt dédiée a M. Cochin Garde des Deſſeins du Cabinet du Roi.

L'acçueil que le Public a fait dans différentes expoſitions au Salon du Louvre, à pluſieurs petits Tableaux peints par M. Jeaurat, repréſentant des ſujets du Peuple de Paris, a déterminé le ſieur Aliamet à les graver. Il à commencé par l'Eſtampe connue ſous le titre de la Place Maubert. Pour pendant à cette Eſtampe, il vient d'en donner une ſeconde repréſentant la Place des Halles. Les ſoins qu'il a pris pour rendre cette nouvelle Eſtampe digne de la première, lui font eſpérer qu'elle n'aura pas moins de ſuccès. Les talens & la délicateſſe du burin de cet Artiſte ſont aſſez connus. Sa demeure eſt rue des Mathurins..

GÉOGRAPHIE.

LE ſieur Robert de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, de S. M. Polonnoiſe Duc de Lorraine & de Bar, & de la Société Royale de Nancy,

Digitized by Google

vient de mettre au jour deux Cartes d'une feuille chacune, ſçavoir,

1°. *Les environs de Londres, qui comprennent le cours de la Tamiſe & les Provinces circonvoiſines, avec les routes; cette Carte eſt tirée de la grande Carte d'Angleterre de Chriſt. Browne.*

2°. Carte des *Côtes de France, depuis l'embouchure de la Garonne juſqu'à la Bretagne, qui comprend les Gouvernemens d'Aunis, du Poitou, & de Saintonge-Angoumois.*

Ces deux Cartes ſont auſſi bien gravées que les autres du même Auteur que nous avons annoncées.

Elles ſe vendent chez M. Robert, Géographe ordinaire du Roi, Quai de l'horloge du Palais.

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

L'ON a remis à la place de l'Acte d'*Apollon, Berger d'Admete*, celui d'*Iſmene*, Paſtorale héroïque. Les paroles de M. de Moncrif; la Muſique de MM. Rebel & Francœur.

Iſmene & Daphnis épris d'amour l'un pour l'autre, ne ſe ſont point encore expliqués, & chacun d'eux veut ſçavoir s'il eſt aimé avant que d'avouer qu'il aime. Iſmene, pour s'en éclaircir, vient conſulter l'Oracle du Dieu Pan dans un bois qui lui eſt conſacré. Daphnis s'y rend comme par aventure; & dans la Scène qu'ils ont enſemble,

Digitized by Google

Ils cherchent à pénétrer mutuellement leur secret.

ISMENE.

Quel dessein vous attire en ce bois écarté ?

DAPHNIS.

J'y viens rêver en liberté.

ISMENE.

Vous ! rêver !

DAPHNIS.

Je formois d'agréables chimères,
C'est ma seule félicité.

Daphnis feint que dans sa rêverie il a cru entendre un Berger célébrant les charmes d'une Bergère.

ISMENE.

N'auriez-vous point retenu ses chansons ?

DAPHNIS.

Sans peine je puis le redire.

Daphnis sous le nom de Lisis, chante la beauté de Zélie, au nom de laquelle Ismene lui répond. Peu-à-peu ils viennent à s'entendre, & au milieu de la Fête qui les a interrompus, Ismene déclare que Daphnis est son vainqueur.

Cette Scène, quoique mise en Musique avec beaucoup d'art & de goût, ne laissoit pas que d'être difficile à rendre. Elle exigeoit beaucoup de finesse & de chaleur dans l'expression a demi retenue d'un sentiment qui n'ose paroître. Elle exigeoit aussi beaucoup d'intelligence & d'accord dans le jeu muet, une extrême attention à s'observer l'un l'autre, & un vif intérêt à se deviner. Mlle Lemierre & M. Larrivée l'ont rendue à merveille : on trouve seulement que celui-ci se livre trop dans certains momens : sa voix est admirable quand il la modere.

Digitized by Google

Mlle. Dubois, qui a remplacé Mlle. Lemierre dans le rôle d'Ismene, y a été applaudie après elle ; c'est un succès assez flatteur.

Les Airs dansans de cette Pastorale, dans le gracieux & dans le léger, ont tout l'agrément de ce genre.

On se dispose à remettre au Théâtre le Ballet des Fêtes Vénitiennes.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE Jeudi 30 Juillet, on a donné l'*Indécis*, Comédie nouvelle en cinq Actes & en vers. Elle n'a point eu de succès. Le caractère de l'Indécis ne peut guères soutenir que l'intrigue d'un Acte.

On a remis au Théâtre la Tragédie de *Sémiramis*. Jamais tout l'avantage des changemens qu'on a faits à la Scène, n'avoient paru avec plus d'éclat ; jamais aussi les grands tableaux de cette Tragédie si théâtrale & si pathétique, n'ont si vivement frappé les Spectateurs. Quoique les premiers plans de la décoration ne soient pas assez d'accord avec le fond, le coup d'œil général ne laisse pas que d'en être imposant ; & le moment où Sémiramis environnée d'une Cour nombreuse, descend du Trône au bruit du Tonnerre, & voit sortir du Tombeau l'ombre de Ninus son époux, forme le Spectacle le plus majestueux & le plus terrible qu'on ait vu sur la Scène Françoise.

M. Brisart, qui dans *Iphigénie*, venoit de remplir le Rôle d'Agamemnon, l'un des plus difficiles de son emploi, avec beaucoup de noblesse & d'entrailles, a joué celui du Grand-Prêtre dans Sémiramis avec cette majesté sombre qui en fait le caractère, & qui le distingue de celui de Joad

Digitized by Google

dans *Athalie*, dont le même Acteur a si bien rendu l'enthousiasme. Ces nuances observées avec une intelligence & une vérité qui ne se démentent jamais, annoncent dans M. Brisart le talent le plus décidé & le suffrage unanime du Public le place au rang des premiers Acteurs de ce Théâtre.

Mlle. Dubois a débuté dans le Comique par le Rôle de Constance du *Préjugé à la mode*. Son talent n'est pas encore aussi développé dans ce genre que dans le tragique; mais les endroits touchans de son rôle ont été bien rendus: & avec une figure noble, un bel organe & une ame sensible, on n'a plus qu'à voir le monde & l'étudier pour réussir dans le Comique noble.

On a remis au Théâtre la Comédie de *Turcaret*. Cette Pièce où le sel est répandu à pleines mains, quoiqu'elle ne soit plus le tableau des mœurs du temps, ne laisse pas d'avoir toujours un grand succès: c'est une de celles dont les mœurs sont mauvaises & dont la morale est bonne. M. Préville, qui craignoit de jouer le rôle de *Turcaret* après feu M. Poisson, y a été très-applaudi. M. Bellecour s'est signalé dans le rôle du Marquis ivrogne.

COMEDIE ITALIENNE.

LE Samedi 11 du mois, on a donné pour la première fois *le Carnaval d'été*, Parodie du *Carnaval du Parnasse*, mêlée d'Ariettes, suivies d'un Divertissement nouveau. Ce Spectacle a eu du succès; & le Ballet qui est de la composition du sieur Pitro, a été fort applaudi.

Digitized by Google

OPERA-COMIQUE.

LE 30 Juillet on a exécuté pour la première fois un Ballet pantomime intitulé *les Fêtes Picardes*, dont la gaîté, la vivacité, la variété, ont obtenu les applaudiſſemens du Public. La compoſition en eſt ſi nette, que le Public n'a jamais pu croire qu'il fût compoſé de 55 perſonnes.

Le 18 Août on a donné pour la première fois *l'Amant ſtatue*, Pièce en un Acte mêlée d'Ariettes. La Muſique en eſt agréable & facile à retenir. Elle eſt de la compoſition du ſieur de Luſſe. Si cette petite Piéce n'eſt pas du ton de l'Opéra-Comique, c'eſt parce qu'elle devoit être jouée à la Comédie Françoiſe, & que le rôle principal étoit fait pour feue Mlle Guéant. Les Paroles ſont de M. Guichard. (L'Extrait dans le Merc. prochain.)

Le 20, un Ballet intitulé *la Récréation champêtre*, dans lequel la Demoiſelle Prudhomme danſe quatre Entrées de différent caractère, & plaît également dans toutes.

Les Pièces de rempliſſage ont été principalement, *le Peintre*, *le Savetier Blaiſe*, *les Aveux indiſcrets*, *le Coq de Village*, *les Bateliers de St. Cloud*, *Nicaiſe*, *le Poirier*, *le Diable à quatre*, *Bertholde*, *le Magaſin des Modernes*, &c.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 15 de ce mois, Fête de l'Aſſomption de la Vierge, le Concert a commencé par une Symphonie ſuivie de *Venite, exultemus*, Motet à grand Chœur de M. Davene, dans lequel Mlle. Lemiere a chanté. M. Piffet a joué enſuite un Concerto de ſa compoſition. Mlle Villette a chanté un petit

Digitized by Google

Motet de M. Rollet. M. Charpentier a joué sur l'Orgue un Concerto de sa composition. Mlle. Fel a chanté un petit Motet pour la Fête du jour, & le Concert a fini par *Exultate*, *Justi*, Motet à grand Chœur de M. Mondonville. Chaque partie de ce Concert a eu ses applaudissemens, & le Public a marqué la plus grande satisfaction de revoir & d'entendre Mlle. Fel.

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De l'Armée Autrichienne, le 26 Juillet.

LE 23 de ce mois les Russes ont attaqué les Prussiens à Zulichau. Le feu a commencé à deux heures après-midi, & a duré jusqu'à neuf heures du soir. La victoire a été entièrement décidée en faveur des Russes. Ils ont pris tous les bagages & toute l'artillerie, ainsi que la caisse militaire. Le carnage a été terrible. Les Russes n'ont voulu faire quartier à personne, criant toujours *zomdorf* à ceux qui le leur demandoient.

Le Prince de Deux-Ponts est entré le 5 de ce mois dans la Ville de Leipsick. La garnison, qui étoit de quinze cens hommes, a obtenu les honneurs de la guerre. Douze cens Saxons qui en faisoient la plus grande partie, se sont joints à l'armée de l'Empire; le reste s'est retiré à Torgau. Le Prince de Deux-Ponts y marche.

De l'Armée aux ordres du Maréchal de Contades, le 23 Juillet.

Le Marquis d'Armentieres ayant fait toutes ses

Digitized by Google

dispositions pour le siége de Munster, & l'artillerie étant arrivée de Cassel le 18, il fit ouvrir la tranchée en deux endroits, l'une devant la Ville le 19, & l'autre devant la Citadelle le 21. On poussa les ouvrages avec beaucoup de vivacité & sans perte. La Garnison craignant d'être emportée l'épée à la main, évacua la Ville, & se retira dans la Citadelle. On convint d'une neutralité pour la Ville, & le Marquis de Goyon, Maréchal de Camp, y fut établi pour y commander.

La Citadelle s'est rendue le 25 à sept heures du matin. La tranchée avoit été ouverte la nuit du 21 au 22, & les batteries avoient commencé à tirer le 25 au point du jour. Par la Capitulation, la Garnison au nombre de trois mille quatre-vingt-dix hommes, non compris les Officiers, & commandée par le sieur Zostrow, Lieutenant-Général, est prisonniere de guerre. Elle a été conduite à Wesel.

Relation de ce qui s'est passé à l'action du premier Août près de Minden, entre l'armée du Roi & celle des Alliés.

La prise de Minden par le Duc de Broglie ayant dérangé le projet que le Prince Ferdinand avoit de se retirer sous cette Ville, & notre armée s'y étant rendue le 15 Juillet, les ennemis dirigèrent leur marche sur Petershagen; ils s'avancèrent le 16 à Todenhausen, & s'emparèrent le 17 d'un bois qui n'étoit qu'à une demie-lieue de Minden.

Comme on pouvoit croire que l'ennemi cherchoit à engager une affaire, & l'objet du Maréchal de Contades n'étant que de conserver Minden & de couvrir le siége de Munster, on fit prendre à l'armée une position défensive. Elle se

Digitized by Google

couvrit d'un petit ruisseau & d'un marais regardé comme impraticable, la droite appuyée à Minden, la gauche à la montagne & a des bois.

Le Prince Ferdinand renonçant à nous attaquer, s'occupa des moyens de nous resserrer dans notre position, & de gêner l'arrivée de nos convois. Il fit aussi travailler à des retranchemens en avant, & dans le bois qui débouchoit dans la plaine de Minden.

Quand ce Prince crut sa gauche assez formidable pour résister à nos efforts, il fit faire à son armée un mouvement qui la raprocha du marais. Son quartier général fut établi au village de Hill.

Le Prince héréditaire fut ensuite détaché avec un corps de douze mille hommes sur Labbecké, d'où il s'avança au débouché de nos convois.

Ce mouvement engagea le Maréchal de Contades à faire un détachement de trois mille hommes aux ordres du Duc de Brissac, pour protéger nos communications & couvrir les gros équipages qui avoient été envoyés à Coesfeld.

Le détachement du Prince héréditaire de Brunswick ayant affoibli l'armée ennemie, dont le flanc gauche paroissoit fort étendu, le Maréchal de Contades jugea que le moment étoit favorable pour l'attaquer. L'armée ennemie étoit derrière le village de Hill, la gauche derrière celui d'Holtzhausen, & cette armée tenoit encore au Weser par un corps particulier campé entre le village de Todenhausen & celui de Petershagen.

C'est sur ce corps particulier que le Maréchal de Contades jugea nécessaire de faire ses premiers efforts, dans le dessein de le culbuter & d'embrasser ensuite le flanc gauche de l'ennemi.

Le Duc de Broglie avec les troupes de sa réserve fut chargé de cette attaque; on la renforça de huit Bataillons des Grenadiers de France

Digitized by Google

& Royaux, de six piéces de canon de 12 livres & de quatre obusiers, & il lui fut prescrit dans la disposition générale d'attaquer l'ennemi vivement & avec rapidité, pour ne pas donner le temps au Prince Ferdinand d'arriver sur notre gauche qu'on avoit rendue moins forte en nombre de troupes, parce qu'on vouloit faire le principal effort par notre droite.

L'armée se forma en bataille au point du jour, appuyant sa gauche au marais, occupant le village d'Hullem & les hayes qui l'environnent.

Quatre Brigades d'Infanterie aux ordres du Marquis de Guerchy formoient la gauche de la premiere ligne, soutenue en seconde ligne par le corps des troupes Saxones aux ordres du Comte de Lusace.

Trois Brigades de Cavalerie aux ordres du Duc de Filtz-James formoient le centre de la ligne dans une grande bruyere qui est entre le village de Hullem & celui de Todenhausen, & elles étoient soutenues par trois autres Brigades de Cavalerie en seconde ligne, aux ordres du Marquis Dumesnil.

La Gendarmerie & ses Carabiniers étoient en réserve en troisiéme ligne derriere le centre.

La droite de la ligne étoit composée de quatre Brigades d'Infanterie aux ordres du Chevalier de Nicolay; elle étoit placée à la droite de la Cavalerie, & soutenue en seconde ligne par deux Brigades d'Infanterie aux ordres du Comte de Saint-Germain.

La réserve du Duc de Broglie faisoit la droite du tout; & le Chevalier de Nicolay avoit ordre de concerter ses mouvemens avec ceux du Duc de Broglie, & même de le soutenir, pour faire dans cette partie un effort plus décisif.

Digitized by Google

L'action commença à cette droite à cinq heures du matin par une canonnade fort vive entre les troupes du Duc de Broglie, & le corps ennemi qui s'étoit avancé au village de Todenhausen.

Cette canonnade dura près de trois heures. Pendant ce temps-là, sur l'avis que donna le Duc de Broglie que les ennemis avoient plus de troupes dans cette partie qu'on ne l'avoit jugé la veille, le Maréchal de Contades fit marcher deux brigades d'Infanterie de la seconde ligne, pour renforcer encore cette droite; mais l'attaque ordonnée n'ayant pas eu lieu, le Prince Ferdinand eut le temps de porter les troupes de sa droite sur son centre, & fit déboucher promptement neuf bataillons sans canon sur la bruyere vis-à-vis de notre Cavalerie; tandis que d'autres troupes avec du canon attaquoient la gauche aux ordres du Marquis de Guerchy, qui soutint cette attaque avec beaucoup de fermeté.

Le Duc de Filtz-James voyant déboucher cette Infanterie vis-à-vis de lui, fit marcher sur elle une partie de sa Cavalerie, qui fut repoussée.

Le Maréchal de Contades dit alors au Duc de Broglie de retourner à sa réserve & de se contenter de contenir la gauche des Ennemis, en attendant le succès du combat qui venoit de s'engager.

Il ordonna en même temps au Marquis de Beaupreau d'occuper avec les Brigades d'Infanterie de Touraine & de Rouergue, & huit piéces de canon de huit, quelques maisons entourées de haies, qui étoient en avant de la droite de notre Cavalerie, pour la protéger, & pour prendre à revers l'Infanterie ennemie. Pendant que ces

Digitized by Google

ordre s'exécutoit, quelques Brigades de Cavalerie marcherent de nouveau sur l'Infanterie ennemie qui soutint cette charge avec autant de fermeté que la premiere. La Gendarmerie & les Carabiniers firent avec peu de succès une troisiéme charge. Le Marquis de Poyanne qui les commandoit fut blessé d'un coup de feu & de quelques coups de sabre ; & la droite de la Cavalerie commandée par le Marquis de Vogué, en fit une quatriéme aussi infructueuse que les autres.

Le Prince de Condé pendant toutes ces attaques chargea à la tête de la Cavalerie avec une valeur digne de son sang & de son nom.

Toute cette Cavalerie étant en déroute, le centre fut percé. Les Brigades de Touraine & de Rouergue qui n'avoient pas encore achevé d'occuper les maisons dont on vient de parler, furent attaquées par leur flanc droit par plusieurs Escadrons de Cavalerie, & souffrirent extrêmement. Le Marquis de Beaupreau qui les commandoit fut blessé de plusieurs coups de sabre, & le Marquis de Monty de deux coups de feu. Elles se replierent sur la Brigade d'Auvergne & d'Anhalt, que le Maréchal de Contades plaça à la hâte dans les haies en arrière de la bruyere. L'Ennemi se rendit maître de ces maisons & y plaça du canon qui tira avec beaucoup de vivacité sur nos troupes.

Tandis que ces différentes attaques se faisoient au centre, l'Ennemi poussoit avec beaucoup de vivacité celle de notre gauche.

Le Comte de Lusace soutint nos brigades de la premiére ligne, & attaqua avec quelques bataillons Saxons une tête de colonne d'Infanterie ennemie qui débouchoit sur lui ; mais malgré les efforts qu'il fit de sa personne, & avec ses troupes animées par son exemple, les Brigades d'Aquitaine & de Condé furent obligées de se replier

Digitized by Google

avec une perte considérable, & le Marquis de Maugiron qui les commandoit fut blessé de deux coups de feu.

Dans ce désordre général, le Maréchal de Contades ordonna la retraite, le Marquis de Guerchy & le Comte de Lusace replierent dans le camp les Brigades d'Infanterie de la gauche. Les troupes du Duc de Broglie firent leur retraite sur la Ville de Minden; & la Cavalerie entra aussi dans le camp.

Ce fut dans le moment de cette retraite que le Maréchal de Contades apprit que le Duc de Brissac avoit été attaqué & battu auprès de Coovelt par le corps du Prince héréditaire de Brunswick, & que ce Prince étoit maître du Pont de Coovelt sur la Wera.

Il apprit en même temps par le Commandant de l'escorte des gros équipages qui étoient à Rémen, que les Ennemis marchoient à lui, & que pour s'en garantir il avoit fait bruler le Pont des Salines de Remen.

Ce Pont de Coovelt occupé par l'Ennemi, & celui des Salines brulé, qui devoient servir à la retraite de l'Armée, déterminerent le Maréchal de Contades à lui faire passer le Weser pour se retirer sur Eimbeck; & l'ordre en fut donné aux équipages, aux convois de pain qui étoient à l'Armée, & aux troupes.

On n'a eu jusqu'à présent que des détails imparfaits de la perte qu'on a faite. Elle roule principalement sur les quarante Escadrons & les quatre Brigades d'Infanterie qui ont eu le plus de part à l'action.

L'Armée s'est retirée vers Cassel. Je donnerai dans le Mercure prochain le détail de cette marche qui fait beaucoup d'honneur aux troupes & aux Officiers Généraux qui les commandoient,

Digitized by Google

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

De Versailles, le 15 Juillet.

Le sieur Vicaire, Recteur de l'Université, a eu l'honneur de présenter au Roi, à Monseigneur le Dauphin & à Monseigneur le Duc de Bourgogne la liste des noms des Ecoliers qui ont été couronnés à la distribution des Prix généraux de l'Université.

Du 2 Août.

Le Roi a donné l'Abbaye de Vaucelles, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Cambrai, à Dom Pierre Ruffin, Prieur de la même Abbaye.

Du 16.

Le 10 de ce mois, Sa Majesté tint le Sceau.

Le Roi a accordé au Comte de Jumilhac, le Régiment de Royal-Marine, Infanterie, vacant par la démission du Marquis de Mirepoix.

De Paris, le 4 Août.

Le Comte de Breteuil, Envoyé de l'Inde par le sieur de Lally, Lieutenant Général des Armées du Roi, qui y commande les troupes de Sa Majesté, a apporté la nouvelle qui suit. Le sieur de Lally marchoit vers Arcatte, Capitale de la Province du Carnate, avec les forces nécessaires pour faire le siége de cette Place. Le sieur de Bussy le joignit en chemin, & dans la vue d'épargner les frais considérables d'un siége dont le succès pouvoit être incertain, il proposa au sieur de Lally de l'envoyer en avant avec un corps de troupes, pour essayer de déterminer le Gouverneur à se rendre avant que l'Armée l'y contrai-

Digitized by Google

gnit. Le sieur de Lally approuva la proposition. Le sieur de Bussy se mit en marche, & dès qu'il fut à portée de la Place, il écrivit au Gouverneur d'Arcatte pour le sommer de recevoir garnison Françoise. Celui-ci, au seul nom du sieur de Bussy, qui s'est rendu redoutable dans cette partie de l'Inde, se détermina sur le champ à lui envoyer les clefs de la Ville d'Arcatte, en lui demandant son amitié & sa protection. Le lendemain le Comte d'Estein Brigadier des Armées du Roi y entra à la tête d'un Détachement, & en prit possession.

On ne peut se dispenser de faire part au Public d'une Lettre écrite au sieur de Lally par des Officiers d'un grade supérieur à celui du sieur de Bussy, qui n'étoit alors que Lieutenant-Colonel. Il est aujourd'hui Brigadier.)

MONSIEUR,

» L'estime que nous avons pour M. de Bussy, » son mérite, ce que nous voyons qu'il a fait, » la considération qu'il a, l'utilité dont elle doit » être, la nécessité de la lui conserver, & les » avantages qu'elle produira en l'augmentant, sont » les motifs qui nous engagent à vous deman- » der qu'il fasse le service de premier Brigadier. » Nous le desirons, nous vous le demandons. » Une pareille démarche est peut-être sans exem- » ple; si elle est flatteuse pour M. de Bussy, nous » la croyons honorable pour nous. C'est la plus » forte preuve que nous puissions donner du zèle » que nous avons pour le service du Roi. Elle » étoit réservée à des gens, qui transplantés au » fond de l'Asie, ont déjà prouvé authentique- » ment ce même zèle.

» Dispensateur des graces du Roi, c'est à vous, » Monsieur, à juger si ce que nous souhaitons » vous est possible.

» Nous avons l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Digitized by Google

» D'Eſtein, Landiviſiau, *Brigadiers.* De Breteuil, » de Crillon, de Verdiere, *Colonels.*

Le Maréchal d'Eſtrées Miniſtre d'Etat, eſt parti pour aller concerter avec le Maréchal de Contades les opérations du reſte de la campagne relativement aux circonſtances préſentes.

L'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, dans ſon Aſſemblée du 10 Juillet élut pour Académicien Aſſocié le ſieur le Beau, Profeſſeur d'Éloquence au Collége des Graſſins, & frere du ſieur le Beau, Secrétaire perpétuel de la même Académie, à la place du ſieur Bertin qui a obtenu la vétérance.

Le Roi vient d'accorder des Lettres de Nobleſſe au ſieur Robert de Poitiers qui a fait des recherches & découvertes ſur l'art de fondre les mines de fer relativement à leurs différentes eſpéces. Au mois d'Octobre 1757, le ſieur Robert, par ordre de *S.M.* réduiſit cet Art en Méthode ſous la protection de M. le Comte de S. Florentin; il la fit imprimer à la ſatisfaction des Maîtres de Forge de pluſieurs Provinces du Royaume qui s'en ſervent avec ſuccès: cette méthode eſt le fruit des travaux que la famille du ſieur Robert fait exécuter dans les Forges depuis près d'un Siècle.

*Extrait d'une Lettre de M. Daran, Ecuyer, Conſeiller, Chirurgien ordinaire du Roi, ſervant par quartier, & Maître en Chirurgie de Paris, à M*** Pour ſervir de Réponſe à un article du Traité des tumeurs, où l'Auteur prétend que les Bougies de M. Daran lui ſont connues, & croit en donner la compoſition.*

Quand une erreur eſt ſur le point de s'accréditer ſur un objet qui intéreſſe eſſentiellement l'humanité, on ne ſçauroit trop tôt la relever pour en prévenir les ſuites. L'Auteur anonyme

Digitized by Google

du *Traité des tumeurs & des ulcères, &c.* annonce une manière de composer des Bougies, avec ce titre affirmatif : *Bougies du Sieur Daran.*

M. Daran proteste que ces Bougies ne sont pas les siennes ; il assure qu'il n'entre pas dans les siennes un seul des ingrédients que l'Auteur de ce Traité donne pour la composition de celles qu'il propose. M. Daran n'a communiqué à personne le secret d'où dépend l'efficacité de son remède. J'aurois cru être coupable, dit-il, de garder le silence à ce sujet, n'ayant que trop d'exemples du mal qu'a produit la confiance imprudente de plusieurs malades aux promesses dont on les a flattés à cet égard, & qui n'ont été détrompés & guéris que lorsqu'ils se sont adressés directement à moi.

M. Fabre, Maître en Chirurgie, dans un essai sur les maladies de ce genre, qui parut l'année dernière, prétend que le topique des Bougies étoit connu avant M. Daran ; & celui-ci n'en disconvient pas, mais il nie que le secret de la composition de ses Bougies ait été connu avant lui : or l'efficacité de son remède dépend surtout de sa composition. M. Fabre prétend aussi que M. Darand a confondu deux maladies, qui cependant se trouvent expressément distinguées dans son Traité de celles dont ses Bougies sont le remède.

Il ne m'est pas permis d'entrer dans un plus grand détail, mais les différentes cures opérées par M. Daran suffisent à son apologie.

MARIAGE.

Antoine, Duc de Gramont, Pair de France, Brigadier des Armées du Roi, Gouverneur de la Haute & Basse Navarre & du Bearn, veuf de Marie-Louise-Victoire de Grammont, a épousé le 16 Août, Béatrix, Comtesse de Choiseul de Stainville, Dame & Coadjutrice de l'Eglise Col-

Digitized by Google

légiale & Séculière de Notre-Dame de Bouxieres, fille de François-Joseph de Choiseul, Marquis de Stainville, Chevalier de la Toison d'Or, Grand Chambellan de l'Empereur & Conseiller d'Etat de leurs Majestés Impériales, & de feue Marie-Louise de Bassompiere. La Bénédiction nuptiale leur a été donnée dans la Chapelle de l'Hôtel de Noailles par l'Archevêque d'Alby. Leur Contrat de mariage avoit été signé le 11 par leurs Majestés & par la Famille Royale.

NAISSANCE.

Le 31 Juillet 1759 a été baptisée à S. Nicolas des Champs, Damoiselle Louise Fortunée, fille de Monsieur le Comte de Moy, Chevalier non-Profez de l'Ordre de Malthe dont l'Epouse est Dame Marie-Anne-Therese de Chamborant de la Clavière, Dame de Compagnie de S. A. S. Madame la Comtesse de la Marche, qui ainsi que S. A. S. Monseigneur le Comte de la Marche, ont fait l'honneur de nommer l'Enfant en Personne.

MORTS.

Elisabeth-Isabelle de Harville, veuve d'Eléonor-François, Palatin de Dyo, Marquis de Monperoux & de Roquefeuille, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & Mestre de-Camp Général de la Cavalerie Légere de France, mourut à Paris le 13 Juillet, âgée de 89 ans.

Jacques Carré, depuis 40 ans Secrétaire-Greffier des Eaux & Forêts de France au Département de Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois, Limosin, Haute & Basse Marche, Bourbonnois, Nivernois & dépendances, est mort le 16 Juillet âgé de 66 ans, & fort regretté par son habileté, probité & autres excellentes qualités.

Le célèbre M. de Maupertuis est mort à Bâle, le 27 Juillet, né à S. Malo le 28 Septemb. 1698.

Faute à corriger dans ce Volume.

P. 155. ligne 20. le cœur, *lisez* l'écorce.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Septembre, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 31 Août 1759. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

Les Bigarreaux & le Convive, Fable. Page 5
Epître a Madame du Boccage. 7
L'Honneur, Poëme. 15
Vers à Mlle de V, par M. ***. 27
Vers à Mlle B. ***. 30
Extrait d'un Diſcours ſur le Commerce. 32
L'Amour de la Gloire, Epître. 41
Vers à Madame D *** reçue à l'Académie des Arcades, ſous le nom de Bérénice. 45
Sur les mœurs de l'Iſle d'Oueſſant. 47
Epitre à une Dame ſur la mort de ſon Singe. 50
Vers de Thisbé, petite Chienne. 51
Suite des Penſées ſur la Morale & ſur l'Homme. 52
De l'Etude. 67
Enigme & Logogryphe. 76
Logogryphus & Chanſon. 77

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extrait de l'Eloge du Maréchal de Saxe, par M. Thomas. 79
Socrate, Ouvrage Dramatique. 101
Extrait de l'Hiſtoire générale des Guerres. 112

Digitized by Google

Suite des Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire, & de Philoſophie. 128
Annonce des Livres nouveaux. 140 *& ſuiv.*
Lettre écrite à Mlle de la Fontaine, par l'Abbé de Breteuil. 143
ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.
GÉOGRAPHIE.
Lettre à l'Auteur du Mercure ſur l'étendue de la France. 145
Réponſe de l'Auteur du Mercure. 149
MÉDECINE.
Remèdes contre la morſure des Chiens enragés, piquûres & morſures des Serpens, Vipères &c. 152
Proſpectus d'une Hiſtoire de la Milice Françoiſe. 158
Méchanique des Pompes. 172
Académie de Montpellier. 178
Académie de Lyon. 187
Réponſe de M. de la Condamine au défi de M. Gaullard. 188
ART. IV. BEAUX-ARTS.
ARTS AGRÉABLES.
Gravure. 197
Géographie. *Ibid.*
ART. V. SPECTACLES.
Opéra. 198
Comédie Françoiſe. 200
Comédie Italienne. 201
Opéra-Comique. 202
Concert Spirituel. *Ibid.*
ART. VI. Nouvelles Politiques. 103
Extrait d'une Lettre de M. Daran &c. 213
La Chanſon notée doit regarder la page 78.

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoiſe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEC 11 1935



Digitized by Google

Digitized by Google